



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

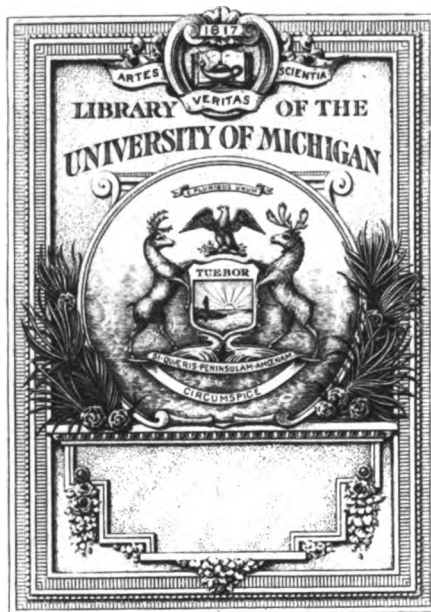
We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

B 472817



BX
802
P232
E2

BULLETIN
DE
L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS

ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR LIBRE

(Loi du 12 juillet 1875)

BULLETIN
DE
L'INSTITUT CATHOLIQUE

DE PARIS

Paraissant tous les mois

DEUXIÈME SÉRIE — ONZIÈME ANNÉE

PARIS
SECRÉTARIAT DE L'INSTITUT CATHOLIQUE
74, RUE DE VAUGIRARD, 74

ANCIENNE LIBRAIRIE POUSSIELGUE
J. DE GIGORD, ÉDITEUR
RUE CASSETTE, 15

1920

TABLE DES MATIÈRES

Les noms d'auteurs d'articles ou de rapports sont en grandes capitales ; les noms d'auteurs de comptes rendu, bibliographiques, en petites capitales ; les noms d'auteurs de livres ou de cours analysés, en minuscules.

Amette (Le Cardinal), par Mgr Baudrillart.....	193
<i>Analyses de cours publics. Histoire de l'Eglise : Le R. P. de la Brière : Le catholicisme et l'organisation internationale.....</i>	6, 29, 93 122 175
Conférence de la Revue de Philosophie : M. Chabrun : <i>La Doctrine sociale de l'Eglise.....</i>	25
Appell (recteur de l'Université de Paris). Lettre à Mgr Baudrillart.....	242
<i>Appel en faveur de l'Université Catholique.....</i>	5
ASHBOURNE (Lord). Conférences à l'Institut Catholique.....	133
<i>Association des Amis de l'Institut catholique.....</i>	21, 88, 114, 139, 185, 205 232
<i>Association des Anciens Elèves.....</i>	21, 165, 205, 231, 259 261
<i>Association des Etudiants.....</i>	41, 87, 229, 257
<i>Association des Etudiantes.....</i>	22, 43, 138, 184 257
BAINVEL (J.-V.). Compte-rendu : M. Le Bidois : <i>L'Honneur au Miroir de nos Lettres.....</i>	187
BAUDRILLART (Mgr). Discours à la fête de Saint-Thomas d'Aquin.....	66
Eloge funèbre de Mgr Péchenard.....	146
Eloge funèbre de M. l'abbé Lejay.....	169
Lettre d'une ancienne étudiante à Mgr Baudrillart sur l'érection d'une nouvelle église en Tunisie.....	113 140
Lettre de M. Appell à Mgr Baudrillart.....	242
Au Congrès catholique de Prague.....	201
Chez les Publicistes chrétiens.....	227
Le Cardinal Amette.....	193
Le Cardinal Dubois.....	195
M. le comte de Franqueville.....	1
Distributions de prix présidées par Mgr Baudrillart.....	205
Conférences.....	40
Sa nomination dans la Légion d'Honneur.....	200 227
Discours à la Messe du Saint-Esprit.....	265
BAZIN (René). Discours à Mgr Baudrillart pour sa Légion d'Honneur...	227
Bibliographie.....	25, 45, 140, 187, 207, 233 262
BINET (Mgr). Allocution pour la fête de la Présentation.....	248
BLANCHE (R. P.). Panégyrique de Saint-Thomas d'Aquin.....	66
Compte-rendu de J. Maritain : <i>Éléments de philosophie.....</i>	207
<i>Bonnegent (abbé). Nécrologie.....</i>	20
<i>Brichet (Gabriel). Détails sur sa mort.....</i>	259
CARTON DE WIART (M.). Discours au banquet des Anciens Elèves.....	61
Président du Conseil des ministres de Belgique.....	255

CASTELNAU (Général de). Discours à l'Association des Amis de l'Institut Catholique.....	164
<i>Celle (Mgr de la). Son Sacre.....</i>	38
Cérémonie du 22 février pour les morts de la guerre	49
<i>Chauvin (Mgr). Nomination au siège d'Évreux</i>	199
<i>Chevaliers de Colomb à l'Institut Catholique</i>	203
COLIN (Henri). Compte-rendu de : M ^{lle} Andrée Chaudun. <i>Recherches physico-chimiques sur l'inversion diastasique du saccharose.....</i>	237
<i>Confédération générale des familles.....</i>	206
CORBILLÉ (R. P.). Discours à la messe pour les morts.....	49
<i>Chronique de l'Institut Catholique..... 17, 38, 84, 110, 182, 199, 225</i>	247
<i>Damoran (abbé). Nécrologie.....</i>	185
<i>Déchelette (Mgr). Nécrologie.....</i>	110
<i>Décret du Saint Office et lettre de M. Touzard.....</i>	119
DIEHL (Ch.). Discours aux funérailles de M. Lejay.....	113
<i>Doqs. à la Bibliothèque. 24, 47, 92, 115, 144, 190, 213</i>	239
DRIOTON (Etienne). Discours aux obsèques de M. Ph. Virey	117
DUBOIS (Cardinal). Voyage en Orient.....	18
Lettre à Mgr le Recteur	217
Les catholiques polonais et le cardinal Dubois	225
Discours à l'inauguration des chaires des morts de la guerre.....	253
Le Cardinal Dubois, par Mgr Baudrillart.....	195
DUVAL-ARNOULD. Discours sur les sursis d'études au Parlement.....	84
DUPIN (M.). <i>Le Rôle de l'Institut Catholique.....</i>	80
<i>Ecole supérieure des sciences économiques et commerciales.....</i>	204
<i>Examens canoniques</i>	228 327
<i>Examens de la Faculté de Philosophie</i>	86
<i>Examens universitaires</i>	41, 115, 228 259
<i>Femmes (Les) à l'Université de Louvain</i>	180
<i>Fête de la Présentation à l'Institut Catholique.....</i>	248
<i>Fête de l'Immaculée. Conception à l'Institut Catholique.....</i>	249
<i>Fête de Saint Thomas d'Aquin à l'Institut Catholique.....</i>	40 66
<i>Flocard (Mgr). Nomination au siège de Limoges.....</i>	247
<i>Fonssagrives (chanoine). Nécrologie.....</i>	259
<i>Franqueville (comte de). Article nécrologique, par Mgr Baudrillart</i>	1
Gautherot (G.). A Mulhouse.....	43
Gautherot (G.). <i>La France en Syrie et en Cilicie</i>	142
<i>Gibergues (Mgr de). Nécrologie.....</i>	18
Godefroy (M.). Allocution au banquet des Anciens Élèves.....	56 251
GASPARRI (cardinal). Lettre à M. le chanoine Prunel	201
<i>Henry (Marcel). Nécrologie.....</i>	261
HUMBRECHT (Mgr). Discours à l'Assemblée générale annuelle.....	326
Inauguration des chaires des morts de la guerre.....	232 251
LAMARZELLE (M. de). Discours au congrès catholique de Metz.....	229
LANGLOIS (M.). Compte-rendu de : docteur J. Hanus. <i>Introduction à l'Histoire comparée des religions.....</i>	262

Le Bidois (M.). A Montréal.....	137
LECOMTE (Maurice). Compte-rendu de : Longnon et Carrière, <i>Pouillés de la province de France</i>	90
Lejay (abbé). Nécrologie.....	163 169
Légion d'Honneur (La) et l'Institut Catholique (Évêques et Professeurs).....	200, 225, 226, 227, 261
LEMAITRE (F.). Compte-rendu de : Victor Bucaille. <i>Pages choies de Montalembert avec lettres inédites</i>	168
Compte-rendu de : lieutenant Daria. <i>Croquis de guerre et d'invasion</i> ..	211
LESCŒUR (Ch.). Compte-rendu de : Paul Nourrisson. <i>Histoire de la liberté d'association en France depuis 1789</i>	233
Compte-rendu de : Paul Bureau. <i>L'indiscipline des mœurs</i>	236
LOTH (J.). Compte-rendu de : M. l'abbé Calvet. <i>Manuel illustré d'histoire de la littérature française</i>	209
LUÇON (Cardinal). Lettre à la mort de M. Brichet.....	260
MANGENOT (Chanoine). Compte-rendu de : l'abbé Guise. <i>Saint Sigisbert, roi d'Australie</i>	90
<i>Sion, son sanctuaire, son pèlerinage</i> . Compte-rendu.....	89
MARCEILLAC (Mgr). Les raisons d'aimer l'Institut Catholique.....	243
Messe du Saint-Esprit.....	226 265
MORANE (Pierre). Discours à l'Assemblée des Anciens Élèves.....	52
Nécrologie.....	18, 19, 20, 110, 117, 160, 185, 232, 259, 261
<i>Nouveau régime des études</i>	196, 218 241
<i>Œuvre des bibliothèques</i>	168
PÉCHENARD (Mgr). La mort et les funérailles.....	160
<i>Prix Camille Machefert</i>	165
<i>Prix de l'Académie</i>	133
<i>Prix des Anciens Élèves</i>	165
<i>Prix du comte Louis de la Sayette</i>	115
<i>Prix Pierre Boudier</i>	229
<i>Programmes des Conférences et Cours publics</i> ... 15, 38, 109, 132, 199, 223	246
<i>Programmes des Facultés et Écoles</i>	249
POISSON (Charles). <i>Fin d'année à l'Association</i>	165
PRUNEL (Chanoine Louis). Sermon à la fête de l'Immaculée. Conception	249
Lettre du cardinal Gasparri à M. Prunel.....	201
Compte rendu de : Chanoine E. Mangenot, <i>Sion, son sanctuaire, son pèlerinage</i>	89
Compte rendu de : Mgr Tissier. <i>Nos Tributs de gloire</i>	140
Compte rendu de : M. A.-M. Sertillanges. <i>L'amour chrétien</i> ,.....	141
Compte rendu de : Chanoine Dutoit. <i>Les Etapes de l'Éducation chrétienne</i>	141
Compte rendu de : M. G. Méra. <i>L'éducation de l'intelligence et du cœur</i>	142
Compte rendu de : J. Le Cerf. <i>Dante Aléghieri</i>	143
Compte rendu de : Félix Klein. <i>En Amérique à la fin de la guerre</i> ...	189
Compte rendu de : Henri Morice. <i>La poésie de Sully-Prud'homme</i>	189
Compte rendu de : Moïse Cagnac. <i>Jésus, conférences apolégétiques</i>	190

Compte rendu de : Marcel Langlois. <i>La Bibliothèque pour tous</i>	210
Compte rendu de : Mgr Tissier. <i>Les soucis d'une femme du monde</i>	233
Compte rendu de : G. Harnaert, S. J. <i>Les chemins qui montent</i>	238
Compte rendu de : Mgr Albert Farges. <i>Les phénomènes mystiques</i>	262
Compte rendu de : J. Bricout. <i>Mgr d'Hulst apologiste</i>	263
Compte rendu de : Franciscus Naval. <i>Theologicae asceticae et mysticae cursus</i>	22
Compte rendu de : Mgr Gibier. <i>Les temps nouveaux</i>	45
Compte rendu de : Mgr Marbeau. <i>Cinquième anniversaire de la première victoire de la Marne</i>	45
Compte rendu de : Paul Gontier. <i>Vie admirable de Pierre Berthelot</i> ..	46
Compte rendu de : H. D. Noble. <i>L'éducation des passions</i>	46
Compte rendu de : A. de Nitray. <i>Une éducatrice du XVII^e siècle</i>	46
<i>Publications des professeurs</i>	331
Rouziès (M.). Compte rendu de : Cuthbert. <i>God and the supernatural</i>	263
<i>Séance du 25 novembre</i>	276
<i>Souscriptions et dons</i>	14, 35, 82, 131, 163, 182, 198
TOUZARD (abbé). Lettre à S. C. le cardinal Amette	119
Allocution à ses élèves	120
VERDRIE (abbé). Allocution à la séance d'argumentation de la fête de Saint Thomas d'Aquin	77
Virey (Philippe). Nécrologie (Discours de M. l'abbé Drioton)	117

APR 14 1923

2^e SÉRIE. — 11^e ANNÉE.

25 Janvier 1920

N^o 1

ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR LIBRE

(Loi du 12 juillet 1875)

BULLETIN DE L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS

Paraissant tous les mois

SOMMAIRE :

I. — M. le comte de Franqueville, par Mgr Baudrillart.	1
II. — Appel en faveur de l'Université catholique de Paris.	5
III. — Cours d'Histoire de l'Eglise. Le Catholicisme et l'Organisation internationale, par le R. P. Yves de la BRIÈRE.....	6
IV. — Souscriptions et Dons	14
V. — Conférences et Cours publics du mois de février 1920	15
VI. — Chronique de l'Institut Catholique.....	17
VII. — Bibliographie : F. Naval. — Cl. Peyroux. — Francis Sauvage.....	22
VIII. — Dons à la Bibliothèque.....	24

PARIS
SECRÉTARIAT DE L'INSTITUT CATHOLIQUE
74, RUE DE VAUGIRARD, 74

ANCIENNE LIBRAIRIE POUSSIELGUE
J. DE GIGORD, ÉDITEUR
RUE CASSETTE, 15

LE

BULLETIN DE L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS

paraît le 25 de chaque mois, sauf en août
et en septembre.

Chaque numéro contient de 24 à 32 pages. Il renferme, outre les informations officielles de l'Institut catholique, des analyses des Cours publics, la chronique de la guerre et la chronique des Facultés libres, des Etudiants, des Anciens Élèves.

(Il sera rendu compte des ouvrages composés par les Professeurs et anciens élèves de l'Institut catholique.)

LE PRIX D'ABONNEMENT EST AINSI FIXÉ :

Paris et Départements, 6 francs. — Étranger, 7 fr. 50.
On peut acheter au numéro. Prix : 0 fr. 75.

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé à M. PRUNEL, Vice-Recteur, Directeur du Bulletin, et tout ce qui concerne l'administration à M. F. LEMAÎTRE, secrétaire général de l'Institut catholique, 74, rue de Vaugirard.

BULLETIN

DE

L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS

Le comte de FRANQUEVILLE

L'Institut Catholique a fait une grande perte en la personne de M. le comte de Franqueville. S'il n'était notre administrateur que depuis six ans, — il avait succédé en 1913 à M. Thureau-Dangin, — il s'était montré de tout temps notre bienfaiteur et notre ami.

Les débuts de M. le comte de Franqueville avaient été particulièrement heureux et brillants. Né à Paris le 1^{er} janvier 1840, il avait tout juste vingt ans lorsque, au lendemain de sa licence en droit, il fut nommé par l'Empereur Napoléon III auditeur au Conseil d'Etat. Attaché au ministère des Travaux publics, il était nommé quelques mois plus tard, en 1861, Chef du Secrétariat de la Commission chargée d'organiser l'Exposition universelle de Londres en 1862. Il fit en cette qualité un long séjour à Londres et rédigea le rapport officiel de la section française.

Chargé de plusieurs autres missions en Angleterre, il devenait, en 1865, auditeur de première classe, en 1867 secrétaire du vice-président du Conseil d'Etat, en 1869 maître des requêtes. En 1870, il fut envoyé à l'Exposition universelle de Rome, comme commissaire-général de la section française.

La chute de l'Empire amena la dissolution du Conseil d'Etat ; mais, lorsque ce grand corps fut reconstitué à l'automne de 1872, M. de Franqueville y reprit ses anciennes fonctions, conservant d'ailleurs celles de secrétaire de la commission des chemins de fer au ministère des travaux publics. Dès 1873, il recevait la rosette d'officier de la Légion d'honneur. En 1878, il devenait membre du Comité consultatif des chemins de fer et était désigné pour le titre de Conseiller d'Etat. Mais l'heure avait sonné où le parti républicain, maître du pouvoir, avait résolu « d'épurer » tous les corps suspects d'indépendance, afin de poursuivre sans entraves la campagne commencée contre les écoles libres et les congrégations religieuses. Plusieurs membres du Conseil d'Etat furent révoqués ; épargné, M. le comte de Franqueville voulut partager leur sort et donna sa démission, au moment même où, âgé de 39 ans, il atteignait le point culminant de sa carrière dans le corps où il était entré à vingt ans. C'était un beau sacrifice.

M. le comte de Franqueville n'était pas embarrassé pour occuper ses loisirs. Il allait se donner à l'étude et aux œuvres.

L'étude, il l'avait toujours aimée. Les circonstances qui l'avaient, sitôt son droit achevé, conduit en Angleterre, avaient déterminé pour toute sa vie l'orientation de ses travaux.

Dès 1863, il publiait coup sur coup deux volumes : *Etude sur les sociétés de secours mutuels en Angleterre*; — *Les institutions politiques, judiciaires et administratives de l'Angleterre*. Ce n'était que le prélude de trois ouvrages de plus grande étendue et de plus grande portée, dont l'un, *Du régime des travaux publics en Angleterre*, en quatre volumes, parut au cours de 1874, et le second, *Le Gouvernement et le Parlement britannique*, en trois volumes, treize ans plus tard en 1887. Cette œuvre considérable devait être complétée en 1892, par deux volumes sur *Le Système judiciaire de la Grande-Bretagne*.

Mais l'Académie des Sciences morales et politiques n'avait pas attendu le couronnement de ces magistrales études pour appeler dans son sein le savant dont la place était marquée à la section de *Législation, Droit public et Jurisprudence*. Le 14 janvier 1888, il fut élu à la place de Batbie. La lutte fut cependant assez chaude; la réputation de catholique fervent et combatif dont jouissait M. de Franqueville, sa démission retentissante, faisaient hésiter beaucoup des membres de cette académie qui a toujours compté tant de fonctionnaires et où la profession de convictions religieuses très déterminées fut si longtemps suspecte.

Mgr d'Hulst qui était fort lié avec M. le comte de Franqueville se passionna pour cette élection et je me souviens encore des démarches dont il me chargea auprès de mon père et de ses amis. Ce titre de membre de l'Institut, M. de Franqueville l'appréciait fort; il fut le plus actif des académiciens; devenu doyen de sa section, il exerçait une assez grande influence dans sa propre académie; il l'étendait même sur les autres; il n'était pas de ceux qui, par affectation de libéralisme, ou par jalousie à l'égard de leurs frères de croyance et d'opinions, fraient trop facilement le chemin à des adversaires, dont ils s'exagèrent facilement les mérites. Du moment qu'un catholique avait des titres sérieux, il a toujours patronné sa candidature. L'entrée du P. Sertilanges à l'Académie des Sciences morales fut pour lui une grande joie. A la veille de sa mort, il a combattu l'élection pourtant assurée d'avance d'un homme distingué et très haut placé qui lui paraissait incarner la Franc-Maçonnerie.

Lors du centenaire de l'Institut (25 octobre 1895), la présidence des cinq académies qui le constituent, appartenait, en vertu du roulement traditionnel, à l'Académie des Sciences morales; celle-ci avait choisi pour président M. le comte de Franqueville qui se plut à recevoir magnifiquement au château de La Muette et ses collègues et les délégués étrangers; à cette occasion, il publia l'ouvrage qui porte pour titre : *Le premier siècle de l'Institut de France*.

Par son mariage avec M^{lle} Marie Schaeffer-Erard, cette femme de bien dont le caractère sérieux et la haute piété répondaient si parfaitement aux plus hautes aspirations de son mari qu'elle ne cessa de seconder dans ses bonnes œuvres, M. le comte de Franqueville avait en effet hérité de la charmante

résidence royale de La Muette, reconstruite au XVIII^e siècle par l'architecte Gabriel, et mutilée par la Révolution. Il l'avait restaurée avec goût ; mais, par deux fois, il eut la douleur, sous l'empire de graves considérations, de dépecer ce magnifique domaine. En Bourgogne, il possédait et il avait également restauré le château de Bourbilly, où vécurent sainte Jeanne de Chantal et sa petite-fille, madame de Sévigné. Il y a peu d'années, M. de Franqueville retraça avec complaisance l'histoire du château de la Muette, et ce beau volume fut, si je ne me trompe, la dernière de ses œuvres littéraires.

Quant aux autres, les œuvres charitables, elles ne se comptent pas. M. de Franqueville a été la cheville ouvrière, ou le principal soutien, de presque toutes les œuvres parisiennes et de plusieurs œuvres dijonnaises. Il donnait beaucoup, sa grande fortune le lui permettait ; mais il ne se contentait pas de donner son argent, il donnait son temps et ses conseils ; par dessus tout, il ne craignait pas d'engager sa responsabilité, ce qui est le plus grand des mérites : prudent, oui, pusillanime, jamais.

La construction de nouvelles églises, ou de chapelles de secours, dans le diocèse de Paris, la Basilique du Sacré-Cœur de Montmartre, l'Institut catholique, furent ses œuvres préférées. Il était présent à la pose de la première pierre du Sacré-Cœur, et lorsqu'il eut assisté, le 16 octobre dernier, aux fêtes de la Consécration, il s'écria : « Maintenant, je peux dire mon *Nunc dimittis* ! »

Pendant plus de trente ans, il a versé chaque année, pour l'Institut catholique de Paris, une cotisation de 10.000 francs ; lorsqu'en 1906, Mgr Dadolle devint évêque de Dijon, il obtint qu'une partie de cette somme fût affectée aux Facultés catholiques de Lyon ; mais, plus d'une fois, ce grand bienfaiteur du haut enseignement libre, sollicité par Mgr d'Hulst, par Mgr Péchenard, par moi-même, a fait face, par des dons supplémentaires, à des besoins urgents.

Nul n'ignore quelle part active et généreuse prenait M. le comte de Franqueville à toutes les épreuves, comme à tous les intérêts, de l'Eglise. En 1880, il avait assisté les Dominicains expulsés de Flavigny, et, pendant plusieurs années, nombre de religieux de différents ordres, chassés de leurs couvents par des lois iniques, transformèrent Bourbilly et la Muette en une sorte de petite communauté, le comte et la comtesse de Franqueville considérant leur présence comme une source de bénédictions.

Profondément attaché au Saint-Siège, M. de Franqueville faisait, presque tous les ans, un séjour de quelques semaines à Rome. Pie IX, Léon XIII, Pie X et Benoît XV l'ont honoré de leur estime ; il était camérier secret et grand-croix de l'ordre de Saint-Grégoire.

Ce fut, pour ce vrai catholique, un honneur et une joie que de donner, au château de la Muette, l'hospitalité à la troisième assemblée générale de l'Episcopat français, après la séparation des Eglises et de l'Etat, au mois de janvier de 1907 : quatre-vingts évêques se trouvèrent réunis dans la noble demeure qui ajouta, de ce chef, une belle page à son histoire.

Me sera-t-il permis de rappeler qu'au dernier jour de ces assises se tint, dans le même château, la trente-cinquième assemblée générale de nos trente-deux évêques protecteurs, qui firent au signataire de ces lignes l'honneur de

le désigner unanimement pour succéder, à la tête de l'Institut catholique, au vénéré Mgr Péchenard, nommé évêque de Soissons?

Tant de titres d'ordre intellectuel et d'ordre religieux ne faisaient-ils pas de M. le comte de Franqueville comme l'administrateur-né d'une Université catholique? Il appartenait à tant de conseils et de comités qu'on hésitait pourtant à le solliciter. Enfin, d'accord avec Son Eminence le Cardinal Amette, je me décidai à le prier de nous accorder son concours, lorsque Dieu eut rappelé à lui M. Thureau-Dangin; M. de Franqueville accepta de bonne grâce et les évêques protecteurs ratifièrent ce choix avec un empressement pénétré de reconnaissance.

M. le comte de Franqueville fut assidu à toutes les séances de notre conseil d'administration; il consentit même, après la mort de M. Sabatier, à remplir les fonctions d'administrateur-trésorier. Il s'en acquitta avec sa parfaite connaissance des affaires, son sens droit et son exquise courtoisie.

La conversation de M. le comte de Franqueville était charmante, nourrie d'anecdotes et de vues intéressantes. Il nous recevait parfois à La Muette et nous ne pouvons oublier l'accueil qu'y faisait aux membres du clergé enseignant la femme admirable d'intelligence et si instruite des choses religieuses qu'il avait épousée en secondes noces, Lady Sophia Palmer, fille de lord Selborne, chancelier d'Angleterre.

Les dernières années de M. de Franqueville furent assombries par la terrible épreuve qui fondit sur la France et qui lui coûta trois de ses petits-fils, tombés au champ d'honneur; d'autres deuils, entre autres la perte de sa seconde femme, s'ajoutèrent à ces douleurs. Il les supporta avec un courage chrétien et multiplia ses œuvres charitables. Les régions envahies, les diocèses dévastés pourraient en rendre témoignage.

M. de Franqueville professait une admiration sans bornes pour le courage du cardinal Luçon, pour l'héroïque fermeté du cardinal Mercier.

C'est lui qui a pris l'initiative de l'élection de celui-ci à l'Académie des Sciences morales et politiques. Dieu lui a réservé la joie suprême d'assister, le 13 décembre dernier, à la réception triomphale du Cardinal, comme il lui avait donné de voir la Consécration de Montmartre.

Entre ces deux cérémonies, le 25 novembre, il avait présenté lui-même, à l'assemblée générale de nos évêques protecteurs, le rapport où il pouvait leur annoncer que l'Institut catholique rentrait dans la vie normale.

Ainsi, il avait eu le rare privilège de conduire à leur terme les diverses tâches qu'il avait assumées.

Pour couronner cette vie, dans son ensemble heureuse, il ne manquait qu'une mort douce, consciente, éclairée des lumières de la foi. Cette grâce, non plus, ne fut pas refusée à M. le comte de Franqueville. Depuis quelque temps, à de fréquentes bronchites, à la faiblesse du cœur, il reconnaissait les approches de la fin. Il voulut recevoir l'extrême-onction en pleine possession de lui-même et répondre à toutes les prières. A Son Eminence le Cardinal-Archevêque, qui avait bien voulu lui apporter sa bénédiction: « Je ne désire, dit-il, ni vivre, ni mourir, je me remets en toute soumission à la volonté de Dieu. »

Le dimanche 28 décembre, au matin, entouré de celle à qui il avait uni ses derniers jours, de son fils, de ses filles, il s'endormit pieusement dans le Seigneur.

ALFRED BAUDRILLART,
Recteur.

APPEL EN FAVEUR DE L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS

INSTITUT CATHOLIQUE
DE PARIS
74, rue de Vaugirard

Paris, le 1^{er} janvier 1920.

M

L'an dernier, en vous adressant ma requête accoutumée, je vous montrais la part que les Universités catholiques peuvent et doivent prendre à la restauration de la France, à son expansion au dehors.

Vous m'avez compris; vous avez répondu à mon appel avec une générosité qui, après les rudes épreuves de la guerre, nous a permis de faire face au plus pressé; je vous en remercie.

Mais il reste beaucoup à faire. Commençons par l'essentiel.

Cette année, je vous solliciterai en faveur des maîtres et des étudiants.

L'Etat a doublé le traitement de la plupart de ses maîtres et il a bien fait. Que, dans un pays cultivé, ceux qui distribuent la science et élèvent la jeunesse entraînent leur existence dans des soucis matériels qui les paralysent, c'est humiliant et inadmissible.

Nous, alors que tous les prix ont doublé ou triplé, nous avons dû maintenir les traitements d'avant-guerre.

Croyez-vous qu'à de telles conditions nous puissions, à l'avenir, recruter un personnel enseignant digne de celui qui, s'engageant à la suite des Dupanloup, des Chesnelong, des Keller, des Lucien Brun, des d'Hulst, des Lapparent, a fondé la réputation de notre Institut catholique parisien? Les saints font du sacrifice continu la règle de leur vie; mais ce sacrifice nous n'avons pas le droit de le réclamer de nos collaborateurs; eux-mêmes ne sauraient l'imposer à la famille dont ils ont la charge et la responsabilité. Donnez-nous donc de quoi rétribuer convenablement des maîtres qui soient des savants.

Pensez aussi aux étudiants! Tolérerons-nous plus longtemps qu'à Paris il n'y ait pas de *maisons de famille* pour accueillir les étudiants pauvres ou de condition modeste? Pour les riches, il y en a. Pour les autres, c'est l'hygiène insuffisante et l'immorale promiscuité d'hôtels à bas prix dans de tristes quartiers. A ces étudiants-là, le Moyen Age réservait des collèges fondés par de riches bienfaiteurs, et des bourses: le vingtième siècle ne leur offre rien.

Chargés de frais écrasants, comment pourrions-nous exploiter à perte les quelques maisons de famille qui gravitent autour de nous ?

Encore une fois, catholiques éclairés et charitables, sachez comprendre ; imitez le beau geste de cet Américain qui nous permet d'ouvrir, dès cette année, un asile convenable aux jeunes gens du Nouveau-Monde avides de participer à la culture française.

Maintenant, il s'agit de vos propres enfants. Aidez-nous à les préserver en même temps qu'à les instruire, de telle sorte qu'ils demeurent ce que vous les avez faits, de bons Français et de bons chrétiens, capables de coopérer au salut de la société et de la civilisation menacées.

Le Recteur,
ALFRED BAUDRILLART,
de l'Académie française.

Je recommande instamment à mes chers diocésains l'appel si fortement motivé de l'éminent Recteur de l'Institut Catholique de Paris, et je prie Dieu de bénir les personnes généreuses qui s'imposeront les sacrifices nécessaires pour soutenir et développer une œuvre d'une si haute importance pour l'avenir chrétien de la France.

† LÉON-ADOLPHE, Cardinal AMETTE,
Archevêque de Paris.

COURS D'HISTOIRE DE L'ÉGLISE

Le Catholicisme et l'Organisation internationale
Par le R. P. Yves de la BRIÈRE, RÉDACTEUR A LA REVUE "LES ÉTUDES"

CINQUIÈME LEÇON. — MARDI 2 DÉCEMBRE 1919.

Aspirations à la Paix, Obstacles à la Paix dans le monde contemporain.

I

Solidarité d'intérêts du monde contemporain. — Si le monde contemporain offre le spectacle de compétitions politiques ou économiques, dont la gravité, la complexion, l'âpreté même surpassent celles de tous les différends analogues qu'ait enregistrés l'histoire, on doit avouer que les conditions générales de la civilisation moderne tendent à créer entre les peuples une certaine uniformité d'existence, une dépendance et une pénétration d'intérêts qui étaient inconnues jusqu'à ce jour et qui ont leur inévitable contre-coup dans la vie internationale.

Uniformité d'existence par suite de la rapidité toute nouvelle des moyens de transport et d'information, par suite également de la facilité des échanges commerciaux. Dans tous les pays de l'Europe, dans tous les États de l'ancien et du nouveau monde, y compris l'Australie et l'Extrême-Orient, l'habitation, le vêtement, la nourriture, les affaires, la vie publique, la presse, les distractions, les sports présentent, malgré la différence profonde des climats, des races, des croyances, des idées, une ressemblance de plus en plus générale, grâce à la diffusion de plus en plus étendue des mêmes usages extérieurs, des mêmes besoins sociaux, des mêmes engouements et des mêmes fantaisies.

A l'uniformité relative d'existence matérielle, correspond la solidarité ou, comme on dit volontiers, l'interdépendance économique. Les exigences complexes de la consommation, de même que le développement de l'industrie et les applications de la science, font que tous les pays du monde, quel que soit leur éloignement géographique, ont plus ou moins besoin les uns des autres pour l'échange de leurs matières premières ou de leurs produits manufacturés. Une crise industrielle ou commerciale survenant à San-Francisco, à Melbourne, à Hong-Kong, aura sa répercussion, peut-être fort grave, sur le marché de Bristol, de Marseille, de Hambourg.

A plus forte raison, un blocus réciproque que, dans une grande guerre, chacun des deux groupes de belligérants tâchera, selon ses moyens, de faire subir au groupe ennemi, aura pour effet, dans le monde entier, même durant la période qui suivra la cessation des hostilités, de causer une perturbation profonde, une rupture douloureuse de l'équilibre économique.

On ne peut méconnaître la multiplicité des liens créés entre les peuples par la solidarité commerciale, par l'interdépendance agricole et industrielle, non moins que par l'uniformité croissante du cadre extérieur de la vie.

Aussi, durant la dernière période du xix^e siècle et les quatorze premières années du xx^e, les conditions nouvelles dont nous parlons avaient-elles déterminé un progrès digne de mémoire dans le droit international, tant privé que public.

Ce sont des conventions adoptées par dix, vingt, trente puissances de l'ancien et du nouveau monde qui ont établi un régime de concordeance entre les lois respectives des différents pays pour assurer partout le respect de droits et d'intérêts identiques. On trouvera une copieuse énumération de ces conventions internationales dans les articles 282 à 295 du traité de Versailles (28 juin 1919). Conventions postales, télégraphiques, radio-télégraphiques; conventions concernant les chemins de fer, la navigation, les douanes et péages; conventions prohibant le travail de nuit pour les femmes (1906), réprimant la traite des blanches (1904, 1910) et le colportage des écrits pornographiques (1910), concernant la procédure du mariage, du divorce, de la tutelle des mineurs (1902, 1905, 1909). Il faut y joindre les conventions relatives à la propriété industrielle (1883,

1891, 1900), à la propriété littéraire et artistique (1886, 1908) et beaucoup d'autres protocoles internationaux du même ordre. Bien plus, en 1910, deux conférences diplomatiques ont élaboré l'unification internationale du droit, c'est-à-dire l'adoption par chacune des parties contractantes d'un texte législatif rigoureusement uniforme en matière de lettres de change, de billets à ordre, et en matière de droit maritime, à propos de l'assistance et du sauvetage.

Uniformité des lois répondant à l'uniformité des usages et des intérêts, des besoins et des mœurs.

Au même ordre de tendances et de préoccupations se rattache, dans la zone plus périlleuse du droit de paix et de guerre, l'œuvre juridique des deux conférences de La Haye, réunies en 1899 et en 1907, grâce à la très noble initiative du tsar Nicolas II.

II

Paix et Démocratie. — Beaucoup de prophètes croient pouvoir prédire au statut international de 1919 une merveilleuse longévité, en raison du triomphe universel de la Démocratie, qui rendrait à peu près impossible désormais le recours aux violences de la guerre.

Quelle est la valeur de cette prédiction ?

Le terme de démocratie désigne l'organisation politique qui accorde à l'ensemble des citoyens, ou à leurs représentants élus, un rôle prépondérant dans la confection des lois et dans le contrôle des actes du pouvoir. Il ne paraît pas douteux que cette tendance triomphe aujourd'hui, mais à des degrés divers, dans le régime gouvernemental, républicain ou monarchique, parlementaire ou plébiscitaire, de tous les pays du monde. Voyons dans quel rapport se trouve la démocratie avec la stabilité de la paix entre les peuples.

Le régime démocratique ne favorise pas les guerres longuement prévues et préparées. Il assure une influence dominante sur la marche des affaires à la masse des petites gens, préoccupés avant tout de leur tranquillité immédiate et fort étrangers par nature aux lointains calculs de haute politique qui pourraient multiplier les occasions de conflits et de guerres. En outre, l'organisation démocratique de l'Etat se prête beaucoup moins que l'organisation autocratique et aristocratique au développement de la puissance militaire. Comparez la France et l'Allemagne en 1914. La prépondérance universelle de la démocratie constitue donc souvent un obstacle d'efficacité réelle à la folie des armements, à l'entraînement excessif de quelques-uns vers les aventures guerrières.

Toutefois, ne concluons pas trop vite à l'incompatibilité radicale de la guerre défensive, et même offensive, avec le régime démocratique.

Si les démocraties demeurent étrangères aux calculs de haute politique qui sont propres aux dynasties et aux patriciats, les peuples démocratiques ont cependant, comme les autres, leur instinct national, avec ses passions ardentes, ses aspirations profondes, ses susceptibilités irrita-

bles. Les peuples démocratiques possèdent, comme les autres, la préoccupation acrimonieuse de leur intérêt commercial ou industriel, qui se heurte à la concurrence économique ou à la politique douanière de certains peuples rivaux.

Que survienne une circonstance qui exaspère les intérêts menacés, qui provoque la colère de la foule ou qui exalte l'enthousiasme national : et, malgré tous les pactes et protocoles de la Société des Nations, la démocratie révoltée bouillonnera et déferlera en tempête, poussera d'impétueuses clameurs de guerre, menacera et débordera ses gouvernants temporisateurs, improvisera la guerre nationale, avec toutes ses inexpériences, mais avec toutes ses inexpiables fureurs. On acceptera les lourdes charges de la levée en masse, on votera les crédits militaires, on réclamera des canons et des munitions. Puis, on se battra intrépidement, poussé par la même passion profonde qui, sous tous les régimes, rend possible l'exaltation et l'abnégation farouches des jours de guerre.

Néanmoins, dans ces brusques soulèvements populaires d'enthousiasme guerrier, n'y aurait-il pas quelque chose d'artificiel, qui répondrait à un plan concerté, non par la démocratie elle-même, mais par des groupes riches et influents qui — pour un motif ou pour un autre — seraient intéressés à susciter la guerre et à y précipiter le peuple entier ? L'hypothèse est de toute vraisemblance ; à une condition toutefois : c'est que les hommes qui poussent à la guerre et exploitent plus ou moins artificiellement telle et telle circonstance favorable, puissent faire appel à une anxieuse préoccupation d'intérêt matériel ou moral, à une réelle et ardente passion de haine ou d'enthousiasme qui couve déjà dans l'âme du peuple et qui, brusquement exaspérée, jaillisse de la foule anonyme comme une flamme puissante pour tout embraser autour de soi.

Quant au fait même de l'initiative concertée de quelques personnalités résolues, tirant adroitement parti de quelque occasion opportune, en vue de porter à leur paroxysme les aspirations ou les fureurs de la multitude, on ne peut guère s'en étonner. Rien de moins anormal dans les mœurs politiques de la démocratie.

Au cours de la grande guerre, telle fut la méthode suivie par la minorité belliqueuse qui détermina la violente commotion populaire d'où résulta l'intervention armée de l'Italie en 1915. Telle fut encore la méthode que suivit le groupe dont le principal membre était lord Northcliffe, propriétaire du *Times* et du *Daily Mail*, et qui arracha aux résistances du parlementarisme britannique l'organisation sérieuse du comité de guerre et le vote du service militaire obligatoire et universel. Telle fut la méthode suivie avec un art plein de nuances par le président Wilson pour rallier peu à peu l'unanimité morale de l'opinion américaine à l'idée de la guerre avec l'Allemagne et appuyer sa politique de chef d'Etat belligérant sur l'adhésion réfléchie du peuple des Etats-Unis.

Ce sont là des exemples empruntés aux démocraties policées du nouveau monde ou de la vieille Europe. Nous nous abstenons de parler des jeunes démocraties nées du démembrement de l'Empire russe : ni leur

politique intérieure, ni leurs rapports mutuels ne suggèrent, à coup sûr, l'image radieuse de la paix perpétuelle.

Que l'on ne considère donc pas l'éventualité de la guerre comme nécessairement exclue par le triomphe, même généralisé, du régime démocratique dans le monde contemporain.

III

Paix et Nationalités. — Une autre espérance de paix universelle et perpétuelle est fondée un peu prématurément sur le triomphe du principe des nationalités, que voudraient consacrer à jamais les négociateurs des traités de 1919 dans leurs statuts territoriaux d'Occident et d'Orient.

L'erreur incontestable des diplomates européens de 1815 avait été de s'inspirer presque uniquement des méthodes de la politique d'équilibre, sans se préoccuper de ce que pouvaient être les âmes, les traditions, les aspirations de la plupart des peuples dont ils avaient disposé souverainement. On n'avait guère consulté d'autre règle que les convenances ou les caprices, les calculs ou les ambitions des grands Etats. Le résultat fut une construction artificielle et fragile, que renversèrent de fond en comble les poussées violentes du sentiment national au dix-neuvième siècle.

Aujourd'hui, ne peut-on pas espérer la disparition de ces causes douloureuses de discordes entre peuples et peuples, maintenant que la paix du monde prend pour formule l'application du principe des nationalités, avec proclamation du « droit des peuples à disposer d'eux-mêmes » ?

La raison de tenir pour douteuse pareille conception optimiste de l'avenir est que le principe des nationalités est fort loin de constituer une cause nécessaire de paix. Il restera toujours beaucoup plutôt une occasion de querelles internationales du caractère le plus irritant.

On se tromperait lourdement si l'on croyait reconnaître dans le principe des nationalités une règle claire, certaine, incontestable du droit public, et surtout une règle à laquelle devraient être universellement sacrifiées toutes les autres considérations morales, historiques ou juridiques qui peuvent intervenir raisonnablement dans la détermination des frontières ou la distribution des souverainetés.

M. Henri Hauser n'a pas eu tort d'écrire en 1916 : « Le principe des nationalités, qui est la base de la guerre actuelle, est le type de ce qu'on peut appeler une *fausse idée claire*. » Au premier abord, en effet, on admet sans peine que les groupes de population formant une *nationalité* distincte doivent normalement posséder une organisation politique qui leur soit propre : indépendante ou autonome. Mais rien n'est plus difficile à déterminer avec précision que ce qu'il faut entendre, dans la réalité historique et concrète, par une *nationalité*.

Aucun des signes proposés comme caractéristiques ne concorde avec la totalité des exemples connus. Chacune des formules imaginées par les apôtres du système vient se heurter à des contradictions éclatantes.

Ni la religion, ni la race, ni le cadre géographique, ni la langue même ne constituent le support nécessaire et distinctif de la *nationalité*.

Les théoriciens actuels invoquent un principe spirituel, un phénomène de conscience nationale; un *vouloir-vivre collectif*. Notion qui a sa haute valeur, mais qui comporte des applications essentiellement mouvantes et donnera toujours lieu à des applications litigieuses.

Le fait permanent, incontestable, est que les antagonismes politiques fondés sur les inspirations contradictoires des nationalités rivales (chacune réclamant comme sien tel rameau de population, tel territoire, tel littoral) ont un caractère de violence et d'âpreté beaucoup plus inexplicable encore que les antagonismes fondés sur les ambitions des dynasties ou des impérialismes.

Pour ne citer que des peuples éloignés des frontières de la France, nous définons les hommes d'Etat de jamais trouver une formule de paix qui élimine définitivement, au moyen du principe des nationalités, toutes les causes profondes de conflits nationaux existantes aujourd'hui : entre les Italiens et les Yougo-Slaves, entre les Albanais et les Hellènes, sur la côte orientale de l'Adriatique; entre les Autrichiens, les Hongrois, les Yougo-Slaves, les Roumains et les Bulgares dans le bassin du Danube; entre les Grecs, les Yougo-Slaves, les Bulgares et les Ottomans dans la Thrace et la Macédoine; entre les Polonais et les Ruthènes en Galicie et en Ukraine; entre les Allemands, Polonais, Lettons, Finlandais, Lithuaniens, Grands-Russiens et Petits-Russiens aux confins du monde slave, du monde germanique et du monde scandinave. Et ne disons rien de la liquidation de l'Empire ottoman d'Asie...

La conférence de la Paix (où les calculs de grandes puissances ne sont, d'ailleurs, pas très différents de ce qu'ils furent en 1815) s'évertue à trouver des solutions pacificatrices. Elle s'aperçoit que le travail est un peu ardu. Et une chose, tout au moins, est unanimement reconnue comme indubitable; c'est que le nouveau statut international fera beaucoup de mécontents; peut-être même aboutira-t-il à mécontenter tout le monde à la fois. Nul ne le conteste : après comme avant la signature des traités de paix avec l'Autriche, la Hongrie, la Bulgarie, la Turquie et les anciens vassaux de l'Empire russe, il y aura des doléances amères, des réclamations tenaces, des agitations plus ou moins impétueuses, fondées sur des interprétations ou applications contradictoires du principe des nationalités.

Trêve aux formules fallacieuses ! Le principe des nationalités pose encore plus de problèmes qu'il n'en résout. Il tend à passionner les conflits plutôt qu'à les apaiser. Il répand à travers le monde les semences de guerres futures. Il apporte un obstacle redoutable au succès de l'œuvre de paix et d'organisation juridique internationale que voudrait légitimement garantir la Société des Nations.

SIXIÈME LEÇON : MARDI 9 DÉCEMBRE 1919

*L'Œuvre des Conférences de La Haye
1899 et 1907*

I

Attachons-nous à décrire et à étudier l'œuvre juridique élaborée par les deux Conférences internationales de La Haye, pour assurer la paix durable entre les Etats du monde contemporain, grâce aux institutions de médiation et d'arbitrage.

La convention pour le règlement pacifique des conflits internationaux détermine la procédure qui régira la médiation ou les bons offices d'une tierce puissance (même au cours des hostilités), afin d'amener un accord équitable entre les parties en litige : une ouverture en ce sens ne pourra jamais être considérée par aucun belligérant comme un acte peu amical. La même convention organise une cour permanente d'arbitrage, composée de représentants de toutes les puissances contractantes, au jugement de laquelle pourront être soumis de bonne foi les litiges internationaux. La cour désignera les juges constituant le tribunal d'arbitrage qui dirimera pacifiquement le conflit par les moyens de droit. C'est un premier pas dans la voie des garanties juridiques de la paix entre les peuples.

De 1899 à 1914, une dizaine d'affaires litigieuses furent soumises à la cour permanente d'arbitrage de La Haye, qui sut faire agréer, dans chacun des cas, une solution équitable et pacifique. Parmi les questions à résoudre, il y en avait deux, tout au moins, qui motivaient de réelles inquiétudes pour la paix européenne : l'arbitrage de 1912, entre la France et l'Italie, à propos de la saisie des vapeurs *Carthage* et *Manouba*, et surtout l'arbitrage de 1909, entre la France et l'Allemagne, à propos des déserteurs de Casablanca.

Dans les cas de ce genre, de même que dans les litiges de droit international privé, chaque Etat comprend et admet sans trop de peine l'immense avantage que lui assure l'observation d'un code international de règles juridiques, et, en particulier, le recours loyal à une procédure d'arbitrage. On sera vraiment trop heureux d'éviter le risque formidable d'une guerre européenne en acceptant de bonne grâce une solution conciliatrice, rendue possible par l'existence même d'institutions tutélaires du droit international.

Mais l'affreuse expérience de 1914 nous apprend où s'arrête l'efficacité de la garantie. Quand il s'agira de conflits politiques ou économiques, dans lesquels de puissantes nations croiront—à tort ou à raison—qu'un redoutable danger menace leur sécurité, leurs intérêts, leur honneur, ce ne sera plus à la sagesse d'autrui et aux garanties juridiques de l'arbitrage qu'elles accepteront de recourir. D'autres instincts plus profonds, depuis l'instinct de conservation jusqu'aux ambitions et aux calculs des gouvernants, jusqu'aux exigences économiques, aux aspirations et aux

passions nationales des peuples, imposeront quelquefois le recours implacable à la force des armes, contrairement aux stipulations les plus claires, mais un peu platoniques, d'un droit international qui possède des *juges*, mais qui, jusqu'à présent, ne possédait pas de *gendarmes*.

Dans le domaine international comme dans le domaine civil, il n'y a pas de *loi* véritable s'il n'existe pas de *sanctions* pour la défendre. Toute règle qui impose une contrainte onéreuse sera inévitablement et scandaleusement violée si l'on ne peut mettre, en temps utile, la force au service du droit.

II

Le problème capital, en matière de règlement pacifique des conflits internationaux, est le problème des sanctions. Faute d'avoir trouvé des sanctions efficaces, on rendra illusoires les plus belles conventions d'arbitrage dans les circonstances où, de fait, éclatent les grandes guerres, c'est-à-dire quand des causes profondes opposent, entre peuple et peuple, la violence des passions ou l'âpreté des intérêts.

La question des sanctions du droit international est elle-même connexe avec la question de l'arbitrage obligatoire, si l'on tient compte des conséquences qui résultent logiquement de l'introduction de l'arbitrage obligatoire dans le code contractuel des Etats civilisés.

L'Acte final de la deuxième Conférence de La Haye (18 octobre 1907) contient, en faveur de cette réforme, une déclaration catégorique dont nul n'a le droit de méconnaître l'importance : « La Conférence est unanime à reconnaître le principe de l'arbitrage obligatoire. » Elle espère que ce principe pourra se traduire un jour par des obligations formelles et juridiques pour tous les Etats du monde civilisé. Elle formule également un vœu unanime en faveur de la réduction générale et proportionnelle des armements et charges militaires qui pèsent si lourdement sur les nations contemporaines.

Quant à la cour permanente d'arbitrage international de La Haye, sa compétence ne s'étendrait qu'aux litiges qui lui seraient librement déferés par les Etats en conflit. L'arbitrage n'était que facultatif. Les puissances contractantes ne prenaient elles-mêmes aucun engagement de recourir à la procédure de médiation ou d'arbitrage. Elles se contentaient de déclarer que la chose leur paraissait *utile et désirable*, et que le recours aux solutions juridiques serait appliqué *en tant que les circonstances le permettraient*. Le fonctionnement des commissions internationales d'enquête n'était même prévu que pour les litiges internationaux *n'engageant ni l'honneur ni des intérêts essentiels et provenant d'une divergence d'appréciation sur des points de fait*. Evidemment, l'écart était considérable entre la théorie et la pratique, entre la *thèse* et l'*hypothèse*.

Comme pour mieux souligner le contraste, la Conférence de 1907 juxtaposait au document constitutif de la cour permanente d'arbitrage, établie à La Haye, le projet d'une future *Cour de Justice arbitrale*, qui serait compétente de plein droit pour évoquer d'elle-même à sa barre chacun

des conflits internationaux dont, une fois pour toutes, la connaissance lui aurait été déferée par stipulation préalable et contractuelle. On préfigurerait ainsi l'organisation juridique de l'arbitrage obligatoire.

Pourquoi les diplomates et juriconsultes rassemblés à La Haye durent-ils se résigner à un tel écart entre l'amplitude avouée de leurs désirs et le caractère modeste et limité des réalisations accomplies ?

Parce que plusieurs plénipotentiaires avaient reçu de leur gouvernement consigne impérative de refuser leur adhésion à toute organisation effective et actuelle de l'arbitrage obligatoire. La réforme n'était pourtant réalisable que moyennant l'adhésion *unanime* des principaux Etats de l'Europe et du monde. Or, sur quarante et une puissances qui intervinrent dans les tractations de 1907, à La Haye, touchant l'arbitrage obligatoire, il y en eut trente-trois qui donnèrent leur suffrage au projet et huit qui, pour différents motifs, refusèrent de contracter en ce sens aucun engagement formel. La liste des huit puissances dissidentes est curieuse à relire aujourd'hui : Allemagne, Autriche-Hongrie, Bulgarie, Turquie, auxquelles il faut joindre la Grèce et la Roumanie, et même — ce qui déconcerte davantage — la Belgique et la Suisse. Bizarres rencontres de l'histoire diplomatique ! Ainsi fut mis en échec le projet concernant l'arbitrage obligatoire. Pas d'arbitrage concevable s'il n'existe, à la base de l'institution, un accord unanime déterminant les obligations et engagements réciproques.

(A suivre)

SOUSCRIPTIONS ET DONES

Fondations de Chaires.

Mlle Muleur	20 »	Mme Bizard Saint-Marc....	20 »
M. Le Cour Grandmaison.	500 »	M. Perrin	100 »
Mme la chanoinesse de La		Mme Mallet	50 »
Tapie	25 »	M. Roger Querenet.....	100 »
Anonyme.....	5 »	Mlle Briandet.....	2.500 »
Anonyme, F.	500 »	S. Gr. Mgr Duparc	100 »
M. Dupuy-Mazuel	500 »	M. le Dr Gils.....	20 »
M. Halluitte	10 »	M. Henri Meyer	20 »
Mme Barban	60.000 »	Mme Bilco	150 »
M. le vicomte Ch. de Curel	200 »	Mme Arthur Lebert.....	20 »
Mme la vicomtesse de Gironde	100 »	M. l'abbé Ruffier	50 »
Mme Ch. Bertolus (<i>pour un</i>		M. Gabriel de La Roche-	
<i>séminariste</i>).....	1.500 »	foucauld	500 »
Mme Lauras.....	30 »	M. Buisson	100 »
Anonyme	5 »	M. Sepulchre.....	50 »
M. Francis de Croisset....	2.000 »	Mme Burat.....	10 »
M. et Mme Maurice Levêque	200 »	Mme Gautier	100 »
Anonyme de Saint-Flour..	5.000 »	Par Mgr Odelin, Mme P....	10.000 »
Anonyme, <i>en souvenir du</i>		M. P. Canat	20 »
<i>mariage d'un fils presque</i>		M. Casimir Fournier.....	50 »
<i>miraculeusement guéri</i>		M. le chanoine Avoine ...	30 »
<i>d'une blessure de guerre.</i>	25.000 »	Mlle G... 33 actions Cie « La	
Mme Marg. Guerlain.....	1.000 »	<i>Prévoyance</i> »	» »

CONFÉRENCES ET COURS PUBLICS

DU MOIS DE FÉVRIER 1920

Le lundi, à 5 h. 1/4.

COURS D'APOLOGÉTIQUE.

L'Abbé de Broglie et son Apologétique

par M. l'abbé A. DE LA VALETTE-MONBRUN, Docteur ès-lettres et en théologie,
Chaplain de l'Ordre souverain de Malte

- 2 février. — Les conditions et les lois de l'apologétique moderne. — La méthode apologétique de l'abbé de Broglie. — Sa valeur.
- 9 février. — Un ouvrage magistral : Le Positivisme et la Science expérimentale. — L'un des tout premiers, l'abbé de Broglie annonce et tente la Réaction contre le positivisme.
- 16 février. — L'étude comparée des religions, et spécialement de l'Islamisme et du Bouddhisme. — La Transcendance du christianisme. — L'exclusion a priori du surnaturel.
- 23 février. — Le problème des origines. — Critique de l'évolutionnisme et du monisme, et défense du créationnisme. — Discrédit actuel du Transformisme matérialiste d'Haeckel, savante machine de guerre montée contre le spiritualisme catholique.

Le mardi, à 5 h. 1/4.

COURS D'HISTOIRE DE L'ÉGLISE.

Les Débuts du Concile de Trente : Paul III (1545-1549), par M. G. CONSTANT,
ancien membre de l'Ecole française de Rome

- 3 février. — Les premiers travaux du Concile.
- 24 février. — L'œuvre anti-luthérienne du Concile.
- 2 mars. — Le Concile entreprend de réformer l'Eglise.

Le Mercredi à 5 h. 1/4.

CONFÉRENCES DE LA REVUE DE PHILOSOPHIE

La Maîtrise de soi et la Réforme du Caractère,

par E. PEILLAUBE, doyen de la Faculté libre de Philosophie de Paris,
directeur de la *Revue de Philosophie*.

- 11 février. — Structure du caractère individuel : causes diverses concourant à sa formation.
- 18 février. — Plasticité du caractère. — Dans quelle mesure il est possible de se remodeler.
- 25 février. — Mort et naissance des habitudes.

Le Jeudi à 3 h. 3/4.

COURS LIBRE.

Sainte-Beuve et le Romantisme,

par M. Ernest SEILLIÈRE, de l'Académie des Sciences morales.

- 5 février. — Critique des poètes du romantisme.
- 12 février. — Critique des prosateurs du romantisme.
- 19 février. — Critique des hommes d'état du romantisme.
- 26 février. — La résurrection du romantique.
- 4 mars. — Palinodies.

Le jeudi à 5 h. 1/4.

COURS D'HISTOIRE DES ORIGINES CHRÉTIENNES.

La Vie de Jésus-Christ Notre Seigneur (suite), par M. LEBRETON.

- 5 février. — L'aveugle-né. — Jésus le Bon Pasteur (S. Jean, IX, 1. — X, 21).
12 février. — La mission des disciples. — Le bon Samaritain. — Marthe et Marie (S. Luc, X).
19 février. — L'usage et le danger des richesses : l'économe infidèle; le riche et Lazare; le jeune homme riche (S. Luc, XVI; S. Marc, X, 17-31).
26 février. — Les paraboles de la miséricorde : la Brebis perdue; la drachme; l'enfant prodigue (S. Luc, XV).

Le Samedi, à 3 h. 3/4.

COURS LIBRE.

Les Grandes Epoques de l'Art français, par M. Louis GILLET.

- 7 février. — L'architecture gothique. — L'âge des cathédrales.
14 février. — Evolution de la sculpture.

Le samedi, à 5 h. 1/4.

COURS SUPÉRIEUR DE RELIGION.

Les Vérités fondamentales : Dieu, l'Ame, la Religion, par M. le Chanoine PRUNEL, vice-recteur.

- 7 février. — La Religion. — Sa nécessité. — Sa nature.
14 février. — Recherche de la vraie religion. — La Révélation.
21 février. — Les Livres saints. — L'Ancien Testament.
28 février. — Les Livres saints. — Le Nouveau Testament.

COURS SUPÉRIEURS DE JEUNES FILLES

Le mercredi, à 3 h. 3/4

PHILOSOPHIE

Nos sentiments, par M. Clément BESSE.

- 4, 11, 18, 25 février. — Trois articles de la *Somme Théologique* sur la sympathie
« Si l'amour est une même chose que la dilection ».
« Si la ressemblance entre les êtres est la cause de l'amour ».
« Si l'amour est la cause profonde de l'action ».

La vie du sentiment

Contraste et rythme dans la vie du sentiment.

Les idées et les sentiments se contrôlent.

Le « timbre affectif » de nos sentiments et notre caractère.

Le vendredi à 2 h. 1/4.

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Le XVIII^e siècle : Voltaire et Rousseau, par M. l'abbé CALVET.

Voltaire

- 6 février. — L'art.
13 février. — La guerre philosophique.

Rousseau

20 février. — La vie.

27 février. — L'art.

6 mars. — La guerre à la « philosophie ».

Le vendredi, à 3 h. 3/4.

HISTOIRE CONTEMPORAINE

L'Europe au XIX^e siècle, par M. Henri Bidou.

6, 13, 20, 27 février

1. De la Charte à la Démocratie (1830-1848).

2. Les grandes nations nouvelles : l'unité allemande et l'unité italienne (1848-1871).

CHRONIQUE DE L'INSTITUT CATHOLIQUE

Vœux du Nouvel An. — Selon l'usage traditionnel, Messieurs les doyens de chaque Faculté et Messieurs les professeurs se sont réunis le 31 décembre, à 1 heure, chez Mgr le Recteur, et lui ont offert leurs vœux pour la nouvelle année. M. l'abbé Fouet, doyen de l'Ecole des Sciences, s'est fait très spirituellement l'interprète de tous ses collègues pour exprimer le vœu que nous formons tous : voir s'affirmer toujours davantage, pour le plus grand bien de l'Eglise et de la France, la prospérité et le rayonnement intellectuel de notre Université catholique.

Mgr le Recteur, en remerciant l'orateur, rend hommage à la mémoire du comte de Franqueville, décédé le 28 décembre. Il dit ses efforts pour soutenir et améliorer la situation de notre Université et insiste en particulier sur la nécessité de créer des maisons de famille pour les étudiants peu fortunés. Il y insistera dans l'Appel qui sera prochainement adressé aux catholiques et que Son Eminence a bien voulu contresigner, comme l'année dernière.

A 2 heures, les professeurs étaient réunis rue Barbet-de-Jouy, dans le grand salon de Son Eminence le cardinal-archevêque de Paris, auprès de qui se tenait S. Gr. Mgr Roland-Gosselin. Mgr le Recteur, après une allusion au discours si émouvant que venait de prononcer, deux heures auparavant, Son Eminence, aux obsèques de Mgr Gibergues à Saint-François-Xavier, et à la cérémonie semblable qui aurait lieu le lendemain, à Notre-Dame-de-Grâce de Passy, pour le comte de Franqueville, remercia délicatement le Chef du diocèse de son dévouement actif et éclairé à l'œuvre de l'Institut catholique. Passant en revue les événements heureux de l'année 1919, il insista sur le sacre de Mgr Roland-Gosselin, notre ancien élève, si foncièrement attaché à notre Université, sur la consécration de la Basilique du Sacré-Cœur, et sur la réception du Cardinal Mercier. Il émet le vœu que 1920 soit l'année de la reprise des relations officielles de la France avec l'Eglise, et que l'Institut catholique, soutenu comme il l'a toujours été par Son Eminence, continue à faire œuvre utile et féconde.

Le Cardinal, à son tour, rend un hommage ému à Mgr de Gibergues et à M. de Franqueville, qu'il a visités tous deux sur leur lit de malades, avec une grande édification. Il remercie et félicite le Recteur de son labeur et de ses succès. Il connaît le dévouement de tous les professeurs, qu'il se réjouit de

voir enfin au complet, après l'épreuve de la guerre ; il a joint avec empressement son appel personnel à celui de Mgr Baudrillart pour le mois de février, et l'on peut être assuré qu'il continuera, avec son auxiliaire, Mgr Roland-Gosselin, à soutenir de tout son pouvoir l'œuvre si nécessaire de l'enseignement supérieur.

Le Voyage du Cardinal Dubois en Orient. — Embarqué à Toulon sur le croiseur-cuirassé *Duguay-Trouin*, S. Em. le Cardinal Dubois, archevêque de Rouen, accompagné des évêques de Gap et du Mans, des membres de la mission française, de l'amiral Mornet et de M. Goudot, délégué par le général Gouraud, a été reçu le 21 décembre, à Port-Jaffa, par M. Rais, délégué français, et par le vicaire du Patriarche.

Il a fait le 22 son entrée solennelle à Jérusalem, au patriarcat et au Saint-Sépulcre, en présence des autorités britanniques et d'une foule nombreuse qui applaudissait chaleureusement. Des arcs de triomphe avaient été dressés. Dans l'après-midi, le Cardinal Dubois a reçu, au patriarcat, des représentants des différentes puissances, les autorités religieuses, civiles et judiciaires de Jérusalem, ainsi que les communautés et notables de la ville.

La fête de Noël a été célébrée à Bethléem avec une grande solennité par la mission française. L'office pontifical de nuit et de jour a été présidé par S. Em. le Cardinal Dubois, en présence du vicaire du patriarcat, des évêques de Gap et du Mans, du délégué du haut-commissaire français, de l'amiral Mornet, du représentant du général Gouraud et d'une foule nombreuse. Un accueil enthousiaste a été fait par la population de la ville à Son Eminence et à sa suite officielle.

Le 26, ce fut à Jérusalem une journée vraiment française célébrée chez les Dominicains du couvent de Saint-Etienne, où se trouvèrent réunis aux offices pontificaux les personnages officiels et toutes les communautés françaises. Mgr Grente exalta magnifiquement les souvenirs religieux de Jérusalem, ainsi que les faits historiques rappelant les liens traditionnels de la France et de la Terre-Sainte.

Mgr de Gibergues. — Le deuil qui vient d'atteindre le diocèse de Valence et celui de Paris a atteint également l'Institut catholique, dont Mgr de Gibergues était ancien élève, comme le furent plus tard ses neveux Charles et Anthelme de Gibergues, glorieusement tombés au champ d'honneur.

Aux obsèques célébrées à Saint-François-Xavier, le 31 décembre, assistèrent le Recteur et le Vice-Recteur.

« Elles furent impressionnantes, comme les funérailles de ces généraux qui tombèrent avant l'âge, en plein combat, pour la défense de la patrie, et comme celles d'un père, enlevé prématurément à l'affection de ses enfants.

« Longtemps avant l'heure des obsèques, l'église de Saint-François-Xavier était comble. Depuis la veille au soir, le cercueil où reposait le vénéré défunt était exposé dans le chœur, tout près de Notre-Seigneur, pour qui il avait dépensé sa vie. Son Eminence présida la cérémonie funèbre, à laquelle assistait S. Gr. Mgr l'Auxiliaire, aux côtés de NN. SS. Herscher, Le Roy et Genoud, et de plusieurs prélats en costume de chœur. Mgr l'évêque de Meaux, qui fut, à Paris, le confrère de Mgr de Gibergues, célébra la Sainte Messe. Des places avaient été réservées dans la nef aux diverses délégations des Missions diocésaines, du clergé de Paris et des Œuvres dont Mgr de Gibergues continuait d'être l'inspirateur ou le conseiller. » (*Sem. Rel. de Paris*, 10 janvier 1920.)

Avant l'absoute, le Cardinal Amette monta en chaire et, tout en se défendant de décerner au défunt un éloge funèbre, fit de son apostolat un tableau d'une vérité saisissante et termina par ces paroles qui provoquèrent dans l'assistance une profonde émotion :

« O vous que sa disparition plonge dans le deuil, rappelez-vous la parole qu'écrivait saint Pierre aux chrétiens en leur faisant ses adieux : « Je prendrai soin de vous visiter souvent après ma mort, afin que vous ayez souvenir de mes enseignements. » Rappelez-vous encore ce que disait saint Dominique mourant à ses disciples : « Ne pleurez pas ; je vous serai plus utile au lieu où je vais que je ne l'étais ici. » Notre vénéré défunt vous dit la même chose par ma voix... Oui, il vous fera souvenir de ses enseignements et de ses conseils, et il vous obtiendra la grâce d'y être fidèles, jusqu'à ce que vous alliez le rejoindre au ciel pour y former sa couronne.

« Vous n'oublierez pas non plus, cher Seigneur, celui qui a été votre père dans l'épiscopat, qui fut si heureux de vous donner la consécration des pontifes... et qui voudrait, quand il paraîtra devant Dieu, porter dans ses mains une gerbe d'âmes et de mérites égale à la vôtre. »

Mgr Fabre. — Nous apprenons la mort de S. G. Mgr Fabre, évêque de la Réunion, docteur ès lettres, ancien élève de l'Ecole ecclésiastique des Carmes. Nous recommandons son âme aux prières de nos lecteurs.

Mort de M. Parisy. — M. Léon Parisy a succombé, le 28 décembre, aux suites d'une grave opération; nos cours commerciaux perdent en lui un maître des plus appréciés.

M. Parisy était né à Rouen; après ses études secondaires faites à l'Institution Join-Lambert, il avait pris ses grades de licence en droit et de licence ès lettres et avait même préparé l'agrégation des lettres; pendant plusieurs années, il fut professeur de philosophie chez les Pères Jésuites, aux collèges de Dôle et de Bordeaux.

On ne pourrait dire sans inexactitude qu'à un moment quelconque de sa vie, il abandonna l'enseignement; cependant il cessa, vers 1907, d'en faire sa besogne principale, et il devint rédacteur à la *France économique*; puis il passa à la Chambre et à la Caisse Syndicale des Banquiers-Changeurs de Paris et de province. Il fut vraiment l'âme de cette organisation, qu'il devait mener à un haut degré de prospérité, portant d'abord exclusivement le titre de secrétaire général, puis le cumulant avec les fonctions d'administrateur délégué; également administrateur des Eaux de Saint-Nectaire, du Matériel de Culture moderne, commissaire des Comptes dans plusieurs Sociétés.

Presque toujours souffrant, toujours aimable, brillant, renseigné sur les questions du moment : financières, sociales, philosophiques, littéraires, musicales; doué d'une grande facilité de travail, d'une activité exubérante, M. Parisy obligea un nombre considérable de gens. Comme ils s'en rendirent compte, ceux qui le visitèrent dans sa chambre de malade, la trouvant toujours pleine d'amis inquiets! Comme on s'en rendit compte, surtout, à ses obsèques, où ne se voyait pas un indifférent!

De même que sa solide instruction, sa pratique des idées générales lui permettaient de dominer les affaires, — constatation de quelque prix pour qui s'occupe d'enseignement supérieur, — de même aussi son expérience de banquier assura un intérêt tout particulier aux leçons qu'il donnait à nos étudiants sur les opérations de bourse. Passionné de direction, si l'on peut dire,

M. Parisy se prodiguait, en outre, dans des conférences : au patronage de Notre-Dame du Travail ; au Syndicat Catholique de la rue Cadet, où, quinze jours avant de mourir, il exposait les obligations professionnelles des employés ; à l'Association amicale de nos jeunes étudiants, qu'il entretenait du choix d'une carrière. En toute occasion, il marquait ses préoccupations morales, ne craignant pas de parler à ses auditeurs de leurs devoirs plutôt que de leurs droits. Il comprenait, en effet, ses responsabilités, et ne confondait pas la leçon donnée à des disciples avec la conversation que le causeur a la permission d'animer par des saillies tant soit peu paradoxales.

Aujourd'hui qu'il n'est plus, ses amis de l'Institut catholique retiendront surtout l'exemple qu'il leur laisse d'une foi très sincère.

Au milieu de l'agitation des affaires, il se réservait chaque jour quelques instants de réflexion recueillie ; il lisait attentivement les Livres Saints ; il avait un goût persévérant pour les cérémonies religieuses bien ordonnées.

Dans des épreuves analogues à l'épreuve suprême, il s'était acquitté déjà des obligations que la menace de la mort impose au chrétien ; jamais, cependant, il ne l'avait fait avec autant de piété et de simplicité qu'à la veille de cette fatale opération, qui devait nous l'enlever.

La dernière lettre qu'il ait écrite, demandait des prières ; elles seront abondamment offertes pour lui.

F. L.

Anciens Élèves. — M. l'Abbé Bonnegent. — Né en 1863, M. l'abbé Bonnegent, l'un des prêtres les plus éminents du clergé de Bayeux, est mort en 1914. L'un de ses amis, M. l'abbé Boisne, va publier prochainement la thèse de doctorat ès lettres (philosophie) que M. Bonnegent se préparait à soutenir en Sorbonne. Elle a pour titre : *La Théorie de la Certitude dans Newman*.

M. Boisne a publié sur notre ancien élève une notice intitulée : *L'abbé Bonnegent, 1863-1914* (Caen, imprimerie Domin). Nous en extrayons ce passage sur ses études à l'Institut catholique, entreprises à l'âge de 35 ans :

« Au commencement de novembre 1898, il entrait comme élève à l'Institut catholique de Paris. L'impression qu'il eut au bout de quelques jours fut celle-ci : « Après un travail de onze années, je croyais savoir quelque chose ; je dois avouer que je m'étais trompé ; je sais, au contraire, très peu, et sens qu'il me faut recommencer à réapprendre, en suivant une méthode qui me mette au point sur toutes les questions. »

« Apologiste, soit par la parole et surtout par la plume, tel était désormais le but de sa vie sacerdotale. Pour l'atteindre et être de plus en plus utile à l'Eglise et aux âmes, il se donne tout entier ; il y consacre toutes ses économies de vicaire et tous les instants de ses journées. Il n'avait pas encore le titre de bachelier ; pour le posséder, il lui faut recommencer plusieurs années de travail ; avec une volonté et une application soutenues, lui, qui a trente-cinq ans, il s'astreint aux programmes des élèves de seize ans. Bientôt, son travail est couronné de succès ; les compositions en vue de la préparation des examens sont corrigées par des maîtres expérimentés, qui remarquent vite la vive intelligence de leur élève, la vaste étendue de ses connaissances, la personnalité de ses idées, la vigueur et la pureté de son style ; ils constatent que ses progrès augmentent sensiblement, pour se maintenir toujours dans une note supérieure ; successivement, il obtient les diplômes de bachelier et en novembre 1901 celui de licencié ès lettres (philosophie). En plus des cours obligatoires, il suit très assidûment ceux d'Ecriture Sainte, de théologie, d'histoire, des sciences sociales et de tout ce qui a trait aux beaux-arts. Sur-

tout il ne manque jamais ceux d'anglais ; il veut connaître avec ses moindres nuances cette langue très nécessaire pour mettre au jour une œuvre qui sera comme la synthèse de toutes ses études philosophiques et religieuses. »

C'est cette œuvre sur Newman achevée avec l'aide de M. Boutroux et de notre ancien professeur décédé, M. l'abbé Piat, que M. Boisne, va prochainement mettre au jour. Nous ne saurions assez le remercier et le féliciter.

L. P.

Association des Anciens Élèves. — M. l'abbé J.-F. Roy, professeur à l'Ecole Montalembert, à Maiche, a été nommé aumônier du pénitencier de Frasne-le-Château (Haute-Saône).

M. l'abbé Georges TAMIGI, premier vicaire de la cathédrale de Rouen, a été nommé curé de Déville-les-Rouen.

M. Emile TAUDIERE a été élu conseiller général dans les Deux-Sèvres.

Association des Amis de l'Institut catholique. — On recommande aux prières de tous l'âme de M. Joseph LASNIER, membre de l'Association, fabricant de produits pharmaceutiques, pieusement décédé au commencement du mois de décembre.

On recommande aux prières des membres de l'Association plusieurs adhérents décédés : MM. SÉNÉCHAL et TIPHAIN ; M^{me} la Vicomtesse de CINTRÉ.

Le Service du 22 février. — Le dimanche 22 février 1920, à 9 heures du matin, sera célébré, en l'église des Carmes (70, rue de Vaugirard), un service solennel à l'intention des anciens élèves et des membres de l'Association des Amis de l'Institut catholique, décédés pendant l'année et des militaires tombés pour la France, en mémoire desquels est fondée, à l'Université catholique, la chaire des Morts de la Guerre.

Le Bulletin de l'Amicale des Commerciaux. — Le *Bulletin de l'Institut catholique* a l'agréable devoir de souhaiter la bienvenue à un frère, nouveau-né, déjà très cher : Le *Bulletin de l'Amicale des Commerciaux*.

La rentrée de nos cours commerciaux a été très nombreuse, en effet : en première année, les étudiants dépassent la cinquantaine ; la connaissance sitôt faite entre eux et avec leur préfet des études, l'abbé Pouteau, ces jeunes gens se sont groupés en une association amicale, section distincte de l'Association des Etudiants de l'Institut catholique. Tous les quinze jours, l'association se réunit pour entendre une conférence faite par l'un de ses membres ou par un hôte notable.

La série fut inaugurée par M. Parisy, que nous avons eu la douleur de perdre à la fin de décembre ; le chef d'un important établissement de crédit a fait la seconde leçon ; d'autres sont annoncées.

Le premier mercredi de chaque mois, l'aumônier célèbre la messe et il développe pour les étudiants un plan suivi d'instruction religieuse adapté à leurs besoins.

De temps à autre, l'association prend le train et s'en va visiter des usines.

Avec une vie si intéressante, on conçoit bien que l'Amicale tienne à écrire sa chronique dans un périodique dont tous ses membres sont de droit collaborateurs.

Nous ne connaissons encore que le premier numéro, mais il inspire le désir

de lire la suite, car l'esprit y souffle à chaque page, sous forme de malice le plus souvent, mais aussi sous forme de spiritualité.

Nous souhaitons au *Bulletin des Commerciaux* longue vie et prospérité.

Association des Étudiantes. — On ne pourra plus dire que nous ne sommes que des intellectuelles, uniquement préoccupées de problèmes scientifiques ou métaphysiques. L'atmosphère de l'Institut catholique, bien loin de dessécher nos cœurs, nous encourage à rester de vraies chrétiennes. Le 13 décembre, nous avons pris part à la fête patronale de l'Institut catholique. Le 17, Mgr Roland-Gosselin a bien voulu venir causer avec nous des œuvres auxquelles notre « intellectualité » nous rend plus aptes : missions de midi, patronages et bibliothèques populaires. M. le Vice-Recteur nous a fait le plaisir de nous aider à recevoir Sa Grandeur. Le lendemain, le R. P. Mainage a parlé, à la Gilde des professeurs, de l'Esprit nouveau à l'Ecole.

Le 9 janvier, notre Messe mensuelle fut célébrée à la Cyprie des Martyrs, par Mgr Baudrillart. Il nous a commencé une série d'instructions qui se continueront chaque mois, sur les moyens à prendre pour parvenir à une véritable vie intérieure. L'assistance nombreuse, malgré l'heure matinale, prouve combien nous aimons à nous retrouver pour prier ensemble, et entendre la parole chaude et éloquente de notre Recteur, qui a bien voulu, cette année encore, être notre aumônier.

A. V. E.

BIBLIOGRAPHIE

Franciscus Naval, e missionariis I. Cordis B. V. Mariæ. — *Theologiæ asceticæ et mysticæ cursus ad usum seminariorum, institutorum religiosorum clericorum nec non moderatorum animarum concinnatus.* — Prima verso latina, juxta 2^{am} editionem hispanicam a R. P. Josepho M. FERNANDEZ, accuratissime facta et ab auctore recognita et approbata. — Un vol. in-12, 411 pages ; Rome et Turin apud P. Marietti editorem, 1920.

À l'heure où paraît chez Lethielleux une nouvelle revue : *La Vie spirituelle ascétique et mystique* (abonnement : 12 fr. par an), et chez de Gigord : *La Vie spirituelle (Petits Traités de Vie intérieure)*, d'Elisabeth Leseur (prix : 6 fr.), voici un cours de théologie ascétique et mystique à l'usage des séminaires, honoré d'une lettre d'approbation de S. S. Benoît XV. Les prêtres — et ils sont nombreux — qui désiraient un manuel de ce genre et se plaignaient de n'avoir pas été suffisamment initiés aux principes de cette science difficile, trouveront, dans ce manuel et dans la revue dominicaine signalée plus haut, de quoi satisfaire leur goût pour la science ascétique.

Une autre revue, sous l'inspiration des Pères de la Compagnie de Jésus, est également annoncée. Elle s'intitulera : *Revue d'Ascétique et de Mystique* (abonnement, 12 fr. par an), 5, place Saint-François-Xavier, Paris, et paraîtra prochainement.

Louis PRUNEL.

Saint Augustin. — *Elévations, Prières et Pensées*, avec introduction de M. l'abbé CL. PEYROUX, et reproduction des fresques de BENAZZO GOZZOLI. Un volume in-18 Jésus LXVIII-344 pages. J. de Gigord, éditeur, Paris 1919. Prix, 4 fr.

On a pu dire de saint Augustin qu'il était le premier des modernes : il pense comme nous, il sent comme nous. Son génie répond aux besoins les plus vrais de nos âmes par « l'admirable fusion d'un profond intellectualisme avec

un mysticisme éclairé ». « Jamais homme n'a uni dans une même âme une si inflexible rigueur de logique avec une telle tendresse de cœur ». Sa foi est vraiment une source de vie. Les *ÉLEVATIONS, PRIÈRES ET PENSÉES* — puisées dans son œuvre immense et difficilement abordable au grand public — nous offrent les pages les meilleures et les plus affectives du grand écrivain. On trouvera dans ces méditations, bien propres à nourrir la piété et à inspirer ceux qui ont charge d'âmes, tout un plan de vie chrétienne : Dieu, sa Grandeur, sa Providence ; le Christ, sa médiation, sa Grâce ; l'homme avec ses faiblesses et ses misères, ses aspirations vers la vérité et le bonheur ; détachement de cette vie, du monde, des créatures corruptrices et passagères ; — purification de l'âme, par la résignation et la patience dans les épreuves, et par la purification de la chair ; — béatitude en Dieu, contemplation, amour...

Ces pages sont précédées d'une étude sur la vie et l'œuvre de Saint Augustin, et accompagnées de la reproduction des seize célèbres fresques de Benozzo Gozzoli, représentant la vie du Saint dans l'église de San Gimignano.

Francis Sauvage. — *Recueil des questions fiscales.* — Paris, 18, Rue Séguier (VI^e).

M. Francis SAUVAGE, professeur de Législation Financière à la Faculté de Droit de l'Institut Catholique, vient de fonder en collaboration avec M. Jules MIHURA, avocat au Conseil d'Etat, un recueil mensuel, intitulé *Recueil des questions fiscales*, qui, comme son nom l'indique, traitera, à un point de vue purement pratique, de toutes les questions concernant les rapports des contribuables et du fisc, et en particulier des impôts nouveaux : impôt sur le revenu, impôts cédulaires, bénéfices industriels et commerciaux, bénéfices de guerre, taxes sur les paiements, enregistrement et timbre, etc... *Le Recueil des questions fiscales* étudiera également dès leur apparition tous les projets d'impôt émanés de l'initiative gouvernementale et parlementaire.

Le premier numéro du *Recueil* paraît le 25 janvier L'abonnement, qui est de 12 francs par an, est reçu au bureau du *Recueil des questions fiscales*, 18, rue Séguier (VI^e), à Paris.

Il est à peine besoin d'insister sur l'intérêt de cette publication à un moment où l'Etat se prépare à majorer tous les impôts existants, en même temps qu'à créer de nouvelles taxes. Aucun organe n'est mieux qualifié par l'autorité de ses rédacteurs que le *Recueil des questions fiscales*, pour renseigner les contribuables sur leurs droits et leurs obligations.

OUVRAGES DÉPOSÉS AUX BUREAUX DU BULLETIN

Dix mois à Verdun, par M. l'abbé THELLIER DE PONCHEVILLE, Aumônier Militaire. 1 vol. in-12, J. de Gigord, éditeur, Paris 1919. — Prix 3 fr. 75.

I. *Le Christ dans ses Mystères* — II. *Le Christ vie de l'Âme.* — *Conférences spirituelles*, par D. Columba MARMION, abbé de Maredsous. — 2 vol. in-12, 611 et 625 pages. — Abbaye de Maredsous (Belgique) et Librairie Desclée, 1919. — Prix, chaque volume, 6 fr. 50.

Je crois en Dieu. — *Quatorze entretiens sur le Symbole des Apôtres*, par le R. P. Marc DUBRUEL, S. J. — 1 broch. in-12, 93 pages. Paris, De Gigord. — Ces entretiens ont paru dans *Frères d'Armes*.

Dons à la Bibliothèque.

Reçu en novembre 1919 (suite) :

De M. COLSON :

COLSON (Albert), *L'essor de la chimie appliquée*, 1910, 1 in-12.

De M. l'abbé DELEUZE :

AVENEL (Georges d'), *Histoire économique de la propriété*, 2^e éd., 1913, 1 gr. in-8°, tome IV.

Des BÉNÉDICTINS DE MONTSERRAT :

Analecta Montserratensia II (1918) 1 in-4°.

Des CHEMINS DE FER ITALIENS DE L'ÉTAT :

FAURE (G.), *Wanderings in Italy*, 1919, 1 in-12.

De M^{me} Henri BARBAN :

L'Illustration 1914 (jt à T.), 1917-1918.

Reçu en décembre 1919 :

De Mgr BAUDRILLART :

PINOT (Robert), *Le Comité des Forges de France au service de la nation*, août 1914-novembre 1918 ; 1919, 1 in-12.

De M. le chanoine PRUNEL :

PRUNEL (Louis), *Cours Supérieur de Religion* : t. V. *Les Sacrements*, in-8° couronne, Paris, Beauchesne, 1919.

De M. d'OCCAGNE :

Périodiques de sciences : *Nieuw Archief voor Wiskunde, Wiskundige Opgeven*; *Revista de la r. Acad. de ciencias...* Madrid; *Circolo matematico di Palermo*; *Annaes scientificos...* Porto; *Annales...* Soc. scientifique Bruxelles; *Tokyo Sugiku-Buturigokkwaï Kizi*; *l'Ingénieur-constructeur*, etc..., 1912 à 1917.

De M. GRISELLE :

BOURDALOUE, *Œuvres complètes* (éd. Griselle) I; 1910, 1 in-8°.

LOUIS XIII, *Lettres de la main de Louis XIII* (éd. Griselle); I, II; 1914, 2 in-8°.

1 lot de 15 vol. (droit, piété, histoire); dons de MM. FICHET, Pierre GUYOT, l'abbé de GAILLARD-BANCEL, GENTIL.

1 lot de périodiques français et étrangers, suite des séries en cours; don du CORRESPONDANT.

De M. L. DEMAISON :

DEMAISON (L.), *Les églises de Châlons-sur-Marne*, 1913, 1 br. in-8°; *l'église de Saint-Remi-de-Reims*, 1913, 1 br. in-8°; *Les maîtres de l'œuvre de la cathédrale de Reims et leurs collaborateurs au moyen-âge*, 1913, 1 br. in-8°; *Allocutions du président à l'Académie de Reims*, 10 déc. 1915 et 2 juin 1916, 2 br. in-8°.

SORIA (Diego), *Histoire générale de l'Italie de 1815 à 1859*, notes 1859 et 1860, 3 in-8°.

De M. CABATON :

CABATON (Antoine), *Les publications de la Linschoten-Vereeniging et les études d'histoire coloniale*, 1919, 1 br. in-8°; *Les Hollandais au Cambodge*, 1914, 1 br. in-8°.

FRÈRE GABRIEL DE S. ANTONIN, *Brève relation des événements du Cambodge*, 1 in-8°.

De M. le Dr VAN DER ELST :

VAN DER ELST, *L'étude de l'hypnose*, thèse médecine (avec errata), 1908, 1 in-8°.

DEHAU, LEDOUX-LEBARD, *La lutte antituberculeuse en France*, 1906, 1 in-12.

Le Gérant : CH. BAULÉS.

SEUR. — IMPRIMERIE GÉNÉRALE.

A L'INSTITUT CATHOLIQUE
74, RUE DE VAUGIRARD
L'ENSEIGNEMENT COMMERCIAL
RÉORGANISÉ

A ouvert ses Cours le 4 NOVEMBRE 1919

S'inscrire de suite dans l'une des sections :

Section générale : Préparation aux Carrières commerciales et industrielles.

Section financière : Banques, Assurances, Contentieux, etc.

Pour tous renseignements : S'adresser au Secrétariat.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

Vient de Paraître :

AGENDA P. L. M. 1920, neuvième publication du même genre, comportant, notamment, divers articles littéraires avec de nombreuses illustrations en simili-gravure, 12 hors-texte en couleurs et une série de cartes postales détachables.

En vente, au prix de 4 fr. à l'Agence P. L. M. de Renseignements 88, rue Saint-Lazare, à Paris, dans les bureaux, succursales et bibliothèques des gares du réseau P. L. M., dans les Grands Magasins du Bon Marché, du Louvre, des Galeries Lafayette, des Trois Quartiers, etc..., à Paris.

Envoi à domicile sur demande adressée au Service de la Publicité de la Compagnie P.L.M., 20, Boulevard Diderot, à Paris, et accompagnée de 4 fr. 60 pour les envois à destination de la France et 5 fr. 05 pour ceux à destination de l'étranger.

~~~~~  
**Carnets de Billets d'aller et retour de Paris à Montargis  
ou vice versa**

La Compagnie des Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée vient de mettre en vente dans ses gares de Paris et de Montargis des carnets de toutes classes comprenant dix billets d'aller et retour ordinaires pour le parcours de Paris à Montargis ou vice versa, ce qui dispensera les voyageurs porteurs de ces carnets de passer à chaque voyage aux guichets de distribution des billets.

Rappelons que les voyageurs circulant entre Paris et Melun ou Paris et Fontainebleau bénéficient déjà de la même facilité.

# ASSOCIATION DU MARIAGE CHRÉTIEN

SECRÉTARIAT : 86, rue de Gergovie, PARIS-XIV<sup>e</sup>

Pour répondre aux vœux émis par la Commission d'action religieuse du Congrès National de la Natalité de Nancy.

L'ASSOCIATION DU MARIAGE CHRÉTIEN met au concours les ouvrages suivants :

1<sup>o</sup> **Manuel catholique d'éducation des mœurs** (*préparation au mariage et morale conjugale*), deux cents pages environ.

2<sup>o</sup> **Conseils pratiques** rappelant avec la discrétion nécessaire les lois essentielles du mariage et les règles d'éducation chrétienne (quatre pages environ destinées à être ajoutées en appendice aux livrets de mariage diocésains ou paroissiaux).

3<sup>o</sup> **Tract populaire, simple et court**, définissant les principes de la morale conjugale, destiné à être remis aux jeunes gens aux moment de leurs fiançailles ou de leur mariage (dix à vingt pages environ).

Envoyez les manuscrits avant le 1<sup>er</sup> mars 1920 au Secrétaire de l'Association, l'abbé VIOLLET, 86, rue de Gergovie.

Les manuscrits non retenus seront renvoyés à leurs auteurs.

Les autres seront imprimés aux frais de l'Association. Un prix sera accordé à leurs auteurs. Un contrat sera passé avec eux au sujet de la publication.

# ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR LIBRE

(Loi du 12 juillet 1875)

## BULLETIN DE L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS

Paraissant tous les mois

### SOMMAIRE :

|                                                                                                                                   |    |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| I. — Conférences de la Revue de philosophie.<br>La Doctrine sociale de l'Eglise, par M. CHA-<br>BRUN, député de la Mayenne.....   | 25 |
| II. — Cours d'Histoire de l'Eglise.<br>Le Catholicisme et l'Organisation internatio-<br>nale, par le R. P. Yves de la BRIÈRE..... | 29 |
| III. — Souscriptions et Dons.....                                                                                                 | 35 |
| IV. — Conférences et Cours publics du mois de Mars<br>1920.....                                                                   | 37 |
| V. — Chronique de l'Institut Catholique.....                                                                                      | 38 |
| VI. — Bibliographie : Mgr Gibier. — Mgr Marbeau. —<br>Paul Gontier. — H. D. Noble. — A. de Nitray, ..                             | 45 |
| VII. — Dons à la Bibliothèque.....                                                                                                | 47 |

PARIS  
SECRÉTARIAT DE L'INSTITUT CATHOLIQUE  
74, RUE DE VAUGIRARD, 74

ANCIENNE LIBRAIRIE POUSSIELGUE  
J. DE GIGORD, ÉDITEUR  
RUE CASSETTE, 15

**LE**  
**BULLETIN DE L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS**

paraît le 25 de chaque mois, sauf en août  
et en septembre.

Chaque numéro contient de 24 à 32 pages. Il renferme, outre les informations officielles de l'Institut catholique, des analyses des Cours publics, la chronique de la guerre et la chronique des Facultés libres, des Etudiants, des Anciens Élèves.

*(Il sera rendu compte des ouvrages composés par les Professeurs et anciens élèves de l'Institut catholique.)*

---

**LE PRIX D'ABONNEMENT EST AINSI FIXÉ :**

**Paris et Départements, 6 francs. — Étranger, 7 fr. 50.**  
**On peut acheter au numéro. Prix : 0 fr. 75.**

---

*Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé à M. PRUNEL, Vice-Recteur, Directeur du Bulletin, et tout ce qui concerne l'administration à M. F. LEMAÎTRE, secrétaire général de l'Institut catholique, 74, rue de Vaugirard.*

---



# BULLETIN

DE

## L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS

---

### LA CÉRÉMONIE DU 22 FÉVRIER

---

Le dimanche 22 février, à 9 heures du matin, eut lieu, dans la chapelle de l'Institut catholique, la cérémonie annuelle pour les Evêques protecteurs, professeurs, anciens élèves et amis de notre Université, décédés au cours de l'année 1919.

Sa Grandeur Mgr Roland-Gosselin, auxiliaire de son Eminence, assisté à son trône par M. Prunel, vice-recteur, et M. Verdier, supérieur du Séminaire, honorait cette cérémonie de sa présence. M. Carton de Wiart, ministre d'Etat de Belgique, était au premier rang des fidèles.

La messe fut célébrée par Mgr le Recteur. Les élèves du Séminaire exécutèrent avec piété des chants appropriés à la circonstance.

Le R. P. Corbillé, aumônier de l'Association catholique de la Jeunesse française, prit la parole après la messe et insista sur la *Fondation des Morts de la Guerre*, à laquelle 635 familles de soldats morts au champ d'honneur ont déjà donné leur adhésion et leur généreuse offrande. Sur ce chiffre, 350 sont nos anciens élèves. Les familles des autres ont trouvé cette pensée si belle, qu'elles ont tenu à s'associer à nous, bien que leurs chers morts, anciens élèves de l'Ecole normale supérieure, de Polytechnique, de Saint-Cyr ou d'autres Ecoles, n'aient pas suivi les cours de l'Institut catholique.

Voici des extraits du beau discours du R. P. Corbillé :

#### Discours du R. P. Corbillé

En faisant une « Fondation des Morts de la Guerre », vous avez voulu prier pour les maîtres et élèves de l'Institut catholique tombés si nombreux au champ d'honneur.....

Mais vous voulez autre chose encore. Dans votre pensée, la « Fondation des Morts de la Guerre » est un monument vivant et parlant élevé en leur honneur, un mémorial qui perpétue leur souvenir et leur ordonne d'agir par delà la mort sur les générations dont ils ont conquis le droit d'être les maîtres.

Vous voulez que vos chers morts continuent ici leur œuvre religieuse, sociale et patriotique, et que des chaires fondées par vous, mais en leur nom, forment

sur leur modèle des hommes héritiers de leur foi et de leur patriotisme, de leur dévouement à l'Eglise et au pays.

L'idée, qui est d'une femme d'un grand esprit chrétien, est fort belle. Mais j'avoue que je la trouve hardie. Car comment élever un monument, un mémorial plus vivant, plus parlant, plus capable d'agir sur les générations futures, que les tombes de nos morts ? . . .

Pourtant, vous avez eu raison, Messieurs, de vouloir leur élever, ici, un monument vivant ; et la pensée de les associer à votre œuvre, de leur donner, par la voix de maîtres éminents, une place de choix dans ce haut enseignement qu'est l'Institut catholique, est une pensée profondément chrétienne et patriotique.

Pensée chrétienne, puisqu'elle associe à une œuvre catholique importante entre toutes, plus que le souvenir, la prière de nos morts que nous savons en paradis, où leur sacrifice leur a valu d'entrer.

Certes, nous n'avons pas la prétention de faire de nos soldats des martyrs au sens où l'Eglise l'entend, puisqu'ils sont morts les armes à la main, et qu'ils n'ont pas donné leur vie directement pour Dieu, mais pour leurs frères.

Mais précisément, parce qu'ils ont accepté, parce qu'ils ont fait en pleine conscience le sacrifice de leur vie pour leurs frères, ils ont accompli, dit le cardinal Mercier, cette forme supérieure de la charité, qui justifie.

J'ajoute que parce qu'ils sont morts pour obéir à un devoir de justice envers leur pays, parce qu'ils ont vu dans ce devoir — pour les nôtres, c'est certain — l'expression de la volonté de Dieu, cette obéissance héroïque n'est pas autre chose non plus que l'amour parfait qui suffit à justifier une âme.

Nous sommes donc pleinement rassurés sur le sort éternel de nos chers morts, et nous avons la ferme confiance qu'ils sont auprès de Dieu.

Aussi bien, pourquoi faire appel à ces principes ? Le sérieux de leur vie chrétienne, leurs habitudes de piété, leur fidélité à la prière et aux sacrements ne nous donnent-ils pas l'assurance, autant qu'on peut l'avoir en ce monde, que Dieu les a trouvés dans sa grâce et les a reçus dans son paradis.

Là, près de Dieu où notre foi les retrouve, ils gardent leurs sentiments à l'égard de ceux qu'ils ont aimés, mais épurés, grandis, élevés de tout le divin qu'ils contemplent et possèdent dans sa plénitude. Ils gardent pour les institutions qui les ont formés toute leur gratitude, mais agrandie, parce qu'ils voient en Dieu tout le bien qu'elles leur ont fait et le bien que grâce à elles ils ont pu réaliser dans leur vie trop courte.

Et de leurs âmes reconnaissantes, leurs prières montent vers Dieu pour les familles où ils ont appris à connaître et à aimer ce Dieu qui les béatifie, pour la famille universitaire qui a fortifié leur foi et leur piété, qui a éveillé et guidé leurs rêves d'apostolat.

Bien des fois, dans leurs longues causeries du front, devant le désarroi, la souffrance et le vide de camarades incroyants, devant l'inquiétude religieuse d'âmes de bonne volonté avides de vérité, devant la déroute des idées et des systèmes, ils ont béni Dieu des principes enseignés ici et qui achevaient l'éducation chrétienne reçue dans leurs familles. Maintenant qu'ils jugent ce bien-fait à la lumière de Dieu, ils vous bénissent à votre tour, parents et maîtres chrétiens.

Et soyez assurés qu'ils s'associent de prières à votre œuvre, parce qu'elle est le prolongement de leur pensée, parce qu'elle continue l'apostolat catholique et social qu'ils avaient si bien commencé et auquel ils rêvaient de consacrer leur vie.

Par vous ils se donneront des successeurs et des remplaçants. Ils prieront, vous enseignerez, et de cette fraternelle collaboration sortira une nouvelle élite catholique qui reprendra l'œuvre de cette admirable élite que votre Institut nous avait formée avant la guerre, et à laquelle je suis très particulièrement heureux de rendre hommage.

Bien d'autres et de plus autorisés l'ont fait, et je n'oserais me permettre de rien ajouter à leur témoignage, si ce n'était pour moi un devoir de reconnaissance. Mais je sais trop, Messieurs, ce que l'Association catholique de la Jeunesse française doit à l'Institut catholique. Car Cauvière, de Gailhard-Bancel, de Gibergues, Veuillot, Reverdy, Cordonnier, Fras, Delouvrier... et tant d'autres de nos plus distingués et de nos plus dévoués étaient des vôtres, et c'est à vous que reviennent l'honneur et le mérite de ce qu'ils ont fait. Il m'est très doux de vous le dire aujourd'hui.

J'ai dit, Messieurs, que vous referez une élite catholique. Et c'est par là que votre pensée d'une « Fondation des Morts de la Guerre » est éminemment patriotique.

Refaire notre élite intellectuelle est un de nos devoirs les plus urgents, et c'est la préoccupation de tous ceux qui pensent. L'avenir du pays en dépend.

Déjà, dès 1916, nos alliés d'Angleterre, voyant tomber toute notre jeunesse, avaient compris le péril, et, en prévision des reconstructions d'après guerre, ils nous donnaient le conseil discret de mettre à l'abri notre élite intellectuelle. Le conseil était plus sage que de pratique aisée. Car, outre qu'il allait à l'encontre des principes sur lesquels repose l'organisation de notre armée l'élite française n'aurait jamais accepté cette mise à l'abri. Elle eût pensé forfaire.

Aussi bien c'eût été décapiter l'armée elle-même et lui enlever l'élément qui a fait sa force. Le général de Castelnau le disait récemment, avec la grande autorité qui s'attache à son nom : « C'est de cette élite intellectuelle que sont sortis les cadres admirables de nos armées, officiers de carrière, officiers de complément, sans cesse fauchés par la mort et sans cesse renouvelés. Ce sont ces cadres, ce sont ces élites qui sont allés porter sur tous les fronts et dans toutes les armées la sève de leurs qualités guerrières, le ferment de leur intelligence pétrie des cultures bien françaises, et sans eux nous n'aurions pas gagné la guerre. »

Sans des remplaçants de même culture et de même trempe, nous ne reconstruirons pas non plus le pays dans la paix. Car l'essentiel d'une civilisation n'est ni dans son outillage, ni dans ses machines, il est dans son capital spirituel, c'est-à-dire dans la jeunesse et la vigueur de son intelligence inventive, non moins que dans les hautes spéculations de sa pensée pure.

Il nous faut donc refaire cette élite intellectuelle, et c'est là votre œuvre Messieurs, et l'importance de votre rôle dans la vie de la nation..., puisque cette élite c'est vous qui la formez....

Car c'est surtout l'enseignement supérieur qui forme l'élite catholique aux principes fermes, à la foi éclairée, aux convictions sérieuses et raisonnées, parce qu'il vient au moment précis où à l'esprit du jeune homme se posent les grands problèmes intellectuels.

Sans doute, le maître de l'enseignement secondaire en a déjà donné au collégien une solution au moins à grands traits, car il sait que si elle glisse aujourd'hui sur son esprit, elle le frappera plus tard, le jour où se fera ce que l'on a appelé « l'éducation par choc en retour », c'est-à-dire le jour où, par

sa réflexion personnelle sur les principes de son éducation, l'élève jugera l'enseignement de ses maîtres.

Mais à l'étudiant qui se pose, lui, ces questions intellectuelles, et ne veut donner qu'une adhésion réfléchie et sincèrement personnelle, la vérité doit être enseignée dans toute son ampleur et toute sa logique; la haute culture religieuse, littéraire, scientifique doit lui être donnée avec une maîtrise qui, en même temps qu'elle satisfait son esprit, le forme, l'affermir et le rend capable d'être maître à son tour.

Ce sont des esprits de cette qualité que vous aviez formés, Messieurs, et que la guerre nous a pris; ce sont leurs remplaçants que cette « Fondation des Morts de la Guerre » vous aidera à donner de nouveau au pays qui en a besoin pour vivre et pour garder parmi les nations la place que lui ont valu nos morts : la première.

\*  
\* \*

Après la cérémonie religieuse, eut lieu la réunion du Comité de l'Association des Anciens Elèves. M. Pierre Morane, secrétaire, prononça le discours suivant :

MONSEIGNEUR,

MES CHERS CAMARADES,

Les sentiments de pieuse charité qui créent entre les âmes chrétiennes des liens plus forts que la mort, aiment à s'exprimer au pied des autels. Tout à l'heure nous nous sommes réunis à l'église des Carmes pour prier à l'intention de nos défunts : nous avons satisfait ensemble à l'une des obligations les plus sacrées de cette surnaturelle dilection dans laquelle, selon saint Paul, se trouve la plénitude de la loi évangélique : *plenitudo legis dilectio*.

Nos défunts ! Tout à l'heure, dans la vénérable église, ceux que la guerre nous a pris revenaient en foule à notre mémoire, tous parés d'un rayon immortel, « tous aimés, tous beaux, » comme dit le poète de ces yeux qu'on ferme et qui voient encore. Serait-ce que le temps commence à produire ses effets ? Ces héros, entrés maintenant dans la majestueuse histoire, nous apparaissaient plus grands, toujours plus grands. Ils se présentaient devant notre pensée tous ensemble, étroitement unis, comme pour bien marquer que nous devons les confondre dans notre admiration, dans nos hommages, dans nos prières.

Après avoir perdu dans l'affreuse tourmente tant de jeunes camarades, sa parure et son espoir, l'Association amicale a été fort éprouvée encore durant cette première année de la paix. Elle a dû inscrire sur les trop longues listes de son nécrologe le nom de deux prélats qui nous appartenaient depuis le temps de leur studieuse jeunesse.

Mgr Fabre, évêque de la Réunion, avait, au sortir de l'école ecclésiastique des Carmes, passé brillamment son doctorat avec une thèse latine sur les poésies d'un évêque qui rimait joliment et prêchait mieux encore, le grand Fléchier. Il revint plus tard à Fléchier, qu'il étudia à fond dans plusieurs volumes; il se porta ensuite, par charité sans doute, vers l'infortuné Chapelain, l'auteur de la *Pucelle* qu'il essaya de venger de ses ennemis. Ce qui ne l'empêchait pas, au petit séminaire de Notre-Dame-des-Champs, de consacrer ses leçons, sa parole, toutes ses facultés à de jeunes âmes en qui il aspirait à

faire vivre les semences de la science et de la vertu. Le zélé professeur devint curé de Champigny, puis de Charenton ; en 1892, il fut élevé à l'épiscopat. Il est mort le 26 décembre 1919, aux environs de Bordeaux, âgé de 82 ans.

C'est avec un sentiment de deuil profond que nous évoquerons ici la mémoire de Monseigneur Martin de Gibergues, l'un des hommes qui faisaient le plus d'honneur à l'Eglise de France. On admirait, on vénérât en lui le serviteur fidèle dont parle St Mathieu, « le serviteur prudent que le Maître a établi sur les gens de sa maison pour leur distribuer la nourriture ». Dès les premières années de son sacerdoce, l'apostolat, sa vraie vocation, le tourmente et l'emporte. Jeter à pleines mains dans le vaste monde le bon grain, le pur froment, c'est l'auguste labeur auquel il se sent appelé. Il se livre tout entier au ministère des missions. Quelques prêtres, possédés du même désir de travailler au rayonnement extérieur de Dieu, se groupent autour de lui. Il les organise fortement, leur assure une demeure et des ressources, et c'est ainsi qu'il fonde la Société des Missionnaires diocésains, institution précieuse en un temps d'affaiblissement religieux où le sel de la terre semble parfois perdre de sa vertu.

Monseigneur de Gibergues offre le plus bel exemple de la parole chrétienne édifiante et convaincante, appliquée à tous les usages et distribuée comme le pain de chaque jour, depuis les retraites prêchées aux gens du monde, dans les grandes paroisses, jusqu'aux simples exhortations pour les assemblées de charité. Il se multiplie ; il ne cesse de tirer d'admirables fruits de son talent et de son cœur. Son aspect austère et grave, sa piété communicative, son accent de conviction profonde lui assurent une grande puissance d'action sur les foules : il excelle à toucher, à gagner les cœurs. Point de grands effets oratoires ; une vigueur tout apostolique et, à chaque moment, de belles et douces paroles qui sortent de l'âme et qui sont l'effusion d'une foi aimante. Par delà la tombe l'ardent prédicateur continue de répandre ses bienfaits : ses livres où se trouvent réunis un bon nombre de ses sermons, ont nourri et nourriront encore des milliers d'âmes.

Le plan de la Providence était que ce saint prêtre, faisant violence à ses goûts personnels, consacrat les dernières années de sa vie au ministère épiscopal. Les hautes dignités ecclésiastiques mirent en pleine lumière l'apôtre, le missionnaire, préoccupé avant tout des œuvres d'enseignement moral et religieux. Sans cesse Monseigneur de Gibergues parcourait son diocèse pour conquérir les esprits et les cœurs à la vérité. De Valence, il revenait, deux ou trois fois dans l'année, passer quelques jours à Paris pour renouer des liens avec sa famille spirituelle, avec ceux qui avaient remis leur conscience entre ses mains. Il avait le don de direction. Rempli au dedans de la lumière pénétrante de la sagesse, il excellait, par une sorte de divination, à découvrir la nature individuelle de celui ou de celle qu'il avait entrepris de diriger et il semblait parfois, en l'écoutant, qu'on se sentait révéler les secrets de son propre cœur.

C'est à Paris, sur cette paroisse de St-François-Xavier où, jeune vicaire, il s'était tant dépensé, que Monseigneur de Gibergues est venu mourir, le 28 décembre dernier, des suites d'une opération que ne lui permit pas de supporter une santé fortement ébranlée par les fatigues et par de récentes épreuves. Au cours de l'été dernier une catastrophe qui mit en deuil sa ville épiscopale et dont les témoins seuls ont pu mesurer l'étendue, lui avait brisé le cœur en l'atteignant à l'endroit le plus sensible, dans sa sollicitude pastorale pour l'enfance et pour la jeunesse. Les années précédentes, il avait été cruellement frappé dans sa famille qu'il avait tant de raisons d'aimer comme

homme et d'admirer comme prêtre. Sept de ses neveux étaient tombés au champ d'honneur : jeunes hommes pleins de vaillance et de foi, dont le souvenir vivra dans les annales glorieuses de notre Institut.

Dieu et les âmes : tel est le programme d'action que s'était proposé, lui aussi, M. l'abbé Joseph Gauthier. Le professeur se doublait chez lui d'un apôtre. Esprit délicat et vif, avide de s'enrichir par d'abondantes lectures, écrivain soucieux d'élégance et même quelquefois poète, il n'est pas sûr que M. l'abbé Gauthier n'ait jamais connu la tentation de se livrer avec un peu trop de complaisance aux plaisirs intellectuels ; il en triompha aisément et se souvint toujours qu'il avait charge d'âmes. Sur ses élèves de l'Ecole Notre-Dame-des-Aydes, à Blois, il exerça une grande influence ; il leur enseignait le respect des belles-lettres que lui avait communiqué à l'Institut Catholique son maître, son correcteur parfois sévère, M. René Doumic. Il réussit pleinement partout où il passa. Il est mort curé-doyen de Contres, en son diocèse de Blois.

Très attentif aux besoins de la société présente, M. le chanoine Poey, qui vient de mourir après une longue et laborieuse carrière, consacra plusieurs livres à l'exposition de la foi catholique. Il n'y en aura jamais trop. Les siens sont excellents. On apprécie grandement son *Manuel complet et pratique d'instruction religieuse à l'usage des maisons d'éducation*, son *Manuel des catéchistes volontaires*, comme aussi son *Manuel de Sociologie catholique d'après les documents pontificaux*.

C'était aussi un homme d'étude que M. l'abbé Brunel, second vicaire de St Pierre-de-Montrouge, décédé au mois d'octobre dernier, un saint homme, régulier et méthodique dans ses habitudes, remplissant scrupuleusement ses devoirs de prêtre, mais vivant à l'écart et se renfermant dans sa chère « librairie ». Ses confrères l'aimaient, presque sans le connaître. Nous ne pouvons, nous aussi, que l'entrevoir.

Plus accessible, plus communicatif était le pieux supérieur du séminaire de Luxeuil, M. le chanoine Vitte. Il s'ouvrait aisément les avenues vers l'esprit et le cœur des jeunes clercs confiés à sa garde. C'était le meilleur praticien des âmes que l'on pût rencontrer ; il avait l'attrait. On ne voyait en lui que paix, douceur, humilité, la charité même.

Il nous est pénible de ne pouvoir donner qu'un souvenir rapide à plusieurs de nos anciens camarades qui mériteraient à coup sûr que l'on s'arrêtât plus longtemps devant eux. Nous unissons dans nos prières M. l'abbé Léon Gamet, professeur de sciences au collège libre de Lourdoueix Saint-Michel, dans l'Indre ; M. l'abbé Vital Péronne, ancien missionnaire de la Délivrande, ancien directeur du petit séminaire de Vire ; M. l'abbé Léger, licencié ès lettres, professeur de rhétorique à l'Ecole de l'Immaculée-Conception de Tours ; M. l'abbé Limagne ; M. Joseph Herbart, licencié ès lettres, professeur à Rouen, esprit solide, âme droite et courageuse comme il nous en faudrait plus que jamais ; M. Pierre de Colombel, un jeune étudiant qui promettait beaucoup ; M. Louis de Lemud ; M. Henri Mercier : M<sup>lle</sup> Madeleine Thibault ; M. Jacques de Beaufort, attaché à la Banque ottomane et qui périt en mer, victime d'une mine sous-marine, en allant rejoindre son poste de Constantinople ; M. le baron de Prinval, qui n'eut pas la force de survivre longtemps à ses deux fils tués à l'ennemi.

Nous saluerons en terminant la mémoire d'un de nos anciens camarades qui portait dignement un grand nom et qui avait bien voulu dans ces dernières années faire bénéficier de son expérience des affaires le conseil d'ad-

ministration de l'Institut catholique. M. le vicomte Charles de Meaux est mort, à 57 ans, après une longue maladie. Il était le petit-fils de Montalembert et le fils du vicomte Camille de Meaux, qui joua un rôle important à l'Assemblée nationale de 1871 et fit partie du cabinet du 16 mai. Le vicomte Charles de Meaux avait passé par l'inspection des finances et s'était adonné à l'étude des grandes questions économiques. Très distingué, très fin et plein d'aménité dans le caractère, il était un modèle parfait d'urbanité, au sens complet et charmant du mot. Il n'y a rien de tel qu'une race forte quand la grâce s'y mêle pour la couronner.

Si nous écoutons, mes chers camarades, les voix d'outre-tombe, le vœu de tous ceux qui nous ont quittés pendant ces années si meurtrières, n'est-il pas que notre Association, à l'aurore des temps nouveaux, retrouve une vigueur accrue et prenne son essor ? Elle n'a pas seulement pour but de nouer un lien de souvenir entre les anciens élèves de cette maison et de soulager dans la mesure de ses ressources quelques détresses honorables. Il faut qu'elle ait de plus hautes visées. Soyons ambilieux pour elle. A l'heure où l'on sent de plus en plus, dans tous les domaines de l'activité humaine, la nécessité de se grouper en vue d'un effort commun, quels ne seraient pas la force et le rayonnement de notre Association, si, par l'union plus intime de ses membres, elle devenait véritablement une fraternité d'hommes, prêtres et laïcs, aimant à s'appuyer les uns sur les autres, aimant à multiplier les occasions de mettre en commun leurs pensées, les occasions surtout d'agir ensemble, de travailler ensemble au service de toutes les grandes causes ? Cet idéal pourrait se réaliser sans trop de peine. L'amitié naît si facilement entre nous et elle produit de si beaux fruits lorsque, suivant l'admirable formule d'un ancien, elle « résulte d'un parfait accord des pensées et des sentiments sur toutes les choses divines et humaines ! »

Après ce discours, chaleureusement applaudi, eut lieu le vote destiné à remplacer les membres sortants et non rééligibles. Ont été élus : MM. Marcel Bourgeois, Eugène Chobert, Victor Couvreur, Abbé Bernard Roland-Gosselin, Louis Thiéblin.

### **Le Banquet de l'Association.**

Le banquet de l'Association des Anciens Elèves eut lieu à midi, dans la grande salle des conférences de l'Institut catholique, sous la présidence de M. Henry Carton de Wiart, ministre d'Etat du royaume de Belgique, vice-président de la Chambre des Représentants, ancien élève de l'Institut catholique de Paris.

Aux côtés du Président d'honneur se trouvaient : Mgr Baudrillart, Recteur de l'Institut catholique ; M. le chanoine Prunel, vice-recteur ; MM. E. Godefroy, Digard, Charles Boullay, Dauvillier, président et anciens présidents de l'Association : Léon Cornudet, vice-président ; Pierre Morane et le R. P. Yves de La Brière, secrétaires ; M. l'abbé Verdier, supérieur du Séminaire des Carmes ; MM. de la Bassetière, ancien député ; l'abbé Bertrin, professeur à la Faculté des Lettres ; Béchettoille ; l'abbé Bohly ; Boissard, député, professeur à la Faculté de droit ; Léon Bour, professeur à la Faculté de droit ; l'abbé Boxberger ; Briot, professeur à l'Ecole des Sciences ; l'abbé Broussolle ; Bureau, professeur à la Faculté de droit ; Mgr Cagnac ; César Caire, conseiller municipal de Paris ;

l'abbé Carrière ; Chabrun, député, professeur à la Faculté de droit ; Eugène Chobert ; Joseph Chobert ; Dufour de la Thuillerie ; Duval-Arnould, député, professeur à la Faculté de droit ; Mgr Farges ; Fichet ; l'abbé Fonssagrives ; de Fontgalland ; O. Fourcade ; R. Fourcade ; l'abbé de Gailhard-Bancel ; Gentil ; Geoffroy de Grandmaison, président de la Société Bibliographique ; Germette ; Glotin : des Gravières ; Griffaton ; Guénée, professeur à la Faculté de droit ; Guyot, professeur à la Faculté de droit ; Hébrard, professeur à la Faculté de droit ; Huet ; Imbart de la Tour, avocat ; Jamet, doyen honoraire de la Faculté de droit ; Robert Jamet ; l'abbé Jégnot ; Lalou, professeur à la Faculté de droit ; l'abbé Lambert ; l'abbé Landry ; Laurent, professeur à la Faculté de droit ; Le Brun ; Frédéric Lemaître, secrétaire général de l'Institut catholique ; l'abbé Lemonnier ; Lepelletier, professeur à la Faculté de droit ; Lescœur, doyen de la Faculté de droit ; Maldan ; Monmarché ; Penou ; l'abbé Périer, professeur à la Faculté de théologie ; Poussieltue ; Reverdy ; de Rousiers ; Jean et Pierre Sautai ; Savaète ; Thiéblin ; Dr Tison ; Dr Van der Elst ; de la Vallette-Monbrun.

S'étaient excusés : MM. Flayelle, député des Vosges ; Lemoine, membre de l'Institut, ancien professeur à l'Institut catholique ; l'abbé Peillaube, doyen de la Faculté de philosophie ; Pallu de Lessert, Lemaire, Sauvage, professeurs à la Faculté de droit ; Olmer, professeur à l'Ecole des Sciences.

#### **Allocution de M. Eugène Godefroy**

*Président de l'Association des Anciens Elèves.*

**MONSIEUR LE MINISTRE,**

Depuis longtemps, votre place était marquée dans la liste des présidents de nos banquets annuels. Vous eussiez été déjà invité à l'occuper, si la guerre n'était venue à la fois, suspendre la vie extérieure de notre Association et augmenter en même temps la valeur des causes de sa vie.

Dès avant la guerre, votre présence eut été saluée ici avec le plus joyeux empressement. Vous auriez été accueilli comme un ancien élève illustre, comme un homme d'Etat éminent, comme un catholique de premier rang, comme une des plus sympathiques personnalités d'un pays ami. Et vous me permettez d'ajouter que la réception, dont vous auriez été l'objet, eut été marquée par le secours d'éléments matériels qui, sans prétendre rivaliser avec les manifestations de la traditionnelle et somptueuse hospitalité belge, eussent pourtant présenté des mérites suffisants pour ne pas vous donner l'impression austère d'un repas dans une ville assiégée arrivée à la période d'un étroit rationnement.

Mais aujourd'hui, Monsieur le Ministre, combien ces sentiments sont non pas changés mais amplifiés !

Vous n'êtes plus seulement l'ancien élève qui a réussi. Vous êtes l'ancien élève qui dans les mauvais jours a tourné naturellement ses regards vers la vieille maison qui avait eu quelque part à sa formation et s'en est montré doublement le disciple, en lui demandant son aide et en lui apportant la sienne.

Vous n'êtes pas seulement un homme d'Etat éminent. Vous êtes l'un des conseillers et l'un des serviteurs les plus courageux et les plus utiles qui se



sont groupés autour de leur Souverain au jour du péril et ont offert à la liberté et à l'honneur de leur pays le rempart inébranlable de leur courage, de leur fidélité et de leur propre honneur.

Vous n'êtes plus seulement un catholique de premier plan. Vous êtes le Ministre catholique dont la présence aux affaires pendant toute la guerre a fait ressortir aux yeux du monde que les intérêts les plus élevés du catholicisme, de la justice et du droit étaient intimement liés à la cause des peuples qui luttèrent contre la barbarie allemande, pour leur vie et leur indépendance.

Et enfin, vous n'êtes pas seulement une des plus sympathiques personnalités d'un pays ami; vous êtes ici pour nous la personnification de la Belgique...

De la Belgique, c'est-à-dire de la nation qui parmi toutes les nations alliées a porté, au point le plus haut, la notion de l'honneur dans la politique internationale et s'est montrée pour la France l'amie la plus tendre, la plus fidèle et la plus confiante.

Entre la Belgique et la France, la solidarité est complète et sans réserves : — solidarité dans l'agression subie et dans les ruines matérielles et morales; — solidarité dans l'inébranlable volonté de vaincre; — solidarité dans le triomphe et dans une gloire militaire sans égale dans les fastes du monde, sans égale par les conceptions techniques qui l'ont préparée et par la pureté d'intention des chefs et des soldats qui l'ont obtenue; — solidarité enfin, hélas ! dans les tristesses et dans les inquiétudes de la paix.

Aussi, toutes les expressions par lesquelles je pourrais vous souhaiter la bienvenue sont-elles au-dessous de ma pensée. Plutôt qu'en chercher de nouvelles, j'aime mieux vous dire simplement : mettez-vous à notre place, cherchez à analyser les sentiments qui vous animeraient si les rôles étaient renversés et si, parlant au nom des anciens élèves de l'Institut catholique de Paris après la grande guerre, vous receviez M. Carton de Wiart. Nous sommes de même race, de même culture et de même foi. Vous éprouveriez à n'en pas douter l'émotion et la joie qui sont les nôtres. A la mesure de votre propre cœur, jugez la joie et l'émotion qui vous accueillent ici.

Vous voilà revenu après des années, dont la légende fera des siècles, dans une antique maison dont vous avez été l'hôte moral il y a quelque 30 ans. Je n'aurai pas de peine à vous en faire faire le tour, ni à vous rappeler les coins jadis familiers, à travers les transformations que le temps impose d'habitude aux constructions les plus vénérables. Aux transformations, aux réparations trop souvent maladroites, ces murs ont échappé et vous retrouvez la maison telle que vous l'avez jadis connue. A-t-elle vieilli ? Je ne le crois pas, car les choses ont le privilège d'une capacité de vieillir différente de celle des hommes. Il arrive un moment où elles ne peuvent plus vieillir et alors les souvenirs qu'elles rappellent les enveloppent d'une grâce qui les rajeunit. L'architecte hésite avant de les toucher comme devant une œuvre impie à commettre et, si, respectueusement, il reprend courage, ce n'est que pour employer les ressources de son art à les protéger et à les parer. Nous en sommes (ai-je besoin de vous le faire remarquer ?) à la période de l'hésitation de l'architecte hypothétique qui n'a pas encore repris courage. Mais nul ici ne verra d'ironie dans mes paroles. N'est-il pas vrai que nos vieux bâtiments deviennent, chaque jour, non seulement plus vétustes, mais aussi plus vénérables par les pieux et beaux souvenirs qu'y incorporent les générations qui y passent ?

La pieuse cérémonie de ce matin, que vous avez tenu, Monsieur le Ministre, à honorer de votre présence, en était l'admirable témoignage. Dans peu de temps, en exécution d'une des plus délicates pensées de notre cher et éminent

Recteur, sur les murs de la crypte des Carmes, à côté et à la suite des noms des martyrs de la foi catholique, tombés à quelques pas d'ici sous les coups des ancêtres des modernes bolchevicks, s'inscriront ceux des martyrs de la foi nationale qui sont morts pour la délivrance de la France et de la Belgique sans avoir jamais pensé à faire, sur les champs de bataille, une distinction entre les deux pays. N'est-il pas vrai que ces murs ne peuvent plus vieillir ? Ils n'en ont pas le droit, et si quelque jour les catholiques de France, entraînés par l'exemple des catholiques de Belgique, prenaient la résolution pratique de doter l'enseignement supérieur catholique d'une installation digne de lui, ces vieux murs seraient à coup sûr respectés à l'exemple de ces bâtisses augustes qui rappellent les plus grand événements de l'histoire religieuse et que des édifices modernes, loin de prétendre les remplacer, enveloppent comme d'une protection matérielle et d'un hommage respectueux.

Si vous retrouvez les vieux murs qu'a connus votre jeunesse, que dire des hôtes de ces vieux murs ? Beaucoup, hélas ! de ceux que vous auriez aimé à y revoir ont disparu ; de plus jeunes les ont remplacés, faisant aux cheveux blancs des anciens un cortège d'affection confiante qui est une des marques les plus précieuses de la maison.

Mais j'ose dire aussi que vous retrouvez intact l'esprit qui animait ceux que vous avez connus, et, avant tout autre, celui du prélat qui a été un de vos guides et qu'on avait si bien nommé le « premier prêtre de l'Eglise de France ».

La foi catholique intégrale et sans réserve, l'amour fidèle et passionné de la patrie, le souci constant de ne demeurer étranger à aucun des besoins, à aucune des aspirations modernes, n'est-ce pas là le résumé nécessairement banal dans les termes, mais rigoureusement exact dans le fond, des sentiments qui inspirent l'œuvre à laquelle, aujourd'hui comme hier, toutes nos intelligences sont appliquées et vers laquelle toutes nos énergies sont tendues ?

Mais nul ne songe ici à se faire un mérite particulier de consacrer ses efforts à de si nobles buts. Ne sont-ils pas communs à tous nos collègues, à tous nos camarades des autres universités catholiques ? N'est-ce pas notamment le programme admirablement rempli de l'illustre Université catholique de Louvain ?

Louvain ! étendant sur la Belgique et sur le monde son autorité scientifique, peuplant le royaume de ses élèves dans toutes les fonctions et dans toutes les dignités, asile à la fois d'art et de savoir ! Louvain, noble et pure victime des barbares dont les pères avaient déjà incendié la bibliothèque de Strasbourg, comme jadis l'Islam avait fait de celle d'Alexandrie ! mais aussi Louvain, renaissante et rajeunie de l'autorité acquise par ses enfants dont vous êtes et par l'incomparable prestige du grand Cardinal qui la protège !

Que de fois nos pensées se reportent vers cette Université, sœur aînée de la nôtre, non certes pour l'envier dans ses succès, mais pour chercher dans ces succès eux-mêmes des exemples et des raisons d'espérer qu'un jour l'enseignement supérieur catholique tiendra en France la place qu'il doit avoir ! Vous, Monsieur le Ministre, dont la présence en évoque si admirablement la pensée, avec quel intérêt vous pourriez nous dire le secret de ces succès, si nous n'avions, pour le découvrir nous-mêmes, la leçon de votre carrière et de votre vie !

J'ai oui dire qu'à plusieurs reprises et notamment quand vous fréquentiez la rue de Vaugirard, vous aviez quelquefois essuyé de critiques chagrins et peut-être jaloux le reproche de trop vous prodiguer. Vous vouliez, si j'ai bien compris le plan très arrêté que j'ai cru discerner dans la suite de votre vie

publique, en vous appuyant sur la base d'humanités très solides, ne rester étranger à aucun des concepts de la pensée contemporaine; vous teniez à vous ménager dans tous les ordres d'idées des clartés que des esprits moins ordonnés que le vôtre ont quelquefois peine à distinguer et à classer dans le faisceau lumineux un peu aveuglant qu'engendre l'universel perfectionnement des connaissances humaines. Vous avez maintenu l'analyse à sa place de servante de la synthèse.

Quels services l'exécution de ce plan a rendus à vous-même et, partant, à votre pays! Quel témoignage vous rendez par votre carrière aux méthodes que vous avez appliquées et à l'enseignement qu'a reçu votre jeunesse! Vous avez non pas créé assurément, mais admirablement réalisé le type de l'homme d'Etat normal et accompli. Vous avez échappé à toutes les déformations que la marâtre politique impose trop souvent aux hommes qui paraissent les mieux doués. Vous infligez un éclatant démenti à cette conception décevante et courte qui s'exprime d'habitude par un appel bruyant et exclusif à ce qu'on désigne sous le nom de compétences et qui n'aboutit trop souvent qu'à l'émiettement des efforts et au développement des cloisons étanches entre les sciences et entre les diverses manifestations de l'activité humaine. C'est ainsi qu'on prétend faire de la diplomatie sans tenir compte des questions militaires, de l'agriculture sans s'occuper des questions coloniales et maritimes, de la justice en négligeant les problèmes de la morale et de la sociologie, de la finance sans faire acception des problèmes économiques. Je pourrais sans peine allonger cette énumération. Nous y trouverions la cause de chacun de nos griefs contre les vices d'organisation dont nous souffrons; peut-être celle de la singulière fortune d'un acte solennel qui intéresse quelque peu la Belgique et la France, et qui, élaboré, dit-on, par un bataillon de quatre ou cinq cents compétences, semble n'avoir pas trouvé un simple bon sens coordinateur qui eût rendu efficace le labeur fragmentaire de cette légion de spécialistes.

Mais ce n'est ni le lieu ni le moment de développer une thèse qui pourrait entraîner à de longs développements et susciter des contradictions. Il me suffit de dire ici que vous êtes — et la coïncidence est déjà une belle leçon par elle-même — à la fois un témoin et dans les matières les plus diverses un champion de l'excellence des humanités et un infatigable protagoniste des thèses de pur bon sens que vous avez été quelquefois assez heureux pour faire triompher.

Avant la guerre, vous faites partie de ce petit groupe de catholiques belges qui sentent que réaction et conservatisme aveugles ne sont le plus souvent qu'aveuglement et paresse, et vous contribuez à arracher au parti qui s'appelle chez vous le parti libéral et que nous appellerions en France le parti radical ses raisons de vivre; vous êtes la Jeune Droite qui assure à la Belgique les bienfaits d'un long gouvernement catholique. A la fois contre les préjugés de droite, qui ne discernent dans la politique coloniale qu'une dépense somptuaire, et contre les préjugés de gauche, qui y voient une source indiscrete de saines énergies, vous êtes un défenseur résolu de cette politique coloniale dans laquelle vous voyez l'utilisation normale et providentielle des progrès de la science pour le plus grand bien de votre pays et de l'humanité.

En Europe, votre bon sens vous crie la nécessité d'un Etat militaire pour les nations qui veulent vivre, et si vous aviez été plus tôt écouté, qui peut dire s'il aurait fallu attendre que les Allemands eussent atteint la Marne pour briser leur effort? « *Si vis pacem para bellum* » est une de ces vieilles formules qui font partie du patrimoine classique, et à voir ceux qui la méconnaissent, on

se prend à se demander s'il n'était pas nécessaire d'entendre le latin pour la comprendre.

Pendant la guerre, vous êtes au premier rang de ceux qui se rendent compte que la lutte engagée ne comporte pas de solution moyenne, et que la formule « vaincre ou mourir » n'est pas une expression oratoire, mais une simple résolution de bon sens. Nous ne sommes plus à l'époque où les causes profondes des guerres étaient camouflées par l'apparence de conflits diplomatiques ou dynastiques qui facilitaient les transactions et atténuaient la grandeur tragique des conflits internationaux. L'état démocratique les a rendus à la fois plus simples et plus inexorables, et ce serait folie que de vouloir échapper à cette conséquence de l'évolution mondiale. Auprès de vos compatriotes, en Amérique, en France, en Angleterre, vous ne cessez de faire retentir l'appel aux armes. Vous avez eu raison puisqu'on a vaincu ; vous auriez encore eu raison si nous avions été vaincus, parce qu'alors la vie qui nous aurait été laissée n'aurait pas valu la peine de vivre. Nous eussions ressemblé à ces Romains de la décadence que l'orateur antique a flétris par une immortelle et trop barbare formule.

Et puis, à la veille du triomphe et de la paix, n'avez-vous pas répété, et tout près d'ici, qu'il ne fallait pas nous laisser surprendre par la paix comme nous avions été surpris par la guerre ; qu'aussitôt après la paix, nous retrouverions les survivants de la grande guerre ni beaucoup meilleurs, ni beaucoup plus mauvais que la guerre ne les avait trouvés ; des hommes après comme avant, avec leurs aspirations bonnes et mauvaises, avec leurs défauts, leurs vices, leurs passions, et que la tâche ne ferait que recommencer qui consiste à essayer de les rendre un peu meilleurs en leur donnant de bonnes lois et surtout en essayant de leur suggérer de meilleures mœurs.

Tout cela, c'est le bon sens qui vous l'inspire. Le bon sens est une constante à travers les vicissitudes du monde, et les brochures dans lesquelles vous exprimez ces vérités, avant, pendant ou après la guerre, n'ont pas vieilli.

J'imagine que si vous aviez été tout à fait libre, vous en auriez écrit quelques nouvelles pour indiquer qu'à la Conférence de la Paix les voix et les réparations auraient dû être réparties entre les vainqueurs dans la proportion de leurs sacrifices et de leurs pertes ; et nul en France ne vous aurait contredit.

Vous avez quitté cette maison trop tôt pour elle et bien jeune encore. Vous y revenez aujourd'hui mûri par une belle vie et par une expérience consommée des hommes et des choses. Cette assemblée de maîtres, d'anciens étudiants, d'étudiants et d'amis de l'Institut catholique de Paris, est avide de vous entendre et de recueillir de votre bouche une manifestation de cette expérience. Je la lui ai fait trop longtemps attendre et je m'en excuse.

Avant de vous céder la parole, laissez-moi, Monsieur le Ministre, résumer les sentiments qui nous animent en portant un triple toast :

D'abord au Souverain ami de la France, dont vous êtes le fidèle serviteur ; puis à la noble femme dont la trop légitime popularité dépasse les frontières de Belgique et de France, et dont l'admirable vaillance pare d'un gracieux héroïsme la gloire de votre maison ; — enfin à vous-même, notre ancien camarade et notre ami.

Messieurs,

A Sa Majesté le Roi des Belges.

A Madame Carton de Wiart.

A Monsieur Henry Carton de Wiart !

**Discours de M. Henry Carton de Wiart.**

**MONSEIGNEUR,  
MESSIEURS,**

Votre éloquent président, M. Eugène Godefroy, vient de m'adresser, à bout portant, des éloges qui me laissent tout confus. En effet, ses sentiments d'hospitalité y ont fait la part beaucoup trop large à l'exagération, cette exagération qui est, au dire de Joseph de Maistre, le mensonge des honnêtes gens. Si je puis accepter avec reconnaissance ce qu'il a dit de si flatteur pour mon pays, pour mes souverains, pour mes compatriotes, — et aussi ce que sa bonne grâce toute française a bien voulu y ajouter pour la meilleure moitié de moi-même, — d'autre part, en ce qui me concerne personnellement, je ne me découvre qu'un titre, un seul, pour occuper ici une place qui reviendrait si justement à tant d'autres.

Ce titre, dont je suis très fier, c'est d'être l'un de vos anciens, — c'est de m'être assis, voici juste trente ans, sur les bancs de l'Institut Catholique de Paris et d'y avoir suivi les leçons de maîtres inoubliables. De telle sorte que je ne me sens pas du tout parmi vous comme un étranger. Au contraire, j'éprouve ici cette délicieuse fraternité d'âme qui fait que nous nous reconnaissons avant même de nous connaître, car elle crée je ne sais quelle mystérieuse ressemblance entre ceux qui furent nourris du même enseignement et qui ont grandi en s'efforçant de lui demeurer fidèles.

Monsieur le Président, vous qui pratiquez si bien cette fraternité d'âme, qui en avez développé la puissance et multiplié le bienfait, et qui ne cessez d'en entretenir la flamme, lorsque vous m'écriviez, il y a quelques semaines, pour m'inviter à cette réunion, vous le faisiez, disiez-vous, « non seulement au nom des vivants, mais aussi au nom des quatre cents camarades que nous pleurons et dont plusieurs sont tombés sur les champs de bataille de Belgique ».

Comment aurais-je pu me dérober à un tel appel et comment ma première pensée n'aurait-elle pas en ce moment à ceux des membres de cette Association amicale qui se sont offerts en holocauste pour notre salut commun ?

Ce matin, lorsque nous évoquions ensemble leur mémoire au pied de l'autel, il me semblait que leurs âmes éparses dans ce vieil édifice déjà riche de tant de souvenirs, nous excitaient moins encore au regret et au deuil qu'à l'espoir et à la vaillance. On dit qu'il faut honorer de tels morts. Le terme n'est pas exact. C'est d'eux-mêmes que nous venons recevoir de l'honneur. Nous leur demandons surtout de continuer à combattre pour nous. Pour moi, je leur apporte l'hommage de mon pays, où l'immense sacrifice des familles françaises a éveillé une admiration que rien ne pourra effacer, ni dépasser.

M'étant incliné devant les morts, je salue avec une respectueuse sympathie les survivants, tous ceux qui, comme vous-même, monsieur le Président, ont bien servi la cause où notre idéal même était en jeu. Je salue les étudiants de hier et ceux d'aujourd'hui, les anciens et les jeunes, — et la seule différence entre eux, c'est que les premiers sont jeunes depuis plus longtemps que les autres. Je salue tout spécialement les maîtres de cet Institut Catholique qui a connu, lui aussi, sa vie de guerre.

Non seulement ces maîtres avaient de longue date contribué à préparer la défense et la victoire en formant ici — dans cette Ecole qui est comme une

renaissance de l'ancienne Sorbonne, rajeunie et vivifiée au souffle du pur esprit catholique — des chrétiens et des citoyens d'élite, en possession du haut savoir et attentifs aux vérités éternelles. Mais ils ont fait — et je pense surtout au rôle rempli, pendant les années tragiques, par l'illustre Recteur dont vous êtes fiers à bon droit — ils ont fait de ce foyer de science un foyer d'apostolat et de propagande qui a contribué à éclairer et à réchauffer les deux mondes.

Nous avons vu l'Institut fortifier, par son action sur l'esprit public, cette armature de ténacité et de confiance, que rien ne put briser ; nous l'avons vu pourchasser, avec autant d'ardeur que de sagesse, dans ses manœuvres les plus tortueuses et obscures, la campagne de sophismes et de calomnies de nos ennemis, et opposer à l'image déformée que ceux-ci en présentaient au monde le visage de la vraie France.

Et dans cette œuvre si opportune du Comité de Propagande catholique, je n'oublie pas avec quel zèle fraternel vous avez veillé, tandis que la population belge presque tout entière était sous le joug, à dégager et à répandre les raisons de sa douloureuse résistance, et à multiplier dans les pays neutres et jusqu'aux confins du monde les échos des grandes voix de notre épiscopat et de son chef aimé et vénéré, le cardinal Mercier.

\*  
\* \*

Vous avez de la sorte, Monseigneur et Messieurs, ajouté encore à la dette que la Belgique a contractée depuis longtemps envers les catholiques de France et que notre gratitude ne laissera pas prescrire.

Avant la guerre, cette gratitude s'attachait surtout à quelques grands noms, dont chacun personnifiait plus spécialement pour nous une grande idée et une grande influence.

MONTALEMBERT. — C'était la passion pour la Liberté. Tandis qu'en France il aimait à revendiquer « la liberté comme en Belgique », chez nous, avec quelle éloquence il proclamait les droits de l'Eglise libre dans l'Etat libre ! Certes, il parlait en homme politique plutôt qu'en docteur, cherchant beaucoup moins — et c'est ce qui le justifie d'anciens reproches aujourd'hui apaisés — à énoncer des principes qu'à conseiller une tactique, ayant bien plus le souci de proposer un programme d'action que d'arrêter un corps de doctrine.

Avec quelle force il marqua notamment l'importance de la liberté dans la formation des intelligences ! Et combien, plus encore que ses contemporains qui subirent son action fascinatrice, devons-nous applaudir à ses raisons et à ses conclusions, nous qui avons vu la faillite morale de l'Allemagne, — de cette grande nation d'orgueil et de proie qui, au mépris de la liberté, avait prétendu atteler la science, comme toutes les autres forces, au char de son impérialisme, imposant à tous les cerveaux la même empreinte officielle, et ne permettant jamais à la variété et à la plasticité de l'individualisme de réagir contre la doctrine de l'Etat !

DUPANLOUP. — C'était l'ardeur dans la Foi, celui qu'un orateur, lors du Congrès de Malines de 1867, où son admirable talent parut à son apogée, appelait « la flamme d'Orléans ». De quels accents il condamnait la neutralité, fautive en morale comme elle est fautive en politique, conjurant les catholiques de se défendre contre la frivolité, le scepticisme, le plaisir et l'argent, serviteur du plaisir ; recommandant la haute culture classique, menacée par la spécialisation prématurée ; plaidant la cause de la famille, de l'éducation et de la civilisation chrétiennes ; voyant de très haut, pensant de très haut, toute son œuvre pourrait prendre comme épigraphe la parole que Diodyme l'étrangère

adresse à Socrate dans le Banquet de Platon : « Ce qui donne du goût à la vie, vois-tu, c'est le sens de l'Eternelle Beauté. »

ALBERT DE MUN.— C'était l'action sociale, la sollicitude pour toutes les questions et les œuvres ouvrières. En 1886, à la Société générale des Etudiants catholiques de Louvain, il vint en développer le programme en un discours magistral, qui détermina une orientation nouvelle dans les idées des catholiques belges. Cinq années avant l'Encyclique de Léon XIII, il dénonçait non seulement le péril social, né des menaces révolutionnaires, mais le mal social, né des abus d'un régime économique fondé sur l'égoïsme et l'exploitation de la faiblesse. Il revendiquait le droit à la vie, à la vie du corps comme à la vie de l'âme, invitant l'association et la coopération à substituer au salariat une sorte de régime constitutionnel du travail, demandant en tout cas à la loi d'être la conscience de ceux qui n'en ont pas.

Puis, aux côtés de ce grand démocrate, nous éprouvâmes l'apostolat intellectuel de celui dont l'âme chevaleresque et sacerdotale palpite encore ici :

MGR D'HULST.— C'était le zèle pour la Science. On l'appelait parfois un grand aristocrate. Il l'était, en effet, mais dans le meilleur sens de ce mot si décrié, — attentif avant tout à former des élites, non pas pour les enfermer dans la morgue de leur savoir, mais pour faire rayonner dans tous les rangs de la société la lumière de leur esprit et la chaleur de leur cœur.

Je l'entends encore, au quatrième Congrès de Malines, en 1891, puis dans nos Congrès scientifiques internationaux, délimiter — avec quelle dialectique persuasive ! — le domaine respectif de la Science et de la Foi, celle-ci intangible dans son objet propre, celle-là libre de toute entrave dans ses méthodes d'induction et de déduction rationnelles.

Ce qui l'intéressait dans la Science, c'était non seulement ses applications pratiques auxquelles le public accorde son attention, mais aussi, et surtout, la Science spéculative d'où dérivent les nouvelles conditions d'existence de l'Humanité.

Ce qui l'intéressait aussi, c'était le prestige et l'influence dont la Science est de plus en plus la grande dispensatrice, et qu'il n'entendait pas laisser accaparer ou exploiter par une philosophie matérialiste négatrice de Dieu, du libre arbitre et de l'immortalité. Il conviait les catholiques à en prendre leur part, non seulement à titre individuel, mais par le groupement des savants, des professeurs et des élèves, par la constitution d'universités catholiques réunissant toutes les ressources scientifiques : bibliothèques, laboratoires, collections. Ainsi sa pensée le ramenait-elle toujours à cette œuvre maîtresse de sa vie, à vos Facultés catholiques.

A côté de ces grands catholiques de France, que d'autres encore qui, par leurs fréquentes visites et leur apostolat, nous étaient devenus des maîtres familiers : tels un Falloux et un Lapparent, tels Augustin Cochin et ses deux nobles fils, tel Brunetière ! Les leçons collectives complétaient les leçons individuelles. Aux heures les plus dures que traversa l'Eglise de France, poursuivie dans ses congrégations, dans son organisation, dans ses biens, ce fut l'abnégation simplement héroïque avec laquelle elle accepta tant de sacrifices. Ce fut aussi l'obéissance pressentie à la voix du Saint-Père, groupant tous les fidèles autour de leur Pasteur. Ce furent des initiatives nouvelles et heureuses, comme les Congrès Eucharistiques et les Semaines Sociales...

Mais c'est surtout pendant la tourmente universelle que nous venons de vivre que l'âme naturellement chrétienne de la France a instruit et édifié tous ceux pour qui le monde moral existe.



Voici qu'ils ont vu, opposées l'une à l'autre, pendant plus de quatre ans, en un duel titanesque et décisif, non pas seulement deux pays, mais deux civilisations.

L'une orgueilleuse et brutale, grisée du rêve le plus païen et le plus tyrannique, telle enfin que semblait l'avoir entrevue Henri Perreyve quand il nous décrivait « cette injustice altière, dans l'éclat de sa hideuse insolence, forte, armée, calme, implacable, méprisant les douleurs des hommes, répondant à leurs gémissements par un sourire d'airain, tandis que ses pieds plongent dans les larmes; muette, couvrant d'un silence de mort les prières de l'innocence et les protestations du droit; constante avec soi-même, persévérante, continuant son œuvre, écrasant de son pied de fer ce qui est juste, saint, innocent, sacré devant Dieu, que dis-je ? prétendant même qu'alors elle rétablissait l'ordre, fait respecter la Loi et travaille pour la Paix, justifiant ses attentats par ses succès, attachant à son char sanglant jusqu'à la Providence qu'elle se prétend favorable ».

Et face à cette civilisation pervertie, une autre, — la vôtre, — reproduisant tout à coup en les dépassant les inspirations et les exaltations les plus hautes de son passé, — vertus viriles et militaires, vertus familiales et charitables confondues en une gamme vraiment triomphale, en une symphonie vraiment héroïque de toutes les vaillances et de tous les renoncements, et ajoutant encore à tant de ressources je ne sais quel rayonnement magnétique en les faisant servir à la cause de la liberté de tous les peuples.

Et comment les peuples ne reconnaîtraient-ils pas, dans cette grande Epopée qui a mis ainsi aux prises l'Honneur et l'Orgueil, la Chevalerie et la Force insensibile, le pays de Bayard et le pays de Nietzsche, la patrie de Jeanne d'Arc et la patrie des féroces Walkyries, comment ne reconnaîtraient-ils pas le fonds traditionnel et incorruptible d'une Nation qui fut et demeure toujours, l'eût-elle même parfois oublié, la Fille aînée de l'Eglise ?

Cet apostolat, mission providentielle de la France, qui donc est mieux qualifié pour le poursuivre que ces jeunes gens, hier encore soldats, devenus ou redevenus aujourd'hui des étudiants ? Ne vont-ils pas justifier cette vieille boutade que ce qu'il y a de meilleur dans l'homme, c'est l'étudiant... A leur exemple, leurs cadets s'apprennent, eux aussi, à une tâche qui n'est que le prolongement nécessaire de la guerre et de la victoire.

Ah ! que nous voici loin, Messieurs et chers amis, de cette atmosphère intellectuelle et morale où la jeunesse universitaire grandissait, il y a trente ans, à Paris et ailleurs !

En ce temps-là, un goût excessif pour l'analyse et je ne sais quelle lassitude avaient dérégulé les ressorts de la sensibilité et les leviers de l'action, au point que les tendances de cette jeunesse au dilettantisme et à l'amoralisme lui avaient valu les fâcheuses épithètes de « fin de siècle » et de « décadents ». Sur les talons du rationalisme libéral, tout féru des Droits de l'Homme et du libre jeu des forces économiques, le socialisme révolutionnaire se pressait en héritier exigeant. Lui aussi niait le péché originel et l'imperfection morale de la nature humaine, mais il apportait des recettes nouvelles : la lutte des classes et le collectivisme.

Une même méconnaissance de la vie réelle, un même abus des formules toutes faites s'accusaient dans les Lettres et dans les Arts. L'inutilité semblait être leur loi. Le Naturalisme prônait l'Art pour l'Art, — et quel Art ! — Après les Parnassiens, les Symbolistes revendiquaient « l'incorruptible orgueil de ne servir à rien ! »



Certes, beaucoup de ces sophismes ont vécu. Beaucoup de ces fumées se sont dissipées. Mais il en reste...

Certes, les jeunes gens d'aujourd'hui qui se sont instruits à l'école de l'idéalisme le plus pur, mais aussi du réalisme le plus rude, sont moins « livresques » et pour tout dire en un mot, plus sérieux.

Mais le monde, encore tout étourdi, et pour longtemps, de la terrible secousse qu'il a subie, est plein de déceptions et plein d'inquiétude en face des mille problèmes de la paix. A l'heure où la restauration morale et économique de nos pays meurtris fait appel à plus d'ordre, à plus de sagesse, à plus d'activité, c'est le déchainement des appétits et l'instinct de la paresse qui répondent...

A vrai dire, aujourd'hui comme il y a trente ans, le monde désarmé a besoin d'une boussole.

A quelle doctrine demandera-t-il de le guider dans ses voies encore obscures?

Il a vu à l'œuvre la philosophie de la matière et de la force brutale, il en a vu la banqueroute. Désormais, il sait aussi ce que vaut l'humanitarisme vague qui fut hier à la mode et comment le sentimentalisme invertébré d'un Tolstoï, pour n'être pas sans quelque séduction, a fait le lit de ce régime abject : le bolchevisme.

Il a entendu les savants les plus autorisés confesser que la science humaine est toujours courte par quelque endroit et qu'au fur et à mesure que s'étend le champ de ses investigations, le domaine du mystère ne fait que grandir autour d'elle. Où trouvera-t-il le phare lumineux pour le guider dans la nuit?

La Bible nous enseigne qu'après le passage de la mer Rouge, les Hébreux furent frappés dans le désert d'un mal nouveau et contagieux. En dépit du providentiel appui qui les avait sauvés de Pharaon, ils étaient abattus et découragés, en proie à une lèpre mystérieuse. Alors Moïse dressa devant le camp un haut serpent d'airain. Et tous ceux qui regardaient ce signe, cette préfiguration de la Croix rédemptrice, se trouvaient guéris.

Pour nous, qui savons que la foi en Jésus-Christ et son Eglise est nécessaire au monde, nous savons aussi que si Dieu nous a donné cette foi, ce n'est pas pour la tenir sous le boisseau, mais, au contraire, pour l'élever au-dessus de la foule afin que tous puissent la contempler et découvrir en elle le salut.

A la jeunesse nouvelle de se préparer à cet apostolat. Que dis-je, de s'y préparer? Elle n'a pas le droit de remettre à demain de l'entreprendre. Il n'est pas vrai de dire qu'il sera temps de songer aux autres quand vous aurez songé à vous-mêmes. Et c'est un fait d'expérience que ceux qui ne commencent pas, dès l'Université, à se vouer dans leurs loisirs à quelque œuvre religieuse ou sociale, charitable ou politique, ne le feront pas plus tard, ou ne le feront qu'avec insuffisance et dégoût...

Au cours de la grande guerre, au plus tragique du combat, un cri a surgi d'une tranchée française, et qui a fait courir un long frisson à travers le monde : Debout les morts ! C'est encore l'écho de ce cri qui retentit aujourd'hui à nos oreilles et qui nous dit à chacun de nous : Debout les vivants !

Debout, les vivants, et vous surtout, les jeunes !

Debout contre l'esprit de lâcheté et de désordre !

Debout contre les jouisseurs et les corrupteurs !

Debout contre les médiocres, les tièdes et les défaitistes de la paix !

Debout, vous qui êtes toute vaillance et qui êtes tout espoir !

Au sortir de cette nuit que nous avons vécue, à l'aube d'un jour nouveau, je vous vois comme des voyageurs qui s'apprêtent à une longue et dure étape.

Et voici le soleil, voici la vie qui vient à vous.

Debout ! Le temps est venu de faire servir à la gloire de Dieu, à votre propre destinée et à l'utilité des hommes toutes les énergies qui gonflent vos âmes.

Regardez la vie en face avec la certitude de votre foi, de votre amour, de vos espoirs.

Et redites, avant que de partir, ces quelques vers d'un jeune poète qui fut des vôtres :

A peine la blancheur du matin nous éclaire.

Nous avons tout un jour, tout un jour pour bien faire...

Et nous continuerons le combat jusqu'au soir.

Après ces discours, littéralement hachés d'applaudissements, les étudiants donnèrent une petite séance récréative ; puis M. Carton de Wiart, accompagné de M<sup>lle</sup> Carton de Wiart, sa fille, et de M. le Vice-Recteur, visita la crypte des martyrs et le tombeau d'Ozanam.

Qu'il veuille bien trouver ici l'expression de la reconnaissance émue de notre Université catholique.

---

## LA FÊTE DE SAINT THOMAS D'AQUIN

A l'Institut catholique

Cette année, la fête de saint Thomas d'Aquin, tombant un dimanche, a été célébrée le lundi 8 mars, sous la présidence de M. l'abbé Verdrie, curé de Sainte-Clotilde, qui chanta la grand'messe, assisté de MM. Roche et Albert.

Au chœur, avaient pris place : Mgr Baudrillart, Recteur ; Mgr Farges ; Mgr Graffin ; M. Prunel, vice-recteur ; M. Verdier, supérieur du Séminaire ; MM. Touzard et Pressoir. Un grand nombre de professeurs de la Faculté de Philosophie et des autres Facultés, et un auditoire très compact d'étudiants et d'étudiantes remplissait la chapelle.

A l'Evangile, le R. P. Blanche, des Frères Prêcheurs, monta en chaire et prononça, selon l'usage, le panégyrique du saint Docteur.

### Discours du R. P. Blanche

*Dominus Deus aperuit mihi aurem, ego autem non contradico, retrorsum non abii.*

Le Seigneur Dieu m'a ouvert l'oreille, et je n'ai point résisté ; je ne me suis point retiré en arrière. — (ISAÏE, L. 5.)

Le premier biographe de saint Thomas d'Aquin traduisait en ces termes l'impression faite par le jeune religieux au début de son enseignement à Paris : « Lorsqu'il commença, écrit-il, à répandre dans ses leçons ce que naguère il avait résolu de couvrir de silence, Dieu mit en lui tant de science et sur ses lèvres un tel don d'enseigner, qu'il semblait surpasser tous ses pairs et les maîtres eux-mêmes, et que, par la clarté de son enseignement, il excitait

plus que personne, chez les étudiants, l'amour de la science. Il allait, en effet, soulevant de nouvelles questions dans ses leçons, trouvant une manière nouvelle et claire de les résoudre, apportant pour cette solution des raisons nouvelles. Aussi quiconque l'avait entendu enseigner ces nouveautés et trancher les difficultés par des arguments nouveaux ne pouvait douter que Dieu n'eût éclairé d'une nouvelle lumière cet esprit qui, dès l'abord, montrait une telle décision de jugement qu'il n'hésitait pas à enseigner par la parole et par la plume des opinions nouvelles que Dieu avait daigné nouvellement lui inspirer. »

Pour n'être pas exemptes d'affectation, ces paroles rendent cependant avec fidélité l'effet produit sur ses contemporains par les premières leçons de frère Thomas. Un homme, comme il y en a tant de nos jours, pour qui la liberté est l'affranchissement de toute règle et la première condition de l'originalité, le mépris de toute tradition, s'il ne connaissait saint Thomas que par cette description, ne serait-il pas tenté de le prendre pour le type achevé du novateur comme il le conçoit ? Eh quoi ! songerait-il, il se trouvait donc, en plein Moyen Âge, un esprit qui avait déjà secoué le joug si pesant du passé ; qui, refusant de s'en laisser imposer par ce que d'autres avaient pensé avant lui, cherchait de toute la vigueur de son intelligence des voies où personne encore n'avait marché !

Nous qui sommes plus familiers avec le saint Docteur, nous pouvons mesurer toute la fausseté d'une telle opinion. Novateur, certes, il l'a été ; son génie vaste et pénétrant lui a découvert des horizons qu'on n'avait point aperçus auparavant. Mais ce qui frappe en lui, ce qui lui vaut sans doute la place unique qu'il occupe dans l'histoire de la pensée humaine et dans l'enseignement catholique, c'est que cette production d'idées nouvelles, il la doit pour une large part à l'attention ardente et respectueuse avec laquelle il s'est penché sur l'œuvre des grands esprits qui l'avaient précédé. Si paradoxal que cela puisse sembler, je ne crains pas de dire, qu'une des sources les plus abondantes de l'originalité chez saint Thomas, un des moyens les plus puissants de découverte, ce fut sa docilité.

Après que, d'année en année, les merveilles de son génie, et tant de si éclatants aspects de sa personne, de sa sainteté et de sa gloire vous ont été décrits dans cette chaire avec tout le prestige de l'éloquence, pour ne point excéder ma faible mesure, je voudrais m'arrêter aujourd'hui à cette humble vertu, je voudrais regarder cet élément obscur, ce germe maintenant disparu dans ce qui est devenu l'arbre immense. Et comme, suivant la pensée de Pascal, tout est grand dans une grande âme, je m'assure qu'il y a là un sujet qui n'est point indigne de vous être proposé ; mais, pour cette même raison, j'ai besoin d'avoir ici pour guide celui que j'entreprends de célébrer. C'est de lui qu'il me faut apprendre, pour vous en parler avec moins d'appréhension, ce qu'est la docilité et ce qui la rend nécessaire, comme c'est par lui que je souhaite que la grâce nous soit obtenue de la voir croître dans nos âmes. Aux lumières, qui nous viendront de lui, nous apprécierons mieux ensuite comment saint Thomas se montra d'une docilité parfaite envers Dieu, envers les hommes et même envers la nature inférieure.

## I

Il y a des mots et des choses pour lesquels à une certaine époque de la vie il est comme fatal que l'on éprouve une répugnance instinctive. A ce jeune homme tout fraîchement échappé de son collège, en train de s'ébattre dans sa

nouvelle liberté, avisez-vous de parler de docilité, risquez-vous même à en faire l'éloge, s'il n'ose vous contredire, vous lirez clairement sa réponse dans l'ironie de son sourire. La docilité, bon pour les enfants ! pour ceux qui ont besoin d'être guidés pas à pas, parce qu'ils sont trop faibles et trop ignorants ! Et cette réponse, beaucoup d'hommes d'âge mûr, revenus pourtant de bien des illusions, vous la feraient encore. « Nous avons passé l'âge », diraient-ils. La docilité leur répugne, parce qu'ils pensent qu'elle est la vertu, si c'en est une, de ceux qui ne peuvent en avoir d'autres ; parce qu'elle leur paraît aveugle et purement passive. Quelle erreur ! La docilité n'est ni aveugle, ni passive. Elle n'est pas aveugle. Réfléchissons au mot. Il désigne tout d'abord une vertu de l'intelligence. L'homme docile n'est pas seulement, ni même en premier lieu, l'homme qui sait obéir, et ce serait déjà très grand ; l'homme docile, c'est, avant tout, l'homme qui sait ouvrir son âme à la vérité qu'on lui propose et la comprendre, c'est l'homme qui se laisse enseigner.

Saint Thomas fait de la docilité une partie de la prudence, parce que la prudence nous dirige dans nos actions ; et comme les circonstances de nos actions se multiplient et varient à l'infini, c'est surtout dans ce domaine qu'il est impossible à un seul homme de savoir par lui-même tout ce qu'il a besoin de connaître. Il devra donc prendre conseil, recourir à l'expérience des gens avisés, en particulier de ceux qui, ayant longtemps vécu, ont vu beaucoup de choses ; il devra se faire le disciple des vieillards. Mais saint Thomas est loin de réserver la docilité à la seule prudence, et il déclare nettement qu'elle est utile à tout progrès intellectuel : *Docilitas utilis est ad quamlibet virtutem intellectualem....* Prenons-la donc dans toute cette étendue et augmentons encore son domaine.

Si l'on s'en tenait au mot, il n'y aurait de docilité que lorsqu'il y a enseignement, et il n'y a enseignement que lorsqu'une intelligence nous communique sa pensée ; ce qui a lieu, d'ordinaire, par une expression matérielle, écriture ou parole. Il n'y aurait donc de docilité, à proprement parler, qu'envers Dieu, les anges et les hommes. Quant au reste du monde, nous nous tiendrions quitte envers lui. Mais il n'y a pas que la parole qui soit un langage. Les choses elles-mêmes, qu'elles soient ou non douées de vie et de sentiment, ont aussi leur langage. Elles ont leur enseignement, — combien large ! combien vivant ! mais aussi combien grave et combien redoutable ! Elles nous parlent à chaque instant, elles nous pressent de réfléchir à ce qu'elles nous présentent. Leur voix est humble, elle s'insinue plutôt qu'elle ne commande, mais comme la voix de quelqu'un qui dissimule à peine des menaces ; « Tu peux nous comprendre disent-elles, tu es fait pour nous comprendre et nous, nous sommes faites pour être comprises. Tu peux nous comprendre et par là tu nous es supérieur, mais si tu ne nous comprends pas, nous, nous pouvons t'écraser. » C'est, retourné, le mot de Pascal sur le roseau pensant, aussi fortement vrai en ce sens que dans l'autre. Je n'invente pas ces paroles. Si vous voulez les lire écrites en traits de feu et de sang, ouvrez l'immense livre des catastrophes qui ont décimé le genre humain : vous y verrez des milliers de vies fauchées parce que les hommes n'avaient pas entendu la voix des choses ou ne l'avaient pas comprise. C'est donc jusqu'à cette voix que doit descendre la vraie docilité. Et alors, vous voyez si l'on peut dire que la docilité est aveugle et si elle n'est pas plutôt, pour tout esprit, la porte étincelante de la lumière : *porta lucis fulgida*.

La docilité n'est pas non plus passive. Sans doute, la docilité n'est pas la force qui nous fait produire ; c'est, au contraire, la disposition qui nous rend

aptes à recevoir ; mais comme toute vertu, elle est pour la plus grande part une œuvre de conscience et de volonté. Par nature, il est vrai, suivant la diversité des tempéraments et des caractères, nous reflétons plus ou moins facilement, plus ou moins fidèlement, ce qui se passe au dehors et vient faire impression sur nous ; mais sur ce point comme sur d'autres, la volonté peut perfectionner la nature, la rendre plus souple et mieux disposée.

Ainsi comprise, la docilité n'est pas la marque d'un caractère faible, bien loin de là. Elle est l'effort conscient de l'homme qui impose silence à son âme, qui contient par une maîtrise souveraine l'élan d'une activité fébrile, qui fait taire tout orgueil, dépouille toute suffisance, pour accueillir en lui, aussi complètement, aussi purement, pardonnez au philosophe, — aussi objectivement — que possible, ce que Dieu, les hommes ou la nature ont à lui dire. C'est la pensée même de saint Thomas. Pour parfaire la docilité, dit-il, l'effort humain est très puissant : *ad ejus consummationem plurimum valet humanum studium*. En effet, par sa volonté, l'homme applique son âme aux enseignements qui lui sont présentés ; *applicat animam documentis* : application soigneuse, fréquente, respectueuse, *sollicite, frequenter, reverenter*. Ce n'est pas un simple contact, c'est une aspiration, une absorption parfaite, une assimilation, sans rien négliger par paresse, sans rien mépriser par orgueil : *non negligens propter ignaviam, non conŕemnens propter superbiam*. Et voilà dressée devant vous, par le verbe d'airain du Maître, la mâle statue de la docilité. Ni aveugle, ni passive, elle n'est que la faculté perfectionnée de recevoir, elle n'est que l'achèvement de cette sublime puissance qu'a l'homme de n'être pas emmuré dans son être, mais de pouvoir y faire entrer tous les autres, d'être comme un cristal que le moindre choc fait vibrer, comme le reflet vivant des plus vives lumières et des moindres clartés.

On peut donc sans déchoir être docile. Mais avons-nous besoin de l'être ? La réponse va de soi : Non seulement il nous est bon d'être dociles, mais cela nous est nécessaire et je crois superflu d'y insister longuement. Quelques mots suffiront à mettre cette vérité dans tout son jour. L'enfant qui vient au monde est dénué de tout ; son existence est alors si frêle qu'un souffle pourrait l'emporter. Et pourtant, dans ce corps abandonné, dans cette âme qui ne se révèle que par des vagissements, sommeille une formidable puissance, une puissance qui peut se mesurer avec l'immensité de l'univers et qui tiendra sans cesse à l'absorber. Cette puissance, vous l'avez nommée, c'est l'intelligence. Mais cette puissance incomparable n'est qu'une puissance, quelque chose qui peut être, qui sera, à mesure que les circonstances viendront solliciter son activité, mais qui ne peut rien qu'avec le multiple et incessant concours des choses qui l'environnent. Elle ne peut rien qu'en prenant au dehors. C'est la loi que l'homme rencontre à son berceau et qui le régira jusqu'à la tombe. Non, l'homme ne peut rien connaître, il ne peut même pas prendre conscience de lui-même si son âme endormie ne reçoit l'éveil du dehors, et ce sommeil le reprendra bientôt si le contact vient à cesser. Malheur à l'homme qui s'arrête au milieu de la vie, qui ferme les yeux sur le monde disant : « J'ai assez vu ! ». S'il se livre à cette illusion, si, oublieux de sa condition, admirant la force constructive de son intelligence, il s'abandonne sans frein au désir d'élever avec ses idées un palais de cristal, s'il s'amuse à tailler des facettes, s'il s'enivre de la lumière qui se joue dans leur limpidité, cet homme est condamné ; la vie se retire de lui, il reste seul dans cette stérilisante clarté. Le monde a continué sa route, de toutes parts les choses s'organisent sous un aspect qu'il n'a point aperçu. Autour de lui, montent des voix inconnues, qu'il

croit faibles parce qu'il en est loin, et pourtant ces voix sont multitude. Les rumeurs d'abord confuses et dispersées se rapprochent, s'unissent, se fondent en un vibrant faisceau, une immense clameur jaillit qui ébranle toute la terre. Alors le temps de dormir est passé, l'homme s'éveille en sursaut et veut fuir, car il n'est qu'un fétu devant le flot montant. Heureux s'il peut échapper à ce nouveau déluge pour lequel il n'a point songé à se bâtir une arche !

Cet homme, saint Thomas ne le fut jamais, et ce qu'il a construit, ce n'est pas un palais de cristal ; c'est la nef de granit de l'Eglise, où l'ombre et la clarté mêlées en un jour adouci entr'ouvrent des profondeurs sans fin. Si son édifice est solide, c'est que la docilité est à la base, et si cet édifice, qui compte déjà des siècles, garde, comme c'est ma conviction, l'immobilité de ses assises et la fermeté de ses lignes, c'est en grande partie à la docilité de saint Thomas qu'il le devra.

Voyons donc brièvement comment saint Thomas l'a pratiquée ; comment il fut parfaitement docile envers Dieu, envers les hommes et les choses.

Vous savez avec quelle admirable sûreté la vie du grand Docteur se tourna du premier coup vers ce qu'il lui importait le plus de connaître, vers la source de toute réalité. Dieu, suprême explication, unique fin des choses. Est-ce à dire qu'il n'ait pas eu d'enfance ? D'un homme qui fut toujours ennemi de tout excès, qui, plus tard, devait si bien voir le moment et la place de chaque chose, j'ai peine à le croire. Il fut enfant, lorsque c'était le temps de l'être. L'enfant, tout gonflé d'une vie où se ramassent, où se tendent jusqu'à rompre les expansions futures de l'âme et du corps, s'enivre du mouvement qui trompe sa soif d'activité. Saint Thomas n'y était, certes, pas insensible. Sa naturelle gravité tempérait cette ardeur, mais il devait, lui aussi, jouer et prendre plaisir au mouvement ; il devait lui arriver de suivre d'un œil avide, dans la lumière de l'été, le vol titubant du papillon : je le vois très bien, de ses joues rondes de petit garçon, de sa bouche naïve, gaîment entr'ouverte, rendre aux fleurs leur sourire, quand, au souffle du vent, elles le saluaient de leurs têtes joyeuses dans la verdure des prairies. L'odeur forte et suave des foins coupés lui semblait l'encens de la terre montant vers Dieu, après les longues ardeurs du jour, quand le soleil, baissant, allait sombrer sous l'horizon. Il y avait en lui un fonds de poésie qui devait, plus tard, glisser, par instants, comme une huile claire et embaumée dans les raides articulations des démonstrations scolastiques. Parfois, la lumière adoucie d'une vaste et reposante image venait estomper les cimes durement découpées des chaînes métaphysiques. Après avoir poursuivi par une de ces analyses serrées dont il a le secret le mystère de la nature humaine : L'homme, concluera-t-il, l'homme est un horizon où la terre et le ciel se touchent. De l'urne encore silencieuse s'épancheront plus tard les flots au rythme large et pur des hymnes eucharistiques, répandus aux pieds du Sauveur par cette âme aussi tendre que forte.

Saint Thomas posait donc son regard d'enfant sur toutes les choses qui se trouvaient à sa portée. Mais déjà, et c'est ce qui le distinguait de l'enfant ordinaire, il pressentait que, comme pour bien voir l'ensemble d'un paysage, c'est d'un sommet qu'il faut le regarder ; ainsi, lorsqu'il s'agit du monde, de la réalité sous toutes ses formes, il faut atteindre l'unique sommet qui se dresse au-dessus de tout, il faut remonter jusqu'à Dieu. Dès ses premières années, l'Esprit-Saint murmurait à ses oreilles cette leçon capitale, et saint Thomas l'écoutait docilement. Dès le matin, le Seigneur éveille mon oreille, et moi je ne résiste pas, je ne me suis pas retiré en arrière.

« Personne n'a jamais vu Dieu, dit saint Jean ; le Fils unique, qui est dans le

sein du Père, voilà celui qui nous l'a révélé. » Avant d'ouvrir un seul livre, avant d'aller s'asseoir aux pieds des maîtres, il fallait ramener son âme du dehors, la séparer des rumeurs du monde, lui faire un rempart de silence, et là, dans le secret du cœur, chercher Jésus-Christ pour en recevoir les paroles de la vie éternelle. C'est ce que fit saint Thomas; ce fut plus de la moitié de sa vie. On ne le vit jamais lire, écrire, enseigner ou prêcher avant d'avoir levé son âme vers les hauteurs d'où venait la lumière; il priait avec larmes, et quand, se relevant, il dictait, comme cela lui arrivait souvent, à trois ou quatre secrétaires, sur différents sujets, sans jamais les confondre, on sentait bien qu'il répétait les paroles d'une voix intérieure beaucoup plus qu'il ne fixait le résultat de ses propres recherches. Un jour, ravi à lui-même par les accents de cette voix, il parut s'endormir, et cependant il continua de dicter, et la trame des mots mystérieux ne fut point rompue, la chaîne des idées ne perdit point d'anneau.

A certains moments, ce n'était plus seulement cette parole cachée qui se faisait entendre; du Ciel descendaient près de lui quelques-uns de ceux que la claire vision de la Vérité et de la Beauté parfaites tient éternellement en joie. Ils venaient, envoyés par Dieu, qu'avaient fléchi les supplications du saint Docteur. Ces traits sont bien connus et je ne m'arrêterai pas à les reproduire. Pourtant j'en veux détacher un qui met en pleine lumière l'avidité chez saint Thomas de l'enseignement surnaturel. Il était alors à Naples, et priait dans l'église du couvent, lorsqu'il vit venir, à lui un religieux de son ordre, F. Romain, auquel il avait cédé sa chaire à l'Université de Paris. Il alla à sa rencontre, le visage joyeux et lui dit : « Soyez le bienvenu ! Quand êtes-vous arrivé ? » Romain lui répondit : « J'ai passé de cette vie à l'autre, et à cause de votre mérite j'ai obtenu de vous apparaître. » Alors saint Thomas, trouvant, au lieu d'un voyageur d'ici-bas, un habitant du monde bienheureux, laissa toute question terrestre; et après qu'il eut appris que son âme plaisait à Dieu et marchait dans la voie du salut, sa seconde pensée fut pour cette science à laquelle il avait voué sa vie. « Frère Romain, dit-il, que dois-je penser de cette question que nous avons fréquemment agitée : les vertus que nous avons acquises en la vie présente demeurent-elles dans la patrie ? Et puisque vous jouissez à présent de la vue de Dieu, dites-moi si vous le voyez sans aucune idée intermédiaire ou bien par le moyen de quelque idée ou forme intellectuelle ? » Et Romain répondit par le verset du psaume : « *Sicut audivimus, sic vidimus in civitate Dei nostri* » Ce que nous avons entendu enseigner ici-bas, nous l'avons vu dans la cité de notre Dieu.

Ainsi toujours anxieux touchant le résultat de son propre travail quand il s'agissait des choses divines, il n'osait s'appuyer avec une entière confiance sur les vues les plus pénétrantes de son génie. Sans le moindre scepticisme à l'égard de la raison humaine, il eut au plus haut degré le sens de l'inaccessible divin. Aussi scrutait-il avant tout ce que Dieu nous a dit de lui-même par la révélation, ce que l'Eglise qui garde ses paroles nous en apprend, ce que les Saints Pères reflètent encore du plein soleil qui a lui sur le monde. Il puisait le surnaturel à ses sources et, par là, il était dans le sens profond, dans le sens scientifique du mot, un vrai théologien. A la fin de sa vie, comme les vérités divines se découvraient à lui avec une clarté croissante, il n'osait plus en écrire quoi que ce soit : « Frère Réginald, dit-il à son compagnon qui insistait, non, je ne puis plus, tout ce que j'ai écrit me paraît une paille méprisable. » C'est cette paille pourtant que l'Eglise a recueillie avec tant de soin, mais avec la paille elle a aussi recueilli le grain, je veux dire l'esprit qui

anime toute l'œuvre, cet esprit vraiment théologique qui incite l'intelligence à ne jamais se satisfaire de ses raisonnements, comme si elle y avait enfermé Dieu, mais à monter, monter toujours, à le chercher là où il est, au dehors dans la révélation, à l'intérieur dans la grâce par laquelle il habite en nous, afin, s'il est possible, de remplir de son être éternel nos conceptions toujours trop pauvres.

La docilité directe envers Dieu fut certainement pour saint Thomas la source de lumière la plus abondante, mais il se garda bien de croire qu'elle suffisait. Il n'ignorait pas que la vérité divine a des moyens multiples de se manifester, que ses moyens ordinaires sont la doctrine humaine que transmettent la parole et les livres et, d'autre part, l'ordre admirable de l'univers, et que ce serait faire preuve d'un fol orgueil que de méconnaître cette vérité dans les sources plus humbles où Dieu veut que nous allions la puiser. Son biographe Guillaume de Tocco nous dit la joie et l'empressement du jeune religieux lorsque envoyé à Cologne il entendit l'enseignement si profond du bienheureux Albert le Grand et il note le soin avec lequel il rédigea le commentaire de son maître sur la morale d'Aristote. Saint Thomas était tellement persuadé des avantages de la docilité qu'il était prêt à recevoir la vérité de la bouche la plus humble et qu'il se soumettait volontiers à ses égaux. Vous connaissez ce trait charmant du novice qui voulut venir à son aide en lui expliquant une leçon difficile. Saint Thomas accepta toutes les explications, jusqu'au moment où le professeur improvisé, s'étant embrouillé, fut obligé de recourir aux siennes. Eh bien, saint Thomas garda cette attitude toute sa vie ; toute sa vie il resta convaincu qu'on pouvait lui apprendre quelque chose. Quand, sa science reconnue, il dut rompre le silence pour enseigner à son tour, il ne crut pas avoir fini d'écouter et de s'éclairer. Il se garda bien de s'enfermer entre quelques livres. Aussi bien que l'antiquité sacrée, il scruta toute l'antiquité profane, telle qu'on pouvait la connaître de son temps : il lut tout, philosophes, juristes, orateurs, historiens, poètes, même les poètes comiques, les livres de science et jusqu'à des traités d'art militaire. Dans sa bibliothèque, avec Aristote et ses Commentateurs grecs, figurent les écrits des Arabes, ceux de quelques juifs ; Térence s'y trouve à côté de Virgile, Tite-Live auprès de Cicéron.

Ses historiens ont signalé l'ardeur avec laquelle il cherchait les documents nouveaux. En voyage, il ne manquait jamais d'explorer les bibliothèques des couvents où il passait et combien de fois s'attarda-t-il dans celle de saint Louis, toujours largement ouverte, et qui était une des plus riches qu'on pût voir. Il ne faut donc pas nous représenter saint Thomas comme l'homme de quelques livres, inaccessible à ce qui ne lui est pas familier ; non, il puisait à toute source, sachant y reconnaître son bien ; il comparait ses pensées à celles des autres hommes, qu'ils fussent encore vivants ou que le passé les eût ensevelis. Il ne repoussa pas les Arabes parce qu'ils étaient des Arabes et des mécréants, il ne repoussa pas les Juifs parce qu'ils étaient les descendants de ceux qui crucifièrent le Sauveur ; et pourtant l'on sait si ce souvenir était encore puissant au Moyen-Age ; non, il ne repoussa personne de peur de perdre une vérité. En un siècle et en un monde où les communications rapides étaient impossibles, où l'information telle que nous l'entendons aujourd'hui n'existait pour ainsi dire pas, saint Thomas eut le mérite, le courage intellectuel, de se mettre en quête de tout ce qui pouvait l'éclairer, de tout ce qui pouvait reculer les bornes de sa science. Il l'avouait lui-même ingénument, il eût donné une ville pour un livre et quelle ville, la capitale du roi de France !



Enfin, saint Thomas, si docile envers les hommes, même les plus humbles, même les plus étrangers à son temps, à son pays et à sa religion, mit le comble à sa docilité en se montrant docile envers les choses. Pouvait-il faire autrement, lui qui professait que nos pensées ne sont vraies que si elles sont conformes aux choses, que si elles sont non pas seulement un arrangement d'idées très habile et exempt de contradictions, mais avant tout le reflet fidèle de ce qui existe? Aussi, maintes fois, a-t-il rappelé avec vigueur la nécessité du retour aux données des sens. S'il s'agit de la connaissance des objets matériels, cette nécessité est évidente. « Celui, dit-il, qui se livre à l'étude du monde, ne cherche à connaître la nature de l'animal, de l'arbre, de la pierre, que pour connaître les éléments des objets que ses sens lui présentent, de même que l'ouvrier ne tient à connaître la nature d'un outil et comment il se fabrique que pour en fabriquer un ». Mais saint Thomas va plus loin. « Or, ajoute-t-il, comme tout ce que nous comprenons en cette vie, nous le connaissons par comparaison avec les objets qui tombent sous nos sens, il est impossible que le jugement de notre intelligence soit parfait si la fonction des sens est entravée » ; et je puis ajouter : il est évident que ce n'est pas seulement la maladie qui entrave les sens dans leur fonction, mais une négligence volontaire est encore plus puissante pour les rendre inutiles. C'est bien ainsi que l'entend le cardinal Cajetan, le plus fidèle interprète du Maître. « Il arrive de commettre des erreurs sans nombre, dit-il, à ceux qui commencent par le haut et échafaudent leurs doctrines sans tenir compte du témoignage des sens. » — « *Contingit in plurimos labi errores qui iudicium inchoant a superioribus et ordinant doctrinas suas inconsultis sensibus.* » — Ce n'est pas que je veuille vous présenter saint Thomas comme un naturaliste ou un physicien consommé. A son époque, les méthodes qui nous ont appris à déchiffrer la superficie du monde sensible n'étaient point pratiquées, à peine soupçonnées. Saint Thomas est un théologien et un philosophe, il le sait et se donne comme tel ; mais il avait cette docilité envers la nature qui est la meilleure part de l'esprit scientifique. Il prévoyait que le cours des temps et des observations plus précises feraient peu à peu la lumière sur les lois naturelles du monde sensible, et il l'a déclaré nettement : « La philosophie naturelle, dit-il, — ce qui correspondait en partie à la physique, la chimie, l'histoire naturelle de nos jours ; — la philosophie naturelle, à cause des expériences, a besoin de temps. » Et dans un autre passage : « Les hypothèses des anciens sur les phénomènes qui apparaissent dans les étoiles ne sont pas nécessairement vraies, et il se peut que ces phénomènes trouvent leur explication dans quelque autre loi encore inconnue aux hommes. » — « *Secundum aliquem alium modum, nondum ab hominibus comprehensum.* » — N'est-ce pas là le langage d'un vrai savant convaincu que personne ne connaît la nature que celui qui l'a longuement contemplée, surveillée, épiée, jusqu'à ce qu'enfin elle lui livre un de ses secrets? Et d'ailleurs, ça et là, dans ses livres, mille études de fine psychologie, et des observations sur les conditions corporelles des passions, sur les différents modes de sommeil et de veille sont des preuves éclatantes de sa docilité aux choses. Je ne puis m'attarder à les relever toutes. Un seul exemple pour finir.

Saint Thomas, traitant la question du commencement du monde, se demande si cette vérité que le monde a eu un commencement peut être rigoureusement prouvée par la raison, comme l'existence de Dieu ou l'immortalité de l'âme. Saint Thomas voyait toute l'importance de cette vérité pour la foi. Quelle n'eût pas été la satisfaction de son âme de croyant, la joie pieuse de son cœur, s'il eût pu trouver une raison convaincante établissant cette affirmation? N'y

avait-il pas certaines apparences que l'œuvre était possible, et n'était-ce pas une œuvre des meilleures et des plus méritoires? Quelle tentation pour tout autre que pour le grand Docteur! Mais on n'avait pas à apprendre à saint Thomas qu'il n'y a de vertu que là où il y a vérité, et qu'il n'y a vérité que là où l'on est fidèle aux choses. Que fit-il? Réprimant tout désir, toute impulsion étrangère à la volonté de connaître, il regarda attentivement, longuement, loyalement, la nature de cet univers, et, sa conviction faite, il affirma : « Il n'y a pas de preuve possible, seule la foi nous apprend que ce monde a commencé. Disons-le donc, de peur qu'en faisant de mauvaise science nous n'appréhensions à rire aux incrédules. »

C'est ainsi qu'a parlé et agi saint Thomas, et voilà pourquoi l'Eglise peut le proposer sans crainte, non seulement comme l'idéal du théologien, mais aussi comme le modèle de l'homme de science, et ce ne sont là, d'ailleurs, que les deux aspects d'un même personnage, le serviteur de la vérité. Serviteurs de la vérité, c'est ce que nous voulons être ici, dans cet Institut catholique, et la manière dont nous la servons est essentiellement la même que celle de saint Thomas. Quels que soient l'âge, la science, les titres, le renom de ceux qui enseignent dans ces murs, aucun n'a honte d'être docile comme le fut l'Ange de l'Ecole. Loin de rompre avec le passé, ils prennent sur la tradition leur plus ferme appui, s'efforçant ensuite de tout leur pouvoir d'ajouter encore aux richesses anciennes. Ainsi est évité le risque de revenir sur ses pas, de renier le lendemain ce que l'on avait adoré la veille; la dernière guerre l'a bien montré. Continuons donc dans cette voie. Pour y marcher sans défaillance, il faut de l'abnégation, de l'humilité, un constant effort sur soi-même; mais aussi quelle récompense! Ici-bas, déjà, au milieu du jeu illusoire des apparences, la joie pure et profonde de toucher le roc éternel, d'y asseoir sa vie et d'aider les autres à y fonder la leur. Puis, une fois sorti des ombres de ce monde, c'est à l'océan de la lumière infinie que s'ouvrira, dans un dernier acquiescement, l'esprit docile, et cette lumière, l'envahissant, l'inondera d'un bonheur infini comme elle.

Ainsi soit-il!

\*  
\*  
\*

L'après-midi, eut lieu, dans la salle des Fêtes, la séance d'argumentation, sous la présidence de M. l'abbé Verdrie. M. Audollent, vicaire général, Mgr Farges, M. Dommergue, aumônier de Saint-Lazare, M. Lenert, curé de Saint-Nicolas du Chardonnet, s'étaient joints aux doyens et professeurs des Facultés de théologie et de philosophie et aux professeurs du Séminaire Saint-Sulpice. L'assistance, fort nombreuse, remplissait la salle.

#### Discours de Mgr le Recteur

Nous sommes tous ici très heureux, Monsieur le curé de Sainte-Clotilde, que, malgré des occupations très absorbantes, vous ayez bien voulu accepter de présider cette fête, et je veux vous dire notre reconnaissance. Vous êtes le curé de Sainte-Clotilde, et nous ne pouvons pas oublier que cette paroisse a toujours été très dévouée à l'Institut catholique et nous a toujours fidèlement soutenus. Mgr Gardey n'aimait-il pas, dans ce langage imagé qu'il affectionnait, à se dire notre père nourricier? Vous êtes son digne successeur, et si vous

lui avez succédé dans ses œuvres, vous lui avez aussi succédé dans son affection pour nous.

Mais vous n'êtes pas seulement le curé de Sainte-Clotilde, vous êtes Monsieur Verdrie, et j'entends par là que vous êtes surtout vous-même.

Vous êtes un Parisien plein de malice et d'esprit, ce qui n'exclut pas en vous l'esprit surnaturel.

Vous êtes un des prêtres les plus cultivés du diocèse de Paris, après avoir été l'un des plus brillants élèves du Petit-Séminaire de Notre-Dame-des-Champs, où vous teniez constamment la première place. Vous avez fait ensuite d'excellentes études à Saint-Sulpice. Je regrette que vous n'ayez pas été étudiant à l'Institut catholique; mais le diocèse de Paris ne nous a guère habitués à recevoir ses plus brillants sujets que réclame tout de suite après leur ordination le ministère paroissial.

Enfin vous avez été un apôtre distingué de la jeunesse. Pendant dix ans vous avez été à la tête de la conférence des jeunes gens du Lycée Condorcet, œuvre ancienne et illustre annexée à la paroisse Saint-Louis d'Antin; et les regrets de ces jeunes gens, de leurs familles, de leurs maîtres, vous ont accompagné lorsque vous avez quitté Saint-Louis d'Antin pour devenir curé de Sainte-Clotilde.

Vous avez ici devant vous d'autres jeunes gens, ecclésiastiques et laïques. Vous saurez leur donner des conseils qui leur iront au cœur. Ces jeunes gens sont aussi très cultivés; ce sont des disciples fidèles de saint Thomas d'Aquin. Le grand docteur a trouvé beaucoup de nouveaux disciples pendant cette guerre, parce qu'on a compris que les principes philosophiques, ne sont pas indifférents dans la vie et que telles ou telles conséquences bonnes ou détestables finissent tôt ou tard par découler des principes. Au cours de son récent voyage en Amérique, le Cardinal Mercier disait aux étudiants de l'Université Laval à Québec que saint Thomas lui avait beaucoup servi dans cette guerre. La philosophie thomiste, disait-il, lui avait appris à lutter pour le bon combat et elle lui avait fait voir dans le Kantisme un péril mortel pour la société. Elle lui a appris aussi à mettre Dieu au-dessus de tout et à tout lui sacrifier.

Je veux également, bien qu'il ne soit pas présent au milieu de nous à cause de sa grande fatigue, remercier le Père Blanche des grandes leçons qu'il a rappelées ce matin à cette chère jeunesse qui voudra imiter la docilité du saint docteur.

A votre tour, vous allez leur donner les conseils que vous suggérera votre expérience de pasteur et tous avec la même docilité que saint Thomas, nous nous efforcerons de les suivre.

En mon nom, au nom de tous ces jeunes gens, au nom de l'Institut catholique, merci d'avoir bien voulu venir aujourd'hui parmi nous.

Lorsque les applaudissements eurent cessé, M. le Président donna la parole aux argumentateurs, MM. Thomas GREENWOOD et Désiré BOULEY.

Avec une originalité pleine d'humour, qui provoqua, à maintes reprises les joyeux applaudissements de l'auditoire, M. Thomas Greenwood qui s'exprime très facilement et très correctement en français, exposa la thèse suivante : *Le syllogisme n'est pas, comme l'a prétendu Stuart Mill, une pétition de principe, ni, comme l'a écrit Henri Poincaré, un intermédiaire parasite; mais un instrument de découverte.*

Pour Aristote, dit-il le monde est un système d'essences subordonnées les unes aux autres, suivant une vraie hiérarchie; et l'on aurait la clef de l'univers si l'on connaissait la hiérarchie des formes. Il est des formes que l'esprit atteint directement; il les définit; mais les propriétés de la plupart d'entre elles nous sont inconnues. Pour déterminer les qualités nécessaires d'une essence donnée, nous devons rattacher cette essence à des formes supérieures déjà connues ou définies, au moyen du syllogisme catégorique de la première figure.

La majeure de ce syllogisme affirme d'un sujet universel, d'une essence, une propriété intuitivement connue ou légitimement attribuée à ce sujet. Elle contient virtuellement toutes les propositions particulières dont le sujet sera fourni par l'une des espèces ou l'un des individus compris dans l'extension du terme générique. Mais l'idée universelle qu'exprime le sujet de la majeure ne se confond pas avec la collection des cas particuliers dont elle représente les communs aspects: l'homme n'est pas le genre humain. Et maintenant la mineure du syllogisme réalise l'une des virtualités de la majeure, en transportant à une espèce ou à un individu la propriété affirmée du genre. De sorte que la conclusion, qui exprime cette conséquence, constitue un progrès réel de la pensée.

Bien souvent, nous connaissons la conclusion d'un syllogisme avant de le formuler; mais nous connaissons cette conclusion comme une fin à atteindre, une hypothèse à vérifier, et non point comme un résultat déjà obtenu. C'est le syllogisme qui nous donne la certitude, et ici encore il nous fait acquérir des vérités nouvelles, car la science ne consiste pas seulement à connaître une chose, mais aussi à en savoir la cause. Et il ne faut pas croire que la conclusion du syllogisme est la condition de la majeure, car celle-ci n'est pas une proposition collective, mais une proposition universelle, obtenue par la considération d'un petit nombre d'individus. De plus, la majeure s'obtient, bien souvent par une simple analyse du sujet: dans ce cas, tout au moins, le syllogisme n'est pas une pétition de principe ou une tautologie.

Le syllogisme prend une grande importance dans les sciences positives et surtout dans les mathématiques, ou, en permettant à l'esprit de passer du simple au complexe, chacune de ses conclusions marque un nouveau progrès.

M. Désiré BOULEY attaqua cette thèse avec beaucoup de force, en utilisant les arguments de Locke, de Stuart Mill et de Spencer. La lutte devint très vive à certains moments; le président, n'y voyant pas d'issue et convaincu, dit il, que cette joute chevaleresque pourrait facilement se prolonger jusqu'à minuit, se décida, bien qu'à regret, à l'interrompre.

M<sup>lle</sup> Yvonne PAGNIEZ succéda aux argumentateurs et lut avec un véritable talent une étude très claire, très approfondie et très philosophique sur *l'Originalité de l'activité psychologique*. Elle décrivit l'éveil de cette activité dans l'enfant, puis son mécanisme dans l'homme normal; très finement elle analysa le phénomène que produit tout à coup dans l'âme l'absence d'un objet ou d'un être auquel nous sommes accoutumés. Puis elle montra l'originalité de l'activité psychologique dans l'écrivain ou dans l'artiste; cette originalité s'explique par un choix spécial entre les couleurs pour le peintre, entre les mots pour l'écrivain. Aucun détermi-

nisme ne peut jouer ici, et cette originalité est une preuve de l'âme spirituelle et immortelle.

C'est un signe des temps, se disaient sans doute, comme nous-même, les auditeurs, qu'aujourd'hui une jeune fille puisse rivaliser brillamment avec n'importe quel étudiant en philosophie, et sans pédantisme, mais avec force et netteté, traiter les problèmes les plus ardues de cette science, comme jadis Catherine d'Alexandrie. Quels progrès dans cette voie depuis vingt ans ! La cause de Dieu et de l'Eglise ne saurait y perdre...

Avant de clore la séance, M. le Curé de Sainte-Clotilde adressa à l'auditoire les paroles suivantes :

MONSEIGNEUR LE RECTEUR,  
MESSIEURS,

La première qualité d'un historien, c'est l'impartialité. Et je crois bien, Monseigneur, que vous avez manqué à cette règle en ouvrant cette séance. Vous avez renversé les rôles. Vous m'avez remercié d'être venu ; c'est à moi de vous dire ma gratitude de m'avoir invité. Vous m'avez prêté des mérites que je n'ai pas ; mais vous m'avez vu à travers Mgr Gardey, mon vénéré prédécesseur. Et à ce titre, j'accepte ce qui a été dit du curé de Sainte-Clotilde, et, à son exemple, j'encouragerai de toutes mes forces mes paroissiens à soutenir l'Institut catholique.

Cette journée a été une véritable fête de l'esprit. Ce matin, nous avons entendu un très beau panégyrique, et en l'écoutant, nous avons pratiqué avec plaisir, vis-à-vis du prédicateur, la vertu qu'il nous a présentée en saint Thomas : la docilité. Cette après-midi, nous venons d'entendre des argumentateurs pleins d'entrain et de vigueur. De même, M<sup>lle</sup> Pagniez nous a lu un remarquable travail, dont la conclusion fut si consolante, si raffermissante, puisqu'elle nous montrait l'activité de l'âme immortelle.

Vous m'avez demandé, Monseigneur, de donner des conseils à ces jeunes gens. Je ne puis que souhaiter, Messieurs, de voir la célébration solennelle de cette fête de Saint Thomas contribuer — c'est le but pour lequel elle a été instituée — à développer parmi vous l'estime, je dirai la ferveur des études intellectuelles auxquelles vous vous livrez ici ou dans d'autres enceintes, et en particulier l'estime et la ferveur des spéculations philosophiques, *ad mentem S. Thomæ*. L'insistance des Souverains Pontifes, depuis Léon XIII, pour que la philosophie de saint Thomas soit mise en honneur dans toutes les Ecoles catholiques, surtout supérieures et tenue comme la philosophie normale de l'Eglise, est très significative. L'Institut catholique de Paris, toujours docile aux directions romaines, a accentué encore récemment son empressement à y obéir, en organisant ici une Faculté de Philosophie, et non pas de Philosophie tout court, mais de Philosophie *scolastique*. Ce même mouvement de retour vers la méthode et les doctrines de saint Thomas s'observe partout ailleurs, du moins dans les milieux où l'Eglise exerce une influence efficace sur l'enseignement. On osera dire peut-être que l'Eglise, en faisant sienne si ouvertement, si catégoriquement, une certaine philosophie, témoigne d'un ostracisme intellectuel insupportable. Ne semble-t-elle pas frapper d'interdit tout effort de l'esprit humain vers une meilleure solution de l'énigme du monde, plus complète, plus approfondie, mieux en harmonie avec les données d'une science toujours en progrès ? N'est-ce pas une gageure que de déclarer d'avance cette solution

impossible? d'arrêter net la spéculation au stade atteint par saint Thomas au XIII<sup>e</sup> siècle et de lui dire : Tu n'iras pas plus loin.

Aussi n'est-ce pas là du tout, que je sache, l'attitude de l'Eglise. Elle distingue nettement et sagement entre le domaine des vérités rationnelles qui, par définition même, sont dans la dépendance de la raison, et le domaine des vérités révélées, qui sont objet de la foi. Elle impose ces dernières comme des dogmes sur lesquels elle ne souffre aucune discussion : elle n'impose pas les premières et elle admet toujours que la raison les puisse contrôler et discuter. Il s'en faut notamment qu'elle présente comme intangibles absolument toutes les propositions de saint Thomas, et même les mieux établies, les mieux fondées en raison, elle ne les recommande que comme des normes dont elle déclare qu'il est téméraire de s'écarter : mais elle ne nous demande pas d'y souscrire par un acte de simple et aveugle soumission, et elle entend, au contraire, que notre esprit s'exerce très librement à en découvrir le bien fondé, et même à en éprouver la justesse et la solidité par toutes les objections et discussions qu'il nous plaira de soulever à leur propos.

L'Eglise n'a donc pas une philosophie dans le même sens qu'elle a une théologie. Elle a une théologie qu'elle reçoit de Dieu même, et que, par conséquent, elle impose d'autorité ; mais elle a une philosophie, à la manière de toute personne raisonnable qui adopte un système philosophique parce qu'il lui semble suffisamment démontré ; après tout, l'Eglise aussi est une personne raisonnable, et pourquoi, dès lors, n'aurait-elle pas le droit de faire sien tel ou tel système philosophique qu'elle juge le meilleur ? Dans ce sens, la philosophie scolastique est la philosophie de l'Eglise. Il ne s'ensuit pas cependant que toute discussion soit interdite par elle, toute investigation close, tout progrès condamné d'avance.

Si l'on cherche maintenant les motifs de la préférence donnée par l'Eglise à la philosophie de saint Thomas, ils ne seront pas très malaisés à découvrir, et l'on verra très vite que l'Eglise n'obéit pas en cela à je ne sais quel goût excessif du passé, ou quelle défiance du progrès, ou bien à un amour aveugle des doctrines toutes faites, bref à des inclinations plus ou moins passionnées et instinctives. Non, comme je le disais à l'instant, l'Eglise agit comme une personne raisonnable et éminemment raisonnable. Que veut-elle, en effet ? Très consciemment, elle est décidée, coûte que coûte, à sauvegarder la valeur de la raison, à défendre l'objectivité, la solidité de nos concepts : or, la philosophie de saint Thomas, seule, par sa théorie de la connaissance, que l'on peut compléter et améliorer peut-être, mais dont le fond est immortellement solide, met hors de péril et de conteste la capacité de rendement de l'esprit humain. Partout ailleurs, je ne vois que des gens occupés à sous-estimer, à déprécier, à ruiner la valeur de nos facultés intellectuelles. Ils me font penser, tous ces Kantiens, anciens et nouveaux, à un astronome qui emploierait tout son génie à démontrer que le télescope est un instrument caduc, qui ne livre des astres qu'une image faussée et déformée, sans aucun rapport avec la réalité. Il n'y a donc plus qu'à fermer les observatoires et à laisser là l'astronomie.

De même, lorsqu'on s'attache à discréditer l'intelligence comme moyen de connaissance et qu'on la déclare incapable de fournir aucune prise sur le réel, il n'y a qu'à renverser les chaires de philosophie ; car, autant que je crois, on ne philosophe qu'avec la raison, et quelle décevante entreprise, si la raison n'est qu'un instrument impuissant ! La philosophie ressemble alors à cet animal fabuleux qui se ronge éternellement les pattes. Ne s'aperçoit-elle donc pas que les dissertations qu'elle fait contre la raison, elle les fait avec la raison

même et qu'elle tourne ainsi dans un cercle éminemment vicieux et d'une stérilité absolue ?

Tel est le motif principal qui incline l'Eglise vers la philosophie de saint Thomas, et nul ne voudra prétendre qu'il n'ait sa grande valeur en soi, indépendamment de toute préoccupation apologétique ou dogmatique.

Au surplus, on ne devra pas trouver mauvais que l'Eglise envisage aussi cette philosophie par rapport à son dogme et que, discernant entre la première et le second une certaine facilité d'alliance et d'harmonie, elle adopte plus volontiers les systèmes scolastiques que tels autres qui se concilient plus difficilement ou pas du tout avec les affirmations de son *Credo*.

Rien n'est plus défendable que cette attitude, du moment qu'elle n'impose à la raison et à ses exigences légitimes aucune abdication.

S'assurer que l'acier du canon est suffisamment trempé n'interdit pas qu'on ne s'inquiète aussi de la portée de la pièce et de l'efficacité du tir. Ainsi d'abord, en toute indépendance de raison, l'Eglise éprouve la valeur de la philosophie thomiste, et elle y adhère comme à un système vrai et fondé ; ensuite de quoi elle remarque que ce système lui sera une arme favorable pour la défense de son dogme, et elle se confirme dans sa préférence par le souci légitime de sa propre cause.

C'est ainsi, Messieurs, que m'apparaît ce que je pourrais appeler peut-être l'état d'esprit de l'Eglise sur ce sujet ; et il me semble que nous n'avons rien de mieux à faire que de le partager, tant il est sage, et d'accorder nous aussi une estime exceptionnelle à la philosophie de saint Thomas, tout ensemble pour des raisons de philosophes par une adhésion très éclairée — ce qui suppose un grand et sérieux effort d'étude et d'examen — et aussi pour des raisons d'apôtres — nous devons tous l'être — parce que nous savons que la cause de l'Eglise est intéressée à la prédominance, j'allais dire au règne de cette philosophie dans l'enseignement catholique, à son influence sur la formation des esprits.

Personnellement, hélas ! Messieurs, la ferveur dont je suis en train de faire profession est toute platonique : mille soucis divers m'obligent à laisser dormir dans ma bibliothèque et s'empoussiérer la *Somme* du Docteur Angélique ; qu'il n'en soit pas de même chez vous, et puisque vous jouissez encore des loisirs qu'exige l'étude, puissiez-vous vous donner tout entiers aux travaux que vous propose la Faculté de Philosophie scolastique.

Puisque je ne parle pas seulement ici à des étudiants de cette Faculté, je ne dois pas manquer de dire que la Philosophie n'est pas la seule science ou connaissance qui se recommande à notre attention et à nos efforts : Théologie, Droit, Histoire, Exégèse, Sciences proprement dites, quel champ immense ! Eh bien ! il faut considérer l'étude de ces connaissances du double point de vue que je signalais tout à l'heure : d'abord, parce que cette étude vaut par elle-même, comme culture de l'esprit et comme conquête d'un certain nombre de vérités susceptibles de nous enrichir — et ensuite parce que cette étude, si elle est honorée et pratiquée, au sein de l'Eglise, par ceux qui se réclament d'elle et lui sont fidèles, ne peut que servir grandement et efficacement la cause catholique.

Même dans le ministère des paroisses et des œuvres, l'action proprement dite d'un esprit cultivé, bien fourni de données étendues et approfondies dans les diverses sciences, est extrêmement féconde, si la piété et le zèle s'y joignent, bien entendu ; la parole de ce prêtre, ses jugements, ses décisions porteront et s'imposeront : il agira en profondeur et pas seulement à la surface.

Par conséquent, ceux-là mêmes, Messieurs, qui, parmi vous, ont en vue l'exercice du ministère, n'ont pas à croire qu'ils perdent leur temps en s'adonnant, s'il leur est possible, à quelques études plus poussées, plus prolongées : ils se prépareront par là une action beaucoup plus efficace.

Et quant à ceux qui entendent se consacrer pour de longues années encore et peut-être pour toute leur vie, à l'étude et à l'enseignement, qu'ils s'encouragent par la certitude qu'ils ne sauraient rendre à l'Eglise un meilleur service que celui-là. Plus que jamais, une élite intellectuelle est nécessaire au milieu de nous. On ne se trompe pas quand on dit que les idées mènent le monde : le catholicisme perdrait peu à peu toute prise sur la société, s'il n'était pas une doctrine intellectuelle capable de défendre ses titres devant n'importe quel aréopage.

Il importe absolument d'établir qu'il n'y a pas de scission nécessaire entre la vérité d'ordre scientifique, philosophique ou historique et la vérité religieuse : si nous n'établissons pas cela, il nous servira de peu de multiplier et d'intensifier les manifestations d'activité, de piété et de charité : c'est au tribunal de l'intelligence qu'appartient en dernier ressort la sentence qui reconnaîtra notre droit à la vie.

Voilà pourquoi nous ne saurions trop applaudir aux efforts de ceux qui vouent leur existence tout entière à l'étude, et montrent au monde, par leurs travaux, dans tous les ordres de connaissance, l'accord possible de la raison et de la foi.

Les penseurs et les savants catholiques sont, par leur œuvre, les premiers et les indispensables défenseurs de la cité de Dieu ; puissent-ils donc s'accroître en nombre et donner à l'Eglise un irrésistible prestige de lumière, qui, la faisant briller comme un soleil, lui conquerra les âmes plus que tout le reste.

Après ce discours très applaudi, l'assistance se rendit à la chapelle, où M. Peillaube, doyen de la Faculté de Philosophie, donna le salut du T. S. Sacrement.

L. P.

---

## LE ROLE DE L'INSTITUT CATHOLIQUE

---

Nous extrayons du rapport si documenté, présenté au Congrès diocésain par M. le chanoine DUPIN, sur *l'Etat moral et matériel du Diocèse de Paris après la guerre*, ces lignes élogieuses sur l'Institut catholique, à cause de leur conclusion si vraie et si nécessaire à méditer :

« ... Un autre fleuve, fleuve de science et de foi, dont nous ne saurons jamais assez apprécier la fécondité, c'est celui qui coule de l'Institut catholique et des autres centres catholiques d'études supérieures, au premier rang desquels il faut placer le groupement des « Etudes » de la Compagnie de Jésus, et les collaborateurs des collections et des grands dictionnaires d'Ecriture Sainte, de Théologie, d'Apologétique, d'Histoire et d'Archéologie.

Si la foi est devenue commune dans les hautes sphères intellectuelles, c'est à l'exemple et aux travaux des maîtres du haut enseignement catholique que nous le devons.



Mgr d'Hulst disait, il y a quarante ans, d'un ton presque prophétique : « Quand on vous dira : Le Christianisme a fait son temps... vous prendrez vos adversaires par la main, vous les conduirez silencieusement dans nos amphithéâtres, dans nos laboratoires ; vous leur montrerez des maîtres qui savent et qui s'agenouillent, des étudiants qui apprennent et qui prient, des écoles où préside l'image du Divin Crucifié et d'où partent à chaque instant les irradiations du haut savoir. Encore un peu de temps, et quand vous parcourrez avec nos détracteurs l'Annuaire de l'Institut de France, vous leur y ferez lire les noms de nos professeurs ; et, vous retournant vers les contempteurs de vos croyances, vous leur direz : Voilà de la science et elle est chrétienne ! Ce jour-là seulement, vous aurez fermé la bouche à vos ennemis. »

Ce jour de gloire est arrivé ! L'Académie française a ouvert ses portes à Mgr le Recteur, à Mgr Duchesne et à M. Doumic, qui fit partie, pendant trois ans, de la Faculté libre des Lettres de l'Institut catholique ; l'Académie des Sciences à MM. de Lapparent, Lemoine et Branly, pour ne parler que de l'Institut catholique de Paris ; l'Académie des Inscriptions à Mgr Duchesne et à M. Lejay, et l'Académie des Sciences morales et politiques au R. P. Sertillanges.

Mais l'Institut catholique fait plus et mieux que de rajeunir, en apologétique, l'argument d'autorité. Ses maîtres mettent encore au point les grandes idées qui mènent le monde, et ainsi ils remédient pour leur part à la crise intellectuelle que nous avons signalée en commençant, et ils travaillent à préserver l'avenir des catastrophes sociales qu'ont engendrées tant d'idées fausses, condamnées par une douloureuse expérience.

Dans quelle mesure leur voix sera-t-elle entendue ? Là est la question angoissante, pour qui se préoccupe de l'avenir. En tout cas, il faut multiplier le nombre des ouvriers qui reconstruiront, parmi nous, la Cité de l'esprit.

A la mort de Mgr d'Hulst, en 1896, l'Institut catholique comptait 54 professeurs et 719 élèves. Le nombre des maîtres est monté, cette année, à 74, en dehors des conférenciers, et les élèves à 920, dont 120 jeunes filles, non compris les 500 auditeurs qui se renouvellent à peu près, chaque jour aux cours libres. Un afflux important d'étudiants étrangers ; qui allaient autrefois aux Universités allemandes, est aussi venu grossir les rangs de nos jeunes étudiants.

Ces accroissements sont dus, pour une part, à la fondation de chaires nouvelles, prises en charge par des familles chrétiennes et généreuses, aux relations qu'a values à notre Institut la campagne de propagande de son Recteur pendant la guerre, et au renom que la France s'est acquis par sa victoire. Mais on n'en est, il faut bien le dire, que plus humilié, devant l'étranger, de la pauvreté d'une installation absolument indigne de l'Université catholique de notre capitale. Il faut, pour accroître le nombre des élèves et le prestige de notre Institut, lui donner des locaux dignes de son mérite et de ses succès, et ouvrir aux étudiants et aux étudiantes des maisons d'accueil. Il faut aussi que les familles chrétiennes

envoient leurs enfants non seulement en grand nombre, mais en foule, à nos Facultés catholiques. En inscrivant leurs fils à notre Institut, les familles leur assureront, en effet, avec un enseignement dont les jurys universitaires ne cessent de reconnaître la valeur, une éducation chrétienne et sociale, qui en feront, à la fois, des catholiques et des citoyens de premier plan. »

## SOUSCRIPTIONS ET DON

*Nous avons l'agréable devoir de témoigner ici notre reconnaissance émue à M. Charles HOUETTE, inspecteur général honoraire des finances, administrateur des Chemins de fer P. L. M., membre de notre conseil des régents, qui vient de faire à l'Institut catholique un don magnifique de 500.000 francs, dont les arrérages recevront une destination spéciale, conforme aux désirs du généreux donateur.*

### I. — Fondations de Chaires.

|                                       |         |                                                   |         |
|---------------------------------------|---------|---------------------------------------------------|---------|
| M <sup>me</sup> Alban .....           | 100 »   | Honoré-d'Eylau.....                               | 1.965 » |
| Par M <sup>lle</sup> Sorin de Bonne   |         | M. le comte Jean de Sayvé                         | 1.000 » |
| (l'œuvre des Catéchismes)             | 2.000 » | M. le capitaine de frégate                        |         |
| Le collège d'Hulst, de Ver-           |         | et M <sup>me</sup> O'Neil.....                    | 1.000 » |
| sailles.....                          | 100 »   | M. Damiron.....                                   | 500 »   |
| Par M. l'abbé Landry (une             |         | M <sup>me</sup> la comtesse Charles               |         |
| paroissienne de St-Pierre-            |         | d'Ursel.....                                      | 500 »   |
| de-Chaillet.....                      | 5.000 » | Anonyme J.....                                    | 50 »    |
| M. et M <sup>me</sup> Paul Souty..... | 200 »   | M <sup>me</sup> Chevrot (fondation pour           |         |
| M. l'abbé Fénéon.....                 | 50 »    | les étudiants).....                               | 300 »   |
| Par M. l'abbé Ollive :                |         | M <sup>me</sup> J. de Sessevalle.....             | 5.000 » |
| M. et M <sup>me</sup> Ziegler.....    | 100 »   | M. R. Mellerio.....                               | 1.000 » |
| M <sup>me</sup> la comtesse Desoffy   |         | M. Victor Hennecart.....                          | 20 »    |
| de Csernesk.....                      | 10 »    | M <sup>me</sup> Massieu.....                      | 100 »   |
| M. et M <sup>me</sup> Georges Fleury  | 25 »    | M <sup>me</sup> et M <sup>les</sup> François..... | 20 »    |
| M. Mothon.....                        | 20 »    | M. Denais.....                                    | 100 »   |
| M. Laurent.....                       | 20 »    | Le R. P. Corbillé.....                            | 100 »   |
| M <sup>me</sup> Daumet.....           | 50 »    | Le colonel et M <sup>me</sup> Salles..            | 200 »   |
| M <sup>me</sup> Grison.....           | 1.000 » | M. Ch. Droulers.....                              | 1.000 » |
| M <sup>me</sup> Cally.....            | 10 »    | L'Institution Jeanne-d'Arc,                       |         |
| M <sup>me</sup> David.....            | 50 »    | de Meaux.....                                     | 25 »    |
| M. et M <sup>me</sup> Léon Briand     | 20 »    | Anonyme.....                                      | 10 »    |
| M <sup>lle</sup> Marthe Jourtheuil.   | 50 »    | L'Ecole Gerson.....                               | 320 »   |
| M <sup>lle</sup> Courant.....         | 50 »    | Par M. l'abbé Méresse, M.                         |         |
| M <sup>me</sup> Vanague.....          | 15 »    | Charles Martin des Pal-                           |         |
| Plusieurs anonymes.....               | 460 »   | lières.....                                       | 50 »    |
| M <sup>me</sup> Joseph Laillier.....  | 1.000 » | M <sup>lle</sup> Marguerite Moltz....             | 1.000 » |
| M <sup>lle</sup> Dexmier de Pouant... | 500 »   | M. Boulard.....                                   | 200 »   |
| Par M. l'abbé Meunier....             | 30 »    | M. de Cazotte.....                                | 100 »   |
| M. Henri Petit.....                   | 50 »    | M <sup>me</sup> Centule de Béarn.....             | 100 »   |
| Par M. le curé de Saint-              |         | M. Hamant Charnacé.....                           | 50 »    |

|                                         |         |                                    |       |
|-----------------------------------------|---------|------------------------------------|-------|
| Une anonyme.....                        | 100 »   | M <sup>me</sup> Leguay.....        | 14 »  |
| M <sup>me</sup> Fernand Durand-De-      |         | Par M. le Vice-Recteur :           |       |
| sormeaux.....                           | 6.000 » | M <sup>lle</sup> Dupont.....       | 5 »   |
| Un fonctionnaire anonyme                | 100 »   | M <sup>me</sup> Poittevin.....     | 35 »  |
| M <sup>me</sup> Paul Verdurand.....     | 50 »    | M. H. Guyon de la Berge ..         | 100 » |
| M <sup>me</sup> Léon Gavignot.....      | 50 »    | M <sup>me</sup> Dubail.....        | 100 » |
| Anonyme.....                            | 50 »    | M. Louis-Auguste Dormeuil          | 50 »  |
| M. de Monistrol.....                    | 100 »   | M. Durand-Ruel.....                | 200 » |
| M <sup>me</sup> A. Provôt.....          | 1.000 » | M <sup>me</sup> Vivière.....       | 50 »  |
| M. Georges Marquis.....                 | 100 »   | M. Baridas.....                    | 100 » |
| Par M. Touzard ( <i>Ménilmont-</i>      |         | M. Bethenod.....                   | 200 » |
| <i>ant</i> ).....                       | 100 «   | M <sup>me</sup> Fosse.....         | 100 » |
| Par M. l'abbé Ablin (M <sup>me</sup> la |         | M <sup>me</sup> Achille Varin..... | 500 » |
| vicomtesse Treilhard et                 |         | M <sup>me</sup> Petit.....         | 30 »  |
| M <sup>lle</sup> Petit).....            | 6.050 » | M <sup>me</sup> Pean.....          | 100 » |
| M <sup>me</sup> Barban.....             | 5.000 » |                                    |       |

## 2. — Pour l'Entretien.

|                                      |       |                                        |       |
|--------------------------------------|-------|----------------------------------------|-------|
| Par M. le chanoine Chapeau,          |       | M <sup>me</sup> Fournier-Sarlovèze ..  | 20 »  |
| de Blois :                           |       | Paroisse de Chitenay, par              |       |
| M <sup>me</sup> de Livonnière.....   | 40 »  | M. l'abbé Berthier.....                | 120 » |
| Par M <sup>me</sup> Taillebois.....  | 44 »  | M <sup>is</sup> de Ferrière-le-Vayer.. | 20 »  |
| M <sup>mes</sup> Chauvin et O'Murphy | 40 »  | Anonyme.....                           | 750 » |
| Anonyme.....                         | 6 »   | Comtesse de Monspey....                | 20 »  |
| M <sup>me</sup> Ernest Petit.....    | 40 »  | Comtesse Jean de Warren                | 10 »  |
| M <sup>me</sup> Louis Lemaignan..... | 20 »  | Marquise de Vibraye.....               | 25 »  |
| Ecole N.-Dame-des-Aydes              | 140 » | Comtesse de la Bassettière             | 100 » |
| Marquise de Pothuau ....             | 50 »  | Par M <sup>me</sup> de Sparre.....     | 26 »  |
| Paroisses de Saint-Denis             |       | Abbé Tardiveau.....                    | 5 »   |
| et de la Chaussée, par               |       | Comtesse Bégé.....                     | 20 »  |
| M. l'abbé Mathieu.....               | 54 »  |                                        |       |

## CONFERENCES ET COURS PUBLICS

DU MOIS D'AVRIL 1920

**Le lundi, à 3 h. 3/4.**

*Le Canada français*, par M. le Chanoine Emile CHARTIER, Secrétaire général de l'Université de Montréal (Canada).

12 avril. — *Le Canada d'autrefois (1608-1840)*: le régime de la tutelle coloniale.

19 avril. — *Le Canada d'hier et d'aujourd'hui (1840-1914)*: le régime de la quasi-autonomie.

*Le Canada français*

26 avril. — *La race*: étude d'ethnologie et de statistique.

**Le lundi, à 5 h. 1/4.**

**COURS D'APOLOGÉTIQUE.**

Spécialement destiné aux Hommes

*L'Idée Chrétienne dans l'œuvre de Dante*, par M. PIERRE-GAUTHIER.

19 avril — *La Vita nuova*.

26 avril. — *Les Œuvres mineures*. Convivio. Epîtres. Canzoniere, etc.

**Le mardi, à 5 h. 1/4.**

**COURS D'HISTOIRE DE L'EGLISE.**

*Histoire religieuse du Faubourg Saint-Germain*, par M. PISANI, Chanoine de Paris, docteur ès lettres et docteur en théologie.

13 avril. — *Les origines de l'Abbaye de Saint-Germain des Prés (588-987)*.

20 avril. — *L'Abbaye, de Hugues Capet à saint Louis (987-1270)*.

27 avril. — *L'Abbaye, de saint Louis à François 1<sup>er</sup> (1270-1515)*.

**Le Mercredi, à 5 h. 1/4.**

CONFÉRENCES  
DE LA REVUE DE PHILOSOPHIE.  
*Par les Philosophes à l'Eglise Catholique,*  
par LORD ASHBURNE.

29 avril. — Prolégomènes métaphysiques.

**Le vendredi, à 5 h. 1/4.**

HISTOIRE DES RELIGIONS  
*L'Ethnologie religieuse.* (Méthode pour  
servir d'Introduction à l'Etude comparée  
des Religions). Par M. le Chanoine BROS,  
Supérieur de l'Ecole Saint-Aspais de  
Melun.

16 avril. — L'Ethnologie religieuse et son  
histoire.

23 avril. — Objet de l'Ethnologie reli-  
gieuse.

30 avril. — Sciences auxiliaires de l'Eth-  
nologie.

**Le Samedi, à 5 h. 1/4.**

COURS PUBLIC.

*Les Grandes Epoque de l'Art français,*  
par M. Louis GILLET.

17 avril. — Les arts au XIV<sup>e</sup> siècle. —  
Evolution de l'art gothique. — Villes  
et châteaux.

21 avril. — Nouvelle transformation. —  
Les origines de la Renaissance.

### COURS SUPÉRIEURS DE JEUNES FILLES

**Le mercredi, à 3 h. 3/4**

PHILOSOPHIE.

*Autour du Traité des Passions, de saint  
Thomas d'Aquin,* par M. le chanoine  
Clément BESSE.

14 avril. — La physiologie de saint Tho-  
mas et la psychiatrie moderne.

21 avril. — La langue psychologique des  
passions, de saint Thomas à Bossuet.

28 avril. — La langue mystique des pas-  
sions, et le Traité de l'Amour de  
Dieu, de saint François de Sales.

**Le vendredi, à 2 h. 1/4.**

LITTÉRATURE FRANÇAISE.

*Chateaubriand,* par M. l'abbé CALVET.

16 avril. — La vie.

23 avril. — Le rôle.

30 avril. — René.

**Le vendredi, à 5 h. 3/4.**

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

16, 23, 30 avril. — *L'Europe du XIX<sup>e</sup>  
siècle,* par M. Henri BIDOU.

1. De la Charte à la Démocratie (1830-1848).  
2. Les grandes nations nouvelles : l'unité  
allemande et l'unité italienne (1845-1871)

### CHRONIQUE DE L'INSTITUT CATHOLIQUE

**Les Sursis d'études au Parlement.** — Le 26 février 1920, au cours de la dis-  
cussion à la Chambre des députés du projet d'incorporation de la classe 1920,  
M. Anselme PATUREAU-MIRAND avait présenté un amendement ainsi conçu :

« Des sursis d'incorporation seront accordés aux jeunes gens admis dans  
les grandes Ecoles de l'Etat, écoles professionnelles, commerciales et d'agri-  
culture. Ils seront d'une durée suffisante pour qu'ils puissent terminer leurs  
études avant leur incorporation. »

Le rapporteur et le ministre de la guerre déclarant repousser cet amende-  
ment, M. DUVAL-ARNOULD a pris la parole en ces termes :

« Messieurs, je viens, en quelques mots, demander à M. le ministre de la  
guerre et à la commission s'ils ne pourraient pas, au lieu de nous obliger à  
repousser l'amendement de M. Patureau-Mirand, nous en accorder la dis-  
jonction.

Si je n'avais à me faire ici que l'interprète des jeunes gens dont il s'agit, des  
élèves de nos grandes Ecoles et de nos Facultés, ou plutôt si je n'avais qu'à

examiner leur situation en elle-même, en ne tenant compte que de leurs intérêts personnels, je renoncerais tout simplement à la parole.

En effet, comme l'a dit M. le rapporteur, ces jeunes gens ne sont pas plus intéressants, j'en conviens, que les autres catégories de jeunes gens auxquels il a été fait allusion tout à l'heure, ceux des régions libérées par exemple ou ceux dont les familles ont éprouvé des pertes particulièrement cruelles.

J'ajoute que ces jeunes gens s'inclineraient facilement devant les raisons exposées par M. le colonel Fabry.

En effet, je suis en contact avec un certain nombre d'entre eux et je sais quels sont leurs sentiments quoi qu'on ait dit, quand ils n'ont pas demandé de sursis au moment où ils ont passé le conseil de revision ; pour la plupart, c'est bien un sentiment patriotique auquel ils ont obéi quand au conseil de revision, en septembre 1918, souvent mal renseignés par leurs mairies, ils n'ont pas demandé de sursis d'études. (*Très bien ! très bien !*)

Ils n'ont pas voulu courir le risque de ne pas marcher au front avec leurs camarades, mais justement parce qu'ils ont ce sentiment patriotique, j'en suis sûr pour en avoir interrogé plusieurs, ils seraient prêts à répondre aux appels qu'ils entendront d'ici, à l'appel de M. le général de Castelnau, leur disant qu'ils ne vont pas à la caserne d'autrefois, mais qu'ils vont monter la garde sur le Rhin, à l'appel de M. le rapporteur, leur disant : « Justement, parce que vous êtes l'élite de la nation, vous êtes les cadres que nous attendons et nous avons besoin que vous soyez à l'armée. » Ils sont prêts à répondre : « Présents ! » (*Très bien ! très bien !*)

Mais je suis plutôt ému par une autre considération qu'a fait valoir M. Patureau-Mirand en d'excellents termes et que je tiens à souligner ici. Et ce n'est rien moins que l'intérêt national. Oui, il est tout à fait temps que nous pensions à la reconstitution de notre élite intellectuelle.

Je me rappelle qu'un jour, aux armées, je causais avec des officiers d'une armée alliée. Ce n'étaient pas des embusqués. Ils appartenaient à une arme combattante et ils allaient se battre vaillamment pour la cause commune. Dans la conversation était tombé le nom d'un de nos jeunes écrivains, espoir de l'avenir littéraire de la France, qui venait de tomber sur le champ de bataille. L'un des officiers étrangers me dit gravement : « Mais je pense que vous avez, en France, comme on l'a fait chez nous, pensé à cette question, que vous avez pris quelques mesures pour sauvegarder l'élite intellectuelle de la nation ? » Et je lui ai répondu : « Non, nos élèves des grandes Ecoles, nos artistes, nos littérateurs, nos jeunes savants, tous sont au front avec leurs camarades. Et la liste est déjà longue de ceux qui sont tombés. »

Comme il s'en étonnait, je me rappelle lui avoir dit : « En France, nous ne pouvons concevoir une élite intellectuelle qui ne serait pas une élite morale. Le devoir d'une élite morale aujourd'hui est de donner l'exemple du sacrifice, de bien se battre s'il le faut, et de bien mourir ! » (*Applaudissements.*)

Et je ne dis pas qu'à une certaine heure de ma vie, le souvenir de cette parole que j'avais dite n'ait pas retenti douloureusement dans mon cœur ; et cependant, je la prononcerais encore dans les mêmes circonstances.

Mais nous ne sommes plus dans les mêmes circonstances et je vous demande si, à l'heure actuelle, nous ne devons pas tout faire pour reconstituer notre élite. Ceux qui sont tombés, qui ont sacrifié leur vie, seraient les premiers à nous dire qu'ils ne sont pas morts seulement pour sauver le territoire de la Patrie ou pour défendre ses intérêts économiques, mais qu'ils sont morts surtout pour conserver les traditions et le génie de la France.

Ils vous demanderaient de ne pas reculer l'heure à laquelle nous commencerons vraiment à reconstituer l'élite dont ils faisaient partie.

La disjonction de l'amendement de M. Patureau-Mirand vous permettrait d'étudier le problème, monsieur le ministre. Il s'agit de jeunes gens qui ne partiront, en tout état de cause, qu'en octobre ou novembre avec la seconde partie du contingent; vous aurez ainsi le temps d'examiner les catégories auxquelles il est le plus nécessaire d'accorder des sursis d'études. Car ce n'est pas une raison parce que vous ne pouvez pas étendre libéralement cette mesure, parce que, peut-être, vous ne pouvez pas la prendre pour tous ceux pour qui il serait souhaitable de le faire, pour que vous ne la preniez pour personne. Je vous demande instamment d'y réfléchir de très près. Il ne s'agit pas seulement de l'intérêt individuel de quelques jeunes gens, il s'agit, je le répète, de l'intérêt national. Plus tôt vous le pourrez, plus tôt vous devez rouvrir toute large la source vive, la source sacrée de la science, de la pensée, de la culture françaises. (*Vifs applaudissements.*)

Successivement, le rapporteur et le ministre de la guerre rendent hommage au caractère élevé de l'intervention de M. Duval-Arnould, mais tous les deux, « en invoquant le principe d'égalité » et en déclarant que « si l'on sort de l'application stricte de la loi », on sera amené à ouvrir d'autres exceptions, combattent et font repousser l'amendement.

Le législateur de 1913 qui, par un souci exagéré d'égalité, multiplia à l'excès les causes de sursis est, en grande partie, responsable de cet échec. Contrainte par les circonstances de se montrer plus sévère, la Chambre de 1920 n'osa pas rétablir une exception, de crainte d'être forcée de les rétablir toutes et plutôt que de créer un privilège, bien apparent d'ailleurs, elle préféra ne rien accorder.

On peut cependant espérer que le discours de M. Duval-Arnould, très applaudi sur tous les bancs de la Chambre, est un premier jalon vers une législation moins défavorable aux étudiants et aux études supérieures.

**Facultés canoniques. — Diplôme de langues chamitiques.** — M. l'abbé Etienne DRIOTON a subi les 15 et 17 mars les épreuves écrites sur la langue égyptienne antique et sur la langue copte: le 18 mars, il a subi les épreuves orales sur les hiéroglyphes, le hiératique, le démotique et le copte.

Le jury composé de MM. Philippe Virey, Touzard et Pérrier, l'a proclamé digne du diplôme définitif du second degré, *cum summa laude*.

Nos plus sincères félicitations à M. DRIOTON pour ce très brillant succès.

**Examens de la Faculté de Philosophie. — Session exceptionnelle de février 1920** — Ont été reçus :

*Licencié en philosophie scolastique.* — M. l'abbé J. HINCKY, du diocèse de Strasbourg.

*Bacheliers en philosophie scolastique.* — R. P. J. BONHOMME, des PP. du Saint-Esprit; abbé Xavier OHRESSER, du diocèse de Strasbourg; M. DUMAS DE RAULY.

*Diocèse de Coutances : Résultats des examens de juin 1919.* — MM. Louis BERNARD, Gaston CHAULIEU, Jules SCELLES, Jean TESSON, ont été reçus bacheliers en Philosophie scolastique.

**Association des Étudiants.** — *Les Conférences du mardi : Le Sénégal, la Ligue Maritime française. — La réunion de piété. — La victoire de notre équipe de football.*

« A beau mentir qui vient de loin », dit le proverbe. Il n'aurait tenu qu'à notre camarade Dauchez de le justifier, dans la conférence sur le Sénégal, qu'il fit au thé de l'Association le mardi 10 février. Bien que douze jours de navigation nous séparent à peine de Dakar, ce pays, pour nous autres pauvres terriens, est aussi mystérieux que la Chine, et un voyageur pourrait, sans grand effort, nous rééditer avec succès les légendes dont nos pères ont été nourris sur le « Monomotapa ». Mais il serait indigne d'un homme de science, tel qu'un radio-télégraphiste, de ne pas reproduire avec une parfaite exactitude les mœurs et les paysages des lieux qu'il a visités. C'est ce qu'a pensé Dauchez et c'est aussi ce qui lui a valu son éclatant succès.

Joignant à une science juridique très sûre une connaissance approfondie de la T. S. F., il s'embarquait au mois de juin dernier, muni d'un diplôme de radio-télégraphiste, sur le cargo *Edouard Shaki*, des « Affréteurs Réunis », à destination du Sénégal, où ce navire allait chercher des arachides, et rentrait vers le 20 septembre après un intéressant voyage qu'il a bien voulu nous raconter à la réunion du 10 février.

Un auditoire nombreux se pressait ce soir-là dans la grande salle de la rue d'Assas: Mgr Foucault, évêque de Saint-Dié, présidait; à ses côtés se trouvaient M. le Vice-Recteur, M. le Supérieur des Carmes, et, derrière eux, les membres de l'A. E. I. C., accourus en foule, c'est-à-dire toute l'élite de l'Institut Catholique.

Pendant une heure nous suivîmes par la pensée le conférencier dans son heureuse navigation, tandis que les vues se succédaient sur l'écran. Nous partions avec l'*Edouard Shaki*, nous allons d'abord de Rouen à Cardiff, puis à Saint-Louis et à Dakar. Au cours de fréquentes descentes à terre, nous visitons les villages nègres et étudions de près les mœurs, le costume, la langue des indigènes et tous les détails de la vie sénégalaise. Puis, nous reprenons la route du large et, en passant par Ténériffe, nous revenons à Dunkerque avec un chargement d'arachides et de bananes.

Après avoir parlé du fond de la conférence, il faudrait en louer la forme, mais l'auteur m'a fait à ce sujet des défenses formelles, appuyées même par des menaces; je laisse donc à ses auditeurs le soin de dire tout le bien qu'ils pensent d'un récit qui fut parfait en tous points et qui recueillit à bon droit de chaleureux applaudissements.

Le mardi 2 mars, l'Association eut une autre conférence, dont le succès ne fut pas moindre. Un ancien étudiant de l'Institut, M. Dufour de la Thuillerie, commissaire principal de la marine, vint nous parler de la marine. Il nous retraça rapidement le rôle que celle-ci est appelée à jouer dans la vie d'un pays qui, comme la France, possède un littoral très étendu. C'est d'abord la marine marchande à laquelle sont liés étroitement la prospérité du commerce, le coût de la vie et les variations du change, puis la marine de guerre, ou mieux la « marine nationale » et son rôle de protection et de « réclame » à l'étranger, et enfin la marine de pêche, plus modeste, mais non moins indispensable, sans oublier tout ce qui touche de près à la mer : ports, arsenaux, chantiers, etc... A ce propos, le conférencier exhorta ses auditeurs à donner leur adhésion à la « Ligue Maritime française » et à constituer une « Section scolaire » à l'Institut Catholique. Ce conseil a déjà été suivi en partie et il ne tient qu'aux étudiants de lui donner une pleine réalisation.

La conférence de M. Dufour de la Thuillerie fut illustrée de nombreuses vues, qu'il commentait avec beaucoup de verve, au fur et à mesure de leur passage sur l'écran.

Pendant les libations qui suivirent, notre admirable orchestre exécuta brillamment son air favori *Poppies*: c'était la première fois qu'il participait en corps aux réunions du mardi.

Le vendredi 5 mars, à 7 h. 1/4, M. le Vice-Recteur célébra, au petit chœur des moines, la messe mensuelle de l'Association et entretint les assistants sur les « Obstacles, venant de l'extérieur, qui s'opposent à la perfection chrétienne », sujet qu'il avait précédemment commencé de traiter.

Enfin, pour n'oublier personne, proclamons bien haut que l'équipe de football de l'A. E. I. C. a remporté une brillante victoire sur le « Pedestrian Club de la Banque de France ».

Honneur à ces braves !

Ch. POISSON, *Secrétaire*.

**Association Amicale des Anciens Elèves.** — Depuis la cérémonie du 22 février, le Comité a appris la mort de: M. le chanoine COLLIGNON (d'Angoulême), M. l'abbé FLOCH (de Saint-Pol-de-Léon), M. le chanoine LEGRAS (de Reims).

**Association des Amls.** — Nous avons appris trop tard pour le recommander aux prières à la Messe du 22 février le décès de M. BRIANÇON et de M<sup>me</sup> veuve VIOT-BRIOUX, décédée dans sa 77<sup>e</sup> année, le 8 septembre 1919.

**Office amical de placement des Anciens Elèves de l'Enseignement libre, supérieur et secondaire.** — La guerre avait interrompu le fonctionnement de cette organisation qui, fondée en 1905, sous la présidence de M. Charles Dauvillier, président de l'Association des anciens élèves de l'Institut catholique de Paris, avait déjà rendu les plus grands services. Elle groupait, en 1914, les représentants de 36 associations d'anciens élèves de l'Enseignement libre.

Son bureau, installé 23, quai Voltaire, sous la direction de M. Deschamps, et fermé depuis 1914 en raison de la mobilisation, vient d'être ouvert à nouveau. Le nouveau directeur est M. le lieutenant-colonel de Plas. M. Eugène Godefroy a succédé à M. Dauvillier comme président de l'Association composée des représentants des Amicales fédérées qui ont fondé et entretiennent l'office.

Les événements ne peuvent que favoriser la renaissance de cette œuvre, qui a été arrêtée en plein développement en 1914. Son but est de faciliter aux anciens élèves de l'Enseignement libre l'accès de toutes les carrières qu'ils peuvent rechercher, soit à la fin de leurs études, soit dans les autres périodes de leur vie.

Elle s'adresse donc à tous les amis de l'Enseignement catholique. Elle sollicite de ceux qui, par leur fortune, leurs relations, leur coopération et leur influence, occupent une place dans la vie économique du pays, l'indication des situations susceptibles d'être offertes à un personnel dont la mentalité et les aspirations correspondent à leurs propres sentiments. Elle se recommande à tous ceux qui sont amenés à rechercher ces situations, pour les aider et les guider dans leurs recherches.

Aux premiers comme aux seconds, elle a conscience de pouvoir rendre des services utiles tant du point de vue industriel que du point de vue national et social.



## BIBLIOGRAPHIE

**Chanoine E. Mangenot**, Professeur à l'Institut Catholique de Paris. — **Sion, son sanctuaire, son pèlerinage**, avec une lettre-préface de Mgr Ruch. — Un Vol. in-8 de 704 pages, orné de plusieurs gravures. Nancy, Ancienne Imprimerie Vagner, 3, Rue du Manège, 1919.

Ce livre vient à son heure. Avant la guerre, M. Maurice Barrès, en racontant dans son célèbre roman, *La Colline Inspirée*, l'épisode de la triste révolte des trois frères Baillard, gardiens du sanctuaire de Sion, et leur adhésion fanatique à l'*Œuvre de la Miséricorde*, a attiré l'attention du monde entier sur Notre-Dame de Sion et son pèlerinage. M. Mangenot, Lorrain comme M. Barrès, a jugé bon de faire connaître, au lendemain de la guerre, à l'heure où les pèlerinages reprennent avec une ferveur nouvelle, l'histoire complète de ce célèbre sanctuaire de la Vierge, qui remonte aux origines mêmes de l'établissement du Christianisme dans le *pagus* du Saintois au pays des Leuques, au V<sup>e</sup> siècle de notre ère. Le nom d'*Eglise de Sion*, *Ecclesiam Seuntensem*, signifie, en effet, comme l'établit doctement l'auteur : *Eglise du Saintois*. Et l'on a pu dire en toute vérité aux pèlerins de septembre 1919 que « derrière le Grand-Couronné de Nancy il y avait la Grande-Couronnée du 10 septembre 1873, Notre-Dame de Sion, qui étendait ses bras maternels sur le pays du Saintois, des Hauts-de-Meuse au Ballon d'Alsace, et qui, par ce geste protecteur, disait à ses enfants de Lorraine : « Ne craignez pas ! » et aux envahisseurs : « Vous ne passerez pas ! » (p. 668).

Comment M. Mangenot a écrit cette histoire, un juge autorisé le proclame dans la lettre-préface qui ouvre le volume : « Je vous retrouve, écrit Mgr Ruch, tel que je vous ai toujours connu : chercheur infatigable, érudit auquel rien n'échappe, critique avisé qui discerne à merveille la valeur d'un témoignage. Vous avez tout lu : monographies antérieures et travaux touchant en quelque point au sujet. Il n'est pas une source à laquelle vous n'ayez puisé : archives de la nation, du département, de l'évêché, des communes, des particuliers, lettres privées et dépositions orales. Par vos soins le passé revit, les siècles écoulés nous livrent leurs plus intimes secrets et nous les voyons tour à tour s'agenouiller devant Notre-Dame de Sion... Ce passé nous oblige : il nous faut être dignes de nos pères et tenir les promesses de gratitude éternelle faites par eux à Notre-Dame de Sion. En même temps ces souvenirs exciteront dans nos âmes une invincible confiance... Ce sera la meilleure récompense de vos doctes labours. »

Heureux auteur !... Qu'ajouter à de telles paroles?... Historien définitif du célèbre sanctuaire des marches de l'Est, M. Mangenot peut se dire sans orgueil qu'il a bien mérité de sa chère Lorraine.

Louis PRUNEL.

**L'Abbé Guise**. — **Saint Sigisbert, roi d'Austrasie (630-656)**. — (Collection *Les Saints*). Paris, V. Lecoffre, Gabalda, 1920, in-12 de X—182 p. — Prix : 3 fr.

D'une existence courte, et il faut en convenir, vide de grands événements, M. le Chanoine Guise, ancien élève de notre Institut et directeur de l'Ecole Saint-Sigisbert, à Nancy, a réussi à écrire une biographie savante, intéressante, de saint Sigisbert III, XII<sup>e</sup> roi d'Austrasie, patron de sa ville et de son

école, en replaçant ce jeune prince dans son milieu historique, comme il est de règle dans la collection *Les Saints*. Au chapitre I<sup>er</sup>, il nous fait connaître sommairement l'Austrasie et les onze prédécesseurs de son héros. L'histoire du baptême du fils tant désiré de Dagobert I<sup>er</sup> met en scène saint Amand et décrit l'appareil et les circonstances miraculeuses de la cérémonie. Quand, à l'âge de trois ans, l'enfant devint roi, on nous apprend les limites et l'organisation de ses Etats. L'éducation du roi nous fait pénétrer dans les écoles du temps, nous renseigne sur le cycle des études, sur les maîtres et les condisciples de Sigisbert. En 641, le roi, âgé de onze ans, prend part à une expédition guerrière en Thuringe, la seule de son règne. La campagne, qui débuta par un succès, échoua dans une attaque brusquée par la trahison des Mayençais. L'enfant versa d'abondantes larmes à la vue du sang répandu de ses braves soldats. On nous décrit ensuite la Cour royale, ses fêtes, ses officiers et le fonctionnement des divers organismes du gouvernement. En 647, Sigisbert, qui n'avait pas été fiancé à la princesse allemande Friedeburge, épouse la pieuse Imnechilde. La femme, le fils et la fille de saint Sigisbert eurent de tragiques destinées, qui sont brièvement racontées. Le règne du saint n'est marqué dans l'histoire que par des bienfaits, par des œuvres de charité et de religion. Sigisbert, toutefois, n'est pas à ranger, comme les derniers Mérovingiens, parmi les rois fainéants ; il n'est pas éclipsé par son maître du palais. C'est lui-même qui rend la justice et qui multiplie dans son royaume les fondations monastiques. Sa mort arrêta le cours de ses bonnes œuvres, en 656. Le dernier chapitre fait l'histoire des reliques du saint et de leurs translations et celle de son culte, de sa fête et de ses offices ; il rappelle que la confiance des Nancéiens envers leur patron a été souvent récompensée par des miracles et il raconte l'érection de la Confrérie de saint Sigisbert, le 20 novembre 1668. Cette Vie, destinée aux élèves de l'Ecole Saint-Sigisbert, sera appréciée de tous les Nancéiens, de tous les Lorrains et de tous les amateurs de biographie historique, que la collection *Les Saints* a mise en honneur parmi nous. Elle tient une bonne place au milieu des petits chefs-d'œuvre qui l'ont précédée.

E. MANGENOT.

**Auguste Longnon et l'abbé Victor Carrière.** — Pouillés de la province de Trèves (Recueil des Historiens de la France, publié par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Pouillés, tome V). — Paris (C. Klincksieck), 1915, in-4<sup>e</sup> de [iv] lxxviii-600 pages.

M. Auguste Longnon, membre de l'Institut, avait laissé à sa mort, survenue en juillet 1911, ce volume inachevé. Le texte des pouillés des diocèses de Metz, Toul et Verdun avait été à peu près complètement établi par ses soins. M. Carrière, son collaborateur pour la partie relative à l'archidiocèse de Trèves, fut, dès lors, chargé de compléter le travail, d'écrire l'introduction et de pourvoir le volume de tables. Cette tâche fut menée avec une parfaite connaissance de la matière traitée.

Pour les trois Evêchés, dont les textes intéressent plus particulièrement la France, il était malaisé de faire un travail entièrement neuf. M. l'abbé Carrière, cependant, signale, dans l'introduction, un pouillé du diocèse de Metz, révisé vers 1570, et qui avait antérieurement échappé aux recherches les plus minutieuses.

L'absence d'un pouillé unique pour le diocèse métropolitain de Trèves laissait à faire tout le travail de coordination, de transcription et d'identification.

Le plus ancien document reproduit, un compte de décimes du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, a servi de fond à l'ouvrage.

Les lacunes du texte ont été complétées par d'autres documents, tels que rôles de taxes, extraits de registres ou protocoles, de visites archidiaconales, parfois de date récente. Tous ces textes ne sont pas d'égale importance, ni toujours complets, ni toujours assez clairement rédigés ; l'altération grave des noms de lieux a conduit M. Carrière à donner de préférence dans le texte les anciennes formes usuelles, et à rejeter en note les formes fautives ; la différence des termes employés, suivant les régions, pour désigner des choses identiques a créé de menus problèmes dont il a toujours heureusement trouvé la solution.

Les protocoles de visitation ne sont pas les moins intéressants du recueil. On y trouvera le texte de la visite archidiaconale de Corden (1467), qui fournit à M. l'abbé Carrière le sujet d'une ses conférences à l'Institut catholique, en 1908, et qu'il a publié depuis dans la *Revue des Questions historiques*, sur les mœurs et les coutumes religieuses en pays rhénan à l'époque médiévale. Le registre des visites de l'archidiacre de Longuyon en 1570, celui du grand archidiacre en 1676 présentent par surcroît des renseignements historiques ou économiques, de véritables faits-divers, comme le meurtre commis la nuit sur la personne de Frère François Huguet ; ou une appréciation brève et impitoyable, avec quelquefois une pointe d'humour, sur certains prieurs, comme Frère Jacques Bodard, *homo valde indoctus*, ou Michel Huderscheit lui aussi *indoctus*, et en outre *barbalus* ; ou encore une allusion discrète aux raisons (*certas causas*) qui empêchèrent le visiteur, en 1656, de paraître en Luxembourg parce que le gouverneur des Pays-Bas espagnols se fût refusé de faire escorter le représentant de l'archevêque de Trèves, alors ouvertement francophile.

Enfin, l'identification des noms de lieux et de personnages se heurtait à de réelles difficultés : il convenait d'indiquer pour chaque localité les formes allemandes à côté des formes françaises en Lorraine désannexée et en Luxembourg ; il fallait également suppléer à l'impossibilité pour nombre d'érudits français de recourir à des instruments de travail sur les pays étrangers appartenant à l'ancien diocèse de Trèves. On ne peut que féliciter l'auteur d'avoir mené à bien une tâche aussi délicate.

Maurice LECOMTE.

M. REVERDY a publié dans la *Documentation catholique* :

**Nouvelles lois sociales.** — Reprise du contrat de travail des mobilisés. Loi du 22 novembre 1918. Texte et commentaire.

Suppression du travail de nuit dans les boulangeries et pâtisseries. La loi du 28 mars 1919.

**Bulletin des Institutrices catholiques de l'Enseignement primaire.** — Nous croyons devoir signaler et recommander un *Bulletin* qui est pour l'enseignement primaire officiel ce qu'est pour l'enseignement secondaire le *Bulletin des Professeurs catholiques de l'Université*. Il s'adresse aux institutrices laïques catholiques et il est utile de le faire connaître. Il s'intitule *Bulletin des Institutrices catholiques de l'Enseignement primaire*. Fondé pendant la guerre, il a déjà obtenu un très grand succès que nous souhaitons voir se développer. Il paraît tous les mois. Abonnement : 5 fr. par an. Rédaction et administration : M<sup>lle</sup> VALAT, 19, rue du Gazomètre, Lyon.

Le *Bulletin des Professeurs catholiques de l'Université* paraît aussi à Lyon. Adresse : M. PIFRET, 71, rue Molière, Lyon.

**OUVRAGES DÉPOSÉS AU BULLETIN**

*Annuaire pour l'an 1920, publié par le Bureau des Longitudes, avec des notices scientifiques.* — Un in-16, 800 p. Prix net : 4.50. Paris, Gauthier-Villars, 1920.

G. BIGOURDAN, *Petit Atlas céleste*. Introduction sur les constellations, les moyens de les reconnaître, etc. 2<sup>e</sup> éd. 1 vol. in-8 carré de 56 p. avec 5 cartes en couleur. Prix net : 3 fr.

Florence O'NOLL. — *Vers l'Autre Clarté*. — Collection des Romans populaires à 0 fr. 50. — Paris, 5, rue Bayard.

---

**Dons à la Bibliothèque.**

Reçu en Février 1920 :

De Mgr le RECTEUR :

DORCHAIN (A.), *L'art des vers*, 1919, 1 in-12.

LECHARTIER (G.), *Intrigues et diplomaties à Washington* (1914-1917), 1 in-12, 1918) fac-similés.

LAVEILLE (Mgr), *L'abbé Henri Chaumont, fondateur de trois sociétés salésiennes* (1838-1896), 1 in-8°, 1919.

De M. GAUTIER :

GAUTIER (J.), *La Bibliothèque de la Faculté de droit de Paris ; guide à l'usage des étudiants*, 1919, 1 br. in-8°.

De M. le curé GUILLOUX DE LAGRANGE, Ploërmel :

1 lot d'ouvrages (Molière, éd. Janet, 1 in-4°....).

De Mgr JOUIN :

*Revue internationale des sociétés secrètes*, IV<sup>e</sup> an., 1920, n° 1.

De M<sup>me</sup> CHABROL :

70 vol. sur les *Chemins de fer*, et périodiques de droit.

De M. AZAM :

1 lot d'ouvrages de théologie (XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles).

De M. MANGENOT :

MANGENOT (l'abbé E.), *Sion : son pèlerinage, son sanctuaire ; avec préface de Mgr Ruch*, 1919, 1 in-8°.

De M. l'abbé MALBOIS :

1 lot d'ouvrages.

De M. DEMAISON :

DEMAISON, *Guide du congrès (archéologique) de Reims*, 1911, 1 in-8°.

De M. RIGAUD :

RIGAUD (Louis), *La théorie des droits réels administratifs*, 1914, 1 in-8° ; thèse.

De l'AMICALE DES COMMERCIAUX :

*Amicale des Commerciaux*, 1920, nos 1, 2.

De M. LUGAN :

*Évangile et Vie*, n° 1.

De M. le chanoine GAUTHIER :

*Revue Canadienne*, 1868 à 1875, 8 in-8°.

De M. Auguste FRIGON :

*Revue trimestrielle Canadienne*, nos 9 à 15.

De M. Maurice FALLEX :

LES CARTES de Basse-Alsace au XVIII<sup>e</sup> s., *Schambourg et Lorraine* XVIII<sup>e</sup> s., *Pologne* X<sup>e</sup> s. à 1914, par Maurice FALLEX (Comité d'études, tome II).

---

Le Gérant : CH. BAULÈS.

---

SEMUR. — IMPRIMERIE GÉNÉRALE.

**SECTION**  
**DES**  
**SCIENCES ÉCONOMIQUES ET COMMERCIALES**  
**DE**  
**FACULTÉS DE DROIT & DES SCIENCES**  
**DE**  
**L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS**  
**74, RUE DE VAUGIRARD**

*S'y adresser pour tous renseignements.*

Deux années d'études, délivrance d'un diplôme. Législation civile, commerciale, industrielle, fiscale; économie politique et sociale; opérations de banque et de bourse; assurances; mathématiques financières, comptabilité; langues étrangères; études des marchandises et des matières premières; géographie économique.

---

**CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE**

---

**AGENDA P. L. M. (édition de Luxe)**

Merveilleusement illustrée de 12 hors-texte en couleurs et de plus de 250 reproductions en simili-gravure, et de dessins à la plume.

En vente, au prix de 4 fr.

à l'Agence P. L. M. de Renseignements 88, rue Saint-Lazare, à Paris, à la gare de Paris-Lyon (Bureau de renseignements et Bibliothèques), dans les bureaux-succursales, toutes les gares et bibliothèques des gares du réseau P. L. M., au rayon de la Papeterie des Grands Magasins du Bon Marché, du Louvre, du Printemps, des Galeries Lafayette, des Trois Quartiers, etc..., à Paris.

L'Agenda P. L. M. est aussi envoyé à domicile sur demande adressée au Service de la Publicité de la Compagnie P. L. M., 20, Boulevard Diderot, à Paris, et accompagnée de 4 fr. 60 (mandat-poste ou timbres) pour les envois à destination de la France et 5 fr. 05 (mandat-poste international) pour ceux à destination de l'étranger.

## CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MEDITERRANÉE

La Compagnie des Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée vient d'ouvrir une Agence de Voyages, au n° 3 de la rue Dumont-d'Urville, à Alger.

Cette Agence fournit tous renseignements touristiques (stations estivales, thermales, centres de séjour et de villégiature) sur les régions desservies par le réseau P.-L.-M. (lignes métropolitaines et algériennes), délivre les billets de toutes catégories émis par ce réseau, effectue la location, au départ de Marseille, de places de lits-salon, couchettes 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> classes, enregistre les bagages pour toutes les gares du réseau P.-L.-M. Algérien, etc...

Dans la même Agence, fonctionne un Service de la Compagnie Internationale des Wagons-Lits, pour la location des places de wagons-lits et tous renseignements concernant les Services de cette Compagnie.

### Services P.-L.-M. d'excursions par auto-cars dans la forêt de Fontainebleau

La Compagnie P.-L.-M. a repris, depuis le jeudi 1<sup>er</sup> avril jusqu'au 31 octobre 1920, ses Services d'excursions dans la forêt de Fontainebleau.

Ces Services, en correspondance directe avec les trains de et pour Paris, comprennent deux circuits quotidiens : l'un, dans la matinée, pour la visite de la partie nord de la forêt, l'autre, dans la soirée, pour la partie sud de la forêt.

Indépendamment de ces deux circuits quotidiens, un 3<sup>e</sup> circuit comportant la visite de toute la forêt avec arrêt à Barbizon pour le déjeuner est mis en marche les jeudis, dimanches et jours fériés à toute époque de la saison, et en outre, le samedi pendant les mois de juillet, août et septembre.

Pour de plus amples renseignements, demander le prospectus spécial à l'Agence P.-L.-M. de Renseignements, 88, rue Saint-Lazare, au bureau de renseignements de la gare de Paris, au bureau de correspondance de la Place Denecourt, à Fontainebleau, etc...

## VIENT DE PARAÎTRE

« *Notre Savoie* », un beau volume relié de 224 pages, comportant les chapitres suivants :

La Géographie et l'Histoire, la Littérature, l'Art, le Tourisme, l'Alpinisme, l'Industrie, l'Agriculture, Thermes et Montagnes, la Route des Alpes.

La couverture en couleurs — exécutée au pochoir par les mutilés de la guerre, — les 109 dessins vigoureux à la plume, l'harmonie entre les caractères d'imprimerie, le papier, la mise en pages, font de ce livre, qui résume avec élégance et sobriété les différents points de vue susceptibles d'intéresser le visiteur de cette merveilleuse province de France, un volume précieux d'un goût essentiellement moderne et que rechercheront bien vite les bibliophiles.

En vente : SIX francs.

A l'Agence P.-L.-M. de Renseignements, 88, rue Saint-Lazare, à Paris ; à la gare de Paris-Lyon (Bureau de renseignements et Bibliothèques) ; dans les bureaux, succursales et bibliothèques des gares du réseau, ainsi que dans certaines librairies de Paris et de province.

« *Notre Savoie* » est aussi envoyée à domicile sur demande adressée au Service de la Publicité de la Compagnie P.-L.-M., 20, boulevard Diderot, à Paris, et accompagnée de 6 f. 25 (mandat-poste ou timbres) pour les envois à destination de la France et de 6 fr. 40 (mandat-poste international) pour ceux à destination de l'étranger.

Semur. — Imprimerie Générale.

## ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR LIBRE

(Loi du 12 juillet 1875)

# BULLETIN

DE

## L'INSTITUT CATHOLIQUE

DE PARIS

Paraissant tous les mois

## SOMMAIRE :

|                                                                                                                                                                                         |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| I. — M. Philippe Virey, par M. l'abbé DRIOTON .....                                                                                                                                     | 117 |
| II. — Décret du Saint-Office.....                                                                                                                                                       | 119 |
| III. — Cours d'Histoire de l'Eglise.<br>Le Catholicisme et l'Organisation internationale, par le R. P. Yves de la BRIÈRE.....                                                           | 122 |
| IV. — Souscriptions et Dons .....                                                                                                                                                       | 131 |
| V. — Conférences et Cours publics du mois de Juin 1920                                                                                                                                  | 132 |
| VI. — Chronique de l'Institut Catholique.....                                                                                                                                           | 133 |
| VII. — Bibliographie : Mgr Tissier. — A. D. Sertillanges.<br>— Chanoine Henri Dutoit. — Gustave Gautherot. — G. Méra. — Jules Le Cerf. — Mgr de Llobet. — F. Veuillot. — F. Vallée..... | 140 |
| VIII. — Dons à la Bibliothèque.....                                                                                                                                                     | 144 |

PARIS  
SECRÉTARIAT DE L'INSTITUT CATHOLIQUE  
74, RUE DE VAUGIRARD, 74

ANCIENNE LIBRAIRIE POUSSIELGUE  
J. DE GIGORD, ÉDITEUR  
RUE CASSETTE, 15

LE

**BULLETIN DE L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS**

paraît le 25 de chaque mois, sauf en août  
et en septembre.

Chaque numéro contient de 24 à 32 pages. Il renferme, outre les informations officielles de l'Institut catholique, des analyses des Cours publics, la chronique de la guerre et la chronique des Facultés libres, des Etudiants, des Anciens Élèves.

*(Il sera rendu compte des ouvrages composés par les Professeurs et anciens élèves de l'Institut catholique.)*

---

LE PRIX D'ABONNEMENT EST AINSI FIXÉ :

Paris et Départements, 6 francs. — Étranger, 7 fr. 50.  
On peut acheter au numéro. Prix : 0 fr. 75.

---

*Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé à M. PRUNEL, Vice-Recteur, Directeur du Bulletin, et tout ce qui concerne l'administration à M. F. LEMAÎTRE, secrétaire général de l'Institut catholique, 74, rue de Vaugirard.*

---



# BULLETIN

DE

## L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS

### M. Philippe VIREY <sup>(1)</sup>

C'est au nom de Mgr le Recteur de l'Institut catholique de Paris, que sa mission en Pologne et son voyage de Rome empêchent seuls de se trouver aujourd'hui au milieu de nous, mais qui de cœur rend avec nous à celui qui fut son ami les derniers devoirs funèbres ; c'est au nom de M. le Vice-Recteur, qui a bien voulu me déléguer, au nom des professeurs et des élèves de l'Institut catholique de Paris, en particulier au nom des professeurs, ses collègues, et des élèves de l'Ecole Orientale de cet Institut, que douloureusement je dépose sur la tombe de M. Philippe Virey l'hommage de notre reconnaissance et cet adieu chrétien qui est un au revoir.

Il y a longtemps qu'au Livre de Job nos Saintes Ecritures ont donné de la vie cette définition, lourde d'expérience, mais aussi d'espoirs, qu'elle est un combat sur la terre, *militia super terram*. Comme les combats de la guerre, cette lutte a son champ d'honneur : c'est à ce champ d'honneur loué par l'Esprit Saint, qu'est tombé M. Philippe Virey.

Une profonde amitié, liée dans l'intimité du Père Thédénat, cette gloire de l'Institut de France, unissait déjà M. Philippe Virey à notre Recteur, Mgr Baudrillart, lorsqu'en 1913, à la mort d'Eugène Revillout, lui fut offerte la chaire d'Egyptologie de l'Institut catholique. La réputation scientifique de l'auteur du *Tombeau de Rekhmarâ* et de *La Tombe des Vignes à Thèbes* était consacrée de longue date, mais l'auditoire catholique qui fréquente les cours publics de notre Institut avait spécialement goûté en 1909 la série de conférences, réunies l'année suivante dans le livre *La Religion de l'Ancienne Egypte*, qui, dans un sujet difficile, apportait une systématisation loyale et claire en même temps qu'une moisson abondante d'observations personnelles, toujours pénétrantes et le plus souvent extrêmement précieuses. Ce livre n'a pas vieilli et il restera longtemps l'honneur de la science catholique.

Cette riche expérience, M. Philippe Virey consentit à la mettre au service de l'Institut catholique, en acceptant la chaire d'Egyptologie. Charge lourde pour qui que ce soit de faire pénétrer dans un esprit moderne, si cultivé soit-il, la discipline déconcertante des hiéro-

(1) Paroles prononcées par M. l'abbé DRIOTON, aux obsèques de M. Philippe Virey, à Prissé (Saône-et-Loire), le 8 mai 1920.

glyphes ; charge plus lourde encore pour M. Philippe Virey dont l'état de santé très précaire supportait mal la fatigue des cours et le séjour à Paris. Il se mit pourtant vaillamment à l'œuvre, soutenu par la volonté d'apporter son concours à l'œuvre de l'Enseignement catholique.

Aussi Dieu, qui ne se laisse pas vaincre en générosité, voulut, — adorons sa main, même quand elle nous frappe, — que M. Philippe Virey eût devant Lui et devant les hommes la gloire de mourir à la tâche. Lorsqu'après quelques années d'interruption causée par la guerre et par la maladie, Mgr le Recteur, en octobre dernier, sollicita M. Philippe Virey de reprendre ses cours, que demandaient instamment plusieurs étudiants, au nombre de qui j'étais, M. Virey, ne consultant que son désir de servir, mais non pas ses forces, répondit à l'appel sans hésiter. Les étudiants de l'Institut catholique — que cela reste pour eux comme une leçon de devoir ! — l'ont vu, exact, malgré la maladie, la fatigue et souvent l'heure matinale, doubler ses cours et remplir scrupuleusement en trois mois l'horaire d'une année.

Nous l'avons entendu, nous autres ses disciples, nous expliquer une dernière fois — et avec quel souci d'exactitude scientifique ! — ce *Tombeau de Rekhmarâ*, qui avait été son œuvre de jeunesse et qui resta toujours la grande pensée de sa carrière d'égyptologue. Au mois de février, un retour offensif de la pneumonie, compliquée de troubles cardiaques, sembla vouloir le contraindre à abandonner le cours commencé : il refusa alors de partir, comme la prudence le lui eût conseillé, et il répéta ce qui était devenu pour lui la formule du devoir : « J'irai jusqu'au bout ».

Il alla, en effet, « jusqu'au bout ». A la fin de mars, il faisait passer un examen de diplôme de langue égyptienne : c'étaient alors les derniers hiéroglyphes qu'il devait lire. Épuisé par ce travail au-dessus de ses forces, et victime du devoir professionnel sur le champ de bataille de la vie — *militia vita hominis super terram* — ce grand chrétien ne rentrait ici que pour y mourir après une longue agonie.

Je viens de parler des derniers hiéroglyphes qu'il lut. Oh ! puisque je suis le disciple à qui il fut donné de les lui entendre traduire, et qu'égyptologue moi-même, je sens toute la mélancolie humaine de cet adieu à la science qui fut l'épouse intellectuelle et passionnément aimée de son âme, — affection qui n'enlevait rien, Madame, à la tendresse dont il vous entourait, — laissez-moi vous révéler, à titre de souvenir intime, que les derniers hiéroglyphes qu'il lut se terminaient par cette phrase ; *J'ai mis mon bonheur dans la vérité... car c'est une joie parfaite pour qui l'a dite, le jour où il arrive devant le Tribunal divin*. N'est-ce pas, qu'élevés à un sens chrétien, celui à travers lequel M. Philippe Virey comprenait toutes choses, ces hiéroglyphes eux-mêmes, qu'il a tant aimés, semblent rendre un témoignage d'oracle à sa vie et exprimer à leur façon nos plus légitimes espérances ?

Monsieur Philippe Virey, notre cher professeur, au revoir auprès de Dieu, et à vous, Madame, de la part de Monseigneur le Recteur, des professeurs et des élèves de l'Institut catholique, l'expression de notre douleur commune et de l'union de nos prières.

Étienne DRIOTON.

## DÉCRET DU SAINT-OFFICE

Les *Acta Apostolicæ Sedis* du 1<sup>er</sup> mai 1920 ont publié le décret suivant de la S. Congrégation du Saint-Office :

### DECRETUM

CIRCA AUTHENTIAM MOSAÏCAM PENTATEUCI

*Quaesitum est ab hac Supremâ Congregatione Sancti Officii :*

« *Utrum doctrina circa authentiam mosaïcam Pentateuci, nuper exposita in opere : Dictionnaire apologétique de la foi catholique, an. 1919, fasc. XV, sub titulo : Moïse et Josué ; nec non in Revue du Clergé français, XCIX (1<sup>o</sup> sept. 1919), pag. 321-343, sub titulo : Moïse et le Pentateuque, tulo tradi possit* ».

*Et in generali consessu habito feria IV, die 21 aprilis 1920, Eñi ac Rñi Domini Cardinales in rebus fidei et morum Inquisitores Generales, præhabito DD. Consultorum voto, respondendum decreverunt : Negative.*

*Insequenti vero feria V, die 22 ejusdem mensis el anni, Sanctissimus D. N. Benedictus divinâ Providentiâ Papa XV, in solitâ audientiâ R. P. D. Assessori S. Officii impertita, relatam Sibi Eñorum et Rñorum Patrum resolutionem approbavit confirmavit et evulgandam praecepit.*

*Datum Romae, ex aedibus S. Officii, die 23 aprilis 1920.*

A. CASTELLANO,  
S. C. S. Off. Notarius.

M. l'abbé TOUZARD, auteur de ces articles, a aussitôt envoyé la lettre suivante à S. E. le cardinal-archevêque de Paris qui l'a remise lui-même à S. E. le cardinal Merry del Val, secrétaire du Saint-Office :

EMINENTISSIME SEIGNEUR,

J'apprends, par une dépêche de l'Agence *Havas*, que mes articles *Moïse et Josué*, *Moïse et le Pentateuque*, sont condamnés par une décision du Saint-Office. Je ne connais pas encore la forme, ni la teneur de cette condamnation. Mais, désireux de me montrer, dès la première heure, fils très soumis de la Sainte Eglise Romaine, je vous prie, Eminentissime Seigneur, de dire au

Saint-Père que je me sou mets entièrement d'esprit et de cœur à la condamnation prononcée au sujet de ces œuvres.

Daignez agréer l'hommage de la vive reconnaissance et du très profond respect avec lesquels je suis, de Votre Eminence, Monseigneur, le très obéissant serviteur.

TOUZARD.

Paris, le 5 Mai 1920.

A Son Eminence le Cardinal-Archevêque de Paris.

M. l'abbé Touzard a de plus adressé à ses élèves les très belles paroles qui suivent :

MES CHERS AMIS,

Au cours de la semaine qui s'achève, un fait s'est produit duquel je désire un instant m'entretenir avec vous. Mes articles *Moïse et Josué*, *Moïse et le Pentateuque* ont été condamnés par une décision du Saint-Office. Voici quels sont mes sentiments.

Depuis que j'ai consacré ma vie au service de l'Eglise, elle m'a comblé de ses bienfaits. Imposant un complet silence aux suggestions d'un vain amour-propre, je ne veux voir et ne vois dans la condamnation qui m'atteint qu'un nouveau bienfait. J'ai désiré la vérité; l'Eglise me dénonce des dangers; je dois l'en remercier et je l'en remercie. J'ai désiré enseigner la vérité. A ceux qui furent mes lecteurs, l'Eglise déclare que sur le sujet traité la voie que j'ai suivie n'est pas sûre. Je dois l'en remercier et je l'en remercie.

Aussi à la décision qui me condamne et dont je ne connais pas encore la teneur exacte je donne mon adhésion la plus sincère, la plus complète, la plus aimante. Je me suis trompé. Si cet aveu est pénible à la nature; je demande à Dieu que cette petite peine compte pour la paix et la parfaite sérénité des âmes, des vôtres en particulier.

Dieu est, dans cette épreuve, très bon pour moi.

Lorsque j'ai appris la nouvelle de ma condamnation, il a banni de mon âme jusqu'au plus léger sentiment d'aigreur.

Il a fait davantage. Il a rendu présent à ma mémoire le souvenir de mes anciens élèves, parmi lesquels je distinguais tant de visages tendrement aimés. J'ai eu la sensation que ces amis m'entouraient, me soutenaient de leurs prières, et, entrevoyant les conséquences possibles de la décision prise à mon sujet et les acceptant toutes, j'ai rédigé et signé avec une grande consolation mon acte de parfaite soumission et, après l'avoir signé, j'ai eu le sentiment d'une grande paix.

Dieu m'a, dès la première heure, entouré des sympathies de mes collègues et de tous les prêtres que j'ai rencontrés. Je ne saurais dire en particulier quelle bonté empressée m'ont témoignée et le P. d'Alès auquel l'un de mes articles cause aujourd'hui un si grand embarras et votre Supérieur de Sémi-

naire dont vous connaissez la chaude affection. Je ne saurais vous dire non plus de quelle tendresse paternelle est pénétrée la lettre de mon Evêque dans laquelle je veux lire le pardon de l'Eglise.

Et à cette heure, Dieu m'entoure de votre sympathie. Je n'insiste pas....., sinon pour vous dire quelle forme de votre sympathie peut seule m'être agréable à cette heure.

Le mot sympathie signifie union de sentiments.

Soyons unis dans la soumission à la mesure qui m'atteint et dans l'abstention de toute critique, si lointaine soit-elle.

Soyons unis dans un amour plus grand que jamais de notre sainte vocation. A Dieu nous avons donné — nous, les anciens; vous *donnerez*, vous les plus jeunes — notre âme toute entière, notre intelligence comme notre cœur. Ne reprenons rien, même sous la forme d'une pensée fugitive.

Soyons unis dans l'amour des âmes. Certes, je n'aurai pas le mauvais goût de mal parler de la science et, si l'Eglise le permet, je continuerai de travailler de toutes mes forces et avec une docilité plus attentive que jamais à ses directions. Car je ne veux pas d'une soumission boudeuse. Mais qu'est-ce que la science en comparaison de l'apostolat auprès des âmes?... Aimons les âmes.

Soyons unis dans l'amour de la sainte Eglise Romaine, au sujet de laquelle une vieille séquence parisienne dit ces belles paroles :

*Hæc est cymba qua tuti vehimur  
Hoc ovile quo tecti condimur  
Hæc columna qua firmi nitimur  
Veritatis.*

Je vous le déclare en toute la sincérité de mon âme : je n'ai jamais tant aimé l'Eglise qu'à cette heure.

J. TOUZARD.

Cette soumission si entière, si loyale, si parfaitement édifiante, digne d'un vrai fils de l'Eglise, a donné pleine satisfaction au Saint-Office, ainsi qu'à la Congrégation des Séminaires et Universités.

---

# COURS D'HISTOIRE DE L'ÉGLISE

Le Catholicisme et l'Organisation internationale  
Par le R. P. Yves de la BRIÈRE, RÉDACTEUR A LA REVUE " LES ÉTUDES "

HUITIÈME LEÇON. — MARDI 23 DÉCEMBRE 1919.

Synthèse catholique.  
Le Droit chrétien de la Guerre. (Suite)

## III

### *Explications complémentaires.*

A. *Théories contredites par la synthèse catholique.* — Il ne sera pas besoin d'expliquer comment la théorie catholique du droit de paix et de guerre exclut toutes les conceptions du recours à la force des armes où la guerre est considérée comme ayant sa raison d'être en elle-même et sa justification dans la victoire, indépendamment de la justice de la cause. Conceptions qui sont la négation formelle ou équivalente de la sainteté du droit. *La force prime le droit* ; ou encore : *la force engendre le droit*, ou même : *la force manifeste le droit* ; autant de sophismes détestables qui érigent la loi du plus fort en règle suprême des rapports entre les peuples et qui méconnaissent l'essence de la moralité, au point de proposer à la société civile le même idéal qu'à une bande de brigands.

Une autre conception, pourtant moins inadmissible au premier abord, est pareillement interdite aux gouvernants de l'Etat par les règles théologiques du droit de guerre. C'est la conception qui fait du recours à la force des armes un moyen juridique de dirimer une question litigieuse. Deux nations, par exemple, sont divisées par un grave conflit d'intérêts politiques ou commerciaux. De part et d'autre, le droit est douteux, le différend se prolonge, s'envenime. On ne parvient à tomber d'accord sur aucune solution pacifique. La guerre est alors déclarée, avec cette clause, tacitement acceptée chez les deux adversaires, que la question de droit sera définitivement tranchée par la force des armes au profit du vainqueur. Il n'est pas douteux que cette conception, dérivée du paganisme antique, ait été souvent admise avec une entière bonne foi dans beaucoup de pays chrétiens.

Les théologiens catholiques, avec François de Victoria et François Suarez, présentent les guerres entreprises d'après ce principe comme des

guerres objectivement injustes, et injustes des deux côtés à la fois. C'est que la guerre est, de par sa nature même, essentiellement inapte à dirimer une question litigieuse en montrant qui avait raison et qui avait tort. Bien plus, la guerre est tout autre chose qu'une solution inoffensive, comme pourrait être le tirage au sort ou une partie d'échecs. La guerre déterminera nécessairement des ruines, des violences, l'abondante effusion du sang humain. La guerre est un fléau d'ordre physique et d'ordre moral. Il serait donc insensé, il serait coupable de déclencher volontairement pareil fléau pour mettre un terme à un mal beaucoup moins grave, tel que l'absence de règlement d'une question de politique internationale dans laquelle les droits en présence sont branlants et douteux. Nul pouvoir humain ne peut honnêtement, licitement, recourir au terrible moyen de la guerre sans y être contraint par un impérieux devoir de justice. Ce principe moral est tenu à bon droit pour évident s'il s'agit de sacrifier une seule vie humaine. Nous ne pensons pas qu'on puisse le tenir pour moins obligatoire ou moins clair s'il s'agit de sacrifier, par la guerre, tant de milliers de vies humaines et de causer le malheur de tant d'innocents.

Quelques docteurs catholiques, avec MOLINA et TANNER, sans admettre la funeste théorie que nous venons d'exclure, ont cru cependant qu'une guerre pouvait être objectivement juste des deux côtés à la fois. Dans ce cas, le droit de guerre, chez l'un et l'autre belligérant, se rattacherait à la justice commutative et non plus à la justice vindicative. Et voici comment. Par hypothèse, tel Etat possède des droits authentiques et légitimes sur un territoire qui est, de fait, occupé par une autre puissance. Mais cette autre puissance estime de bonne foi être elle-même en droit authentique et légitime de conserver le territoire. On recourt finalement à la force des armes. L'Etat qui possède le territoire en litige prétend faire usage du droit de légitime défense et *repousser* une agression injustifiée. La puissance adverse combat pour *recouvrer*, au nom de la justice commutative, la province qui lui appartient, mais non pas pour *châtier*, en vertu de la justice vindicative, un détenteur de mauvaise foi, présentement coupable d'une faute grave. De la sorte, la guerre serait, de part et d'autre, objectivement légitime, comme un procès où chacune des deux parties agirait de bonne foi et où chacune des deux thèses se réclamerait d'apparences sérieuses ou d'arguments plausibles. Cette conception diminuerait le nombre des guerres objectivement injustes et augmenterait le nombre des belligérants qui combattraient dans des conditions conformes aux exigences du droit.

Néanmoins, l'ensemble des théologiens catholiques paraît avoir écarté ce point de vue et demeure fidèle intégralement à la tradition de François de Vitoria et de François Suarez. Même dans l'hypothèse qui vient d'être décrite, il semble que la guerre ne sera objectivement juste que d'un seul côté. Il faut admettre, en effet, que la puissance qui entendait recouvrer le territoire n'aura pas déclaré la guerre sans avoir tenté, d'abord, de faire aboutir sa revendication par des moyens pacifiques : négociations

directes, ou plutôt procédure arbitrale. Si les titres produits par la partie plaignante établissent vraiment que son droit sur la province est authentique et certain, l'autre Etat cesse, par le fait même, d'être détenteur de bonne foi; il est tenu d'obtempérer à une revendication reconnue légitime, ou, tout au moins, de se prêter à une composition équitable. S'il n'y consent pas, il se rend coupable d'une injustice grave, et la guerre qui s'en suivra sera formellement injuste de son côté. Au contraire, si les titres produits par la partie plaignante ne démontrent chez celle-ci qu'un droit contestable et douteux, le doute devra profiter au possesseur, *melior est conditio possidentis*, et la partie plaignante ne pourra, sans se rendre elle-même coupable d'une injustice grave, déclarer la guerre pour recouvrer par la force le territoire contesté. Dans l'un et l'autre cas, la guerre sera juste de la part de l'un des deux belligérants et objectivement injuste de la part de son adversaire.

La vérité de la doctrine paraît exiger que l'on maintienne le principe de saint Augustin : *Iniquitas partis adversae justa bella ingerit gerenda sapienti*; principe répété en termes plus catégoriques par saint Thomas : *Requiritur causa justa; ut scilicet illi qui impugnantur, propter aliquam culpam impugnationem mereantur*. Ce qui revient à dire, avec François de Vitoria et François Suarez, que toute guerre juste est, objectivement parlant, une mesure de justice vindicative, déterminée par une faute grave de l'adversaire.

B. *La responsabilité des consciences dans une guerre injuste.* — On ne peut méconnaître la complexité des problèmes de droit international ni l'étrange, la déconcertante diversité d'aspect qu'ils prennent selon qu'ils sont envisagés d'un côté ou de l'autre de chaque frontière. Il ne faut pas nier qu'en bien des cas deux Etats rivaux ont recouru à la force des armes avec la profonde conviction, de part et d'autre, de repousser une provocation injuste, d'obéir à une nécessité impérieuse, d'avoir pour soi le bon sens et le bon droit. Bref, la guerre pourra souvent paraître légitime des deux côtés à la fois si l'on examine, non plus la valeur objective des motifs de rupture, mais l'estimation subjective, psychologique et morale de chacun des deux adversaires au sujet de la guerre qu'il provoque ou qu'il subit. Cette considération de fait sera d'une haute importance pratique aux yeux du moraliste.

Le cas de conscience sera, d'ailleurs, beaucoup plus difficile à résoudre pour les gouvernants ou les législateurs qui ont le terrible pouvoir de décréter le recours aux armes que pour les officiers et soldats conviés à prendre les armes en vertu de leurs obligations militaires.

Officiers et soldats exécuteront leur consigne, prendront part à la guerre dans l'intention droite d'agir en vue du bien commun et de se dévouer jusqu'au sang pour leur patrie. Officiers et soldats présumeront raisonnablement que les gouvernants qui leur enjoignent de prendre les armes obéissent eux-mêmes à des motifs justifiés, impérieux; motifs dont l'autorité compétente, surtout en des circonstances aussi redou-



table, n'est pas tenue de rendre compte à ses inférieurs. Des cas tout à fait exceptionnels de flagrante et monstrueuse injustice dans la déclaration de la guerre pourront seuls retirer à la conscience du combattant l'excuse subjective de la bonne foi.

Nous parlons de la bonne foi de l'officier ou du soldat dans la participation normale aux opérations militaires: car la bonne foi pourra devenir impossible et la conscience pourra dicter (quel qu'en soit le risque tragique) le refus catégorique d'obéir, s'il s'agit d'actes de cruauté, d'injustice ou d'immoralité, qui seraient prescrits par une évidente violation des lois de la guerre, du droit international, de la morale publique et privée. Ici, la conscience individuelle de l'officier ou du soldat deviendra *juge beaucoup plus directement responsable* que dans l'appréciation des causes générales de la légitimité morale de la guerre elle-même.

Quant aux chefs d'Etat et aux législateurs, ils auront la grave obligation de conscience de ne jamais provoquer la guerre et de ne jamais se prononcer en faveur de la guerre, tant qu'ils n'auront pas acquis (à tort ou à raison), après mûr examen, la conviction sérieuse et réfléchie que la puissance adverse s'est rendue coupable, contre leur patrie ou les alliés de leur patrie, d'une violation grave et certaine du droit, et que, par l'échec des moyens d'accommodement amiable, la guerre est devenue le seul moyen possible d'en obtenir réparation. C'est la disposition que le Docteur angélique réclame (du belligérant *qui a juste guerre*) sous le nom *d'intention droite*.

Les règles théologiques imposent donc aux hommes d'Etat l'impérieux devoir moral de ne pas se demander uniquement, à l'heure d'engager une guerre, s'ils disposent de forces assez importantes pour avoir chance de la terminer avec succès, mais de se demander, avec une rigueur plus grande encore, s'ils ont un motif assez grave, assez décisif, pour légitimer devant Dieu cette effroyable extrémité qu'est l'effusion du sang humain par la guerre.

C. — *Vertu providentielle de la guerre.* — Toutes les explications doctrinales sur les conditions de la juste guerre ne suppriment pas le problème philosophique posé devant les âmes qui réfléchissent par l'existence même d'un fléau tel que la guerre. C'est l'un des aspects les plus troublants du problème plus général de l'existence du mal physique et moral sur la terre.

Comment le Dieu très bon et très saint laisse-t-il s'accomplir d'aussi affreuses catastrophes? S'il ne peut les empêcher, où est sa toute puissance? Si, pouvant les empêcher, il les permet néanmoins, où donc est sa sagesse, où donc est sa bonté?

Les philosophes chrétiens répondent à juste titre que, si Dieu permet ici-bas le mal, sous quelque forme et à quelque degré que ce puisse être, Il ne le permet que comme une épreuve miséricordieuse et salutaire, toujours en vue d'un bien d'ordre plus élevé. Qu'il s'agisse des cruautés sanglantes de la guerre, ou qu'il s'agisse de la maladie et de la mort, de la

peste et de la famine, des crimes et des scandales, de chacune des douleurs et de chacune des hontes de la condition présente, toutes ces choses font partie de notre épreuve morale d'ici-bas. Epreuve dont l'amertume constitue précisément la noblesse et la grandeur. Epreuve qui nous oblige à opter entre la raison et les sens, entre le devoir et le caprice, entre le bien et le mal. Epreuve qui pose le sacrifice plus ou moins douloureux, plus ou moins tardif des biens périssables de la terre pour condition méritoire de la conquête des vrais biens spirituels dont la valeur est impérissable. Epreuve austère et sublime qui, dans l'ascension laborieuse vers l'immortalité, fait monter l'âme humaine par les défilés sombres vers les sommets glorieux : *per angusta ad augusta*.

Sur cette solution philosophique du problème, la doctrine révélée de Dieu projette une lumière plus intense. Les trois dogmes du péché originel, de la Rédemption par le Christ et de la communion des saints aident à mieux discerner à la fois la raison d'être, la vertu méritoire et surnaturelle, le caractère fécond et divin de notre épreuve morale. Le dogme du péché originel nous apprend que les douleurs et les désordres de notre condition présente résultent d'une déchéance primitive, causée par la désobéissance même de l'homme à l'égard de son Créateur et de son Père. Le mystère de la Rédemption nous permet de transfigurer notre épreuve par l'union avec le sacrifice du Calvaire et l'expiation libératrice de nos péchés publics et privés. Le dogme de la communion des saints nous enseigne la réversibilité sur les pécheurs des œuvres saintes accomplies par les justes et l'offrande magnanime des souffrances imméritées des justes pour le salut des coupables. Les catastrophes douloureuses d'ici-bas prennent alors une valeur privilégiée pour aider les âmes croyantes dans la marche vers l'éternelle lumière par la voie royale de la Croix.

Mais ce qui est vrai de chacune des calamités de la vie présente devient plus spécialement vrai de l'effusion du sang humain par la guerre. Quelque criminelles que puissent être, en effet, les passions qui ont rendu nécessaire l'appel à la force des armes et qui trouvent dans la guerre elle-même tant d'occasions détestables de s'assouvir, il ne faut pas nier que la guerre peut posséder une valeur toute privilégiée d'expiation et souvent aussi de régénération morale et sociale.

Il y a une magnifique part de vérité dans les considérations brillantes, audacieuses et paradoxales que JOSEPH DE MAISTRE met dans la bouche de son sénateur russe au septième Entretien des *Soirées de Saint-Petersbourg*. La guerre atteint, en effet, une horreur tragique, l'épreuve de la guerre prend une extension, se répercute par de lointains et douloureux contre-coups qui n'apparaissent pas au même degré dans les autres calamités publiques. La liberté humaine joue dans la guerre un rôle autrement considérable que dans n'importe quelle catastrophe plus ou moins analogue. La guerre met directement en action des sentiments très nobles, très profond et très généreux de l'ordre moral ; elle les exalte, les surexcite jusqu'à leur énergie la plus intense.

Voilà pourquoi la guerre crée une atmosphère où l'œuvre de Dieu peut

s'accomplir avec exceptionnelle splendeur; ou la ferveur religieuse peut retrouver toute sa puissante fécondité; où peuvent s'épanouir, sous l'action intérieure de la grâce divine, les hautes vertus chrétiennes qui sauvent les âmes et transfigurent les peuples.

C'est donc très particulièrement dans la guerre que se réalise l'expiation rédemptrice des fautes commises par les individus et les sociétés. Justes et pécheurs subissent ensemble la cruelle mais sanctifiante épreuve et la dette plus lourde des coupables est acquittée au centuple par le religieux héroïsme des meilleurs d'entre leurs frères. C'est encore dans la guerre et par la guerre que les nations (si elles savent comprendre et veulent profiter) peuvent recueillir les bienfaits divins d'une providentielle épreuve; et, grâce à la pratique de l'effort et du sacrifice, grâce à de viriles leçons de sens patriotique et de discipline hiérarchique, trouver le secret de leur grandeur et de leur régénération à venir.

La méditation du croyant ne s'égare pas quand elle discerne, au milieu des horreurs tragiques de la guerre, l'exercice de la miséricorde divine et l'accomplissement d'un admirable dessein d'amour.

---

NEUVIÈME LEÇON. — MARDI 30 DÉCEMBRE 1919.

---

Synthèse catholique.

L'Organisation internationale de la Paix.

I

*Sanctions internationales du droit.*

L'existence d'une organisation juridique internationale, postulée par la doctrine morale et les traditions historiques de l'Eglise catholique, demeurera parfaitement illusoire aussi longtemps que n'auront pas été adoptées, avec des garanties efficaces, les *sanctions internationales* du droit des gens.

L'autorité la plus haute qui ait revendiqué cette transformation décisive du droit international est l'autorité du Pontificat romain par le Message historique du 1<sup>er</sup> août 1917, où le Pape Benoît XV offrait à tous les belligérants sa Médiation diplomatique. Il faut citer les paroles même du Pontife :

Le point fondamental doit être qu'à la force matérielle des armes soit substituée la force morale du droit : d'où un juste accord de tous pour la réduction simultanée et réciproque des armements, selon des règles et des garanties à établir, dans la mesure nécessaire et suffisante au maintien de l'ordre public en chaque Etat; puis, en substitution des armées, *l'institution de l'arbitrage, avec sa haute fonction pacificatrice, selon des normes à concevoir et des sanctions à déterminer contre l'Etat qui refuserait, soit de soumettre les questions internationales à l'arbitrage, soit d'en accepter les décisions.*

Les diverses sanctions concevables sont réductibles à trois espèces distinctes : sanctions morales, économiques et militaires.

Les *sanctions morales* consisteraient dans la flétrissure publique que la juridiction suprême d'arbitrage international infligerait à toute puissance qui aurait gravement violé les prescriptions du droit international et, en particulier, qui aurait fait appel à la force des armes au lieu de recourir à la justice arbitrale ou d'obtempérer à la sentence régulière de la cour d'arbitrage. Les mœurs des pays civilisés pourront donner comme conséquence à cette flétrissure publique certaines exclusions portées dans la vie sociale et mondaine contre les représentants de l'Etat provocateur, certaines *mises en quarantaine* qui auraient quelque analogie avec l'excommunication ecclésiastique.

Les *sanctions économiques* consisteraient dans la rupture aussi complète que possible des relations commerciales avec les puissances violatrices du droit et condamnées à cette peine par jugement de la cour suprême d'arbitrage. Malgré des infractions considérables et inévitables, par désobéissance avouée ou fraude tolérée, un *blocus* économique, même très imparfait, qu'il soit continental, maritime ou sous-marin, détermine de graves embarras de toute espèce pour le pays qui en est l'objet, surtout quand il s'agit d'une nation en état de guerre et ayant comme telle à opérer au dehors des achats exceptionnels. Si donc l'arrêt de la cour d'arbitrage, traduisant la réprobation morale du monde civilisé contre les puissances violatrices de la paix et du droit, détermine contre elles un certain *boycottage* économique, réduit (s'il ne tarit pas totalement) leurs importations et leurs exportations dans un pareil moment, la sanction économique deviendra redoutable. A côté des risques ordinaires de la guerre les Etats qui auront contrevenu aux règles de l'arbitrage devront, en outre, subir un dommage sensible d'ordre matériel, touchant à leur bourse et à leur ravitaillement.

Le dommage pourra quelquefois atteindre les proportions d'une catastrophe. La perspective de ce péril supplémentaire rendra moins enviable le recours injustifié à la force des armes. Grâce à une sanction effective sur le terrain économique, une garantie sérieuse, parfois même une garantie très puissante, aura été donnée au règlement pacifique des conflits entre Etats rivaux. Un progrès authentique aura été réalisé par le droit international.

Après les sanctions économiques, les *sanctions militaires*. La Cour suprême d'arbitrage aurait le droit de requérir juridiquement l'intervention armée de certains Etats non encore mêlés au litige pour précipiter la défaite de la puissance qui aurait déchainé la guerre en contrevenant aux obligations du droit international. Ce serait une sorte d'exécution par autorité de justice. L'homme d'épée deviendrait alors (dans toute la force du terme) *ministre de Dieu pour le bien, ministre de Dieu pour tirer vengeance de celui qui fait le mal*.

Dans l'hypothèse d'une réduction générale et proportionnelle des armements, opérée sous le contrôle rigoureux des commissions interna-

tionales, la guerre à prévoir n'aurait pas les extensions formidables et désastreuses de celle qui vient de bouleverser le genre humain tout entier. Les forces militaires de chaque nation seraient exactement limitées à une fraction déterminée de ce qu'elles étaient sur le pied de paix à la veille de la grande guerre de 1914 : et cette diminution considérable des effectifs, accomplie partout à la fois, selon une proportion et une méthode identiques, permettrait de libérer désormais les peuples contemporains de la charge exorbitante du service militaire obligatoire universel et de la charge non moins exorbitante et ruineuse de nos budgets militaires en temps de *paix armée* (sans parler de ceux du temps de guerre). Les effectifs à prévoir pour l'application éventuelle des sanctions militaires du droit international ne seraient donc pas analogues à ceux de la mobilisation géante que le monde vient de subir, mais nous ramèneraient probablement à ceux des armées européennes du *xvii<sup>e</sup>* et du *xviii<sup>e</sup>* siècle.

Quoiqu'il en soit des effectifs de l'avenir, l'institution juridique de sanctions militaires comporterait, pour certaines puissances, l'obligation de prendre part à la guerre, uniquement pour obéir à la Cour d'arbitrage et pour sauvegarder le droit international. Ce serait la consécration inattendue, mais péremptoire, de l'enseignement doctrinal de Pie IX, réprouvant, dans l'allocution consistoriale *Novos et ante*, du 28 septembre 1860, et dans la proposition soixante-deuxième du *Syllabus*, le principe (alors sacro-saint) de *non-intervention*. Le nouveau droit public de l'Europe et du monde comporterait, au contraire, le *devoir d'intervention*.

Cette menace d'intervention armée de plusieurs puissances non mêlées au litige, qui, sur requête de la juridiction internationale, viendraient combattre les puissances violatrices du droit et précipiter leur défaite, pourra faire reculer les gouvernements et les peuples qui seraient portés à tenter quelque entreprise injuste contre le bien d'autrui et contre la paix du monde. Dans la tendance réfléchie des Etats contemporains à envisager favorablement de telles perspectives, on doit saluer un noble espoir de progrès pour le droit international, en conformité avec la morale chrétienne et les traditions catholiques.

Néanmoins, ne tombons pas dans l'illusion enfantine de ceux qui croiraient à la certitude de la paix universelle et perpétuelle parce que tous les Etats du monde auraient promulgué, pour la sauvegarde du droit international, un système cohérent de sanctions morales, économiques ou militaires. Du fait que le Code pénal serait magistralement rédigé ou que la police et la gendarmerie seraient supérieurement organisées, on aurait quelque naïveté à conclure que, désormais, il ne pourrait plus jamais se commettre impunément ni vol ni assassinat. Les passions humaines seront toujours les passions humaines. Dans l'ordre international plus encore que dans le gouvernement intérieur de chaque pays, les sanctions du droit demeureront, en bien des cas, inopérantes et seront appliquées d'une manière plus ou moins défectueuse.

Les *sanctions morales*, nonobstant leur incontestable valeur, n'arrête-

ront pas toujours une grande puissance belliqueuse qui veut à tout prix déclarer la guerre et qui se croit assez forte pour réussir dans son injuste entreprise. Bien plus, si l'injustice vient à obtenir l'immorale consécration du succès, l'opinion d'une grande partie des hommes et des peuples applaudira au succès et ne manquera pas de donner un tout autre nom à l'injustice triomphante.

Les *sanctions économiques* seront excellentes, pourvu que leur application soit sérieuse et générale. Or, il est à craindre qu'elles soient souvent l'objet de contraventions désastreuses. Il existe aujourd'hui entre les peuples une si étroite solidarité dans le domaine économique, que la cessation des rapports commerciaux avec un Etat dont on est le client ou le fournisseur (pour des échanges importants) constituera, en bien des cas, un dommage matériel et financier non moins nuisible à la puissance qui rompt les rapports qu'à l'Etat provocateur que l'on voudrait punir. Ce sera donc réclamer un bien gros sacrifice, au nom de la justice internationale, que de notifier aux Etats-fournisseurs et clients notables de la puissance violatrice du droit l'obligation juridique de cesser leurs importations commerciales chez les ressortissants de cette puissance et d'arrêter par des mesures prohibitives l'exportation des produits agricoles et industriels de la nation frappée d'interdit. L'arrêt de la Cour d'arbitrage qui édicterait pareille mesure ne se heurterait-il pas à la désobéissance formelle, ou simplement au mauvais vouloir de plusieurs d'entre les gouvernements qui auraient à en urger le plus sérieusement l'exécution? La fraude, tolérée ou encouragée avec plus ou moins d'effronterie, ne risquera-t-elle pas de rendre illusoire l'application, si juste et si désirable, des sanctions économiques de l'ordre international?

Et que dire des *sanctions militaires*? Plus encore que pour les sanctions économiques, on peut se demander si elles ne supposent pas, chez les gouvernants de la cité temporelle, un zèle bien pur et bien généreux pour la sainteté du droit. Certains exemples récents n'encourageaient qu'à demi l'espérance de voir les Etats du monde contemporain se transformer en chevaliers de la première Croisade.

Il est vrai que plusieurs grandes puissances du nouveau monde sont entrées en guerre contre l'Allemagne, durant l'année 1917, avec la préoccupation dominante de faire triompher les principes de la justice et les règles du droit international. Toutefois, aucune des interventions armées dont nous parlons ne se serait vraisemblablement produite si les Etats-Unis et autres Républiques des deux Amériques n'avaient subi de lourdes pertes matérielles par le fait de la guerre sous-marine, n'avaient eu à venger la mort d'un grand nombre de leurs nationaux, n'avaient été bafoués dans leur honneur national par l'attitude de l'Allemagne devant leurs protestations énergiques et réitérées. Ces puissances entrèrent en guerre après avoir été cruellement provoquées.

Le régime des sanctions internationales exigerait cependant que chacun d'entre les Etats fût disposé à intervenir par les armes quand bien même il n'aurait été victime lui-même d'aucun dommage ni d'aucune

offense. La suprême juridiction internationale devrait pouvoir obtenir de chaque puissance dont l'intervention semblerait requise par le bien commun qu'elle acceptât de courir les risques, toujours onéreux, toujours redoutables, de la guerre sur terre ou sur mer, pour défendre et restaurer le droit. A en juger par ce que nous apprend l'Histoire et par les événements politiques et internationaux du temps présent, pareille chevalerie ne peut être attendue avec certitude, et dans la généralité des cas, de la part des gouvernements de ce monde : ils ont coutume de s'inspirer, avec un moins transcendant idéalisme, des calculs utilitaires de l'égoïsme sacré. Aussi, l'efficacité des sanctions militaires du droit international nous paraît-elle, non pas purement et simplement irréelle, mais quelque peu problématique.

Rien n'autorise à prédire le retour de l'âge d'or et à croire que les hommes de demain vont être essentiellement différents de ceux d'hier, essentiellement meilleurs. Les poètes seuls ont le droit de s'écrier :

*Magnus ab integro saeculorum nascitur ordo.*

Les mêmes passions profondes du cœur humain font qu'à toutes les époques les conditions morales de notre épreuve terrestre demeurent substantiellement identiques, mais à des degrés divers, tant pour les sociétés que pour les individus. Ce n'est pas en ce monde que sera jamais réalisée la paix universelle et perpétuelle.

Et pourtant, il faut multiplier, avec méthode et persévérance, les garanties du droit international. Il faut rendre aussi sérieuses que possible les sanctions morales, économiques, militaires du droit des gens. Elles pourraient avoir leur efficacité au moins partielle : efficacité répressive en certains cas, efficacité préventive en d'autres cas. Ce sera déjà un résultat d'une grande valeur pour le maintien de la paix en ce monde et la sauvegarde de la justice chrétienne parmi les peuples.

Jamais on ne libérera le genre humain de la mort et de la maladie. Personne n'aura le droit d'en conclure qu'on doive regarder comme impossible ou inutile toute espèce de progrès de la médecine et de la chirurgie.

---

## SOUSCRIPTIONS ET DONES

---

### Fondations de Chaires.

|                                                 |       |                             |          |
|-------------------------------------------------|-------|-----------------------------|----------|
| M <sup>me</sup> Bouffé .....                    | 50 »  | Anonyme L.....              | 500 »    |
| M. Ed. Tissoi .....                             | 50 »  | Chaire de Pédagogie (la So- |          |
| M. Auguste Pollissard ....                      | 100 » | ciété d'Education).....     | 10.000 » |
| M <sup>me</sup> la S <sup>re</sup> des Sœurs de |       | M. Soulange-Bodin (fonda-   |          |
| Saint-Joseph de Cluny..                         | 100 » | tion pour les professeurs   |          |
| Anonyme.....                                    | 40 »  | et étudiants).....          | 100 »    |

|                                       |          |                                                  |         |
|---------------------------------------|----------|--------------------------------------------------|---------|
| Anonyme, d°.....                      | 70 »     | M. Brissaud .....                                | 25 »    |
| Ecole Rocroy Saint-Léon.              | 200 »    | M <sup>me</sup> la Baronne de Kainlis,           |         |
| Anonyme, parle R.P. Mon-              |          | née de Chevrigny.....                            | 500 »   |
| peurt.....                            | 50.000 » | Anonyme .....                                    | 300 »   |
| Anonyme, par M. le Baron              |          | M <sup>me</sup> Boucher-Beaurain...              | 20 »    |
| Seillière.....                        | 1.000 »  | M. A. Langlois.....                              | 500 »   |
| M <sup>lle</sup> Hattemer (de la part |          | M <sup>me</sup> la Baronne de Lesser,            |         |
| de ses anciens élèves)..              | 2.000 »  | née Laborde .....                                | 2.000 » |
| M <sup>me</sup> Dehaut .....          | 500 »    | M. l'abbé Lugan.....                             | 50 »    |
| M. J. de Boislille.....               | 100 »    | M <sup>me</sup> D.....                           | 100 »   |
| M. Lecœur, par M. Souty.              | 50 »     | M <sup>lle</sup> Barth .....                     | 100 »   |
| M. Severin .....                      | 25 »     | M <sup>me</sup> et M <sup>lle</sup> Jullien..... | 20 »    |
| M. et M <sup>me</sup> Ad. Lacan ....  | 20 »     | M <sup>me</sup> la Marquise de Fou-              |         |
| M <sup>me</sup> Beslay.....           | 25 »     | cault.....                                       | 100 »   |
| M <sup>me</sup> Paul de Curel, par    |          | M <sup>lle</sup> Yvon.....                       | 20 »    |
| M <sup>gr</sup> l'Evêque de Limoges   | 2.000 »  | M <sup>me</sup> et M <sup>lle</sup> Moyzen.....  | 50 »    |
| M <sup>me</sup> Labruyer.....         | 500 »    | Anonyme, par M. le curé de                       |         |
| Sir A. Hirtzel, par M. l'abbé         |          | Saint-Honoré-d'Eylau ..                          | 100 »   |
| Langlois .....                        | 200 »    | M. le Marquis de Palmaro                         | 5.000 » |
| Le Comité de Propagande               | 2.000 »  | M <sup>me</sup> Maurice Hauvette, 5.000 francs   |         |
| M <sup>lle</sup> Thirouin.....        | 25 »     | de rente 1920 5 %, fondation d'une               |         |
| M. Pierre Lefébure.....               | 500 »    | chaire de grec.                                  |         |
| M. Ed. Le Conte.....                  | 20 »     | Conférence d'archéologie chrétienne              |         |
| M. Sémichon.....                      | 1.000 »  | (abbé du Muraud), 2.500 francs de                |         |
| M <sup>me</sup> Alexis Vial.....      | 30 »     | rente 5 % 1920, par M. le chanoine               |         |
| M. Gautier .....                      | 50 »     | Deschamps.                                       |         |
| M <sup>me</sup> la Comtesse d'Arbigny | 115 »    |                                                  |         |

## CONFÉRENCES ET COURS PUBLICS

### DU MOIS DE JUIN 1920

**Le lundi, à 3 h. 3/4.**

#### COURS LIBRE

*Le Canada français*, par M. le Chanoine  
Emile CHARTIER, Secrétaire général de  
l'Université de Montréal (Canada).

7 juin. — Triple influence sur la race : La  
situation économique, politique et  
sociale.

14 juin. — Triple influence sur la race :  
L'enseignement libre et chrétien.

21 juin. — Triple influence sur la race :  
L'Eglise catholique et la paroisse.

28 juin. — Conclusion : L'avenir du Cana-  
da et du Canada français ; la part de  
la France.

**Le lundi, à 5 h. 1/4.**

#### COURS D'APOLOGÉTIQUE.

Spécialement destiné aux Hommes

*L'Idee Chrétienne dans l'œuvre de Dante*,  
par M. PIERRE-GAUTHIER.

2 juin. — La Divine Comédie. V. Le  
Purgatoire, ch. XXIII-fin.

14 juin. — La Divine Comédie. VI. Le  
Paradis, ch. I-XI.

21 juin. — La Divine Comédie. VII. Le  
Paradis, ch. XII-XXII.

28 juin. — La Divine Comédie. VIII. Le  
Paradis, ch. XXIII-fin.



**Le mardi, à 3 h. 3/4.**

**Le Latin d'Eglise**, par M. l'abbé ROUSSELOT

**Le mardi, à 5 h. 1/4.**

**COURS D'HISTOIRE DE L'EGLISE.**

**Histoire religieuse du Faubourg Saint-Germain**, par M. PISANI, Chanoine de Paris, docteur ès lettres et docteur en théologie.

1<sup>er</sup> juin. — Les massacres de l'Abbaye (2 et 3 Septembre 1792).

25 juin. — Le Faubourg Saint-Germain pendant la Révolution.

15 juin. — Le Faubourg Saint-Germain depuis le Concordat.

**Le vendredi, à 5 h. 1/4.**

**HISTOIRE DES RELIGIONS**

**L'Ethnologie religieuse.** (Méthode pour servir d'introduction à l'Etude comparée

des Religions). Par M. le Chanoine BROS, Supérieur de l'Ecole Saint-Aspais de Melun.

4 juin. — Explication des faits ethnologiques.

11 juin. — Application de la méthode ethnologique à l' "Animisme" Tylo-rien.

18 juin. — Application de la méthode ethnologique au "Sociologisme" de M. Durkheim.

**Le Samedi, à 5 h. 1/4.**

**COURS PUBLIC.**

**Les Grandes Epoques de l'Art français**, par M. Louis GILLET.

5 juin. — L'art moderne à partir de 1850.

12 juin. — Les contemporains. — Conclusions.

---

## CHRONIQUE DE L'INSTITUT CATHOLIQUE

---

**Distinctions Honorifiques et Académiques.** — La S. Congrégation des Séminaires et des Universités, après examen des cinq volumes du *Cours Supérieur de Religion* de M. l'abbé PRUNEL, vice-recteur, lui a fait adresser un diplôme de Docteur en théologie, « pour en jouir avec tous les droits et privilèges des doctorats conférés par les Facultés de Théologie. »

L'Académie française vient, d'autre part, de couronner cet ouvrage, en lui accordant un prix de 1.000 francs. (Prix Juteau-Duvignaux).

M. l'abbé DE LA VALETTE MONBRUN qui, plusieurs fois, a fait des séries de Cours publics à l'Institut catholique, a obtenu également un prix Juteau-Duvignaux de 500 fr. pour son ouvrage sur *Maine de Biran*.

M. LE BIDOIS, professeur de Littérature française à l'Institut catholique, et M. l'abbé DUBOIS, professeur à Nantes, notre ancien élève, ont obtenu tous deux un prix Guizot de 1.000 francs, le premier pour son ouvrage: *L'Honneur au miroir de nos Lettres*, le second pour sa thèse de doctorat ès lettres sur *Victor Hugo et ses idées religieuses de 1802 à 1825*.

M. René LAVOLLÉE, président de l'Association des Amis de l'Institut catholique, a obtenu un prix Marcellin Guérin de 500 francs pour son livre: *Lendemain de Victoire*.

**Les Conférences de Lord Ashbourne à l'Institut catholique.** — Un noble Irlandais, Lord Ashbourne, membre de la Chambre des Lords d'Angleterre, vient de faire, à l'Institut catholique, avec un très vif succès, une série de conférences, sous les auspices de la *Revue de Philosophie*.

Converti du protestantisme, il a exposé la marche logique de son esprit dans sa progression vers l'Eglise, et a intitulé son cours : *Par les Philosophes à l'Eglise catholique*.

Il a inauguré ses conférences le 28 avril, et les a continuées, revêtu du costume national irlandais qui, pour lui et pour ses auditeurs, est un drapeau.

A la séance d'ouverture, présidée par M. Denys Cochin, de l'Académie française, on remarquait sur l'estrade : Mgr Baudrillart, Mgr Farges, M. le Vice-Recteur, M. Peillaube, doyen de la Faculté de Philosophie, M. le Supérieur du Séminaire des Carmes, etc. Mgr le Recteur tint à dire à Lord Ashbourne sa joie de voir parler devant un auditoire aussi compact un homme tel que lui, puisqu'il est à la fois un philosophe, un Irlandais et un catholique, trois titres de premier ordre pour lui concilier les sympathies de l'assistance, qui ne saurait oublier les liens traditionnels de la France et de l'Irlande.

Puis le président, M. Denys Cochin, qui se souvient d'avoir écrit en philosophe sur *Le monde extérieur* et d'autres questions aussi classiques, fit aux conférences de Lord Ashbourne l'introduction philosophique suivante :

MESDAMES ET MESSIEURS,

Je remercie M. le Recteur de l'Institut catholique, mon très distingué confrère, et l'éminent doyen de la Faculté de Philosophie, le Père Peillaube, de m'avoir appelé à souhaiter la bienvenue dans cette maison à Lord Ashbourne.

Lord Ashbourne est un sujet Britannique, et cinq ans de confraternité d'armes, conduisant à une commune victoire, nous ont donné l'habitude de regarder nos alliés quand ils passent le détroit, comme des concitoyens.

Lord Ashbourne est un parlementaire ; et je m'érige aussi ce titre, au moins par le nombre des années que j'ai passées dans le Parlement.

Enfin, Lord Ashbourne est un philosophe fort connu en son pays, et mes goûts et mes études me rendaient fort désireux de l'entendre.

Je vous dirai, dès l'abord, que le titre de ses conférences : « *Par les Philosophes à l'Eglise catholique* », m'avait séduit.

Ce pluriel me plaisait infiniment, car, à tort ou à raison, j'ai toujours essayé de m'instruire auprès de différents maîtres. Ce goût de la diversité m'a amené dans cette maison entendre des leçons de scolastique, professées avec une foi profonde et le plus rare talent, par un jeune maître devant un réel écolier, heureux de lui rendre hommage. Le pluriel employé par Lord Ashbourne n'est pas conforme à la méthode scolastique. « *Ut ait Philosophus* », répète souvent saint Thomas. Le Philosophe, c'était Aristote ; de même qu'aujourd'hui c'est saint Thomas.

Je crois, comme Lord Ashbourne, que des routes nombreuses et variées peuvent amener des penseurs et des travailleurs divers au même rendez-vous.

L'Eglise catholique, à travers tant de siècles, n'a pas toujours été défendue avec les mêmes armes contre les mêmes assauts.

Les hérésiarques des premiers siècles furent de profonds et subtils métaphysiciens, instruits par les néoplatoniciens de l'Ecole d'Alexandrie. Tel Arius, qui faisait de la seconde personne de la Sainte Trinité une très puissante créature, demiurge de l'Univers, intermédiaire et interprète entre Dieu éternel, inaccessible, et l'humanité. Arius n'a-t-il pas été le précurseur du Relativisme moderne ?

Au contraire, la Réforme du *xvi<sup>e</sup>* siècle, d'après ce que j'ai lu de Luther et de Calvin, me semble avoir eu un caractère purement politique. C'est une campagne contre la paresse des couvents, contre les richesses ecclésiastiques. La lettre au Roi de France, le traité des

reliques, ne montrent en Calvin qu'un pamphlétaire, précurseur, non point de la *Critique de la Raison pure*, mais de la *Lanterne* ou de la *Dépêche de Toulouse*.

Le mouvement contemporain parti d'Italie, le mouvement des « Libertins », auxquels M. Charbonnel vient de consacrer un beau livre, avait certainement une portée plus haute. Appuyés tantôt sur Aristote, comme les maîtres de l'Ecole de Padoue, tantôt sur Platon, comme Telesio, Campanilla, Giordano Bruno, ils niaient l'immortalité de l'âme, au moins personnelle, et l'existence de Dieu, sinon immanent à l'Univers. Devant des esprits fatigués de trois siècles de dialectique, ils prétendaient interroger la Nature et inaugurer le règne de la Science.

Il faut convenir qu'alors la scolastique, en pleine décadence, offrait peu de ressources ; l'Université de Paris était loin de ce qu'elle avait été au temps de saint Thomas.

Les Politiques, Machiavel au xvi<sup>e</sup> siècle, Hobbes au xvii<sup>e</sup>, ne recommandaient la religion aux Princes que comme moyen de gouverner le Peuple. C'étaient de profonds sceptiques. Le livre appelé par Hobbes : *A Christian Commonwealth* n'est point, à beaucoup près, l'œuvre d'un chrétien sincère, mais celle d'un simple clérical.

C'est alors que parut en France un savant, l'égal de Galilée, de Kepler, de tous les plus grands, et qui disait : « L'idée de Dieu est pour moi plus certaine, plus évidente que celle des vérités mathématiques ! ».

Cet homme avait un ami de cœur, un confident, le capucin Mersenne, qui écrivait ces lignes : « On se trompe quand on s'écrie que les Docteurs catholiques suivent Aristote et ne jurent que par sa parole, même quand sa parole est contredite par les expériences et les phénomènes..... Si la vérité fut jamais chère à des hommes, elle ne l'est à personne plus qu'aux catholiques, qui ne redoutent que le mensonge. »

Les plus grands catholiques, Bérulle, Fénelon, acclamèrent Descartes, venu en un moment propice pour mettre en fuite les politiques athées et les libertins qui prétendaient creuser un fossé entre l'Eglise et la Science.

Plus tard, il a été attaqué, moins pour ses écrits que pour ce que d'autres avaient voulu en tirer. Mais que n'a-t-on point tiré ou cru tirer d'Aristote ? Tel est le sort commun des philosophes...

Mais je me tais. La période dont Lord Ashbourne veut vous parler est, je crois, postérieure à Descartes. Et vous êtes impatients d'entendre par quels chemins les Philosophes ont amené l'éminent membre du Parlement anglais, de Westminster à cette chaire de l'Institut catholique.

Quand les applaudissements ont cessé, Lord Ashbourne se lève, et, sans la moindre note, tient son auditoire sous le charme d'une parole très vivante, très imagée, martelée de gestes sobres, mais énergiques, qui portent la conviction chez les auditeurs.

Partant de la Réforme, puisqu'aussi bien il fut protestant, il nous met en face d'un organisme qui résulte de quinze siècles de synthèse ; organisme à la fois social, philosophique et religieux. A cette époque, on s'aperçoit qu'une partie de cet organisme est malade, et on conclut à la nécessité d'une opération chirurgicale, pour écarter la corruption et dégager l'essentiel. Il en est résulté une abstraction religieuse ; la philosophie proprement dite ou pensée discursive s'est émancipée et par là a perdu son rapport avec la vie de l'organisme ; d'où une seconde abstraction.

Il en est résulté un mouvement dialectique qui fait qu'en essayant de retrouver son équilibre, la pensée, chaque fois qu'elle s'est complétée dans une direction quelconque, s'est renversée et est tombée dans la contradiction.

C'est d'abord Descartes, Malebranche, etc., avec leurs trois substances : Dieu, l'âme et le monde. Cette pensée se complète en Spinoza, qui les réduit à

une seule substance : l'absolu et, par voie de conséquence, après lui, la substance, c'est-à-dire ce qui subsiste en soi, disparaît.

Ensuite, la pensée se reprenant, la philosophie nous donne des mouvements dans plusieurs directions : d'un côté, par Locke, Hume et Condillac, vers le sensualisme français ; de l'autre, par Locke, Hume, Leibniz, jusqu'à Kant, Fichte, Schelling, Hegel, vers l'intellectualisme.

Hegel fait évoluer l'idée jusqu'au bout : elle devient alors le Tout. Il regarde le monde du point de vue des catégories et n'en sort pas. C'est par là que le mouvement dialectique le prend à son tour et le fait tomber dans la contradiction.

Alors, c'est le positivisme qui va intervenir.

Pendant toute cette leçon, le conférencier a employé la méthode dialectique de Hegel dans le cadre de la loi des Trois Etats de Comte — théologique, métaphysique, positif — afin de rendre sa démonstration plus saisissante.

Dans la seconde conférence, il étudie le positivisme avec Auguste Comte et sa classification des sciences ; il montre qu'en plaçant au sommet de la hiérarchie la Sociologie, Comte réintroduit la vie dans les idées abstraites, et fatalement est amené à considérer l'importance capitale de la religion dans l'humanité.

Mais Comte n'est plus dans les catégories ; il est dans le monde. L'infini métaphysique de Hegel redevient l'indéfini réclamé par la science. Pour compléter son système d'un point de vue philosophique et pour mettre à sa place la clef de voûte nécessaire à la moindre de nos perceptions, il substitue à la recherche de l'absolu la synthèse subjective.

Le conférencier donne, pour terminer, un spécimen de prière à l'Humanité, récitée dans les temples positivistes.

Dans la troisième conférence, Lord Ashbourne a cherché, en restant toujours dans le cadre de la Loi des Trois Etats, à découvrir la synthèse finale qui ferait disparaître l'abstraction et cesser le mouvement dialectique impitoyable qui avait entraîné la pensée dans son tourbillon depuis l'opération chirurgicale du xvi<sup>e</sup> siècle.

Il rappelle les principes acquis : 1<sup>o</sup> le mouvement dialectique, qui cherche l'équilibre chaque fois que la pensée tombe dans l'abstraction ; 2<sup>o</sup> la certitude que nous fournit la succession des synthèses, en ce sens que chaque synthèse, en faisant place à une autre, rend possible une explication toujours plus compréhensive des phénomènes ; 3<sup>o</sup> la classification des sciences, d'où résulte, entre autres conséquences, qu'un principe établi par une science inférieure est conservé dans celle qui lui succède (par exemple, l'idée de l'organisme établie par la biologie persiste dans la sociologie) ; 4<sup>o</sup> la Loi des Trois Etats nous force à chercher la solution en nous plaçant au point de vue de l'état positif.

Puis, le conférencier déploie, pour ainsi dire, la carte de l'Humanité et, en se plaçant au point de vue positiviste, montre l'évolution qui, après avoir agi pendant des siècles, a fini par donner naissance, au commencement de notre ère, à un organisme qui, à la fin de son développement, se présente avec tous les caractères d'un tout, ou, si l'on veut, d'un corps social, philosophique et religieux, qui se dit universel et prétend englober l'Humanité entière.

Après avoir démontré en quel sens le fait de l'Eglise répondait à toutes ses préoccupations philosophiques, Lord Ashbourne arrive à la grande question de l'« idée-synthèse » qui mettra fin au « mouvement dialectique », et il considère la naissance de Bethléem comme elle se présente à quelqu'un qui se réclame du positivisme. Mettant de côté l'Evangile, on est bien forcé de constater, après trois siècles de persécutions, l'existence d'une société inspirée par une idée, et cette idée était choquante pour les philosophes de l'abstraction, tels que les Néo-Platoniciens et les autres. Cette idée, c'est que Jésus était Dieu et qu'il était en même temps un homme. Les philosophes attaquèrent cette idée et d'abord ils nièrent qu'il fût Dieu. Les hommes de l'Idée répondirent : « Il est Dieu. » Les philosophes revinrent à la charge et dirent que ce ne fut pas un homme, mais une apparence, avec la divinité à la place de l'âme humaine. Et les hommes de l'Idée de répondre : « Non. Il a une âme comme nous. » De nouveau, les philosophes : « Dans ce cas, c'est une personne humaine, dirigée dans toute sa carrière par une personne divine. » Et les hommes de l'Idée répondirent : « Il n'y a qu'une personne en Lui. » Alors, les philosophes d'insister : « Dans cette personnalité, l'Infini a nécessairement absorbé le fini. » Et les hommes de l'Idée répondirent : « Non ; les deux natures restent distinctes pour toute l'éternité. » Une dernière fois, les philosophes, espérant sauver la situation, s'efforcèrent de maintenir que puisqu'il était Dieu et qu'il le savait, quand Il agissait et quand Il voulait, Il agissait et voulait toujours en Dieu. Et les hommes de l'Idée répondirent : « Non. Quand, par exemple, il disait : *Non mea voluntas, sed tua fiat*, il parlait en homme. »

Donc, la formule de la synthèse que nous cherchons est celle-ci, et lorsque nous l'entendons dans nos églises, instinctivement, tout le monde se met à genoux : « *Et Homo factus est.* »

Le R. P. Peillaude, à la fin de cette dernière conférence adressa à l'éminent philosophe ses remerciements et ses chaleureuses félicitations, tandis que l'auditoire faisait une ovation à Lord Ashbourne.

**M. G. Le Bidois à Montréal.** — M. G. Le Bidois est revenu le 4 mai de Montréal, où, nos lecteurs ne l'ignorent pas, il avait résidé cet hiver. Prêté, sur la demande de Mgr Gautier, évêque auxiliaire de Montréal et recteur, à l'« Université Laval » de Montréal, il est arrivé à temps pour voir cette Université devenir indépendante de celle de Québec et se transformer, par l'obtention d'une charte d'Etat, en « Université de Montréal ». Dans son séjour là-bas, il a vu bien des choses intéressantes, et dont quelques-unes sont de conséquence. Comme professeur de littérature française à l'Université, il a eu l'honneur d'être présenté au prince de Galles, lors de la réception qui fut faite à ce dernier, dans la salle des Promotions, le 30 octobre. Quelques jours après, M. G. Le Bidois inaugurait dans la même salle son cours de Littérature française, devant un nombreux auditoire. Il n'y avait fait encore que deux conférences quand éclata, le 22 novembre, le terrible incendie qui, sans consumer tout le bâtiment, en a détruit les étages supérieurs ; l'incendie s'était déclaré à l'heure même et à quelques mètres de la tribune où, trois jours avant, M. Le Bidois faisait sa conférence. Ce malheur qui, en un sens, fut un bonheur, a déterminé dans la province de Québec un superbe mouvement de générosité en vue de la réédification totale de l'Université, sur un terrain nouveau et dans des proportions immenses ; en l'espace de quelques semaines, cinq millions de dollars étaient recueillis ou souscrits, dans toutes les classes de la société

et tous les groupes, depuis ces « Messieurs du Séminaire » (les Sulpiciens), qui souscrivaient à eux seuls pour la somme d'un million de dollars, jusqu'aux conducteurs des « chars » (les tramways); nombre de Canadiens-Anglais souscrivaient eux-mêmes, et la France aussi, par l'organe du ministère des Affaires étrangères, avaient à cœur de se ranger parmi les bienfaiteurs de cette grande Université qui est, au Canada, la citadelle avancée de l'enseignement catholique et de la civilisation française.

Le désastre n'a pas suspendu la vie universitaire. Tous les cours ont repris immédiatement dans des locaux nouveaux. M. Le Bidois, pour sa part, a fait les siens, sa conférence « didactique » hebdomadaire du lundi et son cours de quinzaine du mercredi, dans la salle de la magnifique bibliothèque Saint-Sulpice, qui est un témoignage, comme il y en a tant à Montréal, de l'inépuisable générosité sulpicienne. Ces deux cours publics, qui étaient jusqu'ici la part du professeur de Littérature française à la « Faculté des Arts », vont, par suite de la transformation de cette Faculté en « Faculté des Lettres », subir un changement notable : il n'y aura plus qu'un cours public de Littérature française ; le cours didactique, actuellement public aussi, se dédoublera en deux cours fermés, réservés aux étudiants et étudiantes régulièrement inscrits aux registres de la Faculté. Avec d'autres cours, — latin, grec, anglais, histoire, etc., — ces cours de français contribueront à la préparation d'un examen de *licence canadienne*, dont l'organisation est à l'étude. Mais tout cela n'empêchera pas les meilleurs étudiants de là-bas de venir achever, chez nous, leur préparation universitaire. La présence parmi nous du futur doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Montréal, M. le chanoine Chartier — en même temps vice-Recteur de l'Université, — permettra de régler les accords qui mettront au point l'organisation de toutes choses.

M. G. Le Bidois ne s'est pas contenté de donner une trentaine de cours publics à l'Université de Montréal, il a été porter dans d'autres milieux, à Québec, à Ottawa et jusque dans l'Université anglaise (et protestante) de Toronto, la bonne parole française. Il a été partout admirablement reçu.

Dè tant de souvenirs précieux, aucun ne lui est plus cher que celui de sa rencontre, à Montréal, avec un de ses anciens élèves de l'Institut catholique, M. l'abbé Martial Levé, naguère professeur de rhétorique à Saint-Riquier, aujourd'hui missionnaire diocésain dans la Somme, et demain l'un des premiers orateurs, incontestablement, du clergé français. Après avoir été son fidèle auditeur, chaque dimanche de Carême, dans la foule innombrable qui se pressait dans l'immense église Notre-Dame (jusqu'à 8.000 personnes!) il a eu l'insigne honneur de présider la Séance d'adieu au Prédicateur, au Monument National. Rencontre aussi émouvante qu'imprévue, dont Messieurs de Saint-Sulpice ont eu l'heureuse idée, et dont tous ont senti — c'est un mot écrit par l'un d'eux — la « secrète harmonie ».

M. G. Le Bidois revient donc de là-bas enchanté de tout et de tous. Les autorités universitaires lui demandent de revenir à Montréal pour la mise en train de la nouvelle Faculté des Lettres. Il accédera à ce désir, si la chose paraît compatible avec les intérêts de l'Institut catholique et conforme aux intérêts aussi de l'influence française.

**Association des Étudiantes.** — Le premier vendredi de Mai les Étudiantes se sont réunies à la crypte des Carmes pour la Messe solennelle. Mgr le Recteur a célébré la Messe et a traité ensuite dans une allocution le sujet suivant : « Qu'il faut avoir un directeur et pourquoi »,

Le 11 mars, jour de la Mi-Carême, M<sup>lle</sup> Pimor, directrice du Collège d'Hulst, a offert très aimablement à l'Association l'hospitalité du Collège pour une réunion récréative. Les Etudiantes vinrent nombreuses, et ce fut pour elles une après-midi de vrai repos et de franche gaieté. Plusieurs camarades donnèrent d'excellentes preuves de leurs talents culinaires et le bureau de l'Association notamment montra des qualités éminentes dans l'art difficile de faire sauter les crêpes... Mgr le Recteur fit aux Etudiantes le très grand honneur de venir les voir quelques instants et voulut bien goûter avec elles.

Les Etudiantes cherchant à donner toujours plus de vie à leur Association ont décidé d'organiser une série de Cercles d'études sur les grands Ordres, en demandant à un religieux de chaque Ordre de venir présider ces réunions, afin de corriger et de compléter, si cela était nécessaire, la conférence faite par une étudiante.

Le 25 mars, le R. P. Gratien, O. F. M., a dirigé le Cercle consacré à l'Ordre de Saint-François. M<sup>lle</sup> Vergès d'Espagne, a parlé des études chez les Franciscains, et a vivement intéressé son auditoire, tant par des détails précis qu'elle a apportés sur le sujet, que par l'élégance et la simplicité de son langage.

Le R. P. Gratien a répondu avec une grande bonté aux nombreuses questions posées par les étudiantes et parlé du Tiers-Ordre de Saint-François. — Cette réunion a été la dernière avant les vacances.

De retour à l'Institut, après Pâques, les étudiantes ont appris que leur camarade, M<sup>lle</sup> Vergès d'Espagne, avait quitté Paris et ne reviendrait pas prendre sa place au milieu d'elles : elles ont toutes sincèrement regretté le départ de leur sympathique et très dévouée secrétaire. En attendant les prochaines élections, M<sup>lle</sup> M. Mourey a été chargée des fonctions de secrétaire.

La Messe mensuelle d'avril n'a pu, à cause des vacances, avoir lieu comme d'habitude le premier vendredi ; elle a donc été reportée au 16. La Messe, dite par Mgr le Recteur, a été suivie d'une instruction sur « les qualités qu'on doit demander à son directeur de conscience ». Ces réunions dans la Crypte des Martyrs et ces instructions sont toujours pour les étudiantes une source de lumière et de force : agenouillées côte à côte et unies dans la même prière, elles sentent plus profondément encore leur étroite fraternité.

Le jeudi 29 avril a eu lieu le deuxième des Cercles d'études, consacrés aux grands Ordres religieux, sous la présidence du R. P. Mainage, O. P. M<sup>lle</sup> Mourey a fait une conférence sur « saint Dominique et l'Ordre des Frères-Prêcheurs » et elle a cherché à mettre en relief le caractère intellectuel de cet Ordre, qui s'est toujours recruté parmi les étudiants et même les professeurs des Universités, et qui a compté de si grands saints et de si grands savants. Le R. P. Mainage, en quelques paroles fortes et sobres, a précisé quelques points, et a montré la valeur de la formation thomiste et dominicaine pour l'esprit.

M. M.

**Association des Amis de l'Institut catholique.** — L'assemblée générale, annoncée pour le 31 mai, aura lieu le lundi 14 juin, à 4 h. 1/2, dans la grande salle de l'Institut catholique, sous la présidence de M. le général DE CASTELNAU, député de l'Aveyron, président de la Commission de l'Armée.

Conférence du général DE CASTELNAU sur la *nécessité des cadres dans la société et la formation d'une élite.*

**Une nouvelle église en Tunisie.** — Depuis que le *Bulletin* d'avril a annoncé cette œuvre intéressante, nous avons reçu de M<sup>me</sup> PAJOT la somme de 250 fr., qui a été envoyée aussitôt à M<sup>me</sup> Isambert, à Pont-du-Fahs (Tunisie). Notre ancienne élève exprime sa reconnaissance émue à tous les généreux bienfaiteurs et bienfaitrices, et écrit : « Décidément, le Bon Dieu bénit nos efforts. Ce n'est pas au début que le succès s'est annoncé, car voilà plus de cinq ans que nous travaillons, et nous avons cru, à maintes reprises, prêcher absolument dans le désert. Maintenant, au contraire, tout marche à souhait... »

---

## BIBLIOGRAPHIE

---

**Mgr Tissier**, évêque de Châlons. — *Nos Tributs de Gloire. — Retraite donnée à Lourdes, du 20 au 24 août 1919, au Pèlerinage national de l'Action de Grâces.* — Un vol. in-12, 300 p. Paris, Téqui, 1920. Prix : 3 fr. 50 (major. temp. de 50 %).

Nos lecteurs savent quel succès avait signalé la retraite prêchée à Lourdes lors du dernier Pèlerinage national. A la demande d'une foule de pèlerins, l'éloquent évêque de Châlons a dû se résoudre à reconstituer, « après coup, dans le silence du bureau », les entretiens ardents qui avaient si profondément ému, au Rosaire, ses auditeurs. Et ainsi le livre ira porter à de nombreux lecteurs lointains, qui ne purent s'unir que de cœur aux heureux pèlerins, les bienfaits spirituels et les grâces de lumière et de force qui furent prodigués aux assistants. Avec Mgr Tissier, ils chanteront l'hymne de l'Action de Grâces ; avec lui, ils diront — ce sont les titres des discours publiés : — « Gloire au Père tout-puissant ! Gloire au Fils crucifié ! Gloire à l'Esprit-Saint ! Gloire à l'Eucharistie sociale ! Gloire à la Vierge immaculée ! Gloire à la Mère rédemptrice ! Gloire à la Famille féconde ! Gloire au Prêtre éternel ! Gloire à l'Eglise militante ! Gloire à la France victorieuse ! Gloire aux héros immolés ! »

Très actuel toujours, Mgr Tissier revendique pour les catholiques « le minimum de justice à obtenir », qui ralliera dans sa modération tous les hommes sages, à savoir : « *La reprise des relations avec Rome, aussi nécessaire aux intérêts français qu'aux intérêts religieux ; un statut légal qui rende pour prix de son loyalisme, à défaut d'autres raisons, à l'Eglise dépouillée, le droit de posséder, avec la liberté, dans son domaine, de son action et de son culte ; le droit pour tout citoyen de s'associer à son gré, même en vue de servir Dieu ; le droit d'enseigner, sous le contrôle de l'Etat, pour quiconque a les diplômes académiques exigés par les lois ; le droit à l'enseignement religieux, au gré des familles, dans les écoles primaires, comme dans les lycées et les collèges de l'Etat ; la subvention des fonds publics, proportionnelle au nombre des élèves de chaque école légalement ouverte, même privée ; le libre choix pour toutes les familles, sans crainte de représailles, de l'éducation des enfants.* » (p. 258).

Pour obtenir ce minimum de justice, il faut aux catholiques, avant tout, l'union, la confiance en Dieu et la pratique parfaite des vertus chrétiennes.

Livre réconfortant, optimiste, « joyeux » et, dès lors, bienfaisant, « car il n'y a pire mal dont les joyeux n'arrivent à guérir » (p. 260).

Nous applaudissons d'avance à son grand succès.

Louis PRUNEL.



**A.-D. Sertillanges**, membre de l'Institut. — *L'Amour chrétien*. — Un vol. in-12 de xvi-308 p., tiré sur papier vergé. Paris, Gabalda, 1920. Franco par la poste : 6 fr.

Sous ce titre : *l'Amour chrétien*, l'auteur a réuni en volume une série d'études publiées dans *la Revue des Jeunes*. Les énumérer sera montrer la trame du livre : Et tout d'abord, *l'amour en Dieu*, car « c'est en Dieu que prend origine l'amour, parce que c'est en Dieu que prend origine tout... L'amour est le commencement et la fin de tout » (p. 3). Mais Dieu est *l'amour vivant* ; c'est pourquoi le second chapitre est consacré à l'Esprit-Saint, l'amour vivant personifié.

Puis, de ce sommet divin, l'auteur descend au monde et étudie *l'amour dans la nature* ; il cherche les vestiges et « les pas du divin Marcheur » dans la nature matérielle ; ensuite, il contemple l'homme, et dans l'homme *l'amour de Dieu* et ses corollaires : *l'amour mystique, l'amour vertueux de soi-même, l'amour du prochain, l'ordre et les objets de l'amour du prochain, l'amitié, l'amour et le mariage, l'amour paternel, maternel, fraternel, l'amour filial, l'amitié sociale*. Elargissant enfin l'objet de l'amour humain et le considérant dans le chrétien, l'auteur étudie *l'amour de communion dans l'Eglise et finalement la société universelle dans l'amour*.

Il est à peine besoin d'indiquer que cet ouvrage est d'un philosophe et ne plongera pas les lecteurs et surtout les lectrices dans un océan de sentimentalité plus ou moins douteuse. Bien que saint Thomas d'Aquin soit rarement cité, sa doctrine inspire tout l'ouvrage ; on la sent partout présente derrière le raisonnement de l'auteur ; elle fait corps avec lui. Et nul ne saurait s'en étonner, puisque aussi bien saint Thomas d'Aquin a ouvert au R.P. Sertillanges les portes de l'Institut de France.

Louis PRUNEL.

**Chanoine Henri Dutoit**, secrétaire général des Facultés catholiques de Lille. — *Les Etapes de l'Education chrétienne* (1<sup>re</sup> série). — Un vol. in-12, 269 p. Tourcoing, Duvivier, éditeur. Prix : 5 fr.

Dans ce recueil de « fragments qui ont vu le jour à part et au gré des circonstances, mais dont les affinités se sont révélées au simple rapprochement », M. le chanoine Dutoit a rassemblé un certain nombre de discours et d'articles qui traitent de la Famille, de l'Ecole, et des Œuvres d'éducation religieuse et sociale. On y reconnaît successivement le Supérieur de l'Institution Notre-Dame-des-Victoires à Roubaix et le Vice-Recteur des Facultés catholiques de Lille ; et, derrière ces deux personnages, on retrouve l'ancien professeur de philosophie de l'Institution Saint-Jean, de Douai. C'est dire que l'auteur parle de ce qu'il connaît, et qu'une expérience de plus de vingt années de ministère sacerdotal consacré aux jeunes gens lui permettait de traiter avec une rare compétence des *Etapes de l'Education chrétienne*.

Après un exposé de principes sur *la Famille et l'Education*, dans lequel M. Dutoit trace de main de maître les devoirs des parents chrétiens, en faisant appel à des exemples vécus, tirés de Joseph de Maistre, de M. A. de Margerie, de l'expérience des Sœurs de la Sagesse de Larnay, il montre l'influence de l'Ecole catholique continuant celle de la famille, sa *raison d'être, ses bienfaits, la Mission d'un Collège chrétien*. Puis il étudie *la Solennité de la Première Communion*, et insère sous ce titre des allocutions prononcées avant et après la communion, pour le renouvellement des promesses du Baptême et la consécration

à la Sainte Vierge. Ensuite, il s'agit d'assurer la *persévérance* du jeune homme ; de là des discours sur le *courage chrétien*, et sur *deux tentations de la jeunesse : indépendance et plaisir*. Enfin, il faut faire son éducation sociale. Et M. Dutoit lui présente *Ozanam, modèle de la charité chrétienne*, la *Bienheureuse Jeanne d'Arc*, et enfin *les consignes de la Jeunesse catholique et quelques principes d'éducation d'après saint Paul*.

Ceux qui ont l'honneur de connaître M. le chanoine Dutoit le retrouveront tout entier dans ce livre, qui ne sera pas lu seulement par ses anciens élèves de Douai, de Roubaix et de Lille, mais par tous ceux qui désirent éclairer leur esprit et réchauffer leur cœur au contact d'une âme d'apôtre.

LOUIS PRUNEL.

**Gustave Gautherot**, Docteur ès Lettres, professeur à l'Université Catholique de Paris, ancien Chef du Bureau des Opérations des Troupes Françaises du Levant. — *La France en Syrie et en Cilicie*. — 1 vol. in-12 de 220 p., avec 5 cartes ou croquis et 13 gravures hors texte. — Librairie Indépendante, Courbevoie. Prix : 7 fr. 50.

La question du Levant est à l'ordre du jour : nous possédons en Syrie — dont la Cilicie est une annexe naturelle — des droits séculaires et des intérêts auxquels la France victorieuse ne peut renoncer. La guerre les a-t-elle diminués ? C'est ce qu'examine M. Gustave Gautherot avec une indiscutable compétence : ses hautes fonctions à l'état-major des Troupes Françaises du Levant lui ont permis d'en tracer un historique exact et précis, qui jette sur notre situation actuelle dans le Levant une lumière toute nouvelle.

Que savons-nous, jusqu'ici, du rôle joué là-bas par nos soldats, par nos officiers, par nos administrateurs, de 1917 à 1920 ? A peu près rien, car les télégrammes de presse ou de journalistes mal informés ne comptent guère ! Or, voici des chapitres admirablement documentés sur : *le Corps Expéditionnaire d'Egypte, la Victoire de Palestine, l'Arrivée des Alliés à Beyrouth, l'Organisation de la Syrie littorale française, les Tournées triomphales de nos Colonnes à travers le Liban, l'Impérialisme Anglo-Arabe, l'Occupation d'Alexandrette et d'Antioche, la Légion d'Orient et la Légion Américaine, l'Occupation française de la Cilicie*, les événements qui se sont déroulés dans le Levant jusqu'à l'époque où s'est tenue la Conférence de San-Rémo.

La lecture de ce livre s'impose donc à quiconque veut bien comprendre la haute mission que la France a — plus que jamais — à remplir en Orient.

**G. Méra**. — *L'Éducation de l'Intelligence et du Cœur*. — Paris, P. Lethielleux. Un vol. in-12, 216 p. Prix : 3 fr. 50 (majoration comprise).

Ce livre de notre ancien élève s'adresse aux « Jeunes », à ceux qui gardent la noble ambition d'améliorer leur vie morale et religieuse. L'inspirateur de ce livre n'est plus. Le chanoine Lagardère, l'aumônier militaire bien connu, mortellement blessé d'un éclat d'obus le 6 novembre 1918, avait encouragé l'auteur dans cette série d'études parues en articles dans le *Prêtre Educateur* et dans la *Jeune Fille catholique contemporaine*.

Mener le jeune homme au bien par le beau en passant par le vrai, telle doit être la formule de l'éducation classique...

La première partie du volume est consacrée à la formation catholique de la volonté. La seconde partie traite plus spécialement de la méthode qui conviendrait à l'étude des lettres. La règle de l'inspiration, y est-il dit, doit être le sentiment religieux. « Le saint est le véritable artiste. Il faut une discipline à l'esprit et au cœur. Si l'on veut connaître les récompenses de l'inspiration

chrétiennes, il faut encore faire rentrer dans l'éducation esthétique les idées religieuses, faire voir dans la grâce une *réalité* qui fortifie l'âme et l'inonde de joie... Il y a place pour la beauté chrétienne, et de la réaliser en soi ou dans des œuvres littéraires — n'est pas seulement une agréable distraction, — c'est le meilleur chemin que Dieu trace aux âmes *juvéniles* et fortes pour s'élever jusqu'à lui!... »

**Jules Le Cerf.** — Dante Alighieri. — *Soixième centenaire de la mort du grand poète.* — *Introduction à l'étude de la Divine Comédie.* — Une brochure de 47 pages, Chartres, 1920, chez l'auteur, 4, rue de la Bourdinière, Chartres.

L'auteur, M. l'abbé Le Cerf, a donné, en 1916, à l'Institut catholique, sur l'œuvre théologique de Dante, une série de conférences qui obtinrent alors un vif succès. Absorbé par l'apostolat des Exercices spirituels, le distingué conférencier n'a pu jusqu'ici publier ces conférences en volume. Rappelant le mot de Benoît XV : « *Aligherius noster est* », il présente aujourd'hui au public une *Introduction à l'étude de la Divine Comédie*, que des critiques qualifiés, comme M. Henry Cochin, ont déclarée « excellente avec l'illustration si utile ». Trois gravures, représentant successivement l'Enfer, le Paradis et le Purgatoire, permettent, en effet, de mieux suivre « le divin poète » et son distingué commentateur.

Louis PRUNEL.

---

#### OUVRAGES DÉPOSÉS AU BUREAU DU BULLETIN

MGR DE LLOBET, évêque de Gap. — *Une Page d'Apostolat : Sœur Marie-Marthe-Thérèse, Petite-Sœur de l'Assomption, Supérieure de la Maison de Perpignan.* — In-16 de 350 pages. Broché : 5 fr.; port : 0 fr. 30, rue Bayard, Paris-8<sup>e</sup>. — Etude d'âme intime et passionnante. L'héroïne est morte, jeune encore, le 24 septembre 1913, à Perpignan, en odeur de sainteté. Ouvrage à recommander pour les patronages de jeunes filles et les écoles libres.

Le R. P. JONQUET et M. FRANÇOIS VEUILLLOT. — *Montmartre autrefois et aujourd'hui.* — Un vol. in-8, 340 pages. Bloud et Gay, Paris, Barcelone, Dublin, 1920. — C'est l'ouvrage du R. P. Jonquet, paru en 1890, allégé et complété par M. François Veuillot, qui a écrit l'histoire de Montmartre pendant les trente dernières années — celles qui nous intéressent le plus — avec le talent et la piété qui sont de tradition dans sa famille.

ABBÉ F. VALLÉE. — *A l'ombre de Brocéliande.* Avec un glossaire de quelques termes empruntés au parler de Paimpont (Ille-et-Villaine). — Un vol. in-12, 192 p. Paris, Albert Messein, 19, quai Saint-Michel. — Recueil de gracieuses et fraîches poésies écrites à la Chesnaye, pendant la guerre, à l'ombre de la fameuse forêt de Brocéliande. Aucune allusion aux événements guerriers. L'auteur chante « les forêts, les prés et les champs », les enfants, les oiseaux et les roses.

A signaler les délicieux *Billets à Pompon* et les *Bouquets*, où l'on discute spirituellement de l'amour des femmes pour les fleurs : *Quid simile flores habent feminis?* A recommander à ceux qui veulent passer une heure agréable et échapper un instant aux âpres soucis de l'existence. L'auteur est un homme heureux.

*Recettes domestiques et rurales.* — Joli volume de 480 pages. Broché : 3 francs; port, 0 fr. 80. Maison de la Bonne Presse, 5, rue Bayard, Paris-8<sup>e</sup>.

**Dons à la Bibliothèque.**

Reçu en Avril 1920 :

De Mgr le RECTEUR :

*Périodiques.*

De M<sup>me</sup> DE VATHAIRE :

Environ 30 volumes (*Ascétisme*).

Du R. P. Ap. SPALDAR, S. J. :

*Acta Academiae Velehradensis* (Prague) X (1914-1919), 1 in-8°.

De M. CHAUMETTE-LAPEYRIÈRE (par M. Pierre Guyot) :

*Gazette des Tribunaux*. 1920, février, 18 à 21, 23, 24, 27 à 29 ; mars, 1 à 9, 12, 15, 16, 22 à 31 ; avril, 1, 4, 11 à 13, 16 à 22.

De M. J. MARITAIN :

MARITAIN (J.), *La Philosophie Bergsonienne*. 1914, in-8°.

De M. JORDAN :

HATZFELD (Jean), *Les Trafiquants italiens dans l'Orient hellénique*. 1919, 1 in-8°.

De M. ROUSTAN, libraire :

*Archives biographiques contemporaines*. 6 in-8°.

De M. Charles GROLLEAU :

*La Vie et les Arts liturgiques, 1913-1915*. 14 fasc. in-8°.

De M. FICHET (par M. Paul Deslandres) :

*Fêtes de la Municipalité de Paris* : 1897, Inauguration de la rue Réaumur, Réception de Nansen ; 1899, Fête de l'Adolescence ; 1900, Inauguration Ecole Say ; 1901, Réception Association Internationale des Académies, Délégation aux Fêtes fédérales de Prague. 7 in-f°, avec planches.

*Relation officielle des Fêtes organisées par la Ville de Paris* : 1893, Escadre russe de la Méditerranée ; 1896, Visite Empereur de Russie ; 1898, Centenaire naissance Michelet ; 1899, Fêtes et Congrès Exposition Universelle ; 1902, Centenaire de Victor Hugo. 6 in-f°, avec planches.

*L'Assistance publique en 1900*. 1 in-f°.

Du R. P. DE MOREAU, S. J. :

MOREAU (DE), *L'Abbaye de Villiers en Brabant aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles ; étude d'histoire religieuse et économique*. 1909, 1 in-8°.

D'un ancien SECRÉTAIRE DE L'ARCHEVÊCHÉ de Paris :

Environ 80 volumes (*Spiritualité et Hagiographie*).

De MM. DE GAULLES, GUILLLOUX DE LAGRANGE, HALLOIS :

8 volumes (*Histoire*).

---

**Le Gérant : CH. BAULÈS.**

---

SEUR. — IMPRIMERIE GÉNÉRALE.

**SECTION**  
DES  
**SCIENCES ÉCONOMIQUES ET COMMERCIALES**  
DE  
**FACULTÉS DE DROIT & DES SCIENCES**  
DE  
**L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS**  
74, RUE DE VAUGIRARD

*S'y adresser pour tous renseignements.*

Deux années d'études, délivrance d'un diplôme. Législation civile, commerciale, industrielle, fiscale ; économie politique et sociale ; opérations de banque et de bourse ; assurances ; mathématiques financières, comptabilité ; langues étrangères ; études des marchandises et des matières premières ; géographie économique.

---

**CHEMIN DE FER DE PARIS A ORLÉANS**

**Nouvelles facilités pour la livraison à domicile  
des bagages dans Paris**

Les voyageurs désireux de faire livrer leurs bagages à domicile dans Paris sont invités, dans leur intérêt, et en vue de faciliter la remise rapide des dits bagages, à le faire connaître dès la gare de départ.

A l'arrivée, ils présentent leur bulletin à un bureau spécial installé dans la salle des bagages des gares du Quai d'Orsay ou d'Austerlitz en remettant leur commande de livraison et, le cas échéant, leurs clefs s'ils ne veulent point assister eux-mêmes à la visite de l'Octroi.

Ils peuvent ainsi gagner ensuite leur domicile débarrassés de tout souci.

Pour plus amples renseignements et notamment pour les tarifs consulter les prospectus spéciaux et les affiches apposées dans les gares.

**LES CHATEAUX DE TOURAINE EN AUTOMOBILE**  
**Quatre Circuits au départ de Tours**

En vue de permettre la visite rapide et pratique des plus intéressants châteaux de Touraine, la Compagnie d'Orléans organise, au départ de Tours, du 1<sup>er</sup> Mai au 10 Octobre 1920, les quatre circuits ci-après :

A. — Tours, Loches, Chenonceaux, Amboise, Tours. Prix par place : 38 francs. Départ 9 heures. Retour vers 18 h. 45.

B. — Tours, Villandry, Azay-le-Rideau, Chinon, Ussé, Langeais, Cinq-Mars, Luynes, Tours. Prix par place : 35 francs. Départ à 13 heures. Retour vers 18 h. 30.

C. — Tours, Chenonceaux, (par la vallée du Cher), Amboise (par la pagode de Chanteloup), Tours. Prix par place : 25 francs. Départ à 9 heures. Retour vers 18 h. 30.

D. — Tours, Villandry, Azay-le-Rideau, Langeais, Cinq-Mars, Luynes, Tours. Prix par place : 20 francs. Départ à 13 heures. Retour vers 18 h. 30.

Location des places : A la gare de Tours ; au Bureau spécial du Service automobile, 8, boulevard Béranger, Tours ; à la gare de Paris-Quai d'Orsay ; à l'Agence de la Compagnie d'Orléans, 16 Boulevard des Capucines, Paris, moyennant paiement de 1 franc par place, Départ et arrivée : Place de la Gare, à Tours.

Pour les jours de mise en marche, consulter les Gares et Bureaux désignés ci-dessus.

## CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MEDITERRANÉE

### Carnets de billets d'aller et retour de Paris à Charenton, Villeneuve-St-Georges, Corbeil, Montereau et Sens

Les voyageurs appelés à faire fréquemment le trajet en chemin de fer entre Paris et Charenton, Villeneuve-Saint-Georges, Corbeil, Montereau et Sens, apprendront avec plaisir qu'il est mis en vente pour chacune de ces relations, et à chaque gare intéressée, des carnets de 10 billets d'aller et retour ordinaires, toutes classes.

Rappelons à cette occasion que les voyageurs circulant entre Paris et Maisons-Alfort, Melun, Fontainebleau et Montargis bénéficient déjà de la même facilité.

### Services P.-L.-M. d'excursions par auto-cars dans la forêt de Fontainebleau

La Compagnie P.-L.-M. a repris, depuis le jeudi 1<sup>er</sup> avril jusqu'au 31 octobre 1920, ses Services d'excursions dans la forêt de Fontainebleau.

Ces Services, en correspondance directe avec les trains de et pour Paris, comprennent deux circuits quotidiens : l'un, dans la matinée, pour la visite de la partie nord de la forêt, l'autre, dans la soirée, pour la partie sud de la forêt.

Indépendamment de ces deux circuits quotidiens, un 3<sup>e</sup> circuit comportant la visite de toute la forêt avec arrêt à Barbizon pour le déjeuner est mis en marche les jeudis, dimanches et jours fériés à toute époque de la saison, et en outre, le samedi pendant les mois de juillet, août et septembre.

Pour de plus amples renseignements, demander le prospectus spécial à l'Agence P.-L.-M. de Renseignements, 88, rue Saint-Lazare, au bureau de renseignements de la gare de Paris, au bureau de correspondance de la Place Denecourt, à Fontainebleau, etc...

## VIENT DE PARAÎTRE

« *Notre Savoie* », un beau volume relié de 224 pages, comportant les chapitres suivants :

La Géographie et l'Histoire, la Littérature, l'Art, le Tourisme, l'Alpinisme, l'Industrie, l'Agriculture, Thermes et Montagnes, la Route des Alpes.

La couverture en couleurs — exécutée au pochoir par les mutilés de la guerre, — les 109 dessins vigoureux à la plume, l'harmonie entre les caractères d'imprimerie, le papier, la mise en pages, font de ce livre, qui résume avec élégance et sobriété les différents points de vue susceptibles d'intéresser le visiteur de cette merveilleuse province de France, un volume précieux d'un goût essentiellement moderne et que rechercheront bien vite les bibliophiles.

En vente : SIX francs.

A l'Agence P.-L.-M. de Renseignements, 88, rue Saint-Lazare, à Paris ; à la gare de Paris-Lyon (Bureau de renseignements et Bibliothèques) ; dans les bureaux, succursales et bibliothèques des gares du réseau, ainsi que dans certaines librairies de Paris et de province.

« *Notre Savoie* » est aussi envoyée à domicile sur demande adressée au Service de la Publicité de la Compagnie P.-L.-M., 20, boulevard Diderot, à Paris, et accompagnée de 6 fr. 25 (mandat-poste ou timbres) pour les envois à destination de la France et de 6 fr. 40 (mandat-poste international) pour ceux à destination de l'étranger.

Seumur. — Imprimerie Générale.

# ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR LIBRE

(Loi du 12 juillet 1875)

## BULLETIN DE L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS

Paraissant tous les mois

### SOMMAIRE :

- |                                                                                                                                    |     |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| I. — Éloge funèbre de Mgr Péchenard prononcé dans la cathédrale de Soissons par Mgr BAUDRILLART, le 1 <sup>er</sup> juin 1920..... | 145 |
| II. — Les Funérailles de Mgr Péchenard.....                                                                                        | 160 |
| III. — Souscriptions et Dons.....                                                                                                  | 163 |
| IV. — Chronique de l'Institut Catholique.....                                                                                      | 163 |
| V. — Bibliographie: M. Victor Bucaille.....                                                                                        | 167 |

PARIS  
SECRÉTARIAT DE L'INSTITUT CATHOLIQUE  
74, RUE DE VAUGIRARD, 74

— ANCIENNE LIBRAIRIE POUSSIELGUE  
J. DE GIGORD, ÉDITEUR  
RUE CASSETTE, 15

LE

**BULLETIN DE L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS**

paraît le 25 de chaque mois, sauf en août  
et en septembre.

Chaque numéro contient de 24 à 32 pages. Il renferme, outre les informations officielles de l'Institut catholique, des analyses des Cours publics, la chronique de la guerre et la chronique des Facultés libres, des Etudiants, des Anciens Élèves.

*(Il sera rendu compte des ouvrages composés par les Professeurs et anciens élèves de l'Institut catholique.)*

---

LE PRIX D'ABONNEMENT EST AINSI FIXÉ :

Paris et Départements, 6 francs. — Étranger, 7 fr. 50.  
On peut acheter au numéro. Prix : 0 fr. 75.

---

*Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé à M. PRUNEL, Vice-Recteur, Directeur du Bulletin, et tout ce qui concerne l'administration à M. F. LEMAÎTRE, secrétaire général de l'Institut catholique, 74, rue de Vaugirard.*

---



BULLETIN  
DE  
L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS

**Mgr PÉCHENARD**

ÉLOGE FUNÈBRE, PRONONCÉ DANS LA CATHÉDRALE DE SOISSONS,  
PAR Mgr BAUDRILLART,  
LE 1<sup>er</sup> JUIN 1920

*Fili hominis, putasne vivent ossa ista? Vaticinare: Vivetis.*  
Fils de l'homme, penses-tu que ces ossements vivront?  
Prophétise: Vous vivrez. (*Ezéchiel*, xxxvii, 3.)

EMINENCE (1),  
MESSEIGNEURS (2),  
MESSIEURS,  
MES FRÈRES,

Celui près de la dépouille mortelle de qui nous nous trouvons réunis dans la douleur et dans la prière évoquait, il y a un quart de siècle, en une circonstance solennelle, la célèbre vision du prophète Ezéchiel, la vaste plaine couverte d'ossements desséchés: « Fils de l'homme, penses-tu que ces ossements puissent revivre? *Fili hominis, putasne vivent ossa ista?* » Et le prophète de répondre: « Seigneur, vous le savez, *Domine tu nosti!* » Alors le Seigneur ordonna au prophète de dire à ces ossements: « Vous vivrez! *Vivetis!* » Recouverts de chair, animés d'un nouvel esprit, ils revécurent.

Ce souvenir s'impose à moi dans cette cathédrale éventrée, cruellement mutilée, au milieu des ruines de cette malheureuse cité, naguère si riante. Et quand je pense à toutes les ruines matérielles et morales qu'au cours de sa longue existence vit s'accumuler en France et dans l'Eglise celui que nous pleurons, ruines qu'avec une invincible espérance il s'employa toujours à relever, il me semble qu'aucune scène ne symbolise plus complètement la vie et l'œuvre du bon évêque et du bon Français que fut Sa Grandeur Mgr Pierre-Louis Péchenard, évêque de Soissons, de Laon et de Saint-Quentin.

(1) Son Eminence le Cardinal Luçon, archevêque de Reims.

(2) LL. CC. Mgr Chollet, archevêque de Cambrai; Mgr Neveux, auxiliaire de Reims; Mgr Le Senne, évêque de Beauvais; Mgr de la Villerabel, évêque d'Amiens.

I

**Les Débuts.**

A l'extrémité du département des Ardennes, tout proche de la frontière belge, à l'endroit où la Meuse s'enfonce dans l'étroite vallée qui va lui servir de prison, sur les bords d'une courte rivière, la Goutelle, que Mgr Péchenard appelait un petit Pactole, tant l'industrie a su tirer parti de ses eaux, s'étend un bourg assez important, celui de Gespunsart. La poussière noirâtre qui couvre ses maisons, la fumée de la houille qui s'échappe de la plupart des toits, les coups cadencés des marteaux qui font gémir l'enclume, révèlent d'avance au voyageur quelle est l'industrie du pays. Là, presque tous les bras, ceux des hommes, ceux des femmes, ceux des enfants, s'emploient dix et douze heures par jour à forger le fer. C'est dans ce milieu laborieux et actif que naquit, au premier jour de décembre 1842, Pierre-Louis Péchenard, dernier enfant d'une nombreuse famille. Son pays le marqua d'une empreinte profonde et il l'aima toujours. Parvenu à de hautes fonctions, il ne chercha pas, comme d'autres, à se fabriquer d'illustres et nobles ancêtres. Né de rudes travailleurs, il en garda l'énergie, la ténacité ; il fut le fils de ses œuvres ; et, sans d'ailleurs en tirer vanité, il le reconnut très simplement.

Vers le milieu du siècle dernier, les populations des Ardennes étaient encore fort religieuses ; un enfant pieux et intelligent pensait volontiers au sacerdoce. C'est ce qui advint au jeune Péchenard. Il fut admis au petit séminaire de Charleville dont les élèves suivaient les classes du collège, puis au petit séminaire de Reims. Très appliqué et d'esprit ouvert, il fit d'excellentes études classiques ; toute sa vie, il aima citer ses auteurs. Tout naturellement, il passa au grand séminaire. Quand il eut achevé sa théologie, l'archevêque, Mgr Landriot, l'envoya à l'Ecole des Carmes pour y préparer une licence ès lettres, qu'il passa sans peine en 1868. L'Ecole des Carmes jouissait alors d'une grande faveur auprès du gouvernement impérial et passait pour une pépinière d'évêques. Sans doute, afin d'entretenir son jeune licencié dans des sentiments d'humilité, l'archevêque le désigna comme curé d'un modeste village de quatre cents habitants, celui de Neuville-aux-Tourneurs. Bien loin de se plaindre, l'abbé Péchenard s'estima très heureux de l'accueil que lui firent ses paroissiens ; il les aima de tout son cœur ; dès lors aussi, il contracta l'habitude, à laquelle il devait être fidèle toute sa vie et qui dénote une impérieuse vocation d'historien : il écrivit l'histoire de sa paroisse, comme il devait plus tard écrire celle de l'Institut catholique. C'est à Neuville que le trouva la guerre de 1870. Les incendies de La Fère, de Mézières, de Rocroy, le récit de certaines atrocités qui n'égalaiient pas cependant celles dont nous venons d'être les témoins, portèrent la terreur dans l'âme des habitants ; préluant au rôle qu'il devait jouer ici-même quarante-quatre ans plus tard, il les encouragea de son mieux. En fait, l'ennemi n'occupa ce village isolé qu'après l'armistice.

Quatre ans s'étaient écoulés depuis que l'abbé Péchenard avait quitté les Carmes ; il n'avait pas cessé d'étudier. A la rentrée scolaire de 1872, Mgr Landriot l'appelait comme professeur de seconde au petit séminaire de Reims et l'année suivante comme professeur d'histoire au collège de Charleville ; dans ce collège, en effet, les deux chaires d'histoire et de philosophie étaient pour-

vues par le chef du diocèse. En 1876, Mgr Langénieux nommait l'abbé Péchenard supérieur du petit séminaire de Reims. Avec un courage trop rare dans nos établissements d'enseignement, l'abbé Péchenard, si multiples que fussent ses charges, n'avait jamais abandonné le travail personnel. L'année même où il devenait supérieur, il soutenait ses thèses de doctorat : l'une sur Jean-Juvénal des Ursins, archevêque de Reims au x<sup>v</sup><sup>e</sup> siècle, qui fut couronnée par l'Académie de Reims, et l'autre, *De schola remensi, X<sup>o</sup> sæculo* ; il y rappelait, ce qui nous parut un jour, à l'Institut catholique, d'un heureux présage, que de cette école rémoise étaient sortis des hommes illustres qui avaient, ou fondé eux-mêmes de nouvelles écoles, ou relevé celles qui périssaient. En 1879, Mgr Langénieux associait le supérieur du petit séminaire à l'administration de son grand diocèse, en le faisant vicaire-général. L'abbé Péchenard entra dans une nouvelle période de sa vie, celle qui allait former en lui l'homme de gouvernement.

## II

### Vicaire général de Reims.

Il était à bonne école. Grande et noble figure de pontife, mes Frères, que celle du cardinal Langénieux ; nul de ceux qui l'ont approché ne me contredira ! Doné d'un tact parfait, très ferme sur les principes, doux et conciliant dans la forme, bienveillant pour les personnes, accoutumé par la direction de grandes paroisses parisiennes à traiter avec les gens du monde et les plus hauts fonctionnaires, il possédait au suprême degré l'art de gouverner et d'administrer, sans pour cela cesser d'être le pasteur des âmes. Sa jolie parole, son exquise bonne grâce, séduisaient le visiteur ; ses grandes manières, qui, ailleurs peut-être, eussent semblé bien aristocratiques pour notre temps, rappelaient celles des archevêques de Reims qui avaient sacré nos rois, et s'harmonisaient avec ces salons, avec cette salle des Rois, dont il aimait à faire les honneurs et où il se sentait à l'aise. Que nous le revoyions dans l'intimité, entouré de ses secrétaires, de ses vicaires généraux, Mgr Péchenard, Mgr Landrieux, M. l'abbé Compant, ou qu'il se montre à nous dans la pompe des cérémonies et des congrès, sa physionomie nous apparaît tout à la fois charmante et vénérable. Il m'est doux de l'avoir évoquée !

1880 ! Comme elle s'enfuyait rapide l'heureuse période des débuts ! Plus de bienveillance gouvernementale comme sous l'Empire ou dans les premières années de la République, mais, au contraire, l'hostilité croissante entre l'Etat et l'Eglise ; des luttes où, au nom de prétextes, parfois aussi de véritables malentendus politiques, la religion elle-même allait se voir attaquer. Désormais, les lois avaient pour but de faire rependre à l'Eglise tout le terrain qu'elle avait gagné depuis le Concordat de 1801, de la séparer de la société, d'arracher à nos institutions leur caractère chrétien. Faut-il rappeler tant de mesures administratives ou législatives contre les ordres religieux, contre l'enseignement libre, contre la propriété ecclésiastique ; loi sur l'administration des fabriques, droits d'accroissement, droits d'abonnement, laïcisation des hôpitaux et des prétoires ? Une à une, sur ses registres, l'abbé Péchenard notait les destructions accomplies. En des lettres fermes et dignes, le cardinal protestait ; mais il ne se bornait pas à protester ; à chaque destruction nouvelle,

il opposait une reconstruction; de telle sorte que je puis affirmer en toute vérité que cet art des reconstructions, qui a été la marque de celui dont je célèbre la mémoire, c'est auprès du cardinal Langénieux qu'il l'a appris. Le *Vivetis*, vous vivrez! de l'antique prophète, l'archevêque de Reims le prononçait avec une mâle énergie en face des monastères fermés, des écoles détruites, des établissements supprimés. Combien d'églises nouvelles a-t-il construites, combien d'écoles et de collèges libres a-t-il ouverts? Que dis-je? Il a restauré jusqu'à des monastères: telle cette abbaye d'Igny, que Huysmans a popularisée parmi les lettrés et dont Mgr Péchenard a raconté l'histoire. Tout compte fait, malgré des attaques si multipliées et si violentes, l'Eglise catholique avait étendu sa puissance et renouvelé ses moyens d'action pendant les quinze années qui suivirent 1880, et c'est, ne craignons pas de le proclamer, la véritable raison qui a déchaîné la lutte implacable de la fin du siècle, lutte que nous voulons oublier aujourd'hui dans la réconciliation de tous les Français.

Passerai-je sous silence les griefs politiques invoqués? Non. Sur ce point aussi, Mgr Péchenard avait pris des leçons auprès de son archevêque. Il l'avait entendu commenter la distinction célèbre, autant que juste, établie et donnée comme règle de conduite par le grand Léon XIII, entre la constitution que nous avons le devoir de respecter et la législation dont nous devons, par les voies légales, poursuivre la réforme, quand elle est contraire aux lois de l'Eglise et aux principes chrétiens de la société. Mgr Péchenard se pénétra de cet esprit. Très énergique à ne pas laisser prescrire les droits de l'Eglise, il ne fit jamais de la résistance sur ce terrain un moyen d'opposition au régime.

Dans la vie de tout homme appelé à de hautes destinées, on compte, en général, une période plus ou moins longue, suivant les tempéraments, suivant les circonstances aussi, de travail obscur et de formation; puis tout à coup la Providence fait surgir une occasion qui le met en évidence et l'amène enfin à jouer le rôle personnel auquel il a été prédestiné. Ainsi en fut-il pour Mgr Péchenard. Dans les trois dernières années de son séjour à l'archevêché de Reims, deux grands événements, le second surtout, allaient placer au premier plan celui que, dès 1887, Léon XIII avait orné du titre de protonotaire apostolique: en 1893, le *Congrès eucharistique de Jérusalem* et la *légalion du cardinal Langénieux en Orient*; puis, en 1896, la *célébration du quatorzième centenaire du baptême de Clovis*, à Reims même.

Quelles journées pour la France, mes frères, que celles qui s'écoulèrent sous le beau ciel d'Orient dans la seconde moitié de mai 1893! En dépit des colères déchaînées de la *Triplice*, Léon XIII avait investi de pleins pouvoirs le cardinal français pour présider au triomphe du Christ là même où les Juifs l'avaient crucifié, pour préparer le retour à l'unité catholique des peuples qui s'en étaient détachés, pour affirmer enfin la traditionnelle mission de notre pays dans ces régions. Que ne puis-je vous dépeindre cette foule immense évaluée à plus de cent mille hommes acclamant le cardinal et la France, au jour où, revêtu de cette pourpre romaine que l'Orient n'avait pas vue depuis sept siècles, monté sur un cheval blanc et escorté de cavaliers, Mgr Langénieux se rendit de la gare de Jérusalem à la porte de Jaffa et franchit les vieux murs de la Ville Sainte! Et ces patriarches, et ces évêques, unis ou non unis,

saluant le représentant du Pape et de la France, lui ouvrant leur cœur, le remerciant des paroles de paix qu'il avait apportées; le cri jeté par le cardinal vers l'unité de l'Eglise chrétienne dans la diversité des rites, les défiances séculaires momentanément oubliées, le prestige de la France singulièrement augmenté. « Rien de pareil ne s'est vu depuis les Croisades ! » s'écriait, et il n'exagérait rien, le *Correspondant*. D'importants mémoires remis par le cardinal au Saint Père, la réunion à Rome des patriarches orientaux, l'encyclique *Orientalium dignitas Ecclesiarum*, enfin cinq ans plus tard, l'éclatante confirmation par Léon XIII du protectorat français attestèrent aux yeux du monde l'étendue des résultats et le bien-fondé des espérances que Mgr Péchenard, étroitement mêlé, ainsi que l'abbé Landrieux, à tous ces événements, avait laissé entrevoir dans sa chronique de voyage « De Reims à Jérusalem ». Mais en lui l'homme de gouvernement l'avait emporté sur l'historien; il n'avait pas « cru pouvoir révéler les ressorts secrets qui font mouvoir les hommes et expliquent les faits ».

Rapprochons, mes frères, de cette expédition triomphale celle que vient d'accomplir dans ces mêmes pays, au milieu de difficultés plus redoutables encore, un autre cardinal français, l'éminent archevêque de Rouen, acclamé lui aussi comme l'avait été le cardinal Langénieux. Prions Dieu pour que ces acclamations poussées par des amis sincères ne se perdent pas dans le vide d'arrangements diplomatiques illusoire et pour que la France victorieuse ne soit pas dépouillée « aux pays du Christ » de la place qu'en dépit de ses défaites elle avait su y conserver !

Journées non moins resplendissantes que celles de Jérusalem, les journées de l'année jubilaire de 1896 ! Apothéose splendide de la cathédrale et de la ville, où revêcut l'âme de la France ! Thabor glorieux avant le douloureux Calvaire que nul alors n'entrevoyait ! Ces journées, le cardinal Langénieux les avait préparées depuis six ans avec son vicaire général et son très dévoué et très intelligent secrétaire, le futur évêque de Dijon. L'heure était venue de l'exécution; de toutes parts, s'ébranlaient vers Reims les corps savants, les associations, la jeunesse studieuse, la jeunesse ouvrière; l'épiscopat français tout entier, les plus grands orateurs de la chaire chrétienne, les historiens les plus renommés apportaient leur concours au successeur de Saint-Remi. Mais à lui-même la divine Providence avait réservé la plus cruelle des épreuves. Frappé dans sa santé, atteint violemment de la goutte, souffrant de crises cardiaques qui mettaient sa vie en danger, le cardinal Langénieux était réduit à garder la chambre. A peine pouvait-il de temps en temps recevoir dans l'intimité les grands personnages qu'il avait convoqués, ou bien, comme il le fit au péril de ses jours, adresser quelques paroles pleines de feu à des jeunes gens avides de le voir et de l'entendre. Le plus souvent il se vit dans la nécessité de se faire suppléer par son premier vicaire général, circonstance en elle-même douloureuse, mais dont le résultat fut de mettre Mgr Péchenard en relations avec toute l'Eglise de France et de lui fournir le moyen de manifester d'éminentes qualités que le petit nombre seulement avait jusque là soupçonnées. Ce fut lui qui présida le dîner offert par le cardinal aux représentants des Académies; lui qui, le lundi de Pâques 6 avril, prononça le discours inaugu-

ral du jubilé national ; lui encore qui, au mois d'août, dirigea, avec une sagesse remarquée de tous, le congrès sacerdotal organisé par l'abbé Lemire, congrès qui ne laissait pas que d'inspirer quelques inquiétudes ; lui enfin qui présida en octobre le Congrès national catholique.

Par là même, il lui fut donné de formuler devant tous ce qui avait été la pensée maîtresse du cardinal, ce qui était la sienne propre. Les fêtes qui se célébraient à Reims, à l'occasion du quatorzième centenaire du baptême de Clovis, n'étaient pas seulement les fêtes du souvenir, les fêtes du passé de notre patrie : elles étaient celles du présent et de l'avenir ; il fallait y voir comme le second baptême de la France chrétienne ; le pacte conclu au cinquième siècle entre la monarchie franque et l'Eglise devait être restaurée sous une forme nouvelle ; la France qui venait à Reims, c'était la France vivante, la France moderne, aussi apte que celle des temps passés à servir Jésus-Christ. Les évêques, contemporains du premier de nos rois, ne s'étaient pas attardés à gémir sur les misères d'un siècle qui avait vu les invasions barbares ; ils avaient conscience qu'un ordre nouveau naissait et que cet ordre pouvait et devait être un ordre chrétien. A vous évêques, à nous Français de les imiter ; cessons de gémir et agissons ! C'est dans le discours qu'il prononça le 20 octobre à l'ouverture du Congrès national que Mgr Péchenard traça le tableau saisissant dont je me suis emparé pour vous donner la note dominante de sa propre vie ; c'est là qu'après avoir énuméré toutes les destructions accomplies par nos ennemis dans l'édifice de l'Eglise, il prophétisa la résurrection. *Viventne ossa ista* ? Oui, vous vivrez ! Mais la victoire sera le prix du sacrifice : « Si vous savez, Messieurs, vous résigner à préparer le triomphe du droit sans le voir vous-mêmes ; si vous vous estimez heureux de faire de vos corps une fascine pour combler le fossé et permettre à ceux qui vous suivront de passer, alors seulement vous serez dignes de vaincre, mais alors sûrement vous vaincrez et Dieu règnera sur la France. »

Et l'orateur montre pourquoi, malgré de fâcheuses apparences et de pénibles réalités, la France n'est pas perdue ; il proclame tout ce qu'elle conserve de chrétien dans son fond ; en un mot il rappelle toutes les vérités que nous avons nous-mêmes répétées pendant la guerre au nom de ce Comité de propagande française à l'étranger dont l'évêque de Soissons devait être l'un des patrons.

### III

#### Le Rectorat.

Au moment où le vicaire général de Reims était ainsi, pour employer l'expression de la Sainte Ecriture, placé sur le chandelier, s'éteignait une des plus brillantes lumières de l'Eglise, celui que l'illustre recteur de Lille, Mgr Baunard, a si justement appelé le premier prêtre de France, le grand recteur de l'Institut catholique de Paris, Mgr d'Hulst. Qui allait lui succéder ?

Ce n'est pas, croyez-moi, mes frères, un métier facile que celui de recteur, et plus particulièrement dans le milieu vivant et agité de notre capitale.

Un recteur doit favoriser le mouvement intellectuel, scientifique, critique même dans le bon sens de ce mot, qui s'est manifesté parmi les catholiques, et particulièrement dans le clergé depuis que, plus largement recruté qu'au len-

demain de la Révolution française et par là même moins accablé par l'unique souci du ministère paroissial, il a pu se tourner vers les hautes études. Mais un devoir plus impérieux encore s'impose à lui : veiller sur la doctrine, puisque les Universités catholiques ont pour mission de défendre et de promouvoir la vérité. Il doit respecter l'indépendance nécessaire au savant, prendre contre des attaques injustifiées la défense de ses professeurs, mais empêcher ceux-ci parfois impétueux, hardis, confiants en eux-mêmes, de s'écarter du droit chemin.

Il lui faut soutenir une œuvre toujours menacée, peu connue malgré tant d'efforts, plus souvent encore méconnue de ceux qui devraient être ses amis, et donc lui attirer des sympathies. Il n'y parviendra qu'en se répandant au dehors, qu'en acceptant, de bon cœur ou non, les multiples invitations qu'on lui adresse ; à peine peut-il refuser un service ; et cependant il convient qu'il n'abandonne guère sa maison ; sinon le désordre s'y glisse, ou bien elle végète stationnaire.

Problème encore plus ingrat ! Un recteur d'université libre est dans la nécessité de trouver des ressources et près de qui ? De personnes fort charitables sans doute, mais beaucoup plus pitoyables aux misères du corps qu'à celles de l'esprit.

Oui vraiment il est difficile d'être recteur, mais combien plus l'était-il de le devenir après Mgr d'Hulst ! Comment égaler cet homme universel ? A combien de comparaisons désobligeantes ne s'exposerait-on pas ? Point de vue contraire : ce rectorat si brillant avait eu des lacunes. Ah ! gardons-nous de prétendre que Mgr d'Hulst n'avait pas su administrer l'Institut catholique. Qui donc oublierait ce magnifique effort du début qui lui avait permis de dresser en quelques mois une Université complète, de lui donner tous ces traits essentiels et de lui assurer les moyens de vivre pendant de longues années ? Mais ensuite, tiré de tous côtés par les fonctions diverses que l'autorité ou l'opinion lui imposaient, Mgr d'Hulst avait été emporté par son rôle extérieur. Il laissait, en mourant, une situation financière si obérée qu'à certaines heures il l'avait lui-même tenue pour désespérée ; il avait prononcé le mot de liquidation. Dans l'ordre intellectuel et moral, une autre crise plus menaçante encore pour l'avenir de nos Instituts se dessinait ; l'excès de l'esprit critique entraînait quelques-uns de nos maîtres ; M. l'abbé Loisy venait d'être exclu de l'Institut catholique de Paris ; les esprits étaient émus et tourmentés. Dans la jeunesse, de puissants courants se manifestaient ; les uns, ecclésiastiques et laïques, se sentaient conquis par un démocratisme mystique, dont les utopies généreuses n'étaient pas sans péril ; les autres, avec la louable intention de ramener la société aux idées d'autorité et de tradition, recouraient sans scrupule aux plus turbulentes violences ; la paix intérieure des Universités était gravement compromise. Et, entre toutes ces tendances, si l'on excepte l'encyclique *Providentissimus Deus* relative à l'Écriture Sainte, Rome ne s'était pas encore prononcée. Les recteurs étaient sans instructions positives qu'ils n'eussent d'autre mission que de faire observer.

Veux-je prétendre, mes Frères, que l'Université catholique de Paris menaçait de rappeler bientôt le champ de mort du prophète Ezéchiel ? Non ; il

ne s'agissait pas de la ressusciter, mais il n'était pas aisé de la faire vivre.

Quel homme, encore une fois, choisir pour lui confier cette œuvre de restauration et de vie ? Le cardinal Langénieux s'offrit à faire le sacrifice de son vicaire général ; le cardinal Richard, archevêque de Paris et chancelier de notre Institut, accepta ; et, le 25 novembre 1896, Mgr Péchenard fut élu par l'unanimité de nos évêques protecteurs. Il reçut en même temps le titre de vicaire général de Paris. Dix années durant, il devait rester à la tête de l'Université catholique, dont il eut la joie de célébrer, en 1900, le vingt-cinquième anniversaire.

Mgr Péchenard avait exactement cinquante-quatre ans ; il allait, pour la première fois, commander en chef et porter seul la responsabilités de hautes fonctions.

Le moment est venu de considérer sa personnalité, son caractère, sa façon de traiter les hommes et les choses.

Ce qui frappait en lui à première vue, outre la simplicité des manières, qui n'excluait pas, au moins dans les paroles, certains tours un peu majestueux, c'était une extrême rectitude, un constant souci de bien faire, une absolue fidélité au devoir, un dévouement exclusif à sa tâche propre, une conscience méticuleuse. Pour ce parfait honnête homme, oui, c'était oui ; non, c'était non. Il méritait qu'on lui appliquât les termes dont la Sainte Ecriture se sert pour louer les meilleurs des rois du peuple juif : *operatus est bonum, et rectum, et verum coram Domino Deo suo* (II Paral. xxxi, 20) ; il a fait en présence de son Dieu ce qui est bien, ce qui est droit, ce qui est vrai ; car cet homme était simple et droit, *erat vir ille simplex et rectus* (Job I, 1). De ces paroles sacrées, je rapprocherai, pour le dépeindre, comme il l'eût fait lui-même sans scrupule, le vers fameux d'Horace : *Justum ac tenacem propositi virum*. Oui, très ferme, très tenace, mais aussi très juste et très bon, même quand la rudesse native transparaissait un peu dans les formes. *Justitia et pax*, la justice et la paix, telle était la devise qu'il avait adoptée comme prélat et qu'il conserva comme évêque ; elle marque bien l'esprit de son gouvernement.

L'unité qu'il avait mise dans sa propre vie, il voulut l'introduire dans l'établissement dont il acceptait la direction. Il sentit que le chef devait se tenir au centre, que son devoir, à lui, c'était de résider dans la maison et de renoncer aux œuvres extérieures ; de coordonner tous les rouages ; d'instituer des règles fixes pour le recrutement, l'avancement, les émoluments des professeurs ; d'établir entre les éléments si divers de l'Institut une cohésion jusqu'alors presque inconnue, de plus fréquentes et de plus étroites communications entre les étudiants, puis entre les anciens, entre ces deux groupes enfin. Plein de confiance dans la puissance de l'association, il créa ou organisa plus solidement l'association des étudiants et celle des anciens ; dans l'une et l'autre, il fit entrer les ecclésiastiques à côté des laïques, persuadé qu'un tel rapprochement ne serait pas sans utilité sociale.

Assurer la vie matérielle de l'Institut, mettre de l'ordre dans les finances, trouver de nouvelles ressources, avec quel courage, quelle abnégation, Mgr Péchenard s'y consacra ! Démarches pénibles, répugnantes à la nature, — réclamer, jusqu'à en être importun, de nos évêques protecteurs, accablés de



tant de charges, les subventions promises, exiger d'étudiants souvent pauvres des droits de scolarité, solliciter des dons, — le Recteur accepta tout. La vue de nos bâtiments délabrés lui donnait le cauchemar. Il fut assez heureux pour édifier une construction nouvelle, qui en annonçait de plus étendues. Enfin, il fonda cette *Association des Amis de l'Institut catholique* qui, depuis quinze ans, n'a jamais cessé de nous apporter le plus précieux concours.

Ne croyez pas cependant, mes Frères, que le Recteur se laissât complètement absorber par ces préoccupations d'ordre administratif et financier. Il se faisait l'idée la plus exacte et la plus haute du rôle que doit jouer une Université catholique et des services qu'elle doit rendre. Lisez pour vous en convaincre les discours, si étudiés, qu'il prononça chaque année à la Messe du Saint-Esprit et qu'il a réunis en un volume : *Vers l'action*. Foyer de culture intellectuelle, foyer de vie morale, foyer de vie sociale, foyer de vie religieuse, foyer de patriotisme, tous ces points de vue sur lesquels j'aimerais à vous faire réfléchir, il les a successivement envisagés, montrant toujours et partout la figure du seul vrai Maître, Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Car Mgr Péchenard était un homme d'une foi profonde et d'une piété solide; conduire les âmes au Christ, lui subordonner les esprits, les cœurs, les volontés, il n'avait pas d'autre but.

Aussi s'efforçait-il d'attirer vers notre Institut toutes les forces intellectuelles qu'il souhaitait capter pour le service de la vérité; de là tant d'œuvres, de congrès, de conférences, auxquels il ouvrit les portes de la vieille maison des Carmes; de là aussi la fondation de cette chaire d'apologétique, où se sont succédés bien des maîtres illustres. Faut-il ajouter que des enseignements nouveaux et utiles vinrent fortifier la traditionnelle organisation des Facultés, organes essentiels de la vie universitaire?

Dix ans s'étaient écoulés, et Mgr Péchenard pouvait, semblait-il, envisager avec une légitime satisfaction l'œuvre qu'il avait accomplie. Hélas! c'était l'angoisse qui, de nouveau, étreignait son cœur.

Sur l'Université, il avait exercé une scrupuleuse vigilance; bien injustes étaient ceux qui en doutaient. Mais, tout autour de nous, poussant des pointes jusque dans les chaires du haut enseignement catholique, les erreurs, dont les premiers germes s'étaient montrés sous le rectorat de Mgr d'Hulst, avaient grandi; elles s'étaient rapprochées les unes des autres, combinées, solidarisées — si j'ose dire — dans ce résumé de tant d'hérésies diverses et radicales que Pie X allait stigmatiser sous le nom de modernisme. Les esprits étaient inquiets; la défiance, les suspicions se manifestaient parmi nous. Rome se préparait à agir; en 1907, allait paraître le décret *Lamentabili*, bientôt suivi de l'encyclique *Pascendi*; de douloureuses mesures de préservation s'imposaient. Au même moment, la lutte entre l'Eglise et l'Etat avait pris le caractère le plus aigu; la Séparation, votée à la fin de 1905, s'exécutait; les bâtiments de l'Institut catholique, même ceux que le Recteur venait d'élever grâce à des dons particuliers, tombaient sous le coup de la confiscation; et bientôt un sénateur déposait un projet de loi portant abrogation de la loi du 12 juillet 1875, c'est-à-dire de la liberté même de l'enseignement supérieur! Tout allait-il donc s'écrouler? *Pulvis et cinis*? Mgr Péchenard pouvait se poser la ques-

tion plus justement encore qu'en 1896. La réponse : « *Vivetis, vous vivrez !* » devait être donnée par un autre que par lui ; elle le fut et l'Institut catholique a vécu.

#### IV

##### L'Episcopat.

Depuis longtemps, Mgr Péchenard était mûr pour l'Episcopat, et le monde catholique prononçait son nom. Mais, tant que le Concordat avait duré, l'ancien vicaire général du cardinal Langénieux et surtout le recteur d'une Université catholique n'avait nulle chance d'être agréé par la direction des cultes. Depuis la fin de 1905, Rome avait repris la liberté de ses choix. A l'Institut catholique, nos sentiments étaient partagés ; nous souhaitions pour notre recteur un honneur mérité et nous craignions de le perdre. Beaucoup pensaient qu'avec son expérience et son autorité, il était seul capable de sortir victorieusement de la crise où nous étions engagés. On cherchait donc une combinaison qui, tout en lui conférant la plénitude du sacerdoce, lui permit de rester à notre tête. Cette idée ne fut point agréée.

Dans le courant de 1906, la mort du vénérable Mgr Deramecourt rendit vacant le siège de Soissons. Que de convenances s'associaient pour faire de Mgr Péchenard l'évêque d'un diocèse dont les origines et l'histoire sont si intimement liées à celles de Reims ! L'union étroite des deux églises n'avait-elle pas fait naître l'usage d'après lequel l'évêque de Soissons, premier suffragant de l'archevêque de Reims, était appelé, à défaut de celui-ci, à sacrer les Rois de France ? Que de rapports de toutes sortes, de voisinage et de caractère, entre les deux régions ! Le 22 décembre 1906, Mgr Péchenard était nommé ; le 5 février 1907, par un matin sombre et neigeux, nous le conduisions à la gare du Nord ; il était désormais tout à vous.

Si Mgr Péchenard avait pris l'Institut catholique dans des circonstances difficiles, on peut dire qu'il devenait évêque à une heure presque tragique. Elles ne sont pas sorties de nos mémoires ces semaines lugubres de décembre 1906 et de janvier 1907, qui virent l'exécution brutale de la loi de Séparation ; ces spoliations innombrables ; ces évêques chassés de leurs palais ; ces prêtres expulsés de leurs presbytères, ou obligés de payer cher pour rester chez eux, poursuivis pour le délit de messe ; ces séminaristes, ces enfants, impitoyablement jetés sur les chemins au plus fort de l'hiver. Que présageaient de telles scènes ? Le jour où il avait été sacré dans notre église des Carmes, conservée au culte privé par une déclaration qu'il avait dû faire un mois auparavant, Mgr Péchenard avait pu évoquer le souvenir des martyrs de septembre 1792, et se demander si, de proche en proche, nous ne verrions pas se renouveler tous les excès de l'époque révolutionnaire.

Grâce à Dieu, le gouvernement n'y était pas disposé. Cependant, tout ce que la foi et la piété des fidèles avaient construit et fondé depuis la Révolution s'effondrait ; tout l'édifice temporel de l'organisation ecclésiastique gisait sur le sol.

Quels jours vous avez passés, Messieurs, lorsque, prenant possession de vos humbles demeures, vous avez regardé l'avenir ! Quelles angoisses ; oh ! non, pas pour vous ! — vous aviez accepté la pauvreté — mais pour vos prêtres !

tres ! Comment assurer leur existence ? Comment garder les églises au culte, comment sauver les œuvres les plus indispensables ?

Oui, tout l'édifice temporel de l'Eglise était à bas, mais l'édifice spirituel tenait bon. O vous, prêtres de France, prêtres de nos villes et de nos campagnes, vous avez été magnifiquement fidèles, résolus à l'être jusqu'à la mort, — fût-ce la mort par la faim ! — et vous avez sauvé l'Eglise. *Rapinam bonorum vestrorum cum gaudio suscepistis*, vous avez accepté avec joie l'enlèvement de vos biens, *cognoscentes vos habere meliorem et manentem substantiam*, car vous saviez que vous possédez une richesse meilleure et plus durable (Hébr., x). Par ce geste généreux, vous avez conquis du même coup l'estime du monde et glorifié devant les hommes l'Eglise de France ; je puis vous en rendre témoignage, moi qui ai parcouru tant de nations pour plaider notre cause. Grâce à vous, en ce diocèse, quand votre nouveau pasteur se demandait, le cœur serré, « *Putasne vivent ossa ista*, pensez-vous que ces ossements puissent revivre ? » il lui a été permis de répondre hardiment : « Vous vivrez, *Vivetis !* »

« *Multa renascentur quæ jam cecidere* », avait-il dit, classique impénitent, citant son cher Horace. A ce travail de relèvement, à cette renaissance, il apporta le même esprit d'organisation, le même principe d'unité que dans le gouvernement de l'Institut catholique.

Les *Actes du Synode* de 1908 contiennent, article par article, le programme qu'il se proposa et qu'en fait il a presque complètement exécuté en moins de sept années.

Du centre, il exerça son action jusqu'aux extrémités : *comité diocésain* à l'évêché, *comité décanal* au canton, *comité paroissial* à la paroisse. Soucieux de rapprocher tous les fidèles et de les fortifier par le contact, il créa l'*Union des Catholiques de l'Aisne*.

L'organisation du temporel s'imposait avant tout ; votre évêque s'occupe d'assurer le traitement et le logement des curés ; il institue le *denier du culte* ; il promet aux prêtres âgés une indemnité, hélas ! combien misérable, combien éloignée de ces indemnités de vie chère que l'on accorde aujourd'hui au moindre ouvrier ! Il remet sur pieds une *Société de secours mutuels* entre ecclésiastiques.

Négligera-t-il pour cela, même en ces temps calamiteux, la vie intellectuelle du clergé, sa bonne formation religieuse et morale ? Non ; il veille avec zèle et constance sur son grand et son petit séminaire. Aux conférences ecclésiastiques, il donne la plus efficace impulsion. L'enseignement primaire catholique lui paraît mériter tous les sacrifices. Quels efforts pour recruter un personnel enseignant plus sûr et aussi instruit que celui des écoles publiques ! Là où il ne peut faire vivre des écoles libres, il demande avec instance aux pères de famille réunis en comité de surveiller l'école publique. A ses collègues, il donne de bons professeurs, munis de grades universitaires ; il recherche et il cultive les vocations sacerdotales. L'Institut catholique de Paris lui demeure très cher ; il ne lui marchandé pas la subvention qu'il a souscrite au nom de son diocèse ; membre de la Commission permanente de nos évêques protecteurs, il nous éclaire de ses conseils, fondés sur l'expérience.

Pour susciter et pour tenir en alerte l'esprit catholique, il favorise de tout

son cœur les congrès, encourageant les uns, présidant les autres avec compétence et à propos : *Congrès diocésains* de Soissons et de Saint-Quentin, auxquels plusieurs milliers d'hommes prirent part ; *Congrès de la Jeunesse Catholique*, de la *Ligue Patriotique des Françaises*, des *Cercles ouvriers*, du *Tiers-Ordre de Saint-François*.

Ainsi, il refait une armée de catholiques actifs et vaillants. Il lui donne le mot d'ordre dans plus de cent lettres pastorales, fermes, précises, riches de bon sens et de vues surnaturelles. En un mot, il est le chef et le chef tel que nous l'avions connu à Paris, bon, attentif, exact, soucieux de respecter les droits de chacun, toujours fidèle à sa devise : *Justitia et Pax !*

Le résultat fut le même. En 1914, l'œuvre de renaissance et de relèvement était presque achevée ; une vie nouvelle circulait d'un bout à l'autre du diocèse. Et voici qu'une catastrophe pire que les précédentes allait, encore une fois, tout renverser. Il était écrit que cette existence ne serait qu'un perpétuel recommencement.

## V

### La Guerre.

L'orage éclata au lendemain de ce Congrès eucharistique de Lourdes, où presque tout l'Episcopat français avait porté son ardente prière aux pieds de la Mère de Dieu. De quelles lumières et de quelles forces cet Episcopat n'allait-il pas avoir besoin ? D'un jour à l'autre, un rôle immense, digne des plus grands siècles de notre histoire, lui incombait. Hier, il était déchu dans l'Etat, sans honneurs officiels, sans existence légale ; on affectait de ne le point connaître. Aujourd'hui, tous les regards se tournaient vers lui ; on sollicitait son concours ; on sentait que des millions d'hommes et de femmes subiraient son influence et se conduiraient selon ses vues ; l'évêque redevenait, non plus seulement le chef de la famille religieuse, mais le père de la famille sociale, ce qu'en dépit des apparences il n'avait jamais cessé d'être pour tant de Français, plus timides que pervers. En un instant, les griefs passés furent abolis ; répondant à l'appel du chef de l'Etat, les évêques, d'un bout à l'autre du pays, proclamèrent qu'il n'y avait plus de divisions, ni de partis, mais la France seule, unanime et prête à tout sacrifier pour la défense de son intégrité et de son honneur. Armature morale de la Patrie, défenseurs de la cité, témoins de la France et du droit, tels ils allaient se montrer, vrais successeurs des saint Loup et des saint Aignan, dont les noms vénérés se trouvaient d'instinct sur les lèvres de tous ceux qui connaissaient l'histoire.

Quel honneur et quelle douceur pour moi de saluer ici, présidant cette auguste et pieuse assemblée, l'héroïque Cardinal qui a résumé en sa personne toutes les vertus et tous les mérites de notre Episcopat, fidèle à son poste quatre années durant, montant sous la mitraille, avec son vaillant auxiliaire, la garde de sa cathédrale lentement assassinée, répondant sans peur aux calomnies allemandes, forçant le monde à s'incliner devant sa parole et à reconnaître la barbarie sans excuse de l'Allemand.

Et vous aussi, Monseigneur l'archevêque de Cambrai, je vous salue, vous qui, à l'égal du cardinal Mercier, avez rappelé à l'ennemi dont vous étiez le

prisonnier, qu'il y a deux manières de faire la guerre : la civilisée et l'autre; qu'il existe des principes et des lois qu'on ne peut ni dénoncer, ni abroger, et que, même sous le joug, on a le droit et le devoir de demeurer bon Français. A vous tous, Messeigneurs, l'hommage de notre gratitude !

Mgr Péchenard était patriote jusqu'au fond de l'âme. A l'heure où, au sortir d'une crise redoutable pour l'unité de la Patrie, une part, hélas ! notable de la jeunesse intellectuelle penchait vers les dangereuses aberrations de l'internationalisme et du pacifisme, en 1905, il avait prononcé à l'Institut catholique un vigoureux discours sur ce texte : « *Melius est nos mori in bello quam videre mala gentis nostræ et sanctorum* ; mieux vaut pour nous mourir en faisant la guerre, que de voir les maux de notre pays et de nos sanctuaires ! » Sa force d'âme personnelle le mettait au-dessus de la peur. Il était prêt pour la grande épreuve, celle qu'avec toute la France il a nommée *le Martyre de Soissons* ; c'est le titre du livre, récemment couronné par l'Académie française, où il a noté jour par jour les événements et les réflexions qu'ils faisaient naître dans les esprits.

*Le Martyre de Soissons*, vous l'avez, pour la plupart, vécu, mes très chers Frères ; est-il besoin d'en faire repasser sous vos yeux les heures douloureuses ?

Votre situation si voisine de la frontière du Nord, sur le grand chemin de toutes les invasions, la terrible probabilité que, malgré la victoire sur laquelle nous comptons et qui est venue, le sol français servirait de champ de bataille aux armées, ne vous faisaient que trop prévoir le sort qui pouvait, à un moment ou à un autre, devenir le vôtre.

Dès le 5 août, les premiers réfugiés venus de la région de Verdun vous firent sentir l'imminence du danger. Mais, dès ce jour aussi, vous donnâtes l'exemple de cette union sacrée qui, avec la vaillance de nos armées, devait assurer le salut de la France. L'évêché, la sous-préfecture, la mairie, se mirent d'accord pour constituer le Comité local de secours. Que les autorités civiles qui sont ici représentées veuillent bien recevoir nos félicitations et notre merci !

Le dimanche 23 août, le lundi 24, voici les premiers bruits du désastre de Charleroi ; voici les Belges, voici les gens des Ardennes qui refluent vers Soissons, racontant des choses effroyables, si épuisés, si défigurés, que l'évêque et sa sœur ne reconnaissent même pas leurs parents et leurs amis du pays natal, implorant un abri ! Voici les trains de blessés qui passent innombrables ! De la Belgique souffle un vent de terreur qui balaie tout devant lui. C'est la course folle, muette et sans fin, qui glace d'effroi ceux qui en sont témoins.

L'évêque décide de rester à Soissons et encourage ses prêtres.

Le 1<sup>er</sup> septembre, l'armée allemande entre dans la ville. Elle n'y trouve plus d'administration régulière. Alors se forme un comité d'hommes de bonne volonté, parmi lesquels se range votre évêque ; où entre aussi la femme héroïque, M<sup>me</sup> Macherez, dont toute la France répète avec respect le nom vénéré. Salut à vous, bons citoyens, qui avez soutenu l'honneur de votre ville et sauvé ses intérêts !

Ferme et prudent tout ensemble, votre évêque vous réunissait chaque jour dans cette cathédrale encore intacte ; il vous donnait, avec le peu de nouvelles

que l'on pouvait recueillir, des avis, des conseils, des encouragements. On le vit même, dans certains quartiers, prendre l'initiative de mesures d'hygiène et de police, qui contribuèrent à écarter le fléau redouté de maladies épidémiques.

A partir du 7 septembre, l'énervement et l'inquiétude des Allemands vous firent augurer de la victoire qui portera dans les siècles le nom à jamais glorieux de la Marne. Le 12, ô jour de joie ! les Allemands quittaient la ville et les Français rentraient sur leurs pas ; les cris de : Victoire ! Victoire ! Vive la France ! retentissent de toutes parts.

Le gouvernement s'honora en citant Mgr Péchenard à l'ordre du pays ; il se fut honoré davantage en lui donnant plus tard, comme à d'autres évêques du front, la croix de la Légion d'honneur ; nous tenons d'une très haute autorité que l'omission eût été bientôt réparée ; Dieu n'a pas permis que cette petite joie récompensât un serviteur aussi parfaitement désintéressé.

En partant, les Allemands avaient annoncé que la ville ne gagnerait pas à leur éloignement et qu'elle serait impitoyablement bombardée. Ce genre de paroles, les Allemands les tiennent. Des grottes de Pasly et de Clamecy, les obus pleuvent sur la demeure de l'évêque et sur tout son quartier, bientôt sur la cathédrale et les maisons du centre de la ville. Le danger est de toutes les heures et de toutes les minutes. *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum*, dit l'évêque, et il demeure impassible, parcourant la ville, causant avec les soldats, réconfortant les habitants.

Ainsi en fut-il jusqu'au 15 janvier 1915.

Depuis plusieurs jours, la bataille était engagée, et d'abord avec quelles espérances ! pour la possession du plateau de Crouy. Mais voici que des bruits sinistres commencent à courir : l'Aisne déborde, presque tous les ponts sont emportés ; il faut retirer les troupes au sud de la rivière ; l'ennemi est aux portes de Soissons ! Le 14 au soir, à la nuit tombante, ordre est donné à la population civile d'évacuer la ville. Le lendemain matin, mêlé à la foule des fugitifs, dont il est du moins heureux de partager les maux, Mgr Péchenard prend le chemin d'Oulchy-le-Château, pour rejoindre enfin à Château-Thierry le préfet de l'Aisne qui, depuis septembre, y avait établi le centre administratif du département.

La sagesse voulait que, pût-on même rentrer à Soissons, où les Allemands n'avaient pas pénétré, on y fixât aussi l'administration du diocèse, puisque Soissons demeurerait inaccessible aux administrés. L'héroïque Mgr Lobbedey ne fut-il pas obligé d'abandonner Arras pour Boulogne ? Mgr Péchenard s'arrêta à ce parti.

Il ne devait rentrer à Soissons qu'au mois d'avril 1917, après l'offensive partiellement heureuse du général Nivelle ; sans délai, il visite les parties dévêtues, mais cruellement ravagées, de son pauvre diocèse. En octobre seulement, Soissons cessa d'être sous le feu du canon allemand ; le jour de la Toussaint, le *Te Deum* fut chanté sous ces voûtes et Mgr Péchenard écrivit ces mots : « Nous terminons ici le récit du martyre de Soissons... Et maintenant à nos ruines ! Il nous faut travailler sans relâche à les relever ! »

Hélas ! Il restait encore à subir une suprême épreuve. Le 29 mai 1918, la

marche foudroyante des Allemands, de la Vesle qu'ils avaient franchie, vers l'Ourcq et vers la Marne, surprenait votre évêque en pleine tournée de confirmation, à Fère-en-Tardenois. Il lui fallait fuir devant eux, abandonnant ses ornements épiscopaux, sans autre chose que les vêtements qu'il portait sur le corps. Où aller ? Soissons était réoccupé par l'ennemi, Château-Thierry à la veille d'être envahi. Il se dirigea vers Paris, où nous le vîmes arriver, exténué, le 30 mai au soir. Du moins, il avait eu la consolation de retrouver, chemin faisant, sa vénérable sœur, chassée de Soissons par l'invasion, sa sœur qui lui survit aujourd'hui et le pleure. Un mois plus tard, après avoir pris part à la séance de la Commission permanente de nos évêques protecteurs, Mgr Péchenard subissait la première atteinte grave du mal implacable qui vient de l'emporter. C'était dans la nuit du 28 juin ; les *gothas* faisaient rage sur Paris, et, bien que notre quartier fût cette fois particulièrement menacé, il n'avait pas voulu quitter l'humble cellule qu'il occupait dans notre vieux couvent des Carmes ; n'en avait-il pas supporté bien d'autres à Soissons ? Tout à coup, vers minuit, on le vit se traîner, défait et pâle, vers la chambre du supérieur ; il étouffait. Nous afflâmes chercher, dans la cave de sa maison, un médecin, notre voisin, qui lui donna les soins nécessaires. Mais, cette fois, un long repos s'imposait ; Mgr Péchenard le prit, au Mans, chez un ami, professeur de notre Institut.

Après le triomphal armistice du 11 novembre, il rentra définitivement à Soissons. Cruel retour ! La plus grande partie de la ville n'était qu'un amas de décombres ; et Chauny, et Tergnier, et Saint-Quentin, Saint-Quentin dont la merveilleuse collégiale offrait le trop digne et trop douloureux pendant de votre cathédrale ! La maison même où l'évêque de Soissons s'était réfugié après la confiscation de son palais se trouvait dans le plus déplorable état ; à grand-peine, sous un toit qui partout laissait filtrer la pluie, pût-on aménager quelques chambres. Le vieillard s'en contenta.

Il avait soixante-seize ans ; et, plus que jamais, c'était le champ de la vision d'Ezéchiel qui s'étalait sous son regard : « J'ai les yeux pleins de ruines », disait-il sur un ton de profonde tristesse ; ruines des villes et ruines des campagnes, car, où l'on s'était tant battu, les champs eux-mêmes, semés de mitraille, semblaient incapables de plus rien produire ! « Ces ossements revivront-ils ? — Vous vivrez ! » prononça encore celui qui demeurait l'homme du devoir quand même.

Vous avez lu, mes Frères, son dernier mandement de Carême : Nous laisserons-nous abattre ? Eh bien ! non ! Et il entreprit aussitôt de réorganiser les cadres du clergé et des œuvres.

Il vous demanda, à vous, prêtres exilés et dispersés, il vous demanda de rejoindre vos postes, coûte que coûte, et l'on vous revit dans ces paroisses où, comme vos fidèles et comme vous-mêmes, Notre-Seigneur Jésus-Christ ne dédaigna pas d'habiter une baraque de planches ! O mes Frères en sacerdoce, Frères qui avez tant souffert, vous avez fait l'admiration de votre évêque ; vous lui avez procuré sa dernière joie. Mais lui, vous le savez, nous en avons été les témoins, il s'est fait mendiant pour vous. Et c'est pour vous soulager dans votre misère qu'il a épuisé le reste de ses forces.

Cependant les crises de son mal se faisaient plus fréquentes. Au commencement du Carême, il avait reçu l'extrême-onction. Le Jeudi-Saint, il avait dû prier Mgr Neveux de le suppléer dans les cérémonies pontificales. Pourtant, après Pâques, il voulut entreprendre sa tournée de confirmation. Vailly, autre cité martyre, dont le nom a tant de fois retenti dans les communiqués, Vailly, aujourd'hui composée de pauvres cabanes de bois, reçut sa visite. Il n'en put faire aucune autre. Le 16 mai dernier, tandis qu'à Rome nous assistions, le cœur gonflé d'une patriotique émotion, aux splendides cérémonies de Saint-Pierre de Rome, Mgr Péchenard voulut célébrer dans sa cathédrale la canonisation de Jeanne, la Sainte nationale ; il tint à remercier les autorités civiles et militaires qui s'associaient à la joie de tous et monta dans cette chaire. Son médecin était là, anxieux, se demandant : « Vivra-t-il jusqu'au bout de son discours ? » La dernière phrase, il vous en souvient, mes Frères, fut prononcée d'une voix mourante.

Le mercredi 26, il présida encore le conseil épiscopal ; rien ne fit prévoir que la fin fût si proche. Le 27, à trois heures du matin, une crise se déclara, qui lui parut tout de suite très grave ; il appela son domestique et, après avoir reçu de lui quelques soins, lui ordonna d'aller chercher prêtre et médecin ; la mort survint avant leur arrivée, mais elle le trouvait prêt à paraître devant son Juge.

Ainsi toute sa vie n'avait été qu'un combat sans cesse renouvelé ; ainsi, toujours, il lui avait fallu relever des ruines, et c'est au milieu de ruines qu'il rendait le dernier soupir, au milieu de ruines que nous allons le déposer au tombeau ! Mais, ô père vénéré ! ce n'est pas en vain que vous avez travaillé ; suivant votre héroïque parole de 1896, vous avez couché votre corps dans le fossé pour qu'il fût la fascine sur laquelle passeraient les vainqueurs. La victoire de nos armées, nous l'avons vue ; nous verrons l'autre victoire ; nous verrons la résurrection de votre cathédrale, la résurrection de votre ville épiscopale, la résurrection des cités industrielles de votre diocèse, la résurrection de vos campagnes ; nous verrons la résurrection que vous avez tant souhaitée de la vie chrétienne dans l'âme de vos fils. Sainte Jeanne d'Arc, vers qui est monté le dernier hommage de sa parole publique, présentez à Dieu l'âme de ce grand évêque et de ce vaillant Français, qui a consacré sa vie à la tâche pour laquelle vous avez vécu et vous êtes morte, *ad fidem ac patriam tuendam*, à la défense de la foi, à la défense de la Patrie !

---

## LES FUNÉRAILLES DE M<sup>gr</sup> PÉCHENARD

Nous extrayons de *L'Argus Soissonnais* du 2 juin 1920, ces détails sur la cérémonie des obsèques :

« Comme nous l'avions prévu, les obsèques de Mgr Péchenard ont été l'occasion d'une manifestation grandiose de sympathie envers l'illustre pontife dont tout Soissons aimait la franche physionomie et admirait la mâle énergie. Tous les rangs de la société, toutes les opinions se trouvèrent confondus dans un même respectueux hommage, dans un même recueillement devant la mort.



Et cette solennité des obsèques nous rappelait le jour mémorable où, faisant son entrée dans sa ville épiscopale, le bon évêque de Soissons vit sa voiture dételée par la foule venue à sa rencontre et trainée avec enthousiasme par ce peuple qui l'aimait déjà et qui devait apprendre, par la suite et surtout dans les circonstances tragiques que nous venons de traverser, à le chérir et à le vénérer encore davantage. La popularité ne s'achète pas, elle se conquiert, et le regretté prélat s'est conquis la sympathie de tous les Soissonnais qui se pressaient, respectueusement émus, à la cérémonie funèbre.

Bien avant onze heures, une affluence énorme de prêtres et de laïques, venus de tous les points du département et des départements voisins, se pressait dans l'étroite rue de la Congrégation, où est située la résidence épiscopale.

Sur la Grand'Place se massent les diverses Sociétés auxquelles le prélat défunt s'intéressait et qui prendront place dans le cortège.

À onze heures, la levée du corps est faite par Mgr de La Villerabel, évêque d'Amiens.

Puis le cortège se met en marche vers la Cathédrale en suivant l'itinéraire ci-après, au milieu des ruines que parcourut si souvent le défunt : rue de la Congrégation, rue du Commerce, rue de l'Hôtel-Dieu, place Saint-Gervais.

Ce cortège est une véritable escorte d'aspect des plus imposants. Il s'avance dans l'ordre suivant :

Agent de police ; Patronage Saint-Agnès ; Ecole libre de la rue de l'Echelle-du-Temple ; Orphelinat de Saint-Vincent de Paul ; Pensionnat de la rue Frizebois ; Pensionnat de la Croix ; Cours secondaire ; Collège de Soissons ; diverses congrégations religieuses ; une délégation de la Compagnie d'Arc ; une délégation de la Société de secours mutuels des ouvriers de la ville de Soissons ; une délégation de la Société de secours mutuels de Vauxrot ; une délégation de l'Orphéon de Soissons ; une délégation de la Société d'Horticulture ; la Société de gymnastique *La Jeanne d'Arc* avec tambours et clairons qui battent et sonnent Aux Champs alternant avec les versets du *Miserere* chantés par le clergé ; la Croix ; les enfants de chœur ; le grand séminaire ; le clergé diocésain *in nigris* et en habit de chœur ; les doyens et bénéficiers ; les chanoines honoraires ; le doyen du Chapitre et les chanoines titulaires de la cathédrale, assistant les prélats présents à la cérémonie et qui sont : Mgr Lesne, recteur de l'Institut catholique de Lille ; Mgr Baudrillart, successeur de Mgr Péchenard comme recteur de l'Institut catholique de Paris ; Mgr Le Senne, évêque de Beauvais ; Mgr de La Villerabel, évêque d'Amiens, qui a procédé à la levée du corps ; Mgr Neveux, évêque d'Arsinoë, auxiliaire de Mgr le cardinal-archevêque de Reims ; Mgr Chollet, archevêque de Cambrai ; Mgr Luçon, cardinal-archevêque de Reims. — NN. SS. les évêques de Châlons et de Meaux, empêchés d'assister à la cérémonie, se sont excusés et sont remplacés par leurs vicaires généraux.

Puis vient le char funèbre, sans autre garniture que les vêtements épiscopaux du vénéré défunt, lesquels sont posés sur le cercueil.

Les cordons du char étaient tenus par MM. les chanoines Dubois, grand-chantre du Chapitre, et Rozelet, curé-archiprêtre de Château-Thierry, le général comte d'Ollone, F. Marquigny, conseiller général de l'Aisne, maire de Soissons, L. Chênebenoit, sénateur de l'Aisne, et Albert Forzy, député.

Derrière le char, conduisant le deuil, nous remarquons : M. le chanoine Parmentier, vicaire capitulaire, les chanoines Binet, Turquin et Litterre, vicaires généraux de Mgr Péchenard, Duchastel de Montrouge, confesseur de l'Evêque défunt, Viéville, secrétaire général de l'évêché ; l'abbé Perrin, pro-

secrétaire de l'évêché; MM. d'Arcosse, président diocésain de la Société de Saint-Vincent de Paul, Georges Deviolaine, vice-président de l'Union diocésaine des catholiques, Roger Pognart, archiviste de l'évêché; les membres du Conseil de contrôle de la cathédrale; le tiers-ordre de Saint-François; la conférence de Saint-Vincent de Paul; la famille de Mgr Péchenard.

On remarque également, suivant le cortège, des délégations de l'Institut catholique de Paris avec son drapeau, du Cercle catholique de Soissons, de l'Union des Combattants, de la Société de gymnastique « La Soissonnaise » en tenue de ville, de la gendarmerie, du Syndicat de la boulangerie, de la Société historique et scientifique de Soissons; de la Société française de secours aux blessés militaires; de l'Association des Dames françaises; le délégué du Souvenir français; les dames patronesses des œuvres catholiques de la ville; MM. Chênebenoit et de Lubersac, sénateurs (M. Ermant, indisposé, s'était fait excuser), Rollart de Verneuil, Albert Forzy et Charles Desjardins, députés; Farino, Emile Forzy et Gaston Cagnard, conseillers généraux; M. le sous-préfet de Soissons; le conseil municipal de Soissons; le principal et les professeurs du Collège, le président et les membres du Tribunal civil, le Tribunal de commerce, les magistrats; M. Bouré, bâtonnier des avocats à Laon et Gustave Huet, avocat à Laon; le colonel, des officiers, sous-officiers et soldats du 67<sup>e</sup>, les membres du corps médical soissonnais; les officiers ministériels de la ville et de la région; les représentants des Associations de sinistrés et des coopératives de reconstruction; la plupart des industriels, commerçants, fonctionnaires, nombre de familles soissonnaises, etc...

Sur tout le parcours, depuis la maison mortuaire où une chapelle ardente avait été dressée avec un goût parfait par la maison Waendendrie, jusqu'à la Cathédrale, une haie compacte est massée, et tous saluent avec respect au passage la dépouille mortelle de celui qui sut en des temps difficiles se montrer comme les évêques d'autrefois, lors des invasions de barbares, le défenseur de la cité (*defensorem civitatis*).

M. Vergnot prend des vues, tandis que les établissements Gaumont prennent de leur côté quelques aspects de ce long et imposant cortège.

Le service d'ordre est fait par notre vigilante police municipale, et l'organisation du cortège est laissée au soin des membres du clergé sous la direction de M. le Curé-Archiprêtre.

À l'arrivée à la Cathédrale, le corps est descendu de voiture et la foule pénètre à sa suite dans la basilique par la porte du Rosaire.

Il n'est bientôt plus possible de trouver place et c'est debout que nombre de nos concitoyens assistent à l'office pontifical célébré par Mgr Neveux, évêque auxiliaire de Reims.

Les chants liturgiques sont exécutés par le Grand Séminaire, la Maîtrise et les membres du clergé ».

Ajoutons que le R.P. Bainvel, doyen de la Faculté de Théologie, M. l'abbé Rousselot, professeur à la Faculté de Lettres, M. Godefroy, professeur à la Faculté de Droit, M. Verdier, supérieur du Séminaire des Carmes, M. l'abbé Foucher, directeur de la Maison de famille, M. l'abbé Hincky, vice-président de l'Association des étudiants, MM. Lian, Poisson, Mitault, étudiants, représentaient l'Institut catholique de Paris. M. René Lavollée, président, représentait l'Association des Amis.

## SOUSCRIPTIONS ET DON

### Fondations de Chaires.

|                                     |         |                                       |       |
|-------------------------------------|---------|---------------------------------------|-------|
| M. le Docteur Jean Ferrand          | 40 »    | Reims-Versailles.....                 | 10 »  |
| M <sup>me</sup> Pajot.....          | 250 »   | M <sup>me</sup> Marie Claudot .....   | 20 »  |
| M. l'abbé Ch. Martin, par           |         | M <sup>me</sup> la comtesse de Barral | 500 » |
| M. l'abbé Méresse .....             | 20 »    | M. Le Cour Grandmaison.               | 100 » |
| L'Institution du Saint-Es-          |         | M. Dardenne.....                      | 10 »  |
| prit de Beauvais .....              | 200 »   | M. Bresse.....                        | 700 » |
| M. le comte Pierre d'Har-           |         | M <sup>lles</sup> Varin .....         | 20 »  |
| court .....                         | 1.000 » | Par M. l'abbé Deléage, pa-            |       |
| Anonyme .....                       | 50 »    | roisse Saint-Thomas-d'A-              |       |
| M. et M <sup>me</sup> Dechaux ..... | 100 »   | quin .....                            | 650 » |
| M <sup>lle</sup> Briandet.....      | 500 »   | Par M. l'abbé Mouillaud,              |       |
| Par M. l'abbé Aigouy, de            |         | paroisse Saint-Martin...              | 30 »  |
| Saint-Pierre de Neuilly.            | 800 »   |                                       |       |

## CHRONIQUE DE L'INSTITUT CATHOLIQUE

**La mort de M. l'abbé Lejay.** — Un nouveau deuil, tout à fait inattendu, vient d'éprouver l'Institut catholique. M. l'abbé Paul Lejay, élu en novembre dernier membre de l'Institut de France et de l'Académie Royale de Belgique, a succombé le dimanche 13 juin, après quelques jours seulement de maladie, à l'âge de 59 ans.

Ses obsèques ont eu lieu dans la chapelle de l'Institut catholique le mercredi 16 juin, à 10 heures du matin. A la messe de *Requiem*, célébrée par Mgr le Recteur, assistaient, en face de la famille, une délégation de trois membres de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en uniforme : MM. Diehl, président de l'Académie; M. Cagnat, secrétaire perpétuel, et M. Cuq; et un grand nombre de membres de l'Institut, parmi lesquels nous avons reconnu Mgr Duchesne, de l'Académie française, le R. P. Scheil, MM. Salomon Reinach, Chatelain, Alfred Croiset, comte Durrieu, Paul Fournier, Paul Girard, Haus-soullier, Homolle, Léger, Pottier, etc...; puis les professeurs, les étudiants et les Amis de l'Institut catholique.

Après l'absoute chantée par la maîtrise du Séminaire des Carmes, et donnée par Mgr le Recteur, la dépouille mortelle de M. Lejay fut placée dans la cour, devant la chapelle. M. Charles Diehl, président de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et Mgr Baudrillart, rendirent hommage à la science et aux mérites du défunt dans des discours que l'abondance des matières ne nous permet pas de publier aujourd'hui et que nous reproduirons dans le prochain numéro.

L'inhumation a eu lieu à Pontailler-sur-Saône (Côte-d'Or).

Nous prions M<sup>lle</sup> Lejay, sœur aînée de notre regretté collègue, ainsi que sa plus jeune sœur, sous-prieure du Carmel de Paray-le-Monial, et toute sa famille, d'agréer les plus sincères condoléances de l'Institut catholique.

**Le général de Castelnau à l'Institut catholique.** — L'assemblée générale des Amis de l'Institut catholique a eu lieu le lundi 14 juin, à 4 heures 1/2, dans la Grande Salle des Fêtes, beaucoup trop petite ce jour-là, car des centaines de personnes durent renoncer non seulement à y pénétrer, mais même à trouver une place debout dans le cloître environnant, littéralement bondé.

A son entrée dans la salle, l'illustre général, accompagné de Mgr de la Porte, ancien évêque du Mans, de l'archevêque d'Evora, et de l'évêque de Vizeu (Portugal), de Mgr Baudrillart, et des Amis de l'Institut, fut salué d'acclamations sans fin.

M. Lavollée, président de l'Association, le remercia en quelques mots chaleureux de sa démarche, évoqua les besoins immenses de l'Institut catholique, l'effort de ses « Amis », l'urgente nécessité de les aider par de généreuses adhésions et de larges subsides dans leur nécessaire entreprise. Du rapport de leur trésorier, M. Poussielgue, il ressort, en effet, qu'ils ont donné cette année plus de 30.000 francs à l'Université libre de Paris : c'est une somme, mais combien insuffisante au regard de l'immensité des besoins.

Le général de Castelnau se leva au milieu des applaudissements et prononça un admirable discours sur la *Formation des Elites* (1). Après avoir rendu hommage aux maîtres et aux élèves de l'Institut catholique qui ont versé leur sang pour la Patrie, il expliqua pourquoi il ne se déroba point quand on l'invita à prendre la parole en une telle réunion. « Je saisis, dit-il, toute occasion de magnifier les bienfaits de la vraie liberté. Or, l'Institut catholique, c'est une liberté ! Je considère, en outre, comme un devoir d'affirmer la ferveur de mes sympathies à tous ceux qui travaillent au développement des forces intellectuelles, morales, spirituelles de ce pays. » C'est que, en effet, une des leçons les plus évidentes de la grande guerre, c'est d'avoir manifesté l'importance primordiale des cadres. « Sans les cadres de l'armée française, l'Entente n'aurait pas gagné la guerre ». Il faut donc, avant tout, se préoccuper de la formation des élites. Or, nulle organisation n'est plus propre à réaliser avec perfection cette œuvre que les Instituts catholiques. Ils ont fait leurs preuves. Déjà leurs élèves honorent le clergé, les professions libérales, les hautes fonctions des administrations, et leurs maîtres ont non seulement forcé presque toutes les portes de l'Institut de France, mais forcé les admirations les plus hésitantes.

« Elle peut être fière, votre illustre maison, d'avoir possédé un Lapparent, dont les travaux sur la géologie appartiennent au patrimoine national ; un Branly, le père immortel de la télégraphie sans fil ; un abbé Rousselot, dont la création, qu'il réalisa ici même, de la phonétique expérimentale, a fait un professeur au Collège de France plus connu, plus célèbre encore à l'étranger que dans son propre pays. Hier encore, le Parlement unanime n'applaudissait-il pas au labeur magnifique de M. l'abbé Rousselot ?

Et qu'on ne vienne pas nous dire que l'Université catholique, qui fait de tels savants, ne saurait encore, dans un domaine plus réaliste, donner un enseignement préparant ceux qui l'ont reçu à devenir des conducteurs d'hommes, capables de diriger, pour le plus grand bien des intérêts de l'Etat, les destinées de la Patrie.

Au cours d'un pieux pèlerinage que je viens d'effectuer en Belgique, j'ai eu l'honneur de me rencontrer avec des personnages politiques, membres du gouvernement et parlementaires distingués. Comme je restais sous le charme de la très haute culture de ces hommes éminents, et comme je m'informais de quelle « *Alma Mater* » ils étaient les si

---

(1) Ce discours paraîtra *in extenso* dans le compte-rendu de l'Assemblée générale annuelle des Amis de l'Institut catholique.

dignes fils, j'appris qu'à peu près tous pouvaient s'enorgueillir d'avoir appartenu à la célèbre Université catholique de Louvain. J'appris ainsi que le Parlement de Belgique comptait aujourd'hui plus de cent députés et sénateurs qui furent ses élèves, sans parler des administrateurs, gouverneurs de provinces, ministres d'Etat, hauts fonctionnaires de tout ordre. Je sus enfin qu'ils étaient tous « Louvanistes » ces ministres de 1914 qui, groupés autour de leur grand roi, surent opposer à l'agression d'un souverain parjure le rempart de leur indéfectible amour de l'honneur, et plus tard — dans les jours sombres — leur inébranlable foi dans les destinées de leur Patrie.

L'Université de Louvain n'aurait-elle eu d'autre effet utile que de former la conscience et le caractère de ces hommes qui, dans la catastrophe mondiale, ont donné à l'univers le retentissant exemple du respect de la morale du Christ, que cela suffirait à la gloire de son enseignement.

L'Institut catholique de Paris a, lui aussi, rempli son devoir et tout son devoir pendant la guerre. Et d'abord, votre éminent Recteur, Mgr Baudrillart, qui fut un des témoins particulièrement qualifiés et un des répondants les plus écoutés de la France catholique en face de l'étranger, et puis ces officiers de complément, ces chefs de section, dont les lettres, dont les citations, dont les sanglants sacrifices attestent la générosité, quelles admirables pages ils ont écrites dans l'histoire de cette maison !

Trois cent soixante morts, quatre-vingt-dix croix de la Légion d'honneur, trente médailles militaires et quatre cents citations ! De quels plus nobles et douloureux exemples pourrait être illustré votre enseignement ! Et n'est-ce pas là les principes de vie que leur avaient appris des maîtres vénérés, que tant de héros ont appliqués... jusqu'à la mort !...

Nos enfants ont donné leur sang ; sachons donner notre or pour que s'accomplisse leur volonté de voir la France plus glorieuse et plus belle. L'Institut catholique de Paris est une des œuvres qui peuvent y aider de la façon la plus efficace. »

Nouvelles ovations indéfiniment prolongées et qui recommencent après que Mgr Baudrillart eût exprimé au général de Castelnau, avec l'émotion et la gratitude de l'assemblée, sa reconnaissance personnelle et celle des Amis de l'Institut catholique de Paris, la résolution de former des élèves dignes d'un tel chef.

**Faculté des Lettres. — Prix des Anciens Elèves.** — A la section des Lettres classiques, le prix a été décerné à M. Pierre JOUANNE.

A la section des Langues vivantes, une mention a été décernée à M<sup>lle</sup> Marcelle ROBLIN, étudiante d'anglais.

**Prix Camille Machefert.** — Le prix Camille Machefert, attribué jusqu'ici à des élèves de droit, a été décerné cette année à un élève de la Faculté des Lettres, M. l'abbé DIONNE.

**Association des Anciens Elèves.** — A la prière de S. Em. le Cardinal Dubois, archevêque de Rouen, N. S. Père le Pape a nommé protonotaire apostolique *ad instar participantium* M. le chanoine CAULLE, vicaire général et doyen de la cathédrale de Rouen.

Mgr Moïse CAGNAC, camérier secret, a été nommé prélat de la maison du Pape.

**Association des étudiants. — Fin d'année.** — Eh bien ! me dit M. Cathophile, qui sortait d'une conférence sur la « Morphologie des formes », les yeux encore tout bouffis... d'attention, vous avez eu une grève ?

— ????

— Oui, vous savez bien, après le 1<sup>er</sup> mai ; c'est pour cela que je n'ai vu aucune trace de votre prose dans les deux derniers numéros du Bulletin.

— Ah, permettez ! vous confondez ! les étudiants ne se sont jamais mis en grève, ils ont au contraire offert leurs services à l'Union Civique....

— Pas possible.

— L'A. E. I. C. a fourni en grand nombre des conducteurs, des contrôleurs, des mécaniciens, des chauffeurs, des chefs de train, des manutentionnaires, des coketiers.....

— Des coketiers ?

— Oui, pour charger le coke dans les tenders des locomotives. Nous avons eu aussi des gaziers, des employés de métro, des gardes civiques et même... des volontaires pour les cours.

— C'est admirable.

— Tenez, pour vous donner un exemple, notre vénéré président tenait, avec sa barbe auguste, le volant d'un autobus, sur la ligne AT, et il dirigeait sa voiture avec autant de maîtrise que son association.

— A propos, avez-vous eu des réunions intéressantes depuis votre dernière chronique ?

— Oui. Le 25 mars nous avons eu un grand gala : nous avons joué la *Belle Hélène*.....

— La *Belle Hélène* à l'Institut catholique ; mais qu'a dit le vice-recteur ?

— Il a applaudi, puisqu'il présidait la représentation.

— Il a applaudi ?

— Certainement, d'ailleurs l'orchestre l'avait bien mérité.

→ Ah ! il n'y avait que la musique ?

— Oui, c'était une sélection pour orchestre...

— Je comprends alors.

— Quoi ?

— Rien, rien, continuez.

— Après la *Belle Hélène*, Delacroix a récité des monologues et Dauchez et Derville ont joué *Les Deux Aveugles*, d'Offenbach.

— Je connais, c'est charmant ; était-ce bien chanté ?

— Admirablement ; Derville a une belle voix de baryton et Dauchez s'est révélé un délicieux ténor. L'air de « Justinien, ce monstre odieux... » a été bissé.

— Ce pauvre Justinien, ce fut tout de même un grand jurisconsulte.

— Justement, il y avait au premier rang de l'assistance le doyen de notre Faculté de droit, M. Lescœur, professeur de droit romain, qui, tout en faisant des réserves sur l'épithète de « Monstre odieux » accouplée au nom de l'auteur des *Institutes*, n'en a pas moins frénétiquement applaudi l'air. Enfin, pour terminer la soirée, un étudiant, actuellement mobilisé dans la marine, comme radio-télégraphiste, Livragne, nous a fait une intéressante conférence sur les Antilles.

— J'ai entendu dire que vous avez eu aussi une conférence sur Jérusalem.

— En effet, M. l'abbé Devreesse nous a fait part de ses impressions de Palestine, au thé du 4 mai. Il a été là-bas comme officier, pendant la guerre.

— Il est décoré de la médaille militaire, je crois ?

— Oui, et de la croix de guerre. C'est en même temps le pilier de la maîtrise du séminaire.

— Je sais, je l'ai entendu chanter à la procession de la Fête-Dieu. A propos, cette procession était très réussie ; il faut féliciter les organisateurs du service d'ordre.

— C'est Mitault qui l'a dirigé ; il a d'ailleurs la grande habitude des cor-

tèges ! voyez, à la fête de Jeanne d'Arc, c'est lui qui a servi de chien de berger au détachement de la Catho, pour surveiller les alignements.

— J'ai remarqué que les étudiantes marchaient mieux au pas que les étudiants ; je ne sais pas à quoi cela tenait ; mais, je ne veux vous faire aucun reproche ; ce cortège était très beau et notre croix de Lorraine en fleurs vraiment magnifique.

— Elle mesurait deux mètres de hauteur et se composait uniquement de lys et de roses blanches. C'est d'ailleurs à la générosité des souscripteurs qu'elle a dû sa splendeur, et je crois être l'interprète de mon président en remerciant particulièrement les étudiantes d'avoir bien voulu coopérer pour une large part à l'achat de la croix et d'être venues jeter une note gaie dans nos rangs graves et imposants, derrière le drapeau de notre association.

— Oh, oh, vous êtes poétique !

— Je ne le serai plus longtemps, car c'est la dernière fois que je parle au nom de mes camarades : l'Association va entrer dans sa période de sommeil annuel, les examens approchent, les vacances aussi ; nous avons eu jeudi dernier le 3 juin notre séance d'adieu.

— Elle a été très probablement très émouvante.

— Pas trop, car le programme de la soirée n'était pas macabre. L'abbé Hincky, vice-président, a raconté son voyage à Rome, pour la canonisation de Jeanne d'Arc, d'une façon très intéressante, ne s'attachant qu'à ses impressions personnelles ; puis Mgr le Recteur, qui présidait, lui a répondu en quelques mots bien sentis. Après il y eut une séance de prestidigitation...

— De prestidigitation ? donnée par qui ?

— Par un de mes homonymes, qui est d'ailleurs fort divertissant. Le Recteur semble apprécier beaucoup ce genre d'expériences et il nous a promis d'annexer à l'École des sciences une chaire de physique amusante.

— Il faudra que j'en suive les cours.

— Pour en revenir à notre séance, j'oubliais de vous dire que le Président a prononcé aussi un très beau discours : il a retracé la vie de l'association durant cette année et nous a fait part de quelques projets d'avenir ; puis il a remercié très chaleureusement tous ceux qui ont contribué d'une manière quelconque à la prospérité de l'A. E. I. C., et parmi lesquels, je ne citerai que notre régisseur général Delacroix, notre homme à tout faire Mitault, le chanteur-conférencier-recteur-juriconsulte Dauchez, notre sympathique trésorier, Kergall, si jaloux de garder nos deniers qu'il a dû s'enfermer dans le même coffre-fort qu'eux, car on ne le voit jamais, et tous les autres ; j'en passe... et des meilleurs.

— Après ce discours ?

— Delacroix et Mitault ont donné une petite pièce en 1 acte, *Tic à tic*, puis la compagnie s'en fut prendre le thé, qu'elle trouva ce soir là, plus succulent que jamais, car Ermange, tel Nicolet, fait toujours de plus en plus fort.

— Quoi, le thé ? Il n'a qu'à le préparer moins longtemps à l'avance.

— C'est vous qui êtes très fort, Monsieur Cathophile ; je vois qu'on vous apprend des calembours à vos conférences.

— N'insistons pas. En somme, vous êtes content de votre année ?

— Très content. L'association est en bonnes mains : de toutes parts des organisations similaires de France et d'étranger demandent à entrer en rapport avec elle. Dernièrement encore nous avons échangé des adresses avec les étudiants catholiques de Lille et notre président assiste en ce moment à un congrès universitaire qui se tient dans cette ville. A l'intérieur de la Catho, notre

situation n'est pas moins brillante : à mon avis, l'A. E. I. C. est supérieure à l'association des étudiantes, et je vais vous dire pourquoi.....

— Excusez-moi, mon cher secrétaire, mais l'heure s'avance ; je n'ai que le temps de courir à la salle 142, le cours de grammaire expérimentale est sûrement commencé. A une autre fois!...

Ch. POISSON,  
Secrétaire de l'Association.

**Œuvre des Bibliothèques.**— L'œuvre des Bibliothèques, 73, rue Notre-Dame, des-Champs, Paris, offre aux Paroisses de villages ne dépassant pas 1.100 âmes, ne possédant pas de bibliothèque et n'ayant pas de ressources pour s'en procurer, un colis de 10 kilos de livres neufs, soigneusement choisis et pouvant être lus par tous, en retour d'une offrande de 15 francs net, port compris.

L'œuvre aide ensuite à l'entretien de ces Bibliothèques fondées et elle se tient à la disposition des paroisses et des œuvres catholiques pour leur procurer des livres dans les meilleures conditions possibles.

L'œuvre a pour directeur S. G. Mgr ROLAND-GOSSELIN et pour président de son comité Mgr BAUDRILLART.

---

## BIBLIOGRAPHIE

---

**Victor Bucaille.** — Pages choisies de Montalembert, avec lettres inédites. Introduction par GEORGES GOYAU. — Un vol. in-12 de XXII-342 pages, chez Gabalda.

M. Georges Goyau caractérise la suprême opportunité du recueil de M. Bucaille dans les termes suivants : « Il est bon de relire Montalembert à la lumière des circonstances actuelles : il semble qu'elles ajoutent à certaines de ses pages un surcroît d'éclat, une plus grande netteté de relief, et qu'elles lui rendent une savoureuse jeunesse. »

En ce qui concerne la résurrection de la Pologne, la chute de la Turquie et de l'Autriche, les grandes destinées réservées à la Belgique, Montalembert eut en effet des aperçus de prophète ; mais si Montalembert ne fut un *voyant* que parce qu'il fut avant tout un *croyant* au Pape, et sa soumission inflexible au Pape s'affirma notamment au cours des épreuves que lui imposa l'Encyclique. « *Quanta cura* » : « *Quelles que soient mes souffrances intimes, ma conscience me défend impérieusement de songer à élever la voix contre celui que je crois chargé par Dieu de régir son Eglise.* »

Elle s'affirme plus éloquemment encore dans l'appel pathétique, adressé au P. Hyacinthe, au temps de sa défection, dans la lettre émouvante qui termine le volume.

M. Bucaille doit être loué pour l'heureux choix qu'il a fait des pages citées, retenant ce qui est essentiel, écartant, comme il l'annonce dans son avant-propos, toute controverse et toute polémique.

Le plan de ce livre est excellent. Les notices historiques qui précèdent chaque chapitre — toutes historiques — tiennent la promesse de l'éditeur : « *elles remettent le morceau cité dans son cadre afin de lui donner sa valeur et sa forme vraie.* »

F. LEMAÎTRE.

---

Le Gérant : CH. BAULÉS.

---



SECTION  
DES  
**SCIENCES ÉCONOMIQUES. ET COMMERCIALES**  
DE  
FACULTÉS DE DROIT & DES SCIENCES  
DE  
L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS  
74, RUE DE VAUGIRARD

*S'y adresser pour tous renseignements.*

Deux années d'études, délivrance d'un diplôme. Législation civile, commerciale, industrielle, fiscale; économie politique et sociale; opérations de banque et de bourse; assurances; mathématiques financières, comptabilité; langues étrangères; études des marchandises et des matières premières; géographie économique.

---

**CHEMIN DE FER DE PARIS A ORLÉANS**

*Rétablissement des rapides entre Paris, Bordeaux, Pau, Biarritz  
et la Frontière d'Espagne.*

La Compagnie d'Orléans a l'honneur d'informer le Public que le train rapide partant de Paris-Quai d'Orsay à 17 h. 00 sur Bordeaux, Pau, Biarritz et la frontière d'Espagne a été rétabli à partir du jeudi 17 juin.

Le train rapide de sens contraire a été rétabli au départ d'Hendaye le 18 juin — arrivée à Paris-Quai D'Orsay à 12 h. 09 le 19.

*Relation de Paris aux Stations thermales d'Auvergne  
(La Bourboule, Le Mont-Dore, Saint-Nectaire).*

Afin de faciliter aux baigneurs l'accès de la pittoresque station thermale de Saint-Nectaire (Puy-de-Dôme), la Compagnie d'Orléans a organisé un service automobile du Mont-Dore à Saint-Nectaire (Un voyage par jour dans les deux sens du 1<sup>er</sup> au 14 juin et du 16 au 30 septembre 1920; deux voyages par jour dans les deux sens du 15 juin au 15 septembre,

Les voyageurs de Paris et des au-delà pourront effectuer commodément le trajet de Paris au Mont-Dore, en utilisant les trains ci-après :

A partir du 31 Mai 1920, rétablissement des relations de nuit :

*Paris-Quai d'Orsay*, dép. 18 h. 35 (à 20 h. 25, à partir du 24 Juin). — *La Bourboule*, arrivée 6 h. 11. — *Le Mont-Dore* arrivée 6 h. 30.

A partir du 7 Juin, rétablissement des relations de jour :

*Paris-Quai d'Orsay*, dép. 8 h. 01. — *La Bourboule*, arrivée 18 h. 08. — *Le Mont-Dore*, arrivée 18 h. 27. A partir du 7 juin : *Le Mont-Dore*, départ, 2 h. 37; arrivée à Paris-Quai d'Orsay, 19 h. 36.

Trajet du Mont-Dore à Saint-Nectaire en 1 heure 30 environ.

Du 15 juin au 15 septembre, service quotidien du Mont-Dore à Besse, avec continuation trois fois par semaine sur Condat, les lundi, mercredi et samedi.

Prix par place et par voyage simple des trajets en automobile, au départ du Mont-Dore: Saint-Nectaire, 10 fr. 50; Besse, 12 fr.; Condat, 23 fr. 25.

Billets directs de Paris et enregistrement direct des bagages pour Saint-Nectaire et Besse.

## CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MEDITERRANÉE

Les baigneurs désireux de se rendre à Saint-Nectaire apprendront avec plaisir que les Services Automobiles P.-L.-M., entre Issoire, Saint-Nectaire, Murols et Besse, d'une part (Correspondance avec les trains de nuit de et pour Paris), Clermont-errand et Saint-Nectaire, d'autre part (Correspondance avec les trains de jour de et pour Paris), fonctionneront, cette année, du 1<sup>er</sup> juin au 30 septembre.

Des billets directs avec enregistrement direct des bagages seront délivrés au départ des gares de Paris, Lyon-Perrache, Marseille-Saint-Charles, Nîmes, Saint-Etienne et Vichy, pour Saint-Nectaire, Murols et Besse ou *vice versa*.

Pour de plus amples renseignements, demander le prospectus spécial à l'Agence P.-L.-M. de Renseignements, 88, rue St-Lazare, à Paris, aux Bureaux de ville, gares du réseau, etc..

### **Carnets de billets d'aller et retour de Paris à Charenton, Villeneuve-St-Georges, Corbeil, Montereau et Sens**

Les voyageurs appelés à faire fréquemment le trajet en chemin de fer entre Paris et Charenton, Villeneuve-Saint-Georges, Corbeil, Montereau et Sens, apprendront avec plaisir qu'il est mis en vente pour chacune de ces relations, et à chaque gare intéressée, des carnets de 10 billets d'aller et retour ordinaires, toutes classes.

Rappelons à cette occasion que les voyageurs circulant entre Paris et Maisons-Alfort, Melun, Fontainebleau et Montargis bénéficient déjà de la même facilité.

### **Services P.-L.-M. d'excursions par auto-cars dans la forêt de Fontainebleau**

La Compagnie P.-L.-M. a repris, depuis le jeudi 1<sup>er</sup> avril jusqu'au 31 octobre 1920, ses Services d'excursions dans la forêt de Fontainebleau.

Ces Services, en correspondance directe avec les trains de et pour Paris, comprennent deux circuits quotidiens : l'un, dans la matinée, pour la visite de la partie nord de la forêt, l'autre, dans la soirée, pour la partie sud de la forêt.

Indépendamment de ces deux circuits quotidiens, un 3<sup>e</sup> circuit comportant la visite de toute la forêt, avec arrêt à Barbizon pour le déjeuner, est mis en marche les jeudis, dimanches et jours fériés à toute époque de la saison, et en outre, le samedi pendant les mois de juillet, août et septembre.

Pour de plus amples renseignements, demander le prospectus spécial à l'Agence P.-L.-M. de Renseignements, 88, rue Saint-Lazare, au bureau de renseignements de la gare de Paris, au bureau de correspondance de la Place Denecourt, à Fontainebleau, etc...

# ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR LIBRE

(Loi du 12 juillet 1875)

# BULLETIN DE L'INSTITUT CATHOLIQUE

DE PARIS

**Paraissant tous les mois**

## SOMMAIRE :

- I. — Éloge funèbre de M. l'abbé Lejay :
  - Discours de Mgr BAUDRILLART ..... 169
  - Discours de M. Charles DIEHL ..... 173
- II. — Cours d'Histoire de l'Eglise :
  - Le Catholicisme et l'Organisation internationale, par le R. P. Yves de la BRIÈRE..... 175
- III. — Les Femmes à l'Université de Louvain et le renouveau de notre enseignement catholique pour jeunes filles..... 180
- IV. — Souscriptions et Dons ..... 182
- V. — Chronique de l'Institut Catholique..... 182
- VI. — Bibliographie : M. Le Bidois, M. l'abbé Félix Klein, M. Henri Morice, Mgr Moïse Cagnac..... 187
- VII. — Dons à la Bibliothèque..... 190

PARIS

SECRÉTARIAT DE L'INSTITUT CATHOLIQUE

74, RUE DE VAUGIRARD, 74

ANCIENNE LIBRAIRIE POUSSIELGUE

J. DE GIGORD, ÉDITEUR

RUE CASSETTE, 15

LE

**BULLETIN DE L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS**

paraît le 25 de chaque mois, sauf en août  
et en septembre.

Chaque numéro contient de 24 à 32 pages. Il renferme, outre les informations officielles de l'Institut catholique, des analyses des Cours publics, la chronique de la guerre et la chronique des Facultés libres, des Etudiants, des Anciens Élèves.

*(Il sera rendu compte des ouvrages composés par les Professeurs et anciens élèves de l'Institut catholique.)*

---

LE PRIX D'ABONNEMENT EST AINSI FIXÉ :

Paris et Départements, 6 francs. — Étranger, 7 fr. 50.

On peut acheter au numéro. Prix : 0 fr. 75.

---

*Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé à M. PRUNEL, Vice-Recteur, Directeur du Bulletin, et tout ce qui concerne l'administration à M. F. LEMAÎTRE, secrétaire général de l'Institut catholique, 74, rue de Vaugirard.*

---

# BULLETIN

DE

## L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS

### M. l'abbé LEJAY<sup>(1)</sup>

L'Institut catholique perd en M. l'abbé Lejay l'un des hommes qui lui faisaient le plus d'honneur devant le monde savant. Un maître n'a-t-il pas dit de lui qu'on le pouvait sans exagération rattacher à l'illustre lignée des grands érudits du xvi<sup>e</sup> siècle, les Scaliger et les Estienne ? N'est-ce point marquer du même coup l'étendue de notre malheur et de nos regrets ?

Mais, au moment où sa dépouille mortelle franchit, avant de reposer dans la tombe, tombe si prématurément ouverte, le seuil de cette église, notre chapelle universitaire, nous, ses collègues et ses amis, nous nous sentons moins saisis par l'éclat de la réputation de M. l'abbé Lejay que par le souvenir des trente-quatre années qu'il a passées parmi nous.

Il avait vingt-cinq ans, lorsqu'il vint frapper à la porte de la maison des Carmes, cherchant encore sa voie.

Né à Dijon le 3 mai 1861, fils d'un instituteur, il avait fait ses études classiques au petit séminaire de Plombières ; puis il était entré au grand séminaire, où il avait passé trois années.

Incomplètement fixé sur ce que Dieu attendait de lui, il n'avait point alors poussé jusqu'au bout. Il était venu à Paris, où, de 1881 à 1886, il avait rempli successivement les fonctions de surveillant à l'école Albert-le-Grand, de professeur de littérature du cours scientifique à l'école Sainte-Anne, enfin de professeur de seconde à l'école de l'Immaculée-Conception, de Vaugirard. Licencié ès lettres dès 1883, il s'était mis aussitôt à préparer l'agrégation, et, comme il sentait déjà poindre en lui la vocation d'érudit, non content de suivre les cours de Sorbonne, il s'était fait inscrire aussi à l'École des Hautes Études. Ses maîtres y furent MM. Havet, Héron de Villefosse, de Saussure, Weil, Châtelain, l'abbé Duchesne.

Les affiches de l'Institut catholique avaient attiré son attention ; quelques-uns des cours qu'elles annonçaient le séduisaient. Un jour, le jeune homme, d'esprit hardi, mais de manières timides et réservées, qu'était Paul Lejay, s'engagea sous les cloîtres de notre séminaire, et s'entretint avec le fin lettré, le latiniste éminent qu'était le supérieur, M. l'abbé

(1) Paroles prononcées par Mgr Baudrillart sur le seuil de la chapelle de l'Institut catholique le 16 juin 1920.

Monier. Celui-ci devina que l'étudiant serait bientôt un maître ; l'ancien séminariste l'intéressait aussi, nous n'en pouvons douter. Il lui offrit l'hospitalité des Carmes, en échange d'un cours de grammaire aux candidats à la licence ; et c'est ainsi que, de 1886 à 1888, M. Lejay prépara dans nos murs le concours d'agrégation dont il sortit vainqueur.

La vie de Paul Lejay n'appartiendrait-elle désormais qu'à la science et à l'enseignement ? Dirait-elle un définitif adieu aux aspirations qui l'avaient orientée pendant quelques années ? M. Lejay pensa que les deux vocations qu'il s'était reconnues n'étaient point incompatibles ; d'accord avec M. l'abbé Monier, il prit ses inscriptions à notre Faculté de théologie, sans cesser pour cela de faire son cours ; deux ans après, en 1890, il recevait, à Dijon, l'onction sacerdotale.

C'était alors le plein élan du généreux mouvement qui entraînait tant de prêtres intelligents et cultivés vers la rénovation des hautes études ecclésiastiques. Fondées depuis quinze ans, les Universités libres avaient déjà beaucoup travaillé. L'espérance était à l'ordre du jour ; le vent enflait les voiles et poussait le vaisseau. Ceux qui, de loin, signalaient les récifs étaient tenus pour des oiseaux de mauvais augure, survivants attardés d'un passé périmé.

A ces vastes espoirs, M. l'abbé Lejay se livra sans réserve. En dépit des déceptions et des obstacles, il resta jusqu'au bout fidèle à l'idéal de ses débuts, un peu trop persuadé, avouons-le, que la critique suffit à corriger ses propres excès, si tant est qu'il admit qu'elle pût quelquefois excéder. C'est par l'enseignement et par la science qu'il avait résolu de servir l'Église : professeur et savant il fut toute sa vie.

Il parcourut ici tous les degrés de la carrière : maître de conférences en 1889, professeur adjoint en 1893, titulaire en 1911. Avec patience et conscience, il corrigea des dissertations, des versions, des thèmes grecs et latins ; il enseigna les deux grammaires, il expliqua des auteurs. En ces matières arides, il ne cherchait point à plaire, mais à servir, c'est-à-dire à faire des licenciés d'abord, mais surtout à former des disciples solidement instruits, ne se payant ni de mots, ni d'à peu près, rigoureux comme lui-même dans l'usage des bonnes méthodes. Sa manière était froide, mais inspirait confiance. Un peu effrayés au début, ses élèves lui savaient bientôt gré de les conduire au port d'une main ferme et assurée.

Au surplus, il lui arrivait parfois de se détendre un peu, surtout dans les dernières années. Les jeunes filles du collège d'Hulst, collège d'enseignement secondaire, à la fondation duquel il s'était vivement intéressé, rendront témoignage de la bienveillance avec laquelle il les interrogeait, tout en sachant leur dire la vérité.

Son œuvre scientifique est considérable : éditions, collections de textes, articles presque innombrables de revues et de dictionnaires, direction de périodiques savants ; labeur presque effrayant, qui ne fut interrompu, avant que la mort y mît fin pour jamais, que par une longue et grave maladie, il y a vingt ans.

M. Lejay avait débuté par une thèse de l'École des Hautes Études : *Inscriptions antiques de la Côte-d'Or*, qui révélait du premier coup ses rares qualités :

exactitude des transcriptions et des descriptions, abondance et sûreté des notes explicatives, étendue des connaissances historiques, ingéniosité des trouvailles personnelles.

Mais bientôt l'épigraphiste qui s'annonçait céda le pas au philologue; ses obligations professionnelles n'attachaient-elles point, en effet, le maître à l'étude des auteurs? Ovide, Horace, Virgile et Lucain l'attirèrent; ce n'est ni le lieu, ni le moment, de redire les jugements que portèrent sur ces travaux, dans nos séances de rentrée, des juges compétents. On a justement caractérisé l'originalité de sa méthode, en rappelant qu'elle consiste essentiellement dans l'union la plus étroite de la philologie et de l'histoire. M. Lejay s'attacha à montrer la loi de continuité des faits et des phénomènes qui explique les grandes œuvres littéraires en les reliant à leurs sources, ainsi qu'au milieu où elles se produisent, autrement dit à l'ensemble de la culture et de la civilisation dont, grâce au génie propre de leur auteur, elles deviennent à leur tour une expression nouvelle. C'est ce qu'il a fait, notamment dans cette édition des *Salires* d'Horace, qui demeurera peut-être son chef-d'œuvre, puisque, hélas! nous ne verrons pas s'achever l'édition savante des *Géorgiques* et de l'*Enéide*, à laquelle travaillait notre confrère quand la mort l'a surpris (1).

Dans toutes ces œuvres, M. Lejay était servi par cette connaissance approfondie de la langue latine qu'attestent, outre de nombreux articles techniques, l'édition revisée, presque refaite, qu'il donna de la *Syntaxe latine*, de Riemann.

J'ai dit qu'il était entré dans la lice à l'heure de la restauration des hautes études ecclésiastiques dans notre pays et qu'il brûlait du désir d'apporter sa pierre à l'édifice. C'est pourquoi l'antiquité classique ne pouvait lui suffire. De bonne heure, il fournit d'importants articles, dont quelques-uns sont de tout premier ordre, au *Dictionnaire de Théologie catholique*, de MM. Vacant et Mangenot; au *Dictionnaire d'Archéologie chrétienne et de Liturgie*, de Dom Cabrol; à l'*Encyclopédie catholique* de New-York. Puis il résolut de donner une impulsion plus vive au mouvement par la fondation d'un organe nouveau, dont il fut le secrétaire responsable: la *Revue d'Histoire et de Littérature religieuse*. Son ambition était alors d'échanger sa chaire de philologie latine contre une chaire de patrologie. L'opuscule sur le *Rôle théologique de Césaire d'Arles*, étude sur l'histoire du dogme chrétien en Occident au temps des royaumes barbares, parue en 1906, marqua nettement cette orientation nouvelle; de même la publication, entreprise de concert avec M. l'abbé Hemmer, d'une collection de « *Textes et documents pour l'étude historique du Christianisme* ».

Mais les temps n'étaient plus ceux de 1890; plus d'une imprudence avait été commise; résoudre tous les problèmes de l'histoire religieuse, où le surnaturel se mêle à l'humain, par l'unique emploi de la méthode critique, c'était une dangereuse utopie: l'événement le montrait tous les jours, encore que tous ne consentissent point à ouvrir les yeux. Je touche à une époque pénible de la vie de notre confrère, et elle ne le fut pas que pour lui. Il en sortit, résolu, comme

---

(1) M. Lejay n'avait publié que la petite édition classique, dont il est question dans le discours de M. Diehl.

l'autorité ecclésiastique le lui demandait, à retourner, pour le reste de ses jours, aux études classiques, où il était passé maître, et par lesquelles il honoraient l'Église, sans risquer de compromettre en quoi que ce fût sa doctrine.

Le sacrifice avait été dur, mais la récompense vint ; les travaux de M. Lejay se multiplièrent, rendus plus faciles par un immense acquis : l'*Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, puis l'*Académie royale de Belgique*, les couronnèrent, en accueillant dans leur sein le grand philologue et le latiniste accompli. Ce fut pour lui la plus pure et la plus vive des joies ; à cette joie, d'un sentiment unanime, tous nous avons pris part.

M. Lejay n'était pas de ceux dont le succès arrête ou ralentit le travail. Non content de poursuivre son édition de Virgile, il traça le plan de l'œuvre considérable qu'il pouvait justement considérer comme l'aboutissement et la somme de toutes ses études antérieures : une *Histoire générale de la Littérature latine*, en cinq volumes. Rien de pareil n'existait en France.

La Providence n'a pas permis que cette vie de labeur reçût ce magnifique achèvement. Inclignons-nous devant la volonté divine, et comptons sur les disciples du maître dont la voix s'est éteinte, de qui la plume vient de tomber.

Comme d'autres hommes d'apparence très froide et très fermée, M. l'abbé Lejay gardait au fond du cœur un trésor caché de sensibilité, dont il ne permettait l'accès qu'à quelques intimes. La mort de sa mère, survenue il y a peu d'années, avait été pour lui un coup durement senti. L'affection d'une sœur aînée, presque une seconde mère, qui a la douleur de lui survivre, lui était très douce, en même temps qu'elle lui épargnait les soucis matériels de l'existence. Enfin il était entouré ici et dans son pays natal, qui lui était demeuré cher, d'un groupe d'amis sûrs, délicats, fidèles, tels en un mot qu'il était lui-même à leur égard. Plusieurs d'entre eux l'ont assisté à ses derniers moments.

La mort a fondu sur lui comme le voleur dont parle l'Évangile. En ce moment, à Saint-Germain-des-Prés, se célèbre la messe annuelle pour le repos de l'âme des membres de l'Institut défunts ; c'est à M. Lejay qu'on avait demandé de la dire ; il s'excusa sur le début de son mal, et voici que, pour le repos de son âme à lui, nous venons d'offrir le saint sacrifice ! M. Lejay est mort avec les sentiments de foi et de piété qui conviennent au prêtre ; il est mort après avoir servi la science et l'Église par un labeur incessant et utile. Que Dieu exauce nos prières et celles de la sainte Carmélite, sœur de notre collègue, qui, de l'ombre du cloître, fait monter vers le Souverain Juge le chant de sa supplication ! Que les portes du Ciel s'ouvrent pour vous, cher confrère, tandis qu'ici-bas nous continuerons de combattre et de servir !

---



## DISCOURS DE M. CHARLES DIEHL

PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

MESSIEURS,

Il y a six mois à peine que l'Académie des Inscriptions avait appelé à elle le confrère dont nous pleurons la mort inattendue et prématurée. A peine, si j'ose dire, l'avons-nous vu passer parmi nous. Le temps lui a manqué pour occuper dans notre Compagnie toute la place que lui assurait son mérite; et surtout cette modestie infinie et charmante, qui était une de ses grâces, l'a empêché de prendre dans nos travaux toute la part que nous lui destinions. Mais nous savions quelle était son œuvre, combien elle fut utile et grande, quelles rares qualités il avait apportées à l'accomplir. Et c'est avec un profond regret que nous voyons disparaître, trop tôt, sans qu'il ait achevé sa tâche, sans qu'il nous ait donné tout ce que nous pouvions encore attendre de lui, l'homme en qui revivait, amplifiée par la connaissance des méthodes modernes, quelque chose de la tradition des grands érudits, des grands philologues français du xvi<sup>e</sup> siècle.

L'abbé Paul Lejay était né le 3 mai 1861 : il meurt à moins de soixante ans. Bourguignon d'origine, il était demeuré fidèlement attaché à sa province natale. C'est à elle qu'il consacra son premier grand travail scientifique, lorsque, en 1889, il publia ses *Inscriptions antiques de la Côte-d'Or*. C'est vers elle que chaque année, aux vacances, il revenait dans ce village de Pontailler-sur-Saône, où il va dormir son sommeil éternel, auprès de cette mère admirable qu'il a eu le bonheur de conserver très longtemps, assez pour qu'elle pût avec certitude escompter cette joie suprême de voir son fils entrer à l'Institut. Je n'ai point à dire ici comment, de bonne heure, l'ardeur de sa foi conduisit notre confrère au sacerdoce; mais j'ai le devoir de rappeler comment il sut toujours, en une harmonieuse unité d'âme, accorder ses croyances de la religion dont il était le prêtre et les recherches de sa science qu'il aimait.

Elève diplômé de l'Ecole des Hautes Etudes, agrégé de l'Université, Lejay avait été, dès ses débuts, attiré vers l'étude de la langue et de la littérature latine; dans l'ordre des choses scientifiques, ce fut là désormais toute sa vie; notre confrère était un latiniste consommé, un philologue admirable; mais il n'était point de ces philologues qui se cantonnent volontairement dans leur spécialité étroite. Sa large curiosité s'étendait bien au-delà des problèmes de la grammaire, de l'étude et de la collection des manuscrits, de la critique et du commentaire des textes : il savait considérer en historien les écrivains dont il publiait les œuvres, et replacer toute chose dans son milieu, également soucieux de l'histoire littéraire, de celle des mœurs et de celle des événements.

Pour juger de l'ampleur de ses lectures, de l'étendue et de la profondeur de son érudition, il suffit de parcourir ces articles et ces comptes-rendus innombrables qu'il a, pendant trente années, insérés dans les revues savantes, à la *Revue critique*, à la *Revue de Philologie*, dont il était depuis 1911, avec nos con-

frères Hanssanletier et Châtelain, un des directeurs ; au *Journal des Savants*, à la *Revue d'histoire et de philologie religieuses*, et dans cette *Encyclopédie catholique* américaine, qu'il a enrichie de tant de travaux excellents. Mais Lejay n'était pas seulement un travailleur infatigable ; dans ces articles dispersés, dont le nombre dépasse 1.200 et dont la variété est prodigieuse, notre confrère apportait toujours un esprit merveilleusement pénétrant et juste, un sens critique dont la courtoisie n'ôtait rien, à la finesse, une façon de penser naturellement compréhensive, libérale et tolérante ; et par les aperçus substantiels, par les vues personnelles et neuves qu'ils renferment, ces morceaux épars gardent une valeur solide et durable. Depuis 1916, à la *Revue de Philologie*, Lejay rédigeait chaque année la « Revue des Revues et Publications d'Académie relatives à l'antiquité classique » ; et à parcourir ces pages, on ne sait vraiment ce qu'on y doit admirer davantage, l'étendue de l'information ou la précision de l'érudition, la sûreté de la méthode ou le bon sens aiguë qui, d'un mot, va au but et dégage l'essentiel.

Cette curiosité universelle avait plus d'une fois entraîné notre confrère bien au-delà des limites du latin proprement classique. Ce fut assurément un des traits les plus intéressants et les plus originaux de sa méthode, d'avoir fait entrer l'étude des auteurs ecclésiastiques latins dans l'histoire littéraire et la philologie générales. L'intérêt qu'il portait à l'histoire de la littérature chrétienne devait même le conduire une fois jusque dans le domaine hellénique, et le déterminer à publier, dans cette *Collection de textes et documents pour l'étude historique du christianisme*, qu'il dirigeait avec l'abbé Hemmer, une édition excellente de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe. Pourtant, c'est aux auteurs latins de la grande période classique que le ramenait toujours sa prédilection. Nous devons à l'abbé Lejay d'excellentes éditions critiques des *Métamorphoses* d'Ovide et du premier livre de la *Pharsale* ; nous lui devons surtout cette magistrale édition des *Satires* d'Horace, parue en 1911, où la sûreté de la méthode, la richesse des commentaires égalent le savoir et le goût. Mais notre confrère aimait surtout Virgile. Il a publié, en 1915, le texte des *Géorgiques* ; en 1919, en collaboration avec Frédéric Plessis, l'œuvre complète du poète de Mantoue. Sans cesse son attention se reportait vers ces ouvrages illustres, pour les éclairer de remarques ingénieuses et nouvelles. Aucune difficulté ne rebutait sa conscience impeccable, n'effrayait son érudition ; et s'il sentait parfois un peu le poids du labeur ardu qu'il s'imposait, tout au plus s'en vengeait-il avec un sourire, comme il fit quand il intitula, spirituellement, un article sur son cher poète : « *Dix mois d'ennui sur la 4<sup>e</sup> églogue de Virgile.* »

Lejay n'a point eu le temps de terminer son œuvre. Nous ne verrons point l'édition des *Épîtres* et de l'*Art poétique*, qui devait faire pendant à celle des *Satires* d'Horace. Nous ne verrons point, sans doute, cette grande *Histoire de la littérature latine*, en quatre volumes, qu'il préparait. Et ce sont là, si l'on songe à la solidité de tous les travaux de notre confrère, des pertes proprement irréparables pour la science française.

D'autres qui ont connu davantage l'abbé Lejay diront ce que fut le professeur, et quels furent dans cette grande et pieuse maison que sa mort met en deuil, la qualité et le succès de son enseignement. Je voudrais, à côté du savant, rap-

peler ici ce que fut l'homme, la droiture de cette vie toute unie et toute simple, l'honnêteté profonde de cette âme étonnante, la haute conscience que Lejay portait dans l'accomplissement de tous ses devoirs, et cette modestie enfin qui n'ôtait rien à la fermeté du caractère, ni à la liberté de la pensée. De ces qualités, vous me permettrez, messieurs, de citer un tout récent témoignage où il semble vraiment qu'elles le résument comme en un suprême raccourci.

Il y a quelques jours à peine — c'était vendredi matin — je recevais de l'abbé Lejay une courte lettre. Il me prévenait que, se trouvant souffrant un peu, il ne pouvait assister à notre séance hebdomadaire ; il s'excusait surtout de manquer à une de nos commissions où il avait un rapport à apporter sur quelques ouvrages présentés au concours, et il ajoutait que, pour le cas où, comme il l'écrivait, elles sembleraient de quelque utilité, il avait remis à un de nos confrères des notes rapides sur la valeur de ces livres. Ne vous semble-t-il pas, messieurs, que, dans ce mince détail, nous retrouvons en quelque manière notre confrère tout entier, sa conscience attentive et son constant souci du devoir, sa modestie parfaite, toutes les qualités que vous appréciez chez ce savant de mérite, chez ce grand honnête homme, auquel, au nom de l'Académie, j'ai la tristesse d'apporter aujourd'hui notre suprême hommage et notre dernier adieu.

---

## **COURS D'HISTOIRE DE L'ÉGLISE**

---

**Le Catholicisme et l'Organisation internationale**  
Par le R. P. Yves de la BRIÈRE, RÉDACTEUR A LA REVUE "LES ÉTUDES"

---

NEUVIÈME LEÇON. — MARDI 30 DÉCEMBRE 1919.

**Synthèse catholique.**  
**L'Organisation internationale de la Paix.**

### **II**

*Rôle international de la Papauté.*

Pour procurer à l'ordre juridique international, que menacent tant de périls, une garantie de durable stabilité, il faut lui donner une haute et souveraine consécration d'ordre moral et religieux dans la conscience des peuples.

On peut et on doit faire pénétrer de plus en plus profondément dans les idées, dans les mœurs, dans les préoccupations générales du monde contemporain le principe du règlement pacifique et arbitral des conflits entre les puissances, la notion, l'estime, le respect des règles du droit des gens, avec leurs lois et sanctions internationales. On doit faire régner, dans les rapports mutuels des peuples, les préceptes de la morale

divine, avec l'esprit de justice et de charité. On n'opposera évidemment pas, de la sorte, une barrière infranchissable aux entreprises audacieuses et injustes, dont la possibilité (même après la réduction générale et proportionnelle des armements) réclamera toujours que les nations restent en mesure de repousser la force par la force et de mettre la force au service du droit. Mais on pourra, faute de mieux, créer un état d'esprit, une ambiance, une atmosphère qui favorise l'œuvre de la Société des Nations, et qui rende pratiquement plus difficiles, plus rares, plus dommageables à leurs propres auteurs les violations graves de la loi des nations.

Or, pour parvenir à un tel résultat, le concours du Pontife de Rome est le plus enviable et le plus indispensable de tous.

Plus que personne au monde, le Pape est désigné pour être le messager, l'arbitre, le législateur de la paix et du droit parmi les nations. Il a pour mission religieuse d'être le Pasteur universel des âmes. Il garde le dépôt de la doctrine évangélique de paix, de justice et de charité. Les écoles théologiques dont il est le suprême Docteur donnent, depuis de longs siècles, un enseignement lumineux, cohérent sur le droit de paix et de guerre. Les institutions du catholicisme lui permettent d'agir profondément sur la formation morale et intellectuelle, sociale et spirituelle, de plus de deux cents millions de consciences humaines. A travers les siècles, le nom de la Papauté romaine demeure associé, dans l'ordre du règlement arbitral des conflits entre les peuples, dans l'ordre même de l'organisation juridique internationale, à l'effort le plus magnifique et le moins inefficace qu'ait enregistré l'Histoire.

En même temps que sa juridiction spirituelle, le Pontife de Rome possède une souveraineté temporelle, non plus *territoriale*, mais *personnelle*, qui, aujourd'hui même, est diplomatiquement et authentiquement reconnue en droit international. Dépouillée de son pouvoir temporel, la Papauté n'est plus un *Etat*, au sens que l'on attache à ce terme dans la terminologie actuelle du droit public ; mais elle demeure indubitablement une *Puissance* indépendante et souveraine. A ce titre, il est normal que les représentants diplomatiques du Pape viennent siéger dans les assemblées internationales où délibèrent les représentants diplomatiques de toutes les puissances contemporaines : surtout lorsque, comme dans la Société des Nations et la Cour suprême de justice et d'arbitrage international, l'objet de ces institutions est de garantir la paix dans la justice entre les nations. Objet tout particulièrement en rapport avec la mission distinctive, le rôle historique et les préoccupations constantes du Souverain Pontificat romain.

Non seulement le Pape commande à plusieurs millions de sujets spirituels dans chacun des Etats du monde entier, mais il n'est inféodé à aucun système d'alliances, à aucune combinaison politique, diplomatique ou économique. Il n'est étranger nulle part. En tous pays, les catholiques le reconnaissent pour leur Pasteur, leur Docteur et leur Père, tandis que les non-catholiques d'intelligence droite saluent dans sa personne une

puissance morale dont l'autorité, sans égale ici-bas, est digne d'égards, de respect, voire de vénération.

Peut-on contester de bonne foi que le Pape soit, plus que personne, à sa juste place, dans les assises diplomatiques et judiciaires de la Société des Nations ?

Imaginons que Léon XIII ait été représenté à la première Conférence de La Haye en 1899 et Pie X à la deuxième en 1907. Les règles tutélaires du droit international, telles qu'elles furent alors promulguées, auraient bénéficié du prestige moral et sacré que leur eût garanti la collaboration, l'adhésion personnelle du Pontife de Rome. Les articles essentiels des conventions de 1899 et de 1907, concordant parfaitement avec les règles théologiques du droit de paix et de guerre, auraient été vraisemblablement promulgués, synthétisés, commentés, à titre de normes obligatoires de la morale des nations dans quelque document pontifical adressé à l'Eglise universelle. Les mêmes principes de la morale et du droit auraient été, en chaque pays du monde, inculqués à des millions de consciences croyantes par la prédication ecclésiastique, par l'enseignement théologique et catéchétique. C'est ainsi que l'ont été, depuis trente ans, les applications les plus importantes des doctrines traditionnelles sur la justice et la charité aux problèmes actuels du capital et du travail. Personne ne contestera que cette intervention de la Papauté dans le domaine social ait introduit, au milieu des redoutables péripéties de la guerre des classes, un puissant élément de pacification en vue du règlement équitable des questions ouvrières. Entre les nations rivales, de même qu'entre les classes sociales en conflit, le Pape doit apparaître comme le Docteur des droits et devoirs de tous, le Médiateur auguste de la paix de Dieu.

En matière de morale internationale, l'attitude adoptée par la Papauté romaine n'aurait probablement pas été sans provoquer, comme dans d'autres domaines, l'émulation des Eglises dissidentes et des groupements non chrétiens. De la sorte, il y aurait eu des hautes influences religieuses, intellectuelles et sociales qui, partout à la fois, se seraient exercées, le plus énergiquement possible, à faire connaître, comprendre, respecter et obéir le Code nouveau et contractuel de la loi des nations.

Il n'est donc pas chimérique de croire que la collaboration de Léon XIII et de Pie X aux deux Conférences de La Haye aurait contribué, directement et indirectement, à rendre plus auguste et plus efficace cette grande œuvre de pacification fondée sur le droit. Il est bon de rappeler que le grand jurisconsulte Louis Renault fit libeller, à La Haye, le protocole du règlement pacifique des conflits internationaux de manière à rendre possible la collaboration ultérieure du Saint-Siège aux travaux de la Cour permanente d'arbitrage international. A la formule qui prévoyait uniquement la convocation et l'admission des *Etats*, il fit intentionnellement substituer le terme de *Puissances*, parce que, depuis la chute du pouvoir temporel, la *Papauté* n'est plus un *Etat*, mais demeure indubitablement une *Puissance*.

Pour les mêmes motifs, nous considérons comme indispensable la

participation du Saint-Siège à l'œuvre actuelle de la Société des Nations. Durant la grande guerre, Benoît XV a été l'apôtre infatigable et désintéressé de la paix, de la justice et de la charité entre les peuples en armes. Il a réalisé avec un incontestable succès un admirable effort pour atténuer partout les horreurs de la catastrophe en faveur des blessés, des prisonniers, des détenus civils, des populations envahies, des régions dévastées. Dans son message pacificateur du mois d'août 1917, il a solennellement formulé (avec plus de précision que ne l'avait encore fait le président Wilson) les principes essentiels de l'organisation juridique internationale, notamment le principe de l'arbitrage obligatoire, le principe des sanctions internationales, le principe de la réduction générale et proportionnelle des armements: bref, chacun des articles fondamentaux que les négociateurs du traité de Versailles devaient promulguer un peu plus tard dans le pacte (assez médiocrement libellé) de la Société des Nations.

La collaboration effective de la Papauté romaine pourra donner aux nouvelles institutions juridiques de l'organisation naissante (et combien fragile!) quelque chose de l'autorité morale, du prestige et de la solidité qui leur seront absolument nécessaires et que nulle autre considération ne suffirait à leur garantir.

La société contemporaine posséderait-elle et connaîtrait-elle trop de forces morales et sociales qui militent en faveur de l'ordre, de la justice, de la charité, du respect loyal de tous les droits? Pourquoi la plus haute puissance morale et religieuse du monde entier, la messagère traditionnelle de la paix de Dieu, serait-elle la seule que l'on ne convierait pas?

### III

#### Conclusion

L'organisation juridique qui assurera par des lois et des sanctions internationales une garantie meilleure du maintien de la paix entre les divers peuples du monde aura besoin d'être protégée contre les causes profondes qui tendront sans cesse à énerver son ressort et à désagréger ses institutions.

Il ne faut pas renouveler l'expérience du *Concert européen* depuis 1830, organe dépourvu de tout principe de direction, appareil enregistreur de solutions contradictoires, ni même du *Directoire européen* de la Sainte-Alliance, qui avait tiré toute sa solidité d'une coalition politique et guerrière et qui se disloqua peu à peu, lorsque les intérêts divergents s'affirmèrent entre les confédérés de la veille, après le danger disparu.

Il ne faut pas davantage faire du principe de l'*Equilibre des Puissances* la loi unique ou suprême de l'ordre international: ce qui serait commettre un sophisme désastreux.

Par contre, on ne devra jamais oublier la part de vérité que contient non pas le *principe*, mais la *politique* de l'équilibre. La balance ou l'équilibre des forces rivales est une « recette politique » fondée sur l'expérience,

une considération raisonnable et prévoyante dont il serait téméraire de ne pas tenir compte. Un bon statut territorial est nécessaire pour mettre les puissances provocatrices dans la salubre impuissance de troubler, selon leurs caprices de domination, la paix de l'Europe et du monde. Un certain équilibre maintenu entre les principaux Etats peut contribuer à rendre moins fragile l'organisation juridique internationale.

Mais cette légitime considération de l'équilibre devra toujours être coordonnée à d'autres considérations non moins nécessaires, subordonnée à des principes d'ordre plus élevé.

Sans trouver jamais de formule simple et adéquate qui résolve toutes les complexités du réel, il faudra faire droit aux « justes aspirations des peuples », tenir compte des *nationalités* renaissantes, comme aussi des *traditions* reconnues salutaires et légitimement consacrées par l'histoire. Toutes choses dont la synthèse réclame un grand effort mutuel de conciliation et d'équité. C'est le domaine des compromis, réclamés par l'intérêt général, et où s'exerce l'art diplomatique des grands négociateurs.

On aura surtout le devoir de conduire les tractations internationales d'après les règles imprescriptibles de la morale publique, telles notamment que la fidélité aux engagements, l'observation des contrats, le respect sincère du bien et du droit d'autrui : en un mot, le sens de la justice et de l'équité. Règle supérieure dont Dieu même doit être reconnu comme l'auteur et le garant suprême. Dans l'ordre international non moins que dans les autres domaines de l'activité morale, une même vérité suprême s'imposera au genre humain : *Si le Seigneur ne bâtit pas la maison, ceux-là travaillent en vain qui prétendent la construire.*

Quant à l'organisation juridique internationale, qui porte maintenant le nom de Société des Nations, sa tâche sera de découvrir les voies et moyens d'une *réduction générale et proportionnelle des armements*, pour libérer les peuples contemporains du poids exorbitant des charges militaires, sans que cette réforme salutaire aboutisse à aucune duperie périlleuse.

La Société des Nations devra travailler à rendre effective et viable la procédure des sanctions morales, des sanctions économiques, des sanctions militaires, qui protégeront, contre de coupables entreprises (toujours possibles) la paix des peuples et le droit de chacun. Dans ce domaine des *sanctions internationales*, tout est encore à étudier et à organiser. De là dépendra la valeur pratique du nouvel édifice.

Il est indispensable que la *collaboration de la Papauté romaine* apporte aux lois et sanctions internationales une garantie dont rien ne saurait compenser l'absence. Garantie fondée sur le prestige moral et religieux que pareil patronage vaudrait à l'œuvre de la Société des Nations devant des centaines de millions de consciences humaines.

Selon les enseignements que suggère l'exemple mémorable de la *Chrétienté du Moyen-Age*, mais avec les adaptations que requiert l'état moral et social du monde contemporain :

une organisation juridique internationale,  
de caractère contractuel,  
comportant l'arbitrage obligatoire,  
avec sanctions morales, économiques et militaires,  
accomplissant son œuvre grâce au concours maternel de l'Eglise romaine,  
tel serait le couronnement suprême de la doctrine catholique sur les de-  
voirs mutuels des nations  
et sur l'unité fondamentale du genre humain.

Le Code qui décrira et sauvegardera les droits et devoirs de tous les  
peuples du monde, enfants d'un même Père céleste, tenus aux mêmes ré-  
gles efficaces de paix, de justice et de charité chrétienne, constituera le  
*Droit international chrétien.*

---

### **Les Femmes à l'Université de Louvain et le renouveau de notre enseignement catholique pour jeunes filles**

---

*La Libre Belgique* du 20 juin 1920 a publié sous le titre ci-dessus l'article sui-  
vant :

Les journaux ont annoncé la bonne nouvelle que les femmes seront  
accueillies désormais sur les bancs de l'Université de Louvain. Cette  
décision était attendue depuis quelque temps déjà. L'admission des  
femmes à l'électorat, au barreau et aux assemblées municipales et légis-  
latives la rendait inévitable. Nous la saluons comme l'aurore de la réno-  
vation de tout notre enseignement catholique pour jeunes filles.

Au cours des dernières décades d'années, nous avons pu assister à un  
renouveau de cet enseignement. La plupart des grandes congrégations  
enseignantes de femmes avaient ajouté à leurs écoles normales pour  
institutrices primaires des sections normales pour la formation de  
régentes d'école moyenne. Cette réforme eut pour effet immédiat de  
doter ces congrégations de toute une pléiade de maitresses capables,  
dont la présence à la tête des pensionnats infusait un sang nouveau à  
ces institutions. La science et les méthodes modernes se mirent au ser-  
vice des saines traditions qui y étaient en honneur et les résultats furent  
des plus consolants. Ces messieurs de la Ligue de l'enseignement et des  
écoles normales provinciales qui croient avoir le monopole du progrès,  
seraient bien étonnés de constater que ces antres de l'obscurantisme  
peuvent soutenir victorieusement toute comparaison avec leurs « tem-  
ples de la science », tant au point de vue de la perfection des installa-  
tions que de l'excellence des méthodes et de la compétence du personnel.  
Les professeurs d'athénée qui procèdent annuellement aux examens  
d'admission, de passage et de sortie de ces sections normales moyennes,



et dont beaucoup n'appartiennent pas à l'opinion catholique, peuvent en témoigner, s'ils veulent être sincères. Les Ursulines de Warre-Notre-Dame ; les Sœurs de Notre-Dame-aux-Epines, à Eecloo ; les Chanoinesses du Saint-Sépulcre, à Turnhout ; les Sœurs de l'Enfant-Jésus, à Nivelles ; les Sœurs de la Providence, à Champion, etc., etc. — car la liste devrait s'allonger démesurément — n'ont rien à envier aux grands établissements de l'Etat, des provinces ou des villes. Le fameux institut des Ursulines, à Warre-Notre-Dame qui, avant sa destruction, au début de la guerre, était déjà un modèle d'organisation parfaite et de confort moderne, renaît de ses cendres, n'en déplaît à ceux qui voudraient exclure notre enseignement libre catholique de la grande collectivité de l'enseignement national belge.

L'admission des femmes à l'Université de Louvain va donner un nouvel essor à notre enseignement catholique pour jeunes filles. A la demande de quelques rares élèves se destinant à la médecine ou à la pharmacie, certains couvents avaient déjà institué des cours d'humanités anciennes, avec la collaboration de professeurs d'athénée ou de collège. Les bonnes sœurs suivaient les leçons, en même temps que leurs élèves. Les professeurs partis, elles s'improvisaient répétitrices et les progrès étaient marquants. La guerre est venue interrompre ce mouvement. Il va être repris avec enthousiasme et, après les vacances prochaines, nous verrons, au premier rang des auditoires de l'Alma Mater, se profiler les cornettes archaïques de ces saintes filles à côté des fines silhouettes de leurs élèves.

Depuis longtemps déjà, les régentes religieuses chargées des cours dans les sections normales moyennes se sentent prises d'une fringale de connaissances nouvelles, car elles désirent mieux dominer la matière à enseigner. Elles trouveront dorénavant sur ces hauteurs tant convoitées des guides sûrs et des maîtres dévoués.

NN. SS. les évêques doivent, de toutes leurs forces, encourager l'accession des religieuses enseignantes aux grades universitaires. En acquérant des connaissances nouvelles, les saintes filles accomplissent tout simplement un devoir de leur état ; elles se sont vouées à l'éducation chrétienne des enfants des autres ; tout perfectionnement apporté par leur travail à cette éducation leur sera compté là-haut pour leur salut personnel, et nos enfants en profiteront par surcroît. Les pères de famille se réjouiront de la réforme qui s'annonce et qui aura sa répercussion heureuse dans nos foyers. Nos filles recevront une instruction secondaire plus soignée, parce qu'elles auront des maîtresses plus capables. Elles auront, en outre, l'occasion de préparer leur entrée à l'Université dans le calme conventuel, et elles pourront entreprendre leurs études supérieures sous l'égide et la protection des bonnes sœurs.

Car nous espérons que les grandes congrégations enseignantes pour femmes tiendront à honneur de posséder à Louvain leur succursale, leur « pédagogie » à elles, non seulement à l'usage de leurs propres sujets qu'elles voudront pousser aux hautes études, mais aussi à l'intention des

élèves de leurs pensionnats. Les autorités ecclésiastiques favoriseront certainement semblable initiative. Dans ces pédagogies, nos filles seront à l'abri des dangers dont la vie universitaire n'est pas exempte ; elles accompagneront les bonnes sœurs aux cours ; le soir, elles travailleront de concert avec elles ; dans ces milieux de quiétude et de labeur, elles garderont leur équilibre moral. Après peu d'années, ces institutions posséderont parmi leur personnel des répétitrices de valeur, et elles deviendront autant de foyers ardents d'où rayonnera sur la Belgique la science catholique.

Quelle aubaine pour les familles catholiques... et pour les autres qui voudront en profiter !

Et les petites sœurs, les ignorantines, nanties de diplômes universitaires, mais ayant surtout l'esprit orné de connaissances étendues, riront sous cape de l'indigence d'esprit de leurs détracteurs, et elles feront la nique aux prétentieux primaires du *Journal des Instituteurs*, tout en leur pardonnant leurs injures et en priant pour leur bonheur.

PATER FAMILIAS.

---

## SOUSCRIPTIONS ET DON

---

M<sup>me</sup> Alfred MOREAU a remis au Secrétariat la somme de 150.000 francs, montant du capital de la Chaire d'Histoire de l'Eglise, dont, depuis 1908, elle versait chaque année les arrérages.

M<sup>lle</sup> M. V. a fait également à l'Institut catholique un don de 150.000 francs, pour la fondation d'une Chaire de Théologie.

Nous prions les généreuses donatrices d'agréer l'expression de notre vive gratitude.

---

## CHRONIQUE DE L'INSTITUT CATHOLIQUE

---

**Faculté de Droit. — Concours de 1920. — Première année, Droit civil :** 1<sup>er</sup> prix, M<sup>lle</sup> Jeanne VANDAMME ; 2<sup>e</sup> prix, M<sup>lle</sup> Béatrix DALESME ; 1<sup>re</sup> mention, M. Jacques MONJAUZE ; 2<sup>e</sup> mention, M<sup>lle</sup> Jacqueline TOURNAIRE ; 3<sup>e</sup> mention *ex æquo*, M<sup>me</sup> Robert CULMET et M<sup>lle</sup> ARMELLE LE GOASTER.

**Economie politique :** Prix, M<sup>me</sup> Robert CULMET.

**Droit romain :** Prix, M. Jacques MONJAUZE ; 1<sup>re</sup> mention, M<sup>me</sup> Robert CULMET ; 2<sup>e</sup> mention, M<sup>lle</sup> Jacqueline TOURNAIRE.

*Deuxième année, Droit civil* : 1<sup>er</sup> prix, M. Henri GUIBERT; 2<sup>e</sup> prix, M. Charles MONJAUZE.

*Economie politique* : 1<sup>er</sup> prix, M. Henri GUIBERT; 1<sup>re</sup> mention *ex æquo*, M. Charles MONJAUZE et M. Jean ANGOT DES ROTOÛRS.

*Droit administratif* : Prix, M. Henri GUIBERT; 1<sup>re</sup> mention, M. Charles MONJAUZE.

**Faculté de Droit canonique. — Examens de juin. — Maîtrise** (admissibilité): MM. BERSON, DE RODAT, FOURNIER, ZIADEH.

*Licence* : MM. MAJÉRUS, SEDILLIÈRE.

*Baccalauréat* : M. DE SOUSA-MONTEIRO.

*Demi-assistance* : MM. MALHERBE et LIEUTIER.

**Faculté de Philosophie. — Examens de juin. — Candidats reçus :**

*Baccalauréat.* — MM. BAILBY (mention *assez bien*), BRESSOLLE; M<sup>lle</sup> CAMUS; MM. COINTEPAS, FOUGERAT; M<sup>lle</sup> DE FRÉMINVILLE; MM. GILBERT (mention *bien*), GREENWOOD, JACQUEMIN (mention *assez bien*), LAPEYRE; M<sup>lle</sup> LEURET; MM. DE LORGERIL, NOBÉCOURT, PELAY (admissible), PINEL, PATERNOT; M<sup>lle</sup> SAURIN.

Reçus bacheliers au grand séminaire de Coutances : MM. Alphonse GOSSELIN (mention *bien*), Louis DESLANES (mention *assez bien*), Paul CAZENEL (mention *assez bien*).

*Licence.* — M<sup>lle</sup> CAPELLE; MM. FERRANDON, OHRESSER, DUMAS DE RAULY, SOUTY (mention *assez bien*), SOUZA SOAREZ.

*Doctorat (premières épreuves).* — M<sup>lle</sup> BOUCHEMOUSSE (mention *assez bien*); MM. DUFÉUTRELLE (mention *assez bien*), JOUBAIRE, LALLEMENT (mention *assez bien*).

*Prix décernés par la Faculté.* — Prix de Dissertation : M. l'abbé BOULEY; prix des Anciens Elèves : M<sup>lle</sup> BOUCHEMOUSSE.

**Faculté des Lettres. — Examens. — Licence de Langues et Littératures classiques.** — M. l'abbé AMAN, M. l'abbé BACH (mention *assez bien*), M. l'abbé BALSAN, M. l'abbé BOURZEIX, M. l'abbé BROUZZIN, M<sup>lle</sup> CARGANICO, M. l'abbé DAIN, M. l'abbé DIONNE, M. l'abbé DUJON, M<sup>lle</sup> DUSOULLIER (mention *assez bien*), M. ELIÈS, M<sup>lle</sup> FERMÉ, M. GABORIT, M<sup>lle</sup> GACHE, M. DE GIGORD, M. l'abbé HUA, M. JOUANNE (mention *assez bien*), M. l'abbé LALIBERTÉ, M. l'abbé LE BAS, M. LE BIDOIS, M. l'abbé MARC, M. WABLE.

*Licence d'Histoire.* — Reçus : MM. JORDAN (mention *assez bien*), DE MAHUET, POISSON, RIVERON, VERGNIOLE, M<sup>lle</sup> MELOU, M<sup>lle</sup> NICOLAS, M<sup>lle</sup> DÉRIBÉRÉ-DESGARDES, M<sup>lle</sup> DERRIÈS.

*Admissibles* : M. l'abbé DOUCHE, M. l'abbé POUTEAU, M<sup>lles</sup> HATÉ et THIBAUT.

*Licence de Philosophie.* — M. l'abbé BONHOMME (mention *assez bien*), M. l'abbé BOULEY, M<sup>lle</sup> DE BEAUCOUDREY, M. COULON, M<sup>lle</sup> GIRARDI (admissible), MM. GREENWOOD, JÉZÉQUEL, LÉVÈQUE, M<sup>lle</sup> LEURET, M<sup>lle</sup> PAGNIEZ (mention *assez bien*), M. SALLEFRANQUE, M. WATRIN.

*Nota.* — Sur douze élèves présentés en juin, huit ont été reçus définitivement et un admissible.

Sur les trois mentions décernées par la Sorbonne, l'Institut catholique en a obtenu deux.

Dans la liste des candidats reçus, le 2<sup>e</sup>, le 3<sup>e</sup> et le 4<sup>e</sup> sont élèves de l'Institut catholique.

*Licence d'Allemand.* — M<sup>lle</sup> EGUILLON, M<sup>lle</sup> KILPPER, M<sup>lle</sup> FRACQUE (admissible).

*Epreuves communes :* M. COUBEZ.

*Licence d'Anglais* (Epreuves spéciales). — M<sup>lle</sup> CAMUS.

*Licence d'Espagnol* (Epreuves communes). — M<sup>lle</sup> REYNÈS.

*Diplôme Copte-Egyptien.* — M. ORT.

**École des Sciences. — Certificats.** — *Certificat de Mathématiques générales.* — M<sup>lle</sup> ROUGIER (mention *bien*), 3<sup>e</sup>; M. DUPRÉ LA TOUR (mention *bien*), 8<sup>e</sup>; M<sup>lle</sup> PELTIER (mention *bien*), 9<sup>e</sup>; M. BAPTISTE (mention *assez bien*), M. LE BERRE (mention *assez bien*), M<sup>lle</sup> LE BRIS (mention *assez bien*), M<sup>lles</sup> LÉGER, SCHLACHTER et METZDORF,

*Certificat de Mécanique rationnelle.* — MM. GARY, MAILLARD, M. l'abbé LALAN (mention *bien*), MM. MOULY (mention *assez bien*), PAYART, M<sup>lles</sup> ROUGIER et DENIZOT.

*Calcul différentiel et intégral.* — M. l'abbé LALAN (mention *assez bien*).

*Physique générale.* — M. l'abbé LE MORT, M. TELLIER, M<sup>lle</sup> FÉRY.

*Géologie.* — M<sup>lle</sup> MICHEL (mention *assez bien*), M<sup>lle</sup> SALGUES.

**Association des Étudiantes.** — En mai, les étudiantes se sont, comme d'habitude, retrouvées à la Crypte des Carmes pour la Messe solennelle et pour entendre la parole de Mgr le Recteur, qui, poursuivant son étude de la Direction spirituelle, a traité dans son instruction des qualités et des défauts du dirigé.

Le jeudi 27, M. l'archiprêtre de Notre-Dame a bien voulu faire visiter la cathédrale aux étudiantes. Avec une bonté extrême, qui les a vivement touchées, mais non point étonnées, M. l'archiprêtre les a conduites à travers l'immense église en leur donnant avec une science sûre de très intéressantes et très nombreuses explications. Après avoir lu d'une manière détaillée la grande leçon des trois portails et ressenti, en pénétrant sous les hautes voûtes grises, l'émotion profonde de tous ceux qui ont le sens de la beauté chrétienne, les étudiantes sont montées dans les hauteurs de la cathédrale, d'où, en plein ciel, avec les gargouilles et les oiseaux, l'on voit Paris étendre le monotone manteau de ses maisons poissées. Puis elles passèrent par d'étroites galeries, des escaliers obscurs en colimaçon, de grandes salles voûtées, traversèrent la forêt et se retrouvèrent enfin sur le sol, enthousiasmées d'avoir pu passer ces quelques instants d'intimité étroite avec la cathédrale si chère. Leur reconnaissance envers M. l'archiprêtre en a été grande et leurs remerciements furent bien au-dessous de leur joie.

Le jeudi 10 juin eut lieu la dernière des réunions consacrées aux grands Ordres religieux. Le R. P. Dom Ménager O. S. B. vint présider la conférence faite par une étudiante d'histoire, M<sup>lle</sup> S. Labrousse, sur l'ordre de Saint-Benoît.

La conférencière étudia d'une manière très documentée l'esprit de la règle bénédictine; dans son exposé historique, elle insista particulièrement sur la réforme de Cluny et l'œuvre savante de la Congrégation bénédictine de France. Dom Ménager, avec la simplicité fine et doucement joyeuse du moine bénédictin, parla — trop brièvement, hélas ! car il était pressé par l'heure de l'office — de son Ordre, du triste exil qu'il dut subir et de sa vitalité toujours grande, malgré les épreuves.

La Fête de l'Association a eu lieu le 26 juin. Elle a commencé le matin par la Messe à la Crypte des Carmes, Messe suivie d'une allocution de Mgr le Recteur. Les élections du bureau pour la prochaine année scolaire ont été faites ensuite dans la salle de l'Association. M<sup>lle</sup> Suzanne Labrousse a été élue présidente et M<sup>lle</sup> Luciani vice-présidente; les autres membres du bureau ne seront élus qu'à la rentrée.

Une promenade dans le parc de Saint-Cloud était organisée pour l'après-midi : les étudiantes qui y prirent part furent peu nombreuses, car on était en pleine période d'examens; elles passèrent cependant une bonne journée de repos, loin du bruit de Paris, et goûtèrent joyeusement sur l'herbe.

C'était la dernière réunion de l'année: le soir on se sépara avec des souhaits de bonnes vacances, un peu tristement, car toutes ne doivent pas revenir à la rentrée, et les liens de camaraderie ou d'amitié créés par une année de vie côte à côte sont déjà forts...

Voici donc les étudiantes dispersées pour les vacances; elles ne se retrouveront qu'en novembre pour une nouvelle année de travail. Mais l'esprit de l'Association, fait de foi profonde et de charité fraternelle, ne disparaît pas parce que celles qui cherchent à l'incarner se séparent : il demeure vivant en chacune d'elles, toujours prêt à reflourir plus vigoureux encore. M. M.

**Amis de l'Institut catholique.** — Nous recommandons aux prières de nos lecteurs M. l'abbé GIBERT-LAFON, curé de Vincennes, qui fut de longues années chargé de l'œuvre de l'Institut catholique à Saint-Augustin.

**Anciens Élèves. — Inspection des Finances.** — Six de nos anciens élèves, MM. André DE CHALEDAR, Yves DE BOISANGER, Bernard D'ÉTÉ, Jean DE RAISMES, Paul CANAT DE CHISY, Emmanuel MONICK, ont été reçus au concours de l'Inspection des finances.

— **Mort de M. l'abbé Damoran.** — Nous avons eu la douleur d'apprendre la mort de M. l'abbé DAMORAN, survenue le 18 juin dernier, à la clinique de la rue Blomet, à la suite d'une crise d'appendicite. Il avait trente-cinq ans.

Né le 6 juin 1885, notre ancien élève avait préparé avec succès sa licence ès sciences à l'Institut catholique; après dix ans de professorat au petit séminaire de Bordeaux, il était entré à la Solitude, à Issy-les-Moulineaux, en octobre dernier, pour se consacrer au ministère de directeur de séminaire.

Nous recommandons son âme aux prières de nos lecteurs.

**Nominations.** — M. l'abbé Jean GASTON, ancien étudiant de notre Faculté de Théologie, ancien membre du Comité de l'Association des Anciens Élèves, vient d'être nommé curé de Saint-Hippolyte.

— M. l'abbé Alfred KELLER, ancien élève de notre Faculté de Droit et de notre

Faculté des Lettres, fils de M. Jean KELLER, administrateur de l'Institut catholique, a reçu le 29 juin dernier l'ordination sacerdotale. Il a célébré, le lendemain, dans la chapelle de la Conférence-Olivaint, sa première messe, que servit son père.

Il a été nommé, le 10 juillet, vicaire de Fontenay-sous-Bois.

**Rapprochement universitaire.** — M. Gustave Gautherot, professeur à la Faculté des Lettres de l'Institut catholique, a été élu, à l'assemblée générale du 29 juin, membre du Comité du *Rapprochement universitaire*.

Cette importante association, qui groupe, sous la présidence de M. Larnaude, doyen de la Faculté de Droit, près de cinq cents adhérents, a pour but : « 1<sup>o</sup> de servir de lien amical entre les professeurs parisiens ou provinciaux des Universités, des Etablissements d'enseignement supérieur publics ou libres, des lycées et collèges, et du haut personnel de l'Enseignement primaire ; 2<sup>o</sup> d'établir un rapprochement entre les personnes ci-dessus désignées, d'une part, et d'autre part, toutes celles qui s'intéressent à la haute culture ; 3<sup>o</sup> d'accueillir, pendant leur séjour en France, les universitaires, savants et intellectuels des pays étrangers, alliés ou neutres ; 4<sup>o</sup> d'aider au développement des relations confraternelles entre nos institutions d'enseignement et les Universités étrangères. » (Art. 2 des statuts).

Mgr Baudrillart fait déjà partie du Comité. Le secrétaire général en est M. Delacroix, professeur à la Sorbonne (16, rue de l'Assomption, XVI<sup>e</sup>). Nous ne saurions qu'engager les professeurs de l'Institut catholique à lui adresser leur adhésion.

**Dispensaire Saint-Augustin.** — L'Institut catholique de Paris organise, chaque année, une série de cours constituant un enseignement de l'Hygiène générale, de l'Hygiène de la famille et du foyer, de la Puériculture, des Pansements, Bandages, et des notions élémentaires des soins à donner aux malades, médicaux et chirurgicaux ; ces cours s'adressent aux jeunes filles du monde, et complètent leur éducation sur le point de se terminer, les rendant aptes à mieux remplir leurs devoirs familial, social et charitable.

Cet enseignement théorique et pratique a lieu au *Dispensaire Saint-Augustin*, 29, rue de la Santé.

L'enseignement théorique est représenté par un cours hebdomadaire, du 15 novembre au 15 juin.

L'enseignement pratique est constitué par l'assistance et les soins aux malades du Dispensaire. Les élèves y sont astreintes à la présence d'une matinée par semaine.

Un examen probatoire termine cette série de cours. Les élèves qui ont satisfait à cet examen reçoivent un diplôme.

La direction de cet enseignement est confiée à MM. les docteurs FERRAND, LE SOURD, MAYET, VILLANDRE, médecins et chirurgiens de l'hôpital Saint-Joseph.

Un programme détaillé de cet enseignement sera publié et affiché ultérieurement.

On s'inscrit à la Maison des Sœurs Augustines, 29, rue de la Santé, et au secrétariat de l'Institut catholique.

Le prix d'inscription est de 20 francs.

---

## BIBLIOGRAPHIE

**G. Le Bidois.** — *L'Honneur au miroir de nos lettres.* — Essais de psychologie et de morale. Paris, Garnier, 1919, xi-397 p. (in-8° carré?). Prix : 6 fr. (majoration comprise).

M. Le Bidois étudie, dans ce livre, ce qui a été, à travers les âges, l'expression littéraire de l'honneur, surtout, mais non exclusivement, dans la littérature française. Il se défend de vouloir faire, suivant la mode du jour, de l'histoire littéraire. Non qu'il en méconnaisse l'intérêt et les avantages; mais, en homme qui se préoccupe avant tout de la valeur esthétique des écrits et de leur valeur morale, il préfère s'intéresser à l'œuvre en elle-même et à l'effet qu'elle produit sur nous. Aussi bien, vise-t-il plus haut que le pur dilettantisme. Le cœur encore saignant des blessures de la guerre — et ici le deuil paternel, si discret d'ailleurs, donne à la maxime générale je ne sais quoi de poignant, — peut-on ne voir et ne chercher dans la littérature que jeu et amusement? Plus que toute autre, la littérature française a été un enseignement. Puisse-t-elle l'être toujours! Un tonique aussi, qui répare notre force; un secours, qui accroisse notre valeur humaine. *Par le beau, pour le bien* : en ce mot d'ordre a toujours tenu pour l'auteur, dans une vie consacrée à l'enseignement, toute la discipline littéraire. Il s'en inspire encore ici, et le sous-titre nous en avertit. Est-ce à dire que M. Le Bidois quitte, dans ce livre, la littérature pour la morale? Loin de là! Il reste « sensible à ce que l'honneur considéré esthétiquement est comme matière de beauté, à ce qu'il offre de ressources à l'art et à la poésie »; mais « il est surtout attentif au concours qu'il prête à une beauté d'une autre sorte, celle de l'âme et de la vie ».

C'est dans cet esprit que l'auteur étudie le sentiment de l'honneur « au miroir de nos lettres ». Il n'en revendique pas le monopole pour la France; mais « notre pays l'a vécu avec une ferveur et une fidélité singulières; de tout temps, et de nos jours plus que jamais, il lui a fait de méritoires, de mémorables sacrifices »; nulle autre littérature ne peut rivaliser avec la nôtre pour le nombre et la qualité « des images qu'elle en a réfléchies ». Il s'attache donc à en étudier l'expression dans notre histoire littéraire, depuis la *Chanson de Roland* jusqu'à Octave Feuillet ou M. Faguet.

Il faut lire ces délicates analyses, en parcourant avec lui : la *Chanson de Roland*, dont « l'honneur explique la conception première, justifie la composition, constitue la plus essentielle beauté »; les chansons de gestes, où il se présente à la fois comme prouesse, comme loyauté, comme générosité; toutes choses comprises dans la « riche vertu de chevalerie » : Villehardouin et Joinville, qui nous en montrent le type dans le *prud'homme*, tel qu'est Dandolo ou saint Louis; Froissart, pour qui le « prud'homme » (c'est Gaston Phœbus) n'est plus guère qu'un « premier crayon ou une épreuve avant la lettre du tyran italien cher au Quattrocento »; *Tristan et Iseult*, où l'honneur s'affadit en « courtoisie » et se laisse évincer par l'amour.

Vers la fin du Moyen-Âge et aux débuts de la Renaissance, l'idée même de l'honneur s'éclipse (sans cependant se perdre tout à fait) : sous le rire, sous l'appât de la gloire et des honneurs, du profit et du succès. Mais, en face de Machiavel et des tyrans italiens, après Louis XI et Commynes, voici Bayard et

François 1<sup>er</sup> ; voici le *Loyal Serviteur* et Montaigne, l'historien et le théoricien de l'honneur. L'influence espagnole, vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle et le commencement du XVII<sup>e</sup>, risquait de nous faire prendre le « point d'honneur » pour l'honneur véritable ; mais Corneille, le Corneille des grands chefs-d'œuvre, sut les distinguer dans le *Cid*, dans *Cinna*, dans *Polyeucte*, quitte, plus tard, à suivre, dans *Pertharite* surtout, des lueurs décevantes. Quant à Racine, sans vouloir nous soulever jusqu'à l'admiration, il a su voir et nous faire voir dans la délicatesse de l'honneur un principe de vertu. Avec la même finesse d'analyse, l'auteur en suit l'expression dans *La Princesse de Clèves*, dans Molière, dans la littérature du XVIII<sup>e</sup> siècle, chez les Romantiques, dans trois pièces d'Emile Augier. Pour conclure, il nous montre, sans sortir de la littérature, avec Octave Feuillet, qu'il n'y a pas plus de parfait honneur sans morale que de parfaite moralité sans religion, et contre M. Faguet, que la *morale de l'honneur* est une morale bien incertaine et bien fragile. Mais il reste que le véritable honneur peut être, comme dit Bossuet, « un grand secours à la vertu, du moins à celle qui commence » ; il est, pour employer la formule de l'auteur, « le plus efficace adjuvant naturel, en même temps que la fleur exquise de la moralité ». Il faut donc faire grand état de l'honneur, mais sans le croire capable de remplacer la vraie vertu, celle « qui ne repose pas sur l'amour-propre humain, même dans ce qu'il peut avoir de plus épuré, mais celle qui s'accorde au Devoir et qui a son fondement sur la crainte de Dieu ».

Cette rapide analyse ne peut donner qu'une idée bien imparfaite de ce livre, si original dans la conception, si riche en fines observations de détail et en amples aperçus, si délicat dans l'analyse et si ferme dans le départ du vrai et du faux, si littéraire et si hautement moral, si discret dans l'expression des sentiments intimes et si hautement français et chrétien.

Quand, il y a quarante ans, l'auteur de ce livre et celui qui en rend compte écoutaient ensemble les causeries si pleines de finesse, de goût exquis, d'aimable abandon, et recevaient les piquantes observations de leur professeur, jeune alors, et maintenant Recteur vénérable et vénéré des Facultés catholiques d'Angers, M. Le Bidois donnait déjà de grandes espérances. Me sera-t-il permis de dire qu'il les a surpassées, sinon pour la valeur littéraire qui, déjà, était de qualité rare, au moins pour le parfait emploi qu'il en a su faire dans sa vie de professeur et de chrétien ?

J.-V. BAINVEL.

**Abbé Félix Klein**, professeur honoraire à l'Institut catholique de Paris. — **En Amérique à la fin de la guerre.** 1 vol. in-8° couronné. Paris, Bauchesne, éditeur. Prix : 7 fr.

Parmi les ouvrages récemment couronnés par l'Académie française, il nous est particulièrement agréable de noter celui où notre confrère l'abbé Félix Klein a raconté, comme il sait raconter, l'intéressante mission à laquelle il prit part, en octobre-novembre 1918, et qui, sous la conduite de Mgr l'évêque d'Arras et de Mgr Baudrillart, avait pour premier objet de présenter au cardinal Gibbons, à l'occasion de son jubilé épiscopal, les félicitations de notre gouvernement et de la France catholique ; pour second objet, de faire connaître et aimer de plus en plus notre pays aux catholiques américains.

La mission s'accomplit dans des circonstances vraiment peu communes et qui valaient la peine d'être racontées : traversée sous la menace des sous-marins, réceptions enthousiastes dans les plus grandes villes par les autorités



civiles et par le monde religieux, audience du Président Wilson à la Maison-Blanche, accueil d'évêques et de cardinaux, d'assemblées d'élite et de meetings populaires, de foules réunies dans les églises ou dans les Universités, sur les places ou dans les théâtres, à l'hôtel de Ville de New-York. Ce qui ajoute encore à l'intérêt des faits racontés et donne au livre la portée d'un témoignage historique, c'est que tout se passe dans les dernières semaines de la guerre et dans les premières qui suivirent l'armistice. On y voit reparaître, avec leur contre-coup sur un continent lointain et sur un peuple tout vibrant, les bulletins de nos victoires finales, la libération de nos terres envahies, le recouvrement de l'Alsace-Lorraine, l'enthousiasme de l'armistice, le bouleversement de l'Europe, l'effondrement de tout un monde, l'espérance, quelque peu déçue depuis lors, d'une humanité nouvelle et toute régénérée.

Les Etats-Unis n'ont pas, plus que nous, conservé intactes toutes leurs dispositions de cette période triomphale. Elles n'en sont pas moins demeurées les mêmes, dans le fond, et l'amitié des deux peuples a su résister aux malentendus, aux complications de la politique. Des livres comme celui de l'abbé Klein contribuent en même temps à expliquer ces difficultés et à les faire disparaître : double et précieux service, où nous savons que l'auteur trouvera sa meilleure récompense. — Que cette œuvre lui ait valu d'être pour la huitième fois lauréat de l'Institut, c'est de quoi aussi nous tenons à le féliciter.

**Henri Morice. — La Poésie de Sully-Prudhomme. — 1 vol. in-8°, de 471 pages, Paris, Téqui, 1920. Prix : 7 fr. 50.**

En mai dernier, M. l'abbé Morice, notre ancien élève, était reçu docteur ès lettres devant la Faculté de Rennes, avec mention honorable. Les journaux ont signalé l'exemple admirable d'énergie donné par ce prêtre, aveugle depuis 1906, qui, malgré son infirmité, a composé des ouvrages de pédagogie, des articles de revue, et surtout ce travail sobre et élégant, sans vain étalage d'érudition et d'une grande valeur littéraire, dans lequel il étudie la poésie et l'esthétique de Sully-Prudhomme à la lumière des idées philosophiques exposées dans ses ouvrages en prose.

C'est là, en effet, qu'il faut chercher l'intérêt spécial de cet ouvrage. A propos de Sully-Prudhomme et du Parnasse, l'auteur, débordant son sujet, étudie le mouvement littéraire en France à partir de 1866. Tout en exposant et discutant les idées essentielles du poète-philosophe, il a eu l'occasion d'analyser un état d'esprit assez répandu aujourd'hui, celui d'un certain nombre d'hommes qui, après avoir perdu la foi chrétienne, se sont fait une morale et une religion tout imprégnées de panthéisme, à l'exemple de Sully-Prudhomme.

Après avoir, dans une première partie, étudié l'âme du poète, il étudie dans la seconde son *art*. A propos de l'âme de ce « libre-penseur mystique », et de ses attaques contre le dogme catholique et même contre le Dieu personnel, M. Morice fait courageusement, autant que le permet une thèse de doctorat, œuvre d'apologiste (pp. 182-193, 200-215, etc.). D'ailleurs, la tristesse de ce panthéiste athée n'est-elle pas à sa manière une apologie ? L'erreur, hélas ! ne lui a pas donné la paix de l'âme. « Il semble, écrit l'auteur, avoir été tourmenté par la nostalgie du christianisme ; sa pensée inquiète y revenait sans cesse, comme un oiseau qui rôde autour de son nid abandonné. Il enviait la paix intellectuelle, la résignation confiante du chrétien ; et l'on sait que, peu de jours avant sa mort, il dit à François Coppée : « Oh ! que vous êtes heureux de croire ! » Mais s'il avait le désir de la foi, s'il l'a cherchée avec persévérance,

comment se fait-il qu'il ne l'ait point retrouvée ? C'est une question qu'il n'est pas sans intérêt pour les théologiens et les apologistes... (p. 215). « ... La sérénité que d'aucuns ont cru remarquer en lui n'était qu'apparente et superficielle. Jusqu'à sa dernière heure, il fut le Chercheur obstiné et malheureux ; jusqu'à sa dernière heure, il subit ce qu'il appelle le *tourment divin*, le mal de ces âmes inquiètes et divisées contre elles-mêmes, qui ne peuvent ni se passer de Dieu, ni le trouver. » (p. 454).

La lecture de Sully-Prudhomme a troublé jadis beaucoup d'âmes de jeunes gens qui ne possédaient pas d'antidote appropriée. Le beau livre de M. Morice comble cette lacune ; sans nuire au but littéraire qu'il s'est proposé, il a fait œuvre sacerdotale, et le lecteur reçoit de lui avec émotion ces clartés intérieures et immortelles qu'il estime sans nul doute, dans son humble acquiescement à la volonté divine, supérieures aux clartés extérieures et éphémères de nos yeux corporels.

Louis PRUNEL.

**Mgr Moïse Cagnac.** — Jésus ; Conférences apologetiques. — 1 vol. petit in-16 de xvi-125 pages. Prix : 2 fr. 50 (majoration comprise).

Ce petit volume, du format d'un paroissien, avec, sur la couverture, une belle tête de Christ, et, en première page, une dédicace à S. S. Benoît XV, contient cinq conférences sur la divinité de Jésus-Christ : *Jésus affirme qu'il est Dieu*, — *la sainteté de Jésus*, — *les miracles de Jésus*, — *l'enseignement moral de Jésus*, — *l'enseignement social de Jésus*.

L'auteur « a repris avec simplicité, écrit dans la préface Mgr Baudrillart, avec logique, avec une conviction qui entraîne, tous les arguments, depuis tant de siècles déjà mis en lumière, grâce auxquels se démontre l'essentielle vérité...

« Ce livre rendra de grands services à toute âme de bonne volonté, et je lui souhaite heureux succès. »

Nous nous associons pleinement à ce jugement et à ce vœu.

Louis PRUNEL.

---

### Dons à la Bibliothèque.

Reçu en Mai 1920 :

De Mgr le RECTEUR :

PÉCHENARD (Mgr). La Grande Guerre : *Le Martyre de Soissons, août 1914-juillet 1918* ; 1919, 1 in-8°.

De M. l'abbé LACAZE :

LACAZE (H). *Cours de Cinématique théorique*, 1920, 1 in-8°.

De M. BOUR :

*Sommaires de la Jurisprudence française* (Phily), 1902 à 1906, 5 in-8°.

De M. le chanoine PAGIS, ancien professeur et curé de Saint-François-de-Sales, « heureux de voir ses livres admis à servir encore dans une œuvre qui lui est chère entre toutes » :

Environ 300 vol. in-12, reliés : *Textes de littérature classique et critique littéraire*, notamment des séries HACHETTE (Xénophon, Cicéron, Tacite, Dante, La Fontaine, Boileau,

Arnauld, Nicole, Montesquieu, Beaumarchais; Rigault, Despois, Demogeot, Maury, Patin, Flourens, Caro, Lenient, Fleury, Nisard, Girard, Martha, Boissier, Gréard, Taine, Gebhardt, Mézières); — CHARPENTIER (Euripide, Eschyle, Virgile, Satyre; Ménippée, Barthélemy, Ampère, de Sacy, Gérusez, Saint-Marc Girardin, Desnoiresterres, Maury, Laboulaye, Fournel, Villemain, Mignet, Sainte-Beuve); — DIDOT (Aristophane, tragiques, comiques, Rabelais, Rotrou, Buffon, Cuvier, Larochehoucauld, Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, Lesage, Saint-Evremond, de Staël, Nisard); — GARNIER (Lucrèce, de Staël, Diderot, Sainte-Beuve, Nageotte, Clédat); — LÉVY (Sainte-Beuve, Weiss, Prévost-Paradol, Saint-Marc Girardin, Paul de Saint-Victor, Mérimée, Brunetière, Lemaitre, prince de Joinville); — PANTHÉON LITTÉRAIRE, HACHETTE (ÉD. SAVANITES, THÈSES DE DOCTORAT ÈS LETTRES, etc..., etc....

De la BIBLIOTHÈQUE ROYALE DE BRUXELLES :

VAN DEN GHEYN, BACHA ET WAGEMANS, *Catalogue des Manuscrits de la Bibliothèque Royale de Bruxelles : X, Histoire de France, d'Espagne et d'Italie*, 1919, 1 in-8°.

De M. Georges GOYAU :

GOYAU (Georges), *Sainte Mélanie 383-439*, 8° éd., 1919, 1 in-12.

De M. Georges LAVERGNE :

CARON (chanoine Max), *Un lys brisé* [Marie-Bernard Lavergne], 1918, 1 in-12.

DÈ M. MASSIGNON :

MASSIGNON (L.), *Les Etudes islamiques à l'étranger: Dante et l'Islam*, 1919, 1 br. in-8°.

De M. le capitaine comte Zacharie DU REAU DE LA GAIGNONNIÈRE :

*Matricule des Zouaves pontificaux*, officiers et hommes de troupe, de 1 à 4.000, et des *Volontaires de l'Ouest*, officiers, tome 1er, 1 in-8° (supplément à l'Avant-Garde, 1916 et s.).

De M<sup>me</sup> et M. RABIOULLE :

BOUTEN ET D'ALMEIDA, *Cours de physique...*, suivi de *Problèmes*, 4° éd., 1874, 2 in-8°; — FERNET, *Physique*, 13° éd., 1900, 1 in-8°; — NIEWENGLOWSKI, *Géométrie analytique*, 1894, 3 in-8°; *Algèbre*, 1902, 2 in-8°; — RAFFY, *Applications géométriques de l'analyse*, 1897, 1 in-8°; — FRENET, *Exercices... calcul infinitésimal*, 6° éd., 1904, 1 in-8°; — VILLIÉ, *Analyse cinématique, mécanique et astronomie*, 1898, 1 in-8°; — BAILLOUD, *Astronomie*, 1896, 2 in-8°.

Reçu en Juin 1920 :

DON ANONYME, pour l'impression du *Catalogue des Périodiques*, 1.400 fr.

De la BIBLIOTHÈQUE ROYALE DE BELGIQUE :

VAN DEN GHEYN, *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque Royale de Belgique*. 1901 et suiv., tomes I à IX, 9 in-8°.

De M. l'abbé BRICOUT :

BRICOUT (J.), *Mgr d'Hulst apologiste*. 1919, 1 in-8°.

De M. l'abbé CARRIÈRE :

CARRIÈRE (Victor), *Histoire et cartulaire des Templiers de Provins, avec une Introduction sur les Débuts du Temple en France*. 1919, 1 in-8°.

De M. POISSON :

CERVANTÈS, *Novelas ejemplares*; éd. Nelson, 1 in-12; — FOIGNET, *Manuel... Droit civil*, 1920, 1 in-12; — RABIER, *Psychologie*, 1907, 1 in-8°.

De M. MASSIGNON :

CANÈS (Fr.), *Diccionario español latino-arabigo*, 1787, 3 in-f°; — SAINT THOMAS D'AQUIN, *Somme théologique, traduction arabe par Paul AWAD*; Beyrouth, 1887-1908, 5 in-8°; — AL-BIROUNI (Jean), S. J., *Les paroles divines, abrégé de cours au Collège Romain, traduction arabe par BEN ELIAS et DEBS, maronite*; Beyrouth, 1877-1881, 3 in-8°.

De M<sup>lle</sup> L. COSQUIN (Vitry-le-François) :

« Une partie du cabinet de travail » de son regretté frère : environ 350 vol., brochés pour la plupart; *FOLKLORE de l'Inde des pays germaniques et anglo-saxons, et de quelques races latines*.

De S. Gr. Mgr L'ARCHEVÊQUE D'ALBI :

*Le Clergé du diocèse d'Albi pendant la guerre 1914-1918; notices et documents*. 1920, 1 in-8°.

De M. FROIDEVAUX, professeur d'allemand :

HÉGEL, *Werke*, 1845, 15 en 9 in-8°.

---

## CHEMINS DE FER P.-L.-M.

Pour éviter aux voyageurs appelés à faire fréquemment le trajet entre Paris et Fontainebleau, d'avoir à passer chaque fois aux guichets de distribution des billets, il est mis en vente, aux gares de Paris-P.-L.-M. et de Fontainebleau et à l'Agence P.-L.-M. de Renseignements, 88, rue Saint-Lazare, à Paris, des carnets de billets d'aller et retour ordinaires en toutes classes, et des carnets de billets d'aller et retour pour militaires en première et deuxième classes.

Chaque carnet comporte dix billets.

Les réseaux P.-L.-M. et P. O. se sont mis d'accord avec les Chemins de fer de l'Etat Italien, les Chemins de fer Serbes et les Chemins de fer Roumains pour mettre en service, à partir du 15 courant, un grand train pour assurer les relations de la France et de l'Italie avec l'Orient.

En attendant l'établissement d'un train de luxe entre Londres, Paris et les capitales de l'Orient; il est réalisé une première étape dans les conditions indiquées ci-après :

1<sup>o</sup> Train de luxe : « Simplon-Orient-Express » entre Paris et Trieste :

Paris, d<sup>ép</sup>. 21 heures; Dijon, d<sup>ép</sup>. 1 h. 50; Lausanne, arr. 6 h. 35; Milan, arr. 14 h. 40.

---

Le Gérant : CH. BAULÈS.

---

SEUR. — IMPRIMERIE GÉNÉRALE.

**SÉCTION**  
DES  
**SCIENCES ÉCONOMIQUES ET COMMERCIALES**  
DE  
**FACULTÉS DE DROIT & DES SCIENCES**  
DE  
**L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS**  
74, RUE DE VAUGIRARD

*S'y adresser pour tous renseignements.*

Deux années d'études, délivrance d'un diplôme. Législation civile, commerciale, industrielle, fiscale; économie politique et sociale; opérations de banque et de bourse; assurances; mathématiques financières, comptabilité; langues étrangères; études des marchandises et des matières premières; géographie économique.

---

**CHEMIN DE FER DE PARIS A ORLÉANS**

*Modifications aux Services des Trains, à partir du 25 Juin*

*Nouvel Express de Paris à Bordeaux et retour (toutes classes).*

Aller. — Paris-Quai d'Orsay, départ 12 h. 00; Bordeaux-Saint-Jean, arrivée 21 h. 03.

Retour. — Bordeaux-Saint-Jean, départ 13 h. 15; Paris-Quai d'Orsay, arrivée 22 h. 43.

*Déplacement du train Express 4 partant actuellement de Bordeaux à 11 h. 03.*

Horaire nouveau. — Bordeaux-Saint-Jean, départ 8 h. 50; Paris-Quai d'Orsay, arrivée 18 h. 25.

*Nouvel Express de Paris à La Bourboule et au Mont-Dore (toutes classes).*

Aller. — Paris-Quai d'Orsay, départ 20 h. 25; La Bourboule, arrivée 6 h. 10; Le Mont-Dore, arrivée 6 h. 28.

Retour. — Le Mont-Dore, départ 21 h. 15; La Bourboule, départ 21 h. 41; Paris-Quai d'Orsay, arrivée 9 h. 37.

*Nouvel Express entre Paris et Tours, par Vendôme.*

Paris-Quai d'Orsay, départ 7 h. 51; Châteaudun, arrivée 10 h. 03, départ 10 h. 08; Vendôme, arrivée 10 h. 47, départ 10 h. 49; Tours, arrivée 12 h. 22. Ce train continue sur Nantes, Quimper et Le Croisic.

*Accélération du train rapide « Bordeaux-Milan ».*

Départ de Bordeaux 7 h. 53 (au lieu de 7 h. 30), même heure d'arrivée à Limoges.

Départ de Limoges, heure actuelle (16 h. 36); arrivée à Bordeaux 20 h. 20 (au lieu de 20 h. 55).

*Déplacement du train Express 56 partant actuellement de Toulouse à 6 h. 36.*

Horaire nouveau. — Toulouse, départ 10 h. 06; Paris-Quai d'Orsay, arrivée 22 h. 07.

Ce train relèvera à Vierzon une correspondance venant de Bourges.

*Nouvel Express de Paris à Brive et retour (toutes classes).*

Aller. — Paris-Quai d'Orsay, départ 7 h. 30; Brive, arrivée 15 h. 51. Continue sur Capdenac, Rodez (arrivée 21 h. 33) et Albi (arrivée 23 h. 19).

Retour. — Brive, départ 10 h. 30; Paris-Quai d'Orsay, arrivée 19 h. 08. Relève à Brive le train en provenance de Rodez (départ 4 h. 38).

Pour les conditions d'admission dans ces trains, consulter les affiches spéciales.

## CHEMIN DE FER DE PARIS A ORLÉANS

### *Réouverture du Grand Hôtel de la Compagnie d'Orléans à Vic-Sur-Cère (Cantal)*

La Compagnie d'Orléans, qui avait en 1919 ouvert à nouveau son Hôtel des Touristes, au Lioran (Cantal), ouvrira également cette année son grand Hôtel de Vic-sur-Cère.

Ce dernier Hôtel a été entièrement remis à neuf. Le chauffage central y a été installé ainsi qu'une distribution d'eau donnant de l'eau froide et de l'eau chaude dans les cabinets de toilette.

La station de Vic-sur-Cère se recommande par son altitude de 750 mètres.

Elle est particulièrement indiquée pour les gouteux, les dyspeptiques et les obèses, en raison de ses eaux gazeuses bicarbonatées ferrugineuses froides.

### Location des places dans les trains.

La Compagnie d'Orléans a l'honneur d'informer le public qu'à dater du 1<sup>er</sup> Juillet 1920 les prix des tickets garde-places en 1<sup>re</sup> et 2<sup>me</sup> classes délivrés aux gares de formation des trains express de grand parcours seront portés à 2 fr. par place, avec maximum de 8 fr. pour la location aux membres d'une seule famille, des places d'un même compartiment.

Dans les gares où fonctionne la location en 3<sup>me</sup> classe, le prix des mêmes tickets est fixé à 1 fr. par place avec maximum de 6 fr. pour la location, aux membres d'une seule famille des places d'un même compartiment.

## CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

La Compagnie des Chemins de fer Paris-Lyon-Méditerranée mettra en marche du 1<sup>er</sup> Juillet au 15 Septembre 1920 (Prolongation jusqu'au 30 Septembre en cas de beau temps) entre Nice, Evian, Genève, Besançon, Mulhouse, ses grands Services Automobiles de Tourisme de la Route des Alpes et du Jura.

Toutefois, entre Briançon, Grenoble, Annecy et Chamonix, d'une part, et Genève et La Faucille, d'autre part, ces Services fonctionneront à dater du 15 Juin.

Aux Services automobiles de la Route des Alpes et du Jura, se rattacheront de nombreux Services annexes permettant d'excursionner dans le Briançonnais, le Vercors, le Massif de la Chartreuse, la Maurienne, la Tarentaise, les vallées de la Valserine (Circuit de l'Ain : Genève - Bellegarde, Nantua, Saint-Claude, Genève) et du Doubs (Circuit du Doubs : Besançon, Mâlbuisson, Les Pargots, Orchamps-Vennes, Besançon).

Pour de plus amples renseignements, demander le prospectus spécial à l'Agence P.-L.-M. de Renseignements, 88, rue St-Lazare, à Paris, aux Bureaux de ville, gares du réseau, etc.

La Compagnie des Chemins de fer P.-L.-M. rappelle au public que, à titre d'essai, les bureaux de la douane à la gare de Bercy sont ouverts sans interruption de 9 h. à 18 h., alors que précédemment ces bureaux étaient fermés de 12 h. à 14 h. et à partir de 17 h.

Les opérations de dédouanement et de livraison des wagons complets, marchandises au détail et colis postaux peuvent donc être effectuées sans interruption pendant 9 heures par jour.

Le public est invité à profiter largement des nouvelles facilités qui lui sont offertes, afin que la mesure appliquée à titre d'essai puisse être adoptée définitivement.

---

ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR LIBRE(Loi du 12 juillet 1875)

---

# BULLETIN

DE

## L'INSTITUT CATHOLIQUE

DE PARIS

Paraissant tous les mois

---

## SOMMAIRE :

|                                                                                                                                                               |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| I. — Le cardinal Amette, par Mgr BAUDRILLART.....                                                                                                             | 193 |
| II. — Le cardinal Dubois, par Mgr BAUDRILLART.....                                                                                                            | 195 |
| III. — Nouveau régime des études dans les Facultés des<br>Lettres .....                                                                                       | 196 |
| IV. — Souscriptions et Dons .....                                                                                                                             | 198 |
| V. — Conférences et Cours publics du mois de no-<br>vembre 1920.....                                                                                          | 199 |
| VI. — Chronique de l'Institut Catholique.....                                                                                                                 | 199 |
| VII. — Bibliographie : J. Maritain. — Abbé J. Calvet. —<br>Marcel Langlois. — L. Marcel. — Lieutenant Doria.<br>— B. Kirsch et H.-S. Román. — Francis Sauvage | 207 |
| VIII. — Dons à la Bibliothèque.....                                                                                                                           | 213 |

---

PARIS

SECRÉTARIAT DE L'INSTITUT CATHOLIQUE

74, RUE DE VAUGIRARD, 74

---

ANCIENNE LIBRAIRIE POUSSIELGUE

J. DE GIGORD, ÉDITEUR

RUE CASSETTE, 15

LE

**BULLETIN DE L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS**

paraît le 25 de chaque mois, sauf en août  
et en septembre.

Chaque numéro contient de 24 à 32 pages. Il renferme, outre les informations officielles de l'Institut catholique, des analyses des Cours publics, la chronique de la guerre et la chronique des Facultés libres, des Etudiants, des Anciens Élèves.

*(Il sera rendu compte des ouvrages composés par les Professeurs et anciens élèves de l'Institut catholique.)*

---

LE PRIX D'ABONNEMENT EST AINSI FIXÉ :

Paris et Départements, 6 francs. — Étranger, 7 fr. 50.  
On peut acheter au numéro. Prix : 0 fr. 75.

---

*Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé à M. PRUNEL, Vice-Recteur, Directeur du Bulletin, et tout ce qui concerne l'administration à M. F. LEMAÎTRE, secrétaire général de l'Institut catholique, 74, rue de Vaugirard.*

---



# BULLETIN

DE

## L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS

### Le Cardinal AMETTE

Le cardinal Amette était notre premier protecteur et notre chancelier. Nous lui devons un adieu plein de respect et d'émotion.

En quel moment difficile il avait pris la place de celui qui, depuis l'origine, s'était si pleinement manifesté le père de cette Université catholique, je veux dire le cardinal Richard!

La séparation de l'Église et de l'État, la confiscation de nos bâtiments, étaient depuis quatorze mois un fait accompli. Un ministère radical présidait aux destinées de la France et ne nous laissait prévoir aucun apaisement dans la persécution religieuse.

Toutes les sources de nos revenus semblaient devoir se tarir.

D'autre part, la lutte engagée contre l'erreur moderniste battait son plein. Il s'agissait de sauvegarder pleinement l'intégrité doctrinale de notre corps enseignant et cependant de ne pas céder à des injonctions trop peu justifiées, venues d'ici ou de là, et réclamant des mesures sévères contre des hommes dont certaines opinions avaient pu paraître imprudentes ou douteuses, mais de qui la bonne volonté et l'esprit de soumission étaient hors de conteste.

Chez nous comme partout, Mgr Amette fut l'homme de la modération et de la juste mesure. Il aurait eu horreur de briser des maîtres de bonne foi que leur amour de l'Église et de la vérité rendait faciles à ramener, si on leur parlait avec douceur et autorité.

La sagesse de son gouvernement diminua la tension de nos rapports avec l'État. Elle contribua à nous conserver la jouissance de ces locaux, dont nous eussions pu être iniquement, mais légalement, dépouillés en 1910, avec quels risques pour la continuité de l'œuvre!

Malheureusement, les lourdes charges financières qui incombaient au diocèse ne permirent pas au cardinal Amette de maintenir la subvention de cent mille francs que nous accordait si généreusement le cardinal Richard. La subvention du diocèse de Paris fut réduite d'abord à soixante-quinze, puis à cinquante mille francs.

Les exigences du service paroissial ne permirent pas non plus à l'archevêque de confier à l'Institut catholique le nombre de jeunes gens que

nous eussions souhaité y voir compléter leurs études ecclésiastiques, ou se préparer aux licences d'enseignement.

Du moins, notre vénéré Cardinal nous témoigna sa sympathie de beaucoup d'autres manières.

Que de réunions se sont tenues ici sous sa présidence, auxquelles il apporta, avec la clarté de son esprit et la pondération de son jugement, sa bonne grâce souriante et sa foncière bienveillance!

D'accord avec Son Éminence le cardinal Luçon, plus ancien que lui, il dirigeait habilement les délibérations de nos évêques protecteurs; toujours il couronnait d'un mot aimable et approprié nos assemblées solennelles.

Mais surtout ses avis et ses directions sur les questions les plus délicates étaient marquées au coin de la prudence et de la justesse. Le Recteur, même en des matières où il semblait plus compétent, aimait à prendre ses conseils, et il s'en trouvait toujours bien. Était-il embarrassé? Il exposait en peu de mots à l'archevêque l'affaire qu'il voulait soumettre à son examen. D'un coup d'œil, Mgr Amette la voyait telle qu'elle était et en débrouillait les fils; alors venait la décision, très prompte, très nette, très heureuse.

Lorsqu'il nous recevait au dernier jour de l'année, le Cardinal avait un mot gracieux pour chacun; mais surtout il laissait couler de source sa foi, sa piété, sa confiance en l'avenir, dans l'allocution qu'il adressait à tous.

Bien qu'il répugnât à montrer sa sensibilité, il était touché par les manifestations du cœur; il était heureux de se sentir aimé.

Il lui était doux de s'entendre rappeler par le Recteur les jours de sa jeunesse cléricale et il se plaisait lui-même à les évoquer. J'avais entendu les instructions du séminariste de Saint-Sulpice; j'avais assisté à sa première messe; j'avais reçu, il y a tout près d'un demi-siècle, ses premières lettres de direction, où l'affection s'associait aux conseils les plus virils. Depuis lors, que de preuves d'amitié ne m'avait-il pas données!

Tous ces souvenirs se représentèrent à moi en un instant lorsque, le 30 août dernier, l'archevêque de Prague et le nonce apostolique m'apprirent, avec les plus délicates précautions, la tragique nouvelle de cette mort subite, qui mettait Paris en deuil. A peine pouvais-je m'imaginer que je ne rendrais pas compte au cardinal Amette de cette mission de propagande catholique et française à l'étranger, comme, depuis six ans, je l'avais fait de toutes les autres. Avec quel intérêt ce prince de l'Eglise et ce patriote suivait de tels récits! N'était-il pas le président d'honneur de notre Comité? Ne lui avait-il pas donné sa devise : *Curam habe de bono nomine*?

Et moins encore, si loin du théâtre de sa mort, me représentais-je sans lui cette église de notre Institut, où il m'avait installé lui-même comme recteur au début de 1907; cette grande salle où il avait présidé nos séances annuelles et tant de séances de congrès, toute cette maison qu'il avait illuminée de son sourire, où se reflétaient la sérénité de son âme et la bonté de son cœur.

Je revins à Paris le cœur lourd de tristesse, et ce fut pour marcher pas à pas à côté du char funèbre qui, entre deux haies de Parisiens émus et recueillis, conduisait notre Cardinal à Notre-Dame; et ce fut pour le voir, après le suprême hommage de tous et les ultimes prières des fidèles, descendre au

sombre et froid caveau où sa dépouille mortelle dort son dernier sommeil.

Plus d'une fois, dans les mois qui vont venir, l'Institut catholique célébrera la mémoire de son chancelier, le cardinal Amette; souvent encore, nous nous tournerons vers lui comme pour attendre ses conseils aux heures difficiles; invisible et présent, il vivra dans les cœurs de ceux qui, comme nous, furent les compagnons de sa vie; aux générations nouvelles, à cette jeunesse dont les flots se succèdent d'année en année, nous redirons son nom, afin que, dans ce sanctuaire de notre Institut, il demeure en bénédiction. Et lui, du haut des collines éternelles, regardera avec amour ce coin de son Paris qui lui fut si cher et, le montrant à Dieu, il implorera pour notre vieux couvent des Carmes, temple de la pénitence, du martyre et de la science, un avenir très long, très fécond, très digne d'un si beau passé.

Alfred BAUDRILLART.

---

## Le Cardinal DUBOIS

---

Evêque de Verdun depuis 1901, archevêque de Bourges depuis 1909, archevêque de Rouen depuis 1916, S. Em. le cardinal Dubois, aujourd'hui notre archevêque et notre chancelier, est donc depuis près de vingt ans l'un des protecteurs de l'Institut catholique de Paris. Ce n'est pas un inconnu que nous saluerions avec respect, mais avec une certaine inquiétude de l'avenir; c'est un ami, c'est un père qui nous vient, à la place de celui que nous avons perdu.

Dans toutes nos assemblées, l'évêque de Verdun, puis l'archevêque de Bourges et de Rouen, s'est montré le gardien vigilant de la doctrine. L'un des premiers il a signalé les infiltrations de l'erreur subtile qui devait se concrétiser plus tard et constituer l'hérésie moderniste. Alors que d'autres ne voyaient pas encore clair, il voyait déjà.

Mais Mgr Dubois ne se bornait pas à signaler les périls et à réclamer les mesures nécessaires à la répression de l'erreur. Il voulait faire œuvre positive et constructive. De là son ardente sollicitude pour les études philosophiques; notre Faculté de philosophie lui doit pour une grande part son existence et ses constants progrès. Il a soutenu de tout son pouvoir, par sa parole et par ses écrits, les efforts du R. P. Peillaube et du recteur; il avait conçu, d'accord avec eux, un plan d'ensemble dont toutes les parties se tenaient; il ne nous croyait pas encore tout à fait arrivés au but; grâce à l'impulsion qu'il ne manquera pas de nous donner, nous ferons plus et mieux.

La grande force du cardinal Dubois, c'est son inviolable attachement aux doctrines romaines et aux directions du Saint-Siège. Lui-même rappelant, devant des prêtres amis, sa longue et belle carrière sacerdotale, se félicitait d'avoir pris, dès le grand séminaire, cette orientation vers Rome.

Il a pour le Pape un amour filial et le Pape a pour lui un amour paternel. Quel gage pour nous de la protection du Pontife romain !

Ces souvenirs, ces retours sur son éducation cléricale, sur ses maîtres, sur ses évêques, sur les papes qui le firent évêque, archevêque et cardinal, nul ne peut les lire sans émotion. L'homme de cœur y perçoit à toutes les lignes. Chez le cardinal Dubois, comme chez Pie X, la fermeté n'exclut pas la bonté. Nul n'est plus accueillant, plus affable que notre nouvel archevêque. Son hospitalité, dont j'ai plus d'une fois goûté, est charmante.

Touchants, ces souvenirs sont plus encore édifiants ; partout, en effet, s'y montre l'esprit surnaturel. La carrière du cardinal Dubois est belle et brillante ; il n'en tire point d'orgueil ; il en parle avec simplicité, avec humilité : il rapporte tout, non à son propre mérite, mais à la grâce de Dieu et à la bienveillance de ceux qu'il eut pour supérieurs. Nous, nous savons le pourquoi de cette bienveillance, par quelles qualités et par quels services le nouvel archevêque de Paris s'en est rendu digne. En lui se manifestent plus particulièrement la rectitude du jugement, le sens du possible, l'esprit de conduite et de gouvernement. Sa récente et triomphale mission en Orient a mis en lumière outre son ardent patriotisme, tous ses talents. Mais avec lui nous répéterons : *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam.*

Ce que cherche le cardinal Dubois, c'est le règne de Dieu, fidèle à sa devise : *regnabit a ligno Deus*. Ce qu'il a souhaité tout jeune et ce qu'il veut encore aujourd'hui, c'est la conquête des âmes.

A cette conquête, nous travaillerons joyeusement et vaillamment avec lui, comme nous nous sommes efforcés de le faire sous la conduite de ses vénérés prédécesseurs.

Dans tous les maîtres de cet Institut, le cardinal Dubois trouvera des collaborateurs fidèles ; en ce jour où nous saluons son avènement, nous le lui promettons. Heureux serons-nous si par notre enseignement et par nos travaux nous ajoutons quelque chose à l'honneur et aux fruits de son épiscopat dans la capitale de l'esprit français.

Alfred BAUDRILLART.

---

## NOUVEAU RÉGIME DES ÉTUDES

### DANS LES FACULTÉS DES LETTRES

---

Deux décrets du 20 septembre 1920, complétés par deux arrêtés du ministre de l'Instruction publique du 21 septembre 1920 (ces quatre documents ont été publiés par le *Journal officiel* du 25 septembre 1920), ont réorganisé les études dans les Facultés des Lettres.

Tout d'abord, les inscriptions deviennent semestrielles, au lieu d'être trimestrielles, et chaque enseignement correspond à un semestre.

Quant à la sanction des études, il y a lieu de distinguer *les certificats d'études supérieures*, accessibles à tous candidats, même non pourvus du baccalauréat, jusqu'à concurrence de trois seulement et la licence ès lettres, laquelle résulte, pour les candidats bacheliers, de l'obtention de quatre certificats d'études supérieures.

#### LICENCE D'ENSEIGNEMENT

Les aspirants aux fonctions de l'enseignement secondaire public, pour lesquelles le grade de licencié est requis, sont tenus de justifier d'un diplôme portant mention d'un des groupes de certificats suivants :

##### *Philosophie.*

Histoire générale de la philosophie.  
Psychologie.  
Logique et philosophie générale.  
Morale et sociologie.

##### *Lettres.*

Etudes grecques.  
Etudes latines.  
Littérature française.  
Grammaire et philologie.

##### *Histoire.*

Histoire ancienne.  
Histoire du Moyen Age.  
Histoire moderne et contemporaine.  
Géographie.

##### *Langues vivantes.*

Etudes littéraires classiques.  
Littérature étrangère.  
Philologie.  
Etudes pratiques.

#### LICENCE ÈS LETTRES NON PRÉPARATOIRE A L'ENSEIGNEMENT

Les candidats à la licence peuvent choisir quatre certificats quelconques parmi ceux que délivre la Faculté des Lettres.

Deux des divers certificats pourront être obtenus dans des Universités différentes de celle où l'étudiant a commencé ses études ; l'un des quatre peut être remplacé par un certificat obtenu dans une Faculté d'un autre ordre (droit, sciences) ; le décret prévoit même l'entente avec des Universités étrangères.

La Faculté des Lettres de l'Institut catholique assure dès la prochaine rentrée (3 novembre 1920) la préparation des programmes nouveaux.

Signalons, en outre, la fondation à notre Faculté de philosophie, par le Comité des Morts de la Guerre, de deux cours : l'un, sur les fondements du droit naturel, professé le mardi, à 5 h. 1/2, par M. l'abbé Bernard Roland-Gosselin ; l'autre, le vendredi, à 5 h. 1/2, par M. l'abbé Yves de La Brière, sur les principes chrétiens du droit des gens : Règles juridiques de la paix et de la guerre dans leurs rapports avec la morale naturelle et la morale évangélique.

D'accord avec le Comité d'organisation des Semaines sociales, M. Sertillanges a choisi pour sujet de son cours de cette année : « la Morale et l'Economie moderne » (le vendredi, à 4 h. 1/4). Les personnes non ins-

crites comme étudiants peuvent se faire délivrer une carte d'admission à ce cours, moyennant une rétribution de 30 francs pour toute l'année.

## SOUSCRIPTIONS ET DON

### I. — Fondations de Chaires.

|                                                                                 |          |                                                                   |         |
|---------------------------------------------------------------------------------|----------|-------------------------------------------------------------------|---------|
| M <sup>me</sup> Henri Hua.....                                                  | 1.000 »  | de la Congrégation de                                             |         |
| M <sup>me</sup> Loiseau.....                                                    | 10 »     | Saint-Maur.....                                                   | 100 »   |
| Par M. l'abbé Mathieu....                                                       | 800 »    | Chaire Lair.....                                                  | 1.500 » |
| Anonyme, pour l'impression du catalogue des périodiques de la Bibliothèque..... | 1.400 »  | M. l'abbé Garçonnet.....                                          | 5.000 » |
| M <sup>me</sup> de Sèze.....                                                    | 100 »    | Anonyme américain.....                                            | 100 »   |
| M. l'abbé Heymann.....                                                          | 150 »    | Anonyme.....                                                      | 500 »   |
| M <sup>me</sup> A. Grison.....                                                  | 100 »    | M. le chanoine Avoine....                                         | 50 »    |
| M. Béraud.....                                                                  | 20 »     | M <sup>me</sup> Ravaut.....                                       | 100 »   |
| Anonyme (par M. l'abbé Larger).....                                             | 100 »    | Par M. l'abbé Désers....                                          | 100 »   |
| M. de Forbin.....                                                               | 100 »    | M <sup>lle</sup> Marguerite Bertrand..                            | 100 »   |
| M. le Comte Imbart de La Tour.....                                              | 50.000 » | M. le Dr Morgand.....                                             | 5 »     |
| Anonyme.....                                                                    | 20 »     | M. le C <sup>te</sup> Pierre de Cossé-Brissac.....                | 500 »   |
| M <sup>me</sup> Héry.....                                                       | 50 »     | Un officier.....                                                  | 20 »    |
| M <sup>me</sup> la Marquise de Nazelle.....                                     | 500 »    | M <sup>me</sup> Amédée Robin.....                                 | 400 »   |
| M <sup>lle</sup> Moisset.....                                                   | 100 »    | Par M. l'abbé Dupuis (1 <sup>er</sup> versement).....             | 123 »   |
| M. et M <sup>me</sup> Maurice Lévêque                                           | 200 »    | Anonyme de la Haute-Saône.....                                    | 20 »    |
| M <sup>me</sup> Carraby.....                                                    | 100 »    | M. l'abbé E. Schœffer....                                         | 500 »   |
| Par M. l'abbé Bauché....                                                        | 50 »     | Par M <sup>lles</sup> Bernard, l'Institut Sévigné, de Saint-Mandé | 1.600 » |
| M <sup>me</sup> Doassans (chaire Dupuy-Mazuel).....                             | 1.000 »  | Une ancienne étudiante de la Faculté de Philosophie.....          | 300 »   |
| M. et M <sup>me</sup> Firmin-Didot ..                                           | 200 »    | Par Mgr Odelin, en souvenir de Mgr d'Hulst.....                   | 500 »   |
| M. le chef d'escadron Hue                                                       | 50 »     | Par M. l'abbé Dupuis (2 <sup>e</sup> versement).....              | 152 50  |
| M <sup>me</sup> la Supérieure générale                                          |          |                                                                   |         |

### II. — Pour le Laboratoire de Physique.

M<sup>me</sup> la baronne de Lesser 1.000 »

## CONFÉRENCES ET COURS PUBLICS

DU MOIS DE NOVEMBRE 1920

**Le lundi, à 3 h. 3/4.**

*La Femme et l'Amour dans l'Œuvre de Dante*, par M. le Marquis Piero MISCIATTELLI.

8 novembre. — L'amour mystique : Béatrice.

15 novembre. — L'amour coupable : Monna Pietra.

22 novembre. — L'amour purifié : de Matelda à Béatrice.

**Le lundi, à 5 h. 1/4.**

*Introduction aux Confessions de saint Augustin*, par Mgr Pierre BATIFFOL.

8 novembre. — Origines littéraires des Confessions.

15 novembre. — Date et dessein des Confessions.

22 novembre. — L'enfance catholique d'Augustin.

29 novembre. — Augustin manichéen.

**Le mardi, à 3 h. 3/4**

(à partir du 9 novembre)

*Le latin d'Eglise.* — Le rythme de la prose et des vers. — Origines de la versification française, par M. l'abbé ROUSSELOT.

**Le mardi, à 5 h. 1/4.**

*Le duc de Bourgogne et les questions religieuses à la fin du règne de Louis XIV*, par Mgr CAGNAC.

9 novembre. — Sources. L'enfance du Prince.

16 novembre. — L'éducation. Le quietisme.

23 novembre. — Le mariage du duc de Bourgogne.

30 novembre. — Un saint à la cour de Louis XIV.

**Le Mercredi, à 5 h. 1/4.**

Cours de la Revue de Philosophie. *Economie sociale*, par M. Georges VALOIS.

10 novembre. — Caractères idéologique et religieux des prétendues luttes de classes au XIX<sup>e</sup> et au XX<sup>e</sup> siècle.

17 novembre. — Examen de la théorie de la lutte des classes : marxisme et bolchevisme.

**Le Jeudi, à 5 h. 1/4.**

*La Vie de Jésus-Christ Notre-Seigneur* (suite). *Les derniers mois de la vie publique du Christ*, par M. l'abbé LEBRETON.

11 novembre. — Les fruits du ministère du Christ.

18 novembre. — Jésus à la fête de la Dédicace.

25 novembre. — Jésus en Pérée.

**Le vendredi, à 5 h. 1/4.**

*Précis de l'Histoire des Religions*, par M. l'abbé Th. MAINAGE.

5 novembre. — Leçon d'ouverture.

12, 19 et 26 novembre. — Sémites.

## CHRONIQUE DE L'INSTITUT CATHOLIQUE

**S. G. Mgr Chauvin, évêque d'Evreux.** — Le jeudi 12 août, au cours de l'octave de saint Taurin, premier évêque d'Evreux, est arrivée dans cette ville la nouvelle de la nomination au siège d'Evreux de Mgr Constantin Chauvin, vicaire général de Laval.

**S. G. Mgr Grellier, évêque de Laval,** dans une lettre à son clergé et à ses

diocésains, « n'hésite pas à proclamer que son diocèse fait une perte très grave et qu'il éprouve les plus légitimes et les plus vifs regrets ».

Théologien et exégète distingué, Mgr Chauvin enseigna au grand Séminaire de Laval l'éloquence sacrée et l'Écriture Sainte avec une telle compétence que sa réputation et ses travaux d'introduction aux Écritures le firent désigner, en 1903, comme consultant de la Commission Biblique. En 1897, il fut nommé supérieur du petit Séminaire, et en 1907, vicaire général, chargé spécialement de l'enseignement et de l'Œuvre des vocations ecclésiastiques.

Mgr Chauvin sera sacré le jeudi 28 octobre, dans la cathédrale de Laval, par S. G. Mgr Grellier, évêque de Laval, assisté de NN. SS. Bardel, évêque de Séez, et Grente, évêque du Mans, sous la présidence de S. Em. le cardinal Dubois, archevêque élu de Paris.

Nous prions notre nouveau protecteur de daigner agréer, à l'occasion de son sacre, les félicitations et les vœux de l'Institut catholique, pour un évêque épiscopat fécond et glorieux à Dieu et à l'Église.

**L'Institut catholique et les récentes promotions dans la Légion d'honneur.** — Nous avons eu le plaisir de relever, à la fin de septembre, au *Journal officiel*, les promotions de cinq chevaliers et un officier de la Légion d'honneur :

Mgr BAUDRILLART, membre de l'Académie française, Recteur de l'Institut catholique, est nommé chevalier de la Légion d'honneur : « *A accompli avec la plus grande distinction de nombreuses missions à l'étranger pendant la guerre.* »

Mgr BOUDINHON, ancien professeur à l'Institut catholique, recteur de Saint-Louis-des-Français à Rome, est nommé chevalier de la Légion d'honneur : « *Services importants rendus à la cause française.* »

M. Edouard BRANLY, membre de l'Académie des Sciences, professeur de Physique à l'Institut catholique, est nommé officier de la Légion d'honneur : « *Par ses découvertes et ses nombreux travaux sur la télégraphie sans fil, a rendu d'inappréciables services à la défense nationale. Chevalier du 16 août 1900.* »

M. l'abbé Jean ROUSSELOT, professeur de Phonétique expérimentale à l'Institut catholique et préparateur au Collège de France, est nommé chevalier de la Légion d'honneur : « *A consacré pendant la guerre toute son activité à des travaux intéressant la défense nationale. A poursuivi, notamment, d'utiles recherches sur les bruits du canon et les bruits des sous-marins en vue du repérage; 23 ans de services.* »

M. Paul BUREAU, professeur de droit international public, est nommé chevalier de la Légion d'honneur : « *Membre du Conseil supérieur de la natalité, Président de la Ligue « Pour la Vie », a marqué sa place au premier rang parmi les promoteurs des œuvres poursuivant le relèvement de la natalité française; a déployé une grande activité pendant la guerre; 28 ans de services.* »

(*Journal officiel*, 26 septembre 1920.)

M. François HÉBRARD, professeur de droit administratif, a été nommé chevalier de la Légion d'honneur au titre militaire.

(*Journal officiel* du 12 juillet 1920.)

Nous sommes heureux de féliciter en même temps l'Université catholique de Lille, qui vient de voir un des plus distingués professeurs de sa Faculté de



Médecine, M. GUERMONPREZ, nommé officier de la Légion d'honneur, et un autre de ses membres, le docteur René DESPLATS, nommé chevalier.

**Lettre de S. Em. le Cardinal Gasparri à M. le chanoine Prunel, vice-recteur.** — M. Prunel a reçu de S. Em. le Cardinal Gasparri, secrétaire d'Etat de Sa Sainteté, la lettre suivante :

SEGRETERIA DI STATO  
DI SUA SANTITA

« Dal Vaticano, le 3 août 1920.

— « Monsieur le Chanoine,

« Le Souverain Pontife a daigné agréer avec la plus paternelle bienveillance l'hommage que vous lui avez fait de votre livre sur « *Les Sacrements* », qui clôtüre la série des Etudes formant votre cours supérieur de Religion.

« Dans cet ouvrage, comme dans les précédents, vous vous êtes efforcé de donner en une langue claire et précise la doctrine de l'Eglise, doctrine de vérité libératrice. Eclairer les âmes en effet, leur faire connaître plus à fond les desseins d'amour et de miséricorde de la Divine Bonté dans l'économie de la vie surnaturelle, c'est contribuer puissamment à les dégager des entraves qu'engènent leur essor vers le vrai bonheur, vers la vraie grandeur, vers la sainteté. Cet apostolat doctrinal correspond à un besoin qui semble plus impérieux que jamais, et l'empressement d'un public avide, soit d'entendre vos leçons, soit de lire vos traités, est une preuve manifeste que le meilleur succès a couronné les efforts de votre zèle éclairé. Le Saint-Père est heureux du bien qui peut résulter pour les âmes d'un semblable apostolat et il vous en exprime ses paternelles félicitations.

« Et comme gage des faveurs divines, Sa Sainteté vous envoie de cœur la bénédiction apostolique.

« Avec mes remerciements personnels pour l'exemplaire que vous m'avez gracieusement offert, recevez, Monsieur le Chanoine, l'assurance de mes sentiments bien dévoués en Notre-Seigneur.

† P. Card. GASPARRI. »

**Distributions de Prix et Retraites ecclésiastiques.** — Au début des vacances, Mgr le Recteur, après avoir prononcé, à Saint-Benoît-sur-Loire, le panégyrique de saint Benoît, a présidé les distributions de prix du diocèse de Séez : Saint-François-de-Sales et Ecole Notre-Dame d'Alençon, collège de Flers et Petit Séminaire. Mgr Bardel lui a donné la plus charmante hospitalité.

M. l'abbé Verdier a prêché les retraites ecclésiastiques de Séez et de Rodez.

**Mgr Baudrillart au Congrès catholique de Prague.** — Du 27 août au 2 septembre, Mgr le Recteur prit part au Congrès catholique de Prague, et fit aux prêtres tchèques, le 31 août, une conférence présidée par Mgr l'archevêque. L'analyse suivante a paru dans *La Croix* du 30 septembre :

« J'eus devant moi un auditoire magnifique d'environ six cents prêtres, très attentifs : paragraphe par paragraphe, l'abbé Hanus traduisait mon discours. Je ne pouvais me permettre de faire directement la leçon à ce clergé ; je parlai donc du clergé français profondément romain en face des épreuves qui troublent l'Eglise, profondément national en face des épreuves qui touchent la Patrie. Je montrai nos évêques d'ancien régime, en dépit de leur réputation de gallicanisme, tombant tous du côté de Rome à l'heure de la Révolution ; puis je fis valoir l'attitude de notre clergé, son obéissance absolue, son désin-

téressement sublime lors de la condamnation par le pape Pie X de la loi de Séparation votée en 1905 : tous, évêques, prêtres et fidèles, unanimes dans leur indéfectible attachement au siège de Pierre. Alors je traçai le portrait du prêtre français, fidèle au dogme et à la discipline, au célibat, à la chasteté, maintenu au besoin par la haute idée que les incroyants eux-mêmes ont de cette vertu pour le prêtre. Je le montrai ayant conquis l'estime de tous par sa fidélité même à Rome et par son désintéressement, au point qu'à la veille de la guerre il était respecté même de ses ennemis les plus déclarés. Alors, dans la grande crise de la patrie, il se montre aussi national que dix ans plus tôt il s'était montré romain ; de toutes manières, il se met au service de la France ; la plupart de ses adversaires désarment, et aujourd'hui la réconciliation germe d'elle-même et s'impose à tous. Voilà ce que peut une Eglise profondément romaine et profondément nationale ; pour quoi chercher à opposer deux caractères qui s'unissent si parfaitement ? Si elle n'est unie à la racine, si elle ne repose sur la pierre fondamentale, une Eglise ne vit plus en tant qu'Eglise, elle n'est plus qu'un membre de l'Etat, une tige qui se desséchera, incapable de porter les fruits qu'on attend de l'Eglise de Jésus-Christ et qui sont ceux de la vie et de la civilisation chrétiennes. »

L'immense majorité de l'auditoire acclama ces paroles et l'archevêque remercia l'orateur avec effusion.

De 7 heures à 11 heures du soir se déroula la séance de clôture. Elle devait commencer par un incident bien émouvant pour un cœur français. A peine tous les évêques et tous les hauts personnages avaient-ils garni l'estrade en face d'une salle absolument comble, que le président se leva et proposa à l'assemblée de tenir au préalable une session particulière de condoléances et de deuil pour la mort de l'archevêque de Paris. Toute l'assistance approuva : alors le docteur Hruban prononça les belles paroles dont j'ai pu obtenir la traduction exacte :

« Messieurs, Mesdames, Messieurs,

« Dans la coupe de joie qu'est le beau succès du Congrès des catholiques tchéco-slovaques, il est tombé une goutte d'amertume et de douleur. Le nom qui, samedi dernier, était prononcé dans cette salle par Mgr Baudrillart, puis par Mgr l'archevêque de Prague, et était salué par la sympathie et l'enthousiasme de tout l'auditoire, ce nom, quand on le prononce aujourd'hui, éveille dans nos cœurs des sentiments douloureux. Le grand pasteur français, l'archevêque de Paris, le cardinal Amette vient de mourir.

*(Toute l'assemblée se lève et écoute debout le reste de l'allocution).*

« Il s'est arrêté, ce cœur qui, toujours et tout entier, battait pour l'Eglise catholique, pour la cause de la religion, pour celle de sa patrie, la belle France qu'il aimait tant !

« Ce qu'a été le défunt cardinal Amette pour la France et principalement pour Paris, on a pu en juger à l'heure des plus cruelles misères de la guerre. Son zèle, capable d'accepter tous les sacrifices personnels, sa charité ardente, effective, trouvant mille manières de se manifester, lui avaient valu l'affection toujours croissante, les hommages toujours multipliés de son peuple, même de la part de ceux qui, d'abord, n'avaient éprouvé à l'égard de l'archevêque qu'indifférence ou froideur. Ce zèle et cette charité, cet amour de la patrie avaient grandi sa situation et lui avaient donné une réelle influence sur les affaires de la nation.

« Nous sentons la perte que souffrent et la France notre alliée et l'Eglise

catholique tout entière ; nous la sentons d'autant plus vivement que le défunt cardinal s'était montré l'ami de notre jeune Etat et suivait avec intérêt les péripéties de nos affaires religieuses. Je suis convaincu que les relations qu'il a établies avec nous et particulièrement avec notre monde catholique ne cesseront pas du fait de sa mort ; elles évolueront et, en se resserrant de la façon la plus amicale, elles serviront à la cause commune catholique.

« Nous devons nous incliner devant un dessein inscrutable de la Providence et de la Sagesse divine qui n'abandonnent pas ceux à qui elles retirent l'appui d'un homme.

« Que Dieu donne la gloire éternelle au cardinal défunt, à ce fils si grand de l'Eglise catholique et de la patrie française. *Requiescat in pace !* »

D'un seul cœur, toute l'assemblée répondit : *Amen !*

Alors le docteur Hanus, secrétaire du Congrès, pria Mgr l'archevêque de Prague de se faire l'interprète du Congrès, du clergé et de tout le peuple catholique de Tchéco-Slovaquie, en envoyant à l'archevêché de Paris un message de condoléances.

De retour au palais archiépiscopal, Mgr Kordac rédigea ce message et me le confia ; dès le vendredi, jour de ma rentrée à Paris, je le déposai entre les mains de S. G. Mgr Roland-Gosselin, vicaire capitulaire. »

Mgr Baudrillart a été l'hôte de Mgr Kordac, archevêque de Prague, et particulièrement bien accueilli par notre ministre, M. Couget et le général Pellé, commandant en chef l'armée tchéco-slovaque. Il a eu pour guide et pour interprète M. l'abbé Hanus, qui suivit l'an dernier les cours de l'Institut catholique. Il espère que d'autres étudiants tchéco-slovaques suivront l'exemple de M. l'abbé Hanus ; ils seront les bienvenus à l'Institut catholique.

**Les Chevalliers de Colomb à l'Institut Catholique de Paris.** — Au cours des vacances, Mgr Baudrillart prit part au pèlerinage des Chevaliers du Colomb à Reims, à Metz et à Verdun. A Metz, il eut l'occasion de remplacer M. Maurice Barrès empêché et d'improviser un éloquent discours.

Le 10 septembre, Mgr le Recteur assistait au déjeuner offert par M. Marsal, ministre des Finances, aux catholiques américains. Puis à 4 heures et demie, il les recevait dans la grande salle des Conférences de l'Institut catholique, artistiquement décorée.

Mgr Baudrillart avait auprès de lui M. Flaherty, suprême Chevalier ; Mgr Chollet, archevêque de Cambrai ; Mgr Julien, évêque d'Arras ; Mgr Odelin, Mgr Cabanel ; MM. Boutroux, René Doumic, de la Gorce, de l'Académie française ; M. Laudet, M. Branly, de l'Institut ; M. Duval-Arnould, etc.

Mgr le Recteur a rappelé le passé historique de cette maison des Carmes, qui date de trois cents ans, et évoqué le souvenir de la mission qu'il a remplie aux Etats-Unis avec Mgr Julien ; Mgr Baudrillart remercie les Chevaliers de Colomb de la délicate attention qu'ils ont eue de lui envoyer, lors de son élection à l'Académie, une épée d'académicien, « épée symbolique » dont la poignée forme une croix. Cette épée, le recteur la montre modestement. En retour, il est heureux de leur offrir un objet d'art précieux, la reproduction en bronze doré de la statue du *Chevalier du Credo*, chef-d'œuvre de Frémiet.

L'occasion s'offrait à Mgr Baudrillart — et il n'y a pas manqué — de rappeler le rôle de la chevalerie au moyen âge pour la défense du droit. C'est ainsi que les Etats-Unis sont venus à notre secours. La France les remercie. « Soyons unis pour toujours. »

Après la traduction et la lecture d'une lettre d'excuses de M. Poincaré, M. Flaherty prit la parole et, commentant le geste de Mgr Baudrillart, dit la fierté de foi des Chevaliers et leur reconnaissance de l'accueil reçu en France. « Nous avons vu, a-t-il dit; nous avons été *très impressionnés*; nous redirons tout cela et nous nous ferons *apôtres de la France*. »

Puis on a entendu un très intéressant petit cours philosophique de M. BOUTROUX sur cette élévation morale et ce sentiment supérieur qui amènent les Américains, par-dessus les partis, à d'aussi nobles résolutions que celle qui nous valut leur aide. Le Rév. QILWING, vicaire général de Galveston, dit des paroles précieuses sur le désir des Chevaliers de Colomb d'aider les catholiques français et au spirituel et au temporel, comme la France a aidé jadis les Etats-Unis et au temporel et au spirituel.

Mgr Chollet remercia vivement de ces promesses, et fit en un tableau sobre, mais très éloquent, l'exposé des grands besoins des diocèses dévastés.

Un lunch fut offert ensuite, dans les jardins, aux Chevaliers de Colomb, tandis que l'harmonie municipale de Neuilly exécutait brillamment des morceaux de choix.

Mgr Baudrillart, au nom de l'Institut et du Comité catholique des Amitiés françaises à l'étranger, a offert à ses hôtes une médaille gravée par M. l'abbé Corbierre, et portant sur une face l'Institut catholique, sur l'autre la date de la réception.

**Succès aux Examens de juillet (suite). — Licence ès Sciences. — Certificat de Mathématiques générales.** — M. BOUGY (mention assez bien).

**Certificat de Physiologie générale :** M<sup>lle</sup> Catherine D'ESTIENNE (mention assez bien).

**Certificat de Chimie biologique.** — Reçus : M. l'abbé LÉON PORTEBŒUF (mention assez bien), M<sup>lle</sup> Catherine D'ESTIENNE (mention assez bien), M. Robert FRANQUET.

**Certificat de Chimie générale.** — M. l'abbé BALLOT (mention assez bien), M. BAPTISTE (assez bien), M. l'abbé PORTEBŒUF, M. DURAT, M. FAU (assez bien), M<sup>lle</sup> BERTHIER (assez bien), M<sup>lle</sup> LE BRIS (assez bien).

**Certificat de Physique générale.** — M<sup>lle</sup> BLOTIÈRE, M<sup>lle</sup> CROISSET (assez bien), M<sup>lle</sup> PRUNIER.

**Doctorat ès sciences.** — M<sup>lle</sup> Andrée CHANDUN a soutenu le 28 juillet, devant son jury présidé par le professeur H. LE CHATELIER, de l'Académie des Sciences, une thèse sur ce sujet : « *Recherches physico-chimiques sur l'inversion diastérique du saccharose* ». Mention : très honorable.

**Doctorat en droit.** — M. Marcel RAVIART a soutenu avec succès, le 9 juin 1920, sa thèse pour le Doctorat en droit, sur le sujet suivant : « *Le nouveau tarif des avoués de première instance et d'appel*. »

**Ecole supérieure des Sciences économiques et Commerciales. — 1<sup>re</sup> année : Examens.** — Sont admis à passer en 2<sup>e</sup> année : MM. BALU, BEGAUD, DE CAQUE-REY, CHATEL (mention assez bien), M<sup>lles</sup> Y. FERRANDON, M. FERRANDON, GROS (mention assez bien), HANROT (mention bien), HUE (mention assez bien), KERBOUL (mention assez bien), LUTON (mention assez bien), MARIOTTE (mention assez bien), PRIEUR (mention assez bien), RAULET, ROUBAUDI, THÉRY.

**2<sup>e</sup> année.** — Ont obtenu le *Diplôme d'Etudes économiques et commerciales* : MM. COSSERAT, MITAULT.

Ont droit au certificat de scolarité : MM. DÉNOYEL, FAYETTE, GÉRALD, LEROY.

1<sup>re</sup> année. — *Prix d'examens* : 1<sup>er</sup> prix, M. HANROT ; 2<sup>e</sup> prix, M. CHATEL.

*Mentions honorables* : MM. LUTON, PRIEUR, GRAS.

2<sup>e</sup> année. — *Prix d'examen* . M. COSSERAT.

*Prix de thèse.* — M. COSSERAT.

**Association des Anciens Élèves.** — S. Gr. Mgr TISSIER, évêque de Châlons, a été prié, par S. Em. le cardinal Luçon, d'accepter le titre de chanoine d'honneur de la cathédrale de Reims, en reconnaissance de la cordiale hospitalité donnée aux maîtres et aux élèves du Grand Séminaire de Reims.

M. l'abbé PAUTONNIER a été nommé chanoine titulaire de Notre-Dame de Paris.

M. l'abbé LABOURT a été nommé directeur du collège Stanislas.

M. l'abbé Emile CARTON, licencié ès lettres, curé de Doingt, a été nommé curé-doyen de Combles (diocèse d'Amiens),

M. l'abbé TOCUT, ancien élève de sciences, précédemment aumônier au Sanatorium militaire de Bligny (Seine-et-Oise), est nommé vicaire à Saint-Loup, de Troyes.

Nous recommandons aux prières l'âme de M. Louis RAVIART, ancien élève, père de notre jeune docteur en droit, décédé.

Georges DELHOTE, élève de troisième année de droit et de l'Ecole des Sciences politiques, est décédé au cours des vacances.

**Association des Amis de l'Institut catholique.** — Nous recommandons aux prières des Associés l'âme de M. Pierre AROUD, ancien économe du séminaire Saint-Vincent-de-Paul, décédé le 16 octobre, et celle de M. CLARO, adhérent depuis 1912, décédé également en octobre.

**Les Ateliers d'Art Sacré, sous le haut patronage de l'Institut catholique.** — Les directeurs des Ateliers d'Art Sacré : MM. Maurice Denis et Georges Desvallières nous annoncent la réouverture des ateliers et la reprise des cours.

Atelier de dessin, peinture décorative, composition, vitrail : ouverture le lundi 11 octobre.

Atelier de sculpture, modelage, taille de la pierre : ouverture le lundi 11 octobre.

Atelier de broderie (sous la direction de M<sup>lle</sup> Sabine Desvallières), chasublerie : ouverture le lundi 8 novembre.

De novembre à avril — une fois par semaine — cours de dogme et de liturgie alternativement.

Les Ateliers d'Art Sacré donnent une formation générale d'art et de métier aux élèves : tout en étant orientés vers des réalisations d'art religieux ; ils sont un centre de vie catholique. L'assistance aux cours de liturgie et de dogme est obligatoire pour tous.

Les Ateliers sont établis sur un plan corporatif. Les élèves sont d'abord des *apprentis* et paient un droit d'inscription trimestriel. Ils peuvent ensuite, après

un stage non utilisé dans les ateliers d'exécution et sur la décision des chefs d'ateliers, devenir *compagnons*, c'est-à-dire collaborateurs rétribués des maîtres.

Les divers ateliers reçoivent des commandes et en assurent l'exécution.

Les Ateliers d'Art Sacré concourent ainsi à la rénovation de l'art religieux, en formant des artistes et artisans, et en répondant aux besoins des églises et des fidèles.

Pour tous renseignements, s'adresser au siège social et secrétariat, les mardi et vendredi, de 2 heures à 5 heures, 8, rue de Furstenberg, Paris-7<sup>e</sup>.

**Confédération Générale des Familles.** — Un mouvement se développe et s'organise sous le nom de *Confédération Générale des Familles* (C. G. F.). Il vise à constituer, au moyen d'associations locales groupant toutes les familles d'une même localité ou d'un même quartier, sans distinction d'opinions, de croyance, ni de condition sociale, une vaste puissance familiale française, capable de réagir contre tout ce qui nuit à la famille, dans l'ordre moral, économique, social et politique.

Les Associations Familiales (A. F.) prendront conscience des devoirs et des intérêts familiaux, défendront ceux-ci, faciliteront ceux-là, à l'aide d'organismes appropriés (coopératives, mutualités, offices de logement, cercles d'éducation, etc...), et revendiqueront leurs droits auprès des pouvoirs publics (habitations salubres, terrains de jeux, hygiène morale des rues, etc...). Elles seront groupées par régions et confédérées nationalement en une C. G. F. qui, s'efforçant d'unifier et de vivifier leur action, interviendra auprès du Parlement pour obtenir d'équitables réformes (vote familial, sur-salaire familial, péréquation des charges sociales, etc...).

Des A. F. fonctionnent déjà dans les VI<sup>e</sup>, XIII<sup>e</sup>, XIV<sup>e</sup>, XX<sup>e</sup> arrondissements de Paris ; d'autres sont en voie de formation à Neuilly-sur-Seine, Rouen, le Havre, Limoges, Roubaix et Tourcoing, etc... Il faut qu'il en surgisse bientôt sur toute l'étendue du territoire, car seuls des groupements familiaux fortement organisés pourront donner aux efforts des pouvoirs publics en faveur de la repopulation le point d'appui qui leur manque, et assurer l'assainissement de la nation par une action vigoureuse sur le terrain de l'éducation familiale.

Les Syndicats professionnels et les Associations familiales seront les organismes complémentaires répondant aux deux grands rôles de l'homme : son rôle de producteur et son rôle de chef du foyer.

La présence d'hommes tels que MM. Breton, ministre de l'Hygiène et de la Prévoyance sociale ; Isaac, ministre du Commerce et de l'Industrie ; Landry, ministre de la Marine ; Bertillon, président de l'Alliance Nationale pour l'accroissement de la population ; Bureau, président de la Ligue « *Pour la Vie* », dans le comité de la C. G. F., est un sûr garant du succès de cette entreprise, et dit assez, par ailleurs, qu'elle marche la main dans la main avec les différentes ligues de familles nombreuses, dont plusieurs se sont agrégées à elle ; elle a seulement choisi un champ d'action plus vaste, et fait appel à toutes les familles de France, quel que soit le nombre de leurs enfants, afin qu'elles puissent accomplir pleinement leur mission.

Le secrétariat de la C. G. F., 92, rue du Moulin-Vert, à Paris-14<sup>e</sup>, reçoit toutes les adhésions et demandes de renseignements.

## BIBLIOGRAPHIE

---

**J. Maritain.** — *Éléments de philosophie.* — Introduction générale à la Philosophie. — 1 vol. in-8° de xvi-214 p. Paris, Téqui, 1920. Prix : 8 francs (majoration comprise).

Les manuels rédigés dans un bon esprit et assurant une préparation suffisante au baccalauréat de philosophie se trouvent assez facilement. Mais ce qui est rare, c'est un ouvrage élémentaire donnant cet enseignement d'une manière qui convienne parfaitement aux élèves d'un collège catholique. J'entends par là un manuel qui non seulement s'inspire de la doctrine thomiste pour la solution des grands problèmes et la critique des erreurs philosophiques, mais qui expose carrément cette doctrine, d'un ton à la fois exempt de crainte et de provocation, d'une manière claire, précise, suivie, vraiment explicative, la confrontant sur chaque point capital avec les théories adverses, montrant à sa lumière les excès ou les insuffisances de celles-ci.

Le premier fascicule des *Éléments de Philosophie* de notre distingué collègue M. Maritain nous donne l'assurance que ce programme sera, par ses soins, parfaitement rempli. Ce volume est tout entier consacré à l'*Introduction Générale à la Philosophie*, et voilà déjà un point digne de remarque. Au lieu des quinze ou vingt pages attribuées d'habitude à ces questions préliminaires dans les manuels, M. Maritain ne craint pas de leur en accorder plus de deux cents ; il faut l'en féliciter, car ce n'est point du temps perdu que celui que l'on emploie à orienter ainsi les intelligences à leur première entrée dans un domaine extrêmement vaste et difficile à explorer. Les mettre en garde dès l'abord contre certaines idées inexactes qui flottent dans l'air et dont elles ont pu être touchées, et les aiguiller du premier coup dans la bonne direction, c'est leur rendre un précieux service.

Cette *Introduction* se divise nettement en trois parties, dont la première trace une esquisse historique de la formation de la philosophie jusqu'au moment où les bases définitives en furent jetées par Aristote. Un intéressant aperçu sur les spéculations orientales fait ressortir que c'est seulement en Grèce que la philosophie réussit à se dégager et à se constituer en science autonome. Puis, dans une seconde partie, s'appuyant sur l'exposé précédent, l'auteur détermine d'une façon précise l'idée de la philosophie et ses relations avec les autres sciences, y compris la science sacrée, la théologie. Enfin, la troisième expose et justifie la division traditionnelle de la philosophie, en indiquant les termes des principaux problèmes qui se posent dans chacune des parties de cet ordre de connaissances et en expliquant, sans plus tarder, les notions capitales de l'ontologie.

Ce simple sommaire suffit à faire soupçonner l'originalité et la valeur pratique d'une introduction ainsi comprise. Au lieu de débiter par des définitions qui, si claires soient-elles, risquent d'apparaître aux esprits novices comme des cachets ou comprimés pharmaceutiques qu'on avale les yeux fermés et qui opèrent par eux-mêmes, l'auteur a pensé, avec raison, que faire suivre en raccourci à l'élève la voie par où l'intelligence humaine s'était acheminée vers la conception intégrale et exacte de la philosophie était le moyen

le plus naturel et le plus efficace de lui faire entendre les termes par lesquels cette science se définit.

On verra aussi sous quel jour tout nouveau — tout nouveau parce qu'il est très ancien — sont présentées les relations de la philosophie et des sciences. Quelle précision au lieu du vague habituel en cette matière ! Quelle fermeté de vues et quelle modération ! Même netteté en ce qui touche les rapports de la philosophie et du sens commun, de la philosophie et de la théologie. Il faut savoir particulièrement gré à M. Maritain d'avoir traité ce dernier point. Il est inadmissible que les jeunes gens de nos collèges catholiques n'aient point d'idées exactes sur une question de cette importance, et ceux-là mêmes qui ne partagent pas notre foi feront preuve de loyauté intellectuelle en s'instruisant sur ce sujet de la vraie pensée de l'Eglise. Ils sauront alors qu'il ne suffit point pour récuser la philosophie scolastique d'alléguer avec un sourire de mépris le fameux « *ancilla theologiæ* ». Tout en affirmant la supériorité de la connaissance théologique sur la spéculation philosophique, M. Maritain note très justement que le contrôle exercé par la première sur la seconde a un caractère négatif et que ce contrôle n'empêche nullement la philosophie de ne relever positivement que de ses principes propres et de la lumière de la raison. Ainsi a-t-il pu dire, en toute sincérité, au début de son ouvrage : « Si la philosophie d'Aristote, reprise et approfondie par saint Thomas et par son école, peut être appelée avec raison la *philosophie chrétienne*, parce que l'Eglise ne se lasse pas de la recommander comme la seule vraie, et parce qu'elle s'accorde pleinement avec les vérités de la foi, pourtant ce n'est pas *parce que chrétienne*, c'est *parce que démonstrativement vraie*, qu'elle est proposée ici au lecteur. »

Très heureuses aussi l'idée de présenter sommairement dès l'abord les principaux problèmes, en faisant connaître l'objet de chacune des parties de la philosophie, et celle de donner sans retard l'explication abrégée, mais précise, des notions capitales de l'ontologie. Bien mieux qu'un paragraphe laudatif sur l'excellence de la philosophie, ce prélude à la discussion des grandes questions fera sentir au débutant l'importance vitale de cet ordre de connaissances, soulignera à ses yeux le caractère vraiment tragique des erreurs qui font dévier l'esprit à ces hauteurs suprêmes. S'il n'est pas irrémédiablement léger, un ardent désir naîtra en lui de pénétrer la solution de ces problèmes, et il ne marchandera pas son effort.

L'auteur ne se dissimule pas qu'avec toute l'application qu'il y a mise, il n'a pu supprimer entièrement ce qu'il y a d'ardu dans cette initiation, mais il a, du moins, présenté les idées sous une forme qui, sans rien enlever à leur rigueur, les rend aussi simples que possibles. Des exemples plus abondants encore auraient, sans doute, fourni un plus large appui aux jeunes intelligences, en faisant appel aux ressources d'imagination dont elles sont si riches, mais un manuel ne saurait s'étendre ; le professeur est là pour développer ce qui est trop concis, pour assouplir par une explication imagée et vivante la roideur forcée de l'imprimé. Ici le texte lui rendra la tâche facile. Ce n'est point, en effet, ainsi qu'on le voit trop souvent, une série de paragraphes dont chacun présente une ou deux notions découpées comme à l'emporte-pièce et simplement juxtaposées, c'est un véritable *discours*, au sens où l'on employait ce mot au XVII<sup>e</sup> siècle, et l'intelligence de l'élève qui voudra bien se laisser élever au niveau nécessaire sera vraiment conduite pas à pas jusqu'au point d'où la notion considérée apparaîtra sous son vrai jour. Ce n'est qu'après cet exposé clair et bien lié que l'idée est ramassée en une courte et précise



définition qui achève de la fixer dans l'esprit. La disposition même du texte contribue à la mettre en pleine lumière.

Et c'est ici le lieu de faire ressortir les mérites de l'arrangement typographique de l'ouvrage, et les facilités qu'il offre pour la préparation à l'examen. Tous les mots essentiels sont non seulement soulignés, mais détachés au milieu de la page ou imprimés à la marge, si bien que, d'un coup d'œil, l'élève, en suivant les mots ainsi placés, a le résumé de tout le développement. Puis ces termes ou des termes analogues sont de nouveau rassemblés à la fin de l'exposé et bien isolés en une définition ou une proposition qui expriment l'essentiel de tout ce qui vient d'être dit. Des tableaux synoptiques sont aussi fréquemment dressés pour aider la mémoire. Les explications utiles, mais qui ne sont pas absolument nécessaires, sont imprimées en petit caractère. Enfin, pour faire face à toutes les nécessités pratiques, l'auteur a pris soin d'indiquer la division de ce fascicule en vingt et une leçons pour un cours de philosophie d'une durée totale de huit à neuf mois, et d'en marquer la correspondance avec le programme de l'examen. Une petite brochure de huit pages, insérée dans le volume, résume l'ample substance de l'ouvrage.

Si l'exposé de la philosophie aristotélicienne et thomiste forme le fond du fascicule, sur tous les points importants cette doctrine est confrontée avec les théories des penseurs anciens et surtout des modernes, dont la critique, déjà esquissée, sera développée dans le reste de l'ouvrage. Ici encore, l'arrangement du texte aide à faire ressortir la position de cette philosophie à l'égard des autres doctrines.

Souhaitons qu'un aussi bel effort ait raison des objections plus pratiques que théoriques opposées à l'enseignement de la scolastique dans les établissements secondaires. Le succès de ces *Éléments de Philosophie*, dont nous avons ici les riches prémices, qui seront suivies, sans trop tarder, nous l'espérons, des autres parties, contribuera puissamment à développer parmi la jeunesse de nos collèges catholiques la solide connaissance de cette impérissable philosophie, *philosophia perennis*, qui donne à la raison humaine satisfaction et sécurité en même temps qu'elle s'accorde pleinement avec les nécessités sociales et la vérité révélée. Voilà pourquoi nous formons les vœux les plus ardents pour que ce succès soit des plus larges et des plus soutenus.

F.-A. BLANCHE.

**Abbé J. Calvet**, agrégé des lettres, directeur des Etudes littéraires au Collège Stanislas. — **Manuel illustré d'Histoire de la Littérature française**. 1 vol. in-8° (iv-741 pp.). Paris, de Gigord, 1920. — **Morceaux choisis des auteurs français du X<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle**. 1 vol. in-8° (viii-996 pp.). Paris, de Gigord, 1920.

Un « *modeste Manuel d'enseignement* », accompagné d'un « *Recueil de pièces justificatives* », dit l'auteur. Ceux qui auront lu les deux volumes trouveront que M. Calvet a fait beaucoup plus et beaucoup mieux. Le *Manuel* est une magistrale histoire de notre littérature. Heureusement débarrassé de tout appareil pédant, désencombré, par un choix hardi et sûr, des « écrivains de troisième ordre », sur lesquels s'exerce à bon compte une érudition stérile, il se recommande par la solidité de l'information (combien d'auteurs de manuels ont pris, par exemple, la peine de vérifier les textes des casuistes, auxquels se réfère Pascal dans les *Provinciales* ?), par la concision éloquente, par la parfaite clarté, à laquelle viennent encore en aide les dispositions typographiques. Chaque chapitre s'ouvre par un plan qui le résume en une vivante synthèse,

et est suivi d'une bibliographie sobre et pratique; rien du catalogue de bouquiniste. Par une heureuse innovation, preuve discrète d'un vaste labeur, la plupart des ouvrages recommandés sont appréciés en quelques lignes substantielles, qui guideront sûrement les lectures. L'illustration, abondante, soignée, tirée des meilleurs documents, est un commentaire parlant du texte. Tout est réussi pour faire du *Manuel* un instrument de travail précis, élégant et pratique.

Encore, n'est-ce pas tout. « J'ai voulu aussi écrire un livre de culture et « d'éducation morale et religieuse... Il faut replacer la littérature dans le courant de l'histoire générale et la considérer comme la plus haute manifestation de l'âme française... Notre littérature est dominée par l'idée religieuse « qu'elle élabora, qu'elle magnifie ou qu'elle combat. » Pour cette dernière raison, M. Calvet a fait bravement place à des écrivains, en général, écartés, par une espèce de dédain ou de mauvaise honte. Ce sera ainsi une petite révélation pour beaucoup d'apprendre que Fréron, loin d'être un sot ridicule, fut de taille, par l'esprit et le talent, à tenir tête à M. de Voltaire; et plusieurs, peut-être, seront bien aises de savoir qu'il existe des écrivains catholiques, comme L. Veuillot, qui comptent parmi nos meilleurs ouvriers de la prose.

Disons enfin que ce *Manuel*, tout en délivrant le professeur du « cours » à faire, n'annihile pas du tout son rôle. La rédaction, volontairement succincte, ne disant que le nécessaire, laisse large place aux explications, les provoque même, et les rend plus intéressantes en les faisant désirer par l'élève.

Du *Manuel*, sont inséparables les *morceaux choisis*, auxquels le premier renvoie sans cesse : il y a une correspondance étroite et constante entre chaque chapitre et les textes afférents. Ce qui est excellent et neuf, le *Manuel* ne prétend à imposer aucun jugement tout fait ; il invite les élèves à lire les textes, à les expliquer et à se former par eux-mêmes un jugement, sans autre intervention que de les guider et de les soutenir. Chaque texte est suivi de courtes notes, fort précieuses, car elles signalent les points où devra se porter l'attention, et fixent ainsi comme l'armature solide de l'explication. Tous ceux qui ont fait « expliquer » du français sauront gré à M. Calvet d'endiguer ainsi, par ses indications décisives, le verbiage et la divagation où se noient communément nos élèves. On voit le profit personnel et durable qu'ils tireront de textes étudiés de la sorte. Est-il besoin de dire que ces textes nombreux, variés, copieusement cités, ont été choisis parmi ce qu'il y a de meilleur et de plus significatif chez chaque écrivain, et qu'on aura la surprise charmée d'en rencontrer beaucoup, spécialement d'auteurs catholiques, qui sortent de la tradition banale des recueils.

M. Calvet tient beaucoup plus qu'il ne promet : ce sera l'avis de tous ceux qui auront un peu pratiqué les deux volumes. Professeurs et élèves, et non pas seulement de l'ordre secondaire, lui sauront un gré égal d'avoir si heureusement renouvelé, à leur plus grand profit et agrément, un genre d'ouvrage dont le type semblait fixé.

J. LOTH.

**Marcel Langlois.** — *La Bibliothèque pour tous.* — Ce qui a été fait. Ce qu'on pourrait faire. — Une broch. de 27 pages. Extr. de la *Revue Pratique d'Apologétique*. — Paris, Gabriel Beauchesne, 1920.

L'importance de la question n'échappe à personne. M. Langlois donne des statistiques qui montrent que partout on lit de plus en plus. En Angleterre et en Amérique, les bibliothèques publiques sont admirablement organisées. Les

nôtres sont inférieures. Les bibliothèques populaires, municipales, communales, scolaires et militaires sont, en général, conçues dans un esprit d'ostracisme à l'égard des livres catholiques. Aussi les catholiques ont-ils dû créer des bibliothèques à eux : Société bibliographique, Œuvre des Campagnes, Bibliothèque des Familles, Bibliothèque Cardinal, et surtout Bibliothèques paroissiales.

*Ce qu'on pourrait faire !* D'abord, créer une fédération des Bibliothèques catholiques. Puis, acheter des livres *actuels* ; c'est nécessaire. Il faut chaque année des acquisitions et aussi des éliminations. Enfin, il est indispensable d'avoir un local bien accessible et toujours ouvert.

On pourrait communiquer les livres moyennant une faible rétribution, en attendant de pouvoir le faire gratuitement.

L'œuvre de la Bibliothèque pour tous est urgente. Nul argent ne peut être mieux employé. Quand l'œuvre fonctionnera, les dons en espèces viendront naturellement. « Comme Carnégie, les Mécènes ne favorisent que quiconque a chance de vivre. »

Louis PRUNEL.

**L. Marcel**, Docteur en théologie, licencié ès lettres, curé-doyen. — **Morts pour la France**, avec une lettre-préface de MGR BAUDRILLART, de l'Académie française. Joli in-16 raisin, xx-236 p. Prix : 6 fr. 50 (provisoirement 5 fr. 50 pour le clergé ; franco, 0 fr. 50 en sus). Chez l'auteur, à Prauthoy (Haute-Marne).

Rien de convenu, rien d'artificiel dans ce recueil de discours prononcés dans les différentes paroisses d'un doyenné de campagne à des cérémonies en faveur des morts de la guerre, notamment aux services pour des membres du Groupe catholique de Jeunesse fondé par l'auteur, et pour plusieurs de ses confrères morts eux aussi au champ d'honneur. Idées et expressions jaillissent avec chaleur et clarté de la source d'un zèle apostolique dont on sent la préoccupation constante, et de ce sens humain allié au « sens surnaturel et divin » dont parle Mgr Baudrillart dans sa belle préface, et qu'il félicite l'auteur de posséder. « *Nulle part ailleurs*, écrit-il à propos des pages qui ont trait au rôle du prêtre après la guerre, *je n'ai rencontré plus heureuse et plus parfaite combinaison de la doctrine, de l'esprit de foi, du sens des besoins présents, de l'éloquence enfin. Vous avez remué dans nos âmes tout ce qu'elles contiennent de plus sacerdotal.* »

Une forte doctrine est à la base de tous les développements oratoires, — ce qui plaira au clergé. Aussi nous associons-nous au vœu de l'auteur de voir ce livre se répandre, non seulement en France, mais au dehors et parmi les neutres, puisqu'il est de ceux qui font mieux connaître et aimer notre pays.

L. P.

**Lieutenant Doria**. — **Croquis de guerre et d'invasion : Lorraine et Ile-de-France 1914**. 1 vol. in-12, de 276 pp. Paris, Plon-Nourrit et C<sup>ie</sup>.

Le vicomte Arnauld Doria, ancien élève de notre Faculté de droit, terminait, en 1914, son service militaire à Commercy. Il a pris part, comme lieutenant de dragons, à la chevauchée de la 5<sup>e</sup> division de cavalerie, et publie, dans la première partie du volume, son carnet de route, depuis la mobilisation jusqu'au 6 septembre 1914.

« *Ces récits* — écrit, dans la préface qu'il a donnée à l'ouvrage, le général

Duport — dans leur sincérité spontanée, fixent bien cette première période de la guerre, si différente de celles qui vont suivre... »

La fin du volume est consacrée à la courte invasion allemande, en 1914, dans le village natal de l'auteur, aux environs de Compiègne; c'est un tableau plein d'émotion.

M. le vicomte Doria, petit-neveu de Mgr d'Hulst, gendre de M. Ernest Seillière, le délicat conférencier que l'auditoire de l'Institut catholique applaudit l'hiver dernier, possède une plume alerte, facile, un style élégant, dans lequel le lecteur trouvera le vrai charme de ce Valois où M. Doria a grandi.

F.-L.

**B. Kirsch et H.-S. Roman.** — *Pèlerinages Dominicains (Espagne-France-Italie)*. Beau vol. in-8° (22 x 11) de 300 pp., orné de 83 gravures hors texte et de 3 cartes. Paris, Desclée. Prix : 8 francs (majoration comprise), franco : 8 fr. 60.

Ouvrage composé pour commémorer le 7<sup>e</sup> Centenaire de la Fondation de l'Ordre des Prêcheurs et de la mort de saint Dominique. Les auteurs ont, dans ce but, visité tous les lieux où le Saint a vécu et exercé son apostolat. Cette vie d'un genre nouveau a été puisée aux meilleures sources historiques et enrichie de nombreux documents recueillis sur place, ainsi que de découvertes artistiques et archéologiques. Une abondante illustration, presque entièrement inédite, et des cartes, permettent au lecteur de faire revivre en quelque sorte saint Dominique en le replaçant dans son cadre.

**Francis Sauvage**, professeur de législation financière à la Faculté de Droit de l'Institut catholique. — *Commentaire pratique de la loi du 25 juin 1920 portant création de nouvelles ressources fiscales.* — Recueil des questions fiscales, 18, rue Séguier, Paris.

C'est rendre service à bon nombre de lecteurs que de leur signaler le *Commentaire exclusivement pratique* de M. Sauvage. Celui-ci donnera, sans doute, plus tard un traité détaillé de la loi, pour faire suite à l'ouvrage qu'il a écrit sur les *Impôts cédulaires*, mais la très brève étude que nous signalons aujourd'hui se recommande, comme les autres travaux du même auteur, par des qualités de clarté et d'ordre méthodique, qui sont sa marque personnelle.

Le numéro du Recueil contient d'ailleurs, avant le *Commentaire*, le texte même des dispositions législatives.

---

## OUVRAGES DÉPOSÉS AU BUREAU DU BULLETIN

---

Maurice DELACRE, membre de l'Académie royale de Belgique, professeur à l'Université de Gand, *Histoire de la Chimie*, ouvrage couronné par l'Institut de France (prix Binoux), 1 vol. in-8° carré de xvi-632 pages, avec 14 figures dans le texte. — Paris, 1920. Librairie Gauthier-Villars. Prix : 24 fr.

Ernest LEBON, agrégé de l'Université, *Tables de caractéristiques de base 30030*, donnant en un seul coup d'œil les facteurs premiers des nombres premiers avec 30030 et inférieurs à 901800900. — Tome I, 1 vol. in-4° carré de xxiv-56 pages. Paris, 1920. Librairie Gauthier-Villars. Prix : 15 fr.

J.-G. VACHERON, *Marius Dousson*, mort au champ d'honneur à l'âge de 22 ans.

Broch. de 16 pages, consacrée par l'auteur « à la mémoire d'un jeune et d'un ami ». Imprimerie Théolier, Saint-Etienne.

R. P. A. LEMONNOYER, des Frères Prêcheurs. — *A l'exemple de Notre Père. — Traduction et commentaire du « De divinis moribus », attribué à saint Thomas d'Aquin.* — Une broch. de 115 pages. Desclée, de Brouwer et C<sup>e</sup>. Lille, Paris, Bruges, Bruxelles, 1920. Prix : 3 fr.

---

### Dons à la Bibliothèque.

Reçu en Juillet-Août 1920 :

De Mgr le RECTEUR :

BAUDRILLART (Mgr), *Benoît XV*, 1920, 1 in-12; — *Mgr Péchenard...*, *éloge funèbre*, 1920, 1 br. in-8°.

DIEHL (Charles), *Funérailles de M. l'abbé Lejay, discours*, 1920, 1 br. in-4°.

*Biblioteka Krasin'skich*, Varsovie, 1917, 1 br. in-18.

*Statsbiblioteket i Aarhus*. [Danemark], *Aarskatalog*, fasc. 16, 22, 24; 1914-1920, 3 br. in-8°.

KIELLAND (A.-L.), *Else, traduit du norvégien par Alfred JOLIVET*; 1920, 1 in-18.

MARMIER (J.), *Formation du mineur instrumental et de tous les modes et accords par la résonance*, 1 in-4°.

GUILLOU (Robert), *la Française dans ses quatre âges*.

CHEVRILLON (André), *Nouvelles études anglaises*.

MORAWSKI (Cas.), *Quæstiones convivales; De Contentionibus litterariis apud Romanos*.

SAINTIGNAR (F. DE), *Le mouvement ininterrompu des molécules dans les fluides, et autres hypothèses*.

De M. l'abbé MANGENOT :

*Dictionnaire de Théologie catholique*, fasc. 48 et 49, 2 in-4°; — *Pontificium Institutum Biblicum, Commentationes : Orientalia*, I, 1 in-4° br.

Du R. P. D'ALÈS :

*Dictionnaire apologetique de la foi catholique*, fasc. 16, 1 in-4°.

De M. MARITAIN :

MARITAIN (Jacques), *Eléments de Philosophie : I, Introduction générale à la Philosophie*, 1920, 1 in-8°.

De M. Pierre GUYOT :

GUÉRILLON (Raymond), *Les appellations d'origine (loi du 6 mai 1919); préface de M. M. TOUBEAU*; 1919, 1 in-8°.

De M. MITAULT, étudiant :

GRANETTI, *Vita della B. Caterina di Bologna*.

G. LANGLOIS, *le Clergé, les Catholiques et la Guerre*.

*Vie du R. P. Louis Saint-Cyr, de la Compagnie de Jésus*.

De M. le chanoine CHARTIER, vice-recteur de Montréal :

*Atlas of Canada*; Département of Interior; prepared under the direction of J.-E. CHALIFOUR, chief geographer, 1915, 1 in-plano.

De M. DE GAILHARD-BANCEL :

Chambre des Députés, session ordin. 1920 ; *rapports*.  
[Politique étrangère ; *publications diverses*.]

De l'auteur :

LANGLOIS (Marcel), *La Bibliothèque pour tous : ce qui a été fait, ce qu'on pourrait faire*, 1920, 1 br. in-8°, 27 p.

De M. l'abbé ROUZIÈS :

COSTAGGINI (G. Antonelli), *Vita di santa Giovanna d'Arc* ; 1920, 1 in-8°.

De M. le chanoine GAUDEAU :

Collection « *Guerre et Doctrine* », nos 20 à 22, 1920, 3 br. in-8°.

De M. l'abbé BOUCHEZ :

BOUCHEZ (l'abbé Emile), *le Clergé du Pays Rémois pendant la Révolution et la suppression de l'Archevêché de Reims (1789-1821)* ; 1913, 1 in-8°.

Du R. P. MARIE-JOSEPH DU SACRÉ-CŒUR, carme :

CHARTIER (J.-B.), *Bibliographie liturgique de l'ordre du Mont-Carmel*.

De M. Emmanuel DE MARTONNE :

*Comité d'études : Travaux* ;

I, suppl., FALEX, *Question de la Queich et question du Schambourg au XVIII<sup>e</sup> siècle* ; 1919 ;

JOURDY, *Potasse d'Alsace* ; 1919 ;

II, *Questions européennes ; avec atlas*, par DE MARTONNE ; 1920 ;

*Section géologique, Enquête sur les richesses minérales du Nord-Est de la France et des régions voisines ; atlas* par EM. DE MARGERIE ; introduction par le général JOURDY ; 1918-1919 ;

*Minerai de fer de Lorraine*, par CAYEUX ; 1919.

De M. TOMITCH :

ADRIATICUS, *La question adriatique ; recueil de documents officiels* ; 1920, 1 in-8°.

De M. le Dr EHRLICH :

10 br. relatives à la Yougo-Slavie.

De M. DE MOROGUES :

BICOT DE MOROGUES, *Du système fiduciaire ; Du libre-échange et du protectionnisme*, 2 br. in-8°.

De M. MARTINEAU :

MARTINEAU, *Dupleix et l'Inde française*, 1920, 1 in-8°.

De M. VIVIER :

VIVIER (P.), *Montaigne, auteur scientifique* ; 1920, 1 br. in-8°.

De M<sup>me</sup> LOLY DE LA VILLEHERVÉ :

LA VILLEHERVÉ (Bertrande), *François-Thomas de Buculard d'Arnaud : son théâtre et théories dramatiques* ; avec préface par M<sup>me</sup> LOLY DE LA VILLEHERVÉ ; 1920, 1 in-8°.

De M<sup>me</sup> et M. Michel RAGUENET DE SAINT-ALBIN :

15 in-8° (*littérature et histoire*).

D'un ANCIEN ELÈVE :

9 in-12 (*littérature moderne*).

De M<sup>me</sup> REVILLOUT :

REVILLOUT (E.), *Contrats égyptiens, archaïques, démotiques, araméens*, 1911-1912, fasc. 1 à 4, 4 in-8°; — *Syllabaire démotique*, fasc. 1, 5, 2 in-4°; — *Quelques textes traduits à mes cours*, 1913, 1<sup>re</sup> série, 1 in-4°; — *Le Koufi, dialogues philosophiques, traduits*, 1 in-4°; — *Appendice sur le droit de la Chaldée au 23<sup>e</sup> et au 6<sup>e</sup> siècles avant notre ère : actes de Warka, actes de Babylone*, pp. 275-531, 1 in-8°; — *L'Evangile des douze apôtres*, 1903, 1 br. in-8°; — *Les dépôts et les confitements en droit égyptien et en droit babylonien ; Notice sur un nouveau contrat daté d'Hammourabi*; 2 br. in-8; — *Musée du Louvre, catalogue de la sculpture égyptienne*, 1 br. in-8°; — *Le tableau de la Ligue dans ses rapports avec la Satyre Ménippée*, 1913, 1 br. in-8°.

De M<sup>me</sup> DIEULAFOY :

40 tirés à part des articles de M. Marcel DIEULAFOY et de M<sup>me</sup> Jane DIEULAFOY; — DIEULAFOY (M<sup>me</sup> Jane), *a Suse, journal des fouilles (1884-1886)*; 1888, 1 in-fo.

Du R. P. GEMELLI O. F. M. et de la SOCIETA EDITRICE « VITA E PENSIERO » (Milan) :

GEMELLI (Ag.), *Le Dottrine moderne della delinquenza, critica delle dottrine criminali positive*; 1920, 1 in-12; — GRABMANN, S. Tommaso d'Aquino; 1920, 1 in-12; — GEMELLI (Ag.), *Religione et scienza*; 1920, 1 in-12; — OLIGIATI (Fr.), *Carlo Marx, con prefazione* de Ag. GEMELLI; 1920, 1 in-12; — MAIocchi (R.), *Galileo e la sua condanna*, 1919, 1 in-12; — CHIORCHETTI (Em.), *La filosofia di Benedetto Croce*; 1920, 1 in-12; — SCALIA (C.), *Il materialismo storico e il socialismo, con prefaz.* Card. P. MAFFI, 1920, 1 in-12.

De M. LAVERGNE :

LAVERGNE (Georges-Claudius), *Archives des Corporations des Arts et Métiers*, documents collationnés et réimprimés [1776], 1879-1881, 4 fasc. in-8° (fasc. 1 et 2 Hollande).

De M<sup>me</sup> DUSART :

DEVILLE (A.), *La Botanique de J.-J. Rousseau*, 1823 (2<sup>e</sup> éd.), 1 in-12.

De M. PAUTONNIER, chanoine titulaire :

environ 150 ouvrages (*littérature, histoire, apoloétique*).

Reçu en Septembre 1920 :

De M. le Commandant DE SAINT-VINCENT : 40 fr.

De M<sup>lle</sup> COSQUIN (Vitry-le-François) :

COSQUIN (Emmanuel), *Contes populaires de Lorraine*, ouvrage couronné par l'Académie française [1886 et s.], 2 in-8°; — et 16 tirés à part de ses publications relatives au folk-lore.

PARIS (Gaston), *La Poésie du Moyen-Age ; Poèmes et Légendes du Moyen-Age ; La littérature française au Moyen-Age ; Poètes et Prosateurs du Moyen-Age ; Petit Poucet et Grande Ourse ; Mélanges linguistiques* Gaston Paris (Société Amicale Gaston Paris), fasc. 2 à 6 ; 22 tirés à part de ses publications relatives au Moyen-Age.

400 brochures diverses relatives au folk-lore.

même temps que de la plus noble profondeur, d'une qualité d'accent tout à fait rare et essentiellement personnelle. Il y a là de la psychologie et plus que de la psychologie. L'auteur ne nous convie pas à de vaines joutes d'analyse ; il nous fait réellement assister au débat poignant des âmes.

Ce sont là de fiers et nobles dons.

Nous nous permettrons de relever deux défauts : dans certains endroits, une obscurité de style, un hermétisme qui sont un tribut de jeunesse et cesseront avec l'âge, et puis quelque chose d'un peu plus grave : une certaine ostentation de jeunesse, qui a parfois quelque chose de provocant. C'est un défaut assez commun aujourd'hui. Beaucoup de jeunes auteurs se font les thuriféraires hiératiques de leur propre adolescence, et semblent assez tentés d'éloigner comme indignes les spectateurs de cette procession.

La jeunesse — comme d'autres dons, et il en est peu de plus magnifiques — n'est tout à fait belle, au sens d'entraînante toute-puissance du mot, que quand elle s'ignore.

Ces défauts — qui ne lui sont pas particuliers — mis à part, M. de Montherlant a devant lui un bel avenir littéraire. Qu'il en fasse un apostolat chrétien, et la moisson sera digne des prémices.

**Docteur Joseph Hanus.** — *Úvod do srovnávací vědy náboženské* [Introduction à l'Histoire comparée des Religions]. Prague, 1920, 1 in-8°.

Ce livre, français par l'esprit, a été composé pendant le séjour que fit l'auteur à l'Institut catholique de Paris. Dans l'introduction, il indique l'état de cette science avant le XIX<sup>e</sup> siècle ; avec l'ouvrage proprement dit, commence l'exposé des différentes définitions et méthodes, et s'achève la critique des théories ; en appendice, une étude sur l'ethnologie préhistorique et la révélation primitive. — M. le docteur Hanus conclut naturellement en faveur de la théorie historique et ethnologique ; il n'omet aucun des principaux représentants des théories et ne manque d'analyser aucune de leurs œuvres essentielles,

M. LANGLOIS.

**Almanach catholique français pour 1921.** — Préface de Mgr BAUDRILLART, de l'Académie française. Publication du Comité catholique de Propagande française à l'étranger. — 1 vol. de 400 p. Paris, Bloud et Gay. Prix net : 6 fr. 50.

« Votre Almanach, c'est un manuel dont nous ne saurions désormais nous passer ; il est l'auxiliaire de notre action, à nous prêtres, à nous hommes d'œuvres. » Mgr Baudrillart, dans sa préface à l'*Almanach catholique français pour 1921*, résume ainsi les nombreuses lettres qu'il a reçues après la publication de l'édition précédente, dont près de 40.000 exemplaires ont été vendus. Ce magnifique succès sera dépassé cette année. On saura gré aux éditeurs, MM. Bloud et Gay, 3, rue Garancière, Paris-VI<sup>e</sup>, d'avoir su donner, en un seul volume de 400 pages, pour la modique somme de 6 fr. 50 (franco 7 fr.), une telle quantité de renseignements, de chroniques, de variétés, d'illustrations... Lire notamment les chapitres consacrés aux cathédrales de France (photographies et notices), aux églises et paroisses parisiennes (notices et plans), au trésor artistique et religieux de la France, à l'enquête sur la reconstitution nationale et les catholiques.

---

Le Gérant : CH. BAULÈS.

---

SEMUR. — IMPRIMERIE GÉNÉRALE.



SECTION  
DES  
**SCIENCES ÉCONOMIQUES ET COMMERCIALES**  
DE  
FACULTÉS DE DROIT & DES SCIENCES  
DE  
L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS

74, RUE DE VAUGIRARD

*S'y adresser pour tous renseignements.*

Deux années d'études, délivrance d'un diplôme. Législation civile, commerciale, industrielle, fiscale; économie politique et sociale; opérations de banque et de bourse; assurances; mathématiques financières, comptabilité; langues étrangères; études des marchandises et des matières premières; géographie économique.

---

CHEMIN DE FER DE PARIS A ORLÉANS

**Nouvelles facilités pour la livraison à domicile des bagages  
dans Paris**

Les voyageurs désireux de faire livrer leurs bagages à domicile dans Paris sont invités, dans leur intérêt et en vue de faciliter la remise rapide des dits bagages, à le faire connaître dès la gare de départ.

A l'arrivée, ils présentent leur bulletin à un bureau spécial installé dans la salle des bagages des gares du Quai-d'Orsay ou d'Austerlitz, en remettant leur commande de livraison et, le cas échéant, leurs clefs s'ils ne veulent point assister eux-mêmes à la visite de l'octroi.

Ils peuvent ainsi gagner ensuite leur domicile débarrassés de tout souci.

Pour plus amples renseignements et notamment pour les tarifs, consulter les prospectus spéciaux et les affiches apposées dans les gares.

**Relations avec l'Amérique du Sud via Bordeaux**

La Compagnie du Chemin de fer d'Orléans a l'honneur d'informer le public que, sur présentation d'un billet de passage des Compagnies *Sud-Atlantique* ou *Chargeurs-Réunis*, conjointement avec un billet de chemin de fer pour Bordeaux, les bagages sont enregistrés directement à Paris-Quai d'Orsay pour la destination définitive, après visite par la douane.

L'enregistrement est fait à Paris-Quai d'Orsay la veille du jour fixé pour le départ des paquebots de Bordeaux. Des dispositions spéciales sont, en outre, prévues pour amener les voyageurs, sans changer de voiture, jusqu'au quai d'embarquement.

Dans le sens du retour, les bagages à destination de Paris peuvent être enregistrés directement à bord du paquebot, avant son arrivée à Bordeaux. La visite de ces bagages par la douane n'a lieu qu'à la gare de Paris-Quai d'Orsay, et tout est fait pour faciliter aux voyageurs le plus possible, comme à l'aller, la traversée de Bordeaux.

## CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MEDITERRANÉE

**L'Agenda P.-L.-M. 1921**, qui vient de paraître, contient, outre une suite de « Pages choisies », un « Carnet des mois », accompagné de hors-texte en couleurs, un « Calendrier du Touriste », des cartes, des « topos » d'excursions, etc... Ce volume, tiré en deux tons, orné de plus de 350 illustrations, est en vente, au prix de 7 fr., à l'Agence P.-L.-M., 88, rue Saint-Lazare, Paris; dans les bureaux de ville, gares et bibliothèques des gares de la Compagnie; dans les agences de voyages et aux rayons de papeterie des Grands Magasins. Il est envoyé aussi franco à domicile, contre mandat de 9 fr. sur demande adressée au Service de la Publicité de la Compagnie P.-L.-M., 20, boulevard Diderot, à Paris-12<sup>e</sup>.

### Sports d'hiver à Chamonix

Pour favoriser les sports d'hiver à Chamonix, la Compagnie P.-L.-M. établira, du 20 décembre 1920 au 28 février 1921 inclus, entre Paris et Saint-Gervais-les-Bains Le Fayet, une relation directe par voiture, comportant des places de lits-salon 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> classes. Cette voiture sera en correspondance immédiate à Saint-Gervais avec les trains de la ligne électrique de et pour Chamonix.

Départ de Paris, 21 h. 05. Arrivée à Chamonix, 12 h. 54.

Départ de Chamouix, 17 h. 15. Arrivée à Paris, 9 h. 41.

### Sports d'hiver à Chamonix et au Mont-Revard (Aix-les-Bains)

Billets spéciaux d'aller et retour :

La Compagnie P.-L.-M. délivre, depuis le 10 décembre, à la gare de Paris et dans ses principales gares, des billets spéciaux d'aller et retour pour Aix-les-Bains et Chamonix, valables 15 jours et pouvant être prolongés par deux fois de 5 jours, avec faculté d'arrêt à Aix-les-Bains pour les voyageurs allant à Chamonix.

Depuis le 10 décembre 1920, relations entre Paris, Aix-les-Bains et Chamonix (voitures directes 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup>, lits-salons, jusqu'à Saint-Gervais).

Aller : Départ de Paris, 21 h. 05; arrivée à Aix-les-Bains, 7 h. 35; arrivée à Chamonix, 14 h. 42.

Retour : Départ de Chamonix, 15 h.; départ d'Aix-les-Bains, 22 h. 17; arrivée à Paris, 9 h. 40.

Du 20 décembre au 28 février, la Compagnie mettra en marche un train express (1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup>) entre Aix-les-Bains et Saint-Gervais-le-Fayet, qui permettra d'arriver à Chamonix à 12 h. 44 et d'en repartir à 17 h. 15.

Le Chemin de fer du Revard et l'Hôtel du Revard sont ouverts du 15 décembre au 15 mars.

Départ d'Aix-les-Bains, 8 h. 25; départ du Mont-Revard, 16 h. 45. — Durée du trajet : 1 h. 15 à la montée, 1 h. 05 à la descente.

Train supplémentaire les dimanches et fêtes, samedis et veilles de fêtes, partant à 11 h. d'Aix-les-Bains.

Service automobile de la gare P.-L.-M. à la gare du Revard.

Pour tous renseignements, s'adresser :

A l'Agence P.-L.-M., 88, rue Saint-Lazare, à Paris, aux bureaux de renseignements des gares P.-L.-M., aux Syndicats d'Initiative de Chamonix et d'Aix-les-Bains, à la Compagnie du Revard à Aix-les-Bains.

**BULLETIN**  
**DE**  
**L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS**

LE

**BULLETIN DE L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS**

paraît le 25 de chaque mois, sauf en août  
et en septembre.

Chaque numéro contient de 24 à 32 pages. Il renferme, outre les informations officielles de l'Institut catholique, des analyses des Cours publics, la chronique de la guerre et la chronique des Facultés libres, des Etudiants, des Anciens Élèves.

*(Il sera rendu compte des ouvrages composés par les Professeurs et anciens élèves de l'Institut catholique.)*

---

LE PRIX D'ABONNEMENT EST AINSI FIXÉ :

Paris et Départements, 6 francs. — Étranger, 7 fr. 50.  
On peut acheter au numéro. Prix : 0 fr. 75.

---

*Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé à M. PRUNEL, Vice-Recteur, Directeur du Bulletin, et tout ce qui concerne l'administration à M. F. LEMAÎTRE, secrétaire général de l'Institut catholique, 74, rue de Vaugirard.*

---

# BULLETIN

DE

## L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS

---

### LA FÊTE DE SAINT THOMAS D'AQUIN

A l'Institut Catholique.

---

Cette fête s'est déroulée dans son cadre traditionnel. Elle était présidée par M. l'abbé Polack, curé de Notre-Dame des Champs.

A 9 heures, grand'messe solennelle dans la chapelle des Carmes. M. Polack officie, S. G. Mgr Foucault, évêque de Saint-Dié, tient chapelle pontificale. M. le Supérieur général de Saint Sulpice, M. le Supérieur des Carmes, MM. les doyens des Facultés canoniques et les professeurs sont présents. Une très belle assistance, formée par les deux séminaires de Saint-Sulpice et des Carmes, emplit la nef de l'église. Les chants sont exécutés dans le plus pur grégorien sous l'habile direction de M. Chéné, directeur au Séminaire des Carmes. Le *Credo* de Dumont chanté par toute l'assistance que soutiennent les grandes orgues est du plus grand effet.

A l'Evangile, le R. P. de Grandmaison paraît dans la chaire. L'auditoire très attentif comprend dès les premiers mots que l'orateur va donner de l'œuvre de saint Thomas une étude très positive et du plus haut intérêt. Nos lecteurs en jugeront eux-mêmes en lisant ces pages magistrales ; il était difficile de mieux situer et de mieux caractériser l'œuvre du grand Docteur dans son double travail d'apologiste et de constructeur ou architecte. Le meilleur éloge que l'on puisse faire de ce discours est que tous les auditeurs avaient beaucoup appris.

#### Discours du R. P. de Grandmaison.

##### SAINT THOMAS APOLOGISTE ET CONSTRUCTEUR

Par son immensité, l'œuvre de saint Thomas d'Aquin met dans un cruel embarras celui qui entreprend de la louer. « Quand les princes bâtissent, dit un vieux dicton, dont la justesse excusera peut-être la trivialité, les charretiers ont à faire ! » Restreignons-nous donc à deux détails, et essayons de dire, encore que bien superficiellement, ce que fut Thomas comme *apologiste* et comme *constructeur*.

Mais avant de marquer les positions adoptées, en face de l'ennemi, par le champion de la vérité catholique, il ne sera pas inutile de rappeler brièvement

à quelles erreurs, à quel conflit d'opinions et de problèmes, se heurtait le jeune étudiant qui portait, en 1245, à l'Université de Paris, sa robe blanche, si chèrement achetée, de Frère Prêcheur. Replacée ainsi dans son cadre naturel et vivant, l'apologétique de saint Thomas nous apparaîtra plus réelle, et peut-être recueillerons-nous, à cette école, quelques leçons pour les luttes d'aujourd'hui.

I

L'état de la chrétienté, en 1245, ne répondait pas à l'image de domination sereine qu'un souvenir un peu simpliste projetterait sur l'apogée de ce glorieux XIII<sup>e</sup> siècle. Montant d'Italie à Paris, Thomas dut s'arrêter quelques jours à Lyon. C'est là que, de toutes les parties du monde chrétien, les yeux sont alors fixés. Innocent IV vient d'y ouvrir le XIII<sup>e</sup> Concile œcuménique. Dès la première session, en présence de près de deux cents évêques, de l'empereur latin de Constantinople, Baudouin, des plénipotentiaires de Frédéric II de Germanie et de Louis IX de France, le Pape s'est longuement étendu sur ce qu'il appelle les cinq plaies de l'Eglise du Christ, c'est à savoir : les désordres des clercs ; la reprise, hélas ! durable de Jérusalem par les Sarrazins ; les succès remportés sur l'Empire latin d'Orient par les Grecs schismatiques dont l'empereur Vatazès tenait déjà les approches de Byzance ; l'invasion des Tartares en Hongrie ; enfin la rébellion ouverte de l'empereur Frédéric II, sa guerre acharnée contre les Etats de l'Eglise et leur chef. Sombre état de choses, auquel les Pères du Concile, et leurs aides au temporel, vont s'efforcer de porter remède. La réforme du clergé est, une fois de plus, décrétée ; saint Louis, se croisant, tentera une puissante diversion en Egypte ; l'union avec l'Eglise grecque semble devoir rendre bientôt inutile le maintien de l'Empire latin d'Orient. Enfin, malgré les fuyantes déclarations du plénipotentiaire impérial Thaddée de Suesse, malgré l'entremise du pacifique et politique roi de France, Frédéric II de Hohenstaufen est encore une fois, et solennellement, excommunié, anathématisé, déposé, privé de tous ses droits et prérogatives ; et ses sujets, déliés du serment de fidélité, sont invités à donner un nouveau chef au Saint Empire. Au prononcé de cette sentence, exprimant à sa façon les maux qu'il en appréhendait, Thaddée de Suesse se frappait la poitrine en criant : « *Dies ista, dies iræ, calamitatis et miseræ !* » (1).

C'est durant ces graves débats, qu'il ne pouvait ignorer, l'empereur Frédéric étant son cousin, et, à cette heure, le patron de ses frères aînés, que Thomas d'Aquin quitta Lyon pour se rendre à Paris. Le contraste dut lui paraître grand : sous le gouvernement de saint Louis, Paris passait, à cette époque, depuis le pillage ruineux de Byzance, pour être la plus belle, riche et instruite cité qui fût au monde. Si Notre-Dame était achevée depuis quarante ans, Pierre et Eude de Montreuil faisaient, à cette jeune reine, une gracieuse ceinture de chefs-d'œuvres. La Sainte-Chapelle s'élevait. Mais laissons parler un témoin, dont la naïve grandiloquence, n'est pas sans charme : « *Sum quidem*, écrivait Guy de Bazoches à un « alter ego », *sum quidem Parisius, in urbe regali, que non solum dulciflua naturalium dotum retinet oblectatione presentes, sed etiam remotos allicit, invitat absentes... Sedet in gremio vallis deliciose, quam montium* (il s'agit de Montmartre et de Montrouge) *coronat ambitus, quos Ceres et Bacchus studiis ortantibus ornant. Secana inter agmina fluviorum non humilis... caput, cor, medullam totius urbis duobus circumplectens brachiis, insulam facit. Suburbia*

(1) Hefele : *Histoire des Conciles*, Trad. H. Leclercq, tome V, 2<sup>e</sup> partie, p. 1679.

*duo dextra levaque porrigantur, quorum minus precellens invidiosis urbibus invdiam facit. Ab utroque suburbio duo lapidei pontes in insulam protenduntur... Pons ille qui Magnus dicitur, densus, dives, emax, fervet, suspirat, abundat, navigiis, opibus, mercibus innumeris... Ecce parem non habet iste locus. Pons autem Parvus aut pretereuntibus, aut spatiantibus, aut disputantibus logicis dedicatus est ! »* Mais que dire de l'île Notre-Dame ? — « *In hac insula regale sibi solium ab antiquo filosofia collocavit, quæ sola solo comite contenta studio, perhennem lucis et immortalitatis possidens arcem, victorioso pede calcat mundi jam senescentis aridum florem. In hac insula perpetuam sibi mansionem septem pepigere sorores, artes videlicet liberales, et intonante nobilioris eloquentiæ thuba decreta leguntur et leges. Hic fons doctrinæ salutaris exuberat, et quasi tres rivos ex se limpidissimos ad prata mentium irriganda producens, dividit tripliciter intellectum sacre pagine spiritalem in historicum, allegoricum et moralem (1).* » Pour concréter un peu la description de l'exubérant rhétoricien, ajoutons qu'en 1245 Frère Alexandre (de Halès) n'avait plus qu'une année à vivre ; mais, à côté du grand docteur anglais, une pléiade de maîtres illustres continuait d'attirer l'élite de la jeunesse studieuse. A Paris, disait-on par manière de proverbe, il y a plus d'étudiants que d'habitants.

Certes, l'unité des esprits était alors mieux faite dans la chrétienté que l'unité politique, et sur le terrain des doctrines saint Thomas n'eut pas à déplorer de défaites égales à celles qu'infligeaient alors à la bonne cause le Sarrazin en Orient et Frédéric en Italie. Une phalange de docteurs s'était levée sur les traces de saint Bernard pour capter les méthodes et réfuter les opinions de l'école turbulente d'Abélard, tandis qu'une série presque ininterrompue de synodes, aidés du bras séculier, éclairés par les inquisiteurs, dont les frères en religion de saint Thomas fournissaient, depuis une quinzaine d'années, tous les cadres, avait déjà porté de rudes coups aux hérétiques du Midi. Rien n'était fait pourtant, et d'inquiétants courants d'opinion se dessinaient de toutes parts dans la société troublée sur laquelle nous venons de jeter un regard. Les schismatiques parlaient d'autant plus haut qu'ils voyaient les succès de leurs princes prêts à leur rendre Byzance. Les sectes albigeoises et cathares, dont les racines n'avaient pu être extirpées par la Croisade, suivie des mesures réglées de l'Inquisition, reparaissaient sous le couvert des agitations politiques. Pour prendre un seul exemple, et hors de France, le diocèse de Passau accusait, à cette époque, 41 centres de réunions hérétiques (2).

Le danger pourtant n'était pas là pour la théologie catholique : les arguties des Byzantins couvraient des raisons d'ordre temporel, et le chaos de rêveries mystiques où revivaient, en bien étrange compagnie, quelques-unes des conceptions manichéennes, était surtout pour séduire les simples, dégoûtés de l'orthodoxie par la vue des désordres des clercs. Ambition politique, ou illuminisme : il fallait faire face, et saint Thomas n'y manqua pas ; mais il reconnut que la lutte véritable était engagée sur un autre terrain, provoquée par d'autres influences.

Deux grands courants scientifiques, enrichis par les apports de l'Ecole nestorienne d'Edesse et des savants byzantins, refluaient alors sur l'Europe chré-

(1) Lettre de Guy de Bazoches dans *Chartularium Universitatis Parisiensis*, ed. H. Denifle et E. Chatelain, I, p. 55-56. — Je suis l'orthographe des éditeurs. Il va sans dire que cette accumulation énorme d'étudiants venus des quatre vents donnait lieu à d'incessants désordres, dont les chroniqueurs du temps se sont tous fait l'écho.

(2) Karl Werner : *Der heilige Thomas von Aquino*, I, p. 636, note.

tiennne par les deux extrémités de l'immense empire musulman. Aux deux cornes du Croissant, l'Espagne et l'Orient, existait, surtout depuis les Croisades, un contact permanent, suivi d'une compénétration d'abord lente, bientôt plus rapide, d'idées et de notions diverses. Des docteurs arabes et juifs s'efforçaient de faire triompher directement leur cause ; depuis un siècle, le Coran était traduit, et la controverse judéo-talmudique avait paru assez redoutable pour provoquer des mesures ecclésiastiques sévères. Les écrits pour ou contre ne se comptaient déjà plus ; les conférences contradictoires étaient incessantes. En vain Grégoire IX avait-il condamné au feu les livres talmudiques, en vain plusieurs charretées de ces livres avaient-elles été, en 1239, brûlées publiquement à Paris, l'Université se voyait forcée, moins de dix ans après, de renouveler la même condamnation, en l'étendant aux livres cabalistiques issus du Talmud. Et, en 1250, saint Thomas put assister encore au colloque célèbre, où, par devant la reine Marguerite de Provence, des rabbins se mesurèrent avec les docteurs catholiques.

Mais un fait bien plus grave était l'invasion triomphante, dans l'Ecole, de l'Aristotélisme, sous la forme et avec l'interprétation que lui avaient données les commentateurs arabes et juifs. En dépit de la suspicion où beaucoup de Pères avaient tenu les doctrines péripatéticiennes, malgré les condamnations répétées qui avaient frappé, au début du siècle, les ouvrages du Stagirite, le mouvement qui portait vers ces doctrines et ces ouvrages n'avait pu être enrayé. Dès 1229, les Maîtres Toulousains faisaient valoir, pour attirer les étudiants, avant même la sûreté de leur ville, le bon marché de la vie et la courtoisie des habitants, les raisons suivantes : « *Vobis magistri Tholose legentes tribulos plebee ruditalis et spinas aspere sterilitatis ceteraque removerunt obstacula. Hic enim... logici liberalibus in artibus tyrones Aristotelis eruderunt* (sic). *Libros naturales (Aristotelis scilicet) qui fuerunt Parisius prohibiti, poterunt illic audire qui volunt naturæ sinum medullitus perscrutari* (1). Et vers le même temps, Geoffroy de Saint-Victor pouvait déclarer, en vers barbares, dans sa « *Fontaine de Philosophie* » :

*Omnis hinc excluditur, omnis est abjectus  
Qui non Aristotelis venit armis tectus* (2).

Or l'Aristote qui fermait ainsi l'entrée du tournoi scolastique à ceux qui refusaient d'arborer ses couleurs, n'était nullement encore l'*Aristoteles Christo militans* auquel S. Thomas nous a, plus que tout autre, habitués. C'était, avec ses lacunes, avec ses erreurs, avec ses antinomies, le disciple païen de Platon, dans le système duquel n'avaient trouvé place, ni la création, ni la Providence ; c'était l'auteur de la *Politique* dont s'inspireront, un siècle plus tard, Marsile de Padoue et les autres légistes ; c'était enfin l'Aristote commenté par Avicenne et surtout par Averroès, dans un sens qui, attribuant à l'humanité prise d'ensemble, l'unique âme raisonnable, ne laissait à chaque homme qu'une âme sensitive, corruptible et mortelle. Cet Aristote-là conservait à l'Université même de Paris, du temps de S. Thomas, de nombreux fidèles, et mis en face des dogmes de foi contredits par leurs doctrines, ces docteurs en appelaient à la fameuse, à la néfaste distinction des deux vérités, déclarant vraie en philosophie une proposition que la théologie les forçait à qualifier de fausse. On a fait longtemps d'Averroès l'initiateur de cette déplorable méthode, dont relèvent certaines distinctions plus subtiles énoncées naguère... Il y a

(1) *Chartularium Universitatis Parisiensis*, éd. Denifle, I, p. 130-131.

(2) Gaufridus de S. Victore : *Fons Philosophiæ*, éd. Charma, p. 35.



quelques années, un arabisant espagnol, M. Asin Palacios, a soutenu, en s'appuyant sur les textes même du Commentateur, que ses idées touchant les rapports de la foi et de la raison étaient en accord avec celles de S. Thomas (1). Averroès aurait seulement fait appel pour concilier, d'une façon telle quelle, son aristotélisme intégriste avec le Coran, à la théorie du sens allégorique, et non à celle des deux vérités. Quoi qu'il en soit de cette affirmation, deux points sont absolument hors de doute : le premier est que les péripatéticiens intransigeants qui faillirent faire dévier la Scolastique dans le sens rationaliste, se réclamaient d'Averroès (1), jusqu'à rendre ses gloses aussi obligatoires que les textes mêmes du Philosophe. Aussi sont-ils traités d'averroïstes dans les nombreux écrits dirigés contre eux par les théologiens orthodoxes. Le second est que ces mêmes docteurs ne se contentèrent pas de l'explication allégorique des Ecritures, mais firent positivement appel à l'hypothèse fatale des vérités contradictoires. Là-dessus les textes abondent : *Adhuc autem gravius est quod postmodo dicit*, déclare S. Thomas à la fin de son opuscule de *unitate intellectus contra Averroistas : per rationem concludo de necessitate, quod intellectus est unus numero ; firmiter tamen teneo oppositum per fidem* (2). Et peu d'années après, le principal considérant de la condamnation, par Etienne Tempier, de 218 opinions de Siger de Brabant et de Boèce de Dacie, chefs à Paris de la faction averroïste, est le suivant : *Ne autem quod sic innuunt, asserere videantur, responsiones ita palliant, quod, dum capiunt vitare Scillam, incidunt in Caripdim. Dicunt enim ea esse vera secundum philosophiam, sed non secundum fidem catholicam, quasi sint duæ contrariæ veritates, et quasi contra veritatem sacræ scripturæ sit veritas in dictis gentilium dampnatorum* (3).

On a montré naguère, et la publication des pièces du Chartulaire de l'Université de Paris en fait foi, que ces docteurs, dits averroïstes, ont été les adversaires principaux de S. Thomas. Déjà son biographe et ancien élève, Guillaume de Thoco met formellement l'averroïsme au premier rang des erreurs qu'il réfuta (4). De son côté, Roger Bacon soutient que, de son temps, à Oxford, l'enseignement d'Avicenne et d'Averroès était devenu quasi traditionnel. Ce qui est sûr, c'est que Richard de Kilwardby, Dominicain, prédécesseur du Mineur John Peckham sur le siège de Canterbury, fit condamner dans un synode tenu à Oxford en 1277, ces dangereuses doctrines ; tandis qu'elles étaient l'objet de trois censures solennelles à Paris, et y causaient des troubles et une division tels que la fortune de l'Université faillit y sombrer. Ainsi s'introduisait dans l'Eglise même, sous le patronage alors si puissant d'Aristote, et avec les commentaires d'Averroès, soutenu par des docteurs qui se croyaient, et prétendaient rester, catholiques, tout un monde d'erreurs pernicieuses.

## II

De ces erreurs, comme de celles signalées plus haut, Thomas dut se faire assez vite une idée générale. Non sans doute qu'il ait, dès le début de sa carrière, et parmi les conflits d'opinions qui l'entouraient, étudié dans le

(1) M. Asin : *El Averroismo teológico de S. Thomas de Aquino*, Saragosse, 1904. — Il y a eu, en 1906, une réplique du P. Getino, O. P. ; voir *Revue d'Histoire Ecclesiastique*, Louvain, 1906, p. 725.

(2) P. Mandonnet : *Siger de Brabant et l'Averroïsme latin au XIII<sup>e</sup> siècle* ; M. de Wulf : *Histoire de la Philosophie médiévale*, Louvain, 1900, p. 321 sqq.

(3) S. Thomas : *Opuscul XV, ad finem*. — Je suis, pour la numération des opuscules, l'édition de Parme, Fiaccadori, 1868 sq.

(4) *Chartularium Univ. Paris.*, ed. Denifle, I, p. 543.

détail et distribué en classes bien nettes les erreurs à combattre. Mais notre étudiant y pensa souvent et se traça sûrement un plan de campagne. Nous aimerions à savoir par lui-même ce qu'il roulait dans son esprit, quand le Bœuf muet de Sicile promenait sa vaste carrure et ses projets silencieux dans le cloître de Cologne ou sur les pentes bruyantes de la colline Sainte Geneviève. Aperçut-il, dans cette anticipation confiante, que l'humilité n'enlève pas toujours au génie, son œuvre de demain résistant aux attaques des mal-pensants de tous les âges ? La vit-il, par une de ces allégories chères à ses contemporains, sous la figure d'une ville forte, bâtie sur les hauts, abritant derrière ses murs les champions de l'Eglise orthodoxe, et cachant dans son enceinte massive, avec les sveltes flèches dardées vers le ciel, éperdument, par les théologiens mystiques, les vastes ensembles doctrinaux patiemment édifiés par ses commentateurs ? Devina-t-il sur une terrasse, loin des murailles moroses, le parterre où Dante ferait éclore la fleur de son divin poème ? Ah ! si cette vision traversa ses rêves, il dut sourire de ces espoirs démesurés, et Frère Thomas se promit d'enrichir du moins son néant des trésors dogmatiques pris au grand Augustin ou à l'Aréopagite Denys... Mais si ce tableau se présenta même aux yeux de notre docteur, nous l'ignorons toujours. Ses ouvrages sont avariés de confidences personnelles. Celui où nous trouverons du moins sa pensée sur la vocation d'un apologiste, est l'opuscule dans lequel il entreprit la défense des réguliers contre Guillaume de Saint-Amour, qui les voulait réduire aux travaux manuels. Thomas y revendique avec émotion le droit des Ordres mendiants aux travaux de l'esprit, et les présente à plusieurs reprises comme des milices spirituelles, des compagnies d'élite destinées à combattre par les armes de la science et de la sagesse, les ennemis de l'Eglise. Reste à voir comment il comprit cette tâche.

Il est bien des façons, en effet, de guerroyer contre l'erreur, à commencer par la réfutation *ex professo*, la polémique directe. De cette méthode, Thomas trouvait, dans son Ordre même, d'illustres tenants. Les statuts des chapitres généraux qui prescrivaient l'application d'un nombre déterminé de Frères à l'étude des langues orientales, avaient préparé d'excellents controversistes qui entreprenaient directement les rabbins et les docteurs musulmans. Le plus célèbre, Raymond Martini, divisait son *Pugio Fidei* en autant de livres qu'il avait d'adversaires à combattre : incrédules, talmudistes, Sarrazins. En dépit de ces exemples, et sauf exception, ce ne fut pas ce genre d'apologie qu'essaya S. Thomas : ni sa trempe d'esprit, ni son caractère ne s'y prêtaient ; et dans ses œuvres même qui — telle la *Somma contra gentiles* — semblent directement polémiques, la controverse cède la première place à l'exposition de la foi. Guillaume de Thoco a très bien marqué ce caractère positif et irénique de l'ouvrage : « *Scriptis etiam librum, qui intitulatur contra gentiles, stylo disertum, et rationum novitate et subtilitate profundum... Per quod manifeste ostendit aliis gentibus fidei non subjectis, quanta sit veritas fidei christianæ : quæ si rationem humanam transgreditur, rationibus tamen naturalibus, si pro sua altitudine non probatur, verisimiliter suadetur, ut ipsi infideles ex hac scriptura fidei habeant auditum, et dictæ scripturæ habere non renuant intellectum* » (1)...

Nous tenons ici le secret de la méthode apologétique de notre saint. Reconnaître la part de vérité qui fait la force d'un système hétérodoxe, l'isoler soi-

(1) Guillaume de Thoco, dans *Acta Sanctorum Martii*, tome I, p. 666.

gneusement des opinions erronées qui l'encadrent, proposer avec calme une série d'arguments fondés en raison et conclure d'un mot, c'est l'invariable procédé de saint Thomas. Soit le mahométisme par exemple, contre lequel une grande partie de la Somme philosophique est dirigée. Allons-nous avoir un catalogue complet des erreurs qu'il implique, suivi de leur réfutation directe? Point; notre docteur se contente de faire l'apologie rationnelle de la foi chrétienne, en insistant sur les doctrines attaquées par les Arabes: le mahométisme, qui y contredit, se trouve ainsi rejeté hors de la raison, remplacé et donc, mais *par accident*, renversé. Une seule fois, l'ennemi est abordé de front; une seule page, mais admirable, consacrée à ce coup droit. « Chaque mot, — aurait dit Saint-Simon — y est législatif et emporte une déchéance nouvelle. » Après avoir résumé, dans un paragraphe compact, les preuves, par le miracle physique et moral, de la religion chrétienne, saint Thomas se tourne vers Mahomet (1). Les promesses, les préceptes moraux du Prophète, sa doctrine et sa vie, la diffusion de sa religion et son maintien, tout est relevé, tout est jugé. Et, pour finir, ce calme verdict: « *Sic patet quod ejus dictis fidem adhibentes leviter credunt* ».

Même tactique dans toutes les polémiques de notre Saint. Les calomnies parfois malignes, plus souvent grossières, de Guillaume de Saint-Amour contre les Ordres mendiants, sont relevées une à une et démontrées fausses par le fait ou par bonnes raisons, sans que la passion furieuse de l'agresseur parvienne à triompher du calme de l'apologiste. La controverse avec les Byzantins et les hérétiques est conçue de même sorte; chacun des points débattus est traité démonstrativement: la primauté pontificale, la procession du saint Esprit *ab utroque* contre les premiers, — la validité des Sacrements, l'inconsistance substantielle du mal, la résurrection personnelle, la sainteté constante de l'Eglise, contre les Cathares. Le *Contra Gentes* et les opuscules nous fournissent là-dessus tout un corps de doctrine tranquillement édifié, — et c'est toujours la même assurance, la même confiance sereine en la bonté de la cause catholique.

Mais cette sécurité suppose évidemment la prudence: la vérité triomphera sans violence, à condition toutefois qu'on ne la compromette pas par des affirmations téméraires, qu'on ne la commette pas dans de louches alliances. Sans quoi, et c'est à peu près la seule crainte exprimée par saint Thomas, mais elle l'est souvent, « l'on donnera à rire aux infidèles ». De là le souci de laisser les arguments dans leur ordre: au Chantre d'Antioche qui lui proposait à résoudre les objections des Sarrazins et des Arméniens, le Docteur répond (2) qu'avant tout il ne faut pas prendre une position indéfendable, et s'engager par exemple à établir directement par raisons probantes toutes les vérités de la foi ou même à résoudre évidemment toutes les objections qu'on leur oppose: ce que l'on peut, c'est de montrer évidemment qu'elles ne sont pas insolubles. Pareilles précautions dans la réponse aux consultations de Jean de Verceil, général des Frères Prêcheurs (3): Gardons-nous de mêler les opinions philosophiques aux dogmes de foi. Respect à l'opinion commune des sages, mais respect qui n'emporte pas une adhésion sans condition, due aux seules doctrines révélées. Non moins notable est le souci de partir, dans les discussions, des points accordés par les adversaires présents, « *frustra enim videtur auctoritates inducere contra eos qui auctoritatem non accipiunt* ». On donnera

(1) S. Thomas: *Summa contra Gentiles*. I, cap. 6.

(2) S. Thomas: *Opuscul.* II, n. 1-2.

(3) Id., *Opuscul.* IX, n. 1.

donc aux Mahométans des raisons de philosophie naturelle « *cui omnes assentire coguntur* (1) »; contre les averroïstes de la faction de Siger, on préférera les arguments tirés d'Aristote, bien qu'on puisse montrer — ils sont chrétiens — que leurs théories sont incompatibles avec une foi éclairée.

Quand on porte une telle rigueur dans le choix des preuves, on peut jeter hardiment le gant aux adversaires. « *Si quis gloriabundus de falsi nominis scientia* — il s'agit des averroïstes parisiens — *velit contra hæc quæ scripsimus, aliquid dicere; non loquatur in angulis, nec coram pueris, qui nesciunt de causis arduis judicare, sed contra hoc scriptum scribat, si potest: et inveniet nec solum me, qui aliorum sum minimus, sed multos alios, qui veritatis sunt cultores, per quos ejus errori resistatur vel ignorantie consulatur* (2) ».

Le Saint se laisse parfois deviner et l'on sent battre le cœur de l'apôtre sous les mailles serrées de la cotte dialectique. Les adversaires les plus mortels, ceux qu'au témoignage de ses biographes et de ses écrits, il passe sa vie à combattre, ne sont pas à l'abri de sa compassion et hors de l'horizon de son zèle : « L'on voit assez, dit-il après avoir réfuté Averroès et Alexandre, quelles devaient être les anxiétés de ces grands esprits, anxiétés dont nous sommes nous-mêmes délivrés (3)... » Et ce cri, arraché par la méditation du Symbole qu'il commence d'expliquer : « Nul des philosophes avant le Christ n'a pu, avec tous ses efforts, en savoir autant sur Dieu et les moyens d'arriver à la vie éternelle, qu'une vieille femme en sait, par la foi, depuis l'avènement de Jésus (4) ».

### III

Le caractère positif, raisonné et cordial de la méthode apôlogétique de saint Thomas ne constitue pourtant pas son titre principal à notre admiration reconnaissante. C'est au constructeur, au « maître d'œuvres », à l'architecte incomparable qu'elle va d'abord.

La démarche la plus heureuse de son esprit fut en effet de discerner la valeur durable, et en quelque façon éternelle, intemporelle si l'on veut, de plusieurs parties de la vaste synthèse intellectuelle qui se réclamait alors du nom d'Aristote. Sa gloire est d'avoir utilisé de suite, et dans leur entier, pour en construire un édifice admirable, ces matériaux excellents. Voyons à l'œuvre, dans cette tâche immense et délicate, le génie de notre Angélique.

On avait pu suspecter, voire proscrire, l'aristotélisme; l'on n'avait pas pu en détourner le goût passionné des gens d'études, et d'autant moins que des pièces encore inconnues de cet immense trésor entraient sans cesse en circulation par l'intermédiaire de traductions et de gloses nouvelles (5). La dialectique péripatéticienne était ainsi devenue — un peu comme la méthode critique aujourd'hui — le cachet qui donnait seul droit de cité aux œuvres de science. Bien des préventions contre elle étaient d'ailleurs tombées au moment où saint Thomas commença d'écrire : ses prédécesseurs immédiats dans les chaires de Paris, Alexandre et Albert, étaient dans une large mesure disciples du Stagirite. Une nuance de défaveur s'attachait pourtant encore à sa philosophie, et plus d'un docteur répétait, à peine modifiées, les dures paroles de Richard de S. Victor sur « ces pseudo-philosophes qui fabriquent leurs

(1) Id., *Summa Contra Gentiles*, I, cap. 2.

(2) Id., *Opuscul. XV*, ad finem.

(3) Voir K. Werner, *Der heilige Thomas von Aquino*, I, p. 621, note.

(4) Saint Thomas, *Opuscul. VII*, n. 1.

(5) M. de Wulf : *Histoire de la Philosophie médiévale*, p. 226-243.

mensonges dans l'officine d'Aristote ». Sans aller jusque là, plusieurs Dominicains, dont ce Richard de Kilwardby, mentionné plus haut, et toute une Ecole, imposante par le nombre et l'influence de ses maîtres, celle des Franciscains, prétendaient rester fidèles à toutes les doctrines dites, plus ou moins justement, augustinienes; et n'acceptaient d'Aristote que ce qui pouvait cadrer, non seulement avec les doctrines de foi, mais avec ces opinions traditionnelles. Quelques conservateurs outranciers réussirent même à faire insérer certaines propositions aristotéliennes adoptées par saint Thomas, dans la liste des thèses averroïstes interdites à Oxford et à Paris en 1277.

Frère Thomas, qui avait étudié la philosophie à l'école d'Albert le Grand, jugea sans ces préventions la doctrine péripatéticienne. Il vit que non seulement elle était dans son ensemble susceptible d'une interprétation chrétienne; mais encore qu'elle pouvait fournir à la connaissance rationnelle la base solide et la discipline, sans lesquelles cette connaissance ne peut supporter le poids de l'édifice théologique. Entre les demi-péripatéticiens qui l'avaient précédé et dont les docteurs Franciscains maintenaient presque tous la tradition, et les aristotéliens intempérants qui voulaient, à la suite d'Averroès, tout le Philosophe et rien que lui, dût le conflit éclater avec la vérité révélée, Thomas traça une *via media* qui fut et parut nouvelle.

Il nous est devenu malaisé d'apprécier l'originalité de cet enseignement, habitués que nous sommes à étudier des auteurs dont il est la base. Ce fut néanmoins cette originalité — qu'on la taxât d'ailleurs de téméraire ou de géniale — qui frappa surtout les contemporains. John Peckham, qui s'en alarma (1), s'accorde là-dessus avec Guillaume de Thoco, qui la canonise. Les paroles de ce dernier sont trop frappantes pour n'être pas citées une fois de plus: « *Erat enim novus in sua lectione movens articulos, novum modum et clarum determinandi inventiens, et novas reducens in determinationibus rationes: ut nemo qui audisset eum nova docere, et novis rationibus dubia definire dubitaret, quod eum Deus novi luminis radiis illustrasset, qui statim tam certi cœpisset esse iudicii ut non dubitaret novas opiniones docere et scribere, quas Deus dignatus esset noviter inspirare* » (2).

Enseignement neuf, et combien délicat à établir! Pour apprécier l'extraordinaire difficulté de la tâche, il n'est que d'examiner les conditions auxquelles doit répondre, pour s'adapter à la vérité révélée, un ensemble philosophique complet, une conception du monde incluant à la fois des partis pris sur le mode, la valeur et les règles de la connaissance humaine, et des thèses touchant l'existence, la nature et l'interdépendance des êtres, depuis l'Etre pur ayant en lui sa raison totale d'exister, jusqu'à la plus déficiente de ses imitations créées.

Pour devenir capable d'une interprétation chrétienne, un pareil système doit offrir d'abord, dans ses parties concernant le mode et la valeur de la connaissance (dans ce que nous appelons à présent sa logique majeure), une rare excellence. Toute erreur en ce point a sa répercussion sur tout le reste; les fontaines du savoir sont, pour ainsi dire, empoisonnées. C'est la raison pour laquelle des synthèses de philosophie moderne, contenant des parties considérables d'observations exactes — le positivisme, par exemple — sont incompatibles avec une vue catholique du monde.

(1) On peut lire la lettre de John Peckham dans Denifle: *Chartularium Univ. Paris.*, I, p. 634 sq.

(2) *Acta Sanctorum Martii*, I, p. 663, E.

Il faut, de plus, que les erreurs et les lacunes de la philosophie qu'il s'agit d'adapter, pour graves qu'elles soient, puissent être délimitées, cantonnées, isolées de l'ensemble, ce qui suppose qu'elles portent sur des points de fait et non sur les catégories essentielles. Autrement, il en sera d'elles comme des systèmes contemporains qui prétendent substituer sans plus la catégorie de devenir à la catégorie d'être : aucun effort d'ingéniosité ne réussira à faire cadrer une telle métaphysique avec les dogmes chrétiens.

Il faut enfin que la richesse de suggestion de l'ensemble, et la part de vérité qu'il renferme, soient très grandes, pour justifier une mise au point, une adaptation, une refonte toujours laborieuses.

Saint Thomas fut assez heureux pour trouver, mais d'abord assez génialement clairvoyant pour distinguer, dans l'aristotélisme de son temps, un fonds de philosophie naturelle, à la fois riche et honnêtement acquis, capable et digne de fournir des bases naturelles à l'édifice révélé. La logique et la métaphysique du Stagirite étaient, sinon irréprochables de tout point (surtout la seconde), du moins assez proches de l'expérience et assez correctes dans leurs démarches essentielles, pour satisfaire les exigences légitimes; le reste de cette collection immense, grossie d'afflux postérieurs, offrait une masse considérable d'observations précises et d'hypothèses commodes, encore que partiellement caduques.

L'œuvre de notre docteur, envisagée sous l'aspect constructif que nous avons adopté aujourd'hui, est caractérisée par trois qualités majeures.

La cohérence, la suite logique y est, sinon pleinement réalisée (on peut se demander si cela est possible à une œuvre humaine de cette envergure), du moins poussée à un point extrêmement avancé, et jamais atteint auparavant. Elle est obtenue par l'élimination des thèses dites augustinienes, encore généralement reçues avant lui, et par l'application résolue, sur tous les terrains, des notions aristotéliennes essentielles, de la notion de *forme* en particulier.

Non moins notable est la pondération, la modération, l'équilibre de la synthèse de saint Thomas. Elle est sagement éclectique, acceptant avec discernement les vérités partielles, d'où qu'elles lui viennent. Aristotélienne passionnément, elle s'inspire par ailleurs d'un tel idéalisme qu'on a pu, sans un paradoxe insolent, lui tracer, à travers les sources de l'Aéropagite et des Pères, une filiation platonicienne. Mais son premier mérite en ce genre est d'avoir su concilier si parfaitement entre elles nos puissances de connaître trop souvent opposées. Sûr de sa raison comme de sa foi, Thomas exorcise la crainte vaine que celle-ci ne vienne à contredire celle-là. Il a formulé et, qui plus est, réalisé dans ses termes principaux, l'accord entre les éléments révélés et rationnels, accord qui est le grand problème de la vie supérieure de l'esprit. Ce serait un développement facile que de montrer dans la rupture de cet équilibre la cause de l'erreur des grands philosophes qui ont voulu l'écarter. A gauche le rationalisme, à droite le fidéisme, confinent de si près à la vérité, qu'on ne peut guère s'engager hors de la voie tracée par saint Thomas sans s'exposer à des divagations sur ces terrains mouvants. Certes, l'accord de la foi et de la raison avait été magnifiquement réalisé avant notre Docteur, par les Jean Damascène et les Anselme : aucun pourtant de ces grands hommes n'avait dégagé la formule complète où les éléments se balancent en des proportions exactes, s'unissent sans rien sacrifier de leurs droits respectifs. Cette formule, saint Thomas l'a donnée dans son œuvre, et la tradition enseignante de l'Eglise ne lui a pas marchandé cette gloire : du Concile de Trente à celui du Vatican,

de saint Pie V à Léon XIII, notre Docteur a personnifié la philosophie chrétienne (1).

La richesse des aperçus, la fécondité des points de détail, l'ampleur des orientations achèvent la beauté de la cathédrale scolastique édifiée, par l'auteur des deux *Sommes* et des *Questions*. Plus qu'à aucune autre œuvre humaine, c'est à son œuvre qu'on peut accommoder les belles paroles scripturaires, en disant que, « de sa plénitude, nous avons tous profité ». Ne parlons pas des suggestions inconscientes et des influences inavouées. Tous, du professeur des hautes sciences sacrées au plus humble des catéchistes, nous devons beaucoup, et plus encore que nous ne croyons, à notre Angélique. C'est par milliers que les cours, les livres, les enseignements se reconnaissent explicitement ses débiteurs. Il y eut peut-être des esprits plus pénétrants : il y en eut sûrement de plus originaux : il n'en est pas de plus fécond. D'une allure égale et didactique, il avance et il sème, il sème infatigablement, largement, généreusement, en bon riche. Qu'on prenne, par exemple, la partie morale de la *Somme*, on restera étonné du nombre de questions utiles et profondes, mais encore subtiles et neuves, qui y sont soulevées, traitées et décidées sur preuves. Un maître de cet Institut n'a pas eu trop d'un volume considérable pour en dresser la table et en résumer l'essentiel (2).

Cohérente, équilibrée et riche, l'œuvre de saint Thomas vaut surtout, en fin de compte et à prendre les choses en gros, par son magistral optimisme, fils de sa foi héroïque. Mieux qu'aucun autre, notre Docteur arrache les esprits à cette inquiétude qui pousse à remettre sans cesse en question les points acquis. Dans cette santé robuste de l'âme, contagieuse comme le pyrrhonisme même, réside probablement le secret de la gloire immortelle du Maître. S'il est devenu le docteur universel des Ecoles catholiques, celui auquel on ajoute, mais sur les bases posées par lui, celui qu'on n'abandonne pour un temps que pour y revenir, c'est qu'il a porté, dans la mêlée renaissante des luttes intellectuelles, la carrure de son génie et la solidité, j'oserais dire la bonhomie tranquille de ses méthodes. Aussi, dans les nombreux *Triumphes* que lui a ménagés l'admiration des siècles de foi, le caractère qui le distingue est toujours celui de la force paisible.

De ces *Triumphes*, Tadeo Gaddi nous a tracé l'un des plus beaux, sur les murs de l'église dite des Espagnols, à Milan. Au centre d'un cercle immense, formé par les écrivains des deux Testaments, le grand docteur siège sur un trône majestueux : sous ses pieds on distingue, avec les vieux serpents d'hérésie, Arius et Sabellius, celui qui personnifia le rationalisme des temps nouveaux, Averroès. Et au-dessous de cette apothéose, figurées avec l'art souple et la grâce touchante des préraphaélites, toutes les sciences sacrées forment un double cortège d'honneur à celui qui, réconciliant pour des siècles la théologie avec la philosophie, leur a conquis et gardé le beau nom de sciences religieuses.

(1) Ses contemporains, du reste, ne s'y étaient pas trompés : moins de quatre ans après sa mort, en juin 1278, le chapitre général des Frères Prêcheurs envoyait deux visiteurs en Angleterre, avec cette significative lettre d'obédience : « *Injungimus districte F. Raymondo de Medulione et F. Johanni Vigorosi... ut cum festinatione vadant in Angliam. inquisituri diligenter super statum fratrum qui in scandalum Ordinis detraxerunt scriptis venerabilis Patris Fratris Thomae de Aquino... quos culpabiles invenerint puniendi, extra provinciam mittendi et omni officio privandi plenam habeant potestatem.* » (*Chartularium Univ. Paris.*, éd. Denifle, I, p. 566-567).

(2) A.-D. Sertillanges : *La Philosophie morale de saint Thomas*.

De ce trône — dirai-je en finissant — de ce trône, ô bon docteur, daignez abaisser les yeux sur nos temps troublés ! Voyez l'accord de la raison et de la foi remis en question ou cherché dans le sacrifice d'une des deux puissances. Voyez la méthode critique en histoire, l'idée de développement en philosophie, cet *organon* des recherches scientifiques, adoptées et quasi confisquées par les ennemis de Dieu et de son Eglise. Apprenez-nous, ô Maître, à prendre leurs armes à nos adversaires ! Donnez-nous la justesse d'esprit qui met chaque argument à sa place et chaque chose en son lieu, — la pénétration à laquelle nulle vérité n'échappe, et nulle erreur, — la modération sérieuse des enfants de lumière. Députez vers nous cette noble phalange de sciences gracieusement groupées à vos pieds : nous avons besoin de toutes ; chacune d'elles trouvera parmi nous un chevalier et un défenseur. Enfin, ô Angélique, inspirez-nous cet esprit de charité qui fasse de tous vos disciples une des milices dont vous avez si dignement parlé !

A 2 heures, la même assistance se retrouvait dans la grande salle de l'Institut catholique. On remarquait sur l'estrade, aux côtés du président, le R. P. Bainvel, doyen de la Faculté de théologie, M. le Supérieur de Saint-Sulpice, NN. SS. Graffin et Farges, M. le Supérieur des Carmes, M. le doyen de la Faculté de philosophie, M. le Supérieur du Petit Séminaire de Paris, M. le curé de la Sainte-Trinité, les professeurs en grand nombre.

Le P. Bainvel récite les prières d'usage et prononce l'allocution suivante :

#### Allocution du R. P. Bainvel.

Je dois d'abord vous remercier, cher Monsieur le curé, d'avoir bien voulu accepter l'invitation de Mgr le Recteur. C'est comme une tradition dans notre jeune Université — jeune, puisqu'elle n'a pas encore 50 ans — d'inviter tour à tour évêque, curé de Paris, supérieur de communauté religieuse, ou autre personnage ecclésiastique distingué, pour présider la séance de la Saint-Thomas et pour adresser aux étudiants quelques paroles d'édification, avec les conseils de leur expérience. Autrefois les curés de Paris étaient comme chez eux à la vieille Sorbonne, dont la plupart, sinon tous, étaient docteurs et fils. Il n'en est plus tout à fait ainsi. Mais quels que soient les grades académiques des curés qui veulent bien rehausser par leur présence et par leur parole nos modestes séances — plus éloignées de l'éclat des solennités d'autrefois que ne l'était le temple de Zorobabel de celui de Salmon — ils sont toujours hommes de haute culture, en même temps que de grande expérience, et nous savons que M. Polack a fait ses preuves, en gouvernant comme curé la paroisse où il s'était dévoué comme vicaire. Il nous est bon, pour ne pas perdre contact avec la vie et avec les réalités de l'apostolat, d'entendre les accents de la sagesse pratique, après ceux de la sagesse spéculative, et, au milieu de nos études, de songer à l'action future. Aussi bien pouvons-nous, sans chercher bien loin ni subtiliser à l'excès, entrevoir quelques rapports spéciaux entre le curé de N.-D. des Champs et l'Institut catholique.

D'abord, il est de nos bienfaiteurs, et nous lui devons, pour une part, grâce aux largesses de ses paroissiens, la vie et l'entretien de notre Institut.

Ensuite, nous sommes voisins, et la Vierge de son Eglise surveille, pour ainsi dire, nos entrées et nos sorties, comme autrefois Notre-Dame de Paris ne faisait qu'un, en quelque façon, avec la Sorbonne. Successeurs de la vieille



Sorbonne, nous n'avons plus à faire serment de défendre l'Immaculée Conception, mais nous avons pour principale patronne la Vierge immaculée, et nous aimons à lire dans les belles fresques de N.-D. des Champs — dont l'un d'entre nous, le R. P. Sertillanges, a parlé avec la finesse de l'artiste et l'accent pénétrant du fils qui parle de sa mère — l'histoire de notre patronne. Quelques-uns d'entre nous s'occupent même, avec le concours d'amis dévoués de notre Institut, grands dévots de la sainte Vierge, à recueillir la somme nécessaire pour fonder chez nous, comme cela existe déjà en Amérique, à l'Université de Washington, une chaire de théologie mariale. De la fondation américaine M. le supérieur général de Saint-Sulpice, dont nous sommes heureux de saluer ici la présence bienveillante et le sourire paternel, pourrait sans doute nous parler en connaissance de cause. Je me permets, Monsieur le curé, de signaler à votre dévotion pour la sainte Vierge et à celle de M. le supérieur général, cette pieuse intention, et de compter sur l'un et l'autre pour nous aider à la réaliser.

Saint Thomas lui-même pourrait, semble-t-il, servir à resserrer l'union entre N.-D. des Champs et notre Institut; car, le patron que nous fêtons aujourd'hui dut venir parfois de la rue Saint-Jacques en votre paroisse. On nous dit, en effet, qu'il y avait là un couvent de Frères Prêcheurs. Nous pouvons donc supposer que F. Thomas s'y rendait parfois, pour échapper au bruit de la ville, respirer l'air pur de la campagne et faire ses dévotions à la belle statue de la Vierge des champs.

Comment ne pas remercier aussi M. le supérieur général de Saint-Sulpice et MM. les directeurs qui, non contents d'honorer de leur présence notre modeste tournoi, veulent bien nous amener leur belle équipe de la rue du Regard, sans laquelle notre salle, beaucoup trop petite cependant, se trouverait bien grande pour les assistants d'aujourd'hui? Cette présence, Monsieur le supérieur, nous rappelle de chers souvenirs. Souvenir des temps déjà lointains où l'équipe de Saint-Sulpice n'assistait pas seulement à nos séances, mais venait suivre nos cours; souvenir des temps plus proches où le séminaire normal mêlait intimement sa vie à la nôtre et nous fournissait un groupe d'auditeurs qui faisaient une élite dans une élite, sans parler de tel autre, qui nous écoute en ce moment et qui, avant d'être des vôtres défendait ici même, il y a 11 ans aujourd'hui, avec la souplesse et la bonne grâce bordelaises, les thèses un peu hardies, dans leur nouveauté, du regretté P. Rousselot sur la foi. Doux souvenirs qui éveillent chez nous un désir que j'ose à peine exprimer, crainte d'être indiscret : Pourquoi ce passé ne serait-il pas l'avenir?

L'argumentation scolastique commence aussitôt. Elle porte sur les notes, puis sur les membres de l'Eglise. Elle est soutenue par M. l'abbé Gouyer, prêtre du diocèse de Séez, qui défend la thèse, et par M. Pasquet, sous-diacre du diocèse de Nevers, qui l'attaque.

Sur l'invitation du P. Bainvel, Mgr Graffin d'abord, le P. de La Brière ensuite, demandent quelques éclaircissements et font quelques objections.

L'argumentation terminée, le président donne la parole à M. Félix Noubel, clerc minoré de Toulouse, qui doit conduire l'assemblée à Canossa.

Dans sa dissertation sur *Canossa*, M. Noubel consacre une première partie à situer la scène fameuse dans son milieu historique. Il rappelle d'abord la

nécessité pour la civilisation elle-même de l'œuvre réformatrice de Grégoire VII. Puis il s'attache à montrer les dispositions intimes de Grégoire VII à l'égard d'Henri IV, qu'il ne cesse pas d'aimer et d'attirer à un accord alors même que les fautes du prince l'obligent à porter contre lui la terrible sentence d'excommunication de 1076. L'auteur décrit le mouvement de l'opinion publique à la nouvelle de la sentence pontificale et l'isolement qui s'ensuit autour d'Henri IV. Les grands vassaux d'Allemagne, réunis à Tribur, près de Mayence, en octobre 1076, auraient immédiatement supplanté le chef du Saint Empire romain germanique, si les légats de Grégoire VII n'avaient fait réserver à une prochaine Diète, présidée par le Souverain Pontife, le jugement définitif.

Mais Henri IV refuse d'être jugé par ses vassaux ; il se sentira moins humilié aux pieds de Grégoire VII qu'assis sans assurance devant eux. Il fait pressentir le Pape pour être reçu à pénitence. Grégoire VII le renvoie à la future Diète. Henri IV alors s'échappe d'Allemagne, descend, à grands risques, au milieu de l'hiver, en Italie, heureux de joindre Grégoire VII avant qu'il n'ait passé les Alpes pour se rendre à la Diète germanique. La rencontre se fait à Canossa. Sans beaucoup s'attarder aux circonstances extérieures de la scène, M. Noubel s'applique davantage à dégager les pensées et les sentiments des personnages. Il conclut en précisant le caractère essentiel de la scène de Canossa.

Ce n'est pas l'humiliation d'Henri IV qui la caractérise, mais l'absolution de Grégoire VII. Henri IV a voulu seul son humiliation ; il est venu de lui-même à Canossa. Grégoire VII était en droit d'hésiter avant d'absoudre. En vérité, il le tenait à sa merci. Pour expliquer l'absolution, il faut faire appel au trait essentiel de la physionomie morale de Grégoire VII : c'est qu'il est prêtre avant tout. La scène de Canossa devrait se définir un acte sacerdotal. Dans un désintéressement absolu de ce qui le concerne, Grégoire VII consent à pardonner et par le fait même à restituer Henri IV dans ses droits de souverain. On a accusé ce geste d'absolution d'utopie ou de faute politique. En réalité, ce fut, en même temps qu'un témoignage de sainteté, la meilleure politique. Grégoire VII reste fidèle à son programme : assurer la réforme des mœurs dans l'Eglise et rendre l'Eglise indépendante du pouvoir civil. Personnellement, il est mort en exil, mais son œuvre a triomphé. Loin d'être un épouvantail ou le symbole d'orgueil ecclésiastique qu'on a voulu y voir, Canossa, historiquement parlant, est un bel acte de sereine conscience pontificale.

#### **Discours de M. Polack,**

Curé de Notre-Dame-des-Champs

M. Polack se lève et, par une allocution fine, élevée, à certains moments chaleureuse, il clôtura la séance. Nous ne pouvons donner qu'un résumé très imparfait de ce beau discours :

« Mon discours de présidence, dit-il, se résumera, si vous le permettez, à vous donner les impressions que mon âme a recueillies depuis le matin jusqu'au soir de cette fête... Ce matin, quand revêtu des habits sacerdotaux j'ai franchi le seuil de ce sanctuaire pour y célébrer avec vous la grande mémoire de saint Thomas, j'ai pensé à toutes les âmes des religieux, des religieuses, des prêtres, des évêques qui ont si bien prié dans cette célèbre chapelle et en union avec elles, j'ai béni Dieu de cette lumière surnaturelle dans laquelle nous vivons. Si saint Thomas en a augmenté l'éclat, n'est-ce pas de leurs travaux, de leurs prières, et de leur martyre que nous l'avons reçue ? Et ce souvenir remuait profondément mon âme !... »

Quelques instants après j'entendais le magnifique discours du P. de Grand-maison ! Avec quelle science consommée il nous a montré le génie de saint Thomas, visiblement suscité de Dieu pour donner à son Eglise un double bienfait : d'abord une apologie du christianisme, qui par sa méthode si adaptée, si respectueuse, si pacifique, servira de modèle à tous les apologistes de l'avenir, ensuite et surtout cet incomparable édifice de la théologie, cette vraie cathédrale dont saint Thomas fut le principal architecte, et qui depuis plus de sept siècles abrite tous les enfants de Dieu, depuis les petits baptisés jusqu'aux maîtres de l'enseignement supérieur !...

Et ce soir, j'étais encore à très bonne école. Cette joute intellectuelle a mis aux prises deux adversaires redoutables sur la grave question des notes et des propriétés de l'Eglise. Il m'a été fort intéressant de suivre d'une part les objections alertes, fines, pénétrantes, et menées avec tant d'entrain contre les notes de l'Eglise, et d'autre part les réponses parfois un peu timides, mais toujours si justes et si fortes !...

Enfin c'est avec un intérêt très particulier que nous avons entendu la lecture du remarquable travail d'histoire : Canossa ! Ce mot est sur bien des lèvres ! Mais il traduit des états d'âme si différents ! Pour beaucoup il symbolise l'insupportable suprématie de la Papauté, et il résonne à leurs oreilles comme un mot d'horreur. Je vous félicite, mon cher ami, d'avoir su sans rien sacrifier des droits légitimes du souverain Pontificat, donner une explication vraiment sacerdotale du geste historique de Grégoire VII. Canossa reste un épouvantail. Mais s'il est toujours aussi redouté, nous pouvons bien dire que le vrai Canossa, le vôtre, reste inévitable, du moins pour les nations qui ne consentent pas à mourir !

Mes chers Messieurs, ce sera mon dernier mot. Suis-je téméraire en affirmant que les notes de l'Eglise conviennent aussi à votre cher Institut catholique ?

Cette grande œuvre est *une*. Dans la soumission la plus filiale à toutes les directions pontificales, elle réalise dans les esprits et dans les cœurs l'unité parfaite. C'est la même foi, c'est le même amour de l'Eglise, c'est la même obéissance, c'est en un mot le même esprit de Dieu.

Elle est *catholique*. Que de nations sont déjà représentées dans cette belle famille universitaire ! Son rayonnement va déjà jusqu'aux extrémités du monde, et pour le bien de l'Eglise et de la France, demandons que ses murs se dilatent et que son action bienfaisante s'étende toujours.

Elle est *apostolique*. Elle se rattache aux apôtres par la hiérarchie sacrée, mais elle voit aussi fleurir en elle les vertus apostoliques. Aujourd'hui vous vous appliquez à étudier la doctrine des apôtres, demain professeurs, après demain sans doute curés, vous ferez noblement l'œuvre apostolique par excellence...

Ce sont des hommes de Dieu et non des savants ordinaires qui se forment dans ces murs. Le travail est pénétré de recueillement et de piété. C'est une vie profonde qui s'élabore dans ces âmes religieuses, formée sans doute par les vérités nombreuses qui y sont déposées, mais surtout par l'amour de Dieu qui les vivifie et qui les élève...

Puisse donc cette maison, dans la lumière des doctrines de saint Thomas, aider l'Eglise à être tous les jours plus une, plus catholique, plus apostolique et plus sainte, et enfin devenir pour tant d'intelligences dévoyées le Canossa du pardon et de la réconciliation !

---

## POUR LES ÉTUDIANTS DE LA CLASSE 1919

Instructions du 4 février 1921 concernant les étudiants  
non sursitaires de la classe 1919.

*1<sup>o</sup> Etudiants dont la scolarité a été interrompue par leur incorporation.*

Ces jeunes gens, qui devaient être normalement pourvus de trois inscriptions lors de leur appel sous les drapeaux, prendront la quatrième en mai 1921 et subiront en juillet l'examen de fin d'année correspondant. Ils seront ensuite autorisés à prendre cumulativement deux inscriptions en novembre et deux inscriptions en janvier, de façon à subir dès le mois de janvier 1922 le deuxième examen de fin d'année. Les quatre inscriptions suivantes leur seront délivrées pendant le semestre février-juillet 1922, de façon à leur permettre de se présenter en juillet à l'examen correspondant. Ils poursuivront ensuite une scolarité normale. Pour les études qui comportent des stages ou des travaux pratiques, ils devront justifier d'au moins deux mois continus de stage ou de travaux pratiques.

*2<sup>o</sup> Etudiants pourvus du baccalauréat ou ayant accompli une ou deux années de scolarité complète (examen compris).*

Ils seront autorisés à prendre en mai 1921 quatre inscriptions cumulatives et à subir en juillet ou octobre l'examen correspondant, pour continuer ensuite une scolarité normale. Ils devront, s'il y a lieu, justifier de deux mois de stage ou de travaux pratiques.

*3<sup>o</sup> Candidats à la deuxième partie du baccalauréat.*

Ces étudiants seront autorisés à passer en juillet 1921 la deuxième partie (programme restreint). Ils pourront prendre ensuite quatre inscriptions cumulatives pendant le premier trimestre de l'année scolaire 1921-1922 et subiront en janvier le premier examen. Ils seront également autorisés à prendre quatre inscriptions au cours du premier semestre 1922 et à passer en juillet l'examen suivant. S'il y a lieu, pour chaque examen, ils devront justifier de deux mois de stage ou de travaux pratiques. Ils poursuivront ensuite une scolarité régulière.

*4<sup>o</sup> Candidats à la première partie.*

Ces jeunes gens pourront subir en juillet 1921 les épreuves de la première partie (programme restreint) et en janvier 1922 la deuxième partie (programme restreint). Autorisés à prendre en janvier deux inscriptions cumulatives, ils commenceront ensuite une scolarité normale.

Il est rappelé que, conformément aux dispositions du décret du 31 décembre 1920, les étudiants de la classe 1919 justifiant de titres militaires particulièrement remarquables (citations, blessures, etc.), pourront, pendant les six mois qui suivront la libération de leur classe, c'est à-dire jusqu'au 1<sup>er</sup> octobre 1921, demander à bénéficier des facilités accordées par le décret du 12 juillet 1917.

## SOUSCRIPTIONS ET DONS

|                                                      |          |                                                    |         |
|------------------------------------------------------|----------|----------------------------------------------------|---------|
| M. Louis Baridas .....                               | 100 »    | M. et M <sup>me</sup> Patrouillard ...             | 50 »    |
| M. Paul Baillière.....                               | 50 »     | M. Edmond Buron.....                               | 15 »    |
| M. Maurice Roguet.....                               | 100 »    | M. Georges Marquis .....                           | 100 »   |
| M. l'abbé Loutil.....                                | 100 »    | M <sup>lle</sup> Marthe Jourdheuil ...             | 50 »    |
| M <sup>me</sup> Leroy.....                           | 20 »     | M. l'abbé Venard.....                              | 105 »   |
| M <sup>lle</sup> Desprez .....                       | 50 »     | M. E. Tissot.....                                  | 25 »    |
| M. Boucher-Beaurain.....                             | 20 »     | M. Lemonnier.....                                  | 10 »    |
| M <sup>me</sup> Queyssac .....                       | 50 »     | M. Ch. Lecœur.....                                 | 25 »    |
| Anonyme .....                                        | 2 »      | M. Gautier.....                                    | 50 »    |
| M <sup>me</sup> Edouard Michel.....                  | 100 »    | M <sup>me</sup> la C <sup>tesse</sup> de Gournay . | 7.000 » |
| M. Rocherolle .....                                  | 100 »    | M <sup>me</sup> Paul de Raynal .....               | 1.000 » |
| M. Hubert.....                                       | 25 »     |                                                    |         |
| Par M. l'abbé Raymond :                              |          | <i>Diocèse de Blois, par M. le</i>                 |         |
| M <sup>me</sup> Désormeaux.....                      | 20.000 » | chanoine CHAPEAU :                                 |         |
| M <sup>me</sup> Baudriet .....                       | 300 »    | Marquis de Vibraye ....                            | 25 »    |
| M <sup>lle</sup> Mignon, M <sup>me</sup> Michout,    |          | M <sup>me</sup> O'Murphy et M <sup>me</sup> de     |         |
| M <sup>me</sup> Fosse et divers... ..                | 530 »    | Becdelièvre .....                                  | 20 »    |
| M. Berson.....                                       | 500 »    | M <sup>me</sup> Ernest Petit.....                  | 20 »    |
| M <sup>me</sup> Chappellier .....                    | 20 »     | M <sup>me</sup> de Livonnière.....                 | 40 »    |
| Par M. Gillet : une audi-                            |          | Ecole Notre-Dame-des-                              |         |
| trice de la paroisse Saint-                          |          | Aydes.....                                         | 60 »    |
| François-de-Sales .....                              | 100 »    | Marquise Guilhem de Po-                            |         |
| M <sup>me</sup> Simon .....                          | 10 »     | thau .....                                         | 100 »   |
| M. et M <sup>me</sup> René Altmayer .                | 50 »     | Par M <sup>me</sup> la Comtesse de                 |         |
| M. A. de Geoffroy .....                              | 250 »    | Sparre .....                                       | 12 »    |
| Par M <sup>me</sup> d'Arbigny .....                  | 5 »      | Un séminariste.....                                | 10 »    |
| M. Fortin.....                                       | 200 »    | M <sup>me</sup> Fournier-Sarlovèze                 | 20 »    |
| Anonyme.....                                         | 1.000 »  | M <sup>me</sup> Lemaignan.....                     | 10 »    |
| M. Morgand .....                                     | 20 »     | Par M <sup>me</sup> Taillebois.....                | 20 »    |
| Par Mgr l'évêque de Li-                              |          | Marquis de Ferrière le                             |         |
| moges :                                              |          | Vayer .....                                        | 20 »    |
| M <sup>me</sup> la V <sup>tesse</sup> de Curel... .. | 2.000 »  | Vicomtesse de la Basse-                            |         |
| M. Denais.....                                       | 100 »    | tière .....                                        | 100 »   |
| M. Emile Corrad .....                                | 5 »      | Comtesse Bégé.....                                 | 50 »    |
| Mission Espagnole.....                               | 138 »    | Comtesse de Monspey..                              | 20 »    |

## CONFÉRENCES ET COURS PUBLICS

DU MOIS D'AVRIL 1921

**Le lundi, à 3 h. 1/4**

**CONFÉRENCES PUBLIQUES**

Par M. Pierre GOURDON.

11 avril. — La Vendée.

18 avril. — La Vendée en 1793.

25 avril. — La Vendée en 1815 et 1852.

**Le Lundi, à 3 h. 3/4.**

*L'idée de Dieu dans la littérature française contemporaine, par M. Henri de HOUSSANNE.*

18 avril. — Etat actuel de la littérature et de la société françaises; absence du divin dans les œuvres et dans les mœurs.

25 avril. — L'Encyclopédie; la littérature sous le Premier Empire et après 1830; la littérature philosophique et sociale; la littérature artiste.

Le lundi, à 5 h. 1/4.

COURS D'APOLOGÉTIQUE.

*Le Droit public et l'Ordre social chrétien dans la « Divine Comédie »,* par M. Léon PRIEUR.

11 avril. — Formation philosophique et politico-juridique de Dante : Aristote et Platon; — Albert le Grand et saint Thomas; — la « Vita Nuova »; — le « Convito ».

18 avril. — Florence au XIII<sup>e</sup> siècle : Le « poète de la rectitude » et la lutte des partis; — l'épreuve de la vie publique; l'exil.

25 avril. — Doctrine de Dante sur l'origine divine du pouvoir : Savonarole; — Guichardin; — Machiavel.

Le mardi, à 5 h. 1/4.

HISTOIRE DE L'EGLISE

Par M. CONSTANT.

*Le Concile de Trente sous Jules III (1551-1552)*

12 avril. — Mauvais effet de la suspension du Concile.

Le Mercredi, à 5 h. 1/4.

CONFÉRENCES  
DE LA REVUE DE PHILOSOPHIE.

*La Technique de l'Enseignement secondaire,* par M. JEANJEAN.

20 avril. — La crise actuelle. — Ses causes. — Ses remèdes.

27 avril. — Organisation rationnelle des études.

COURS SUPÉRIEURS DE JEUNES FILLES

Le mercredi, à 2 h. 1/4

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

*L'Apogée de l'Allemagne (1848-1914),*  
par M. Henri BIDOU.

8, 15, 22 et 29 avril.

Le mercredi, à 3 h. 3/4.

PHILOSOPHIE.

*La Vertu intellectuelle, selon saint Thomas d'Aquin,* par M. le chanoine Clément BESSEZ.

Le Jeudi, à 3 h. 3/4.

CONFÉRENCES PUBLIQUES

*Mgr de Boisgelin, archevêque d'Aix,*  
Par M. l'abbé LAVAQUERY.

7 avril. — La formation cléricale vers 1750.

14 avril. — L'apprentissage de l'épiscopat; Boisgelin grand-vicaire de Pontoise (1760-1764).

21 avril. — L'éloquence de la chaire en 1766; les oraisons funèbres de Boisgelin.

28 avril. — Un évêque administrateur; Boisgelin en Provence (1770-1789).

Le vendredi, à 5 h. 1/4.

COURS D'HISTOIRE DES RELIGIONS

*Précis de l'Histoire des Religions,*  
par M. Thomas MAINAGE.

8 avril. — Japon.

15 et 22 avril. — Amérique.

29 avril. — Grecs.

Le samedi, à 3 h. 3/4.

CONFÉRENCES PUBLIQUES  
PAR DES PROFESSEURS  
DE LA FACULTÉ DE DROIT

9 avril. — M. César CHABRUN : La capacité civile des Syndicats.

16 avril. — M. Eugène GODEFROY : La « France du Levant » avant et depuis la guerre.

23 avril. — M. BOUR : La circulation en automobile.

30 avril. — M. Henri LALOU : L'incapacité de la femme mariée.

Le samedi, à 5 h. 1/4.

COURS SUPÉRIEUR DE RELIGION.

*L'Eglise,* par M. le chanoine PRUNEL.

9 avril. — Le pouvoir de gouverner. — autorité législative et judiciaire.

16 avril. — Le Pape.

23 avril. — Les congrégations romaines.

30 avril. — Les évêques.

20 avril. — La vertu intellectuelle est-elle un *habitus* ?

27 avril. — Les vertus spéculatives : Sagesse, Science, Intelligence.

Le vendredi, à 2 h. 1/4.

LITTÉRATURE FRANÇAISE.

*Le XIX<sup>e</sup> Siècle. — Le Parnasse,*  
par M. l'abbé CALVET.

22 avril. — Le Parnasse.

29 avril. — Leconte de Lisle.

## CHRONIQUE DE L'INSTITUT CATHOLIQUE

---

**Légion d'honneur.** — S. G. Mgr BINET, évêque de Soissons, a été nommé chevalier de la Légion d'honneur, au titre d'aumônier volontaire au 9<sup>e</sup> corps d'armée. Mgr Binet était déjà titulaire de trois citations.

M. l'abbé Etienne MAGNIN, professeur adjoint de droit canonique, a été nommé chevalier de la Légion d'honneur, au titre d'aumônier militaire pendant la guerre.

M. Louis MARIOTTE, licencié en droit, élève de notre Ecole supérieure des Sciences économiques et commerciales, a été nommé chevalier de la Légion d'honneur pour sa belle conduite pendant la guerre.

**Rapprochement interuniversitaire.** — Le 7 mars, l'Institut catholique a reçu la visite de deux professeurs de l'Université catholique de Santiago du Chili : M. Juan de Dios Vergara Salva, professeur de droit commercial à l'Université du Chili et à l'Université catholique de Santiago, et M. Ramon Salas Edwards, professeur à la Faculté des Ingénieurs civils de l'Université catholique de Santiago.

M. Salas Edwards a été mis en rapport avec M. l'abbé Pouteau, préfet des Cours commerciaux ; il désirait, en effet, connaître l'organisation des études commerciales à l'Institut catholique afin de faire profiter sa propre Université de l'expérience acquise à Paris.

M. Vergara Salva venait, au nom de Mgr l'archevêque de Santiago et du Recteur de l'Université catholique, remercier Mgr Baudrillart d'avoir envoyé au Chili M. Gustave Gautherot, professeur d'Histoire à notre Faculté des lettres.

M. Gautherot, nous a-t-il été dit, a réalisé à Santiago la véritable union sacrée, en attirant à ses conférences sur la guerre l'élite de tous les partis. De plus, avec la plus grande précision, il a exposé l'organisation du haut commandement français et la préparation par notre état-major de la bataille de la Somme. Cette question était d'autant plus intéressante pour les habitants de Santiago, qu'un officier de l'armée chilienne, attaché pendant la guerre à l'état-major allemand, leur avait, peu de temps auparavant, décrit ces opérations du point de vue ennemi.

En dehors de l'archevêque de Santiago, la France et notre Institut comptent au Chili de fidèles amis.

**Le Centenaire de Joseph de Maistre à Tours.** — Le 2 mars, le R. P. de La Brière, professeur de droit international à l'Institut catholique, a fait à Tours, sous les auspices de l'Association catholique de la Jeunesse française, en présence de Mgr l'Archevêque et de Mgr l'Auxiliaire, une conférence très goûtée sur Joseph de Maistre.

*Le Journal d'Indre-et-Loire* du 3 mars 1921 nous en donne le plan :

« Joseph de Maistre est d'une saisissante actualité, car il fut le théoricien de la paix et de la guerre — le champion de la suprématie pontificale — le précurseur de la Renaissance religieuse et aussi l'ami de la France à des heures difficiles. »

**Doctorat ès Lettres.** — M. Alain DE BOUARD, dont nous avons signalé le succès avec mention *très honorable* dans le *Bulletin* de février, avait présenté devant la Faculté des Lettres de l'Université de Paris les deux thèses suivantes :

- 1<sup>o</sup> *Le régime politique et les institutions de Rome au Moyen Age (1252-1347).*
- 2<sup>o</sup> *Etudes de diplomatique sur les actes des notaires du Châtelet de Paris.*

M. l'abbé LAVAQUERY, ancien élève de l'Institut catholique, a présenté, le 28 février, à la Sorbonne, deux thèses pour le doctorat ès lettres et a obtenu également la mention *très honorable*.

Voici les titres de ses deux thèses :

- 1<sup>o</sup> *Le Cardinal de Boisgelin (1732-1804).*
- 2<sup>o</sup> *Lettres inédites de Piron à J.-F. Le Vayer, édition critique.*

**Examens.** — *Baccalauréat en Philosophie scolastique.* — MM. Roland DALBIEZ, de Paris, *cum magna laude*. — L'abbé Avellin DE SOUSA SOARES, prêtre de Porto, *cum magna laude*. — Pierre HERBIN, de Meaux, admis.

**Doctorat en Droit.** — M. Robert DE SARS a été reçu docteur en droit avec la mention *bien*.

**Anciens Élèves.** — M. Charles MUFFAT, licencié en droit, a été reçu au concours pour l'emploi de rédacteur au ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

Il fait part de son prochain mariage avec M<sup>lle</sup> Jeanne Bernier, qui sera célébré à Arcueil le 30 mars, et se recommande aux prières de ses amis.

**Bienfaitrice défunte.** — M<sup>me</sup> Gustave IMBART DE LA TOUR, mère de M. le comte Joseph Imbart de la Tour, membre du comité de l'Association des Anciens Elèves, et généreuse bienfaitrice de l'Institut catholique, est décédée le 15 février 1921, dans sa propriété de Saint-Ouen (Nièvre). Femme de grand cœur et de grande intelligence, profondément dévouée à toutes les œuvres religieuses, elle laisse d'unanimes regrets.

**Retraite pascalle.** — Les étudiants et les jeunes gens qui fréquentent les Œuvres amies de l'Institut catholique se sont rendus nombreux à l'invitation que nous leur avons adressée pour la retraite pascalle. Le R. P. Lauras a pris pour sujet de ses instructions la *vie chrétienne*, qu'il a définie une société intime de l'homme avec Dieu. Plutôt que des instructions proprement dites, le prédicateur a fait une suite de méditations sur les actes de la vie de Notre Seigneur. Sa parole, très pieuse, très simple, possède une grande force de conviction qui a vivement ému l'auditoire.

**Association des Etudiants.** — Les conférences du vendredi continuent avec un grand succès. Les étudiants qui y assistent sont de plus en plus nombreux.

Le 11 février, M. Gaston Teissier nous parla des syndicats chrétiens, nous exposant leur histoire, leurs méthodes et enfin leurs relations avec l'étranger. Les syndicats chrétiens remontent à 1887, date à laquelle dix-sept employés



parisiens, à l'instigation des Frères, se réunirent pour l'étude et la défense de leurs intérêts corporatifs. Les esprits, surtout parmi les catholiques, étaient peu préparés, et il fallut lutter contre l'apathie de la majorité, et l'hostilité des syndicats révolutionnaires. Après bien des efforts, soutenus avec un esprit d'abnégation et de foi admirable, le « Syndicat des Employés » est arrivé à grouper 11.000 membres. A côté de lui se sont fondés des syndicats ouvriers, la fédération des chemins de fer — si bien que l'immeuble du 5 de la rue Cadet est devenu une véritable Bourse du Travail chrétienne. Les syndicats féminins de la rue de l'Abbaye (30.000 adhérentes), de la rue de Sèvres (Fédération des Unions des Syndicats féminins, 20.000 adhérentes), la Fédération féminine de l'Isère (5.000 adhérentes) sont également très prospères. Mais jusqu'à ces dernières années les syndicats chrétiens étaient éparpillés sur l'ensemble du territoire. En 1912 fut créée la « Fédération Française des Employés » (40.000 adhérents). Enfin en 1919, un Congrès tenu rue Cadet, a jeté les bases de la Confédération Française des Travailleurs Chrétiens — la C. F. T. C. — groupant, d'une part, des fédérations par métiers, d'autre part, des unions régionales ou locales. La C. F. T. C. groupe 140.000 travailleurs. La proportion entre la C. F. T. C. et la C. G. T. est donc de 1 à 4 pour le nombre des adhérents groupés.

Pourquoi créer des syndicats chrétiens ? Parce que des catholiques ne peuvent adhérer aux doctrines révolutionnaires, anti-patriotiques et anti-catholiques, aux méthodes violentes de la C. G. T. Il faut que ces catholiques prennent part au mouvement syndical. Les syndicats chrétiens sont une œuvre d'entr'aide, destinée à donner à la situation des ouvriers plus de sécurité et de stabilité : par des bureaux de placement, des secours de chômage, des conseils juridiques, et différentes œuvres, telles que restaurants coopératifs (celui de la rue Cadet sert chaque jour 1.000 repas à 2 fr. 50), ouvroirs pour les ouvrières, etc. Les syndicats chrétiens veulent encore aider à la formation d'une élite chez les travailleurs, par des cours, des bibliothèques, des journaux corporatifs. L'action revendicatrice des syndicats, pouvant aller jusqu'à la grève dans les cas extrêmes, s'exerce toujours dans l'ordre et dans le calme, et sur des revendications soigneusement étudiées. Enfin les syndicats ont une action organique pour l'organisation de la production selon la doctrine sociale catholique. Et le conférencier nous cite de nombreux exemples de l'efficacité de cette action.

Les relations avec les syndicats étrangers datent de loin. Elles ont été très développées pendant et après la guerre, et ont abouti en 1920, à La Haye, à la constitution de l'Internationale chrétienne.

Une autre conférence fut faite le 25 février par M. Jean Lerolle, ancien député, directeur de la *Libre Parole*, sur le mouvement catholique social. Après un court historique du mouvement, qui date de 1830, le conférencier insista sur l'action d'Albert de Mun. Il retraça sa vie, les causes de sa vocation sociale, la fondation des « cercles d'ouvriers ». Mais il fallait une doctrine pour résoudre la question ouvrière ; Albert de Mun et ses compagnons n'étaient ni des économistes, ni des sociologues. On créa donc un « Comité des Etudes » composé d'hommes d'œuvres, de techniciens, d'industriels et de théologiens. Un mouvement analogue se dessinait à l'étranger, en Suisse, en Autriche, en Italie, en Espagne, en Allemagne. Les différents Comités d'Etudes se réunirent à Fribourg chaque année à partir de 1884, adoptèrent des « thèses » envoyées à Rome et soumises à l'examen des théologiens. De là sortit en mai 1891 l'Encyclique sur la condition des ouvriers.

Quel est le programme des catholiques sociaux? Pour eux, la cause de la crise sociale est l'individualisme, qui a triomphé en 1791, par la suppression des corporations et l'interdiction de toute association. On n'eut plus qu'une idée : produire, et cela le meilleur marché possible. De là résulte l'écrasement de l'individu isolé et sans protection; travail de nuit, suppression du repos du dimanche, emploi des femmes et des enfants furent l'aboutissement du jeu de la libre concurrence. De là est né le socialisme. Les catholiques sociaux, pour remédier à ces maux, veulent une organisation professionnelle par métiers. Albert de Mun voyait tout le danger des syndicats ouvriers, s'opposant naturellement aux syndicats patronaux, et préconisait les syndicats mixtes. Les catholiques sociaux veulent aujourd'hui des commissions mixtes au-dessus des syndicats. L'Etat doit intervenir pour sauvegarder la dignité de l'homme et protéger les ouvriers. Il faut répudier la formule « Laisser faire, laisser passer ». Enfin, des accords internationaux sont indispensables pour rendre efficace la législation sociale.

Les moyens des catholiques sociaux sont puissants. C'est l'« Union d'études des catholiques sociaux » qui tient un congrès une fois par an et a des comités dans les grandes villes. Puis la « Chronique du Sud-Est » de Lyon, et les « Semaines sociales », destinées à faire connaître la doctrine sociale catholique. Des sessions ont lieu chaque année dans une ville différente; théologiens, industriels et hommes d'œuvres y prennent part. Enfin, les « Secrétariats sociaux », d'origine belge; il y en a une vingtaine en France; ce sont des centres de documentation, destinés à former des conférenciers et des directeurs de cercles d'études.

Autrefois, déclare en terminant le conférencier, on nous traitait de rêveurs, et presque d'hérétiques. Aujourd'hui, il faut compter avec nous.

Après une courte allocution de M. le chanoine Beaupin, un thé fut servi dans la salle des journaux.

Les « thés du mardi » de l'A. E. I. C. continuent. Le 15 février, M. l'abbé Touzard nous fit une intéressante causerie sur l'Egypte qu'il connaît si bien. Des projections de vues prises par le conférencier durant son voyage de 1912-1913 nous permirent d'admirer les beautés de l'architecture égyptienne. Après le thé, comédie : *Le Réserviste aux cinq enfants*, un acte d'Alphonse Crozière. Voici la distribution : Musard : Delacroix; capitaine Boissette : Sautai; lieutenant Flich : Argentin; caporal Basteau : Lian; Redinguet : Dauchez, junior. Patrouillart tenait les rôles de Marbouty et de Tricol. Delacroix obtint un succès énorme comme d'habitude, et la troupe de l'Association fut chaleureusement applaudie.

L'A. E. I. C. a envoyé une délégation à Liège, à l'occasion des fêtes universitaires qui y furent données lors de l'inauguration du « home » des Etudiants catholiques de la Faculté de Droit. Cette délégation a reçu le meilleur accueil, marquant les liens étroits de sympathie qui unissent étudiants belges et étudiants français.

*Le Secrétaire : E. DE GIGORD.*

**Association des Étudiantes.** — Le jeudi 3 mars, les étudiantes se sont réunies pour fêter la Mi-Carême, dans les salles du Collège d'Hulst, 8, quai du Marché-Neuf. Les divertissements ont duré jusqu'au passage de la cavalcade, juste sous nos fenêtres, à la lumière des reverbères et des lampions des chars.

Le mercredi 2 mars, M. Froidevaux, doyen de la Faculté des Lettres, nous a fait une conférence sur la question de la Syrie. Ce sujet d'actualité, traité à la lumière de l'histoire, nous a vivement intéressées; nous ne regrettons qu'une chose : c'est la réduction nécessaire de l'auditoire à un petit nombre d'étudiantes catholiques. Nous ne pouvons donner ici le résumé, même succinct, de cette conférence; du moins, voici ce qui en ressort clairement : La France, depuis les temps les plus reculés, fut en relations à peu près ininterrompues avec la région du Levant, dont une partie porte aujourd'hui le nom de Syrie. Son influence morale et civilisatrice y est effective et seule durable. Les populations syriennes, troublées par l'action sourde de nos ennemis ou d'alliés qui ont des intérêts opposés aux nôtres, ne cessent, au fond, de nous être fidèles et de nous appeler. La France a donc sur cette région des droits qu'elle doit défendre de toutes ses forces, si elle ne veut pas perdre, avec l'amitié d'un peuple, des ressources importantes et qui ne sont que le produit de son action continuellement bienfaisante dans le Levant.

*La Secrétaire, Suz. BOREL.*

**Faculté de Droit.** — Une place sera vacante, à la rentrée prochaine, à la Faculté de Droit de l'Institut catholique de Paris. Pour les renseignements, s'adresser au Secrétariat de l'Institut catholique, 74, rue de Vaugirard.

---

## NÉCROLOGIE

---

### LE R. P. LARGENT

CHANOINE HONORAIRE DE PARIS

PROFESSEUR HONORAIRE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE

Augustin-Hubert Largent était né le 26 juin 1834, à la Bassée, petite ville du Nord, d'une famille très chrétienne et dans laquelle, écrivait-il dans ses souvenirs, une chose vivait : c'était l'amour des lettres. Soixante-dix ans plus tard, le Père Largent aimait à se rappeler ses premières lectures et les impressions qu'elles avaient suscitées en sa jeune âme, comme ses premiers jeux qui avaient été des essais poétiques ou l'imitation des offices d'église dans une petite chapelle d'enfant. Son père et sa mère moururent, l'une en 1845, l'autre en 1846, et il fut dès lors élevé par sa grand'mère maternelle, en même temps qu'il avait le meilleur des conseillers dans la personne de son oncle, l'abbé Delplanque, curé de Fressain, mort le 5 mars 1871. Augustin Largent avait un frère unique, Amand, mort en 1875, dans la fleur de l'âge, laissant une enfant d'un an. Nature généreuse et délicate, esprit profondément religieux et réfléchi, un peu lent à l'action, Amand Largent écrivait à son frère des lettres où se révèlent ces qualités, et dont celui-ci a publié une partie dans un livre pour ses intimes : *Souvenirs d'un frère*, 1890.

Après avoir reçu les premières leçons de latin d'un vicaire de la Bassée, Augustin Largent entra, en octobre 1846, au petit séminaire de Cambrai. Nous n'avons pas de détails sur ses études secondaires, ni sur celles qui suivirent. Nous savons seulement qu'il avait fait des études de droit quand il arriva à

Paris, en 1854. Mêlé aux milieux littéraires et légitimistes de l'époque, cherchant sa voie, mais déjà bien décidé à servir la cause de l'Eglise et à cultiver les lettres, Augustin Largent collabora à l'*Union*, et donna à la *Biographie universelle* de Didot les notices de François Huet et Eugène Loudun. Présenté à ce dernier, alors bibliothécaire à l'Arsenal, par le graveur Carez, il en devint l'ami, et connut chez lui, ainsi que dans le salon de l'éditeur Lecoffre, plusieurs des écrivains et artistes de cette époque : de Bornier, Amédée Gabourd, Achille du Clésieux, Amédée Pommier, Emilien Cabuchet, Claudius Hébrard, Vital Dubray, Octave Lacroix et Alphonse et l'Ernest Daudet. Celui-ci a rappelé, dans le *Correspondant* du 25 août 1920, le charme de ces réunions et l'amitié qui l'unissait à Augustin Largent, amitié qui ne fut pas rompue par la vocation sacerdotale du futur oratorien. En effet, le sacerdoce que lui avait déjà fait entrevoir à Cambrai un Père rédemptoriste, attirait toujours Augustin Largent. Après une retraite faite à Solesmes, en juillet 1858, une autre, en mars 1859, à la rue des Postes, sous la direction du Père Daniel, pour lequel il devait toujours conserver la plus respectueuse amitié, sur la recommandation de ce dernier, Augustin Largent alla se présenter au Père Pétetot, qui avait restauré l'Oratoire en 1852. Après l'avoir entendu, le Père Pétetot lui dit : « Il y a une vocation là-dessous ; le bon Dieu vous traque. »

Augustin Largent n'hésita plus, et, le 30 septembre 1859, il entra à l'Oratoire. Il y eut pour maîtres les Pères Gillet, théologien aussi profond que modeste ; H. de Valroger, et Saglier, âme délicate, qui lui resta toujours très attaché. Il y connut les premiers membres de cette famille oratorienne, dont il restait le seul survivant : le Père Gratre, qui ne dédaigna pas son concours pour la préparation de son livre : *Les sophistes et la critique* ; Henri Perreyve, Louis Lescœur, Charles et Adolphe Perraud, Anatole de la Bastie et tant d'autres dont il aimait à rappeler le souvenir. Ordonné prêtre à Tours le 19 décembre 1863, le Père Largent alla passer à Rome l'année scolaire 1864-1865, au séminaire français, où il s'y rencontra avec le saint abbé Huvelin, dont il devait rester l'ami, et en revint docteur en théologie. A partir de cette époque, la vie du Père Largent devait s'écouler à Paris, sauf une année passée à Tours (1867-1868), où il enseigna la théologie aux scolastiques de l'Oratoire, et une autre à Fressain (1870-1871), où il remplit les fonctions curiales pour suppléer son oncle malade. La dernière guerre devait le retenir prisonnier de l'ennemi, à Roubaix, pendant deux ans. A l'Oratoire, dont la maison était alors rue du Regard, le Père Largent s'adonna à l'étude et à la prédication. C'est en 1881 que Mgr d'Hulst lui confia, à la Faculté de théologie de l'Institut catholique, la chaire de patrologie. C'était le moment où, par suite de circonstances qu'on n'a pas à rappeler ici, l'Oratoire quittait la rue du Regard pour s'installer sur les hauteurs de Montmartre. Le Père Largent n'a jamais caché la peine que lui causa ce départ, et, à la fin de sa vie, quand il revenait sur ce souvenir, il s'accusait humblement d'en avoir été trop affecté et reconnaissait que la Providence avait bien fait les choses.

Dès 1882, la chaire de patrologie était remplacée par une seconde chaire d'histoire ecclésiastique que le Père Largent garda jusqu'en 1895 où il remplaça à la chaire d'apologétique l'abbé de Broglie, dont il devait écrire la vie.

En 1898, il reprit la chaire de patrologie, qu'il devait occuper jusqu'en 1902 où il prit sa retraite et fut nommé professeur honoraire.

« Durant douze ans, disait-il dans sa leçon d'ouverture du cours d'apologétique, j'ai essayé de retracer les huit siècles qui se sont déroulés depuis saint Léon IX et les prédécesseurs immédiats de saint Grégoire VII jusqu'à l'avènement de Pie IX : depuis 1094 jusqu'en 1846. J'ai redit avec une sincérité qui s'échauffait parfois au feu de l'indignation ou de l'amour, les épreuves, les combats, les victoires, j'ajouterai aussi les retards et les défaites où s'attestent tout ensemble et la liberté humaine, prompte aux défaillances et aux révoltes et cette Providence souveraine qui, respectueuse de notre franc arbitre, n'est cependant jamais trompée dans ses conseils. » Un article anonyme du *Bulletin de l'Institut catholique* (1891, p. 107) parlait de lui comme d'un « théologien doublé d'un lettré, qui entre par toute son âme dans l'intelligence des temps que sa parole fait revivre. » Mais c'est surtout, ajoutait-il, quand il arrive au XVII<sup>e</sup> siècle que cet « honnête homme » se sent chez lui : et c'est plaisir de le voir faire les honneurs de sa maison. »

Le Père Largent continuait en même temps le ministère de la prédication, qu'il n'abandonna que bien plus tard, et les habitués de la chapelle des Carmes purent l'entendre faire plusieurs fois des instructions dominicales jusqu'en 1910. Il restait aussi toujours fidèle à ses amis de l'Oratoire et du dehors, les charmant par les souvenirs que sa mémoire merveilleuse a su conserver jusqu'à ses derniers jours, les aidant aussi dans leurs recherches historiques et théologiques. C'est ainsi que Mgr d'Hulst, pour lequel il avait préparé les éléments d'une réponse à une consultation théologique d'un jeune protestant suisse, à la veille de passer au catholicisme, lui écrivait le 6 août 1892 : « J'ai reconnu là une amitié comme Dieu seul en crée : c'est celle dont vous m'avez fait l'avance, il y a déjà vingt-huit ans, et que vous ne m'avez pas retirée. Elle a toujours été *bienfaisante* de votre part ; *réceptive*, mais pleine de gratitude, de la mienne ». Le Père Largent avait noté au dos de cette lettre : « Humilité touchante ! L'âme généreuse de Mgr d'Hulst prodiguait sa reconnaissance, comme elle prodiguait l'or. »

Au moment où, par suite de l'application des lois contre les congrégations religieuses, l'Oratoire fut dispersé, le Père Largent trouva dans une famille alliée à la sienne l'hospitalité la plus attentive et les soins les plus dévoués, et, en mai 1903, le cardinal Richard le nommait chanoine honoraire de Paris.

La longue retraite du Père Largent fut une vie de prière et d'étude. Les premières années, il quittait parfois la maison d'Auteuil, qui l'avait accueilli, pour des prédications ; mais, de plus en plus, il restait au milieu de ses livres et de ses souvenirs. Et ceux qui allaient le voir dans sa studieuse retraite étaient toujours ravis de son amabilité et de la fraîcheur de ses sentiments. Ils auraient été bien tentés de lui dire, comme un de ses anciens amis : « Vous avez toujours quarante ans. » Et ils comprenaient aussi cette parole d'un de ses vieux amis qu'il avait eu autrefois le bonheur de ramener à Dieu et dont la conversion à l'époque avait fait quelque bruit : « Le Père Largent ! il ne ferait pas peur à une mouche. »

C'est pendant cette retraite qu'il publia quelques-uns de ses ouvrages. Le Père Largent, pendant sa longue vie a, en effet, beaucoup écrit et nous ne prétendons pas donner ici la liste de tous ses travaux, dont voici les principaux : *Les anniversaires catholiques*, 1860 ; *Une Station de Carême : La Foi*, 1881 ; *La Vie de sainte Thérèse méditée*, 1884 ; *Elévations à saint Joseph*, 1876 ; *Méditations sur la sainte Vierge pour tous les jours du mois de mai*, 1878 ; *Études d'histoire ecclésiastique*, 1892 ; *L'Abbé Charles Perraud*, 1895 ; *Saint Lambert, évêque de Maestricht*, 1897 ; *Saint Jérôme (Les saints)*, 1898 ; *La Tentation*, 1902 ; *Saint Hilaire (Les saints)*, 1902 ; *Les sources de la piété*, 1906 ; *Les Devoirs du Prêtre*, 1909 ; *Le Pain de Vie*, 1910 ; *Le Cardinal Langénieux*, 1911 ; *Le Père Lescœur, prêtre de l'Oratoire*, 1912 ; *L'Abbé de Broglie*, deuxième édition, 1913 ; *La Maternité divine de la T. S. Vierge*, 1909. Il avait, en outre, collaboré au *Contemporain*, au *Correspondant*, au *Bulletin critique*, à la *Revue de l'Institut catholique*, au *Polybiblion*, aux *Annales de Philosophie chrétienne* et au *Dictionnaire de Théologie catholique*.

Attristée par la mort de sa chère nièce et par deux graves maladies qu'il fit en 1910 et 1911, cette retraite, pendant laquelle un groupe d'amis intimes avait célébré, en 1913, ses noces d'or sacerdotales, fut interrompue par la guerre.

Le Père Largent se trouvait au mois de septembre 1914 à Roubaix, auprès d'un de ses amis d'enfance, M. le chanoine Mortreux, aumônier de la Visitation. « Il y souffrit de toutes les horreurs de l'occupation. A Paris, nous nous inquiétions de sa captivité et nous cherchions le moyen de l'en tirer par l'entremise de la Cour d'Espagne, auprès de laquelle l'ambassadeur de ce pays s'était fait notre avocat. Les Allemands consentirent à l'évacuer. Mais ils entourèrent sa délivrance de toutes les gougateries dont ils ont donné tant de preuves alors et depuis... Ils eurent la cruauté de retenir ses manuscrits ; ils ne lui permirent même pas d'emporter son bréviaire et, lorsqu'il protesta et réclama contre cette mesure inique, on lui répondit : « Vous n'en avez pas besoin, un prêtre doit savoir ses prières (M. Ernest Daudet, dans le *Correspondant* du 25 août 1920, p. 629). Le 18 décembre 1916, le Père Largent était de retour à Paris, après un pénible voyage de cinq jours. « Souffrances », écrivait-il simplement sur son carnet de notes, pendant qu'il était prisonnier, ou encore : *Tua, Pater, Providentia gubernat omnia* », ou une autre fois : « Relu saint Thomas. Revécu dans le passé où je me suis plongé. Le présent et l'avenir ont disparu de ma perspective ».

Au mois d'avril 1919, le Père Largent entra à l'infirmerie-Marie-Thérèse. Il y continua à prier, à lire, à réviser ses manuscrits jusqu'aux derniers jours de sa vie. Il y était entouré des soins les plus empressés dont il témoignait sa reconnaissance avec une délicatesse touchante. Il y mourut le lundi 14 février, à l'âge de 86 ans. Ses obsèques eurent lieu le jeudi suivant à l'église métropolitaine, en présence de tout le chapitre. M. l'archiprêtre célébra la messe ; M. le supérieur général de Saint-Sulpice, M. le Vice-Recteur de l'Institut catholique, étaient venus joindre leurs prières à celles des parents, confrères et amis du Père Largent dont le corps repose maintenant à Montmorency, dans un caveau de famille.

U. Rouziès.

## BIBLIOGRAPHIE

**Mgr Grente, évêque du Mans. — Œuvres Oratoires et Pastorales, t. I. —**  
Un vol. in-8°, 480 pages. Paris, Beauchesne, 1920. Prix : 20 fr.

Mgr Grente a réuni dans ce beau volume, dont la perfection typographique fait honneur à la librairie Beauchesne, trente et un discours et conférences prononcés avant son épiscopat. Il a « suivi l'ordre chronologique, comme le plus naturel et aussi parce qu'il permettra peut-être à des esprits curieux de discerner si, à travers les ans, l'expérience de la chaire et des âmes forme et mûrit ».

Tous ceux qui connaissent Mgr Grente, notre ancien élève, savent que, dans toutes ses œuvres, l'élévation de la pensée s'unit invariablement au charme et à la délicatesse raffinée du style. Allocutions de mariage, sermons de charité, exhortations à la jeunesse, discours de distribution de prix, panégyriques de saints ou de bienheureux normands, voisinent dans ce recueil. Nous signalerons spécialement une ravissante conférence sur « un précurseur de Lamartine au début du XVII<sup>e</sup> siècle, le poète Jean Bertaut, évêque de Séez », donnée à l'Institut catholique le 26 janvier 1910, et une allocution prononcée dans notre chapelle, au cours d'un triduum eucharistique, le 20 février 1911.

Tous ceux qui ouvriront ce livre, le déposeront difficilement ; ils constateront effectivement, comme l'auteur les y invite, la progression ascendante et ininterrompue vers la maturité et la perfection de la pensée et du style, et seront les premiers bénéficiaires de cette nouvelle forme d'apostolat de Mgr Grente.

Louis PRUNEL.

**Sixième anniversaire de la première Victoire de la Marne. — Dimanche**  
**5 septembre 1920. —** Une broch. in-8° de 80 pages, avec nombreuses gravures. Librairie Lepillet, Meaux. Prix : 3 fr.

Cette brochure, qui se vend au profit du monument religieux et politique à ériger sur le plateau de Barcy-Chambry, relate la splendide fête du 5 septembre 1920, où Mgr Marbeau, évêque de Meaux, eut la joie de voir dans sa Cathédrale M. Millerand, président du Conseil, les trois maréchaux de France, onze généraux et trois amiraux, écouter le beau discours de Mgr Charost ; fête inoubliable d'union sacrée, où le cardinal Luçon et les évêques furent invités au banquet officiel à l'hôtel de ville, et allèrent ensuite bénir les tombes des héros de Barcy et de Chambry.

La lecture de cette brochure, qui contient la lettre de Mgr Marbeau annonçant la fête, et tous les discours prononcés ce jour-là, est singulièrement réconfortante.

Il faut la lire et la faire lire, surtout à la campagne.

L. P.

LIVRES DÉPOSÉS AU BUREAU DU BULLETIN

Georges GOYAU. — *Portraits catholiques. — Précurseurs.* — Ces quatre portraits — au propre et au figuré, car le livre possède quatre gravures — raviront les lecteurs et leur feront du bien. — CHAMINADE, fondateur des Marianistes : son action religieuse et scolaire ; OZANAM, collégien et étudiant : son apostolat intellectuel ; Arthur VERHØGEN : un organisateur social ; Louis MILCENT : le créateur du syndicalisme agricole. — Paris, Perrin, 1921 ; prix : 7 fr.

Abbé J. DEDIEU, docteur ès lettres. — *Le rôle politique des protestants français (1585-1715).* — 1 vol. in-16, 362 pages, — Paris, Bloud et Gay. Prix : 6 fr. — Ouvrage très documenté, avec appendices contenant de nombreuses pièces inédites. Les titres de quelques chapitres indiqueront l'intérêt du livre : *Le mouvement vaudois. — L'incident Bayle. — La révolte camisarde. — Jurieu, organisateur de l'espionnage. — L'agence Jurieu.*

C. CHABRUN, député de la Mayenne. — *La Doctrine sociale de l'Eglise.* — Extrait de la *Revue de Philosophie*, broch. in-8° de 37 pages. — Paris, Marcel Rivière, éditeur, 31, rue Jacob.

C. CHABRUN, *La réorganisation des chemins de fer à la Chambre des Députés.* — Discours de M. Chabrun, rapporteur du projet de loi (séance du 9 décembre 1920). — Paris, Boivin, éditeur, 3, rue Palatine. Prix : 1 fr. 50.

E. JACQUIER, professeur d'Ecriture Sainte aux Facultés catholiques de Lyon. — *Etudes de critique et de philologie du Nouveau Testament*, 1 vol., in-12 de vi-513 pages. Paris, Gabalda. Prix : 10 fr.

J. TIXERONT, doyen de la Faculté catholique de Théologie de Lyon. — *Mélanges de Patrologie et d'Histoire des dogmes*, 1 vol. in-12 de v-27 pages. — Paris, Gabalda. Prix : 7 fr.

YVES DE LA BRIÈRE. — *Notre-Dame de Pontmain. — A propos du cinquantième anniversaire de l'Apparition (1871-1921).* — Extrait de la *Revue des Etudes* du 5 octobre 1920. 1 broch., in-8° de 22 pages.

G. HOORNAERT (S.-I.). — *La question scolaire.* — Le sujet est d'une actualité qui s'impose. Voici les titres des chapitres. — *L'école. — L'école sans Dieu. — Morale neutre. — A quoi sert la religion. — Les bâtisseurs de morale. — Quelques textes.* — Ce tract de propagande est préfacé par S. G. Mgr Heylen, évêque de Namur. — Editeur : Dupagne, 33, rue de Bruxelles, Namur. — Par ex. : 0 fr. 75 ; par 50 : 0 fr. 50 ; par 100 : 0 fr. 45 (remise de 25 % aux libraires).

*Encyclique sur saint Jérôme (15<sup>e</sup> centenaire) et Motu proprio sur le Patronage de saint Joseph*, traduction de la *Documentation Catholique.* — Brochure de 32 pages, petit in-8°. Prix, 0 fr. 60 ; port, 0 fr. 05.

*Législation sur les Pupilles de la Nation*, par Auguste RIVET, avocat à la Cour de Lyon et professeur de droit. — 360 pages. Prix, 5 francs ; port, 0 fr. 30. — Bonne Presse, 5, rue Bayard, Paris (8<sup>e</sup>).

J. MAROUZEAU. — *La linguistique ou science du langage.* — Paris, Paul Geuthner, 1921, Prix : 6 fr.

---

Le Gérant : CH. BAULÉS.

---

SEMUR. — IMPRIMERIE GÉNÉRALE.



SECTION  
DES  
**SCIENCES ÉCONOMIQUES ET COMMERCIALES**  
DES  
**FACULTÉS DE DROIT & DES SCIENCES**  
DE  
**L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS**  
74, RUE DE VAUGIRARD

*S'y adresser pour tous renseignements.*

Deux années d'études, délivrance d'un diplôme. Législation civile, commerciale, industrielle, fiscale; économie politique et sociale; opérations de banque et de bourse; assurances; mathématiques financières, comptabilité; langues étrangères; études des marchandises et des matières premières; géographie économique.

---

### **L'Invention et l'Industrie Françaises**

M. Jean BARÈS, ex-directeur du *Réformiste*, vient de doter la Direction des Recherches scientifiques et industrielles et des inventions d'une rente annuelle de 12.500 francs « pour attribution de deux prix annuels aux inventeurs français, pères d'au moins trois enfants, qui auront fait les découvertes les plus utiles à l'industrie française ». Voici le montant de ces deux prix Jean Barès :

|                    |                |
|--------------------|----------------|
| Premier prix.....  | 10.000 francs. |
| Deuxième prix..... | 2.500 francs.  |

On ne saurait trop louer M. Jean Barès de sa généreuse initiative, qui se traduit pour les inventeurs et les chercheurs français par un encouragement des plus féconds. La science française et notre industrie nationale lui seront certainement redevables de notables améliorations et perfectionnements. Il est donc à souhaiter que le beau geste de M. Jean Barès trouve des imitateurs.

Les demandes et dossiers concernant l'attribution de ces prix peuvent être envoyés dès maintenant à la Direction des Recherches scientifiques et industrielles et des Inventions, à Bellevue, près Paris.

On sait que cette Direction apporte son entier concours aux inventeurs dont les propositions sont reconnues intéressantes et utiles. Elle leur donne toutes les indications techniques et les moyens matériels de réaliser et d'essayer leurs inventions.

Elle réalise de plus une liaison indispensable entre la Science et l'Industrie, entre le Laboratoire et l'Usine, entre les Savants et les Industriels. Elle s'efforce de procurer à l'industrie française le précieux concours technique de nos laboratoires scientifiques, les ressources formidables de savoir, de science, d'initiative, d'invention de nos Facultés et de nos Instituts scientifiques.

Nos inventeurs et nos industriels ne doivent, par conséquent, jamais oublier qu'il existe au Ministère de l'Instruction publique un organe officiel au concours duquel ils peuvent faire appel en toutes circonstances pour la mise au point de leurs inventions ou le perfectionnement de leurs procédés de fabrication et de leur technique industrielle.

## CHEMIN DE FER DE PARIS A ORLÉANS

### Les Châteaux de Touraine et du Blésois en automobile.

*Quatre circuits au départ de TOURS (place de la Gare)*

*Deux circuits au départ de BLOIS (place Victor-Hugo)*

*du 1<sup>er</sup> mai au 9 octobre 1921 (1)*

- A. — Tours, Loches, Chenonceaux, Amboise, Tours (prix par place : 38 francs).
  - B. — Tours, Villandry, Azay-le-Rideau, Chinon, Ussé, Langeais, Cinq-Mars, Luynes, Tours (prix par place : 35 francs).
  - C. — Tours, Chenonceaux (par la vallée du Cher), Amboise (par la forêt), Tours (prix par place : 25 francs).
  - D. — Tours, Villandry, Azay-le-Rideau, Langeais, Cinq-Mars, Luynes, Tours (prix par place : 20 francs).
- 
- I. — Blois, Cheverny, Chambord, Blois (prix par place : 20 francs).
  - II. — Blois, Chambord, Cheverny, Chaumont, Blois (prix par place : 28 francs).

(1) Pour les jours de mise en marche, consulter le Bureau spécial du Service automobile, 8, boulevard Béranger, Tours.

## CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

### Billets spéciaux d'aller et retour :

La Compagnie P.-L.-M. délivre, depuis le 10 décembre, à la gare de Paris et dans ses principales gares, des billets spéciaux d'aller et retour pour Aix-les-Bains et Chamonix, valables 15 jours et pouvant être prolongés par deux fois de 5 jours, avec faculté d'arrêt à Aix-les-Bains pour les voyageurs allant à Chamonix.

Pour tous renseignements, s'adresser :

A l'Agence P.-L.-M., 88, rue Saint-Lazare, à Paris, aux bureaux de renseignements des gares P.-L.-M., aux Syndicats d'Initiative de Chamonix et d'Aix-les-Bains, à la Compagnie du Revard à Aix-les-Bains.

**L'Agenda P.-L.-M. pour l'année 1921** contient, outre une suite « Pages choisies », un « Carnet des mois », accompagné de hors-texte en couleurs « Calendrier du Touriste », des cartes, des « topos » d'excursions, etc... Ce volume, en deux tons, orné de plus de 350 illustrations, est en vente, au prix de 7 fr., à l'Agence P.-L.-M., 88, rue Saint-Lazare, Paris ; dans les bureaux de ville, gares et bibliothèques des gares de la Compagnie ; dans les agences de voyages et aux rayons de papeterie des Grands Magasins. Il est envoyé aussi franco à domicile, contre mandat de 9 fr. sur demande adressée au Service de la Publicité de la Compagnie P.-L.-M., 20, boulevard Diderot, Paris-12<sup>e</sup>.

Semur. — Imprimerie Générale.

---

**ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR LIBRE**(Loi du 12 juillet 1875)

---

**BULLETIN**  
DE  
**L'INSTITUT CATHOLIQUE**  
DE PARIS**Paraissant tous les mois**

---

**SOMMAIRE :**

|                                                                                                |     |
|------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| I. — Analyse de cours publics : Histoire des Origines chrétiennes, par M. l'abbé Lebreton..... | 85  |
| II. — Conférences et Cours publics du mois de mai...                                           | 98  |
| III. — Cours supérieurs de jeunes filles .....                                                 | 99  |
| IV. — Chronique de l'Institut Catholique.....                                                  | 99  |
| VII. — Bibliographie : R. P. Th. Mainage O. P. — Bruno de Solages.....                         | 104 |
| VIII. — Dons à la Bibliothèque .....                                                           | 106 |

---

**PARIS****SECRÉTARIAT DE L'INSTITUT CATHOLIQUE**74, RUE DE VAUGIRARD, 74

---

**ANCIENNE LIBRAIRIE POUSSIELGUE****J. DE GIGORD, Éditeur**

RUE CASSETTE, 15

LE

## **BULLETIN DE L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS**

paraît le 25 de chaque mois, sauf en août  
et en septembre.

Chaque numéro contient de 24 à 32 pages. Il renferme, outre les informations officielles de l'Institut catholique, des analyses des Cours publics, la chronique de la guerre et la chronique des Facultés libres, des Etudiants, des Anciens Élèves.

*(Il sera rendu compte des ouvrages composés par les Professeurs et anciens élèves de l'Institut catholique.)*

---

LE PRIX D'ABONNEMENT EST AINSI FIXÉ :

Paris et Départements, 6 francs. — Étranger, 7 fr. 50.

On peut acheter au numéro. Prix : 0 fr. 75.

---

*Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé à M. PRUNEL, Vice-Recteur, Directeur du Bulletin, et tout ce qui concerne l'administration à M. F. LEMAÎTRE, secrétaire général de l'Institut catholique, 74, rue de Vaugirard.*

---

# BULLETIN

DE

## L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS

---

### ANALYSE DE COURS PUBLICS

---

### HISTOIRE DES ORIGINES CHRÉTIENNES

---

**La Vie de Jésus-Christ Notre-Seigneur (Suite).**

**Jésus en Pérée. (1)**

**Par M. l'abbé LEBRETON**

Mt 19, 1. Et il arriva, quand Jésus eut achevé ces discours, qu'il quitta la Galilée et passa sur le territoire de la Judée, au delà du Jourdain. 2. Une grande foule le suivit et il les y guérit. 3. Et les pharisiens l'abordèrent et lui dirent pour l'éprouver : Est-il permis à un homme de répudier sa femme pour un motif quelconque ? 4. Et il répondit en disant : N'avez-vous pas lu que celui qui les créa au commencement les créa homme et femme, et qu'il dit : A cause de cela l'homme quittera son père et sa mère, et s'attachera à sa femme, et les deux deviendront un seul corps ? 6. Ainsi ils ne sont plus deux, mais une seule chair. Que l'homme donc ne sépare pas ce que Dieu a joint. 7. Ils lui dirent : Pourquoi donc Moïse a-t-il prescrit de donner à la femme une lettre de répudiation et de la répudier ? 8. Il leur dit : C'est à cause de la dureté de vos cœurs que Moïse vous a permis de répudier vos femmes ; mais au commencement il n'en a pas été ainsi. 9. Et je vous dis que quiconque répudie sa femme, si ce n'est pour cause d'infidélité, et en épouse une autre, commet l'adultère. 10. Les disciples lui dirent : Si telle est la condition de l'homme à l'égard de la femme, il n'est pas avantageux de se marier. 11 Et il leur dit : Tous ne comprennent pas cette parole, mais seulement ceux à qui il a été donné. 12. Car y a des eunuques qui ont été faits tels par les hommes ;

(1) Conférence donnée le jeudi 25 novembre.

*Bulletin de l'Institut catholique de Paris. — Avril 1921.*

il y a des eunuques qui se sont rendus tels eux-mêmes en vue du royaume des cieux. Que celui qui peut comprendre, comprenne.

Mc 10,1. Etant parti de là, il vint dans la région de la Judée et au delà du Jourdain, et de nouveau les foules se joignaient à lui le long de la route, et de nouveau il les enseignait comme il en avait l'habitude. 2. Et les pharisiens, s'étant approchés, lui demandaient, pour l'éprouver : Est-il permis à un homme de répudier sa femme ? 3. Et lui, répondant, leur dit : Que vous a commandé Moïse ? 4. Et ils dirent : Moïse a permis d'écrire une lettre de divorce et de la renvoyer. 5. Et Jésus leur dit : C'est à cause de la dureté de vos cœurs qu'il vous a écrit cette règle. 6. Mais au commencement de la création il les fit mâle et femelle ; 7. C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère et tous deux ne seront plus qu'une chair ; de sorte qu'ils ne sont plus deux, mais une seule chair. 9. Ce que Dieu a donc ainsi uni, que l'homme ne le sépare pas. 10. Et à la maison les disciples l'interrogeaient de nouveau sur ce point ; 11. Et il leur dit : Celui qui répudie une femme et en épouse une autre, commet l'adultère à l'égard de la première ; et si une femme répudie son mari et en épouse un autre, elle commet l'adultère.

Pour la première fois, nous reprenons contact avec les deux premiers synoptiques. Tous deux passent sous silence les voyages à Jérusalem que nous avons rapportés d'après S. Jean ; tous deux aussi n'ont rien qui corresponde à la grande collection de traits et de paraboles qui remplit les chapitres 9-18 de S. Luc. Ce qui précède immédiatement chez l'un et l'autre, ce sont les enseignements donnés par Jésus à Capharnaüm, après la transfiguration. S. Matthieu termine cette collection assez longue de discours par sa formule ordinaire : « et il arriva, quand Jésus eut terminé ces discours... ». Et tous deux nous transportent sur l'autre rive du Jourdain ; ce départ de la Galilée est définitif : Jésus n'y reviendra plus qu'après sa résurrection ; ce n'est pas sans tristesse sans doute qu'il vit disparaître le cadre de tant d'entretiens familiers, de tant de conversions, de tant de miracles : le lac, Capharnaüm, la plaine de Gennesar ; mais « il affermit son visage » pour monter à Jérusalem : ce qui l'attend là-bas, c'est la Passion et la croix, mais c'est aussi un nouveau baptême dont il a hâte d'être baptisé, c'est le début d'une œuvre enfin féconde, c'est la naissance de l'Eglise.

Dans la Pérée, où il pénètre, Jésus poursuit son ministère ordinaire : S. Matthieu insiste surtout sur les miracles, S. Marc sur l'enseignement. Le premier incident que l'un et l'autre nous rapportent est provoqué par une interrogation des pharisiens. Dans le discours sur la montagne, 5, 31, entre autres points de la loi mosaïque, Jésus avait repris pour le perfectionner celui qui était relatif au mariage : il avait interdit le divorce. C'était pour les pharisiens une belle occasion de le mettre en contradiction avec Moïse ; ils en profitent. La législation mosaïque nous est déjà connue : un homme qui avait gravement à se plaindre de sa femme pouvait lui donner un acte de divorce et la répudier. Lagrange d'après Lightfoot donne ce texte d'acte de divorce : « Le jour N de la semaine du mois N de l'année depuis la création du monde N, moi N, de mon plein gré et sans subir aucune contrainte, j'ai répudié, renvoyé et chassé toi,

c'est-à-dire N fille de N, qui as été jusqu'à présent ma femme, de telle sorte que tu es libre, que tu t'appartiens, et que tu peux épouser qui te plaira, sans que personne t'en empêche, à partir d'aujourd'hui et pour toujours. Tu es donc libre de t'engager à n'importe quel homme; et que ceci soit pour toi de ma part l'acte de répudiation, la lettre de divorce, le certificat de renvoi, selon les lois de Moïse et d'Israël ».

On sait aussi comment les deux grandes écoles juives s'opposaient dans l'interprétation de cette loi : l'école de Chammaï ne permettait le divorce que pour des raisons très graves, surtout l'infidélité; l'école de Hillel l'accordait pour toute autre espèce de raison : pour un plat brûlé, ou simplement parce que le mari avait trouvé une autre femme plus jolie. Cette seconde interprétation prévalait (1).

Ce droit au divorce était très cher aux juifs, et ils y voyaient même un privilège que Dieu leur avait concédé, mais qu'il avait refusé aux Gentils (j. *Qiddouchin*, 58, 3 cité par Lagrange). Tout au contraire, Jésus leur déclare que ce n'est qu'une concession faite à la dureté de leur cœur; et à cette législation mosaïque il oppose le plan primitif de Dieu tel qu'il apparaît dans la création: le commentaire de Victor est ici très lumineux : « La parole du Christ était dure à porter et pouvait provoquer la calomnie; il invoque donc aussitôt la loi primitive, disant : A l'origine de la création, Dieu les a faits mâle et femelle, c'est-à-dire que par les faits eux-mêmes, Dieu dès l'origine a prescrit le contraire.., et ce n'est point seulement l'œuvre créatrice qui lui fournit son argument, mais c'est encore le précepte de Dieu.., car par la loi qu'il porte, Dieu montre que le même homme doit habiter toujours avec la même femme, sans rompre jamais leur union; car ils sont, dit-il, nés d'une seule racine et ils ne forment qu'un seul corps. »

On remarquera dans cette argumentation du Christ l'appel qu'il fait de la loi de Moïse à la loi primitive : c'est un exemple unique dans tout l'évangile; on trouvera chez S. Paul un appel semblable de Moïse à Abraham. Seul le Christ pouvait avoir l'autorité nécessaire pour inaugurer cette méthode et interpréter la loi en maître. Dans le discours sur la montagne cette autorité s'affirmait déjà, mais elle se bornait alors à rendre la loi plus parfaite et plus intime; ici c'est dans ce sens encore que l'autorité du Christ s'exerce, mais elle s'affirme plus explicitement et ne craint pas d'annuler une concession mosaïque.

A la maison, les disciples, émus de la réponse, poussent plus avant la consultation; par ce trait encore l'enseignement que Jésus donne ici se distingue du discours; il parlait alors à la foule seule; maintenant il a distingué depuis longtemps l'auditoire privilégié des disciples; aussi, dans ce cénacle, il se laisse conduire volontiers à une conclusion qu'il n'a pas énoncée dans son discours public : c'est chez S. Matthieu seul que nous la lisons : « S'il en est ainsi, il est avantageux de ne pas se marier. »

1. Cf. La note de Weil sur *AJ.*, 4, 8, 253 : « Celui qui veut se séparer de la femme qui habite avec lui pour un motif quelconque — les hommes en ont souvent de ce genre — devra certifier par écrit qu'il n'aura plus de relations avec elle. » cf., *AJ.*, 16, 198; *Vie*, 426.

S. Jérôme l'interprète ainsi : « Le mariage devient un lourd fardeau si l'on ne peut renvoyer sa femme que pour adultère. Que faire si elle boit, si elle est colère, méchante, dissipée, gourmande, coureuse, querelleuse, médisante ? faudra-t-il la garder ? Bon gré, mal gré, il faudra la garder. Nous étions libres, nous nous sommes mis volontairement sous le joug. Aussi les apôtres, voyant que ce joug est lourd, expriment simplement leur impression et disent : S'il en est ainsi des relations de l'homme et de la femme, il n'est pas avantageux de se marier. »

Le Christ ne les contredit pas, tout au contraire, mais il élève leur esprit de ces considérations un peu égoïstes au souci du royaume des cieux : c'est pour lui, pour le royaume des cieux qu'il est bon de renoncer au mariage. Et il termine par cette locution qui lui est familière quand son discours est plus élevé ou plus mystérieux. « Que celui qui peut comprendre, comprenne ! »

Pour mieux graver cette sentence dans l'esprit des apôtres, Jésus, ainsi qu'il aime à le faire, donne à sa pensée une forme légèrement paradoxale. Un protestant, peu favorable au célibat, Reuss, a cependant très exactement traduit cette sentence sur les eunuques : « Communément ce nom se donne à des personnes impuissantes de nature ou mutilées par la main des hommes ; moi j'appelle ainsi ceux qui, librement, courageusement, renoncent à tout ce que la vie conjugale peut donner de jouissances matérielles et morales, pour se dévouer à des intérêts plus élevés. » Le même exégète se demande ensuite si la dernière phrase doit s'entendre « au sens intellectuel : Comprenne qui pourra ». Il préfère traduire : « Que celui qui peut accepter cela, l'accepte ! nous voulons dire : s'approprier ce point de vue, s'élever à cette hauteur, s'imposer un pareil devoir, être capable d'une telle abnégation. Et nous croyons que cette traduction rend parfaitement le sens de l'original. »

Nous admettons entièrement ce second sens, mais il n'exclut pas le premier, tout au contraire : cette haute vérité morale, comme tant d'autres qui nous sont proposées par le Seigneur, n'est pleinement comprise que par ceux qui la goûtent. Il ne s'agit point ici d'une intelligence spéculative, mais d'une compréhension sympathique, qui entre dans la pensée de Jésus, qui la fait sienne et qui la fait passer dans la vie. Un anglican, peu sympathique, lui aussi, à l'institution du célibat, Plummer, écrit justement : « Ce passage doit être comparé avec les paroles du Seigneur déclarant que ses disciples doivent être prêts, s'ils y sont appelés, à se séparer de tout ce qu'ils possèdent, même de leur vie, pour son amour. »

Ce n'est en effet qu'un des conseils qui constituent le programme de la vie parfaite ; naguère Jésus disait au jeune homme riche : « Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu possèdes et donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel, et viens, suis-moi ; » le jeune homme avait entendu la parole, mais ne s'y était pas rendu. Il en est de même ici :



beaucoup l'entendent, beaucoup la lisent, quelques-uns seulement la saisissent et la font passer dans leur vie. On retrouvera chez S. Paul des invitations semblables (I Cor 7, 8. 32), discrètes mais bien puissantes sur ceux que la grâce touche.

Mc 10, 13. Et on lui amenait des enfants pour qu'il les touchât, mais ses disciples faisaient des reproches à ceux qui les amenaient. 14. Or, Jésus le vit, se fâcha et leur dit : Laissez venir à moi les petits enfants, ne les empêchez pas ; car c'est à leurs pareils qu'appartient le royaume de Dieu. 15. En vérité, je vous le dis, quiconque ne recevra pas le royaume de Dieu comme un enfant, n'y entrera pas. 16. Et il les embrassa et les bénit en leur imposant les mains. Mt 19, 13-15 ; Lc 18, 15-17.

Les deux autres synoptiques sont semblables ; cependant Mc seul mentionne l'indignation de Jésus devant la sévérité des disciples.

Dans un récit antérieur (Mt 18, 2), nous avons vu Notre Seigneur entré dans la maison de Capharnaüm, attirer à lui un enfant et le proposer comme exemple à ses disciples ambitieux. La scène ici est assez semblable : Jésus, on vient de le voir, est entré dans une maison où ses disciples l'interrogent à l'écart ; mais, dès qu'on le voit, on lui présente les enfants, probablement les enfants de la maison ; les disciples se fâchent ; ils pensent qu'on fatigue leur maître et qu'on l'empêche de s'occuper de choses plus importantes, qu'on le distrait de l'enseignement qu'il leur donne ; Jésus s'indigne de ces reproches et il prend occasion de cet incident pour leur redire que c'est aux enfants et à ceux qui leur ressemblent, qu'appartient le royaume de Dieu ; il les embrasse, les bénit et leur impose les mains.

La scène est charmante et justement chère à la piété chrétienne. Les Juifs ont cherché à montrer que cette tendresse pour les enfants était le véritable esprit du Judaïsme. Abrahams (*Studies in Pharisaism*, 119) rapporte dans ce but le passage suivant du recueil rabbinique *Echa Rabba*. « Rabbi envoyait R. Assi et R. Ammi visiter les villes de Palestine et voir si les affaires locales étaient en ordre. Un jour donc ils arrivèrent dans une ville et demandèrent à voir les gardiens. On leur amena les chefs de la troupe. Ces gens-là, dirent les rabbins, ne sont pas les gardiens de la ville, ils en sont les destructeurs. Quels sont donc ces vrais gardiens ? Ce sont les maîtres des enfants... Les nations demandent : Pouvons-nous prévaloir contre Israël ? Non, si vous entendez les voix des enfants balbutiant sur leurs livres dans les synagogues... Voyez comme les enfants sont aimés de Dieu. Le sanhédrin était exilé, mais la Chekina n'accompagna pas ses membres en exil. Les prêtres exilés, mais la Chekina restait encore derrière. Mais quand les enfants furent exilés, la Chekina partit avec eux, car il est écrit : Ses enfants sont allés en captivité (*Lam.*, 1, 5) et aussitôt après : Et la fille de Sion a perdu toute sa beauté. » Le texte est en effet assez touchant, mais il ne fait pas oublier la terrible sévérité d'Elisée pour les enfants qui se sont moqués de lui. 2 Rois 2, 23.

A la suite de cette péricope, on lit chez les 3 synoptiques l'histoire du jeune homme riche Mt 19, 16-30 ; Mc 10, 17-31 ; Lc 18, 18-30. Elle complète très heureusement l'enseignement du Seigneur sur la perfection évangélique : nous l'avons commentée l'an dernier quand nous avons recueilli dans ces chapitres de S. Luc, la doctrine du Christ sur l'usage des richesses. Nous n'y reviendrons pas ici. Nous trouvons ensuite chez S. Matthieu la parabole des travailleurs de la vigne ; elle manque chez les deux autres synoptiques.

Mt., 20, 1. Car il en est du royaume des cieux comme d'un propriétaire qui sortit de bon matin, afin d'engager des ouvriers pour sa vigne. 2. Il convint avec les ouvriers d'un denier par jour, et les envoya dans sa vigne. 3. Puis, étant sorti vers la troisième heure, il en vit d'autres qui restaient sur la place publique sans rien faire. 4. Et il leur dit : Allez, vous aussi, à ma vigne et je vous donnerai ce qui sera juste. 5. Et il y allèrent. Et étant encore sorti vers la sixième et la neuvième heure, il fit de même. 6. Et vers la onzième heure, étant encore sorti, il en trouva d'autres qui se tenaient là, et il leur dit : Pourquoi vous tenez-vous ainsi toute la journée sans rien faire ? 7. Ils lui répondirent : C'est que personne ne nous a engagés. Et il leur dit : Vous aussi, rendez-vous à ma vigne. 8. Et quand le soir fut venu, le maître de la vigne dit à son intendant : Appelle les ouvriers et donne-leur leur salaire, en commençant par les derniers, jusqu'aux premiers. 9. Et ceux de la onzième heure étant venus, reçurent chacun un denier. 10. Les premiers vinrent ensuite, et ils croyaient qu'ils recevraient davantage ; et ils reçurent, eux aussi, chacun un denier. 11. Et en le recevant, ils murmuraient contre le propriétaire, 12 en disant : Ces derniers là n'ont fait qu'une heure, et tu les traites comme nous, qui avons supporté le poids du jour et la chaleur. 13. Mais il répondit et dit à l'un d'eux : Mon ami, je ne fais point tort ; n'es-tu pas convenu avec moi d'un denier ? 14. Prends ce qui te revient et retire-toi ; je veux donner à ce dernier autant qu'à toi ; 16. Ne m'est-il pas permis de faire ce que je veux de ce qui m'appartient ? Ou ton œil est-il jaloux parce que je suis bon ? C'est ainsi que les derniers seront les premiers et les premiers seront les derniers.

Cette parabole, presque autant que celle de l'économe infidèle, a provoqué des commentaires ; encore aujourd'hui bien des lecteurs de l'évangile en sont étonnés : à travail égal, disent-ils, salaire égal : n'est-ce pas tout le contraire que Jésus semble enseigner ici ? Ce n'est point la question sociale ni le problème du salaire que le Christ a voulu éclairer par cette parabole ; on s'en convaincra aisément en l'étudiant d'un peu plus près.

Le thème est emprunté à la vie de tous les jours : aujourd'hui, dans la Palestine, les vignobles sont rares ; mais, au temps de Christ, on voyait partout oliviers et vignes. Le propriétaire que Jésus met en scène va de grand matin chercher des ouvriers. Le travail de la vigne est en Orient bien moins soigné que chez nous et exige moins de main d'œuvre : on laisse la vigne ramper à terre, sans être soutenue ni liée ; le travail de la vendange, par contre, requiert du monde, là comme partout ; on peut supposer que le jour en est venu ; les quelques ouvriers qui travaillent

d'ordinaire avec le propriétaire n'y peuvent suffire ; il doit en embaucher d'autres. La main d'œuvre n'est pas difficile à trouver ; il n'a pas besoin d'aller la chercher loin ni de s'en assurer à l'avance ; il n'a qu'à aller le matin sur la place publique, surtout près de la porte de la ville ; il est sûr de trouver là ce qu'il cherche ; il le trouve, en effet. Le marché est conclu pour un denier par jour ; c'est le prix que Tobie offrait au guide de son fils : Tob 5, 15 (grec) : « Je te donnerai une drachme et ce qu'il te faudra ». Il n'est pas question de la nourriture ; sans doute, en était-il alors comme aujourd'hui en Orient : l'ouvrier y pourvoit lui-même avec un peu de pain, des olives ou d'autres fruits. Ces ouvriers embauchés, le propriétaire les a suivis à sa vigne ; il constate que l'ouvrage presse et que les hommes ne sont pas assez nombreux ; il retourne à la place vers la troisième heure, et de nouveau à la sixième et à la neuvième, enfin à la onzième. Ces ouvriers embauchés si tardivement ne sont pas par paresse restés oisifs, mais personne ne les a engagés ; au premier appel, ils se rendent ; ils ne font pas de convention avec le propriétaire, mais s'en rapportent à lui. Puis vient le soir, l'heure de la paie ; sur l'ordre du maître, l'intendant paie d'abord les derniers venus ; cette disposition était nécessaire à la parabole : il fallait que les premiers pussent voir et comparer le salaire des derniers ; ils le voient, en effet, et s'en indignent. Le propriétaire ne s'irrite pas, ne les châtie pas, mais leur rappelle le contrat qu'ils ont consenti et le droit qu'il a de disposer de son argent, sans que personne puisse voir de mauvais œil les largesses qu'il fait.

Cette situation est très claire, mais comment en faire l'application ? On en peut donner deux interprétations qui, d'ailleurs, ne s'excluent pas l'une l'autre.

Parmi les ouvriers, on distingue deux catégories : ceux qui ont été embauchés dès le matin et les autres. Les premiers ont un contrat en règle, les seconds n'en ont pas ; les uns et les autres sont payés de même et les premiers en sont jaloux. Réduite à ces traits essentiels, la parabole paraît assez claire : les premiers sont les Juifs. Depuis longtemps Dieu les a engagés dans sa vigne en passant avec eux un contrat ; cette convention, c'est la loi : elle détermine leurs obligations, elle assure leur récompense. Mais il y a aussi d'autres travailleurs, longtemps oisifs, parce que l'appel du maître ne les a pas atteints ; appelés, ils se rendent au travail ; entre Dieu et eux, point de convention, point de contrat ; venus tard, ils se mettent au travail de leur mieux, s'en rapportant à la justice du maître de la vigne, et, le soir venus, ils sont joyeusement surpris de se voir payer une journée entière. Les Juifs s'indignent de cette vocation et de cette récompense, mais Dieu leur répond qu'il est le maître de ses dons et qu'il ne leur fait pas de tort à eux-mêmes. Dans ces plaintes, on reconnaît l'indignation du frère aîné du prodigue. Loisy : 228 : « Au fond, la morale de cette parabole est la même que celle du fils prodigue. Jésus n'a pas voulu enseigner que l'égalité absolue soit la loi

du royaume céleste, car d'autres discours établissent une proportion de la récompense avec les sacrifices et la distinction des places dans la Cité éternelle (L. 19, 11-27 ; Mt. 19, 28-29) ; mais il écarte toute idée de privilège exclusif pour certains groupes, et proclame que Dieu est juste et bon pour tous les hommes de bonne volonté sans distinction. »

Cette comparaison avec l'enfant prodigue nous rappelle la question de Damase à saint Jérôme et la réponse : Le fils aîné, ce sont ici les ouvriers de la première heure. On y peut voir les Juifs, mais aussi, dans un sens plus général, tous les justes qui, comme les pharisiens, s'enorgueillissent de leur justice et voient de mauvais œil la miséricorde de Dieu. On saisit mieux cette opposition en comparant cette parabole évangélique à la parabole talmudique, toute semblable par la thèse, mais très différente par le sens moral (J. Berakhoth, Lightfoot, II, 347 ; Fonck, 369) : « A qui était semblable Rabbi Bon bar Chaija ? A un roi, qui embaucha beaucoup d'ouvriers. Parmi eux, il y en avait un, qui avait fait un travail particulièrement soigné. Que fit le roi ? Il le prit avec lui, et l'emmena ici et là. Quand le soir fut venu, les ouvriers vinrent pour recevoir leur salaire, et il donna à celui-là un plein salaire comme aux autres. Alors les ouvriers murmuraient, disant : Nous avons travaillé dur tout le jour et celui-là n'a travaillé que deux heures, et il reçoit le même salaire que nous. Et le roi leur dit : Celui-là a plus fait en deux heures que vous toute la journée. C'est ainsi que Rabbi Bon s'est plus appliqué à l'étude de la loi en vingt-huit ans que d'autres en cent ans. »

Dans cette petite histoire, ce que le maître récompense ainsi, c'est l'application exceptionnelle ; dans la parabole évangélique, c'est sa grâce. On entrevoyait déjà cette leçon dans la Sagesse, 4, 13 : « Consummé en peu de temps, il a rempli une longue carrière, car son âme était agréable à Dieu ; c'est pourquoi il s'est hâté de le retirer du milieu de l'iniquité. » On la retrouvera beaucoup plus fortement chez saint Paul (Rom. 9, 14-16) : « Que dirons-nous donc ? Y a-t-il en Dieu de l'injustice ? Loin de là ! Car il dit à Moïse : Je ferai miséricorde à qui je fais miséricorde et j'aurai compassion de qui j'ai compassion. Ainsi donc, cela ne dépend ni de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde. »

Avant tout, Dieu est indépendant dans la distribution de ses dons et il est jaloux de cette indépendance, et le juste qui l'a servi longtemps ne doit pas trouver mauvais que le pécheur tard venu, qui a répondu à l'appel de Dieu, reçoive la même récompense que lui.

Cette application individuelle de la parabole, faite aux justes et aux pécheurs, semble suggérée par l'évangéliste lui-même. Il introduit, en effet, son récit en le reliant étroitement à ce qui précède. « Car le royaume... » Or, ce qui précède, c'est, après la scène du jeune homme riche, la réponse du Christ à saint Pierre : « Vous qui m'avez suivi, vous serez assis sur douze trônes... plusieurs des premiers seront les derniers et plusieurs des derniers seront les premiers. » Cette même sentence revient, à la fin

de la parabole, comme sa conclusion : « Ainsi, les derniers seront les premiers et les premiers seront les derniers. » Il y a là manifestement une application faite aux disciples du Christ : beaucoup, parmi eux, étaient, au gré des pharisiens, les derniers du royaume des cieux : ils en deviennent les premiers.

Un bon nombre de manuscrits ajoutent ici : « Il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. » Nous retrouverons ailleurs (22, 14) cette sentence ; elle ne semble pas appartenir à la parabole présente.

Mc 10, 32. Et ils étaient en route, montant à Jérusalem, et Jésus marchait devant eux ; et ils étaient troublés, et ceux qui suivaient avaient peur. Et prenant de nouveau les douze auprès de lui, il se mit à leur dire ce qui devait lui arriver : 33. Voici que nous montons à Jérusalem, et le Fils de l'homme sera livré aux princes des prêtres et aux scribes, et ils le condamneront à mort et le livreront aux gentils. 34. Et (ceux-ci) se moqueront de lui, et cracheront sur lui, et le flagelleront, et le feront mourir ; et après trois jours il ressuscitera.

Mt 20, 17-19 ; Lc 18, 31-34. Même prédiction avec quelques variantes : Mt, ils le crucifieront ; Mt et Lc, il ressuscitera le troisième jour ; Lc, et ils ne comprennent rien de tout cela, et ce discours était caché pour eux, et ils ne savaient pas ce qui était dit. Les détails sur les apôtres tristes et Jésus marchant devant sont propres à Mc. Lc seul marque que toutes ces souffrances ont été prédites par les prophètes au sujet du Fils de l'homme.

Cette prédiction de la Passion est la troisième que nous rapportent les synoptiques : on rencontre la première après Césarée de Philippe (Mc 8, 31) ; la deuxième, après la Transfiguration (Mc 9, 31) ; Lc en ajoute une troisième (17, 25), qu'il rapporte dans une prédiction relative à la parousie ; et il est très vraisemblable que plus d'un avertissement de ce genre ait été donné aux apôtres, sans être relaté dans nos évangiles. Dans les circonstances présentes, ces prophéties sont très naturelles : Jésus marche à Jérusalem, et tous ceux qui l'accompagnent pressentent pour lui un grand danger : la narration de Mc nous le montre marchant en tête de la petite troupe ; derrière lui, c'est le trouble et la peur. Les douze ne sont pas les seuls à le suivre ; il y a encore toute cette troupe de disciples que nous avons vus autour de lui depuis le début du voyage. Jésus s'arrête un peu pour laisser les douze le rejoindre ; il les prend avec lui et leur prédit ce qui l'attend. Sa prédiction est plus claire et plus détaillée qu'elle ne l'a encore été : il avait déjà annoncé la trahison, la condamnation, la mort, la résurrection. Pour la première fois, il prédit qu'il sera livré aux gentils : c'est donc qu'il sera crucifié, ainsi qu'il le prédit explicitement d'après Mt. Les moqueries, les crachats, la flagellation sont, elles aussi, prédites pour la première fois. Mais cette fois encore, Jésus joint à ces prédictions terribles l'annonce de sa résurrection. Et cette fois encore les apôtres ne peuvent comprendre ; bien des critiques s'étonnent de cet aveuglement obstiné après tant d'avertissements ; plusieurs, par exemple Loisy, supposent que Lc a suppléé par ce trait la

demande des fils de Zébédée, qu'il a supprimée pour épargner les apôtres. Ce sont là des calculs bien gratuits, et quant à l'inintelligence des apôtres, il suffit pour l'expliquer de se rappeler quel était ce Messie qu'ils attendaient : plus leur foi messianique en Jésus se fortifiait, plus aussi augmentait leur aversion pour ces prédictions terribles qui renversaient tous leurs rêves ; ils en détournent leur esprit et ne veulent garder de tout cela que l'annonce de la résurrection : c'est le triomphe, et ils sont impatients d'y participer.

C'est ainsi que s'explique l'incident que nous rencontrons aussitôt après : la requête officieuse des fils de Zébédée. Le moment semble bien mal choisi pour de telles préoccupations. Il en a été de même lors de la précédente prédication de Jésus, après la Transfiguration ; le Seigneur vient de dire aux apôtres : « Le Fils de l'homme sera livré entre les mains des hommes ; ils le feront mourir, et trois jours après il ressuscitera » ; et, tout en cheminant, les douze discutent entre eux pour savoir qui était le plus grand. Ils ne pensent qu'à la gloire du Christ ; ils veulent en réclamer leur part, et la première. C'est le même sentiment qui inspire ici les deux fils de Zébédée :

Mc 10, 35. Et Jacques et Jean, les fils de Zébédée, s'approchent de lui et lui disent : Maître, nous voulons que tu fasses pour nous ce que nous avons à te demander. 36. Et il leur dit : Que voulez-vous que je fasse pour vous ? 37. Et ils lui dirent : Accorde-nous d'être assis, l'un à ta droite, l'autre à ta gauche, dans ta gloire. 38. Et Jésus leur dit : Vous ne savez pas ce que vous demandez. Pouvez-vous boire le calice que je dois boire, ou être baptisé du baptême dont je dois être baptisé ? 39. Ils lui dirent : Nous le pouvons. Et Jésus leur dit : Le calice que je dois boire, vous le boirez, et le baptême dont je dois être baptisé, vous le recevrez. 40. Mais quant à être assis à ma droite ou à ma gauche, il ne m'appartient pas de l'accorder ; c'est pour qui cela a été destiné.

Mt 20, 20. Alors la mère des fils de Zébédée s'approcha de lui avec ses deux fils, en se prosternant pour lui adresser une prière. 21. Et il lui dit : Que veux-tu ? Elle lui dit : Ordonne que mes deux fils que voici soient assis, l'un à ta droite et l'autre à ta gauche, dans ton royaume. 22. Et Jésus répondit et dit : Vous ne savez pas ce que vous demandez. Pouvez-vous boire le calice que je dois boire ? Ils lui dirent : Nous le pouvons. 23. Il leur dit : Vous boirez, en effet, mon calice ; mais quant à être assis à ma droite ou à ma gauche, il ne m'appartient pas de l'accorder ; c'est pour qui cela a été destiné par mon Père.

Comme on le voit, les deux récits ne diffèrent que par la part prêtée par Mt à la mère des fils de Zébédée ; des critiques, par exemple Loisy, estiment que « le rédacteur aurait fait intervenir la mère pour décharger les fils » ; la supposition est assez gratuite, d'autant que, dans les deux cas, la requête est présentée comme venant réellement des deux apôtres ; chez Mt aussi, c'est à eux que Jésus répond directement ; au reste, la démarche de la mère est très vraisemblable. Plummer : « Mt peut avoir eu des informations indépendantes ; son récit est le plus vraisemblable

des deux ». La mère des fils de Zébédée suivait Jésus et le servait. Mt 27, 56 : « Au pied de la croix étaient beaucoup de femmes qui regardaient de loin ; elles avaient suivi Jésus depuis la Galilée et le servaient ; parmi elles, se trouvaient Marie-Madeleine, et Marie, la mère de Jacques et de Joseph, et la mère des fils de Zébédée. » Comparant cette mention avec Mc 15, 40 : « Il y avait des femmes qui regardaient de loin, et parmi elles Marie-Madeleine, et Marie mère de Jacques le Petit et de José, et Salomé, qui le suivaient lorsqu'il était en Galilée et le servaient, et beaucoup d'autres qui étaient montées avec lui à Jérusalem ; » et Jo 19, 25 : « Près de la croix se tenaient sa mère et la sœur de sa mère, Marie de Clopas et Marie-Madeleine » ; un bon nombre de commentateurs, surtout anglais : Westcott, Swete, Plummer, voient dans Salomé la mère des fils de Zébédée et la sœur de Marie, mère de Jésus ; si cette identification est admise, la démarche de la mère se comprend encore mieux : proche parente de Jésus, elle intervient en faveur de ses fils, qui sont les cousins-germains du Sauveur. Lagrange, qui n'admet guère cette théorie (80), écrit pourtant : « Peut-être les deux frères, habitués aux lois orientales sur les privilèges de la parenté, se croyaient-ils dans leur droit ; toute la famille arrive avec celui qui conquiert le pouvoir ». On se rappellera à ce sujet ce qui est arrivé à Jérusalem après la dispersion des apôtres : le gouvernement de l'Eglise de Jérusalem est déferé au frère du Seigneur ; plus tard, on lui donne pour successeur un autre cousin de Jésus, Siméon. Ce sont vraisemblablement ces titres de parenté qui inspirent la démarche ambitieuse des deux frères ; ils font intervenir leur mère, de même que jadis Bethsabée était intervenue auprès de David pour assurer à son fils Salomon la succession royale (I Rois, 1).

Cette requête, provoquée, comme nous l'avons dit, par l'annonce de la résurrection, a pu l'être aussi par la promesse des douze trônes qui, chez Mt 19, 28, non chez Mc, précède de peu cet épisode.

Jésus les ramène à la vue de la réalité : avant la gloire, il faut songer au calice et au baptême ; ces deux images n'étaient pas nouvelles : la coupe de la colère est tendue par Iahvé à Jérusalem (Is. 51, 17.22 ; Ps. 75, 9) : « Il y a dans la main de Iahvé une coupe, où fermente un vin plein de mélange, et il en verse : tous les méchants de la terre sucent, boivent jusqu'à la lie ». Ez. 23, 31 ; Lam. 4, 21 (cités par Lagrange) ; de même souvent le malheur était décrit comme un flot qui submergeait l'homme (Ps. 17, 6 ; 31, 6), et dans ce sens Jésus avait dit : « J'ai un baptême dont je dois être baptisé, et comme il me tarde de le voir s'accomplir ! » (Lc 12, 50). Et, en effet, ces deux images sont aussitôt comprises ; on dit ici (Loisy) : « Ce qui est tout à fait singulier, c'est que les disciples, qui sont supposés ne pas comprendre Jésus quand il annonce clairement sa mort, paraissent l'entendre maintenant qu'il parle en figure. » L'étonnement sera moins grand si l'on considère que les prédictions claires étaient plus effrayantes par leur clarté même, et, parce qu'on s'en effrayait, on ne voulait pas y arrêter son esprit ni les comprendre ; au contraire, ces

métaphores traditionnelles ne surprennent pas, parce qu'on y est déjà habitué et que leur signification est plus vague.

Les deux frères répondent : Nous le pouvons. Elan généreux et sincère, qui n'est pas dicté seulement par l'ambition, mais aussi par l'attachement au Christ, comme le seront plus tard les protestations de saint Pierre. Et Jésus leur dit qu'ils boiront, en effet, son calice. On sait comment saint Jacques fut mis à mort à Jérusalem en 44 ; quant à saint Jean, ceux qui rejettent l'authenticité du 4<sup>e</sup> évangile prennent occasion de cette prédiction du Christ pour le faire mourir martyr, au moins avant la rédaction des synoptiques. Loisy : « La destinée de Jean est moins bien connue. D'après la tradition, une tradition peu sûre, Jean aurait survécu aux persécutions des Juifs, de Néron et de Domitien. Un témoignage de Papias, très controversé, il est vrai, et que plusieurs supposent influencé par l'évangile, dit que les deux fils de Zébédée ont été martyrisés par les Juifs. Quoi qu'il en soit, le texte ne peut signifier seulement qu'ils ont bu au calice des douleurs et qu'ils ont été roulés dans les flots de l'angoisse, à l'exemple de leur Maître. Ils devront, comme Jésus, mourir pour l'évangile. Pour celui qui a rédigé cette prédiction, la mort sanglante des Zébédéides était un fait acquis, appartenant au passé, comme la passion même de Jésus. » Ces derniers mots sont plus assurés qu'il ne convient : la prédiction du Christ s'entend bien, même si les deux apôtres ne doivent avoir, dans les souffrances du Maître, que la part promise à tous les disciples : Mc 8, 34 (qu'il prenne sa croix...) ; Rom. 8, 17 (si nous partageons ses souffrances, nous partagerons sa gloire) ; 2 Tim., 2, 11 (si nous sommes morts avec le Christ, nous vivrons avec lui ; si nous supportons, nous règnerons avec lui...) L'exil souffert pour le Christ à Patmos justifia d'ailleurs cette prédiction pour saint Jean ; Tertullien, *de praesc.* 36, raconte de plus qu'il fut plongé dans l'huile bouillante ; cf. Jérôme, 26, 143.

Devant cette requête, les autres s'indignent :

Mc 10, 41. Et les dix, ayant entendu cela, se mirent à s'indigner contre Jacques et Jean. 42. Et, les ayant appelés auprès de lui, Jésus leur dit : Vous savez que ceux qui passent pour commander aux nations les gouvernent avec empire et que leurs princes exercent le pouvoir sur elles. 43. Il n'en sera pas ainsi parmi vous ; mais celui qui voudra, parmi vous, devenir grand, sera votre serviteur. 44. Et celui qui voudra, parmi vous, être le premier, sera le serviteur de tous. 45. Car le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir, et pour donner sa vie comme rançon pour plusieurs. (Mt 20, 24-28 id. ; cf. Luc 22, 24-27).

Pendant cette requête des Zébédéides, les dix étaient restés à l'écart, mais avaient cependant compris la scène et s'en indignaient ; Jésus les fait approcher et leur apprend quelle sera parmi eux la vraie grandeur. Il leur avait déjà donné une leçon semblable, après la Transfiguration, pour corriger leurs rivalités ambitieuses ; mais alors il leur avait proposé pour modèle un petit enfant (Mc 9, 35). Ici, c'est un exemple plus tou-



chant et plus pressant qu'il leur propose : son propre exemple. Il rappelle discrètement sa venue en ce monde et en marque le but : il est venu pour servir. C'est la grande leçon qu'il leur donnera bientôt de nouveau, à la Cène, et que saint Jean soulignera en rappelant « que le Père a tout remis entre ses mains, qu'il est venu de Dieu et qu'il va à Dieu » (13, 3).

Ainsi commence à agir sur la conscience chrétienne cette force qui deviendra bientôt si puissante : l'imitation du Christ. Dans le « Discours sur la Montagne », on ne la voyait pas apparaître ; Jésus la propose à ceux qu'il veut s'attacher de plus près ; c'est surtout en vivant avec ses apôtres qu'il les forme par son exemple, et, de temps en temps, il souligne plus expressément cet exemple et y fixe leur attention.

On aura remarqué surtout les derniers mots de ce texte : tout le dogme de la Rédemption est là. Cette grande pensée, de la Rédemption par la souffrance, n'était pas étrangère au judaïsme. Lagrange (*le Messianisme*, 236) rappelle ces paroles du dernier des sept frères (2 Mach. 7, 37) : « Je suis prêt, comme mes frères, à donner mon corps et ma vie pour les lois paternelles, suppliant Dieu de devenir bientôt favorable à la nation... ; puisse la colère du Tout-Puissant, justement déchaînée contre toute notre race, s'arrêter sur mes frères et sur moi ! » Plus explicite est le texte (4 Mach. 17, 22) cité par Swete et Lagrange) : « (Les sept) ont été comme la rançon du péché du peuple ; et par le sang de ces hommes pieux, par leur mort rédemptrice, la divine Providence a sauvé Israël de ses maux ». On peut croire que Caïphe avait plus ou moins clairement cette idée devant les yeux quand, dans sa prophétie inconsciente, il dit qu'il valait mieux sacrifier un homme que le peuple entier (Jo 11, 50). Jésus surtout voyait clairement le but à atteindre et le prix à payer. Autour de lui, on poursuit encore les rêves d'un messianisme triomphant ; lui sait que le Fils de l'homme doit souffrir, mais il sait aussi que ses souffrances seront le salut du peuple ; aujourd'hui, pour la première fois, semble-t-il, il le dit clairement à ses apôtres ; bientôt il le répétera au soir de la Cène : « Voilà mon corps, livré pour vous ; voilà mon sang, répandu pour vous ». Et le lendemain, il consommera le sacrifice rédempteur.

---

## CONFÉRENCES ET COURS PUBLICS

DU MOIS DE MAI 1921

**Le lundi, à 3 h. 3/4**

CONFÉRENCES PUBLIQUES

Par M. Pierre GOURDON.

2 mai. — Un schisme vendéen.

9 mai. — La Vendée de nos jours.

**Le Lundi, à 3 h. 3/4.**

*L'Idée de Dieu dans la Littérature française contemporaine*, par M. Henri DE NOUSSANNE.

9 mai. — Après 1870, la fin du Romanisme entraîne celle du respect des traditions. Ravages du Matérialisme.

23 mai. — Réaction spirituelle. Combat des idées chez les romanciers, les auteurs dramatiques et les poètes du temps présent.

30 mai. — Tendances des diverses écoles. Doctrines des journaux et revues. Indices de rénovation.

**Le lundi, à 5 h. 1/4.**

COURS D'APOLOGÉTIQUE.

*Le Droit public et l'Ordre social chrétien dans la « Divine Comédie »*, par M. Léon PRIEUR.

2 mai. — Les hiérarchies sociales : Les libertés politiques ; l'organisation du travail ; le rôle social de la femme.

9 mai. — Rapports du Sacerdoce et du pouvoir temporel.

23 mai. — La Justice dans la « Divine Comédie » et dans les démocraties italiennes.

30 mai. — L'unité politique ; l'ordre international : 1<sup>o</sup> Virgile et la Raison ; 2<sup>o</sup> De Monarchia.

**Le Mardi, à 5 h. 1/4.**

HISTOIRE DE L'ÉGLISE

*Quelques figures d'évêques et de prêtres de l'époque révolutionnaire*, par M. PISANI, chanoine de Paris.

2 mai. — Un évêque de trente-trois ans : le cardinal de La Tour d'Auvergne, évêque d'Arras (1762-1851) ; — les années de jeunesse,

9 mai. — Un martyr : Pierre Hébert, curé de Courbevoie (1742-1794). — I. Le curé de Courbevoie (1786-1794).

16 mai. — II. Le proscrit (1791-1793).

23 mai. — III. Le martyr (1794).

30 mai. — Un éducateur : l'abbé Liautard (1774-1842). — I. L'étudiant.

**Le Mercredi, à 5 h. 1/4.**

CONFÉRENCES

DE LA REVUE DE PHILOSOPHIE.

*La Technique de l'Enseignement secondaire*, par M. JEANJEAN.

11 mai. — La direction des élèves.

18 mai. — Les méthodes de travail.

25 mai. — Les instruments de travail.

**Le Jeudi, à 3 h. 3/4.**

CONFÉRENCES PUBLIQUES

*Mgr de Boisgelin, archevêque d'Aix*, Par M. l'abbé LAVAQUERY.

12 mai. — Boisgelin et les Assemblées du Clergé.

19 mai. — Le mouvement des idées à la veille de 1789. Comment Boisgelin concevait la Révolution (1787-1789).

**Le Jeudi, à 3 h. 3/4.**

*Théodore Aubanel*, par M. José VINCENT.

26 mai. — L'éminente place d'Aubanel dans la littérature provençale moderne. Sa vie. Avignon et Font-Ségugne. L'épisode capital de sa jeunesse. « La Grenade entr'ouverte ».

**Le Jeudi, à 5 h. 1/4.**

*L'Église et le « Parti de l'Intelligence »*, par M. l'abbé DE LA VALETTE-MONBRUN.

12 et 19 mai.

**Le vendredi, à 3 h. 3/4.**

*La Grande Guerre*,

par M. le Comte IMBART DE LA TOUR.

6 mai. — Considérations économiques.

13 mai. — Effets sociaux.

20 mai. — Traités de paix.

**Le vendredi, à 5 h. 1/4.**

**COURS D'HISTOIRE DES RELIGIONS**

*Précis de l'Histoire des Religions,*  
par M. Thomas MAINAGE.

6 et 13 mai. — Grecs.

20 et 27 mai. — Romains.

**Le samedi, à 3 h. 3/4.**

**CONFÉRENCES PUBLIQUES  
PAR DES PROFESSEURS  
DE LA FACULTÉ DE DROIT**

7 mai. — M. Pierre GUYOT : De l'influence

des récentes lois (fiscales, successo-  
rales, etc.) sur le patrimoine familial.

21 mai. — M. LECARPENTIER : Pourquoi  
la France a besoin d'une marine mar-  
chande.

**Le samedi, à 5 h. 1/4.**

**COURS SUPÉRIEUR DE RELIGION.**

*L'Eglise*, par M. le chanoine PRUNEL.

7 mai. — *L'Eglise et les Sociétés civiles ;*  
thèse et hypothèse ; Concordats et  
Séparation.

---

## COURS SUPÉRIEURS DE JEUNES FILLES

---

**Le mercredi, à 2 h. 1/4**

**HISTOIRE CONTEMPORAINE.**

*L'Apogée de l'Allemagne (1848-1914),*  
par M. Henri BIDOU.

6 et 13 mai.

**Le mercredi, à 3 h. 3/4.**

**PHILOSOPHIE.**

*La Vertu intellectuelle, selon saint Thomas  
d'Aquin*, par M. le chanoine Clément  
BESSE.

4 mai. — La Prudence et l'Eubulie.

11 mai. — Ya-t-il vertu morale sans vertu  
intellectuelle ?

**Le vendredi, à 2 h. 1/4.**

**LITTÉRATURE FRANÇAISE.**

*Le XIX<sup>e</sup> Siècle. — Le Parnasse,*  
par M. l'abbé CALVET.

6 mai. — Baudelaire.

13 mai. — François Coppée.

---

## CHRONIQUE DE L'INSTITUT CATHOLIQUE

---

**Mgr Marnas, évêque de Clermont.** — Par suite de la mort de Mgr Belmont, évêque de Clermont, S. G. Mgr Marnas, coadjuteur du prélat défunt, est devenu évêque de Clermont, et protecteur de l'Institut catholique.

Aux précédentes assemblées générales, Mgr Marnas nous a déjà montré quel affectueux intérêt il porte à notre œuvre. Lors de son dernier séjour à Paris, il a donné aux étudiants du R. P. Plazenet une conférence très goûtée sur le catholicisme au Japon, question qu'il connaît particulièrement pour avoir habité l'Extrême-Orient.

**Mgr Lecomte, évêque d'Amiens.** — Pour remplacer à Amiens S. G. Mgr Du Bois de la Villerabel, qui, pour être devenu archevêque de Rouen, n'a heureusement pas cessé d'être notre protecteur, le Saint-Père a préconisé, dans le Consistoire du 10 mars, Mgr Lecomte, vicaire général de Lille.

Né à Comines en 1867, Mgr Lecomte reçut la prêtrise en 1894 à Cambrai. D'abord professeur au collège de Tourcoing, il en devint supérieur en 1901. En 1908, Mgr Delamaire lui confia la direction du grand séminaire. Quand fut accomplie la division de l'archidiocèse de Cambrai, Mgr Charost le choisit

comme vicaire général de Lille et archidiacre de Roubaix-Tourcoing. Pendant la guerre, il fut toujours aux côtés de son évêque, et favorisa de toutes ses forces la résistance morale des Lillois à leurs oppresseurs. Mgr Quilliet, devenu évêque de Lille, l'avait maintenu dans ses fonctions de vicaire général. C'est là qu'est venu le chercher la confiance du Souverain Pontife pour lui imposer la charge de diriger l'Eglise d'Amiens.

A Mgr Lecomte, comme à Mgr Marnas, l'Institut catholique tout entier adresse l'hommage de son profond respect, et ses vœux ardents de glorieux et fécond épiscopat.

**Retour de Mgr le Recteur.** — Mgr le Recteur est rentré le lundi de Quasimodo et a repris ses fonctions que la fatigue l'avait obligé d'interrompre à la fin de janvier. Après un court séjour chez des amis dans le Midi de la France, il a été tout un mois, à Tunis, l'hôte de S. Gr. Mgr Lemaître, archevêque-coadjuteur de Carthage, qui l'a reçu fraternellement et lui a fait visiter une grande partie de la Tunisie. Mgr Baudrillart a terminé son séjour en Afrique par quelques journées passées à Alger, où S. Gr. Mgr Leynaud et M. le curé de Saint-Augustin lui ont réservé l'accueil le plus amical.

Mgr Baudrillart a été profondément touché des marques de sympathie qui lui ont été prodiguées et de l'hospitalité généreuse qu'il a trouvée près de ses confrères du clergé d'Afrique, dont il ne saurait trop louer le désintéressement et l'esprit apostolique.

Obligé de se reposer, il n'a pu que trop rarement leur prêter, comme il l'eût souhaité, le modeste concours de sa parole.

Le Recteur a eu la joie de rencontrer plusieurs de nos anciens et de nos anciennes élèves. Il a passé vingt-quatre heures des plus agréables chez M. l'abbé Botrel, élève des Carmes en 1884, colon et curé de Sainte-Marie d'Essemane, près Béja.

Il a été très heureux de constater la bonne renommée dont jouit partout l'Institut catholique. Le R. P. Supérieur du Scolasticat des Pères Blancs à Carthage a parlé de notre Institut en des termes que nous nous plaçons à reproduire.

*Paroles adressées à Mgr BAUDRILLART par le R. P. MALLET, supérieur de la Maison des Pères Blancs, Carthage, le 11 Mars 1921.*

MONSEIGNEUR,

Pour la troisième fois, vous daignez honorer notre Maison de Carthage de votre présence.

La première visite fut consacrée à la Carthage du passé, dont les débris sont sous terre et dans les tombeaux. Vous êtes venu une seconde fois pour fêter avec nous la Carthage du ciel. Ces grands saints africains, qui suivent auprès de Dieu la restauration de Carthage après l'avoir obtenue de sa miséricorde, vous auront comblé de toutes sortes de bénédictions qui rejailliront sur vos grandes œuvres.

Aujourd'hui, vous revenez parmi nous pour visiter la Carthage vivante de la terre. Je ne crains pas de le dire: des trois Carthage, celle-ci est la préférée de Notre Seigneur. C'est sur elle que le Sauveur compte pour lui conquérir l'Afrique tout entière. Oh ! que cette Carthage, née il y a quarante ans à peine, est déjà glorieuse ! Je ne veux parler ici que de notre Scolasticat. Cette chère Maison, si modeste d'apparence, dont personne ne parle, qu'aucun touriste ne

vient visiter, a donné, soit au diocèse de Carthage, soit aux missions des Pères Blancs, dix évêques et plus de six cents prêtres. C'est ici, dans cette salle, autrefois chapelle du Scolasticat, que notre vénéré supérieur général, Mgr Livinhac, reçut la consécration épiscopale des mains du cardinal Lavigerie ; c'est d'ici qu'il partit une seconde fois pour le centre africain, revêtu de la plénitude du sacerdoce.

Nous sommes fiers de ces gloires. Cependant, comme elles sont petites à côté de celles que votre présence nous rappelle ! Qu'est le pauvre Scolasticat de Carthage à côté de l'Institut catholique de Paris ? Que sont nos souvenirs, qui datent d'hier, à côté des grands souvenirs des Carmes ? Nos travaux ne comptent pas à côté des grands travaux réalisés par vous. Aussi nous nous faisons vos humbles disciples. Dans notre bibliothèque, et très souvent sur les bureaux des professeurs, se trouvent les ouvrages de Mgr Baudrillart, de Mgr d'Hulst, du P. Terrien, du P. Bainvel, de M. Fillion, la sainte Bible polyglotte, le dictionnaire de la Bible, le dictionnaire de théologie, le dictionnaire d'histoire, le dictionnaire d'apologétique, le Canoniste, la Revue d'apologétique. Je ne puis tout énumérer ; et tous ces riches et précieux livres nous viennent de l'Institut catholique de Paris. Il y a quelques années, nous lisions au réfectoire « la Vie de Mgr d'Hulst », par Mgr Baudrillart. Mgr Livinhac se trouvait à Carthage. A l'ouverture de la retraite d'ordination, je voulus, selon l'usage, prendre un livre sur le sacerdoce : « Non, me dit Mgr Livinhac, continuons « la Vie de Mgr d'Hulst » ; c'est la vie d'un saint prêtre écrite par un autre saint prêtre. » L'Institut catholique nous éclaire ; il nous sert de stimulant pour le bien.

Combien vous nous avez enseigné l'amour de l'Eglise, par cette longue et vigoureuse campagne pour le rétablissement des relations entre le Saint-Siège et la France ! Vous avez été le grand promoteur et l'ouvrier infatigable de cette réconciliation. Que Notre Seigneur daigne vous donner la joie de voir enfin aboutir vos efforts ! Lorsque les journaux nous relaient au jour le jour les actes de cette autre campagne entreprise pour la défense du renom chrétien de notre chère patrie, et menée sans répit durant plus de sept ans, nous éprouvions pour vous, Monseigneur, la plus vive admiration et la reconnaissance la plus profonde. Tantôt vous étiez à Bruxelles, puis en Hollande, puis à Varsovie, puis en Bohême, puis à Madrid, puis aux Etats-Unis.

Ce surcroît de travail, ajouté au labeur quotidien, vous ont épuisé ; on le serait à moins ; mais, comme nous le disait le Vice-Recteur de l'Institut : « Mgr Baudrillart ignore ce qu'est le repos. »

D'autres ont proclamé hautement vos éminents services, les ont reconnus par les plus hautes récompenses ; nous, Monseigneur, nous vous disons simplement merci, et nous prions pour que Notre Seigneur daigne vous redonner la santé et répandre sur vos œuvres multiples ses plus fécondes bénédictions.

**Doctorat en Droit canonique.** — Le mardi 12 avril, M. le chanoine LANIER, secrétaire de l'Archevêché, a soutenu, en présence de Mgr le Recteur, de M. le Vice-Recteur, de M. Fournéret, doyen, et de MM. Villien et Magnin, professeurs de la Faculté de Droit canonique, une thèse intitulée : *Le Décret De Clandestinis et ses répercussions théoriques et pratiques sur le mariage.*

Après une brillante soutenance, M. Lanier a été proclamé docteur en droit canonique *cum magna laude*.

**Licence ès lettres.** — *Histoire* : M. Joseph LE BAUT. — *Philosophie* : M. l'abbé THULEAU.

**Licence ès sciences.** — *Certificat de Mathématiques générales.* — M. l'abbé DONDAINE, reçu 2<sup>e</sup> de la série avec mention bien ; M. COURVOISIER.

**Anciens Élèves.** — M. l'abbé BERTRIN, professeur à la Faculté libre des lettres, ancien élève, a été nommé chanoine honoraire de Paris.

M. l'abbé Henri COURBE, curé de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, a été nommé également chanoine honoraire de Paris.

M. l'abbé Georges SCHOUTERDEN, licencié ès lettres, curé de Grainville-Ymauville, au diocèse de Rouen, vient d'être nommé aumônier de l'Hôpital Pasteur, à Rouen.

M. Charles MUFFAT, licencié en droit, rédacteur au ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, a épousé, le 30 mars 1921, M<sup>lle</sup> Jeanne BERNIER. La bénédiction nuptiale leur a été donnée par M. l'abbé MUFFAT, à l'église Saint-Denys d'Arcueil. S. S. Benoît XV avait daigné leur envoyer la bénédiction apostolique.

M. CONTAMINE DE LATOUR, fils du professeur de notre Ecole supérieure des Sciences économiques et commerciales, vient d'être cité à l'ordre de l'armée du Levant. C'est sa huitième citation.

**Nécrologie.** — M. l'abbé Gaston DOUCHE, vicaire à Chelles (Seine-et-Marne), qui suivait nos cours de langues sémitiques, est décédé subitement le lundi de Pâques 28 mars, à Nancy, au sein de sa famille, où il passait les vacances de Pâques. Depuis un mois, il souffrait beaucoup de la maladie de cœur qui l'avait fait réformer pendant la guerre, et qui vraisemblablement a été la cause de son trépas prématuré et inopiné. Nous le recommandons instamment au pieux souvenir de ses condisciples.

**Association des Amls.** — L'Association a le regret d'enregistrer le décès, survenu le 19 mars, de M. Paul-Hippolyte Flandrin, à l'âge de 65 ans. M. P.-H. Flandrin était le fils du grand peintre religieux Hippolyte Flandrin et l'élève préféré d'Ingres.

**La station de Carême de Saint-Louis-des-Français.** — La station de Carême qui vient de finir a eu, à Saint-Louis-des-Français, un intérêt et un succès tout particuliers. M. l'abbé Pierre Sanson, de l'Oratoire, a attiré de nouveau, comme il y a trois ans, un public nombreux et attentif, que la variété et l'importance des sujets qu'il traitait cette année ont tenu constamment suspendu à sa chaude et éloquente parole. La série des prédications du dimanche a été consacrée à l'exposé et à l'étude de ce que l'orateur a appelé *les dilemmes poignants de l'heure présente*. Le détachement évangélique et l'adoration du dieu Mammon, la chasteté et la dissolution, l'impuissance des morales laïques et l'efficacité du frein religieux, le mariage et le célibat, la natalité et la stérilité volontaire, le devoir de servir ou le droit au bonheur, tels ont été les sujets d'une suite d'études couronnées par la synthèse et la conclusion : la nécessité, pour le salut de notre société, du règne du Christ dans les cœurs. Dans les

instructions plus familières du mercredi et du vendredi, l'orateur a traité des problèmes qui naissent de la paix, et de l'attitude du Fils de Dieu en face des douleurs humaines.

Des sujets de sermon aussi divers — à deux jours de distance, M. Sanson a entretenu son auditoire de la Société des Nations et de la parabole de l'Enfant prodigue — exigent évidemment des dons très variés, et le prédicateur de Saint-Louis en est abondamment pourvu. Une voix bien timbrée, une élocution parfaite, un geste aisé, une science théologique très sûre, une connaissance profonde du cœur humain, la compréhension exacte des besoins intellectuels et moraux des jeunes générations, une loyauté absolue dans l'exposé des objections et une clarté complète dans la façon de les résoudre — le prédicateur, qui ne craint pas les néologismes, dirait, lui-même, de les *solutionner*, — pas la moindre ombre de modernisme dans le fond doctrinal, et quelque chose de très moderne, de très neuf et de très vivant dans la forme oratoire, un appel constant aux grandes lois de la sociologie, et un retour continu aux grandes leçons de l'Évangile, tels sont les principaux caractères de cette parole.

(Extrait de la *Croix* du 7 avril.)

**Association des Etudiants.** — Le mois de mars s'est écoulé de la manière la plus calme pour la vie extérieure de l'Association : c'était l'époque de la retraite pascale, puis le temps des vacances. Au thé du mardi 8, la troupe de l'A. E. I. C. joua *Monsieur Tranquille*, avec le succès habituel ; après quoi on prit le thé dans la salle de l'Association.

Dès la rentrée, reprise brillante de notre activité. Le dimanche 10 avril a eu lieu la représentation de notre Revue : *la Revue des Deux Mondes*. Ce fut un succès. Un grand nombre d'étudiants et d'étudiantes, de nombreuses personnes « étrangères à l'Institut catholique », remplissaient la Salle Blanche. La Revue, dont les auteurs gardent l'anonymat, comprend un prologue, trois actes, vingt-quatre tableaux ; cinquante personnages, douze artistes ! Ses costumes étaient « somptueux », comme pour toutes les revues. Quant aux décors, après mûre réflexion, il fut décidé qu'ils seraient copiés sur les décors ultra-modernes du théâtre du Vieux-Colombier. Il n'y avait pas de « tréteau », il est vrai ; mais, grâce aux trois marches séparant la scène de la salle et pouvant figurer un de ces escaliers chers à un autre réformateur de théâtre, notre Revue avait une haute portée littéraire et dramatique.

Le thème de la Revue est simple : Un professeur (de l'Institut catholique évidemment) a découvert un appareil supérieur à celui d'Edison, permettant de rappeler les morts sur la terre. Il rappelle ainsi Phi-phi (c'est Delacroix qui joue le rôle), Cambronne (Lian) et le Masque de Fer (Neuville). Mais l'appareil refuse de fonctionner pour renvoyer les ressuscités aux Champs-Élysées. Les trois compères sont contraints de passer quelque temps sur la terre, pour la plus grande joie des spectateurs. Les auteurs ont composé avec leurs aventures vingt-quatre tableaux. Citons : la mode, Raymond Duncan, la baisse, les danses modernes, le plus bel homme de France (ce rôle fut tenu de façon magistrale par un ancien président de l'A. E. I. C.), les impôts, Lénine, etc. Les couplets, accompagnés au piano par Pingault, furent spécialement applaudis.

L'interprétation fut excellente. Nous avons déjà nommé les trois compères. Citons encore Levêque, très applaudi dans les rôles de Raymond Duncan, de Venizelos et de Marianne. — « Niga », qui chanta remarquablement les couplets du *Monsieur ruiné par la mode*, du *Ministre de l'Agriculture*, et qui fut un

régisseur parfait. — « P. Rikless », successivement concierge, épicier et tailleur. — Dauchez, Patrouillard, Dumoulin, Hanrot, tous très amusants.

Après la Revue, on termina la séance par *le Pharmacien*, un acte de Max Maurey, joué par Delacroix, Pingault, Hanrot et Lian.

Une seconde séance eut lieu le jeudi 14, et obtint un succès encore plus grand. Espérons que, l'année prochaine, tous les amis de l'Institut catholique tiendront à assister à nos séances, témoignant ainsi l'intérêt qu'ils portent aux étudiants, et que nous serons obligés de donner non pas deux, mais cinq ou six représentations.

Les lecteurs du *Bulletin* auraient cependant tort de croire que l'Association ne pense pas aux choses sérieuses, car les examens approchent, et aussi la fête de sainte Jeanne d'Arc, que nous nous préparons à célébrer avec un éclat exceptionnel.

E. DE GIGORD, *secrétaire*.

**Association des Etudiantes.** — L'Association s'est réunie le dimanche 13 mars, dans le grand amphithéâtre de la rue d'Assas. Le R. P. Bernardin Fernique (O. F. M.) nous fit une conférence sur saint François d'Assise et l'Art moderne. Une série de projections, représentant les tableaux que la vie de saint François inspira aux plus grands maîtres du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècles, illustrait avec intérêt l'explication.

A peine revenu de voyage, Mgr le Recteur nous a offert de reprendre les messes mensuelles qui avaient été interrompues en février et mars par son absence. Le vendredi 15 avril, il nous a parlé de « la Bonté ».

*La secrétaire*, S. BOREL.

---

## BIBLIOGRAPHIE

**R. P. Th. Mainage, O. P.** — *Les Religions de la Préhistoire. — L'Âge paléolithique.* — Un volume in-8° de 500 pages, avec nombreuses planches et gravures. — Paris, Desclée. — Prix : 30 francs.

Les nombreuses découvertes, anciennes et surtout récentes, réalisées sur le domaine de la Préhistoire paléolithique, permettent une reconstitution, au moins partielle, des croyances et des coutumes religieuses en vigueur chez les hommes contemporains des dernières révolutions géologiques de notre globe. Cet essai de reconstitution, le P. Mainage vient de le tenter dans un ouvrage qui fixera l'attention de tous ceux qu'intéresse la merveilleuse histoire de nos origines.

Dès ses débuts, la Préhistoire, grâce sans doute aux lacunes immenses qu'elle offrait à la curiosité des chercheurs, fut envahie par des théories préconçues et qui avaient le regrettable tort de représenter l'homme des cavernes comme un être dépourvu de tout sentiment religieux. Aujourd'hui, ces constructions hâtives ont été emportées. Il est besoin d'apprendre comment et pourquoi elles le furent. Déjà, le *Manuel d'archéologie préhistorique* de Joseph Déchelette avait marqué, en ce sens, un progrès considérable. Ce que le



regretté conservateur du musée de Roanne avait entrepris au point de vue général de l'archéologie préhistorique, le P. Mainage l'entreprend avec tous les développements convenables au point de vue spécial de la Religion.

**La Religion spirite.** — Un volume in-12, édit. de la *Revue des Jeunes*. — Prix : 7 fr.

Le R. P. Mainage a voulu rendre service aux catholiques en étudiant la religion spirite qui a tourné tant de têtes pendant la guerre.

Voici les titres des chapitres : *Spiritisme et Christianisme*. — *Les inductions scientifiques du spiritisme*. — *Critique des faits spirites*. — *Le corps astral*. — *Spiritisme sans esprits*. — *Les messages*. — *L'Eglise en face du spiritisme*.

L'auteur définit ainsi les principes directeurs du catholicisme sur le spiritisme : 1° L'Eglise ne se prononce pas sur l'essence des phénomènes spirites ; 2° L'Eglise défend au commun de ses fidèles de se livrer aux expériences spirites ; 3° L'Eglise soupçonne, dans les manifestations spirites, l'intervention accidentelle des puissances diaboliques.

Cet exposé clair et précis instruit les lecteurs, et « retiendra, espérons-le, selon le vœu de l'auteur, sur le seuil de l'abîme caché par un mirage trompeur, tant d'âmes que le mépris d'un danger certain pourrait conduire à leur perte ».

Louis PRUNEL.

**Bruno de Solages.** — Camille Dupin, tombé au champ d'honneur. *Sa Vie*. — Ses *Essais littéraires* (1895-1917). — Préface de Maurice BARRÈS. — Edition de la *Revue Montalembert*, 104, rue de Vaugirard, Paris. Prix : 5 fr.

Ce livre est tout l'héritage littéraire qui nous restera d'un jeune écrivain de talent, l'aspirant Camille Dupin, « tombé à son poste de combat » à vingt-deux ans. Bruno de Solages, pieusement, exécutant les volontés testamentaires de son ami, a recueilli toutes les pages de Camille Dupin. Il en a fait un choix qu'il livre au public. Une introduction (*Sa Vie ; son Âme ; son Œuvre*) replace dans son cadre cette physionomie si attachante, lui donnant tout son relief.

Camille Dupin est, de sa nature, un méditatif... Il rêve de beauté, d'unité, d'harmonie. Dès son enfance, son esprit s'est heurté à l'incohérence de tout ce qui l'entoure ; il a senti profondément la mélancolie des choses et la tristesse de la vie. Mais dès l'enfance aussi, sur cet océan de mystère qui le bat, il a reçu de Dieu « et la barque et la voile », et dans cette religion chrétienne qu'il a librement acceptée, il a trouvé la sérénité de la vie. En elle seule il a pu saisir l'harmonie de la nature avec son âme et de son âme avec Dieu. Ainsi ce rêveur, qui se fût peut-être perdu dans son rêve, est devenu, sa croyance chrétienne orientant tout l'effort de sa pensée et assignant un but à toutes les énergies de son âme, un homme d'action réfléchi et féconde. Lentement, mais sans défaillance, il a gravi ce « chemin qui monte » vers Dieu ; il en a atteint le sommet où la mort trop tôt l'a frappé.

Cette âme de Camille Dupin, nous la retrouvons dans son œuvre, fragments de jeunesse, visions et pensées de guerre, et surtout dans ce « *Chemin montant* », esquisse malheureusement à peine ébauchée d'un dessein grandiose. C'est tour à tour le réalisme saisissant d'un tableau, la mélancolie d'une heure lourde, l'élan de la vie, mais toujours baignés dans une harmonie de rythme profondément douce et pénétrante.

Ceux qui s'intéressent au mouvement littéraire, philosophique même et reli-

gieux de la jeune génération, comme ceux qui aiment le contact, toujours réchauffant, d'une âme d'élite fortement et uniquement chrétienne, liront ce livre, « qui enrichit (le mot est de Maurice Barrès) le trésor moral de la France et le rayonnement de la Victoire ».

---

### Dons à la Bibliothèque.

Reçu en janvier 1921 :

De Mgr le RECTEUR :

GIRAUD (l'abbé M.), *Essai sur l'histoire religieuse de la Sarthe de 1780 à l'an IV* ; 1920, 1 in-8°, thèse... lettres ; — *Levées d'hommes et acheteurs de biens nationaux dans la Sarthe en 1793* ; 1920, 1 in-8°, thèse complémentaire... lettres.

Nombreux « Périodiques » de l'année courante.

De l'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES :

*Histoire littéraire de la France*, tome 34, 1 in-4° ; — *Mémoires*, tome 41, 1 in-4° ; — *Recueil des actes des Rois de Provence*, 1 in-4°.

De la LÉGATION DE DANEMARK :

JACOBSEN (P.-J.), *Madame Marie Grubbe, scènes du XVIII<sup>e</sup> siècle, traduit du danois par M<sup>lle</sup> T. Hammar ; préface d'André BELLESSORT* ; 1920, 1 in-12.

De M. TROGAN :

*The american review of reviews*, New-York, 19 in-8° ; — *Review of reviews*, Londres, 23 in-8° ; — *Vida cristiana*, Londres, 1 in-8°.

De LA CROIX :

*La Croix*, 1921 (service quotidien).

De M. DE MOREL :

ENGERAND (Fernand) *Les frontières lorraines et la force allemande*, 1916 (3<sup>e</sup> éd.), 1 in-12.

De M. CONTAMINE DE LA TOUR :

PALOMEQUE (Albert), *Movimientos políticos de 1853 : causas y efectos* ; 1 in-8°.

De M<sup>me</sup> Joseph DENAIS :

LEDOS (E.-G.), *Joseph Denais, écrivain et journaliste angevin : esquisse biographique, et bibliographie* ; 1920, 1 in-8°, 1 portr.

De M. l'abbé DELEUZE :

HAMEL (Ernest), *Histoire de la Révolution,... du Premier Empire,... de la Restauration,... de Louis-Philippe* ; 7 in-8°.

PASSELECQ, *Les déportations belges à la lumière des documents allemands*, 1 in-8°.

De M. FROIDEVAUX :

RIVIÈRE (P.-L.), *Villes et solitudes, croquis d'Europe et d'Afrique*, 1908, 1 in-12.

De M. Louis DEMAISON :

DEMAISON (Louis), 20 tirages à part : *Le lieu du baptême de Clovis*, 1901 ; *Documents inédits sur Notre-Dame de l'Epine*, 1895 ; *Monographie de l'église de Rethel*, 1899 ; *Les chevets des églises Notre-Dame de Châlons et Saint-Rémi de Reims*, 1899 ; *Explication d'un passage de la vie de saint Rigobert*, 1881 ; *Les inscriptions commémoratives de la construction d'églises dans les régions rémoise et ardennaise du X<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle*, 1899 ;

*Les inscriptions du prieuré de Binson*, 1889; *Les reliquaires de l'église de Murtin*, 1893; *L'ancienne châsse de saint Rémi* (œuvre d'A. Lespicier, XVII<sup>e</sup> s.), 1896; *Archives, Bibliothèque et Musée de la ville de Reims*, 1907; *Date fautive d'une charte originale du XIII<sup>e</sup> siècle*, 1909; *Aperçu de l'histoire de Reims*, 1907; *Les Archives de la commune d'Hermenonville antérieures à 1790*, 1910; *Les housses ou buttes artificielles de la Champagne*, 1882; *Une description de Reims au XIII<sup>e</sup> siècle*, 1893; *Trois chapiteaux de l'époque chrétienne primitive au Musée de Reims*, 1905; *Inscriptions romaines trouvées à Reims*, 1889; *Les thermes de Reims*, 1885; *L'instruction dans les campagnes des environs de Reims au XV<sup>e</sup> siècle*, 1905; *Recherches sur la soie que les anciens tiraient de l'île de Cos*, 1884.

De M<sup>me</sup> Philippe VIREY qui, au nom et en mémoire de son regretté mari, a commencé l'envoi de sa bibliothèque égyptologique :

*Recueil de travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptiennes et assyriennes*, Maspéro, I (1870) à XXXVIII (1916-1917), 38 in-4<sup>o</sup>, d.-r. m. m. et br.

*Mémoires publiés par les membres de la mission française archéologique au Caire*, 14 in-f<sup>o</sup>, tomes I (1 à 4), III (1 à 4), IV (1, 2), V (3, 4), VI (2 à 5), VII (1 à 3), VIII (1 à 3), IX (1 à 3), X (1 à 4), XI (1), XIII (1, 2), XV (1), XVII (1, 2), XIX (1 à 4).

De M. l'abbé F. DUINE :

DUINE (F.), *Bibliographie menaisienne* (extr. des *Annales de Bretagne*, 1920, 1921), 2 br. in-8<sup>o</sup>.

De M. LARDÉ :

LARDÉ (Georges), *Le tribunal du clerc dans l'Empire romain et la Gaule franque*, 1920, 1920, 1 in-8<sup>o</sup>, thèse...droit.

De M. LESCŒUR :

GUYARD (Charles), *Etudes sur les caractères des nullités des actes juridiques pour vices de forme*, 1920, 1 in-8<sup>o</sup>. thèse...droit.

De M. FROIDEVAUX :

*Code pénal de la République de Chine*, second projet révisé, publié par la Commission de codification, 1920, 1 in-4<sup>o</sup>.

De M<sup>me</sup> Joseph CHOBERT, en souvenir de son regretté mari :

environ 82 vol. de « droit » et 40 de « théologie », reliés ; nombreuses brochures.

De M. Charles LEFEBVRE :

LEFEBVRE (Charles), *La Famille en France dans les mœurs (cours 1919)*; 1920, 1 in-8<sup>o</sup>.

De la SOCIÉTÉ D'ÉTUDES ET D'INFORMATIONS ÉCONOMIQUES :

*Bulletin quotidien* (service).

De M. Jules SÉVERIN :

SÉVERIN (Jules), *Toute la chimie minérale par l'électricité*, 1920 (2<sup>e</sup> éd.), 1 in-8<sup>o</sup>.

De M. le Vicomte DE SARTIGES :

*Société d'Anthropologie de Paris : Mémoires* 1860 à 1898, 9 vol. ; — *Bulletins*, 1860 à 1867, 1867 à 1875, 1881, 1887 à 1916, 30 vol.

*Anthropologie (L')*, 1893, 1903, 1904, 3 vol.

*Bulletin de géographie historique et descriptive*, 1886 à 1916, 16 vol.

\*  
\* \*

Reçu en février-mars 1921 :

De Mgr le RECTEUR :  
*périodiques.*

Du R. P. INGOLD, Trappiste :  
INGOLD (dom), *Général et Trappiste : le P. Marie-Joseph baron de Géramb (1772-1848)*; 1921, 1 in-8°.

De M. Emile CHÉNON :  
CHÉNON (Emile), *Les jours de Berry au Parlement de Paris de 1255 à 1328*; 1921, 1 in-8°.

De l'AMERICAN LIBRARY ASSOCIATION :  
KOCH (Théodore Wesley), *Les livres à la guerre*; préface par M. le Maréchal FOCH; introduction par Burton E. STEVENSON; traduit de l'anglais par Abel DOYSIÉ; 1920, 1 in-8°; nombr. photographies.

De M. Thône, de Wetter (Ruhr) :  
THÔNE (Johannes), *Gesamtbild der menschlichen und göttlichen Wissens*; 1920, 1 in-8°.

De M. Charles GROLLEAU :  
LE LIVRE CATHOLIQUE : *L'Imitation de Jésus-Christ*, trad. LAMENNAIS, illustr. MAURICE DENIS, 1921, 1 in-18, ex. sur papier de Rives; *Commentaires sur le Cantique des Cantiques*, et *treize Poèmes de Sainte Thérèse*, 1920, 1 in-18, ex. sur papier de Rives.

De M. AUBRUN :  
AUBRUN (Henri), *La vente « coût, frêt, assurance » rapport* (Bull. n° 61 de l'Assoc. fr. du droit maritime), 1921, 1 br. in-8°.

De M. MASCAREL :  
MASCAREL (Arnold), *La famille et la fiscalité : un moyen de sauvegarder les domaines héréditaires*; 1920, 1 br. in-8°; — *Les familles terriennes et l'impôt progressif sur les successions*; 1918, 1 br. in-12.

D'UN ANONYME :  
*Machiavel*, 2 in-4°.

De M. Jacques BOUTERON :  
LACOUR (Léon), *Précis de droit commercial*, 2<sup>e</sup> éd., par M. Jacques BOUTERON, 1921, 2 in-8°.

De M<sup>me</sup> Paul THUREAU-DANGIN :  
THUREAU-DANGIN (Paul), *Pages religieuses; avant-propos*, par Georges GOYAU, 1911, 1 in-12.

---

Le Gérant : CH. BAULÈS.

---

SEMUR. — IMPRIMERIE GÉNÉRALE.

# INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS

## ÉCOLE SUPÉRIEURE

DES SCIENCES ÉCONOMIQUES ET COMMERCIALES

74, rue de Vaugirard (6<sup>e</sup>)

A deux années d'études : Soutenance d'une thèse. Délivrance d'un diplôme.

**COURS :** Législation civile, commerciale, industrielle, fiscale; économie politique et sociale; opérations de banque et de bourse; assurances. Sociétés: organisation et lecture des bilans. Publicité; mathématiques financières, comptabilité; langues étrangères; études des matières premières; géographie économique. Histoire économique.

S'adresser pour tous renseignements à M. le Directeur de l'Ecole supérieure des Sciences économiques et commerciales.

---

## SECTION

DES

## SCIENCES ÉCONOMIQUES ET COMMERCIALES

DES

## FACULTÉS DE DROIT & DES SCIENCES

DE

## L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS

74, RUE DE VAUGIRARD

*S'y adresser pour tous renseignements.*

Deux années d'études, délivrance d'un diplôme. Législation civile, commerciale, industrielle, fiscale; économie politique et sociale; opérations de banque et de bourse; assurances; mathématiques financières, comptabilité; langues étrangères; études des marchandises et des matières premières; géographie économique.

## CHEMIN DE FER DE PARIS A ORLÉANS

### Les Châteaux de Touraine et du Blésois en automobile.

*Quatre circuits au départ de TOURS (place de la Gare)*

*Deux circuits au départ de BLOIS (place Victor-Hugo)*

*du 1<sup>er</sup> mai au 9 octobre 1921 (1)*

- A. — Tours, Loches, Chenonceaux, Amboise, Tours (prix par place : 38 francs).
  - B. — Tours, Villandry, Azay-le-Rideau, Chinon, Ussé, Langeais, Cinq-Mars, Luynes, Tours (prix par place : 35 francs).
  - C. — Tours, Chenonceaux (par la vallée du Cher), Amboise (par la forêt), Tours (prix par place : 25 francs).
  - D. — Tours, Villandry, Azay-le-Rideau, Langeais, Cinq-Mars, Luynes, Tours (prix par place : 20 francs).
- 
- I. — Blois, Cheverny, Chambord, Blois (prix : par place : 20 francs).
  - II. — Blois, Chambord, Cheverny, Chaumont, Blois (prix par place : 28 francs).

(1) Pour les jours de mise en marche, consulter le Bureau spécial du Service automobile, 8, boulevard Béranger, Tours.

## CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

### Services P.-L.-M. d'excursions par autobus dans la Forêt de Fontainebleau

La Compagnie P.-L.-M. a repris, depuis le jeudi 24 mars et jusqu'au 2 novembre 1921, ses Services d'excursions dans la Forêt de Fontainebleau.

Ces Services, en correspondance directe avec les trains de et pour Paris, comprennent deux circuits quotidiens : l'un, dans la matinée, pour la visite de la partie Nord de la Forêt ; l'autre, dans la soirée, pour la visite de la partie Sud de la Forêt. Indépendamment de ces deux circuits quotidiens, un troisième circuit périodique comportant la visite de toute la Forêt, avec arrêt à Barbizon pour le déjeuner, sera mis en marche les jeudis, dimanches et jours fériés, à toute époque de la saison, et, en outre, les lundis et samedis pendant les mois de juillet, août et septembre.

### Excursions dans les Alpes.

#### CIRCULATION AUTOMOBILE DES BAUX

Au retour de la Côte d'Azur, il est recommandé tout spécialement de faire, au départ d'Avignon, le circuit automobile des Baux, qui permet de visiter Maillane, Saint-Rémy, Les Baux, Montmajour, Arles et Tarascon (du 13 mars au 16 mai 1921).

Départ d'Avignon (gare) à 8 h. 15. — Retour à Avignon (gare) à 18 h. 30.

Prix du circuit : 30 francs.

### Ouverture d'une Agence P.-L.-M. à Genève.

L'Agence que la Compagnie des Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée a décidé de créer à Genève, 3, rue du Mont-Blanc, et dont il a été annoncé l'ouverture prochaine, fonctionne depuis le 1<sup>er</sup> avril.

Cette Agence fournit tous renseignements utiles sur les voyages, délivre les billets de toutes catégories pour les Chemins de fer français, et loue les places de luxe et ordinaires pour les trains P.-L.-M.

Semur. — Imprimerie Générale.

**ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR LIBRE**

(Loi du 12 juillet 1875)

**BULLETIN**  
DE  
**L'INSTITUT CATHOLIQUE**  
DE PARIS**Paraissant tous les mois****SOMMAIRE :**

|                                                                                                                                                                |     |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| I. — Analyse de cours publics : Histoire des Origines chrétiennes, par M. l'abbé Lebreton.....                                                                 | 109 |
| II. — Souscriptions et Dons.....                                                                                                                               | 119 |
| III. — Conférences et Cours publics du mois de juin..                                                                                                          | 120 |
| IV. — Cours de jeunes filles.....                                                                                                                              | 121 |
| V. — Chronique de l'Institut Catholique.....                                                                                                                   | 121 |
| VI. — Bibliographie : A.-D. Sertillanges. — L'abbé E. Lavaquery. — L. Marcel. — H. du Payrat — Dom A. M. P. Ingold. — Chanoine V.-M. Mercier. — L'Angélus..... | 128 |
| VII. — Dons à la Bibliothèque .....                                                                                                                            | 131 |

**PARIS****SECRÉTARIAT DE L'INSTITUT CATHOLIQUE**

74, RUE DE VAUGIRARD, 74

**ANCIENNE LIBRAIRIE POUSSIELGUE**

J. DE GIGORD, ÉDITEUR

RUE CASSETTE, 15

LE

**BULLETIN DE L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS**

paraît le 25 de chaque mois, sauf en août  
et en septembre.

Chaque numéro contient de 24 à 32 pages. Il renferme, outre les informations officielles de l'Institut catholique, des analyses des Cours publics, la chronique de la guerre et la chronique des Facultés libres, des Etudiants, des Anciens Élèves.

*(Il sera rendu compte des ouvrages composés par les Professeurs et anciens élèves de l'Institut catholique.)*

---

LE PRIX D'ABONNEMENT EST AINSI FIXÉ :

Paris et Départements, 6 francs. — Étranger, 7 fr. 50.  
On peut acheter au numéro. Prix : 0 fr. 75.

---

*Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé à M. PRUNEL, Vice-Recteur, Directeur du Bulletin, et tout ce qui concerne l'administration à M. F. LEMAÎTRE, secrétaire général de l'Institut catholique, 74, rue de Vaugirard.*

---



**BULLETIN**  
**DE**  
**L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS**  

---

**ANALYSE DE COURS PUBLICS**  

---

**HISTOIRE DES ORIGINES CHRÉTIENNES**

**La Vie de Jésus-Christ Notre-Seigneur (Suite).**  
**Jésus à Jéricho (1)**

Par M. l'abbé LEBRETON

Quand on arrive aujourd'hui au misérable hameau d'Er Riha, on a peine à se représenter ce qu'était Jéricho au temps du Christ. Aujourd'hui, une population d'environ trois cents âmes, présentant un type abâtardi, à moitié nègre, fort différent de celui des environs; chaleur torride, climat fiévreux, qui dévore ses habitants : les travailleurs des monastères grecs n'y peuvent, dit-on, résister que deux ans. Quelques indices, cependant, montrent la fertilité du sol, s'il était convenablement irrigué : « Un pied de vigne, rapporte le P. Barnabé (p. 270), âgé de quarante-deux ans, mesurait au ras du sol 2<sup>m</sup>.30 de circonférence et produisait en moyenne 1.500 kilos de raisin par an. Il a péri parce que pendant quelque temps on négligea d'irriguer le sol... La flore célébrée dans les livres saints ou dans les œuvres de Josèphe ne se retrouve plus qu'autour de la mer Morte. »

Au temps du Christ, Jéricho était, du moins pendant l'hiver, une ville charmante et brillante. Lagrange (S. Marc, 266) : « Arrosée par sa source d'Ain Soultan et par les sources captées dans la montagne et amenées par des aqueducs, avec un climat plus chaud d'environ dix degrés centigrades que Jérusalem, Jéricho est, pendant les hivers aigres et pluvieux de Jérusalem, une saison hivernale comparable à Nice ou à Cannes par rapport à Paris. On y descend de Jérusalem en cinq heures. Avant la Pâque, au début du printemps, toute la plaine devait présenter un spectacle enchanteur et la ville regorger de monde. Jésus pénétrait dans une sorte de faubourg de Jérusalem, moins l'austérité de la ville sainte. » Josèphe (B.J., 4, 18, 3) décrit avec enthousiasme la fertilité de la région : « On peut vraiment dire que ce sol est divin, car il produit en abondance

(1) Conférence donnée le jeudi 2 décembre.

les fruits les plus rares et les plus beaux. Et, pour les autres produits de la terre, on ne peut guère lui comparer aucun autre climat, tellement toutes les semences rendent ici avec usure. La cause de cette fécondité me paraît être la chaleur de l'air et l'abondance des eaux... Le pays est si chaud qu'on peut à peine sortir; quant à l'eau, si on la puise avant le lever du soleil et si on l'expose ensuite à l'air, elle devient très fraîche et toute différente de l'air qui l'entoure; en hiver, au contraire, elle est tiède, et c'est un charme de s'y baigner. Au reste, la température est si tempérée que, lorsque le reste de la Judée est couvert de neige, les gens se promènent là en habits de lin. » Les charmes de ce climat y avaient attiré Hérode le Grand, qui y avait bâti un palais; Archélaus y habita aussi; les Romains y tenaient garnison (*B.J.*, 2, 18, 6). Ce n'était pas cependant une ville grecque, comme Tibériade ou Phasaélis : ainsi que le remarque Swete, les prêtres et les lévites s'y rendaient (*Luc* 10, 31); et Notre Seigneur, qui n'est jamais entré à Tibériade, n'a pas évité Jéricho et y a accepté l'hospitalité.

Cette ville était la dernière étape avant Jérusalem pour les voyageurs venant de la Pérée; Jésus y arrive donc :

*Mc* 10, 46. Et ils vinrent à Jéricho; et comme il sortait de Jéricho, avec ses disciples et une foule considérable, le fils de Timée, Bartimée, un mendiant aveugle, était assis au bord du chemin. 47. Et apprenant que c'était Jésus de Nazareth, il se mit à crier et à dire : Jésus, Fils de David, aie pitié de moi. 48. Et plusieurs le réprimandaient pour le faire taire; mais lui n'en criait que plus fort : Fils de David, aie pitié de moi. 49. Et Jésus, s'étant arrêté, dit : Appelez-le. Et les gens appelèrent l'aveugle en lui disant : Prends courage, lève-toi, il t'appelle. 50. Et lui, jetant son manteau et se levant en hâte, il vint auprès de Jésus. 51. Et Jésus prit la parole et lui dit : Que veux-tu que je te fasse ? Et l'aveugle lui dit : Maître, que je voie. 52. Et Jésus lui dit : Va, ta foi t'a sauvé. Et aussitôt il recouvra la vue et il le suivait dans le chemin. — *Mt* 20, 29-34, même récit, mais deux aveugles; *Luc* 18, 35-43, un seul aveugle guéri à l'entrée dans la ville.

Les divergences légères qu'on relève entre les trois récits ne peuvent faire méconnaître l'identité du miracle rapporté ici par les trois. *S. Matthieu*, ici comme en d'autres endroits, a le pluriel et les autres le singulier, peut-être parce qu'il a réuni plusieurs faits en un seul récit; *S. Luc* rapporte ce miracle à l'entrée en ville; il se peut que l'entrée à Jéricho, comme la sortie, ait été marquée par un miracle; on remarque d'ailleurs que, si Jésus venait de la Pérée, il entrerait à Jéricho par le même chemin qu'il prenait ensuite pour se rendre à Jérusalem.

Tout ceci d'ailleurs est de minime importance; ce qui a le plus d'intérêt, c'est ce fait lui-même que la narration de *S. Marc* surtout rend avec tant de vie. La caravane des pèlerins de la Pâque était bruyante et attirait l'attention; mais l'émoi fut bien autre quand on sut que Jésus de Nazareth en était. L'aveugle aussitôt se met à crier : « Fils de David, aie pitié de moi ! » Ce cri est l'indice de sa foi et de celle de ceux qui l'entourent : C'est le Messie qui passe ! On sent déjà ici les premiers frémisse-

ments de l'enthousiasme des Rameaux. Ces cris importunent les disciples : il ne doit pas ainsi troubler le Maître qui, sans doute, enseigne alors ceux qui l'entourent ; réprimandé, il n'en crie que plus fort. Jésus s'arrête, l'appelle. Aussitôt la foule s'émeut ; elle ne cherche plus à le faire taire, elle l'exhorte à prendre courage. Il n'a pas besoin de ces encouragements : il jette son manteau, se lève à la hâte, accourt. « Que veux-tu que je te fasse ? » Offre plus que royale, que celui-là seul pouvait faire, dont les mains étaient toutes-puissantes. « Maître, que je voie ! » Il est exaucé, il le suit, tous louent Dieu. Naguère Jésus imposait silence aux miraculés ; maintenant il ne cherche plus à voiler l'éclat de ses œuvres, ni à contenir l'enthousiasme de la foule. Et c'est parmi ces cris de joie et de triomphe qu'il monte à Jérusalem pour y mourir.

Luc 19, 1. Et en entrant, il traversait Jéricho. 2. Or, il y avait là un homme nommé Zachée ; il était chef des publicains : il était riche. 3. Et il cherchait à voir qui était Jésus, et ne le pouvait, à cause de la foule, parce qu'il était petit de taille. 4. Il prit donc les devants en courant, et monta sur un sycomore, afin de le voir, parce qu'il devait passer par là. 5. Et quand il fut arrivé à cet endroit, Jésus, levant les yeux, lui dit : Zachée, descends vite, car il faut que je loge aujourd'hui dans ta maison. 6. Et il descendit promptement, et il le reçut avec joie. 7. Et tout le monde, en voyant cela, se mit à murmurer en disant : C'est chez un homme pécheur qu'il est allé se loger ! 8. Cependant, Zachée se plaça devant le Seigneur et lui dit : Voici, Seigneur, que je donne aux pauvres la moitié de mes biens, et si j'ai fait tort à quelqu'un, je le rends au centuple. 9. Et Jésus lui dit : Aujourd'hui le salut est arrivé à cette maison, parce que lui aussi est un fils d'Abraham. 10. Car le Fils de l'homme est venu pour chercher et sauver ce qui était perdu.

Cette histoire de Zachée est racontée par S. Luc avec tant de détails et de vie, qu'elle est gravée dans toutes les mémoires. Quelques points cependant en restent obscurs : Zachée était-il un juif ? Le nom est juif ; on le trouve dans l'Ancien Testament ; il signifie pur ; le talmud mentionne, à Jéricho précisément, un Zachée qui fut le père du fameux rabbin Jochanon ben Zacchai ; nous savons d'ailleurs que bien des juifs étaient employés comme publicains ; cependant beaucoup de Pères, Tertullien, Cyprien, Chrysostôme, ont pensé que Zachée était païen : ce sentiment est aujourd'hui moins commun ; il est cependant défendu par Reuss ; Maldonat le tenait pour probable : le mot « pécheur » (9) peut très bien désigner un païen ; en ce cas, on comprend mieux encore l'indignation des juifs (Cf. Act. 10, 28 ; 11, 3), et la réponse du Christ : « Celui-là aussi est un fils d'Abraham » (9), en prend une force nouvelle. Cependant on ne peut trop insister sur un détail incertain. Même si Zachée est juif, on voit par l'histoire de Lévi combien ces fréquentations de Jésus étaient odieuses aux Juifs ; on le ressent peut-être plus vivement encore dans cette ville de Jéricho, où les prêtres sont si nombreux ; et le rang et la fortune de Zachée soulignent encore la portée de cette démarche.

On se demande encore si la déclaration que fait Zachée de ses réparations et de ses aumônes se rapporte à une habitude qu'il a déjà ou à une

résolution nouvelle qu'il prend. S. Cyprien interprète dans le premier sens et c'est aussi celui qu'on trouve chez Godet ; il semble improbable : 9 et 10 marquent que jusqu'à présent Zachée était pécheur et que c'est la venue de Jésus qui le sauve.

Ces deux discussions écartées, on peut à loisir suivre cette histoire si vivante. Jésus arrive ; Zachée essaie en vain de le voir ; il prend les devants et saute sur un sycomore. On fait quelquefois remarquer la hardiesse de cette démarche : il est sûr que chez nous on s'étonnerait de voir un receveur général des douanes monter sur un arbre pour voir passer un grand homme ; mais il faut se rappeler que les mœurs orientales sont en cela moins graves, moins cérémonieuses que les nôtres, et qu'un tel empressement ne prêtait pas à rire. Si Zachée avait en cela quelque courage, c'était à se montrer, lui mal vu et même odieux à bien des gens, parmi cette foule enthousiaste. Il devait être récompensé au delà de ses espoirs. Peut-être a-t-il été remarqué sur son arbre et peut-être Jésus l'entend-il nommer autour de lui, sans doute avec peu de bienveillance. Jésus l'appelle : « Zachée, descends vite, il faut que je loge chez toi ». Le terme qu'emploie ici le Christ est celui dont il se sert d'ordinaire pour marquer ce qui, dans sa vie, a été spécialement déterminé par la volonté de son Père. Ici aussi il y a un mystère de prédestination : ce pécheur a été choisi de Dieu pour être l'hôte du Christ et recevoir de lui le salut.

Zachée descend en grande hâte et reçoit Jésus avec joie ; mais alors les murmures éclatent ; le rapide dialogue n'a sans doute été compris que de ceux qui se trouvaient tout près du Christ : mais tous le voient entrer chez un publicain, chez un pécheur ; c'est un murmure d'indignation dans toute cette foule. Ainsi tant d'enseignements de Jésus n'ont pu vaincre l'opinion populaire ; l'instinct pharisaïque est le plus fort : les publicains sont des gens avec qui on ne fraie pas. Zachée s'en aperçoit bien vite et, se présentant devant son hôte, il lui déclare la résolution qu'il prend : larges aumônes et réparation au quadruple. On a rapproché de ce texte une loi de l'Exode, 22, 1 : « Si un homme dérobe un bœuf ou un agneau, et qu'il l'écorche ou le vende, il restituera cinq bœufs pour le bœuf et quatre agneaux pour l'agneau... Si ce qu'il a dérobé, bœuf, âne ou agneau, se trouve encore vivant entre ses mains, il fera une restitution au double ». Comme on le voit, la restitution au quadruple pour les biens volés n'était prévue par la loi que dans des cas particuliers ; dans d'autres, restitution au double ou au quintuple. Ce n'est donc point ici la légalité qui dicte la conduite de Zachée, c'est le souci de la justice, le désir de réparer amplement tous les torts qu'il a pu causer.

Et par là il se sauve : il est plus difficile à un riche d'entrer dans le royaume qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille ; et pourtant ce riche, dont la fortune semble avoir été, en partie au moins, mal acquise, se sauve : en satisfaisant amplement les droits de la justice et en faisant ensuite d'abondantes aumônes. Et ce trait confirme ce que nous avons dit plus d'une fois du prétendu ébionisme de S. Luc : il ne dit pas que Zachée se soit fait pauvre, qu'il ait vendu tous ses biens, et

pourtant le salut est entré dans sa maison ; c'est donc que le dépouillement total n'est pas la condition indispensable du salut.

Le publicain converti restera cher à la piété chrétienne : les Homélies Clémentines, 3, 63, en font un compagnon de S. Pierre et ensuite un évêque de Césarée. Ce n'est qu'une légende, mais qui cherche à prolonger cette lumière évangélique qui a si vivement éclairé le riche publicain de Jéricho.

Luc 19, 11. Et comme ils écoutaient cela, il dit encore une parabole, parce qu'il était près de Jérusalem, et qu'ils pensaient qu'à l'instant le royaume de Dieu allait paraître. 12. Il dit donc : Un homme de haute naissance s'en alla dans un pays lointain pour recevoir l'investiture d'un royaume et revenir. 13. Et appelant dix de ses serviteurs, il leur donna dix mines, et il leur dit : Faites-les valoir jusqu'à ce que je revienne. 14. Mais ses concitoyens le haïssaient et ils envoyèrent une ambassade après lui pour lui dire : Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous. 15. Et il arriva, lorsqu'il fut de retour, après avoir été investi de la dignité royale, qu'il fit appeler près de lui ses serviteurs auxquels il avait remis l'argent, afin de connaître comment chacun d'eux l'avait fait valoir. 16. Et le premier se présenta, disant : Seigneur, ta mine a rapporté dix mines. 17. Et il lui dit : C'est bien, bon serviteur ; parce que tu as été fidèle en très petite chose, tu recevras autorité sur dix villes. 18. Et vint le second, qui dit : Ta mine, Seigneur, a rapporté cinq mines. 19. Et il dit de même à celui-là : Toi aussi, tu seras préposé pour cinq villes. 20. Et l'autre vint, disant : Seigneur, voici ta mine, que j'ai tenue enveloppée dans un linge ; 21. car j'avais peur de toi, parce que tu es un homme sévère : tu prends ce que tu n'as pas déposé ; tu récoltes ce que tu n'as pas semé. 22. Il lui dit : C'est par ta bouche que je te jugerai, méchant serviteur. Tu savais que je suis un homme sévère, prenant ce que je n'ai pas déposé, récoltant ce que je n'ai pas semé ; 23. et pourquoi n'as-tu pas mis mon argent dans une banque ? et moi, à mon retour, je l'aurais retiré avec intérêt. 24. Et il dit aux assistants : Otez-lui la mine et donnez-la à celui qui a dix mines. 25. Et ils lui dirent : Seigneur, il a dix mines. 26. Je vous dis qu'à quiconque possède on donnera, mais à celui qui n'a pas on ôtera même ce qu'il a. 27. Quant à mes ennemis, à ces gens qui n'ont pas voulu que je règne sur eux, amenez-les ici et massacrez-les en ma présence. 28. Et ayant dit cela, il marcha devant la foule pour monter à Jérusalem.

Cette parabole, rapportée par S. Luc, est très semblable à la parabole des talents que nous lisons chez S. Matthieu, 25, 14-30 : un homme s'en va au loin, remet à ses serviteurs, 5, 2, 1 talents ; à son retour, il se fait rendre compte : les 2 premiers ont fait fructifier leur dépôt et l'ont doublé ; le troisième l'a laissé improductif : les 2 premiers sont félicités et introduits dans la joie de leur maître ; le troisième est jeté dans les ténèbres extérieures, son talent lui a d'abord été ôté et remis à celui qui en a dix.

Le P. Olivier écrit à ce sujet (R. B., I, 591) : « Au premier abord, la parabole des Mines paraît identique à celle des talents, que S. Matthieu nous a conservée, et pendant longtemps les commentateurs les ont confondues (Jérôme, Ambroise, Maldonat). Aujourd'hui, la distinction est nettement établie, et l'on se demande comment il a été possible de ne pas la faire dès le début, puisque les circonstances de temps, de lieux,

de personnes et d'agissements sont tout à fait différentes. La parabole des Mines est proposée à la foule, le matin, à Jéricho, quatre jours avant l'entrée triomphale de Jésus dans le Temple : celle des Talents l'est aux seuls disciples, sur la pente du mont des Oliviers en vue de Jérusalem, le mardi saint, au soir. Les deux personnages mis en scène ne sont ni de même qualité ni de même ambition, d'après le texte évangélique; ils ne confient pas des sommes égales au même nombre de serviteurs... Il n'y a donc pas moyen de confondre les deux récits; pas moyen non plus de leur reconnaître la même valeur, tant la parabole des mines est supérieure à celle des talents par la richesse des détails et la grandeur de l'ensemble, comme nous allons le voir, en suivant mot à mot, pour ainsi dire, le texte de S. Luc ».

Cinq ans plus tard, 1896, dans la même revue (R. B., V, 352), M. Loisy écrivait : « Il est extrêmement probable, pour ne pas dire certain, qu'une seule parabole, prononcée dans une circonstance que la tradition ne paraît pas avoir retenue, est la source commune de la parabole des mines et de la parabole des talents. Dans le premier évangile, la parabole des talents suit la parabole des vierges, à cause d'une certaine analogie de sujet et de forme, principalement dans la conclusion. Dans le troisième, la parabole des mines, concluant à la destruction du judaïsme incrédule, semble avoir été rapportée avec intention à l'époque où Jésus est sur le point d'entrer à Jérusalem pour y subir la mort ». Maldonat écrivait déjà (*in Matt.*, 25) : « Il n'est guère vraisemblable que le Christ ait répété deux fois la même parabole sous deux formes diverses, à si peu de jours d'intervalle. Luc l'a rapportée à un autre lieu et un autre temps que Matthieu; mais ce n'est pas chose nouvelle que les évangélistes semblent différer sur les circonstances de temps et de lieu, étant donné qu'ils tiennent compte de l'essentiel du fait et non de l'ordre de succession ni de la date. Il faut donc croire que le Christ a parlé ainsi avant son entrée à Jérusalem : Luc le dit et Matthieu le fait, mais n'y contredit pas... Quant au texte de la parabole, on peut croire que Matthieu en a rapporté les paroles plus exactement que Luc : il était présent et d'ailleurs toute la parabole semble chez lui plus claire ».

Ces observations de Maldonat me semblent très justes : entre les deux paraboles les divergences de détail sont multiples, mais la similitude est telle qu'elle rend probable l'unité de la parabole primitive. C'est certainement chez S. Matthieu que la parabole est la plus claire et la plus facile à suivre; nous la lisons cependant à la date où S. Luc l'a insérée.

On s'attendait, nous dit l'évangéliste, à l'avènement imminent du royaume de Dieu et c'est pour corriger ces illusions que Jésus prononça alors cette parabole. Il n'est pas difficile de comprendre d'où venait alors cette attente si impatiente : Jésus, qui depuis longtemps se tenait à l'écart, montait maintenant à Jérusalem pour la Pâque; tout le monde sentait que le conflit était inévitable et imminent entre lui et les chefs du peuple et nul, parmi la foule qui le suivait enthousiaste, ne pouvait souffrir la pensée que ce conflit aboutirait à sa mort. L'histoire toute récente

de Zachée marque que, au point de vue moral et religieux, les Juifs en sont toujours à la même conception du royaume; il appartient aux vrais enfants d'Abraham, aux saints, aux purs. Ces ambitions qu'ils ne veulent pas transformer, les Juifs les appuient sur le Christ; ils viennent de voir, après bien des miracles, la guérison de l'aveugle; qui peut résister à ce thaumaturge? Jésus, sans doute, les a avertis bien des fois que sa puissance n'est pas au service de leurs rêves; mais ce sont là de dures paroles qu'ils ne veulent pas entendre; quand leurs illusions seront si cruellement démenties par sa mort tout s'effondrera : « Nous espérions que c'était lui qui délivrerait Israël ».

Une fois encore Jésus veut les avertir et en même temps leur faire entendre son rôle, l'opposition qu'il rencontre et le châtement qu'il réserve à ses ennemis.

Le thème qu'il choisit pour cet enseignement c'est l'entreprise d'un homme de haute connaissance qui s'en va au loin se faire donner l'investiture de la royauté. Tous les commentateurs rappellent ici l'histoire d'Archélaus, 25 ans auparavant, à la suite de l'incendie allumé par Simon, esclave révolté du premier Hérode. Les regards du Maître s'arrêtèrent sur les hautes murailles de marbre, et sa pensée allant du peuple qui rêvait la restauration du royaume de David au prince récemment tombé au trône usurpé sur les Asmonéens, il laissa voir, avec la tristesse de ses souvenirs, les angoisses que lui apportait la prévision de la ruine d'Israël. Un frémissement dut courir parmi la foule, quand il évoqua le fantôme de cet homme dont la naissance autorise l'ambition, mais qui n'est point de race royale et doit se faire solliciteur pour avoir le droit de ceindre une couronne... « Tout ceci est sans doute très vivant; je doute que des allusions si marquées soient bien dignes du Christ. Au reste, tous les princes d'Orient se trouvaient dans le cas d'Archélaus : princes de Chalcis, d'Abilène, de Commagène, de Damas, devaient recevoir de leur investiture; ce n'était point la marque d'une ambition démesurée, mais la conséquence de l'asservissement à Rome de tous ces peuples. En 40, Hérode-le-Grand s'était ainsi rendu à Rome pour réclamer la révision de la sentence du sénat faisant Antigone roi de Judée (*A.J.*, 14, 7, 3, *B.J.*, 1, 14, 4); en 4, Archélaus s'y rend pour faire confirmer le testament paternel qui le fait roi; les Juifs envoient une députation de 50 représentants, demandant que la Judée soit administrée directement par Rome; Auguste à Archélaus le titre de roi, mais lui donne celui de tétrarque. Un peu plus tard, Antipas se rendra à son tour à Rome pour y demander la couronne royale, et n'y recevra que le bannissement. De tels faits étaient donc fréquents : en y faisant allusion, Jésus ne faisait point une satire visant un prince déchu; il rappelait à ses auditeurs une sujétion dont ils avaient trop l'expérience et, dans le cadre de ces événements, il faisait apparaître son rôle et sa mission.

L'interprétation est facile à faire : cet homme de haute naissance, c'est le Christ; il va s'en aller au loin pour recevoir l'investiture de son royaume : ce long voyage marque moins la distance à parcourir que la

durée de l'absence. On sent ici l'enseignement que, d'après S. Luc, Jésus veut donner à ses auditeurs, autour de lui, on s'attend à l'apparition imminente du royaume de Dieu; on se trompe : il y faudra encore de longs délais; le Roi devra d'abord faire une longue absence, puis il reviendra investi de sa royauté.

Une seconde leçon se dégage de la parabole. Autour de lui l'opposition est chaque jour plus menaçante; bien des gens ne veulent pas de lui ni de son règne; actuellement il ne fait que subir leur haine, mais plus tard, à son retour, il les en punira. C'est par ce trait terrible que se termine la parabole : « Quant à mes ennemis, à ceux qui n'ont pas voulu que je règne sur eux, amenez-les ici et massacrez-les en ma présence ». Dans 40 ans éclatera la catastrophe ainsi prédite : les ennemis du Christ, par milliers, par centaines de mille, seront massacrés en sa présence, dans ce Temple qui était leur orgueil, dont ils ont fait leur forteresse et qui doit être leur tombeau. Dans cette prédiction des derniers événements on voit déjà ici ce qui apparaîtra mieux encore dans les discours de Jérusalem : le retour vengeur du Christ, sa parousie, n'aura lieu qu'à la fin des temps; mais on en verra la prélude dans la ruine de Jérusalem, présage et esquisse anticipée de la fin du monde. »

Ce lointain départ du roi, l'hostilité qui le poursuit, son retour et sa vengeance, ce sont des éléments qui constituent à eux seuls un tableau et qui font entendre une leçon. Mais à côté de cette parabole, il y en a une seconde, celle des mines : avant son départ, le roi a confié son argent en dépôt à ses serviteurs et à son retour il en demande le compte. C'est à cette seconde partie de la parabole que correspond la parabole des talents qu'on lit chez S. Matthieu.

Matthieu 25, 14. — Il en sera comme d'un homme qui, partant à l'étranger, appela ses serviteurs et leur remit ses biens; 15 et à l'un il remit 5 talents; à l'autre deux; à l'autre un; à chacun selon sa capacité, et il partit. Aussitôt 16 celui qui avait reçu les cinq talents, s'en alla trafiquer avec et gagna cinq autres talents; 17 de même celui qui avait reçu les deux en gagna deux autres; 18, mais celui qui en avait reçu un s'en alla faire un trou dans la terre et cacha l'argent de son maître. 19 Et longtemps après le maître de ces serviteurs vint et leur fit rendre compte. 20 Et celui qui avait reçu cinq talents se présenta et lui offrit cinq autres talents en disant : Seigneur, tu m'avais confié cinq talents; voici que j'en ai gagné cinq autres. 21 Et son maître lui dit : c'est bien, bon et fidèle serviteur, tu as été fidèle sur de petites choses; je t'en confierai de grandes; entre dans la joie de ton Seigneur. 22 Et celui qui avait reçu les deux talents s'avança et dit : Seigneur, tu m'avais confié deux talents; voici deux autres talents que j'ai gagnés. 23 Et son maître lui dit : C'est bien, bon et fidèle serviteur, tu as été fidèle en peu de chose; je te confierai beaucoup de choses; entre dans la joie de ton Seigneur. 24 Et celui qui avait reçu un talent s'avança et dit : Seigneur, je savais que tu es un homme dur, moissonnant où tu n'as pas semé et ramassant où tu n'as pas dispersé; 25 j'ai eu peur et je suis allé cacher ton talent dans la terre; tiens, tu as ce qui est à toi. 26 Et son maître lui répondit et lui dit : Serviteur méchant et paresseux, tu savais que je moissonne où je n'ai pas semé, que je ramasse où je n'ai pas dis-



persé. 27 Il te fallait donc remettre mon argent aux banquiers et au retour j'aurais retiré ce qui est à moi avec intérêt. 28 Prenez-lui donc le talent et donnez-le à celui qui a dix talents. 29 Car à quiconque possède, on donnera et il sera dans l'abondance; mais à celui qui n'a pas on ôtera même ce qu'il a. 30 Et pour le serviteur inutile, jetez-le dans les ténèbres extérieures. Là, il y aura les pleurs et le grincement des dents.

Nous avons déjà relevé les différences qui distinguent cette parabole de celle de S. Luc : il n'est pas question ici d'un roi, mais seulement d'un homme qui part pour un lointain voyage; la somme qu'il distribue à ses serviteurs est plus considérable; une mine valait 100 francs, un talent, 6.000 francs; et, comme nous l'avons dit, plusieurs auteurs voient ici deux paraboles différentes : Plummer, Reuss. Du moins, la leçon est la même de part et d'autre, et elle se dégage aisément.

Le Christ s'en va, et pour longtemps; nous l'avons vu chez S. Luc, nous le voyons de nouveau chez S. Matthieu. Ce trait ne devra pas être perdu de vue quand nous considérerons la question de la parousie et de l'attente du Christ. L'impatience bien compréhensible des fidèles, soutenue d'ailleurs en cela par les aspirations judaïques, pourra espérer pour un avenir très proche le retour tant désiré; Jésus lui-même a averti que ce retour se ferait attendre, et ses avertissements sont gravés dans l'évangile.

Pendant cette longue attente, le Maître entend qu'on fasse valoir ce qu'il a remis en dépôt à ses serviteurs. C'est la leçon qui ressort avec le plus d'évidence des deux paraboles. Dans l'une et dans l'autre, deux groupes : les serviteurs industriels qui tirent parti de l'argent reçu en dépôt; les serviteurs craintifs et paresseux qui l'enfouissent. Dans le premier groupe, on distingue divers dépositaires qui ont reçu des dépôts inégaux, mais qui les ont fait valoir avec le même zèle et avec un succès semblable; ils sont semblablement récompensés. L'égalité des récompenses apparaît surtout chez S. Matthieu : ils sont pareillement conviés à entrer dans la joie de leur maître. Chez S. Luc, la récompense est proportionnelle au gain réalisé, en ce sens du moins qu'elle en suit la progression; mais elle en dépasse incomparablement la valeur absolue : pour dix mines, le gouvernement de toute une province; faible image de la distance entre la récompense céleste et ses efforts. On remarquera enfin que cette récompense n'est pas un repos, une sorte de retraite honorable; c'est une activité plus grande, c'est un gouvernement, c'est le dépôt doublé, en même temps que c'est la joie du Seigneur; ces deux traits ne s'excluent pas. Le Ciel, en effet, n'est pas un séjour de détente et d'inaction, mais, au contraire, d'une activité plus profonde, plus féconde. Ici-bas, déjà, l'activité ne se mesure pas à l'empressement extérieur, aux occupations plus ou moins absorbantes; à ce compte, les plus actifs seraient ceux qui développent souvent la vie intérieure la moins profonde et la moins riche; tout au contraire, la véritable activité est cette vie intime de l'âme, que tant de choses contrarient ici-bas, mais qui se développera au Ciel infiniment par la participation de la vie même de

Dieu. On ne cherchera donc pas dans cette parabole, (comme semble tenté de le faire Plummer), un indice en faveur d'une succession indéfinie de vies et d'épreuves : celle-ci est définitive, mais elle aboutit à une vie nouvelle et non à un repos inactif.

En face du groupe des serviteurs diligents, il y a de part et d'autre le serviteur ombrageux et défiant qui a serré la mine dans un mouchoir ou mis le talent en terre ; l'excuse qu'il apporte, c'est que son maître est dur ; cette paresse est donc inspirée par un pharisaïsme chagrin ; une seule chose importerait : ne courir aucun risque. La réponse du Christ marque sa réprobation pour ce calcul injurieux à Dieu et stérile. L'attitude qu'il exige de ses serviteurs est tout opposée. Ils doivent travailler pour Dieu avec zèle et confiance ; leur idéal ne sera pas de pouvoir dire au Maître à son retour : Voilà ce qui t'appartient ; mais, comme les autres serviteurs, de pouvoir lui dire avec fierté et modestie : Ton argent a doublé entre mes mains ; et cet amour pour Dieu s'appuiera aussi sur la confiance qu'ils servent un bon Maître ; ce sera leur garantie, leur assurance contre les risques qu'ils peuvent courir en le servant de leur mieux. On retrouve un conseil analogue dans la parole attribuée au Seigneur par plusieurs anciens : « Soyez de bons banquiers ». (*Agrapha*, 11). Une autre vérité encore est exprimée par cette parabole : les dons de Dieu, les talents qu'il nous a confiés ne peuvent rester improductifs sans se perdre ; qui les enterre les détruit ; on ne peut les préserver qu'en les mettant en valeur et en les développant.

Dans cette parabole, le Christ ne met pas en scène ceux qui dilapident de gaieté de cœur les talents qu'ils ont reçus ou qui les font valoir contre le maître qui les leur a confiés. De ceux-là il n'y a qu'un mot à dire : Quel sera le sort du dépositaire prévaricateur, si le dépositaire paresseux est si sévèrement traité, dépouillé de tout ce qu'il a ou plutôt de ce qu'il croit avoir, et jeté dans les ténèbres extérieures ? Une dernière sentence de cette parabole est pleine d'instruction : A quiconque possède on donnera ; à qui n'a pas on enlèvera même ce qu'il a. Quand le Maître fait attribuer le talent improductif à celui qui en a déjà dix, les gens s'étonnent et il leur répond par cette sentence. Nous l'avons déjà rencontrée sur les lèvres du Christ quand il exposait à ses apôtres l'interprétation des paraboles. Alors il faisait entendre par là comment les juifs, qui ne pouvaient ni entendre ni voir, ne pouvaient que s'appauvrir de plus en plus, tandis que les apôtres, par cela même qu'ils étaient déjà riches des secrets de l'évangile, devaient s'enrichir de plus en plus. Ici, c'est une leçon semblable et d'une portée plus générale : qui possède, s'enrichit de plus en plus ; qui n'a pas, s'épuise ; cette vérité s'applique dans bien des ordres divers : fortune, savoir, influence ; elle est particulièrement vraie des biens spirituels : les amis de Dieu, ceux qui sont généreux envers lui, ceux qui de bon cœur ont risqué pour lui tout leur avoir, voient cet avoir sans cesse multiplié entre leurs mains, tandis que les autres sont de jour en jour plus dépouillés. C'est la loi inexorable de la vie, mais c'est aussi et surtout la volonté du Père céleste, qui se complait davan-

tage dans la haute sainteté d'un seul de ses serviteurs qu'il ne reçoit de déplaisir de l'infidélité de toute une foule.

Cette parabole, que nous venons de commenter brièvement, s'est gravée dans la conscience chrétienne. Le langage même en témoigne : le nom même de talent, appliqué aux dons de l'esprit, ne les a-t-il pas marqués d'une empreinte indélébile ? Ce mot même de talent devrait éveiller dans la pensée de ceux qui s'en vantent le plus et qui en jouissent pour eux mêmes, aussi égoïstes dans l'avarice qui enfouit ce trésor que dans la prodigalité qui le dissipe, le souvenir que ces talents sont des dépôts, et que le Maître qui les a confiés et qui semble parti si loin, reviendra et en demandera compte.

## SOUSCRIPTIONS ET DONS

|                                        |           |                                      |          |
|----------------------------------------|-----------|--------------------------------------|----------|
| Par M. Ollive :                        |           | M. Biard .....                       | 1.000 »  |
| Anonyme.....                           | 100 »     | M <sup>me</sup> Verdurand.....       | 50 »     |
| Le colonel et M <sup>me</sup> Salles   | 200 »     | De la part de M. Boulard.            | 200 »    |
| M <sup>me</sup> L. Singer .....        | 100 »     | L'Ecole Rocroy Saint-Léon            | 200 »    |
| M. Anatole Duval.....                  | 10 »      | M <sup>me</sup> Maingault.....       | 50 »     |
| M. et M <sup>me</sup> Tollu .....      | 100 »     | M. Strauss.....                      | 20 »     |
| M <sup>me</sup> Marcotte.....          | 25 »      | Chaire Cordonnier .....              | 2.000 »  |
| M. Le Masquerai.....                   | 10 »      | M <sup>me</sup> Moyzen.....          | 50 »     |
| M <sup>me</sup> Edouard Michel .....   | 200 »     | M. le comte Louis de Bois-           |          |
| Par M. Verdier .....                   | 60 »      | gelin.....                           | 25 »     |
| M <sup>me</sup> Dubos.....             | 25 »      | M. l'abbé Lapeyrade .....            | 25 »     |
| Par M. l'abbé Ablin.....               | 9.000 »   | M. Marion.....                       | 10 »     |
| M <sup>me</sup> la baronne de Kainlis, |           | M <sup>me</sup> Souлары.....         | 10 »     |
| née de Chevigny .....                  | 500 »     | M <sup>me</sup> Léon Gavignot.....   | 50 »     |
| M <sup>me</sup> Jacques Cochin.....    | 100 »     | M <sup>me</sup> la baronne de Lesser | 2.000 »  |
| M. le curé de Saint-Vin-               |           | M <sup>me</sup> Dehaut.....          | 500 »    |
| cent-de-Paul.....                      | 50 »      | Anonyme par M. le cha-               |          |
| M <sup>me</sup> Bize.....              | 50 »      | noine Pisani.....                    | 100 »    |
| Un paroissien de Saint-                |           | M <sup>me</sup> Pimont, de Rouen.... | 3.000 »  |
| Germain-des-Prés.....                  | 100 »     | M. de Gigord .....                   | 1.000 »  |
| M <sup>me</sup> Mariotte .....         | 20 »      | M <sup>me</sup> la marquise de Fou-  |          |
| Le Dr Moulis.....                      | 500 »     | cault .....                          | 100 »    |
| Par M. le chanoine Durand,             |           | M. l'abbé Garçonnet (avec            |          |
| du petit séminaire de                  |           | affectation spéciale)....            | 15.000 » |
| Bosserville.....                       | 400 »     | M <sup>me</sup> Bouffé .....         | 50 »     |
| M. Sépulcre.....                       | 50 »      | M. et M <sup>me</sup> Jullien .....  | 20 »     |
| Le comte et la comtesse                |           | M. Laumonier.....                    | 10 »     |
| Dossoffy de Cserneck ..                | 10 »      | M <sup>lle</sup> Jourdan.....        | 50 »     |
| M <sup>me</sup> la comtesse d'Ursel..  | 500 »     | M <sup>lle</sup> A. Barth .....      | 100 »    |
| M <sup>me</sup> Albayez .....          | 30 »      | M <sup>me</sup> Mariotte .....       | 50 »     |
| En souvenir de feu l'abbé              |           | M. de Monistrol .....                | 100 »    |
| Chambon.....                           | 520 »     | M <sup>lle</sup> Briandet.....       | 100 »    |
| M <sup>me</sup> la comtesse de Gournay | 120.000 » |                                      |          |

## SOUSCRIPTION

Pour la gravure des noms de nos héros dans la Crypte des Carmes

|                                                    |       |                                   |      |
|----------------------------------------------------|-------|-----------------------------------|------|
| Mgr Baudrillart .....                              | 100 » | M. Lescœur .....                  | 20 » |
| M. l'abbé Prunel .....                             | 100 » | M. Bour .....                     | 20 » |
| M. Fr. Lemaître .....                              | 50 »  | M. Dillemann .....                | 50 » |
| M <sup>me</sup> L. Drouet .....                    | 50 »  | M. l'abbé Venard .....            | 25 » |
| M <sup>me</sup> Cauvière .....                     | 25 »  | M. Bientz .....                   | 40 » |
| M <sup>me</sup> d'Aubeigné .....                   | 30 »  | M. Guénée .....                   | 20 » |
| M. Gasnier .....                                   | 25 »  | M. Laurent .....                  | 25 » |
| M <sup>me</sup> F. Deslandres .....                | 30 »  | M <sup>me</sup> Rogery .....      | 20 » |
| M. l'abbé Louvière .....                           | 4 »   | M. Ch. Demaison .....             | 50 » |
| M <sup>me</sup> Engelhard .....                    | 20 »  | M <sup>me</sup> Benoît-Lucy ..... | 20 » |
| M <sup>me</sup> Dinéty .....                       | 10 »  | M <sup>lle</sup> Jourdan .....    | 25 » |
| M. et M <sup>me</sup> Berger .....                 | 20 »  | M. Baulès .....                   | 5 »  |
| M. J. Caveroc .....                                | 50 »  | Anonyme Fr. Y .....               | 5 »  |
| M <sup>me</sup> et M <sup>lle</sup> Machefert .... | 50 »  | M. Eugène Godefroy .....          | 10 » |

## CONFÉRENCES ET COURS PUBLICS

DU MOIS DE JUIN 1921

Le Lundi, à 3 h. 3/4.

*L'Idee de Dieu dans la Littérature française contemporaine*, par M. Henri DE NOUSSANNE.

6 juin. — Conclusion : Impossibilité, pour l'homme et la société, pour l'écrivain et son œuvre, de se développer moralement et de se survivre utilement, sans le secours du divin.

Le Lundi, à 5 h. 1/4.

COURS D'APOLOGÉTIQUE.

*Le Droit public et l'Ordre social chrétien dans la « Divine Comédie »*, par M. Léon PRIEUR.

6 juin. — De la fin de la société : 1<sup>o</sup> Béatrice et la Révélation ; 2<sup>o</sup> la Vérité, la Beauté, la Béatitudes éternelles : le châtiment : « l'Enfer » ; l'expiation : « le Purgatoire » ; la récompense : « le Paradis ».

Le Mardi, à 5 h. 1/4.

HISTOIRE DE L'EGLISE

*Quelques figures d'évêques et de prêtres de l'époque révolutionnaire*, par M. PISANI, chanoine de Paris.

7 juin. — Un éducateur : l'abbé Liautard (1774-1842). — II. Le fondateur.

14 juin. — III. Le collège Stanislas.

Le Jeudi, à 3 h. 3/4.

*Théodore Aubanel*, par M. José VINCENT.

2 juin. — Le lyrisme d'Aubanel. — Le thème essentiel de son lyrisme. — Aubanel, poète catholique.

9 juin. — Aubanel dramaturge. — Etat actuel de la poésie provençale.

Le Vendredi, à 5 h. 1/4.

COURS D'HISTOIRE DES RELIGIONS

*Précis de l'Histoire des Religions*, par M. Thomas MAINAGE.

3 et 10 juin. — Slaves, Germains, Celtes.  
17 et 24 juin. — Islam.

## COURS DE JEUNES FILLES

---

Les cours de jeunes filles ont obtenu depuis leur réorganisation, en 1915, un succès croissant, lequel suggère la pensée de les développer. On a remarqué, en effet, que dans la plupart des institutions de jeunes filles, les littératures de l'antiquité classique ne sont pas enseignées, malgré leur extrême importance, pour la formation du goût et l'histoire des idées.

M. l'abbé Calvet, professeur de littérature française, veut bien se charger d'exposer en deux ans l'histoire de la littérature grecque et l'histoire de la littérature latine. En 1921-1922, M. Calvet étudiera la littérature grecque en 18 leçons ; il en fera autant en 1922-1923 pour la littérature latine.

Ce cours aura lieu le mercredi à 2 h. 1/4 et commencera le 7 décembre prochain.

Le même professeur continuera le vendredi à 2 h. 1/4 son cours de littérature française, qui portera l'année prochaine sur l'époque contemporaine et comprendra trois séries de 6 leçons : la première sur le *symbolisme*, où nous distinguons Verlaine ; la seconde sur la *tradition idéaliste* avec Brunetière, Bourget, Loti, Rostand, Aicard et Barrès ; la troisième sur le *réalisme mystique* représenté par Claudel, Jammes, Péguy, etc.

M. le chanoine Besse poursuivra le mercredi à 3 h. 3/4, l'étude des doctrines de Pascal sur la nature humaine, le cœur humain et sur Jésus-Christ.

Dans les 6 dernières conférences de l'année, le professeur analysera nos défauts selon saint Thomas.

Les 18 leçons de M. Henry Bidou (le vendredi à 3 h. 1/2), seront une étude des opérations de la grande guerre sur le front oriental aussi bien que sur le front occidental.

La compétence technique de M. Bidou, assure à ce cours un intérêt de premier ordre.

---

## CHRONIQUE DE L'INSTITUT CATHOLIQUE

---

**S. Em. le Cardinal Granito di Belmonte à l'Institut catholique.**— S. Em. le Cardinal Granito di Belmonte, venu en France pour représenter le Saint-Siège aux fêtes du 8 mai à Orléans, a tenu à visiter l'Institut catholique et tout spécialement la crypte des Carmes. Comme membre de la Congrégation des Rites, il s'intéresse vivement à la cause de béatification de nos martyrs.

Après cette visite, au moment où Son Eminence quittait le séminaire pour regagner la cour d'honneur, Mgr le Recteur lui fit remarquer — non sans provoquer de sa part un sourire d'étonnement — les fenêtres de la chambre habitée par le Cardinal Gasparri, alors qu'il était professeur de Droit canon à l'Institut catholique ; car si notre vieille maison est très vénérable, elle n'a rien de particulièrement confortable.

**Distinction académique.** — M. le chanoine PRUNEL, vice-recteur, a été élu le 18 mai membre non résidant de l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Dijon.

**L'A. C. J. F. à l'Institut catholique.** — Le samedi 23 avril, à 8 h. 30 du soir, l'Association catholique de la Jeunesse Française, qui tenait son premier congrès national depuis la guerre, recevait au grand amphithéâtre de la rue d'Assas les Jeunesses catholiques étrangères. Et ce fut une belle et touchante réunion qui rappela la cordialité de celle de janvier, avec quelque chose de plus instructif encore ; car chaque rapporteur étranger avait été prié d'exposer l'état des œuvres catholiques et du catholicisme tout court dans sa patrie.

Après une vibrante allocution de M. Souriac, président de l'A. C. J. F., qui remercia délicatement Mgr Baudrillart d'avoir bien voulu mettre la salle à sa disposition, un délégué yougo-slave, M. Juraj S'cetinec ; un délégué tchécoslovaque, M. François Dvornik ; un polonais, le comte François Morawski ; un espagnol, M. Herrero ; un suisse, un irlandais, et après lui, le président du Parlement irlandais, prirent successivement la parole. On devine par quelles impressions passèrent les auditeurs, en entendant, selon chaque orateur, des choses consolantes, comme c'est le cas pour la Yougo-Slavie ; attristées et héroïques en même temps, s'il s'agit de la Bohême ; ardentes, sur les lèvres du délégué espagnol ; touchantes et mystiques de la part du délégué polonais, qui rappela que la Très Sainte Vierge est officiellement reine de Pologne ; savantes et conquérantes sur l'organisation suisse ; infiniment émouvantes sur la foi irlandaise inébranlable et sur la tragédie actuelle. Nul ne s'étonnera que le délégué irlandais ait été longuement acclamé et que le président du Parlement irlandais ait été écouté debout.

Après toutes ces émotions vraiment réconfortantes, il nous fut donné d'entendre pour la première fois depuis son retour Mgr Baudrillart. Comme en janvier, le Recteur se félicita de cette belle séance préparée par l'ange gardien des étudiants étrangers, M. le chanoine Beaupin. Il eut un mot aimable pour chaque nation, et montra les grands avantages d'une réunion comme celle-ci, où tous nous avions appris à nous mieux connaître et à être, par suite, plus équitables pour chaque peuple. Aussi exhorta-t-il vivement les étudiants français et étrangers à se comprendre, à se compléter, à se soutenir, à s'aimer, et à travailler ainsi tous ensemble à faire connaître et aimer davantage l'Eglise catholique.

Une coupe de champagne fut ensuite offerte à chaque congressiste, et c'est dans une atmosphère d'affectueuse cordialité catholique que l'assemblée se sépara à 11 heures du soir, pour se retrouver le lendemain matin à 7 h. 1/2 à Montmartre, à midi au banquet de la rue Cadet, à 2 h. 1/2 au manège du Panthéon et à 5 heures à Notre-Dame, où un Salut solennel fut donné en présence du cardinal Dubois par M. le Vice-Recteur, remplaçant en cette circonstance Mgr Baudrillart.

La vieille basilique métropolitaine, remplie de cette chère jeunesse catholique, avec tous ses drapeaux apportés des quatre coins de la France, quel spectacle réconfortant et quel espoir pour demain !...

**Noces d'argent de la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul des Etudiants.** — Le vendredi 29 avril, la Conférence Saint-Joseph a tenu une séance solennelle ; elle célébrait le 25<sup>e</sup> anniversaire de sa fondation. Pour la circonstance, elle a abandonné la salle n° 1 qu'elle occupe chaque semaine et elle s'est ins-

tallée dans l'amphithéâtre de la rue d'Assas ; à ses membres ordinaires et même à quelques anciens, devenus moins réguliers, s'étaient joints, en effet, Mgr le Recteur, M. le Vice-Recteur, MM. Verdier, Touzard, Lerée, M. l'abbé Foucher et plusieurs professeurs ; M. l'abbé Aubert, curé de Saint-Pierre de Montrouge, avait bien voulu accepter la présidence, et son homonyme, M. Aubert, représentait le conseil central.

M. Guyot, qui appartient à la Conférence depuis 1896 et qui la préside depuis sept ans, a salué les invités et retracé à larges traits la vie de la Conférence.

C'est à l'initiative d'une réunion d'étudiants, qui se tenait chez M. Paguelle de Follenay, notre premier vice-recteur, que la Conférence a dû sa fondation.

M. Paguelle de Follenay était encouragé par Mgr d'Hulst, mais celui-ci mourut lorsque la Conférence venait à peine de se constituer sous la présidence de M. Chobert, secrétaire général de l'Institut catholique.

M. Chobert était un homme d'œuvres et un administrateur actif ; il était tout particulièrement désigné pour l'organisation du nouveau groupe. Quand sa santé l'obligea à abandonner la présidence, il trouva pour successeur l'un des professeurs les plus aimés de la Faculté de Droit, M. Henry Taudière, qui fut jusqu'à sa mort et, malgré une foule d'occupations de toute espèce, un modèle de régularité et de dévouement.

Les présidents eurent à côté d'eux, comme aumôniers de la Conférence, les vice-recteurs successifs de l'Institut catholique, parmi lesquels M. l'abbé Bousquet mérite une reconnaissance toute particulière. M. Guyot remercie également de son concours actif le Vice-Recteur actuel qui, depuis neuf ans, est vice-président de la Conférence, et s'est fait suppléer cette année par M. l'abbé Pouteau, préfet des études des cours commerciaux.

La conférence, avant même la fondation de l'Association des étudiants, a réalisé la fusion des élèves laïques et des séminaristes. Ces derniers s'y initient à la pratique de la charité ; quant aux laïques, certains y ont affermi ou même trouvé leur vocation sacerdotale. Plusieurs nous ont, en effet, quittés pour entrer au séminaire ; citons, parmi les morts, l'abbé Godin, et, parmi les vivants, l'un de nos fondateurs, M. Reboul, ancien étudiant en droit, à la veille de devenir curé d'une importante paroisse parisienne. Quelques confrères nous ont quittés aussi pour s'agréger à d'autres Conférences ou les présider. L'un des plus anciens, M. Jean Sourdat, est président de la Conférence paroissiale de Notre-Dame-des-Victoires. Il est venu prendre part à la séance de nos noces d'argent.

Parmi les membres de la Conférence tombés pour la France au cours de la guerre, citons : Henri Antoine, Xavier Delouvrier, Henri Cauvière, le R. P. Decroix.

La fusion des laïques et des ecclésiastiques est un trait particulier de notre Conférence, la mobilité de son personnel en est un autre.

Elle ne se distingue pas moins par la bonne humeur quelquefois un peu bruyante de ses délibérations. Enfin, malgré la charité des confrères, la caisse est bien souvent mal garnie.

Malgré tout, il s'y poursuit une tâche méthodique : progressivement, il fut institué pour les familles secourues une messe de communion pascalle, qui se célèbre dans la chapelle des Sœurs de charité de la rue Gassendi, au centre même de la circonscription visitée ; une organisation de colonies de vacances et, tout dernièrement, une caisse de loyers, appelée à rendre de grands services.

En dépit des difficultés de la trésorerie, la tradition est bien établie d'offrir un souvenir pieux aux familles, crucifix, statuettes, paroissiens, à l'occasion des événements de leur vie : mariages, baptêmes, premières communions.

M. Stackler, secrétaire, raconte brièvement la vie de la Conférence pendant les années de guerre ; ni les bombardements aériens, ni le canon à longue portée, ni l'épidémie de grippe de 1918 ne supprimèrent jamais les réunions hebdomadaires.

M. Aubert, délégué du conseil central, témoigne sa satisfaction pour les résultats obtenus ; bien pénétré des traditions d'Ozanam, il ne se permettrait certes pas d'excéder sa pensée dans les louanges qu'il nous donne ; les siennes sont donc singulièrement précieuses, et lorsqu'il nous dit que notre Conférence a fourni en vingt-cinq ans une carrière que bien d'autres envieraient pour cinquante années, nous trouvons un encouragement bien puissant pour la période qui commence.

M. le curé de Saint-Pierre de Montrouge a longtemps appartenu à la Conférence de son ancienne église, Saint-Alexandre de Javel ; il suit de près nos travaux, puisque nos pauvres sont ses paroissiens.

Il a la bonté de nous remercier, et il nous convie à la lutte contre les deux fléaux qui éprouvent cruellement ses fidèles : l'un d'ordre physique, la tuberculose, et l'autre d'ordre moral, le mauvais cinéma.

La séance fut levée à dix heures, après une quête qui, nous l'espérons, facilitera pour la période d'été la besogne du trésorier.

**L'assemblée générale de la Société d'Education et d'Enseignement.** — Cette assemblée générale s'est tenue, avec un très grand succès, le mercredi 11 mai, sous la présidence du Cardinal-Archevêque de Paris, qu'entouraient le colonel Keller, président de la société ; Mgr Baudrillart : MM. J.-J. de Lavrignais, Groussau, Gay, Duval-Arnould, membres du Parlement, et de nombreuses personnalités du monde de la politique, des lettres et des œuvres.

Le colonel Keller, après avoir rendu hommage au cardinal Dubois, montre la magnifique prospérité de l'Enseignement libre, menacé par les plus graves difficultés matérielles. La Société d'Education s'efforce, pour sa part, d'y remédier non pas seulement en distribuant aux écoles nécessiteuses de larges secours, mais en préparant des campagnes de justice, notamment en faveur de la répartition proportionnelle scolaire et de la liberté d'enseignement pour les congréganistes.

M. Joseph Lucien-Brun, avocat à la Cour d'appel de Lyon, défendit ensuite, au nom de la raison et du droit, la liberté de l'enseignement. Il montre, à son tour, qu'elle demeurera méconnue tant qu'on ne nous aura pas donné la répartition proportionnelle scolaire, que le traité de Versailles lui-même revendique pour les enfants juifs de la Pologne.

Le cardinal Dubois remercie vivement la Société d'Education pour le bon travail qu'elle fait, et convie les catholiques à ne se point lasser de revendiquer la vraie liberté de l'enseignement, qui ne sera qu'un vain mot tant que les congréganistes n'auront pas recouvré le droit d'enseigner et que la R. P. S. n'aura point été réalisée.

**Les Conférences de l'Institut catholique en Alsace.** — Une seconde série de conférences, faisant suite à celle que Mgr Baudrillart avait inaugurée en 1919, a été organisée pour l'année scolaire 1920-1921, et nous a permis d'entretenir les rapports et de fortifier les liens qui depuis longtemps se sont établis entre la province reconquise et le grand établissement français d'enseigne-



ment supérieur catholique, et que l'épiscopat de Mgr Ruch contribue encore à rendre plus agréables et plus étroits.

Ces conférences ont été données cette année à Strasbourg et à Mulhouse.

A Strasbourg, M. E. Godefroy, professeur à la Faculté de Droit, a parlé de la situation juridique de la France dans le Levant et spécialement de ses droits sur les Lieux Saints, et M. Gabriel Depeyre, un de nos plus brillants anciens élèves, maintenant de l'Académie toulousaine des Jeux Floraux et membre correspondant de l'Académie de Metz, a commenté en historien consommé la loi historique qui, depuis vingt siècles, tend à étendre vers le Rhin l'empire moral et politique de la France.

A Mulhouse, M. l'abbé Coubé a célébré, avec son éloquence habituelle, la gloire de Jeanne d'Arc ; M. Georges Blondel a exposé avec sa haute compétence, devant un auditoire particulièrement averti, la situation économique de l'Allemagne ; M. l'abbé Kirsch, un spécialiste des études franciscaines, a charmé l'âme alsacienne par un magnifique tableau de la vie et de l'œuvre de saint François d'Assise. Enfin, le 16 avril, M. Chabrun, député et professeur à la Faculté de droit, a brillamment clôturé la série de nos conférences par un exposé approfondi du problème des rapports économiques entre la France et l'Allemagne.

Les organisateurs : à Strasbourg, M. le chanoine Gass, et à Mulhouse, M. l'abbé Hincky, notre ancien élève, ont droit à tous nos remerciements pour nous avoir aidés à maintenir une œuvre éminemment féconde pour le rapprochement chaque jour plus complet des catholiques d'Alsace et des catholiques de la Mère-Patrie.

**Conférence de M. Chandon-Moët aux élèves des Cours commerciaux. —**

Le mercredi 11 mai, à 8 h. 1/2 du soir, M. le comte Chandon-Moët, qui avait eu, avant Pâques, l'amabilité de recevoir à Epernay les élèves de l'Ecole commerciale, conduits par M. l'abbé Pouteau, et de leur faire visiter les caves de sa célèbre maison, a voulu leur rendre leur visite et leur a adressé une délicate allocution, toute nourrie de réminiscences classiques, de spirituelles saillies et de conseils paternels.

Ancien élève de l'Institut catholique, M. le maire d'Epernay rend un délicat hommage aux trois recteurs successifs de l'Institut catholique : Mgr d'Hulst, Mgr Péchenard et Mgr Baudrillart. Puis il expose à ses jeunes amis les *qualités d'un bon commerçant* et le bien qu'ils pourront faire plus tard s'ils possèdent à la fois la probité, l'amabilité et la bonté. Il insiste sur la nécessité d'être « respectables », comme le réclame de l'officier le général de Castelnau, s'ils veulent avoir de l'influence, et leur recommande la lecture des petits opuscules de M. Guibert sur *la bonté et le caractère*.

Cette conférence sera d'ailleurs publiée dans le *Bulletin des Commerciaux*.

M. Duval-Arnould, qui assistait à cette conférence, avec M. Verdier, supérieur du séminaire, et M. Laurent, professeur de droit, remercie l'orateur et lui dit plaisamment que le jury — que M. Chandon disait redouter — lui décernait un triple bonnet de docteur, tellement ses considérations théologiques, morales, économiques, sans parler de la forme littéraire de son discours, avaient rallié tous les suffrages.

M. le chanoine Prunel, prenant enfin la parole au nom de Mgr Baudrillart, retenu par le devoir d'état, s'unit à M. Duval-Arnould pour remercier M. Chandon. Il se déclare très touché de sa fidélité à l'Institut catholique et de ce qu'il a bien voulu dire de ses trois recteurs. Il le félicite du grand exemple d'ac-

complissement du devoir social qu'il donne à tous ces jeunes gens, et salue le jour où l'on verra tous les catholiques ne plus se contenter de pratiquer dans leur foyer les vertus domestiques, mais se pénétrer profondément du rôle social qui leur incombe. Alors ces jeunes gens, pour avoir imité le distingué et vaillant maire d'Epervy, connaîtront des victoires catholiques qui seront en même temps des victoires françaises.

**Association des Etudiants.** — Nous avons dit, dans le dernier *Bulletin*, le succès considérable de notre « Revue des Deux-Mondes ». Le résultat financier a été excellent : l'Association a pu contribuer pour deux cents francs à la souscription ouverte pour le futur « Monument » des anciens élèves de l'Institut catholique morts au champ d'honneur, faire un don de deux cents francs à la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul; enfin, ajouter une somme importante au produit de la souscription pour la traditionnelle Croix de Lorraine que les étudiantes et les étudiants de l'Institut catholique vont déposer chaque année à la statue de Jeanne d'Arc. Assister à la séance annuelle de l'A. E. I. C., c'est donc participer à plusieurs œuvres intéressantes; et il est des manières plus pénibles de faire le bien !

Le mois d'avril s'est écoulé fort tranquillement : les examens approchent — pour certains même ils ont déjà commencé — le travail devient plus intense, si bien que les étudiants n'ont plus guère le temps d'organiser des fêtes.

Le dimanche 8 mai, l'A. E. I. C. a célébré la fête de Jeanne d'Arc en prenant part au cortège habituel. Etudiantes et étudiants, réunis pour la circonstance, se groupèrent rue du Général-Foy, autour du drapeau de l'Association; puis leur groupe, imposant, sous la conduite énergique du président honoraire Sautay, défila avec les autres groupements d'étudiants et alla déposer la Croix de Lorraine au pied de la statue de la place des Pyramides. Le soir, enfin, de très nombreux étudiants prirent part au « Cortège de liesse » organisé par le VI<sup>e</sup> arrondissement, représentant l'entrée de Jeanne d'Arc à Orléans. Ils étaient presque tous à cheval, et leur présence ne contribua pas peu à l'éclat de cette manifestation, qui se termina, à 10 h. 1/2, par l'embrasement de l'église et de la place Saint-Sulpice.

E. DE GIGORD, *secrétaire*.

**Association des Etudiantes.** — Les étudiantes ont eu la joie de retrouver, le 13 avril dernier, Mgr Baudrillart, et de le voir reprendre ses allocutions des messes mensuelles du vendredi. Le sujet était « la part de la Bonté dans le grand devoir de charité envers le prochain ». L'Evangile et l'Eglise nous montrent l'immense rôle que le Christ lui attribue, rôle qui doit s'exercer de toutes les manières, à la fois en pensée, en actes et en paroles, car la bonté doit être bien pensante, bienfaisante et bien disante.

Le mercredi 29 avril, nous avons vu reprendre avec grand plaisir la série des conférences, commencées l'année dernière, sur les grands ordres religieux. Les Jésuites étaient à l'ordre du jour. Le R. P. de La-Brière eut l'aimable complaisance de présider notre réunion; il adressa à M<sup>lle</sup> Geneste, licenciée ès lettres, professeur au Collège d'Hulst, des compliments auxquels nous nous associons vivement. La conférence comprit à peu près ceci : Un rapide exposé de la vie saint Ignace, pour montrer à leur naissance et dans leur développement les idées qui, en se répandant, ont fait la grandeur d'un Ordre nouveau par l'esprit qui l'animait. Les Jésuites ont exercé leur activité en particulier dans trois domaines : Au début, ils ont lutté contre les hérésies, ils ont grandement restreint l'expansion protestante; puis, cette tâche ache-

vée, ils ont montré dans l'exercice de l'enseignement de remarquables talents; enfin, les missions lointaines, qu'ils ont d'ailleurs toujours pratiquées, les attirèrent et les emploient pour la plus grande utilité de tous. Le R. P. de La Brière se mit ensuite à notre disposition avec beaucoup de bienveillance, répondant aux questions posées par l'assistance et nous donnant des renseignements bibliographiques.

Le mercredi 4 mai, nous avons eu une conférence très intéressante, faite par M<sup>lle</sup> Moreau, avocat à la Cour d'appel, licenciée ès lettres, professeur au Collège d'Hulst. Elle nous parla du féminisme avec beaucoup de bon sens, faisant tout d'abord une réserve pour expliquer comment ce mot fut pris en mauvaise part et demeure encore à l'heure actuelle un épouvantail : c'est que les exagérations de quelques féministes l'ont rendu suspect. La question fut ensuite ainsi traitée : Exposé succinct et clair de l'Histoire du Féminisme; son apparition, son évolution, l'état où il est actuellement, comprenant deux féminismes : l'un, tout à fait exagéré, imprudent, hardi et extravagant; l'autre, fait de justes et nécessaires revendications, si nécessaires et si justes qu'il suffit de les avoir entendues pour être féministe de ce féminisme-là. Ensuite vinrent les questions du vote des femmes et de leur accession à toutes les professions. Le vote fut résolu par l'affirmative et de même l'accession des femmes aux professions des hommes avec des traitements égaux aux leurs pour un travail égal. On admit seulement le principe que le bon sens devrait empêcher les excès et les exagérations de toutes sortes qui se manifesteront peut-être au début, ce qui ne manquera pas de se faire rapidement, le bon sens étant chez nous une force très vivace et très active.

*La secrétaire, S. BOREL.*

**Doctorat ès Lettres.** — M. l'abbé VANSTEENBERGHE, ancien élève de notre Faculté des Lettres, actuellement directeur au grand séminaire de Lille, a été reçu docteur ès lettres en Sorbonne le 28 janvier dernier, avec mention « très honorable ».

La thèse principale est intitulée : *Le Cardinal Nicolas de Cues (1401-1464)*; la thèse complémentaire porte comme titre : *Autour de la docte ignorance. — Une controverse sur la théologie mystique au XV<sup>e</sup> siècle.*

**Licence ès Sciences.** — *Certificat de Physique générale.* — M. l'abbé Hervé JÉZÉQUEL.

*Certificat de Botanique.* — M. l'abbé QUENTIN.

**Morts de la guerre.** — Nous apprenons la mort de M. Emmanuel CALLON, licencié ès lettres et en droit, sous-lieutenant au 48<sup>e</sup> régiment d'infanterie, disparu devant Arras.

**Anciens Élèves.** — M. l'abbé Alexis AUBRY, supérieur de l'Ecole Sainte-Croix, a été nommé chanoine honoraire d'Orléans.

M. Jacques LE CARUYER DE BEAUVAIS a épousé, le 25 avril, M<sup>lle</sup> Simone DE BEAUFORT. La bénédiction nuptiale leur a été donnée par M. l'abbé LE CARUYER DE BEAUVAIS, professeur au petit séminaire de Flavigny (Côte-d'Or), frère de notre ancien élève.

M. l'abbé SUDOUR, sous-directeur de l'Ecole Bossuet, ancien aumônier militaire, — et M. l'abbé VON ACKEN, premier vicaire de Saint-Jean-Baptiste de Neuilly, ont été promus chevaliers de la Légion d'honneur.

M. Jean THIBAUT, ancien élève de notre Faculté de Droit, a été également promu chevalier de la Légion d'honneur.

**Fête-Dieu et Fête du Sacré-Cœur.** — L'Institut catholique célébrera solennellement la Fête-Dieu et la Fête du Sacré-Cœur.

Le dimanche 29 mai, à 9 heures, messe solennelle, suivie de la procession du Très Saint Sacrement dans les cours et jardins des Carmes.

Le vendredi 3 juin, à 7 h. 1/2, messe de communion générale. Le soir, à 6 heures, Salut solennel.

**Congrès Jeanne d'Arc.** — Ce Congrès se tiendra dans la grande salle de l'Institut catholique les 15, 16 et 17 juin. La séance de clôture sera présidée par S. E. le Cardinal-Archevêque de Paris.

S'adresser, pour tous renseignements, à M<sup>lle</sup> Maugeret, 19, rue Bonaparte.

**Faculté des Lettres.** — Une chaire de langue et littérature françaises est vacante à la Faculté libre des Lettres. Les candidats sont invités à produire leurs titres, avant le 1<sup>er</sup> juillet, au secrétariat de l'Institut catholique.

---

## BIBLIOGRAPHIE

---

**A.-D. Sertillanges, de l'Institut.** — *La Vie intellectuelle, son esprit, ses conditions, ses méthodes.* — Un volume in-16 Jésus, prix, 8 francs. Editions de la *Revue des Jeunes*, 3, rue de Luynes, Paris (VII<sup>e</sup>).

Dans ce nouveau livre, édité avec un vrai succès typographique par la *Revue des Jeunes*, l'auteur s'inspire à la fois des *seize préceptes* de saint Thomas pour *acquérir le trésor de la science* et des *sources* du père Gratry. C'est le bréviaire de l'intellectuel qu'il présente à la jeunesse de nos jours; il lui livre, d'après son expérience personnelle, le secret de réussir dans l'apostolat intellectuel.

Il faut d'abord la vocation; il faut ensuite une vertu propre à l'intellectuel, la « studiosité », à laquelle s'opposent deux vices : la négligence d'une part et la vaine curiosité de l'autre. A cette vertu essentielle, doivent se joindre l'esprit d'oraison et la discipline du corps, afin que l'intellectuel soit vraiment « une intelligence servie par des organes ».

Après avoir posé les principes, le Père Sertillanges arrive à l'organisation de la vie intellectuelle et ne craint pas d'entrer dans tous les détails pratiques : simplifier sa vie, garder la solitude, coopérer avec ses pareils, cultiver les relations nécessaires, consacrer la dose nécessaire d'action, maintenir en tout le silence intérieur. Puis il étudie le *temps du travail* et note avec le Père Gratry, l'importance des matins et des soirs et la manière de faire travailler son sommeil; le *champ du travail*, l'*esprit du travail*, la *préparation du travail* : la lecture, l'organisation de la mémoire, les notes; enfin le *travail créateur*, et il termine par un chapitre sur le *travailleur et l'homme*, où il adjure l'intellectuel de garder le contact avec la vie, de savoir se délasser, d'accepter les épreuves, de goûter les joies, et d'escompter les fruits, selon le mot viril de saint Thomas à son disciple : « Si tu suis cette marche, tu porteras dans la vigne du Seigneur, des légumes et des fruits utiles tout le long de ta vie. Si tu pratiques ces conseils, tu atteindras ce que tu désires. Adieu ».

Nous conseillons vivement la lecture de ce livre aux étudiants. Ceux qui se l'assimileront et mettront en pratique ses enseignements deviendront certainement des hommes utiles à l'Eglise et à la Société.

Louis PRUNEL.

**L'abbé E. Lavaquery**, docteur ès lettres. — **Le cardinal de Boisgelin 1732-1804.** — 2 vol. in-8° de 410-411 pages, avec 3 photographures. Paris, Plon, 30 fr.

Cet important ouvrage est d'abord la biographie d'un des prélats les plus représentatifs de l'épiscopat, avant, pendant et après la Révolution. Boisgelin fut, sous la monarchie, le plus complet des évêques administrateurs, en même temps que le membre le plus actif des assemblées du clergé. La Révolution le trouve tout disposé aux réformes, également nécessaires pour raviver l'Etat et l'Eglise, et secouer la lourde décadence du siècle écoulé. D'une complaisance parfois trop facile pour l'esprit du XVIII<sup>e</sup> siècle, il passe à une courageuse et constante action; il devient l'organe de l'Eglise de Rome en proie à une crise terrible; entre Paris et Rome, se fait l'agent infatigable de la conciliation et des concessions, pour éviter le schisme, et ne s'éloigne que chassé par la loi de déportation. En exil, les mêmes principes le guident et l'écartent d'une opposition intransigeante. Pendant que son âme, sous le coup du malheur, retrouve les consolations de la piété, il examine les convulsions de l'opinion publique en France, et saisit la moindre occasion d'y trouver place à la restauration religieuse, qu'il ne veut pas lier irrémédiablement à la restauration monarchique. Aussi devient-il le champion de la démission épiscopale exigée par Pie VII, et l'un des bons ouvriers du concordat. Après avoir mérité ainsi de réveiller les échos de Notre-Dame rendue au culte, il travaille pendant deux ans à mettre en œuvre la nouvelle organisation à Tours, donnant jusqu'au bout l'exemple d'une vie incroyablement active, désintéressée, vouée au bien public.

Au moyen d'une documentation abondante et sûre, l'auteur s'est préoccupé de ne jamais séparer du cadre, la vie de son héros. Il a su de cette manière renouveler sur plusieurs points l'histoire générale : administration provinciale sous l'ancien régime, attitude du clergé aux premiers mois de la Révolution, politique religieuse de l'émigration, tels sont les principaux points, où, grâce à d'importants documents inédits, il a enrichi la connaissance du passé, de faits peu connus ou même nouveaux. La solidité du fond ne nuit pas à l'agrément de la forme, l'histoire ne prend jamais l'allure du panégyrique; le style, simple, vif et souple, rend fort attachante l'étude de ce livre capital.

**L. Marcel**, docteur en théologie, licencié ès lettres, curé-doyen. — **Après la Grande Guerre.** — 1 vol. in-16, 179 p. Chez l'auteur, à Prauthoy (Haute-Marne). Prix : 5 fr.

Ce nouveau recueil d'allocutions prononcées depuis la guerre se recommande par les mêmes qualités que le précédent consacré aux *Morts pour la France*.

Dans la première partie, sous ce titre : *L'Hommage aux Morts*, l'auteur a rangé sept discours prononcés à l'occasion des funérailles de soldats retour du front, ou de l'inauguration des plaques commémoratives dans les églises.

Dans la seconde partie : *Le Recommencement*, six allocutions se rangent sous les trois titres suivants : *les berceaux, les foyers, les autels*.

Pour terminer, un discours est consacré à la Sainte de la Patrie, sous ce titre : *Sainte Jeanne d'Arc et la France de la Grande Guerre et d'après-guerre*. Signalons qu'il a été imprimé à part et qu'il se vend au prix de 0 fr. 55, et qu'une remise est faite à partir de 10 exemplaires.

Le volume et la brochure conviennent aux jeunes gens des patronages et aux âmes éprouvées par les deuils de la guerre.

Louis PRUNEL.

« *Pro Deo et Patria* ». — Lettres et journal de guerre du lieutenant Henri du Payrat, du 4<sup>e</sup> régiment de cuirassiers à pied, mort au champ d'honneur, 1896-1918. — Paris, Plon-Nourrit et C<sup>ie</sup>.

L'Institut catholique a reçu avec une gratitude émue ce journal de guerre écrit par l'un de ses plus héroïques élèves. Que de bonne humeur, que d'élévation et de piété, que d'élégance dans ce petit volume ! La conclusion en est bien tirée dans le texte de la proposition pour sous-lieutenant à titre définitif :

Education, tenue : *parfaites*.

Conduite et manière de servir : *excellentes*.

Instruction militaire : *très complète*.

Aptitude au commandement : *très apte*.

N'est-ce pas, en effet, d'un vrai chef, en même temps que d'un chrétien très humble ces mots du *speech* qu'Henri du Payrat adressa à ses hommes, au moment où la croix de la Légion d'honneur venait récompenser sa belle conduite au Plémont et au moulin de Laffaux :

« Je m'en voudrais de faire rompre les rangs sans vous dire ma joie et ma reconnaissance, c'est grâce au dévouement absolu de tous que la compagnie a pu exécuter jusqu'au bout la mission qu'elle avait reçue au jour du Plémont.

« C'est pourquoi, au nom de votre capitaine, et en mon nom personnel pour cette croix que je viens de recevoir, cuirassiers de la compagnie Dario, je vous dis *merci* ! »

F. L.

Dom A. M. P. Ingold, ancien vicaire général de Langres. — Général et Trappiste. Le P. Marie-Joseph Baron de Géramb (1772-1848). — In-12, 355 p. Paris, Téqui, 1921. Prix : 7 fr.

Le P. Ingold, devenu trappiste, consacre son 234<sup>e</sup> volume à cette vie si curieuse et si attachante du général baron de Géramb, qui, dans la première partie de sa vie, « remplit le monde du bruit de ses folles aventures », et dans la seconde fut « un miroir de sainteté ». Il connut à la fois Napoléon, les empereurs Alexandre et François, la reine Caroline de Naples, Méhemet-Ali, Louis-Philippe et la reine Amélie, Metternich et Talleyrand, Joseph de Maistre, Lamennais, Lamartine, et, à la fin de sa vie, Grégoire XVI, qui l'honora d'une particulière amitié. On devine ce que devient un tel sujet sous la plume de Dom Ingold, et comment le livre est à la fois intéressant et édifiant.

L. P.

Chanoine V.-M. Meunier, docteur ès lettres. — Histoire étymologique du nom du château de Montpoupon. — In-8<sup>e</sup>, 57 p. Corbigny (Nièvre), institution du Sacré-Cœur. Prix : 4 fr.

Cette étude du savant linguiste est dédiée à la mémoire de son ancien élève et ami Henry de La Motte-Saint-Pierre, mort au service de la France en 1915, et élevé au château de Montpoupon. L'auteur prouve que ce nom de lieu est formé de deux mots : « Mont » et « Poupon » ; que le second terme du composé « Poupon » est un nom d'homme d'origine germanique (IX<sup>e</sup> ou X<sup>e</sup> siècle), et signifie « le mont de Poupon », comme Montrichard veut dire « le mont de Richard », Montdidier « le mont de Didier », etc.

L. P.

**L'Angélus.** — Bulletin illustré de l'Association de l'Angélus pour nos morts de la guerre.

Ce bulletin est l'organe d'une Association comptant déjà 60.000 membres unis par la fidélité à la mémoire de nos glorieux morts. Pour l'entretenir ils se rattachent à une de nos vieilles traditions les plus populaires. Répondant aux cloches de nos Angélus, sur lesquelles nos aïeux gravaient cette belle devise : « *J'appelle les vivants, je pleurs les morts* », les Associés se retrouvent chaque jour dans cette prière, rendez-vous de l'espérance et du souvenir. Le pape Benoît XV les favorise de très nombreuses indulgences.

Le Bulletin est consacré à l'apostolat de cette idée et à la propagande de l'œuvre qui lui donne corps. Il intéresse tous ceux qui veulent garder vivant le souvenir de nos morts, vivante aussi la poétique et touchante coutume de l'Angélus. Des portraits et des gravures artistiques dues à des maîtres accompagnent le texte.

Le dernier numéro consacre un article à Sainte Jeanne d'Arc et l'Angélus.— L'abonnement au Bulletin tri-annuel est de 2 francs.

S'adresser au Directeur-Fondateur de l'Association : M. le chanoine CHAPEAU, Ecole Notre-Dame-des-Aydes, Blois (Loir-et-Cher).

---

### Dons à la Bibliothèque.

---

Reçu en avril 1921 :

De Mgr le RECTEUR :

OTTER (Louis), *Histoire de Vesly-en-Vexin (Eure)*, 1920, 1 in-8°.

HABLOVILLE (Claude d'), *Mgr Baudrillart, biographie critique*, 1921, 1 in-12.

Du R. P. SERTILLANGES :

SERTILLANGES (A.-D.), *La Vie intellectuelle : son esprit, ses conditions, ses méthodes*; 1921., 1 in-12.

De M<sup>me</sup> Maurice BELLOM :

*Bull. des institutions économiques et sociales*, 1913 à 1917; — *R. prat. des retraites ouvrières*, 1911 à 1916; — *Bull. trim. de l'Assoc. internat. pour la lutte contre le chômage*, 1911 à 1913; — *Bull. de l'Inspection du Travail*, 1893 à 1911; — *Bull. de la Soc. Fr. des Habitations à bon marché*, 1909 à 1918; — *Bull. de la Participation aux bénéfices*, 1909 à 1917; — *R. du Travail*, 1897 à 1913; — *R. de la Prévoyance et de la Mutualité*, 1890 à 1917; — *Bull. de l'Institut. internat. pour les études du problème des classes moyennes*, 1913; — *J. des Assurances*, 1913 à 1917; — *Bull. trim. de l'Institut. des actuaires français*, 1905, 1913; — *C.-r. de l'Ass. des actionnaires de la Banque de France*, 1909 à 1919, 1921; *Ass. gén. des actionnaires de la C<sup>ie</sup> Fr. des Métaux*, 1899 à 1906.

De M. Albert BONNEAU, bibliothécaire de Saint-Germain-en-Laye :

1 lot de 50 vol. (*histoire*).

De M<sup>lle</sup> JARDIN :

HARRIS (Dr J.), *Historical outlines of english accident*, 1879, 1 in-12.

De M. le Dr HANUS :

HANUS (Dr Josef), *Cina nábozenství v čine*; Prague, 1921, 1 br. in-4°.

De M. l'abbé PORQUET :

PORQUET (Jean), *Le droit d'ainesse dans la coutume de Normandie*, thèse... doct. droit, 1912; 1 in-8°; — *La Fête de la Raison et la Fête de l'Être suprême à Vire (1794)*, 1920, 1 br. in-8°.

De M. FROIDEVAUX, doyen :

REY (Etienne), *Voyage pittoresque en Grèce et dans le Levant, fait en 1843-1844 par L. Rey, peintre, et A. Chenavard et Dalgabio, architectes*, 1867, 1 in-f°.

De M. FOURNIER :

FOURNIER (Joseph), bibliothécaire, *La Chambre de commerce de Marseille et ses représentants permanents à Paris*, 1799-1875; 1920, 1 in-8°.

De M. VÉNARD :

*Theologische literaturzeitung (Schürer)*, 1904 à 1911; — *Review of Theology and Philosophy (Menzies)*, 1905-1906 à 1913-1914.

De M. ROBIN-HERTZOG :

*L'Illustration*, 1914 à 1918.

De M. JORDAN :

RORIDOU (l'abbé F.), *Les derniers corsaires malouins : « la course » sous la République et l'Empire, 1793-1814*; thèse... lettres. Rennes, 1919, 1 in-8°.

De M. DE MARGERIE :

MARGERIE (Emmanuel DE), *Titres et Travaux scientifiques, 1882 à 1917*, br. in-4°; — *Le bassin houiller de la Sarre et ses prolongements*, 1920, in-f°; — *La géologie*, br. in-12 s. d.; — *Principales cartes d'ensemble à l'échelle du millionième ou à des échelles voisines*, 1917, br. in-8°; — *Allocution 20 janv. 1919*; — *Catalogue des périodiques de la bibliothèque de la Société Géologique de France*, 1915, br. in-8°; — *Rapport sur l'attribution du prix Gaudry à M. C.-D. Walcott*, 1917, br. in-8°.

Du COMITÉ FRANCE-AMÉRIQUE :

DAIREAUX (Emile), *La vie et les mœurs à La Plata*, 1889 (2° éd.), 2 in-8°.

De M. GODEFROY :

GODEFROY (Eugène), *Les droits de la France en Orient, spécialement en Palestine* (1921), 1 br. in-12.

De M. René LE COMTE :

LE COMTE (René), *Les Eglises nationales balkaniques* (dans le Mouvement géographique, 18 avril 1921).

Des éditions Ernest LEROUX :

LARSSON (Hans), *La logique et la poésie*, trad Philipot, 1919, 1 in-8°.

---

Le Gérant : CH. BAULÈS.

---

SEMUR. — IMPRIMERIE GÉNÉRALE.



# INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS

## ÉCOLE SUPÉRIEURE

DES SCIENCES ÉCONOMIQUES ET COMMERCIALES

74, rue de Vaugirard (6<sup>e</sup>)

A deux années d'études : Soutenance d'une thèse. Délivrance d'un diplôme.

**COURS :** Législation civile, commerciale, industrielle, fiscale; économie politique et sociale; opérations de banque et de bourse; assurances. Sociétés: organisation et lecture des bilans. Publicité; mathématiques financières, comptabilité; langues étrangères; études des matières premières; géographie économique. Histoire économique.

S'adresser pour tous renseignements à M. le Directeur de l'Ecole supérieure des Sciences économiques et commerciales.

---

### CHEMINS DE FER DE PARIS À LYON ET À LA MÉDITERRANÉE

#### Services P.-L.-M. d'excursions par autobus dans la Forêt de Fontainebleau

La Compagnie P.-L.-M. a repris, depuis le jeudi 24 mars et jusqu'au 2 novembre 1921, ses Services d'excursions dans la Forêt de Fontainebleau.

Ces Services, en correspondance directe avec les trains de et pour Paris, comprennent deux circuits quotidiens : l'un, dans la matinée, pour la visite de la partie Nord de la Forêt; l'autre, dans la soirée, pour la visite de la partie Sud de la Forêt. Indépendamment de ces deux circuits quotidiens, un troisième circuit périodique comportant la visite de toute la Forêt, avec arrêt à Barbizon pour le déjeuner, sera mis en marche les jeudis, dimanches et jours fériés, à toute époque de la saison, et, en outre, les lundis et samedis pendant les mois de juillet, août et septembre.

#### Ouverture d'une Agence P.-L.-M. à Genève.

L'Agence que la Compagnie des Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée a décidé de créer à Genève, 3, rue du Mont-Blanc, et dont il a été annoncé l'ouverture prochaine, fonctionne depuis le 1<sup>er</sup> avril.

Cette Agence fournit tous renseignements utiles sur les voyages, délivre les billets de toutes catégories pour les Chemins de fer français, et loue les places de luxe et ordinaires pour les trains P.-L.-M.

#### Station thermale de Saint-Nectaire

Les Services Automobiles P.-L.-M., qui fonctionnent chaque année, en correspondance directe avec les trains de et pour Paris, pour la desserte de la station thermale de Saint-Nectaire, sont repris cette année :

Depuis le 15 mai, entre Issoire et Saint-Nectaire; depuis le 1<sup>er</sup> juin, entre Clermont-Ferrand et Saint-Nectaire. A cette même date, le service d'Issoire a été prolongé sur Murols et Besse. Ces Services Automobiles fonctionneront jusqu'au 30 septembre.

Une voiture directe, avec places de lits-salon et 1<sup>re</sup> classe, circule entre Paris et Issoire-Saint-Nectaire à dater du 1<sup>er</sup> juin.

En outre, des billets directs avec enregistrement direct des bagages seront délivrés au départ des gares de Paris P.-L.-M., Lyon-Perrache, Marseille-Saint-Charles, Nîmes, Saint-Etienne et Vichy, pour Saint-Nectaire, Murols et Besse.

## CHEMIN DE FER DE PARIS A ORLÉANS

*Quatre circuits au départ de TOURS (place de la Gare)  
Deux circuits au départ de BLOIS (place Victor-Hugo)  
du 1<sup>er</sup> mai au 9 octobre 1921 (1).*

### Les Châteaux de la Loire en Automobile

En vue de permettre la visite rapide et pratique des plus intéressants châteaux des bords de la Loire, la Compagnie d'Orléans organise les circuits ci-après :

#### Au départ de TOURS :

- A. — Tours, Loches, Chenonceaux, Amboise, Tours. Prix par place, 38 francs. — Départ à 9 heures. Retour à 18 h. 45.
- B. — Tours, Villandry, Azay-le-Rideau, Chinon, Ussé, Langeais, Cinq-Mars, Luynes, Tours. Prix par place, 35 francs. — Départ à 9 heures. Retour vers 18 h. 30.
- C. — Tours, Chenonceaux, Amboise, Tours. Prix par place, 25 francs. — Départ à 13 h. Retour vers 18 h. 30.
- D. — Tours, Villandry, Azay-le-Rideau, Langeais, Cinq-Mars, Luynes, Tours. Prix par place, 20 francs. Départ à 13 heures. Retour vers 18 h. 30.

#### Au départ de BLOIS :

- I. — Blois, Cheverny, Chambord, Blois. Prix par place, 20 francs. — Départ à 13 h. 15. Retour vers 17 heures.
- II. — Blois, Chambord, Cheverny, Chaumont, Blois. Prix par place, 28 francs. — Départ à 13 h. 15. Retour vers 18 h. 45.

Location des places : A la gare de Tours ; au bureau spécial du Service Automobile, 8, boulevard Béranger, Tours, et 2, place Victor-Hugo, Blois ; à la gare de Paris-Quai d'Orsay ; à l'Agence de la Compagnie d'Orléans, 16, boulevard des Capucines ; au Bureau de Ville, 8, rue de Londres, Paris, moyennant paiement de 1 franc par place.

### Les Châteaux de Touraine et du Blésois en automobile.

- A. — Tours, Loches, Chenonceaux, Amboise, Tours (prix par place : 38 francs).
- B. — Tours, Villandry, Azay-le-Rideau, Chinon, Ussé, Langeais, Cinq-Mars, Luynes, Tours (prix par place : 35 francs).
- C. — Tours, Chenonceaux (par la vallée du Cher), Amboise (par la forêt), Tours (prix par place : 25 francs).
- D. — Tours, Villandry, Azay-le-Rideau, Langeais, Cinq-Mars, Luynes, Tours (prix par place : 20 francs).
- I. — Blois, Cheverny, Chambord, Blois (prix : par place : 20 francs).
- II. — Blois, Chambord, Cheverny, Chaumont, Blois (prix par place : 28 francs).

(1) Pour les jours de mise en marche, consulter le Bureau spécial du Service automobile, 8, boulevard Béranger, Tours.

### Saison Thermale d'Auvergne 1921

Du 1<sup>er</sup> juin au 20 septembre. — Départ de Paris-Quai d'Orsay à 22 heures, arrivée à Chamblet-Néris (Néris-les-Bains) à 6 h. 01, à Evaux-les-Bains à 7 h. 23, à La Bourboule à 7 h. 19, au Mont-Dore, à 7 h. 39, à Saint-Nectaire (service automobile entre le Mont-Dore et Saint-Nectaire) à 9 h. 30. — Voitures directes des trois classes. — Wagon-Lits avec couchettes entre Paris et le Mont-Dore.

Toute l'année. — Départ de Paris-Quai d'Orsay à 18 h. 35, arrivée au Lioran à 9 h. 36, à Vic-sur-Cère à 10 h. 39 (A partir du 1<sup>er</sup> juin, arrivée au Lioran à 8 h. 37, à Vic-sur-Cère à 9 h. 32). Voitures directes des trois classes.

Du 1<sup>er</sup> juin au 30 septembre. — Départ de Paris-Quai d'Orsay à 8 h. 01, arrivée à Chamblet-Néris (Néris-les-Bains) à 14 h. 46, à Evaux-les-Bains à 15 h. 04, à La Bourboule à 17 h. 59, au Mont-Dore à 18 h. 20, à Saint-Nectaire (service automobile entre le Mont-Dore et Saint-Nectaire) à 20 heures. — Voitures directes des trois classes. — Wagon-Restaurant entre Paris et Eygurande.

Semur. — Imprimerie Générale.

# ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR LIBRE

(Loi du 12 juillet 1875)

## BULLETIN DE L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS

Paraissant tous les mois

### SOMMAIRE :

- I. — Encyclique de S. S. Benoît XV à l'occasion du  
6<sup>e</sup> anniversaire de la mort de Dante Alighieri .. 133
- II. — Soirée franco-canadienne à l'Institut catholique.. 140
- III. — Conférence publique de M. Henri Lalou : De l'in-  
capacité de la femme mariée ..... 144
- IV. — Chronique de l'Institut Catholique..... 147
- V. — Nécrologie : Mgr Marbeau..... 150
- VI. — Bibliographie : Saint Antonin, archevêque de Flo-  
rence. — Henri Perreyve. — Gustave Bardy.... 152
- VII. — Dons à la Bibliothèque ..... 155

PARIS

SECRÉTARIAT DE L'INSTITUT CATHOLIQUE

74, RUE DE VAUGIRARD, 74

ANCIENNE LIBRAIRIE POUSSIELGUE

J. DE GIGORD, ÉDITEUR

RUE CASSETTE, 15

LE

**BULLETIN DE L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS**

paraît le 25 de chaque mois, sauf en août  
et en septembre.

Chaque numéro contient de 24 à 32 pages. Il renferme, outre les informations officielles de l'Institut catholique, des analyses des Cours publics, la chronique de la guerre et la chronique des Facultés libres, des Etudiants, des Anciens Élèves.

*(Il sera rendu compte des ouvrages composés par les Professeurs et anciens élèves de l'Institut catholique.)*

---

LE PRIX D'ABONNEMENT EST AINSI FIXÉ :

Paris et Départements, 6 francs. — Étranger, 7 fr. 50.  
On peut acheter au numéro. Prix : 0 fr. 75.

---

*Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé à M. PRUNEL, Vice-Recteur, Directeur du Bulletin, et tout ce qui concerne l'administration à M. F. LEMAÎTRE, secrétaire général de l'Institut catholique, 74, rue de Vaugirard.*

---

# BULLETIN

DE

## L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS

---

S. G. M<sup>gr</sup> BAUDRILLART  
Évêque titulaire d'Himéria

Les *Acta Apostolicæ Sedis* du 1<sup>er</sup> septembre 1921, p. 435, ont annoncé en ces termes la nomination de S. G. Mgr BAUDRILLART au siège d'Himéria.

### PROVISIO ECCLESIARUM

*Ssmus N. N. Benedictus pp. XV, decretis S. Congregationis Constorialis, has quæ sequuntur Ecclesias de proprio singulas pastore providit, nimirum :*

.....  
29 julii 1921. Titulari episcopali Ecclesiae Himeriensi R. P. Alfridum Baudrillart, Rectorem Instituti Catholici Parisiensis et Antistitem Urbanum.

S. Exc. Mgr Cerretti, aussitôt arrivé à Paris, avait annoncé la nouvelle à Mgr Baudrillart par une lettre très bienveillante datée du 4 août,

---

## LETTRE DE S. ÉM. LE CARDINAL DUBOIS

ARCHEVÊQUE DE PARIS

Annonçant l'élévation à la dignité épiscopale

DE M<sup>gr</sup> BAUDRILLART

---

Paris, le 15 août 1921 (en la fête de l'Assomption).

NOS TRÈS CHERS FRÈRES,

Le Souverain Pontife a daigné élever à la dignité épiscopale, avec le titre d'évêque titulaire d'Himéria, Mgr Henri-Marie-Alfred Baudrillart, Prélat de la Maison de Sa Sainteté, Recteur de l'Institut catholique de Paris, et notre Vicaire général.

Cette marque particulière d'estime et de bienveillance de la part du

Pape est le couronnement tout naturel d'une carrière des plus brillantes et des plus fécondes pour l'Eglise et pour la France.

Tous les catholiques français y ont applaudi; le clergé et les fidèles de Paris en sont fiers; et ce nous est une joie, en en faisant part officiellement à nos diocésains, de dire nous-même notre reconnaissance au Saint-Père et nos félicitations à notre cher Recteur.

Au surplus, l'honneur très mérité qui est fait à Mgr Baudrillart rejail lit autour de lui, bien loin et dans les sphères les plus diverses et les plus élevées.

Professeur agrégé de l'Université, docteur ès lettres et en théologie, professeur à l'Institut catholique, puis Recteur, Vicaire général de Paris, membre de l'Académie française, Mgr Baudrillart est partout, dans le monde ecclésiastique et dans le monde des lettres, une éminente personnalité. On pouvait lui appliquer, jusqu'à ce jour qui le voit élever à l'épiscopat, le mot dit au sujet de son illustre maître et ami, Mgr d'Hulst : « C'est le premier prêtre de France ».

Il n'est pas de plus bel éloge.

\*  
\* \*

Prêtre, Mgr Baudrillart l'est excellemment et de toutes les fibres de son âme. Sa vocation, longtemps éprouvée et mûrie, l'a conduit chez les Oratoriens. Il entraît, professeur déjà célèbre et couronné par l'Académie française, dans la famille sacerdotale où le culte des sciences ecclésiastiques s'allie si bien avec celui des sciences profanes. Le jeune Oratorien y devenait l'émule des Gratry et des Perraud.

Sans rien perdre de sa personnalité fortement accusée, il a continué de se former à cette école, développant en lui, avec l'esprit sacerdotal, le goût de l'apostolat par la plume et par les œuvres.

Et depuis lors, quelle belle carrière il a parcourue !

Professeur d'histoire à l'Institut catholique, il groupe autour de sa chaire des étudiants qu'il initie aux recherches historiques et dont il demeure ensuite le guide dévoué et éclairé. Recteur, il met toute son activité à donner à notre grand établissement d'enseignement supérieur un intense rayonnement doctrinal et scientifique. Il stimule sans cesse, pour en assurer l'extension, la générosité des catholiques. Démarches, discours, écrits, rien ne lui coûte pour cela; il est vraiment l'âme de cet organisme religieux et intellectuel qu'il voudrait toujours plus puissant et plus fécond. Charge très délicate et à certains moments très lourde : Mgr Baudrillart s'en est acquitté avec sagesse et prudence, avec un courage et un zèle auquel l'Archevêque de Paris, au nom de ses collègues, se plaît à rendre aujourd'hui un légitime hommage. Et le Pape, en consacrant ces multiples labeurs, honore grandement, en la personne de son Recteur, l'Institut catholique tout entier.

\*  
\* \*

Voici la guerre. L'âme ardente de Mgr Baudrillart, un instant tentée par l'aumônerie militaire, lui fait entrevoir bien vite un nouveau champ d'apostolat. La propagande allemande se donne libre cours chez les neutres contre la France. Il entreprend de la combattre. Le « Comité catholique de propagande française à l'étranger » est créé. Et il agit, sous la forte impulsion de son directeur. Celui-ci fait sentir partout son action. Ce sont des rayons de lumière projetés sur les erreurs, — conscientes ou non, — répandues contre notre pays. Peu à peu la vérité se fait jour. La propagande antifranaise perd du terrain, à mesure que les armées ennemies reculent sur notre sol envahi. Ainsi Mgr Baudrillart fit-il la guerre; guerre d'idées et d'influence, guerre féconde en heureux résultats pour la religion et la patrie. Il y a bien gagné sa croix de chevalier de la Légion d'honneur.

Les titres littéraires de Mgr Baudrillart le désignaient pour l'Académie française. Il y a retrouvé des souvenirs particulièrement chers, ajoutant lui-même un nouveau lustre à des traditions familiales.

\* \* \*

Telle est brièvement retracée la carrière du savant et distingué prélat qui prend rang parmi les membres de l'épiscopat français.

Sa place y était marquée; son intelligence, sa haute culture, son dévouement, ses œuvres, ses vertus le désignaient depuis longtemps pour cet honneur.

Nous nous en réjouissons d'autant plus volontiers qu'il ne s'éloignera ni de l'Institut catholique, ni de nos conseils.

Mgr Baudrillart nous reste. Son autorité s'accroît d'une dignité nouvelle qui donnera plus de poids et plus de prix à ses paroles, à ses écrits, à ses œuvres. Dieu en soit béni !

Nous vous renouvelons, nos Très chers Frères, l'expression de notre religieux dévouement en N. S.

† LOUIS, Cardinal DUBOIS,  
*Archevêque de Paris.*

#### LETTRE DE S. ÉM. LE CARDINAL VANNUTELLI

Son Eminence le cardinal Vincent Vannutelli, doyen du sacré collège, a daigné écrire à notre Recteur la lettre suivante, dont il a autorisé la publication :

*Soci (Arezzo), ce 29 août 1921.*

MONSEIGNEUR,

Notre Pape providentiel a vraiment des inspirations. Votre élévation à la dignité épiscopale en est une nouvelle preuve.

Vous y aviez tant de titres : c'est reconnu. Mais Évêque avec un Diocèse à gouverner, n'eût-ce pas été restreindre en quelque sorte le cercle d'une action habituée à s'exercer dans un champ plus large ?

Le Saint Père a résolu la question. Il vous permet de continuer à vous

consacrer tout entier et si utilement à la défense des intérêts généraux de la cause catholique, tout en couronnant vos mérites par une dignité qui donne à votre inlassable activité plus d'autorité encore.

Vous avez, au surplus, le bonheur de rester le collaborateur d'un Cardinal-Archevêque avec qui vous ne serez certainement pas en discord, lorsqu'il s'agit du service de la Sainte Eglise.

Recevez, mon Vénéré Seigneur, mes félicitations cordiales et croyez-moi, de Votre Grandeur, le très dévoué en Notre Seigneur.

† VINCENT, Cardinal VANNUTELLI.

Son Eminence le cardinal Bisleti, préfet de la Sacrée Congrégation des Séminaires et Universités, a également félicité Mgr Baudrillart, par un mot des plus aimables, ainsi que S. E. le cardinal Marini. S. E. le cardinal Mercier lui a adressé une lettre d'une rare élévation doctrinale. Soixante-douze de nos évêques et archevêques français ont daigné lui écrire, ainsi qu'un assez grand nombre de prélats étrangers. Trente-six archevêques et évêques ont annoncé leur présence au sacre qui se fera à Notre-Dame le 28 octobre, fête des apôtres S. Simon et S. Jude.

---

## LA RENTRÉE DE L'INSTITUT CATHOLIQUE

---

La messe du Saint-Esprit sera célébrée le 3 novembre, à 8 heures 1/2, en l'Eglise des Carmes, sous la présidence de S. Em. le cardinal-archevêque, et les cours reprendront le même jour.

Les Facultés se retrouveront avec peu de changements par rapport à l'année précédente. A la Faculté des lettres, M. l'abbé Bertrin, professeur de littérature française, atteint par la limite d'âge, a pris sa retraite. Les deux professeurs de littérature française sont désormais MM. Le Bidois et Calvet.

Toujours soucieuse d'apporter son concours et son patronage aux cours d'enseignement supérieur qui travaillent à la satisfaction des besoins nationaux, l'Université catholique de Paris, autorisée par la commission permanente de ses évêques protecteurs, s'est rattaché l'Institut agricole de Beauvais, qui devient ainsi la section d'enseignement supérieur d'agriculture de l'Institut catholique de Paris, tout en conservant son autonomie financière et administrative avec le patronage de la Société des agriculteurs de France. Désormais, des professeurs de l'Institut catholique seront appelés dans les jurys qui décerneront les diplômes de cet établissement.

Les cours de jeunes filles reprendront les 7 et 9 décembre.

A la philosophie, M. Clément Besse, dans ses 12 premières leçons, poursuivra l'étude de Pascal, en s'attachant aux « *Pensées* ». La 3<sup>e</sup> série



de ses conférences sera consacrée à « *nos défauts* », selon saint Thomas d'Aquin.

M. Bidou, professeur d'histoire, est arrivé à la grande guerre, dont il détaillera les opérations militaires qui lui sont particulièrement familières pour les avoir suivies au jour le jour comme critique des *Débats*.

M. l'abbé Calvet, pour la cinquième année de son cours de littérature française, traitera de l'époque contemporaine : Brunetière, Loti, Bourget, Rostand, Barrès, Francis Jammes, Claudel, seront successivement étudiés.

Le succès du cours de littérature française a suggéré la pensée de confier à M. Calvet un cours de littérature de l'antiquité, destiné en dehors de toute préoccupation scolaire à faire connaître les grandes œuvres littéraires anciennes et par elles, la pensée et l'art classique.

M. Calvet consacrera les 18 leçons de l'année 1921-1922 à la littérature grecque et celles de l'année suivante à la littérature latine.

Les conférences publiques de 5 h. 1/4 commenceront dès le 7 novembre.

Le lundi, le R. P. Gillet parlera de la conscience chrétienne et du sens social.

Le mardi, M. l'abbé Constant, professeur d'histoire de l'Eglise, exposera l'achèvement du Concile de Trente sous Pie IV et le schisme anglican.

Le mercredi est consacré aux conférences de la Revue de philosophie.

La série sera inaugurée par quatre conférences de M. Maxime de Montmorand sur la nature humaine.

M. Lebreton, professeur d'Histoire des origines chrétiennes, est arrivé dans la Vie de Notre Seigneur à la Passion et à la Résurrection.

M. Mainage, professeur d'Histoire des religions, abordera l'époque du néolithique jusqu'à l'apparition des religions historiques.

Le samedi demeure consacré au Cours supérieur de religion de M. l'abbé Prunel qui étudiera les Mystères de la Trinité, de l'Incarnation et de la Rédemption.

M. Gautherot commencera le jeudi 10 novembre, à 3 h. 3/4, ses leçons sur le maréchal de Bourmont; M. Froidevaux, doyen de la Faculté des lettres, donnera le lundi à 3 h. 3/4, à compter du 28 novembre, huit leçons sur la Syrie.

Le mardi à 3 h. 3/4, à partir du 8 novembre, M. l'abbé Rousselot reprendra son enseignement du latin d'Eglise.

Comme l'an dernier, le cours de droit des gens de M. de La Brière et celui de droit naturel de M. l'abbé Roland Gosselin sont publics.

A partir du mois de janvier prochain, M. l'abbé Auriault professera un cours de théologie mariale, qui sera publié également.

Année scolaire 1921-1922

## PROGRAMME DES FACULTÉS & ÉCOLES

### FACULTÉ DE THÉOLOGIE

#### I. — Théologie

##### 1. — Dogmatique générale.

M. BAINVEL, doyen. — « De magisterio vivo et traditione ». Jeudi, 10 h 3/4; vendredi et samedi, 9 h 1/2.

##### 2. — Dogmatique spéciale.

M. D'ALÈS. — « De Sacramento Pœnitentie. De Sacramento Eucharistiae ». Lundi et mardi, 10 h. 3/4.

##### 3. — Théologie morale.

M. Verdier. — « De Matrimonio. De Familia ». Lundi et jeudi, 9 h. 1/2.

#### II. — Ecriture Sainte

1. M. MANGENOT. — « Explication de l'Épître aux Ephésiens ». Jeudi, 3 h. 3/4. « Cours pratique sur l'Épître aux Galates ». Vendredi, 10 h. 3/4.

2. M. J. TOUZARD. — Les livres sapientiaux et, en particulier, la doctrine de la Sagesse. Samedi, 2 h. 3/4.

#### III. — Histoire ecclésiastique

M. ARQUILLIÈRE. — 1. « Les origines

### ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES

#### 1. — Hébreu.

En 1<sup>re</sup> année : l'un des « trois » 1<sup>ers</sup> cours mentionnés pour la Faculté de Théologie.

En 2<sup>e</sup> année : le « quatrième » cours mentionné pour la Faculté de Théologie.

#### 2. — Syriaque.

M. J.-B. PÉRIER. — 1<sup>re</sup> année : Grammaire et Chrestomathie. Lundi, 8 h. 1/4.

2<sup>e</sup> année : « Chronique syriaque de Bar Hebraeus ». Jeudi, 8 h. 1/4.

#### 3. — Arabe.

M. J.-B. PÉRIER. — 1<sup>re</sup> année : Grammaire et Chrestomathie.

2<sup>e</sup> année : « Textes littéraires », publiés par R. Basset. Vendredi, 2 h. 1/4.

#### 4. — Assyrien.

M. LEGRAIN. — M. DELAPORTE, suppl. Vendredi, 8 h. 1/4.

#### 5. — Ethiopien.

M. LEGRAIN. — M. TOUZARD, snpl. Mardi, 10 h. 3/4.

de la doctrine de Grégoire VII. Mardi, 2 h. 3/4.

2. « Le déclin du Moyen Age ». Lundi, 2 h. 1/2.

#### IV. — Origines chrétiennes et théologie patristique

M. LEBRETON. — « L'Eglise chrétienne au troisième siècle ». Vendredi, 4 heures. Cours public. — « La vie de Jésus-Christ Notre-Seigneur » (suite). — « La Passion et la Résurrection ». Jeudi, 5 h. 1/4.

#### V. — Hébreu

1<sup>re</sup> année : Premiers éléments de grammaire et de traduction. Samedi, 3 h. 3/4.

2<sup>e</sup> année : Etude du verbe hébreu : traduction de morceaux choisis des livres historiques de la Bible. Samedi, 11 heures.

3<sup>e</sup> année : Etude du nom hébreu : traduction de morceaux choisis des livres poétiques de la Bible. Samedi, 8 h. 1/4.

4<sup>e</sup> année : Etude du livre de Job, au point de vue de la grammaire et de la critique textuelle. Lundi, 3 heures.

#### 6. — Egyptologie et Copte.

M. DRIOTON. — *Langue égyptienne*. — 1<sup>re</sup> année : Éléments de grammaire et exercices gradués. Mardi, 8 h. 1/4.

2<sup>e</sup> année : « Morceaux choisis de Chrestomathie. Jeudi, 3 heures.

*Langue démotique*. — « Le papyrus magique de Londres et Leide ». Mercredi, 9 h. 1/2.

*Langue copte*. — 1<sup>re</sup> année : Éléments de grammaire et exercices gradués. Jeudi, 2 heures.

2<sup>e</sup> année : « Le roman d'Eudoxie, saïd de Constantin ». Mercredi, 8 h. 1/2.

#### 7. — Langue grecque chrétienne.

M. VITEAU. — « Fragments liturgiques de l'Écclesiastique et Évangile de saint Mathieu. Jeudi, 2 h. 1/4.

« Épîtres aux Galates et aux Ephésiens : explication philologique et grammaticale ». Vendredi, 2 h 1/4.

COURS PUBLICS : M. MAINAGE, « Les religions de la Préhistoire. L'âge néolithique ». Vendredi, 5 h 1/4. — M. PRUNEL, « Cours supérieur de Religion. Les Mystères ». Samedi, 5 h 1/4.

## FACULTÉ DE DROIT CANONIQUE

### I. — Cours de Texte

1. M. VILLIEN. — Commentaire du « Codex Juris Canonici », lib. III, de rebus, tit. VII, de Matrimonio, can. 1019-1143. Lundi, jeudi, samedi, 9 h. 1/2.

2. M. MAGNIN. — Commentaire du « Codex Juris Canonici », lib. II, de Personis, tit. VII, de suprema potestate (finis), tit. VIII, de potestate episcopali, can. 258-486. Lundi, Mardi, 10 h. 1/2. Mercredi, 10 h. 1/4.

### II. — Droit public ecclésiastique

M. FOURNERET, doyen. — Continuabitur de potestate coactiva Ecclesiæ. Mardi, 9 h. 1/2.

### III. — Histoire du Droit canonique

M. VILLIEN. — « Histoire des collections canoniques. Mercredi, 1<sup>er</sup> semestre, 9 h.

### IV. — Droit administratif

M. Jules JAMET, doyen honoraire de la Faculté de Droit. — Notions générales de droit civil. Mardi, 4 heures.

### V. — Histoire ecclésiastique

Voir à la Faculté de Théologie III, les cours de M. ARQUILLIÈRE.

### VI. — Conférences et travaux pratiques

Aux jours et heures qui seront indiqués par les professeurs.

## FACULTÉ DE PHILOSOPHIE

### Première année.

Culture générale-Cours préparatoire

#### I. — Enseignement philosophique

*Cours général de Philosophie.* — M. G. PÉCOUL, docteur en philosophie, maître de conférences. Lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi, à 8 h. 1/2.

#### II. — Enseignement scientifique

*Sciences physiques.* — M. G. GIRE, licencié ès sciences physiques et diplômé d'études supérieures, chargé de cours. Mardi et jeudi, à 2 h. 1/4.

*Sciences naturelles.* — M. A. BRIOT, docteur ès sciences naturelles, agrégé de l'Université, professeur de physiologie et de biologie à l'Ecole des Sciences. Lundi et vendredi, à 2 h. 1/4.

### Deuxième année.

Spécialisation. — Cours de licence et certificats.

*Logique.* — M. G. VOISINE : Logique des sciences. Vendredi, à 10 h. 1/4.

*Ontologie.* — M. F. BLANCHE : De la relation, de l'action et de la passion. Lundi, à 9 heures.

*Psychologie.* — M. E. PEILLAUBE, doyen : La volonté. Lundi et samedi, à 4 h. 1/4.

*Morale.* — M. A.-D. SERTILLANGES : Commentaire de la I-II<sup>ae</sup>, q. I-V, mardi, à 4 h. 1/4 (1<sup>er</sup> semestre). — Questions spéciales, mardi, à 4 h. 1/4 (2<sup>e</sup> semestre). — Questions spéciales, vendredi, à 3 h.

*Psychologie pédagogique.* — M. JEANJEAN. Lundi, à 10 h. 1/4, et vendredi, à 5 h. 1/2 (2<sup>e</sup> semestre). — Technique de l'Enseignement, mercredi, 5 h. 1/4 (2<sup>e</sup> semestre).

*Histoire de la philosophie ancienne.* — M. R. SIMETERRE : Les Présocratiques et Socrate. Lundi et mardi, à 3 heures.

*Histoire de la philosophie médiévale.* — M. R. SIMETERRE : De Philon d'Alexandrie à saint Augustin et saint Thomas. Samedi, à 3 heures.

*Histoire de la philosophie moderne.* — M. J. MARITAIN : Le problème de la connaissance chez Kant et chez Renouvier. Jeudi, à 10 h. 1/4. — M. D. LALLEMENT, suppléant : Intellectualisme et optimisme chez Leibnitz et Spinoza (avec explication du « Discours de Métaphysique » et du V<sup>e</sup> livre de l'« Ethique »). Jeudi, à 9 heures et samedi, à 10 h. 1/4.

*Physiologie.* — M. A. BRIOT : Organes des sens. Vendredi, à 9 h. (1<sup>er</sup> semestre).

*Biologie.* — M. A. BRIOT : Principes de biologie. Vendredi, à 9 h. (2<sup>e</sup> semestre).

### Troisième année.

Spécialisation. — Cours de licence, certificats et doctorat.

*Ontologie.* — M. F. BLANCHE : De la vérité et du bien. Mercredi, à 9 heures (1<sup>er</sup> semestre). — Explication des textes de saint Thomas (2<sup>e</sup> semestre).

*Théodicée.* — M. F. BLANCHE : La volonté divine et le gouvernement divin. Samedi, à 9 heures.

**Cosmologie.** — M. G. VOISINE : Le continu (1<sup>er</sup> semestre). — L'espace et le temps (2<sup>e</sup> semestre). Mardi, à 10 h. 3/4 ; mercredi, à 10 h. 1/4.

**Psychologie.** — M. E. PEILLAUBE, doyen : Questions spéciales. Jeudi, à 4 h. 1/4.

**Morale.** — M. A.-D. SERTILLANGES : La morale et l'économie moderne. Vendredi, à 4 h. 1/4.

**Droit naturel.** — M. B. ROLAND-GOSSELIN : La notion de Droit naturel dans l'antiquité grecque. Mardi, à 5 h. 1/2.

**Principes chrétiens du Droit des gens.** — M. Y. DE LA BRIÈRE : Théorie catholique de la juste paix et de la juste guerre. Lundi, à 5 h. 1/2.

**Cours d'initiation à la philosophie de Saint Thomas.** — M. G. PÉCOUL, samedi, à 5 h. 1/2.

## FACULTÉ DE DROIT

### Licence

#### Première année.

**Droit civil,** M. HÉBRARD. Lundi, mercredi, vendredi, 8 h. 1/4.

**Droit romain,** M. DUFFAU-LAGARROSSE. Mardi, jeudi, samedi, 9 h. 1/2.

**Economie politique,** M. LEPELLETIER. Mercredi, jeudi, 10 h. 3/4.

**Histoire du droit,** M. LEMAIRE. Lundi, mercredi, vendredi, 9 h. 1/2.

**Droit constitutionnel,** M. GUYOT (1<sup>er</sup> semestre). Mardi, jeudi, samedi, 8 h. 1/4.

#### Deuxième année.

**Droit civil,** M. GUÉNÉE. Lundi, mercredi, vendredi, 8 h. 1/4.

**Droit pénal,** M. AUBRUN. Mardi, jeudi, samedi, 9 h. 1/2.

**Economie politique,** M. DUVAL-ARNOULD. Mardi, jeudi, samedi, 8 h. 1/4.

**Droit administratif,** M. GODEFROY. Lundi, mercredi, vendredi, 9 h. 1/2.

**Droit international public,** M. BUREAU (1<sup>er</sup> sem.). Mardi, jeudi, vendredi, 10 h. 3/4.

**Droit romain,** M. CHABRUN. Mercredi, 10 h. 3/4.

#### Troisième année.

**Droit civil,** M. LALOU. Mardi, jeudi, samedi, 8 h. 1/4.

**Droit commercial,** M. LAURENT. Lundi, mercredi, vendredi, 9 h. 1/2.

**Procédure civile,** M. PALLU DE LESSERT (1<sup>er</sup> sem.). Mardi, jeudi, samedi, 9 h. 1/2.

**Droit international privé,** M. BUREAU (2<sup>e</sup> sem.). Mardi, jeudi, vendredi, 10 h. 3/4.

Histoire de la philosophie ancienne.  
Histoire de la philosophie médiévale.  
Histoire de la philosophie moderne.  
Physiologie.  
Biologie.  
Psychologie pédagogique.

Comme en 2<sup>e</sup> année.

**Examens canoniques.** — Les cours de première année préparent à l'auditorat ; ceux de deuxième année, au lectorat ; ceux de troisième année, à la maîtrise. Le programme comporte un cours seulement d'histoire de la philosophie médiévale et un cours d'histoire de la philosophie moderne. — Le cours de M. de la Brière n'est pas matière d'examen.

**Droit industriel,** M. BOUR (1<sup>er</sup> semestre). Lundi, mercredi, vendredi, 8 h. 1/4.

**Voies d'exécution,** M. PALLU DE LESSERT (2<sup>e</sup> sem.). Mardi, jeudi, samedi, 9 h. 1/2.

**Droit maritime,** M. LAURENT (1<sup>er</sup> sem.). Lundi, mercredi, vendredi, 10 h. 3/4.

**Législation financière,** M. LECARPENTIER. Mercredi, samedi, 5 h. 1/2.

**Droit public,** M. GUYOT (2<sup>e</sup> semestre). Lundi, mercredi, vendredi, 8 h. 1/4.

Les élèves de Capacité pourront préparer leurs examens en suivant les cours de licence ci-après :

### Capacité

#### Première année.

**Droit civil** (art. 1 à 710), M. HÉBRARD. Lundi, mercredi, vendredi, 8 h. 1/4.

— (art. 1387 à 1581), M. LALOU. Mardi, jeudi, samedi, 8 h. 1/4.

**Droit pénal,** M. AUBRUN. Mardi, jeudi, samedi, 9 h. 1/2.

**Droit administratif,** M. GODEFROY. Lundi, mercredi, vendredi, 9 h. 1/2.

#### Deuxième année.

**Droit civil** (art. 1101 à 1386 et 1582 à 2281), M. GUÉNÉE. Lundi, mercredi, vendredi, 8 h. 1/4.

— (art. 1387 à 1581), M. LALOU. Mardi, jeudi, samedi, 8 h. 1/4.

**Droit commercial,** M. LAURENT. Lundi, mercredi, vendredi, 9 h. 1/2.

**Procédure civile et voies d'exécution,** M. PALLU DE LESSERT. Mardi, jeudi, samedi, 9 h. 1/2.

### Doctorat juridique

#### Premier examen.

*Droit romain approfondi*, M. LESCŒUR, doyen. Lundi, mercredi, vendredi, 5 h. 1/2.

*Pandectes*, M. LESCŒUR, doyen. Mardi, 4 h. 1/2 ; jeudi, 5 h. 3/4.

*Histoire du droit*, M. LEMAIRE. Mercredi, vendredi, 4 h. 1/4.

*Conférence de droit romain*, M. DUFFAU-LAGARROSSE. Jeudi, 4 h. 1/2.

#### Deuxième examen.

*Conférence de droit civil*, M. GUÉNÉE. Mercredi, 10 h. 3/4.

*Droit administratif* (Juridiction et Contentieux), M. GODEFROY. Lundi, vendredi, 10 h. 3/4.

### Doctorat économique

#### Premier examen.

*Droit international public*, M. BUREAU (1<sup>er</sup> sem.). Mardi, jeudi, vendredi, 9 h. 1/2.

*Histoire du droit public français*, M. PALLU DE LESSERT. Mardi, jeudi, 10 h. 3/4.

*Droit administratif*, M. HÉBRARD. Lundi, mercredi, 5 h. 1/4.

*Droit constitutionnel comparé*, M. GUYOT. Jeudi, vendredi, 5 h. 1/4.

#### Deuxième examen.

*Histoire des doctrines économiques*, M. LEPELLETIER. Mercredi, jeudi, 4 h.

*Economie politique*, M. LECARPENTIER. Lundi, mercredi, 8 h. 1/4.

*Législation et science des finances*, M. LECARPENTIER. Lundi, mercredi, 8 h. 1/4.

*Législation et économie industrielles*, M. BOUR. Mardi, samedi, 8 h. 1/4.

## FACULTÉ DES LETTRES

### Histoire et Géographie

*Histoire ancienne des peuples de l'Orient*.

— M. DELAPORTE. Jeudi, 8 h. 1/2.

*Histoire grecque et histoire romaine*. —

M. l'abbé BOXLER, agrégé de l'Université, professeur : Questions d'histoire romaine. Samedi, 2 h. 3/4.

*Histoire du Moyen Age*. — M. G. DIGARD, archiviste paléographe, ancien membre de l'Ecole Française de Rome, professeur adjoint. 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> semestres : Questions du programme. Lundi, 3 h. 1/4.

*Histoire moderne*. — M. H. FROIDEVAUX, doyen, agrégé de l'Université, docteur ès lettres, professeur.

1<sup>er</sup> semestre. — Le pouvoir royal en France sous Louis XIV (1642-1715).

2<sup>e</sup> semestre. — Questions du programme de la licence. Mardi, 4 h. 1/4.

*Histoire contemporaine*. — M. H. FROIDEVAUX. — Cours public : « La tradition française en Syrie ». Huit leçons à partir de novembre (le jour et l'heure seront ultérieurement indiqués).

2<sup>e</sup> semestre. — Questions du programme de la licence. Mardi, 2 h. 1/2.

*Histoire de la Révolution française* :

1<sup>o</sup> « Histoire religieuse ». — M. le chanoine PISANI, docteur en théologie, docteur ès lettres, professeur. — Cours public : Histoire religieuse de la Révolution : Les édifices religieux de Paris. Mardi (3<sup>e</sup> trimestre), 5 h. 1/4. Conférences : Questions du

programme de la licence. Vendredi (2<sup>e</sup> semestre), 1 h. 1/2.

2<sup>o</sup> « Histoire politique et civile ». — M. Gustave GAUTHEROT, docteur ès lettres, professeur adjoint. — Cours public : Un contre-révolutionnaire : le maréchal de Bourmont. Samedi, 5 h. 1/4. — Conférences : Questions du programme de la licence. Vendredi (1<sup>er</sup> semestre), 1 h. 1/2.

*Géographie*. — M. Henri BIDOU, licencié ès lettres, diplômé d'histoire et de géographie, professeur adjoint.

1<sup>er</sup> cours : La géographie des eaux. Mardi, 11 heures.

2<sup>e</sup> cours : Exercices pratiques, cartographie et questions de licence. Jeudi, 11 heures.

*Institutions françaises*. — M. LEMAIRE : Institutions politiques de l'ancienne France (V. Faculté de Droit.)

*Institutions grecques et romaines*. — M. l'abbé BOXLER, agrégé de l'Université, professeur : Institutions grecques.

*Sciences auxiliaires de l'histoire*. — M. A. DE BOUARD, docteur ès lettres, archiviste-paléographe, professeur adjoint. Lundi, 9 heures.

*Epigraphie latine*. — M. Louis PERRET, licencié ès lettres, diplômé d'études supérieures (histoire et géographie), maître de conférences : Exercices pratiques. Lundi, 10 h. 3/4.

*Corrections des travaux pratiques des étudiants :*

« Versions latines ». — MM. LECHATELLIER et PICHARD, le jeudi, à 2 heures, tous les quinze jours.

« Histoire et Géographie ». — Chaque jeudi, à 3 h 1/4, en alternant entre les professeurs d'histoire ancienne, du moyen âge, moderne et contemporaine, et de géographie.

**Langues et Littératures classiques**

*Littérature française :*

1<sup>o</sup> M. Georges LE BIDOIS, docteur ès lettres, professeur : Histoire de la littérature française : la littérature au XVII<sup>e</sup> siècle, et particulièrement la poésie. Lundi, 2 h. Cours publics : La Tragédie, de Hardy à l'auteur de *Phèdre*. Sept conférences à partir de janvier, samedi, 3 h 3/4.

2<sup>o</sup> « Explication des auteurs portés au programme de la licence. » M. Georges LE BIDOIS : Lettres choisies du XVII<sup>e</sup> siècle ; Racine, *Phèdre*, mercredi, 8 h 3/4. — M. l'abbé ROUSSELOT : Les auteurs du Moyen Âge et du XVI<sup>e</sup> siècle, vendredi, 9 heures. — M. l'abbé CALVET, agrégé de l'Université : 1<sup>er</sup> semestre, J.-J. Rousseau, « Lettre à d'Alembert sur les spectacles » ; 2<sup>e</sup> semestre, Boileau, *Épîtres* et *Satires*. Lundi, 8 h 3/4.

*Littérature latine.* — M. Joseph LOTH, agrégé de l'Université, professeur. 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> semestres : Histoire de la Littérature, depuis les origines jusqu'au siècle d'Auguste exclusivement (avec étude spéciale des auteurs du programme). Vendredi, 10 h 3/4.

*Littérature grecque.* — M. Joseph LOTH, professeur. 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> semestres : Histoire de la Littérature, depuis les origines jusqu'à la Tragédie inclusivement (avec étude spéciale des auteurs du programme). Samedi, 10 h 3/4.

*Grammaire grecque et grammaire latine.* — M. l'abbé PICHARD, professeur adjoint. — 1<sup>er</sup> trimestre : Syntaxe d'accord ; 2<sup>e</sup> trimestre : Emploi des cas. — M. l'abbé LECHATELLIER, 3<sup>e</sup> trimestre : Métrique grecque et latine. Mardi, 8 h 3/4.

*Phonétique expérimentale et science du langage.* — M. l'abbé ROUSSELOT, docteur ès lettres, professeur : Phonétique générale. Samedi, 3 heures.

*Histoire de la langue française.* — M. l'abbé ROUSSELOT :

1<sup>o</sup> Explication des auteurs du Moyen Âge

et du XVI<sup>e</sup> siècle. Vendredi, 9 heures. 2<sup>o</sup> Cours publics : Latin d'Eglise. Mardi, 3 h 3/4.

*Langue latine.* — M. l'abbé LECHATELLIER, agrégé de l'Université, professeur ; M. l'abbé PICHARD, professeur adjoint : Auteurs latins du programme de Paris. Lundi, 3 h 1/4.

*Langue grecque.* — M. l'abbé BOXLER, agrégé de l'Université, professeur : Explication des auteurs grecs du programme. Mardi, 2 h 3/4.

*Institutions grecques et romaines.* — M. l'abbé BOXLER, agrégé de l'Université, professeur : Institutions grecques.

*Corrections des travaux pratiques des étudiants :*

« Compositions françaises ». — Jeudi, 4 heures, en alternant : 1<sup>re</sup> section, M. LE BIDOIS, docteur ès lettres ; 2<sup>e</sup> section, M. l'abbé CALVET.

« Traductions latines avec commentaires », tous les quinze jours, alternativement, MM. LECHATELLIER et PICHARD. Jeudi, 2 heures.

« Thèmes latins » : M. LECHATELLIER, tous les quinze jours. Jeudi, 3 h 1/4.

« Version grecque ». — M. LOTH, le jeudi, à 2 heures, tous les quinze jours.

**Langues et Littératures vivantes**

*Littérature française :*

1<sup>o</sup> M. Georges LE BIDOIS, docteur ès lettres, professeur : Histoire de la littérature française au XVII<sup>e</sup> siècle, et particulièrement la poésie. Lundi, 2 heures.

Cours public. — La Tragédie, de Hardy à l'auteur de *Phèdre*. Sept conférences à partir du mois de janvier. Samedi, 3 h 3/4.

2<sup>o</sup> Explication des auteurs portés au programme de la licence. — M. Georges LE BIDOIS : Lettres choisies du XVII<sup>e</sup> siècle, Racine, *Phèdre*. Mercredi, 8 h 3/4. — M. l'abbé ROUSSELOT : Les auteurs du vieux et du moyen français. Vendredi, 9 heures. — M. l'abbé CALVET, agrégé de l'Université, professeur adjoint : 1<sup>er</sup> semestre, J.-J. Rousseau, « Lettres à d'Alembert sur les spectacles » ; 2<sup>e</sup> semestre, Boileau, *Épîtres* et *Satires*. Lundi, 8 h 3/4.

*Phonétique expérimentale et science du langage.* — M. l'abbé ROUSSELOT, docteur ès lettres, professeur : Phonétique générale. Samedi, 9 heures.

*Langue anglaise.* — M. l'abbé COUTURIER, licencié ès lettres classiques et anglais.

Explication d'auteurs, vendredi, 10 heures; philologie, vendredi, 11 heures; corrections, mercredi, 11 heures; anglais seconde langue, mercredi, 10 heures.

**Langue allemande.** — M. le comte Robert d'HARCOURT, docteur ès lettres : Exercices pratiques de licence, vendredi, 3 heures; explications d'auteurs du programme de la licence : poésies lyriques de Schiller et de Goethe, samedi, 3 heures; littérature allemande : la jeunesse de Goethe et de Schiller, et le Mouvement du « Sturm and Drang », 2<sup>e</sup> semestre.

M. Albert FROIDEVAUX, licencié ès lettres : Versions allemandes, mardi, 8 h 1/2; philologie germanique, mardi, 9 h 3/4; allemand seconde langue, mercredi, 11 h.

**Corrections des travaux pratiques des étudiants :** Compositions françaises, jeudi, 4 heures, en alternant : 1<sup>re</sup> section, M. LÉBIDOIS, docteur ès lettres; 2<sup>e</sup> section, M. l'abbé CALVET.

**Versions latines.** — MM. LECHATELLIER et PICHARD, jeudi, 2 heures, tous les quinze jours.

Des cours publics, spécialement recommandés aux Etudiants, sont faits les lundis, mardis, jeudis, vendredis et samedis, à 5 h 1/4, sur l'Apologétique, l'Histoire de l'Eglise, les Origines Chrétiennes, l'Histoire des Religions, la Religion catholique, l'Histoire de la Révolution.

## ECOLE DES SCIENCES

### PRÉPARATION AUX CERTIFICATS. —

Calcul différentiel et Calcul intégral, Mécanique rationnelle, Astronomie, Mathématiques préparatoires à l'étude des Sciences physiques, Physique générale, Chimie générale, Physiologie et Biologie, Botanique et Physiologie végétale, Minéralogie, Géologie.

#### Sciences mathématiques

##### Première année.

**Mathématiques générales.** — M. l'abbé NAU, docteur ès sciences mathématiques, licencié ès sciences physiques, professeur.

Géométrie analytique et algèbre. Samedi, 2 heures et 4 heures.

Eléments de calcul différentiel et intégral. Lundi, 2 heures, et jeudi, 4 heures.

Conférences. Lundi, 4 heures.

**Eléments de mécanique.** — M. l'abbé LACAZE, agrégé de l'Université, docteur ès sciences mathématiques, professeur adjoint. Jeudi, 2 h 1/2.

**Astronomie** (2<sup>e</sup> semestre). — M. FRIOCOURT, licencié ès sciences mathématiques, chargé du cours. Vendredi, 8 h 1/2.

##### Deuxième année.

**Mécanique rationnelle.** — M. l'abbé LACAZE. Mercredi, 2 h 1/2; jeudi, 4 heures. Conférence. Mercredi, 4 heures.

**Astronomie** (1<sup>er</sup> semestre). — M. FRIOCOURT. Mercredi, 8 h 1/2.

##### Troisième année.

**Calcul différentiel et calcul intégral.** — M. l'abbé FOUET, doyen, licencié ès sciences mathématiques, professeur. Mardi, jeudi, vendredi, 10 h 1/2; vendredi, 3 heures.

#### Sciences physiques

##### Première année.

**Chimie.** — M. HAMONET, docteur ès sciences, professeur; M. OLMER, licencié ès sciences, chargé du cours. — Cours mardi, mercredi, vendredi, samedi, 8 h 1/2.

**Conférence de chimie.** — M. GIRE, licencié ès sciences, chargé de conférences. Lundi et jeudi, 10 h 1/2.

**Mathématiques élémentaires.** — M. FRIOCOURT. Lundi et jeudi, 8 h 1/2.

##### Deuxième année.

**Mathématiques générales.** — (Comme ci-dessus, Sc. Mathématiques 1<sup>re</sup> année).

**Conférence préparatoire au certificat de physique.** — M. DEFOS DU RAU, chargé de conférences. Samedi, 3 h 1/2.

##### Troisième année.

**Physique.** — M. BRANLY, agrégé de l'Université, docteur ès sciences, docteur en médecine, membre de l'Institut, professeur. Cours théorique, mardi, jeudi, samedi, 8 h 1/4.

#### Sciences naturelles

**Physiologie générale.** — M. BRIOT, agrégé de l'Université, docteur ès sciences, professeur : Physiologie du système nerveux. Vendredi, 9 heures (1<sup>er</sup> semestre).

*Biologie générale.* — M. BRIOT : Principes de biologie. Vendredi, 9 heures (2<sup>e</sup> semestre).

*Botanique et Physiologie végétale.* — M. l'abbé COLIN, docteur ès sciences naturelles, professeur adjoint. Cours, jeudi, 5 h 1/4. Travaux pratiques, mardi, 2 à 7 h.

*Minéralogie.* — M. GAUDEFROY, docteur ès sciences, maître de conférences : mardi, 3 heures. Travaux pratiques, vendredi, 3 heures.

*Géologie.* — M. TEILHARD DE CHARDIN,

licencié ès sciences, maître de conférences. Mardi et vendredi, 9 h.

La répartition des matières en trois années d'études n'est qu'une indication donnée aux élèves : dans les cas particuliers, elle est susceptible de modifications.

**PRÉPARATION AU DOCTORAT.** — Les licenciés ès sciences qui voudront se livrer à des recherches originales en vue du doctorat seront admis dans les laboratoires de l'Ecole.

**ÉCOLE SUPÉRIEURE DES SCIENCES ÉCONOMIQUES ET COMMERCIALES**  
Le programme paraîtra ultérieurement.

L'INSTITUT DE BEAUVAIS a été rattaché à l'Institut catholique sous ce titre : SECTION D'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR D'AGRICULTURE DE L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS.

## CONFÉRENCES ET COURS PUBLICS

DU MOIS DE NOVEMBRE 1921

**Le Lundi 28 novembre, à 3 h. 3/4.**

*La Syrie*, par M. H. FROIDEVAUX.

**Le Lundi, à 5 h. 1/4.**

COURS D'APOLOGÉTIQUE.

*La conscience chrétienne et le sens social*, par le R. P. GILLET, O. P.

7 novembre. — La morale évangélique et le problème social.

14 novembre. — Fraternité humaine et fraternité divine.

21 novembre. — Science, raison et foi devant l'idéal social.

28 novembre. — Justice sociale et fraternité humaine.

**Le Mardi, à 3 h. 3/4.**

*Le latin d'Eglise*, par M. ROUSSELOT.

**Le Mardi, à 5 h. 1/4.**

COURS DE L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE

*L'Achèvement du Concile de Trente sous Pie IV (1560-1563)*, par M. CONSTANT.

8 novembre. — La première réunion du Concile sous Paul III (1545-1549).

15 novembre. — La deuxième réunion du Concile sous Jules III (1551-1552).

22 novembre. — Reprise du Concile après huit années d'interruption (1560).

29 novembre. — Pénibles négociations pour la réouverture à Trente du Concile (1560-1562).

**Le Mercredi, à 5 h. 1/4.**

*L'homme est-il bon ? est-il méchant ?*  
par M. DE MONTMORAND.

9, 16, 23, 30 novembre.

**Le Jeudi, à 3 h. 3/4.**

CONFÉRENCES PUBLIQUES

*Le Maréchal de Bourmont (1773-1846)*, par M. GUSTAVE GAUTHEROT, docteur ès lettres.

10 novembre. — Introduction à l'histoire du Maréchal de Bourmont (Les archives de Bourmont. — La vie du comte de Bourmont et la crise révolutionnaire. — Vue d'ensemble : de Louis XVI à la fin du règne de Louis-Philippe).



- 17 novembre. — Une grande famille de l'ancienne France (La maison de Ghaisné de Bourmont).  
 24 novembre. — Bourmont au début de la Révolution (Les Gardes françaises. — Le mouvement révolutionnaire en Anjou et autour du château de Bourmont. — L'émigration. — L'armée de Condé (1789-1795).

Le Jeudi, à 5 h. 1/4.

COURS D'HISTOIRE  
 DES ORIGINES CHRÉTIENNES

*La Vie de Jésus-Christ Notre-Seigneur* (suite), par M. LEBRETON.

- 10 novembre. — Le Messie souffrant dans le judaïsme : les figures du Messie souffrant. La croyance au Messie souffrant.

- 17 novembre. — Le Christ et son Père pendant la Passion : la prière sacerdotale. L'abandon du Christ.

- 24 novembre. — Gethsémani. Le Jardin des Oliviers. L'agonie.

Le Vendredi, à 5 h. 1/4.

COURS D'HISTOIRE DES RELIGIONS

*Les Religions de la Préhistoire* (seconde partie) : *Du Néolithique à l'apparition des religions historiques*, par M. Th. MAINAGE, professeur adjoint.

Premier trimestre (du 11 novembre au 23 décembre 1921). — *L'Âge néolithique* (Caractères généraux et extension de la civilisation néolithique. — Monuments mégalithiques, sépultures, idoles ; rites religieux.

## SOUSCRIPTIONS ET DON

|                                                                                                                   |         |                                                  |         |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------|--------------------------------------------------|---------|
| Un ancien élève.....                                                                                              | 150 »   | M <sup>me</sup> de Cuverville.....               | 100 »   |
| M. le chanoine Joiniot, en souvenir de feu M. l'abbé Alfred Joiniot, vicaire général de Meaux, ancien élève ..... | 1.000 » | Sommancourt.....                                 | 2.000 » |
| M <sup>me</sup> de Villeroche.....                                                                                | 3.000 » | Par M. le chanoine Dupuis:                       |         |
| Une Communauté qui demande un souvenir au saint autel .....                                                       | 1.000 » | M <sup>lle</sup> Moisset.....                    | 500 »   |
| M. et M <sup>me</sup> Maurice Levêque                                                                             | 200 »   | M. J. Bourgeret .....                            | 100 »   |
| Par l'entremise de l'Ecole normale Sainte-Geneviève, pour la pension d'une étudiante.....                         | 1.000 » | M. Robineau .....                                | 50 »    |
|                                                                                                                   |         | Par Mgr le Recteur.....                          | 500 »   |
|                                                                                                                   |         | Le Carmel de Lisieux....                         | 1.000 » |
|                                                                                                                   |         | M <sup>me</sup> P.-H. Flandrin.....              | 500 »   |
|                                                                                                                   |         | M. l'abbé Pottier, curé de Notre-Dame de Lourdes | 100 »   |
|                                                                                                                   |         | M. Cl.-N. Desjoyeaux ...                         | 100 »   |
|                                                                                                                   |         | M. le chanoine Oudin ...                         | 500 »   |
|                                                                                                                   |         | M <sup>me</sup> de Rochetaillée.....             | 1.000 » |
|                                                                                                                   |         | Chaire Cordonnier.....                           | 2.000 » |

Pour le Laboratoire de M. Branly

M<sup>me</sup> la baronne de Lesser ..... 1.000 »

## SOUSCRIPTION

Pour la gravure des noms de nos héros dans la Crypte des Carmes

|                    |      |                          |     |
|--------------------|------|--------------------------|-----|
| M. Le Bidois ..... | 10 » | En souvenir de M. l'abbé |     |
| M. Camier.....     | 20 » | Lolliot.....             | 7 » |

## CHRONIQUE DE L'INSTITUT CATHOLIQUE

**S. G. Mgr Baudrillart au château de Blois.** — *Conférence sur l'Enseignement supérieur catholique.* — Le jeudi 13 octobre, S. G. Mgr Baudrillart a traité au château de Blois la grave question de l'Enseignement supérieur catholique, en présence d'une nombreuse et très distinguée assistance.

M. le chanoine Chapeau, l'organisateur de la réunion, remercia délicatement S. G. Mgr Mélisson, évêque de Blois, puis Mgr Baudrillart, la municipalité blésoise, M. Lavollée, et toutes les notabilités qui, à un titre quelconque, avaient voulu contribuer au succès de cette séance.

M. Lavollée remercia ensuite M. le chanoine Chapeau « qui n'avait oublié personne et s'était oublié lui-même ».

Mgr Baudrillart prit alors la parole et durant une heure et demie tint le très nombreux auditoire sous le charme de sa parole éloquente et persuasive.

Il répond à ces deux questions :

1<sup>o</sup> *A-t-on bien fait de créer des Universités libres ?*

2<sup>o</sup> *Ces Universités ont-elles rempli leur mission, et, par conséquent, doit-on les soutenir ?*

Tour à tour l'éminent Recteur montre le rôle doctrinal, puis le rôle social joué par les Universités catholiques, par la formation d'une élite ecclésiastique, d'une élite de jeunes gens laïques, d'une élite féminine et par l'action directe sur l'opinion.

Il conclut, au milieu des applaudissements : « Il faut soutenir l'enseignement libre à tous les degrés ! »

S. G. Mgr l'évêque de Blois tient à remercier Mgr Baudrillart de sa conférence si riche d'idées et d'enseignements, si solidement charpentée et animée du feu pénétrant des fortes convictions.

Il rappelle que Mgr Baudrillart a répandu la bonne doctrine en Europe, en Amérique et qu'il a fait mieux connaître la France à l'étranger. Prêtre modèle, apôtre infatigable, il est aussi un patriote émérite. Aussi l'Académie française l'a-t-elle appelé à remplacer M. de Mun ; aussi le gouvernement français a-t-il rendu hommage à son patriotisme en lui conférant la Légion d'honneur ; enfin le Souverain Pontife l'a élevé à la dignité épiscopale.

Mgr Mélisson proclame ensuite les mérites et la nécessité des Universités catholiques. « J'ai entendu, dit-il, la conférence du général de Castelnau et j'en ai retenu ce passage : « Ce n'est pas la portée des canons et des projectiles, ni les engins nombreux qui décident de la victoire. L'arbitre souverain des batailles, c'est la valeur des âmes ».

« Or, dans les Universités catholiques et à l'Institut catholique de Paris, on développe la valeur des âmes.

« Honneur donc aux Universités catholiques ! Elles travaillent pour Dieu et pour la Patrie.

« La conclusion pratique de la conférence de Mgr Baudrillart, c'est que vous devez tous vous intéresser aux Universités catholiques et les soutenir de votre appui moral et de vos subsides ».

**M. l'abbé Pichard, chanoine honoraire du Mans.** — A l'occasion de l'élévation de Mgr Baudrillart à la dignité épiscopale, S. G. Mgr Grente, évêque du Mans, a daigné nommer le 16 octobre M. l'abbé PICHARD, professeur adjoint à l'Institut catholique, chanoine honoraire de sa cathédrale.

Nous remercions S. G. Mgr Grente de cet aimable geste et sommes heureux de féliciter très cordialement notre jeune confrère.

**Examens. — Licence ès Lettres.** — Session de juillet (suite). — Philosophie. — Reçu : M. BAUDOUIN (mention assez bien).

*Certificats :*

*Logique et Philosophie générale.* — M. EYSELÉ.

*Psychologie.* — M. EYSELÉ.

*Littérature française.* — M<sup>lle</sup> TARDIEU.

*Littérature classique.* — M<sup>lles</sup> FAGUER et DRUCKER.

*Philologie anglaise.* — M<sup>lle</sup> TRIOCHE.

**Licence ès Sciences.** — *Certificats de Physiologie.* — M. BELVAL (mention bien).

**École supérieure des Sciences économiques et commerciales.** — A obtenu le diplôme de fin d'études, M. BÉGAUD avec un mémoire sur *La mise en valeur du Maroc*.

Ont obtenu la moyenne suffisante aux examens et sont autorisés à présenter le mémoire qui donnera droit à l'attribution du diplôme, par ordre de classement : MM. LUTON, THÉRY, MARIOTTE, HUE.

**Association Amicale des Anciens Elèves.** — MM. LEFEBVRE et LAPALME, vicaires généraux de Paris, anciens élèves, ont été élevés à la dignité de protonotaires apostoliques.

M. l'abbé LANGLOIS, vicaire à Saint-Ambroise, a été nommé chanoine prébendé de Notre-Dame de Paris.

M. l'abbé RIVAIN, vicaire à Saint-Denys de la Chapelle, est nommé vicaire à Notre-Dame-des-Champs de Paris.

M. l'abbé Alphonse BESNARD, licencié en philosophie et professeur à l'Ecole Notre-Dame-des-Aydes, est nommé directeur de cet établissement, en remplacement de M. le chanoine Montaigne, démissionnaire pour raison de santé.

M. l'abbé Augustin PÉRIER, diplômé de l'Ecole pratique des Hautes-Etudes, a soutenu le 5 juillet dernier, devant la Faculté des Lettres de Paris, les thèses suivantes : *Yahyâ ben Adi : un philosophe arabe chrétien du X<sup>e</sup> siècle*, et *Petits traités apologétiques de Yahyâ ben Adi ; texte arabe édité pour la première fois d'après les manuscrits de Paris et de Munich*. Il a été déclaré digne du grade de docteur ès lettres, avec mention très honorable.

M. le vicaire général HURAUULT, licencié ès lettres, est nommé directeur de l'enseignement libre du diocèse de Châlons.

M. l'abbé APPERT, licencié ès lettres et histoire, est nommé directeur du petit séminaire de Châlons.

M. l'abbé Joseph PRIEUR, licencié ès sciences, est nommé directeur du collège Saint-Etienne de Châlons et préfet de discipline.

M. l'abbé Maurice LAMBERT, vicaire à Notre-Dame de Paris, est nommé vicaire à Saint-Jacques-du-Haut-Pas.

M. l'abbé MOISSERON, ancien élève de théologie, est nommé professeur à l'école Albert-de-Mun.

M. l'abbé KELLER, vicaire à Fontenay-sous-Bois, est nommé vicaire à Saint-Dominique.

M. l'abbé Charles COLLINS, élève de la Faculté des Lettres, a été reçu maître-ès-Arts, à Londres, en juin dernier. Mgr l'évêque de Southwark vient de le nommer premier vicaire de St Peter's Church, à Woolwich.

M. l'abbé HINCKI a été nommé secrétaire général des Œuvres à Strasbourg.

**Nécrologie.** — M. l'abbé Eugène BOISSONNET, licencié ès lettres, curé-doyen de Meung-sur-Loire, décédé le 5 août 1921.

M. Charles TAILLEBOIS, étudiant en droit (3<sup>e</sup> année), est décédé en août 1921.

M. le comte Pierre d'HARCOURT, père du comte Robert d'Harcourt, professeur d'allemand à l'Institut catholique, membre de l'Association des Amis, est décédé à Paris le 4 octobre. L'inhumation a eu lieu le 25 octobre, à Grosbois (Côte-d'Or).

M. Félix DUPRÉ LA TOUR, docteur en droit, chevalier de la Légion d'honneur, croix de guerre, membre des Associations des Anciens Elèves et des Amis, est décédé le 15 août dernier, à Bercenay-en-Othe (Aube).

M. Louis LANQUEST, notaire honoraire, membre de l'Association des Amis, est décédé à Herqueville (Eure). L'inhumation a eu lieu au cimetière du Père-Lachaise le mardi 23 août dernier.

M. ZOBEL, membre de l'Association des Amis depuis 1905, est décédé à Paris en octobre.

M<sup>mes</sup> MERLI et MOREL D'ARLEUX sont également décédées.

Enfin, le 10 octobre, notre vieil appariteur, connu et estimé de tant de générations d'étudiants, Louis ERMANGE, est mort subitement. La cérémonie funèbre a eu lieu à la chapelle des Carmes, sous la présidence de S. G. Mgr Bau-drillart.

Nous recommandons l'âme de ces chers défunts aux prières de nos lecteurs.

**Les funérailles de trois héros : Louis, André et Pierre de Gailhard-Bancel.** — Le 26 août, ont eu lieu à la cathédrale de Valence, puis le lendemain à Allex, sous la présidence de Mgr Paget, les funérailles des trois fils de M. de Gailhard-Bancel, député de l'Ardèche, dont le second André, de la Compagnie de Jésus, fut notre ancien élève.

Nous extrayons du récit de la *Semaine Religieuse de Valence* les lignes suivantes :

« Toute cette foule contemple avec émotion, disposés parallèlement dans le chœur en avant de l'autel, trois cercueils recouverts du drapeau tricolore : sur celui du milieu, l'on voit un képi de chef de bataillon du 251<sup>e</sup> régiment d'infanterie et une épée; sur celui de droite, un surplis et une barrette; un peu en avant, sur un coussin de velours rouge sont épinglées en haut : une croix d'officier de la Légion d'honneur et deux croix de chevalier qui l'encadrent, en bas, trois croix de guerre avec palmes et étoiles. On est saisi d'une émotion intense, les larmes viennent aux yeux quand l'on pense que, dans ces trois cercueils, reviennent au pays qui les a vus naître, les glorieux restes de

trois héros, tombés pour la France : le chef de bataillon Louis, les lieutenants Pierre et André de Gailhard-Bancel : ces deux derniers sont morts en braves, presque en même temps, le 12 décembre 1914 au cours des engagements meurtriers qu'on a nommés les combats de Flirey ; le premier, grièvement blessé le 18 juillet 1918, quand les Allemands tentèrent de franchir la Marne, est mort le 2 août à l'hôpital de Sézanne. Trois cercueils, trois képis, trois épées (la barette et le surplis remplacent les insignes militaires du lieutenant André qui était religieux de la Compagnie de Jésus, clerc de la sainte Eglise), trois croix de la Légion d'honneur, trois croix de guerre, trois frères : ici, la rumeur infâme n'existe pas ; on ne dit pas à Alex que ni le clergé, ni la noblesse n'ont fait la guerre !

Avant l'absoute, le R. P. Verny, de la Compagnie de Jésus, monte en chaire et s'excuse de prendre la parole, affirmant que les mots sont impuissants à célébrer, comme il convient, la mémoire de ceux qui sont morts pour la Patrie. Ayant servi sous les ordres de Pierre et d'André jusqu'au jour de leur mort, il est devenu, dans la suite, aumônier du 252<sup>e</sup> ; ce qu'il ne dit pas, mais ce que tous constatent avec émotion, c'est que la guerre lui a coûté le bras gauche et qu'il est lui-même chevalier de la Légion d'honneur.

« Nous voilà réunis, dit-il, pour la fête du retour : aujourd'hui pour la première fois, depuis le 2 août 1914, les trois frères reviennent au pays natal ; ils ne le quitteront plus, les y voilà fixés pour toujours ! »

Devoir ! dévouement ! sacrifice ! foi chrétienne ! ces leçons se dégagent lumineuses de ces trois cercueils ! En pensant à ces trois frères unis dans une mort pareille pour le salut de leur pays, en pleurant sur ceux qui auraient si bien servi Dieu et la France, nous affirmons qu'elle est vraiment admirable la mort de ceux qui croient : pour eux, c'est la vraie vie qui s'avance, la vraie lumière qui se lève, le vrai bonheur qui se dessine ! Puissent nos glorieux morts, vivants en Dieu, nous apprendre à suivre comme eux, jusqu'au bout, le chemin du devoir.

**L'Œuvre de l'Ossuaire de Douaumont.**— L'Œuvre de l'Ossuaire de Douaumont, reconnue, est absolument distincte de toute œuvre municipale ou privée ayant pour but d'élever à Verdun ou sur le champ de bataille de Verdun un monument du souvenir. L'Ossuaire de Douaumont *n'est pas un simple signe commémoratif* : c'est le lieu de repos pour les restes des 320.000 Français non identifiables tombés à Verdun, qui, sans lui, ou bien n'eussent pas été recherchés, ou bien eussent été réunis dans le cimetière militaire le plus voisin du lieu où ils ont été trouvés.

L'Ossuaire provisoire contient à l'heure actuelle 81 cercueils d'ossements portant chacun la mention du secteur qui l'a constitué. Ces 81 cercueils contiennent ce qui a été trouvé dans 22 secteurs. Le nombre total des secteurs de la Défense de Verdun des rives droite et gauche est de 52. .

Un chapelain, ancien combattant (4 citations), demeure jour et nuit à l'Ossuaire. La messe est dite tous les matins à 8 h. 1/2. Les photographies des morts de Verdun peuvent être envoyées par leur famille : elles seront encadrées dans l'Ossuaire provisoire, dans la mesure de la place disponible. De même pour les plaques de marbre, etc..., dont l'on désire qu'elles aient place plus tard dans l'Ossuaire monumental.

L'Ossuaire monumental aura 130 mètres de long. Un clocher roman de 70 mètres, surmontant la chapelle catholique, dominera l'emplacement de

l'ancienne ferme de Thiaucourt. Aux aîles, seront élevés les sanctuaires des cultes protestant, israélite et musulman, et une salle qui servira de « Musée du Souvenir » reliques des disparus, objets retrouvés sur le champ de bataille, etc., etc...

Les inscriptions peuvent être adressées : à Verdun, à Mgr GIXISTY, évêque de Verdun, président ; à M. SCHLEITER, président de la chambre des notaires, vice-président ; à Paris, à la princesse H. DE POLIGNAC, présidente, 26, avenue Montaigne ; à M. Henry DE MONTHERLANT, secrétaire général, 11, rue Anatole-de-la-Forge.

Les noms de tous les bienfaiteurs seront inscrits dans un « Livre-d'Or », qui sera conservé dans la Basilique. En tête, figureront les noms des membres fondateurs, qui auront versé une souscription de 500 francs et au-dessus. Les souscripteurs qui le voudront pourront donner leur offrande pour l'achat de telle pierre en particulier. Un diplôme artistique de Georges Scott est envoyé à tous les souscripteurs de 10 francs, reproduisant l'autographe du maréchal Pétain et attestant l'intérêt qu'ils ont porté à l'Œuvre.

**Association des Etudiantes.** — Les examens et les nombreuses occupations de juillet nous ont obligées à retarder jusqu'à maintenant le compte-rendu de fin d'année scolaire. Nos derniers jours ont pourtant passé vivants et variés plus que de coutume.

En juin dernier, M. l'abbé Gaudefroy, professeur de minéralogie à l'Institut catholique, invitait M<sup>lle</sup> Labrousse ou un membre du bureau à l'aller voir pour nous donner quelques renseignements sur le rôle prochain des femmes dans les sciences. M. l'abbé Gaudefroy s'intéresse à notre Association, à nos projets, à notre travail. Avec une complaisance pour laquelle nous ne saurions trop le remercier, M. Gaudefroy nous fit visiter une très belle collection de minéralogie, faite par M. Lapparent. C'est avec un très vif plaisir que nous retournerons voir M. Gaudefroy, qui a la bonté de s'intéresser à nous.

Au début de juillet, nous assistions à la dernière messe mensuelle de Mgr Baudrillart, messe qui, selon la coutume (nous pouvons déjà citer nos traditions), était accompagnée d'un sermon sur la Sainte Vierge.

Peu de temps après, M. Verdier, supérieur du Séminaire des Carmes, guidait les Etudiantes dans les sombres couloirs des Carmes, nous rappelant l'histoire de la vieille maison avec une sympathie constante, de l'émotion parfois, et sachant aussi nous faire découvrir, dans un long corridor, une embrasure de fenêtre encadrant une noire muraille éclairée de feuillage ensoleillé, un oratoire entouré de hautes boiseries, un aperçu du dôme de la chapelle... des tableaux dignes d'un pinceau de grand artiste.

Telle fut la dernière réunion intime des Etudiantes, accompagnée d'ailleurs d'un gai goûter d'adieu, auquel M. Verdier nous fit l'honneur de prendre part. Mais, avant de nous séparer, nous nous sommes réunies en assemblée générale dans le grand amphithéâtre de la rue d'Assas. Mgr Baudrillart présidait. Les professeurs de l'Institut catholique répondirent nombreux à nos invitations, ainsi que des Amis et Amies de l'Institut, parmi lesquelles : M<sup>me</sup> Girod de l'Ain, M<sup>me</sup> d'Esclapès d'Hust, M<sup>me</sup> de Nitrav, M<sup>lle</sup> Colin, etc..., dont la présence nous causa le plus grand plaisir.

M<sup>lle</sup> Labrousse, présidente, lut un rapport relatant l'histoire de l'Association depuis 1913, date de la fondation. Monseigneur prit alors la parole ; après

les compliments et remerciements d'usage, Monseigneur rendit témoignage de la bonne tenue, du zèle pour l'étude, de l'esprit de piété qu'il n'a cessé de rencontrer chez les Etudiantes. Aussi, dit-il, est-ce de tout cœur que je me suis associé au développement de cette Association. Vous avez eu des difficultés à vaincre et vous avez dû lutter pour sa vie ; mais vous mettez la même ardeur à la lutte qu'à l'étude, aussi j'espère que votre œuvre prospérera et trouvera l'aide qu'elle mérite... Il faut que vous restiez fidèles à la tâche que vous avez voulu faire vôtre dans la vie, en particulier, donner une éducation solide, inspirée par l'esprit chrétien, à vos jeunes élèves... Quelques-unes ont été plus loin et se sont adonnées à la vie religieuse et là, elles continuent leur œuvre d'éducation chrétienne aux jeunes filles françaises. Comme vous, elles songent à refaire une France chrétienne.

Il y a quelques années, il semblait que tout fût contre nous et qu'il nous eût été impossible de vivre, impossible qu'on nous tolérât : nous étions en butte à de continuelles entraves... Depuis quelque temps, grâce à Dieu, l'éducation chrétienne est moins difficile à donner qu'elle ne l'était. Cela durera ce que cela durera, il ne faut pas trop espérer, mais ce n'est pas une raison pour ralentir notre ardeur, nos efforts ; il ne faut pas regarder trop loin ; ce qu'il faut, c'est profiter de l'heure présente et travailler dans le temps où l'on vit sans s'occuper de ce qui sera un jour. D'autres retrouveront le résultat de nos efforts et de notre peine. En attendant, il nous faut faire briller la lumière de la vérité chrétienne.

Pour rester fidèles à cette œuvre d'éducation chrétienne que vous avez entreprise, il faut avant tout que vous conserviez en vous-même l'idéal qui vous a d'abord décidé à embrasser cette vie de désintéressement et de charité. Vous avez été convaincues de la nécessité de cette œuvre, conquises par le but à atteindre : demeurez-le. Vous éprouverez des déceptions, vous rencontrerez des hostilités très pénibles qui éteindront votre enthousiasme ; ne vous y arrêtez pas, ne vous reprenez jamais une fois que vous vous êtes données, ne vous retournez jamais vers une vie qui n'aurait pas d'intérêt, qui n'aurait plus de but. Ne pensez pas à vous, n'écoutez pas la lassitude de l'âme, le découragement qui, certains jours, étreint douloureusement le cœur. Pour que la besogne ne soit pas lassante, il faut la remplir en pensant au but qu'on s'est proposé d'abord. Ne perdez jamais de vue la raison qui vous a décidées ; c'est la charité qu'il faut avant tout avoir au fond du cœur, et même quand la tâche vous paraîtra lourde, elle vous aidera à garder la confiance. Soyez profondément attachées à la vérité. C'est ce lien qui vous maintiendra fidèles à l'œuvre entreprise.

Tels sont à peu près les termes mêmes dans lesquels Mgr Baudrillart nous communiqua ces bonnes et graves pensées. Après quoi, l'amphithéâtre se vida et chacun s'en fut goûter. Le Trésor de l'Association y sombra, mais, au dire de nos invitées, nous n'avons pas failli à notre rôle de maîtresses de maison.

Voilà donc une année enterrée. Au retour des vacances, nous avons eu la joie très vive d'apprendre l'élévation de Mgr Baudrillart à l'épiscopat, joie qui n'est mêlée d'aucun regret, puisque Sa Grandeur reste parmi nous.

Nous apprenons également que notre trésorière, M<sup>lle</sup> Féry, dont nous avons si souvent admiré l'entrain et la complaisance pour ses compagnes et l'Association, est entrée chez les Dominicaines à Froyennes (Belgique), le 29 septembre. M<sup>lle</sup> Luciani, vice-présidente, entrera prochainement chez les Clarisses. Tout

en félicitant nos compagnes de leur belle et noble décision, nous ne pouvons retenir un sentiment de tristesse en les voyant nous quitter. Leur présence nous manquera lorsque nous allons nous retrouver dans notre première réunion de novembre, après la messe du Saint Esprit. C'est avec joie que nous recommencerons l'année, formant des projets nouveaux ou mettant à exécution ceux que les vacances ont interrompus.

La Secrétaire, SUZ. BOREL.

---

## BIBLIOGRAPHIE

---

**Chanoine Louis Prunel**, docteur ès lettres, vice-recteur de l'Institut catholique de Paris. — *La Renaissance catholique en France au XVII<sup>e</sup> siècle*. — Paris, Desclée et C<sup>ie</sup>, et A. Picard, 1921, in-12 de VIII-316 pages. Prix : 7 fr. 50.

On a déjà beaucoup écrit sur la *Renaissance catholique en France au XVII<sup>e</sup> siècle* et, en ce moment même, M. l'abbé Bremond, sous ce titre : *Histoire littéraire du sentiment religieux en France depuis la fin des guerres de religion*, nous donne une véritable encyclopédie du plus haut intérêt sur cet admirable mouvement. Mais nulle part il n'a été présenté d'ensemble en un volume accessible à tous, de doctrine sûre, de fond solide et de forme agréable.

Telles sont précisément les qualités du travail que publie aujourd'hui M. l'abbé Prunel. Nul mieux que lui n'était qualifié pour le mener à bien. Les études originales qu'il a déjà données sur Sébastien Zamet et sur la Compagnie du Saint-Sacrement, d'autres encore qu'il a préparées, lui ont permis de pénétrer jusqu'au fond de l'histoire religieuse du grand siècle. S'il n'a pu sur tous les points poursuivre des recherches de première main, du moins il a vu par lui-même un nombre considérable de documents; il est en possession des meilleures méthodes; il procède en savant et en critique. C'est un historien.

Mais M. Prunel est de plus un théologien; il en a fourni la preuve dans les cinq volumes de ce *Cours supérieur de religion*, dont les éditions se succèdent avec rapidité, et qu'ont approuvé un très grand nombre d'évêques, tandis que l'Académie française le couronnait.

Or, il n'est pas indifférent, quand on s'avance à travers l'histoire de notre dix-septième siècle, si fécond en écrits et en œuvres de la plus pure inspiration catholique, mais traversé par les trois courants du jansénisme, du gallicanisme et du quiétisme, d'être un homme de doctrine, un théologien.

De même que les cinq volumes du Cours supérieur de religion, la *Renaissance catholique en France au XVII<sup>e</sup> siècle* est le résultat de l'enseignement de M. Prunel en notre Institut : les neuf chapitres qui le constituent sont autant de leçons professées en 1910 devant l'auditoire de nos conférences publiques. Ces leçons ont été mises au point et enrichies d'une bibliographie sommaire et judicieuse.

L'auteur nous expose d'abord l'état religieux de la France à la fin des guerres de religion : puis il prend successivement tous les aspects de la restauration chrétienne de notre pays; la réforme des ordres religieux et du clergé, la vie intérieure, les œuvres de charité, le zèle et la piété, l'apostolat et les missions au dedans et au dehors, l'enseignement, la science, enfin les hérésies.

Ce dernier chapitre est sans doute un peu bref; les jugements portés sont



justes; mais plus ils sont catégoriques, plus ils auraient besoin, pour certains lecteurs, d'être étayés par plus de faits et d'arguments.

Tel autre chapitre, au contraire, est poussé à fond et donne l'impression d'une étude tout à fait personnelle; le meilleur, à ce point de vue, est assurément celui que consacre l'auteur à la Compagnie du Saint Sacrement. Il la venge des sottes calomnies que les préjugés, le parti-pris, l'hérésie, avaient accumulées contre une institution, à notre avis, très belle et très utile.

Partout que de richesses! On en serait presque accablé si l'auteur, habitué à l'enseignement, ne les avait distinguées et classées dans un ordre rigoureux.

L'impression qui demeure, est celle d'une admiration émue pour une époque aussi prodigieusement féconde et active : trésors de la nature française, mis en œuvre par la grâce.

Au lendemain de la Révolution française et du Concordat, notre xix<sup>e</sup> siècle fut, lui aussi, très riche en manifestations de la foi et de la charité catholiques; le tableau si brillant qu'en a tracé Mgr Baunard dans *Un siècle de l'Eglise de France* n'est-il pas le digne pendant de *La Renaissance catholique en France au XVII<sup>e</sup> siècle*? Mais les forces antichrétiennes étaient plus nombreuses et plus furieusement déchaînées, de telle sorte que la restauration chrétienne demeura moins complète qu'au temps de Louis XIV.

Très justement, dans sa préface, M. le chanoine Prunel arrête ses yeux sur la crise redoutable dont la France vient de sortir, comme en 1600, comme en 1800 : la lutte contre l'Eglise et la guerre mondiale. Il constate, avec nous tous, d'heureux symptômes de renaissance, et il se demande si nous ne touchons pas encore une fois à une ère, bienfaisante pour les âmes, glorieuse pour l'Eglise catholique. Dieu le veuille! Les ouvriers ne sont pas nombreux; l'étaient-ils plus en 1800? Mais beaucoup sont excellents; M. Prunel est de ceux-là. Aussi, après avoir approuvé les idées et la marche de son livre, me sera-t-il permis, du moins en ce qui le concerne, de ne pas souscrire à sa réflexion finale : *Maintenant nous pouvons mourir...* Vivez encore, cher vice-recteur, et travaillez demain comme hier!

Alfred BAUDRILLART,  
de l'Académie française.

**Mgr Lavelle.** — Marcellin Champagnat, prêtre mariste, fondateur de l'Institut des Petits-Frères de Marie. — P. Téqui, 82, rue Bonaparte, Paris, 1921, gr. in-8° illustré. Prix : 10 fr.

« Un condisciple et émule du Curé d'Ars » : C'est ainsi que l'auteur nous présente son pieux héros. L'abbé Champagnat (1789-1840) fut, en effet, le condisciple et l'ami de J.-B. Vianney aux séminaires de Verrières et de Lyon; d'humble origine comme lui, — il était le neuvième d'une pauvre, mais chrétienne famille du Forez, — en butte aux mêmes difficultés pour l'étude et la poursuite de sa vocation, il devait comme lui vérifier le mot de saint Paul : « *Ignobilia mundi et contemptibilia elegit Deus...* »

Vicaire à La Valla, vaste commune rurale du canton de Saint-Chamond, il déploya un zèle tout apostolique à la réforme des mœurs et à l'évangélisation de ces populations un peu délaissées, Mais sa charité s'émut surtout de la misère intellectuelle et morale où la tourmente révolutionnaire avait jeté les enfants des campagnes; et l'humble prêtre, dépourvu de moyens, mais fort de sa confiance en Dieu, osa se faire l'émule de saint J.-B. de la Salle, et, plus près de lui, du saint abbé Jean de La Mennais : il fonda l'Institut des Petits-

Frères de Marie, dans le but de pourvoir à l'éducation chrétienne des enfants ignorants et abandonnés des campagnes.

L'auteur suit pas à pas le saint prêtre dans ses travaux, ses épreuves, et nous fait assister au merveilleux développement de son œuvre, — encore vivante et florissante aujourd'hui, malgré la persécution et l'exil de 1903. — Il nous fait surtout admirer cette belle âme de prêtre, digne sœur de celle du Saint d'Ars, humble, fruste, mais ferme, prudente, d'une générosité héroïque, dont la pauvreté de vie et les mortifications abrégèrent la carrière.

La cause du Vén. P. Marcellin fut introduite à Rome le 28 juillet 1896; l'héroïcité de ses vertus a été solennellement proclamée par S. S. Benoît XV le 11 juillet 1920.

F. DONDAINE.

Langlois (Marcel). — Léonor d'Estampes de Valençay, 1 br. in-8°, 1921, portrait, bibliographie.

La biographie du prélat consécuteur de l'église des Carmes est largement esquissée dans cette étude publiée par M. l'abbé Langlois; on avait oublié, semble-t-il, que cet évêque fut l'un des premiers inhumés aux Carmes. Il joua cependant un rôle assez important, dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, à l'abbaye de Bourgueil, à l'évêché de Chartres, à l'archevêché de Reims, aux assemblées du clergé, pendant trente ans; il fut grand bâtisseur, réformateur zélé, collaborateur assidu de Richelieu de la première à la dernière heure.

L. P.

R. et A. Prophétie, professeurs à l'externat de la rue Franklin et à l'école Montalembert. — A complete english method. — Versions et thèmes d'imitation, conformes aux épreuves du Baccalauréat et aux programmes de l'Université. — In-8°, 134 pages, Paris, G. Beauchesne, 1921. Prix : 3.50.

Nous avons déjà recommandé (*Bulletin* du 25 février 1921) les précédents ouvrages de notre ancien élève, adaptés aux exigences du décret du 13 février 1920. Ce nouveau volume destiné à la classe de seconde, et à l'enseignement secondaire des jeunes filles, comporte 120 textes anglais avec autant de thèmes d'imitation correspondants.

Ce recueil n'intéresse pas seulement les élèves qui préparent un examen comportant une épreuve écrite de langue vivante, mais aussi tous ceux qui ont acquis une connaissance générale de la grammaire et ont besoin d'approfondir cette étude, tels que ceux qui préparent les sections A et C du baccalauréat; dans ce cas, le recueil peut fort bien être utilisé dans la classe de première. L'enseignement secondaire des jeunes filles et l'enseignement primaire supérieur peuvent également en retirer le plus grand profit.

L. P.

---

### LIVRES DÉPOSÉS AU BUREAU DU BULLETIN

---

YANN M. GOBLET (LOUIS TRÉGUIZ). — *L'Irlande dans la crise universelle* (1914-1920). Le Home Rule et la Guerre. — La rébellion de 1916. — Les essais constitutionnels. — Le Sinn Féin. — Le Culte pour l'Indépendance. Un in-8°, 462 p. 2<sup>e</sup> édit. revue et augmentée. Paris, Alcan, 1921; prix: 20 fr.

La première édition de cet ouvrage paru chez Alcan, dans la *Bibliothèque d'Histoire contemporaine*, a été rapidement épuisée, en raison de l'intérêt passionnant du sujet. Cette nouvelle édition est matériellement presque le double de la première.

GEORGES GOYAU. — *La pensée religieuse de Joseph de Maistre, d'après des documents inédits*. — Un vol. in-12, 221 p. Paris, Perrin, 1921.

On retrouve dans ce livre, développés et complétés, les articles sensationnels récemment parus dans la *Revue des Deux-Mondes*. Joseph de Maistre, franc-maçon savoisien de 21 à 36 ans, était-il vraiment catholique ? M. Goyau élucide et résout définitivement ce grave problème. Les archives du comte Rodolphe de Maistre, arrière-petit-fils de l'écrivain, lui ont livré les secrets des Loges, et « apporté la preuve définitive qu'en aucune période de sa vie l'attachement intime de Maistre à la révélation chrétienne ne s'était démenti ».

A. FULCRAN. — *L'Artiste chrétien ou Pages d'art chrétien*. 6<sup>e</sup> série. Un vol. in-8<sup>o</sup> de 128 p., illustré de 20 grandes gravures. Prix : 4 fr. 50 ; port, 0 fr. 45. Paris, 5, rue Bayard (8<sup>e</sup>).

Sous une forme vécue, c'est un véritable cours d'esthétique pratique, qui veut compléter les précédents fascicules d'ordre historique ou archéologique publiés par le critique d'art de l'ancien *Mois littéraire*. On y trouvera sur l'art antique, l'art d'Orient, l'art du moyen âge et l'art moderne, une suite de leçons dictées par le bon sens le plus averti.

PIERRE L'ERMITE. — *Comment j'ai tué mon enfant*, grand roman à thèse religieuse et sociale. 124 pages in-8<sup>o</sup>, 70 illustrations de Luc Gignoux, couverture 4 couleurs, 50<sup>e</sup> mille au 3<sup>e</sup> mois. Prix : 3 fr. ; port, 0 fr. 45.

PAUL FÉRON-VRAU. — *Les patronages catholiques*. In-12 de 128 p. Prix : 2 fr. ; port, 0 fr. 30. Maison de la Bonne Presse, 5, rue Bayard, Paris (8<sup>e</sup>).

DU MÊME. — *L'Association catholique des patrons du Nord. Trente ans d'action catholique sur le terrain social*. 128 pages in-8<sup>o</sup>. Prix : 2 fr. ; port, 0 fr. 30. Maison de la Bonne Presse, 5, rue Bayard, Paris (8<sup>e</sup>).

HENRI ROUSSET et ERNEST HANNOUILLE. — *L'habitation humaine à travers les âges*, « collection scientifique ». 96 pages in-8<sup>o</sup> illustré. Prix : 3 fr. ; port, 0 fr. 45. Maison de la Bonne Presse, 5, rue Bayard, Paris (8<sup>e</sup>).

LÉON LECESTRE. — *Saint-Michel*. Un vol. orné de 41 illustrations. Collection *l'Art et les Saints*. Paris, Laurens. Prix : 3 fr.

CHARLES DIEHL. — *Jérusalem*. Un vol., 36 illustrations. Collection *Memoranda*. Paris, Laurens. Prix : 3 fr.

PAUL GRUYER. — *Les calvaires bretons*. Un vol., 50 illustrations. Collection *Memoranda*. Paris, Laurens. Prix : 3 fr.

---

### Dons à la Bibliothèque.

Reçu en juillet et août 1921 :

De Mgr le RECTEUR :

COCHIN (Claude), *Dernières pages, notes du front et de l'arrière*, 1920, 1 in-12.

HALLÉ (Noël), *Guerre française et chrétienne*, 1920, 2 in-12.

« périodiques » de l'année en cours.

De M. LE VICE-RECTEUR :

PRUNEL (Chanoine Louis). *La Renaissance catholique en France au XVII<sup>e</sup> siècle*, 1921, 1 in-12.

De M. Georges GOYAU :

FERRATA (Cardinal), *Mémoires*, 1920, 3 in-8<sup>o</sup>.

GOYAU (Georges), *La pensée religieuse de Joseph de Maistre, d'après des documents inédits* ; 1921, 1 in-12.

De M. LESCŒUR :

LEFEBVRE (Charles). *La famille en France, dans le droit et dans les mœurs*, 1920, 1 in-8<sup>o</sup>.

De M. DERVIN :

DERVIN et OLMER, *Note sur le carbonate d'argent ammoniacal* (C.-r. A. Sc., 27 juin 1921), 1 br. in-4°.

Du P. PRADEL, des Missions étrangères :

DORÉ (Henri), *Recherches sur les superstitions en Chine* : I-V, *Les pratiques superstitieuses* ; VI-XII, *Le Panthéon chinois* ; XIII, *Popularisation du bouddhisme et du taoïsme en Chine*. Chang-Haï, 1911-1918, 13 in-8°, pl. en couleurs.

De Mlle QUINET :

GUICHARD (Marcel), *Conférences de chimie minérale, faites à la Sorbonne : Métaux*, 1916 (2<sup>e</sup> éd.), 1 in-8°.

De M. LACQIN :

*Conférence interalliée pour l'étude de la rééducation professionnelle et des questions qui intéressent les Invalides de la Guerre* (compte-rendu (Paris, 1917), 3 in-8° ; — ANDRILLON, *L'expansion de l'Allemagne*, 1914, 1 in-12 ; — PROBUS, *La plus grande France*, 1918, 1 in-12 ; — LABADIÉ, *Allemagne et organisation*, 1916, 1 in-12 ; — HERRIOT, *Agir*, 1917, 1 in-12 ; — DAUDET L., *L'hérédité*, 1916, 1 in-12.

Du BOTTIN :

*Bottin-mondain pour 1921*, 1 in-8°.

DE LA JUNTA DE CULTURA VASCA :

AREITIO (Dario DE), *Ensayo de un catalogo de la seccion vascongada* [Biblioteca de la exma. diputacion de Vizcaya] : *Autores ; prologo de don Carmlo de ECHEGARAY*. Bilbao, 1919, 1 in-8°.

De M. NEUVILLE :

FOIGNET, *Manuel de droit constitutionnel*, 1918 ; — ... *de droit criminel*, 1920 ; — ... *d'histoire du droit français*, 1919 ; — ... *de droit commercial terrestre*, 1919 ; — ... *de procédure civile*, 1921 ; 5 in-12.

DES FACULTÉS CATHOLIQUES DE LILLE :

*Mémoires et travaux*, f. 17 et 18 : TOURNOUX (Georges-A.), *La langue de Novalis dans Henri d'Osterdingen, les Disciples à Saïs et l'Essai sur la chrétienté* ; — *Les mots étrangers dans l'œuvre poétique de Henri Heine*, 1920, 2 in-8°.

DEBAISIEUX (M.-X.-J.), *Analogie et symbolisme* (theses... in s. Theol., n° 17), 1921, 1 in-8°.

BETREMIEUX (Pierre), *Essai hist. et crit. sur le fondement de la responsabilité civile en droit français*, 1921, 1 in-8° ; thèse doct. droit.

De l'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE FRIBOURG (Suisse) :

publications universitaires : *programmés, rapports...* 1914-1921, 32 in-8° ; *thèses* 1914-1921 (théologie 9, droit 34, philosophie 41, lettres 14, sciences 24), 122 in-8°.

De Mgr JOUIN :

JOUIN (Mgr), *Le péril judéo-maçonnique*, II (1<sup>re</sup> partie) : *Les fidèles de la contre-Eglise, juifs et maçons* ; 1921, 1 in-8°.

De M<sup>me</sup> la Comtesse DE HAUTECLOCQUE-SAVEUSE :

environ 300 volumes (LITTÉRATURE DU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE).

---

Le Gérant : CH. BAULÈS.

---

SEMUR. — IMPRIMERIE GÉNÉRALE.

# INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS

---

## ÉCOLE SUPÉRIEURE

DES SCIENCES ÉCONOMIQUES ET COMMERCIALES

74, rue de Vaugirard (6<sup>e</sup>)

A deux années d'études : Soutenance d'une thèse. Délivrance d'un diplôme.

**COURS :** Législation civile, commerciale, industrielle, fiscale; économie politique et sociale; opérations de banque et de bourse; assurances. Sociétés: organisation et lecture des bilans. Publicité; mathématiques financières, comptabilité; langues étrangères; études des matières premières; géographie économique. Histoire économique.

S'adresser pour tous renseignements à M. le Directeur de l'Ecole supérieure des Sciences économiques et commerciales.

---

### CHEMIN DE FER DE PARIS A ORLÉANS

---

#### ALGER ou ORAN par Port-Vendres

---

*La traversée la plus courte  
de France en Algérie*

Le trajet le plus rapide de Paris à Port-Vendres, par Limoges,  
Toulouse, Narbonne,  
ou par Bordeaux, Toulouse, Narbonne.

---

D'accord avec la Compagnie de Navigation Mixte, les Compagnies d'Orléans et du Midi viennent de rétablir les facilités existant avant la guerre, pour les voyages en Algérie, par la voie de Port-Vendres, voie qui assure la traversée la plus courte entre Alger ou Oran et la France.

Sur présentation de la lettre de la Compagnie de Navigation Mixte, les informant que leur place est retenue à bord, les voyageurs peuvent, dans les principales gares de l'Orléans et du Midi, obtenir d'avance leur billet de chemin de fer pour Port-Vendres, et faire enregistrer leurs bagages directement pour Alger ou Oran.

De même, au départ d'Alger ou d'Oran, les agences de la Compagnie de Navigation Mixte délivrent immédiatement les billets de chemin de fer pour le voyage de Port-Vendres aux mêmes gares principales de l'Orléans et du Midi, et enregistrent les bagages directement pour ces gares.

## **CHEMINS DE FER D'ALSACE & DE LORRAINE**

*Le Tourisme en Alsace et en Lorraine*, tel est le titre de l'élégante brochure éditée par les soins des Chemins de fer d'Alsace et de Lorraine, à l'usage des voyageurs et excursionnistes, auprès desquels elle a d'ailleurs déjà obtenu un très légitime succès. Illustré de nombreuses photographies, de jolis dessins, et accompagné d'une carte en couleur, ce livre de poche contient des descriptions et renseignements qui seront des plus utiles à tous ceux qui désirent visiter l'Alsace et la Lorraine.

*Le Tourisme en Alsace et en Lorraine* est en vente, au prix de 2 francs, dans les bureaux du service de Paris des Chemins de fer d'Alsace et de Lorraine, rue du Quatre-Septembre, 15, dans toutes les agences de voyages, ainsi que dans les bibliothèques des principales gares.

## **CHEMIN DE FER DE PARIS A ORLÉANS**

*Intéressante innovation* : Création d'un service d'enregistrement des bagages à domicile dans Paris. — La Compagnie d'Orléans, d'accord avec la Société des Voyages Duchemin, rue de Grammont, 20, à Paris, qui effectue déjà la délivrance des billets, l'enlèvement et la livraison des bagages au domicile des voyageurs, vient de compléter heureusement ces facilités par la création d'un service d'enregistrement des bagages à domicile.

S'adresser à la Société des Voyages Duchemin, rue de Grammont, 20, et à ses succursales, place Vendôme, 26, et place Victor-Hugo, 3, à Paris.

### **Nouvelles facilités pour la livraison à domicile des bagages dans Paris**

Les voyageurs désireux de faire livrer leurs bagages à domicile dans Paris sont invités, dans leur intérêt et en vue de faciliter la remise rapide des dits bagages, à le faire connaître dès la gare de départ.

À l'arrivée, ils présentent leur bulletin à un bureau spécial installé dans la salle des bagages des gares du Quai-d'Orsay ou d'Austerlitz, en remettant leur commande de livraison et, le cas échéant, leurs clefs s'ils ne veulent point assister eux-mêmes à la visite de l'octroi.

Ils peuvent ainsi gagner ensuite leur domicile débarrassés de tout souci.

Pour plus amples renseignements et notamment pour les tarifs, consulter les prospectus spéciaux et les affiches apposées dans les gares.

### **Relations avec l'Amérique du Sud via Bordeaux**

La Compagnie du Chemin de fer d'Orléans a l'honneur d'informer le public que, sur présentation d'un billet de passage des Compagnies *Sud-Atlantique* ou *Chargeurs-Réunis*, conjointement avec un billet de chemin de fer pour Bordeaux, les bagages sont enregistrés directement à Paris-Quai d'Orsay pour la destination définitive, après visite par la douane.

L'enregistrement est fait à Paris-Quai d'Orsay la veille du jour fixé pour le départ des paquebots de Bordeaux. Des dispositions spéciales sont, en outre, prévues pour amener les voyageurs, sans changer de voiture, jusqu'au quai d'embarquement.

Dans le sens du retour, les bagages à destination de Paris peuvent être enregistrés directement à bord du paquebot, avant son arrivée à Bordeaux. La visite de ces bagages par la douane n'a lieu qu'à la gare de Paris-Quai d'Orsay, et tout est fait pour faciliter aux voyageurs le plus possible, comme à l'aller, la traversée de Bordeaux.

## ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR LIBRE

(Loi du 12 juillet 1875)

# BULLETIN

## DE

# L'INSTITUT CATHOLIQUE

DE PARIS

Paraissant tous les mois

## SOMMAIRE :

|                                                                  |     |
|------------------------------------------------------------------|-----|
| I. — Le Sacre de S. G. Mgr Baudrillart :                         |     |
| La cérémonie.....                                                | 201 |
| Le banquet et les toasts .....                                   | 205 |
| Discours de S. Em. le Cardinal Dubois, archevêque de Paris ..... | 205 |
| Discours de M. le chanoine Prunel, vice-recteur .....            | 208 |
| Discours de S. G. Mgr Besson, évêque de Lausanne et Genève.....  | 212 |
| Discours de S. Exc. Don Gabriel Palmer .....                     | 212 |
| Sonnet de M. Eugène Griselle .....                               | 213 |
| Discours de S. G. Mgr Baudrillart .....                          | 214 |
| II. — Conférences et cours publics de décembre 1921...           | 220 |
| III. — Cours supérieurs de jeunes filles .....                   | 221 |
| IV. — Souscriptions et dons .....                                | 222 |
| V. — Chronique de l'Institut Catholique.....                     | 222 |

PARIS

SECRETARIAT DE L'INSTITUT CATHOLIQUE

74, RUE DE VAUGIRARD, 74

ANCIENNE LIBRAIRIE POUSSIELGUE

J. DE GIGORD, Éditeur

RUE CASSETTE, 15

LE

## **BULLETIN DE L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS**

paraît le 25 de chaque mois, sauf en août  
et en septembre.

Chaque numéro contient de 24 à 32 pages. Il renferme, outre les informations officielles de l'Institut catholique, des analyses des Cours publics, la chronique de la guerre et la chronique des Facultés libres, des Etudiants, des Anciens Élèves.

*(Il sera rendu compte des ouvrages composés par les Professeurs et anciens élèves de l'Institut catholique.)*

---

LE PRIX D'ABONNEMENT EST AINSI FIXÉ :

Paris et Départements, 6 francs. — Étranger, 7 fr. 50.  
On peut acheter au numéro. Prix : 0 fr. 75.

---

*Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé à M. PRUNEL, Vice-Recteur, Directeur du Bulletin, et tout ce qui concerne l'administration à M. F. LEMAÎTRE, secrétaire général de l'Institut catholique, 74, rue de Vaugirard.*

---



# BULLETIN

DE

## L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS

---

### LE SACRE DE M<sup>gr</sup> BAUDRILLART

---

#### La Cérémonie

Dès 8 heures, une foule nombreuse et recueillie se hâte vers les portes largement ouvertes et sévèrement gardées de la Métropole. Un service d'ordre parfait, assuré par des huissiers polis et discrets, facilite à chaque arrivant la recherche de sa place.

Dans la nef, les lustres sont brusquement éclairés, et, comme un coup de tonnerre, éclate aux grandes orgues une de ces fugues admirables dont M. Vierne a le secret. Le cadre proprement dit de la cérémonie est limité par les lignes de pierre si pures du transept. Comme pour le sacre de Mgr Roland-Gosselin, on a renoncé à utiliser le sanctuaire, afin de faciliter à la foule, qui déborde dans les bas-côtés et envahit les tribunes, la compréhension des cérémonies. L'autel du Consécrateur est dressé à l'entrée du chœur et exhaussé de telle sorte que même les derniers rangs de la grande nef pourront suivre les plus petits détails rituels. Contre le pilastre de droite, à la naissance de la nef principale, une large crédence drapée de rouge est dressée, et tout auprès, l'autel de l'Elu. Les cierges des deux autels sont ornés d'écussons aux armes du Consécrateur et du Consacré. Celles-ci sont vraiment parlantes, et si le blason de la famille maternelle de Mgr Baudrillart s'efface devant celui de sa famille spirituelle, qui occupe la dextre de l'écu, l'un et l'autre redisent un passé brillant, le second ajoutant au premier un lustre nouveau. Ces armes se lisent ainsi :

Parti au premier d'azur à l'église des Carmes, surmontée des armes de l'Oratoire qui est la couronne d'épines entourant les mots « Jesus Maria », le tout d'or.

Au deuxième de gueules au chevron d'argent, accompagné en chef de deux étoiles et en pointe d'un croissant (le tout de Sacy) surmonté d'une croix latine du même métal. L'écu repose sur la croix épiscopale en pal et timbré d'un chapeau d'évêque accompagné d'un cordon à six houppes de chaque côté. La devise est : *Pro cruce virtusque viresque*.

La famille, les invités, l'Institut, l'Armée, le Parlement prennent place peu

à peu dans les premiers rangs de la nef; Nos Seigneurs les Evêques arrivent un à un, Mgr l'Auxiliaire de Paris, des premiers, et gagnent la quadruple rangée de fauteuils et de prie-Dieu en velours rouge, qui leur a été préparée dans la travée du bras sud du transept. Nous remarquons: NN. SS. les archevêques de Laodicée, de Sens, de Bourges, de Cambrai, d'Aix, de Rouen, Mgr Le Roy, Supérieur des Pères du Saint-Esprit, et Mgr de Courmont, évêque de Bodona; NN. SS. les évêques de Tarbes, de Versailles, de Troyes, de Blois, de Belley, de Nevers, Mgr de Guébriant, Supérieur des Missions Etrangères, NN. SS. les évêques de Strasbourg, de Lille, Mgr l'Auxiliaire de Reims, NN. SS. les évêques de Verdun, de Beauvais, de Dijon, d'Arras, du Mans, de Langres, de Metz, Mgr Besson, de Lausanne et Genève, d'Evreux, de Soissons, d'Amiens. Les Universités catholiques de France sont représentées chacune par leur Recteur, celle de Lyon exceptée, Mgr Lavallée étant empêché (1).

Face à ces trente et un membres de l'épiscopat français et étranger, — magnifique et incomparable couronne, dont l'éclat sera plus vif encore quand, à leur tête, sera venu prendre place le vénéré Doyen des cardinaux français, S. Em. le Cardinal Luçon, archevêque de Reims, — se tiennent MM. les membres de l'Insigne Chapitre de Notre-Dame, l'Administration diocésaine de Paris, de nombreux prélats, — parmi lesquels Mgr Duchesne, de l'Académie française; la plupart des Curés de Paris, Supérieurs d'Ordres religieux, etc. — Dans ce même bras nord du transept, une large enceinte a été réservée aux collaborateurs les plus immédiats de Mgr Baudrillart, aux professeurs ecclésiastiques et laïcs de l'Institut catholique. Tous ont tenu à cœur d'être présents, et, à leur tête, on remarque M. le Vice-Recteur et M. le Supérieur du Séminaire des Carmes; MM. Keller, Jamet et Houette, administrateurs; M. et M<sup>me</sup> Branly; M. Charles Benoist, ministre de France en Hollande, M. Duval-Arnould, etc., etc.

Exactement à 8 h. 30, le cortège des officiants gagne processionnellement le chœur. S. Em. le Cardinal Luçon, encadré de deux chanoines de Notre-Dame, S. Em. le Cardinal Dubois, précédé de son imposante chapelle, qui va l'assister pendant toute la cérémonie, l'un et l'autre en « cappa magna »; l'Elu, en « mantelletta », qu'accompagnent deux amis et deux princes de la chaire chrétienne, Mgr Touchet, évêque d'Orléans, et Mgr Tissier, évêque de Châlons. Les deux prélats distingués veilleront avec une sollicitude touchante à l'ascension progressive de leur nouveau frère vers l'épiscopat, dont la plénitude est conférée par le Cardinal-Archevêque de Paris avec cette majesté, ce scrupuleux souci de rendre beaux les moindres détails de la liturgie, ce naturel exquis et parfait que Son Eminence sait mettre dans l'accomplissement de ses hautes fonctions.

Deux jeunes Oratoriens assistent Mgr Baudrillart, qui s'est choisi en M. Touzard un maître de cérémonies attentif et averti. Après la lecture de la bulle et l'examen sur la foi de l'Elu, la sainte messe commence. Mgr Baudrillart, à gauche du Consécrateur, répond aux prières du Psaume et du *Confiteor* que tous les évêques présents récitent deux à deux, puis il se rend à son autel

(1) Mgr l'archevêque de Besançon, Mgr de Séz, Mgr de Chartres, qui avaient annoncé leur présence, ont été empêchés au dernier moment.

et, quittant la chape qu'il portait pour l'examen, il revêt les ornements ponticaux.

La souple chasuble blanche brodée d'ors éteints a été coupée dans la robe de mariage de M<sup>me</sup> Jacques Cochin, dont Mgr Baudrillart avait béni jadis l'union avec l'héroïque officier mort au champ d'honneur. La croix d'or est un don de la famille du Consacré. Les autres attributs qui composent une chapelle épiscopale ont aussi une histoire, et chacun est le gage particulier d'une affection déjà ancienne ou d'une vénération respectueuse et filiale, à moins qu'elle ne soit fraternelle. La mitre précieuse, qui rappelle celle de saint Thomas Becket, est le don de M. le chanoine Prunel, vice-recteur. C'est une œuvre d'art, par sa forme comme par son tissage. La mitre dite auriphrygiate et la mitre simple ont été offertes par le bureau de l'Association des Amis de l'Institut catholique ». La crosse, offerte par les professeurs, anciens élèves et amis de l'Institut, reproduit dans la volute la couronne d'épines et la devise de l'Oratoire, dont la Congrégation a offert l'aiguière, le plateau et le bougeoir. Outre la croix pectorale, don de sa famille, que Mgr Baudrillart porte à sa chaîne d'or, don de M<sup>me</sup> Barban, il en portera sur son costume de chœur une autre offerte par les anciens élèves de l'Ecole Bossuet. Le pontifical a été offert par le Séminaire des Carmes et le canon pontifical par M. l'abbé Vogt, de Genève. L'anneau pastoral qui brillera au doigt du Consacré est le même que portait Mgr de Juigné, le dernier archevêque de Paris avant la Révolution. Il a appartenu à Mgr d'Hulst, de qui la famille a voulu marquer, par cette libéralité, son indéfectible attachement à la maison qu'a illustrée l'un de ses membres. Un autre anneau vient de Mgr Hertzog, supérieur de la Procure de Saint-Sulpice à Rome; un troisième fort beau de M<sup>me</sup> Alfred Moreau. La famille épiscopale de l'Eminentissime Cardinal Amette avait précédemment donné à Mgr Baudrillart le rochet qu'il porte; M. le chanoine Clément y a joint une mitre du cher défunt, dont le chapeau, suspendu à la voûte de Notre-Dame, dans l'éclat toujours vif de sa pourpre, ravive le souvenir.

Notons enfin que la magnifique ampoule qui contenait le Saint-Chrême avait été offerte au nouvel évêque par Mgr Grente, évêque du Mans. Une autre, qui contient l'huile sainte, est un don du Collège Stanislas. Le plateau de présentation a été offert par M. et M<sup>me</sup> Constantin; les tunicelles, par la fraternité sacerdotale du tiers-ordre de Saint-François, en souvenir de la dalmatique du saint diacre; une autre par M<sup>me</sup> Barban; un rochet par M. et M<sup>me</sup> Gontay; une aiguière et un plateau, par M<sup>lles</sup> Florès, etc., etc.

Après le *Graduel*, les évêques assistants et l'Elu se rendent à l'autel du Consécrateur et bientôt on entonne la grande supplication des *Litanies des Saints*. Durant ce chant, comme aux ordinations, tandis que le Consécrateur est agenouillé devant l'autel, l'Elu est prostré sur les marches, du côté de l'Evangile.

Mais voici que la voix des chœurs s'est tue! Le Consécrateur et ses assistants se lèvent. C'est à eux, en effet, qu'est réservée la supplication adressée spécialement à Dieu pour le nouvel évêque. D'une voix lente, légèrement vibrante d'émotion et dominant le grand silence qui s'est fait dans la basilique, Son Eminence demande à Dieu de *bénir* — de *sanctifier* — et de *consacrer* son Elu; puis, la supplication des litanies reprend, instante par sa monotonie même, et s'achève par l'invocation adressée au divin Agneau.

Le Consécréteur commence alors, sur le mode solennel de la préface, une magnifique prière, au cours de laquelle aura lieu le sacre proprement dit, et qu'il interrompt bientôt pour entonner le *Veni Creator*. Après la première strophe, le Cardinal consacre avec le saint chrême la tête du nouvel Elu — et après avoir achevé la préface — ses deux mains.

Lorsque celui-ci s'est purifié les mains, aidé de ses cérémoniaires, qui ont également, avec le peigne liturgique, rétabli l'ordre de sa chevelure, il poursuit la messe jusqu'à l'Offertoire et revient au trône du Consécréteur, précédé de jeunes clercs qui portent les offrandes : la *cire*, le *pain*, l'*eau* et le *vin*. Le Consécréteur et l'Elu vont maintenant achever la messe au même autel, celui-ci tourné en chœur, à l'angle de l'épître. L'orgue se tait désormais, car les prières sont toutes dites à haute voix par les deux évêques.

Après la communion, que les deux pontifes ont faite de la même hostie et du même calice, Son Eminence entonne le *Te Deum* d'une voix où la joie fuse malgré la gravité du lieu. L'émotion déjà grande a, cette fois-ci, gagné complètement la foule, qui reprend toutes les strophes avec une ardeur et une piété sans cesse accrue, cependant que le nouvel Evêque parcourt l'immense basilique, bénissant avec discrétion tous ceux que d'importants barrages empêchent de se précipiter vers lui, mais qui font des efforts persévérants pour parvenir jusqu'à l'améthyste furtive qui court rapidement de rangs en rangs. L'émotion est à son comble dans le « carré » de la famille et celui de l'Institut où le Recteur s'arrête complaisamment quelques instants.

De retour à l'autel, le Consacré remercie le Consécréteur par le souhait trois fois répété *ad multos annos*, et il entonne, sur un mode grave et impeccable, la bénédiction pontificale.

Pour faire gagner du temps à tous, Mgr d'Himéria a supprimé le défilé accoutumé des assistants à la sacristie, et les invités se retrouvaient à midi dans la grande salle de l'Institut catholique (1).

Outre les évêques présents à la cérémonie, plusieurs ont tenu à s'associer au sacre de Mgr Baudrillart par des lettres ou des télégrammes arrivés le jour même : LL. EE. les Cardinaux Mercier, de Malines; Andrieu, de Bordeaux; Benloch, de Burgos; LL. GG. les Archevêques de Bogota, d'Alger, de Rennes; l'archevêque d'Evora (Portugal), l'archevêque arménien de Lwow, Mgr Teodorowicz, le coadjuteur de Cracovie, Mgr Nowak; les coadjuteurs de Québec et de Carthage; les Evêques de Saint-Dié, de Saint-Flour, d'Angoulême, d'Ajaccio, de Limoges, de Pamiers, de Tulle; Mgr Lacroix, ancien évêque de Tarentaise; Mgr Poloméni, auxiliaire de Carthage.

S. A. R. Mgr le comte d'Eu avait daigné écrire à Mgr Baudrillart. Signalons, en outre : le président du conseil municipal de Varsovie, M. Ignace Balinski; M. Georges Goyau; le R. P. Matteo Crawley; le chanoine Dévoto, de Buenos-Ayres; les Frères des Ecoles chrétiennes de Bogota; le fiscal général ecclésiastique du diocèse de Vitoria; le vicaire général du patriarcat chaldéen d'Adana; la Procure de Saint-Sulpice, à Rome; le Cercle universitaire catholique de Gênes; la Société de Saint-Jean (M. Henri Cochin); l'Ecole d'Art sacré (M. Maurice Denis); la Faculté de Théologie catholique de

(1) Compte-rendu d'après la *Semaine religieuse* de Paris.

Strasbourg (son doyen, M. Lang); le Cercle Albert de Mun, de Mulhouse; et un grand nombre de Collèges du ressort de l'Institut catholique.

### Le Banquet et les Toasts

Anx Prélats présents à la cérémonie du sacre, est venu s'ajouter S. Exc. Mgr Cerretti, Nonce apostolique. S. Em. le Cardinal Luçon préside; à droite, S. Em. le Cardinal Dubois, puis Mgr Baudrillart, plusieurs membres de l'Institut et de l'Episcopat. A gauche, Mgr Chollet, archevêque de Cambrai; M. René Doumic, condisciple de « Normale » du nouvel évêque; plusieurs prélats, parlementaires, conseillers municipaux, invités de marque. En face : S. Exc. Mgr Cerretti, qui a le comte d'Haussonville à sa droite et le général de Castelnau, en tenue, à sa gauche. La table d'honneur, en fer à cheval, et les quatre tables perpendiculaires à la table d'honneur, sont occupées par l'élite catholique de la capitale.

Au dessert, le Séminaire des Carmes fait son entrée dans la salle, avec la gracieuse autorisation de S. Em. le Cardinal Dubois, archevêque de Paris, qui se lève et prononce le discours suivant :

#### Discours de S. Em. le Cardinal Dubois

Archevêque de Paris.

EMINENCE,  
EXCELLENCE,  
MESSEIGNEURS,  
MESSIEURS,

L'heure des toasts est l'heure des remerciements, des félicitations et des vœux.

Des remerciements tout d'abord.

« Sire Dieu premier servi », aimait à dire notre grand roi saint Louis. A Dieu, donc, en tout premier lieu, nos actions de grâces. *Haec dies quam fecit Dominus*. Ce jour — ce beau jour de fête pour le diocèse de Paris, pour cet Institut catholique, et, je puis le dire, pour l'Eglise et pour la France — c'est Dieu qui l'a fait, en vous marquant, cher Monseigneur, pour la dignité épiscopale. *Deo gratias!*

Vous êtes évêque « par la grâce de Dieu ». Vous l'êtes aussi « par l'autorité du Saint-Siège Apostolique ». Le Pape a proclamé le choix divin. Que nos cœurs donc se tournent en ce moment vers Rome. Evêques, prêtres, fidèles, acclamons le Saint-Père, Sa Sainteté Benoît XV, à qui nous devons, après Dieu, la présente solennité. La bienveillance du Pape vous a élevé, cher Monseigneur, aux honneurs de l'épiscopat; pour son geste si paternel, si honorable pour vous, si agréable à tous, disons-lui notre vive et filiale reconnaissance. A Sa Sainteté Benoît XV, merci ! *Dominus conservet eum et vivificet!*

Avec quelle allégresse nous saluons au milieu de nous — pour la première fois depuis de trop longues années — la présence de son éminent représentant, le Nonce apostolique en France.

Je me fais un plaisir très doux, Excellence, de vous remercier de l'hon-

neur que vous faites aujourd'hui à notre clergé en la personne de Mgr Baudrillart. Il me plaît de vous voir inaugurer, pour ainsi dire, votre mission si haute et si délicate, en apportant ici, dans votre cœur si plein de sympathie pour notre pays, quelque chose de l'amour du Pape pour la France, Fille aînée de l'Eglise. Que Dieu féconde vos labeurs, pour le plus grand bien de la France !

Je me fais également un devoir très doux de vous remercier, Eminence et Messieurs, d'avoir fait une si belle couronne d'honneur, « *ornatissima corona* », au cher Prélat, mon vicaire général, que nous avons consacré ce matin, mes vénérés assistants et moi.

Votre assistance m'était précieuse, comme elle le lui fut à lui-même : il me semblait que par mes mains descendait en lui l'abondance des vertus épiscopales, qui sont votre richesse et votre gloire, comme aussi l'honneur de vos diocèses.

J'ai bien quelque scrupule à vous renouveler ici, cher Monseigneur, des félicitations et des vœux. A quoi bon, semble-t-il, des félicitations ? N'éclatent-elles pas, singulièrement éloquentes, par la seule présence de cette assemblée de cardinaux, d'archevêques, d'évêques, de prélats, de prêtres, de laïques éminents, qui donnent à votre sacre un éclat sans pareil, et témoignent de l'estime et de l'affection où vous tiennent l'épiscopat, le clergé de France et tous ceux qui vous connaissent ?

Des vœux ? Oui, certes, et bien sincères... Mais tous les amis qui vous entourent aiment trop l'Eglise et la France pour ne pas les avoir déjà formulés, d'un cœur unanime en faveur de la sainte cause à laquelle vous avez consacré toutes vos énergies, toutes vos forces : « *Pro Cruce virtusque viresque* ».

Les faits parlent et vous louent ; les cœurs parlent aussi et prient pour vous. Je serai leur écho d'un mot rapide.

Vous aviez dix-huit ans, je crois, quand une main très chère vous offrit un livre portant cette dédicace flatteuse — éloge et stimulant tout ensemble — : « A Alfred Baudrillart, futur membre de l'Académie française ».

Heureux présage, mais présage incomplet.

Rêviez-vous alors de la Coupole, où vous étiez comme un peu chez vous, je ne sais. Mais déjà vous songiez à un autre labeur qu'à celui des lettres, au labeur de l'Apostolat. Vous orientiez intérieurement votre vie vers le sacerdoce, et l'agrégé de l'Université que vous fûtes dès l'aube de votre jeunesse devait se muer bientôt, après des travaux historiques, qui vous ont valu les plus hautes récompenses, en l'un des plus brillants professeurs ecclésiastiques de cet Institut.

Vous y reveniez pour ne plus le quitter.

Vous y reveniez, dis-je. C'est votre second foyer. Ici tout parle à votre âme. Cette église des Carmes, qui fut celle de votre première communion, de votre ordination, de votre première messe, et dont la gracieuse silhouette orne votre blason épiscopal ; — l'appartement du Recteur — celui-là même que vous occupez, où tant de fois votre âme a vibré au

contact de l'âme ardente de votre illustre prédécesseur, qui fut votre père, Mgr d'Hulst; ces vieilles murailles, ces cours, ces jardins, lieux glorieux et chers sur lesquels plane l'ombre des martyrs et où rayonne depuis plus d'un demi-siècle la pure science catholique! Aujourd'hui, cher Monseigneur, le vieux couvent s'irradie d'une gloire nouvelle. Il vous la doit et, par la voix de votre Archevêque, il vous dit merci.

Recevez aussi le merci et les vœux du clergé et du diocèse de Paris. Vous lui appartenez à plus d'un titre et il est fier de vous. N'avez-vous pas contribué pour beaucoup à maintenir, à accroître sa renommée si bien fondée — je puis en juger maintenant en connaissance de cause — d'esprit de foi, de zèle, de science et de distinction? Tous nos prêtres ont applaudi à votre élévation et leurs félicitations cordiales se nuançaient de fraternelle gratitude. C'était justice.

Parmi eux, quelques-uns se sont réjoui davantage, parce que des liens plus étroits les unissent à vous. Votre attachement à leur pieuse et savante Société s'inscrit sur votre blason comme il s'est imprimé en votre cœur. L'Oratoire se félicite de voir reflleurir sur sa tige toujours féconde la gloire des Gratry et des Perraud.

Et j' imagine que l'Académie française dont vous êtes, que l'Université dont vous fûtes, vous regardent aujourd'hui d'un regard plus complaisant... ajouterai-je? un peu curieux peut-être. On voit si rarement sacrer un académicien! Le fait est peut-être unique. Car, s'il est de tradition qu'une croix épiscopale brille parmi les palmes académiques, elle y paraît d'ordinaire au jour où le nouvel élu vient prendre séance au milieu de ses immortels confrères; vous, cher Monseigneur, vous l'ajoutez à ces palmes, comme naguère vous les aviez ornées de la croix si bien gagnée de la Légion d'honneur. Et l'Université, qui vous a jadis jugé digne d'un bonnet de docteur, loue avec nous, j'en suis sûr, la sainte Eglise qui ceint votre front de la mitre des évêques.

Cher Monseigneur, vous êtes évêque. Vous entrez dans l'épiscopat. Vous y étiez depuis longtemps attendu, désiré. Nos rangs, plus encore, nos cœurs, s'ouvrent largement, joyeusement, pour vous recevoir. Je parle non seulement de mes vénérés et chers collègues qui sont ici — protecteurs de cet Institut ou vos amis personnels — mais de ceux-là aussi qui aujourd'hui de loin vous accompagnent de leurs félicitations, de leurs vœux et de leurs prières.

En vous, tous saluent — et avec quelle sincérité je le fais en leur nom! — un fils dévoué et docile de la sainte Eglise, un apôtre de la vérité, un savant historien, un vaillant Français.

*Pro Cruce.* Pour la Croix... vous avez combattu, toujours! Pour la Croix, signe sacré de notre foi catholique... Pour la Croix, qui a fait la grandeur de la France... Pour la Croix, symbole des grandes idées que votre apostolat inlassable a répandues par la parole et par la plume... Pourquoi en dire plus long? Ne vaut-il pas mieux, devant cette assemblée qui connaît vos œuvres, répéter le mot de saint Jérôme à propos de

saint Cyprien : « *Hujus ingenii superfluum est indicem texere, cum sole clariora sint ejus opera* » ? Oui, quelle belle carrière vous avez déjà fournie, et combien est justifié l'honneur qui vous échoit aujourd'hui ! Votre charge n'en sera pas diminuée ; elle en reçoit plus d'éclat, elle en aura plus encore de fécondité.

*Pro Cruce ! virtusque viresque.* Vous avez failli naguère réaliser trop bien votre devise. Votre énergie et vos forces avaient été mises à si dure épreuve ! Mais tant de fois et de si bon cœur on vous a dit, durant ces jours, le souhait liturgique : *Ad multos annos !* que vous mettez longtemps encore à épuiser le programme d'une devise qui exprime si bien votre foi, votre activité et votre zèle.

La lointaine église d'Himéria ne vous sera pas à charge. Vous garderez pour nous, pour Paris, pour l'Institut catholique, pour la France, pour l'Eglise, les magnifiques ressources de votre talent, toutes les ardeurs de votre foi, la constante énergie de votre incessant labeur.

A Monseigneur l'évêque d'Himéria, paix, longue vie et prospérité !

*Pax, vita et salus perpetua !*

### Discours de M. le Chanoine Prunel

Vice-Recteur

EMINENCES,  
EXCELLENCE,  
MESSEIGNEURS,  
MESSIEURS,

MONSEIGNEUR L'EVÊQUE D'HIMÉRIA,

Après le discours de S. Em. le Cardinal-Archevêque de Paris, qui vient d'être, et à juste titre, si chaleureusement applaudi, je n'oserais jamais me lever à cette place et prendre la parole dans une si auguste Assemblée, en présence de deux Cardinaux, de S. Exc. le Nonce apostolique, de plus de trente évêques, des Recteurs des Universités catholiques, de membres de l'Académie française et des autres Académies, et de tout ce que Paris compte de plus distingué dans l'ordre intellectuel et religieux, si je n'avais eu l'honneur de vivre auprès de vous depuis dix-sept ans, soit au quai des Célestins, soit ici, et si je ne représentais en ce moment toute la grande famille de l'Institut catholique.

C'est aujourd'hui jour de joie, de grande joie, dans la vieille maison des Carmes. A tous les professeurs et amis de cette maison qui y assistaient, revient sans doute comme à moi-même le souvenir d'une autre fête, celle de votre jubilé sacerdotal et de votre élection à l'Académie française, célébrée le 29 mai 1918, et ponctuée de quart d'heure en quart d'heure par l'éclatement des obus de la grosse Bertha. Le matin même, à 6 h. 1/2, la rue Barbet-de-Jouy avait été tragiquement éprouvée et le vénéré Cardinal Amette était allé aussitôt prier auprès des victimes ; le lendemain, jour de la Fête-Dieu, c'était le tour de l'église de la Madeleine. Mais ici, la joie ignorait le danger, et personne ne voulait imaginer quelle terrible hécatombe se fût produite parmi l'élite des catholiques parisiens, si l'un des obus était tombé dans la chapelle



des Carmes ou dans la grande salle de la rue d'Assas aux heures où s'y trouvaient réunis vos nombreux amis.

Aujourd'hui, Monseigneur, vous n'avez pas eu pour votre sacre l'accompagnement du canon, mais vous avez eu les notes joyeuses et graves du bourdon de Notre-Dame. L'Eglise de Paris se réjouit de voir un de ses fils les plus éminents élevé à la dignité épiscopale; et l'Institut catholique tout entier, professeurs et étudiants, anciens élèves et amis et, en particulier, ce cher Séminaire qui en est un des plus beaux fleurons, chante avec vous le *Te Deum* et le *Magnificat* pour remercier le Dieu Tout-Puissant des « grandes choses qu'il a faites en vous » : « *quia fecit tibi magna qui potens est* ».

A Sa Sainteté le Pape Benoît XV, ici présent dans la personne de S. Exc. Mgr Cerretti, qui, venu en France précédé d'une très haute réputation d'intelligence, de bonté, d'amour de notre pays, a déjà trouvé le moyen de dépasser sa renommée, à Sa Sainteté, dis-je, va, après Dieu, notre infinie gratitude. Béni soit le Saint-Père d'avoir accédé aux vœux unanimes en vous faisant prendre place parmi les membres de l'Episcopat français ! Béni soit ce « Pape providentiel », comme vous l'écrivait le 29 août S. Em. le Cardinal Vannutelli, doyen du Sacré-Collège, de « vous permettre de continuer à vous consacrer tout entier et si utilement à la défense des intérêts généraux de la cause catholique, tout en couronnant vos mérites par une dignité qui donne à votre inlassable activité plus d'autorité encore » !

Mais nous ne saurions oublier, Monseigneur, que l'Archevêque de Paris a joué un grand rôle dans votre promotion. Conseiller écouté du Saint-Père et véritablement « l'homme de sa droite », S. Em. le Cardinal Dubois est pour beaucoup dans la fête d'aujourd'hui ; et je suis bien sûr de traduire les sentiments unanimes des professeurs, étudiants et étudiantes, anciens élèves et amis de cette maison, en le remerciant publiquement des marques d'intérêt et d'affection qu'il n'a cessé, depuis son arrivée à Paris, de lui prodiguer et dont la dernière en date est le sacre de son Recteur.

Par votre bonté proverbiale, Eminence, vous n'avez pas seulement conquis l'Institut catholique. Tout le monde, aujourd'hui, le proclame à l'envi : vous avez conquis Paris !

Quant à vous, Monseigneur d'Himéria, votre « moi est si étendu », comme eût dit la spirituelle marquise du grand siècle, qu'à énumérer vos titres à l'épiscopat, je risquerais de dépasser les limites permises. Car s'il y a — saint Paul nous l'affirme — deux hommes en chacun de nous, en vous il y en a plusieurs : il y a le prêtre, aujourd'hui l'évêque, prêtre parfait ; il y a le directeur de la propagande catholique et française à l'étranger ; il y a le diplomate très répandu dans les milieux politiques, qui a travaillé efficacement au rapprochement de la France et du Vatican ; il y a l'académicien, très assidu aux séances ; il y a, avant tout, le Recteur. Comment parler avec compétence de tant de personnages différents qui, pourtant, n'en font qu'un ? Je sais d'ailleurs que vous n'aimez point les panégyriques. Aussi, laissant à d'autres plus qualifiés le soin de dire ce qu'a été votre action extérieure, surtout depuis la guerre, je me bornerai à rappeler très brièvement ce que fut votre action à l'intérieur de l'Institut catholique, ce que fut, ce qu'est toujours, grâce à Dieu, le Recteur. Car la joie de votre sacre n'est mêlée d'aucune tristesse. Vous ne quittez pas l'Institut catholique, comme en 1907 votre saint prédécesseur, Mgr Péchenard, pour un diocèse de province, ce diocèse fût-il voisin de Paris. Si je suis obligé de parler de vous surtout au passé, il faut prendre garde qu'il

n'y a pas rupture ni solution de continuité entre ce passé et le présent. La séance continue...

Vous avez, Monseigneur, assumé la charge du Rectorat il y aura bientôt quinze ans, au lendemain de la Séparation, à cette date historique où se jouaient pour le XX<sup>e</sup> siècle les destinées de l'Eglise de France. Un homme de peu de foi se fût lamenté, et surtout se fût estimé heureux s'il eût pu conserver ce qui était. Vous n'avez pas raisonné ainsi. Vous vous êtes dit : « Malgré les difficultés, il ne faut pas seulement conserver, il faut accroître, il faut progresser. L'Institut catholique n'a que trente-deux ans ; il n'est pas à l'âge où l'on se fige dans une immobilité sans gloire. Il faut que ce grand arbre qui a déjà abrité de son ombre bienfaisante tant de générations d'étudiants, pousse de nouvelles branches pour en abriter davantage encore ». Et, en dépit des difficultés plus grandes, en dépit des ressources plus précaires, chacune des années de votre rectorat a été marquée par une initiative nouvelle.

Continuant l'œuvre des cours publics inaugurée par vos prédécesseurs, Mgr d'Hulst et Mgr Péchenard, vous avez créé plusieurs chaires très importantes, dont les titulaires font rayonner dans des milieux nouveaux l'influence de la vérité catholique qu'ils opposent à l'enseignement tendancieux et anticatholique de certaines chaires officielles. Vous avez réorganisé l'enseignement supérieur des jeunes filles, créé le collège d'Hulst, et plusieurs cours d'enseignement secondaire dirigés à Paris et en province par d'anciennes élèves de l'Institut catholique. Cette question très actuelle de l'éducation féminine a spécialement attiré votre attention. A la suite de vos efforts, le nombre des étudiantes s'est considérablement accru, et aussi celui des étudiants étrangers, grâce à votre admirable propagande, grâce aussi aux bourses que la générosité d'un fils de la libre Amérique, ici présent, jointe à celle du gouvernement français, nous a si libéralement octroyées. Faire connaître la France au dehors, et spécialement la France catholique, n'est-ce pas de l'apologétique et de la meilleure ?...

Mais surtout, Monseigneur, vous avez, pour répondre aux vœux de Rome et de NN. SS. les Evêques protecteurs, et pour conjurer dans l'avenir le péril moderniste, réorganisé la Faculté de Philosophie scolastique, dont les brillants succès peuvent se résumer d'un mot : l'étude de saint Thomas d'Aquin — chose à peine croyable — a conduit l'un de ses professeurs à l'Académie des Sciences morales et politiques.

D'autres élections ont illustré votre rectorat : celle de M. Lejay à l'Académie des Inscriptions, si tôt suivie, hélas ! de sa mort foudroyante ; celle de M. Branly à l'Académie des Sciences, et la vôtre à l'Académie française ; nul ne me contredira si j'affirme qu'elles ont grandement ajouté à l'éclat rayonnant de l'Institut catholique.

Pendant la guerre, tout, dans la maison, grâce à votre énergique impulsion, a marché comme en temps normal. Ce fut, selon une parole de Saint-Simon que vous aimez à citer, « le même cours d'années et de journées ». Vous avez « tenu » et tous les professeurs qui n'étaient pas sur le front ont « tenu » avec vous ; car vous êtes un chef, et, comme tous les vrais chefs, vous n'avez rien demandé à vos subordonnés dont vous n'avez donné le premier l'exemple.

Vous vous êtes intéressé, comme il convenait, à leur vie intellectuelle, à leur vie morale et religieuse, à leur vie matérielle.

Leur vie intellectuelle a été l'objet de votre vive sollicitude. Vous les avez excités à produire, à publier leurs cours ou leurs travaux personnels, afin

d'accroître le rayonnement de notre Université, et jamais vous n'éprouvez un plus vif plaisir que lorsqu'un professeur vous apporte le fruit de son labeur sous la forme d'un nouveau livre. Vous-même avez tant publié ! Depuis votre rectorat, que de discours qui sont autant d'actes d'apostolat intellectuel et religieux, sans parler de quatre-vingt-cinq discours de mariage, et des deux gros volumes de la *Vie de Mgr d'Hulst*, qui ont pu exciter la verve d'un spirituel académicien le jour de votre réception sous la Coupole, mais qui n'en sont pas moins une étude très documentée de l'action catholique à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle !

La vie morale et religieuse de vos collaborateurs ne vous a pas moins préoccupé que leur vie intellectuelle, et beaucoup pourraient dire quels conseils opportuns, quels encouragements aux heures difficiles ils ont trouvés auprès du prêtre vraiment surnaturel que vous étiez. Votre sacerdoce vous donnait une influence qu'un recteur laïque ne saurait posséder. Quelle ne sera pas désormais l'action spirituelle d'un recteur-évêque, successeur des Apôtres, rempli comme eux des dons et des effusions de l'Esprit-Saint !...

Enfin, le sort matériel des professeurs, devenu depuis la guerre moins favorable, ne vous a pas laissé indifférent. Il n'a pas dépendu de vous que chacun d'eux ne reçût un traitement proportionné à la cherté de la vie. Vous avez su intéresser à cette grave question de généreux donateurs, dont l'un est aujourd'hui notre administrateur ; et au retour de votre voyage d'Amérique, la création d'un conseil de régents, à l'imitation de ceux que vous aviez vu fonctionner aux Etats-Unis, a amélioré notre situation matérielle, sans toutefois la rendre pleinement conforme à tous vos désirs de justice distributive. Du moins avez-vous l'espoir fondé de voir nos finances se rétablir beaucoup plus vite que celles de l'Etat. La Providence, qui jusqu'ici a si visiblement béni votre rectorat, ne sera pas moins libérale envers l'évêque d'Himéria.

Il y a trois ans, Monseigneur, pour votre jubilé sacerdotal, l'Institut catholique vous offrait un crucifix, parce qu'il connaissait déjà votre devise : *Pro cruce virtusque viresque* ; les anciens élèves et les amis y ajoutaient un calice, instrument sacré du Saint Sacrifice. Aujourd'hui, tous vos amis se sont réunis pour vous offrir votre crosse, symbole de l'autorité que vous continuerez d'exercer ici. L'église des Carmes, que vous avez voulu mettre dans vos armes, parce que vous y avez puisé depuis cinquante ans les inspirations les plus nobles de votre vie, remplacera pour vous la lointaine cathédrale d'Himéria. Nous nous inclinons tous avec joie sous votre houlette, sans oublier celle de Son Eminence. Notre cœur saura reconnaître les deux crosses et rendre à chacune la soumission joyeuse qui lui est due.

« Qu'est-ce qu'une grande vie ? a écrit Vigny : une pensée de la jeunesse exécutée par l'âge mur. »

Vous devez être heureux, Monseigneur. Vous avez réalisé la pensée de votre jeunesse. Vous avez rêvé les succès intellectuels au service de l'Eglise : vous êtes membre de l'Académie française. Vous avez voulu être prêtre, rien que prêtre : et voici que vous avez reçu aujourd'hui la plénitude du sacerdoce...

Oui, vous devez être heureux. Nous le sommes avec vous. Par ma bouche, tous vos collaborateurs, vos anciens élèves et vos amis vous disent : « Monseigneur, nous sommes fiers de vous ! Nous adoptons la devise de vos armes. De tout notre cœur, de toutes nos forces, nous continuerons à travailler avec vous pour la Croix du Christ, c'est-à-dire pour l'Eglise catholique, héritière du Christ, et pour la France, chevalier du Christ ! »

## Discours de S. G. Mgr Besson

Evêque de Lausanne et Genève

MONSEIGNEUR,

En voulant bien m'inviter à la cérémonie de ce jour, Votre Grandeur a répondu — peut-être le savait-elle! — à mon secret désir. Permettez-moi de vous dire en trois mots pourquoi.

D'abord, citoyen d'un pays qui fit partie de l'ancienne Gaule, puis du royaume franc, chef d'un double diocèse dont les métropoles furent, jusqu'aux temps modernes, Vienne et Besançon, successeur de pontifes qui mirent tant de fois leur signature au bas des actes des Conciles avec celles des évêques français, ma présence vous prouve, Monseigneur, que, tout en étant attachés passionnément à notre patrie suisse, nous gardons le souvenir des relations d'autrefois. Bien que ces rapports n'aient plus leur caractère officiel, il en reste quelque chose encore de tout à fait cordial.

En second lieu, vieil ami de la France, à qui je dois beaucoup, sans être Français moi-même, je suis heureux de donner personnellement un témoignage de sympathie respectueuse et fraternelle à l'homme qui, dans les jours sombres que nous traversons naguère, a travaillé comme nul autre pour faire connaître la France à ceux qui l'ignoraient encore. Et nous savons tous que la faire connaître, c'est la faire aimer.

Enfin, l'éminent Recteur de l'Institut catholique de Paris ne trouvera pas étrange que je le prie d'agréer les félicitations de l'Université de Fribourg. Cette Université n'est point une Université libre au sens où vous l'entendez; c'est une Université d'Etat. Mais le gouvernement de Fribourg est si chrétien, que tous les établissements officiels d'instruction qu'il fonde et rétribue sont libres, dans le sens le plus noble du terme, et catholiques, dans l'acceptation la plus complète du mot. C'est ainsi que l'évêque de Lausanne et de Genève peut apporter à l'Université libre et catholique de Paris le salut de l'Université libre et catholique — mais officielle en même temps — de Fribourg.

L'onction sainte que vous venez de recevoir, Monseigneur, va donner à votre activité bienfaisante une impulsion nouvelle. Je demande à Dieu qu'il vous accorde, pour l'exercer, des années nombreuses. Elles seront, au service de l'Eglise et de votre Patrie, des années d'apostolat fécond.

## Discours de S. Exc. Don Gabriel Palmer

Aumônier de Sa Majesté Catholique,  
Visiteur Royal de la Mission Espagnole,  
Membre de l'Académie Royale de Jurisprudence et de Législation.

Etant donné ma modeste signification, c'est pour moi une grande joie et en même temps un honneur redoutable que d'apporter, au nom de la catholique Espagne, devant cette assemblée solennelle et mémorable, l'assurance des sentiments affectueux, de profond respect et de sincère admiration, à l'éminent Prélat, le savant Recteur de l'Université catholique de Paris, Mgr Baudrillart.

Au nom des catholiques espagnols, je suis très fier de déposer les hommages de la plus noble gratitude entre les mains vénérables du grand Français, Mgr Baudrillart, l'ami toujours très fidèle et très courageux de ma bien-aimée

patrie. Mgr Baudrillart a été toujours et depuis longtemps, pour les Espagnols qui s'intéressent à la vie de l'Eglise et au mouvement de la pensée humaine, une des figures les plus brillantes dans le monde de la science catholique. Je me fais un devoir et un vif plaisir de proclamer très haut que Mgr Baudrillart a été l'artisan le plus compétent et le plus éclairé, qui a contribué d'une manière très efficace à resserrer les liens entre nos deux pays, vraiment frères par la race, le génie chevaleresque et la foi catholique. C'est lui qui a eu la rare habileté de démontrer, dans ses mémorables conférences à travers toutes les régions de l'Espagne, dont il connaît admirablement la psychologie, que, c'est moins par les intérêts que par le cœur, par une mutuelle sympathie et une amitié réciproque, que la France et l'Espagne se rapprochent et que leur rapprochement est durable..., indestructible.

Au nom de tant de glorieux savants espagnols, au nom de la patrie, berceau glorieux de saint Isidore, saint Dominique, saint Ignace de Loyola, sainte Thérèse de Jésus, du vénérable Granada, de Suarez, de Victoria et de tant d'autres immortelles figures du catholicisme, au nom du peuple régi par le roi chevalier Alphonse XIII, le grand ami de la France, dont il a soulagé tant d'amertumes et adouci tant de souffrances, et qui vous a témoigné, Monseigneur, des sympathies si touchantes, dont je fus témoin personnel, en des jours inoubliables, dans son Palais royal même, et dont tous les deux garderons à jamais un souvenir ému, je m'incline respectueusement pour baiser votre anneau pastoral, et pour vous demander une prière très fervente et une bénédiction toute spéciale, pour obtenir que la Providence jette nos deux patries dans les bras l'une de l'autre, et fasse échanger toujours, à l'avenir comme dans le passé, un geste cordial d'amitié inébranlable entre la France de saint Louis et l'Espagne de saint Ferdinand, pour la beauté et la grandeur de l'Eglise catholique.

## Toast de M. l'abbé Eugène Griselle

### SONNET

A S. G. MGR BAUDRILLART

Président du Comité catholique des Amitiés Françaises à l'Etranger

Défendre le renom de notre douce France,  
Dire, en temps opportun, la parole qu'il faut,  
Maintenir, même à l'heure où l'angoisse prévaut,  
Dans tous les cœurs émus l'invincible espérance ;

Sans vains ménagements, sans faste et sans outrance,  
Sans déguiser jamais ni tare ni défaut,  
De son pays rester le serviteur dévot  
Et lui garder d'un fils la juste préférence :

Ce fut et ce sera, pour longtemps, Monseigneur,  
Par les livres écrits, les journaux et la chaire,  
Pour la gloire du Christ, votre tâche bien chère.

Vous fûtes au combat ; vous êtes à l'honneur.  
Aussi le monde entier, en tous ses diocèses,  
Salue, acclame en vous les « Amitiés françaises ».

Eugène GRISELLE.

Secrétaire du Comité.

28 octobre 1921.

Discours de S. G. Mgr Baudrillart

EMINENCE,  
EXCELLENCE,  
MESSEIGNEURS,  
MESSIEURS,

Le premier sentiment que j'éprouve à considérer la grâce que j'ai reçue au cours des émouvantes cérémonies de cette matinée, à entendre ce que je viens d'entendre, à me voir entouré comme je le suis en ce moment, comme je l'étais tout à l'heure à Notre-Dame, c'est un sentiment d'extrême confusion.

Qui suis-je et qu'ai-je fait pour obtenir une telle grâce ? qui suis-je et qu'ai-je fait pour être ainsi comblé de marques d'honneur et de sympathie, et par des personnes telles que vous ?

Confusion sincère, croyez-le bien.

Il est une humilité surnaturelle bien facile au chrétien, au prêtre plus encore, quand il regarde d'une part la faiblesse et les misères de sa nature et de l'autre les dons célestes qui lui sont impartis. Que dire quand il s'agit d'une grâce telle que la plénitude du sacerdoce, don incomparable que Dieu nous fait, nous modifiant, nous élevant dans notre être intime ! Si alors on se retourne vers soi-même, si l'on songe à ce que l'on devrait être et à ce que l'on est, comment ne se sentir pas confus ?

Il est aussi une humilité naturelle qui convient à tout homme de bon sens dont la vie s'est un peu prolongée. Jeune, avec une présomption qui fait sourire les gens plus mûrs, mais ne les fâche point, peut-être parce qu'ils l'ont connue eux-mêmes, on s' imagine aisément qu'on surpasse, ou que bientôt on surpassera les autres, par l'intelligence, par la force de la volonté, par la nouveauté, par la justesse ou par la hardiesse des vues ; sans peine, on se voit le premier parmi ses compagnons. Mais, quand les années ont passé et que l'on a rencontré, dans tous les ordres, tant d'hommes éminents par la science, par les talents les plus divers, par les plus hautes qualités morales, par les services rendus, on se met soi-même à sa vraie place. C'est ce que je fais en ce moment.

Oui, ma confusion est sincère ; ce n'est point une confusion de convenance et de convention.

Et cependant, tout en s'en avouant indigne, on reçoit avec reconnaissance, et même une reconnaissance joyeuse, la grâce, avec les dignités et les hommages qui en sont la conséquence.

Est-ce illogisme ? Est-ce vanité plus ou moins inconsciente ? Non.

Dans la grâce que l'on reçoit et dans les dignités qui l'accompagnent, on voit d'abord une consécration du passé qui met la paix dans l'âme.

Lorsque, malgré un caractère au fond pacifique et une vocation d'homme d'études, on s'est trouvé appelé, en des temps difficiles, à une carrière de combat ; lorsque, par suite d'une crise doctrinale grave, on a été jeté dans le tourbillon des opinions diverses, des polémiques les plus vives, et qu'il a fallu prendre parti, se séparer, parce qu'il s'agissait de la défense de la vérité, d'hommes que, par ailleurs, on avait des raisons d'estimer et d'aimer, on se sent dans l'âme, non seulement quelque tristesse, mais quelque inquiétude, surtout quand, chaque jour, on s'entend dire par les uns : « Vous n'en faites pas assez », et par les autres : « Vous en faites trop ». Malgré le témoignage de

la conscience, on se demande si on est demeuré en deçà de son devoir, ou si on est sorti des bornes de la justice.

Puis, lorsqu'aux querelles doctrinales, on a vu, comme il nous est arrivé, s'ajouter les querelles internationales et que, de nouveau, il a fallu entrer dans la mêlée et dire certaines choses que je croyais et que je crois encore être justes et vraies, mais qui enfin s'adressaient à des hommes qui sont nos frères dans la foi et qui pouvaient en souffrir, là encore, à certaines heures, on se sent l'âme un peu troublée.

Un catholique, un prêtre n'est tout à fait rassuré sur son attitude et sa conduite publique que s'il sait que le Pape est content. Or, quelle preuve meilleure le Pape donnera-t-il de ses sentiments, — sans couvrir, certes pour cela, les défaillances et les imperfections qui se mêlent à toute œuvre humaine, — que d'accorder à l'un de ses fils, non pas seulement de bonnes et réconfortantes paroles, non pas seulement des distinctions extérieures, mais l'un de ces trésors de l'ordre surnaturel, dont il a la garde et dont il ne peut disposer sans que sa conscience y soit gravement engagée ? N'est-ce pas dire à celui qui reçoit une telle marque de confiance : « Oui, dans l'ensemble et tout compte fait, je suis content de vous ? »

Dans cette grâce et dans cette dignité, à côté de la consécration du passé, on voit aussi un accroissement d'autorité. Or, quand on aime une cause de toute son âme et qu'on veut la défendre de toutes ses forces, quelle intime satisfaction !

S'il en est pour estimer que c'est une question de vanité, tant pis pour eux !

Voilà, Messieurs et Messieurs, comment, à une confusion sincère, peut s'associer une reconnaissance qui ne l'est pas moins.

Cette reconnaissance, je l'éprouve.

Elle va d'abord, après Dieu, auteur de tout don parfait, à Notre Saint Père le Pape Benoît XV qui a daigné jeter les yeux sur moi, à ce Pontife qui a tant souffert au cours de la grande guerre pour avoir voulu, envers et contre tout, accomplir son devoir de père commun de tous les fidèles. C'est une grande joie et un grand honneur dans ma vie d'avoir pu, en certaines circonstances, par la parole et par la plume, venger le Pape, selon mes faibles forces, de quelques-unes des calomnies qu'on ne craignait pas de dresser contre lui.

Il m'est très doux, Excellence, d'avoir reçu par votre intermédiaire, au moment où vous arriviez en France, la nomination dont m'honorait Benoît XV. Depuis longtemps je vous connais. En Amérique, j'avais entendu vanter vos éminentes qualités de diplomate, d'homme d'Etat et de prêtre. A Rome, en plusieurs occasions, j'avais fait l'épreuve de votre bienveillance ; et maintenant, je puis dire, avec les orateurs qui m'ont précédé, que par votre aménité, votre loyauté, la largeur de vos vues, votre désir de donner satisfaction aux vœux légitimes de notre pays, vous avez déjà conquis le cœur des Parisiens et des Français.

C'est ensuite vers vous, Eminence, que se tourne ma gratitude. Mais, en toute vérité, je ne sais comment l'exprimer. Après la lettre où vous aviez annoncé au clergé et aux fidèles de Paris mon élévation à l'épiscopat, en des termes dont la bienveillance dépassait mes mérites, mais a profondément touché le cœur de ceux qui m'aiment, vous venez de m'adresser des paroles plus cordiales encore, et qui me prouvent la profondeur et l'étendue de votre affection que, ce matin déjà, j'avais sentie dans l'expression de votre regard, tandis que vous étendiez sur mes mains l'onction sainte.

Permettez qu'à votre auguste personne je joigne le souvenir de votre vénéré prédécesseur, le cardinal Amette. Ce que vous avez obtenu, il l'avait désiré ; l'acte que vous avez accompli, il aurait aimé l'accomplir pour couronner l'œuvre de grâce qu'il avait commencée près de moi lorsqu'au catéchisme de Saint-Sulpice il me préparait à ma première communion, ou m'aidait dans les premiers pas de la persévérance. Il n'est plus là, mais d'en haut, sa main m'a béni avec la vôtre.

De même qu'entre les Pontifes romains, souvent différents de tendances et de tempéraments, il y a cependant une unité providentielle, de même, entre les évêques que Dieu place successivement à la tête de l'Eglise, il est un lien sacré qui les rend solidaires les uns des autres et qui, malgré les contrastes qui les séparent, les fait également vénérer et aimer de leur fidèle clergé. Vous en faites maintenant l'expérience, Eminentissime Seigneur, constatant combien ce clergé de Paris vous est attaché, non seulement en raison de votre bonté, mais de votre sens juste et droit, de votre sagesse dans les conseils, de la fermeté tempérée de douceur qui est la caractéristique de votre gouvernement.

Auprès de vous se tenaient ce matin, et je verrai toujours unis dans ma mémoire, les deux prélats assistants qui sont l'honneur de notre épiscopat : Mgr l'évêque d'Orléans, dont le nom restera à jamais attaché au triomphe de cette cause de notre Jeanne d'Arc à laquelle il a consacré sa vie, et qui est le maître incontesté de la chaire sacrée ; Mgr l'évêque de Châlons, grand orateur lui aussi, homme de doctrine, dont les discours et les écrits ont magistralement abordé tant de hautes questions, éducateur enfin qui, après avoir longtemps gouverné une de nos meilleures institutions, a apporté à notre Université catholique l'expérience consommée d'un maître. Je les remercie tous deux de la part qu'ils ont prise à ma consécration.

Je vous remercie aussi du fond du cœur, Messesseurs, d'être venus en si grand nombre me donner la marque de votre sympathie infiniment précieuse et honorable.

Quelle émotion pour moi de voir à votre tête le grand archevêque, le grand Cardinal dont nous vénérions les vertus et les talents ecclésiastiques, et qui a mérité l'admiration de la France entière le jour où il est devenu pour tout dire en un mot : le héros de Reims !

Je remercie les archevêques et évêques protecteurs de notre Institut catholique qui ont voulu témoigner une fois de plus de leur attachement à cette maison et de leur bienveillance envers son Recteur. Je voudrais pouvoir vous nommer tous et vous exprimer à tous, comme chaque année en nos réunions solennelles, la gratitude qui vous est due pour les efforts qu'en dépit de charges accablantes vous continuez à faire pour nous soutenir. Je voudrais envoyer une parole à ceux qui n'ont pu être que de cœur avec moi et qui me l'ont écrit. C'est impossible ; si je l'entreprenais, cette cérémonie ne connaîtrait pas de fin.

Vous, Messesseurs, qui êtes unis à notre Institut par une sorte de lien professionnel, vous comprendrez que, malgré le silence où je tiens vos noms, j'aie un mot particulier pour plusieurs des évêques étrangers à notre ressort universitaire qu'aucun devoir n'amenait ici. Encore me sera-t-il impossible de les nommer tous, en raison du motif que j'ai déjà invoqué. Des amis personnels, comme j'en aperçois quelques-uns parmi vous, me le pardonneront sans peine.



Combien je suis touché de voir ici Mgr l'archevêque de Cambrai, lui aussi une des victimes et l'un des héros de l'invasion, qui a su trouver en face des Allemands des paroles analogues et égales à celles de l'illustre et vénéré cardinal Mercier.

Près de lui, les deux autres protecteurs de l'Université catholique de Lille, Mgr Quilliet et Mgr Julien; venu de l'autre bout de la France, Mgr l'archevêque d'Aix, avec qui j'ai eu si longtemps le bonheur de travailler à Paris; ce matin, à Notre-Dame, Mgr Schoepfer, arrivant de Lourdes, se souvenant des années où il m'avait connu jeune professeur à Paris; puis Mgr l'évêque de Belley qui, lui aussi, a franchi une longue distance pour me rappeler, avec sa présence, une mémoire qui nous est bien chère à l'un et à l'autre : celle du Cardinal Perraud, dont il fut le vicaire général très aimé, et en qui, moi, je trouvais, à l'Oratoire, un père et un modèle; de nos chères provinces reconquises, voici les évêques de Metz et de Strasbourg; enfin, d'au-delà de la frontière, Mgr Besson, évêque de Lausanne et de Genève.

Je ne saurais trop vous dire, Monseigneur, combien je suis sensible à la démarche que vous avez faite en venant jusqu'à moi et aux paroles que vous avez bien voulu m'adresser. Quels liens nous unissent à l'Université de Fribourg! Non seulement parce que nous travaillons à la même œuvre, mais parce que votre ville épiscopale, aux heures douloureuses de l'exil des congrégations, a été la cité hospitalière par excellence. Je me souviens du jour où, en compagnie de Mgr Laveille, aujourd'hui vicaire général de Meaux, nous allâmes demander à votre gouvernement un refuge pour le malheureux Oratoire dispersé.

Merci à vous, mes chers confrères, recteurs des autres Universités catholiques de France, qui avez tenu à donner à tous la preuve de l'affection qui nous unit; à vous, notre doyen, cher Monseigneur Pasquier, le lettré si fin et si délicat, qui avez porté à un si haut degré de perfection les études classiques dans votre Université d'Angers; à vous, Mgr Breton, recteur de Toulouse, orateur sacré apprécié dans la France entière, auteur de si bons livres où le talent littéraire s'allie à la piété; à vous, Mgr Lesne, recteur de Lille, disciple très cher de notre Maison d'études de l'Oratoire, devenu un maître de la science historique, qui, je l'espère, trouverez un jour votre place à l'Académie des Inscriptions ou à l'Académie des Sciences morales, comme l'illustre parent à qui vous devez sans doute quelque chose de votre vocation : notre grand Fustel de Coulanges.

Merci à vous tous, représentants des ordres religieux, Franciscains, Dominicains, Jésuites, Pères du Saint Esprit, Maristes, Assomptionnistes, Prêtres de Saint-Sulpice, de Saint-Lazare, des Missions Etrangères, Pères Blancs, qui m'avez apporté le grand honneur de votre présence et le réconfort de vos prières; merci à vous, Messieurs du clergé de Paris, à vous d'abord, mes vénérés confrères de la famille archiépiscopale; à vous, Messieurs du chapitre de Notre-Dame, qui avez prêté à la cérémonie de ce matin un concours si empressé, si empreint de piété et d'affection; merci à vous, Messieurs les curés et les vicaires du diocèse, présents en si grand nombre. Ah! certes, je pense que beaucoup d'entre vous méritent autant et plus que moi l'honneur dont je suis l'objet. Mais, plus nombreux ils sont, plus il est impossible que tous soient appelés; au surplus, c'est avec un absolu désintéressement que vous vous donnez au service de l'Eglise.

Enfin, comment ne ferais-je pas une place à part à Messieurs les direc-

teurs des maisons d'enseignement ? Entre eux et nous, entre l'enseignement secondaire et l'enseignement supérieur libre catholique, quelle étroite solidarité ! Comme il est juste et comme il est bon de l'affirmer !

Ce ne sont pas seulement mes frères dans le sacerdoce qui ont voulu s'unir à moi aujourd'hui. Autour de ces tables, je vois d'illustres laïques et, au premier rang, celui dont la présence est un tel honneur pour moi, le grand soldat que tous les Français appellent le *maréchal* de Castelnau. De l'autre côté de S. Ex. le Nonce, M. le comte d'Haussonville, serviteur incomparable de tant de causes sociales et religieuses, doyen de cette Académie française à laquelle je suis fier d'appartenir ; avec lui, mon vieil ami de tous les temps, René Doumic ; d'autres membres des diverses Académies : M. Branly, M. Lemoine, le P. Scheil, le P. Sertillanges, Alfred Rébelliau, Fernand Laudet. Puis des écrivains, des journalistes de marque, et enfin les hommes d'œuvre qui sont les piliers de notre action catholique, M. le président de la Société d'éducation et d'enseignement, M. le Président général des Conférences de Saint Vincent-de-Paul, d'autres encore.

Parmi ces laïques, j'aperçois aussi des étrangers qui ont voulu m'apporter le témoignage de la sympathie de leur pays, et notamment M. Philippe Roy, commissaire général du Canada à Paris. Si nous n'avions dû limiter strictement le nombre des toasts, je suis sûr que M. Philippe Roy m'eût exprimé l'affection des Canadiens français, dont j'ai reçu l'assurance par une lettre de Mgr le coadjuteur de Québec et plusieurs autres, et qu'il l'eût fait en des termes aussi chaleureux que ceux dont s'est servi tout à l'heure mon cher ami, Don Gabriel Palmer, pour m'exprimer, avec sa vibrante éloquence, les sentiments des catholiques espagnols.

Pour vous, mes chers collègues de l'Institut catholique, parce que vous êtes ici chez vous, je vous ai fait passer après les autres ; mais vous êtes les premiers dans mon cœur ; vous, M. le vice-recteur, qui m'avez adressé tout à l'heure des paroles si pleines de cœur et d'esprit, où vous avez retracé avec bienveillance l'histoire de mon rectorat ; vous, M. le secrétaire général, qui vous êtes donné tant de peine pour organiser avec succès la fête d'aujourd'hui ; vous, M. le supérieur du séminaire, avec qui je marche en étroit accord pour diriger cette portion si importante de notre peuple d'étudiants, le séminaire des Carmes ; vous, messieurs les professeurs qui donnez sa valeur à notre maison et sans qui je ne serais rien ; vous, M. le Président de l'Association des Amis de l'Institut catholique, qui nous apportez un si utile concours ; vous, chers étudiants et anciens étudiants. A vous tous, merci !

Mais, en un tel jour, la reconnaissance ne va pas qu'à ceux qui sont présents ; elle remonte dans le passé. Vous trouverez naturel que j'évoque le souvenir de mes grands-parents et, — excusez mon émotion, — de mon père et de ma mère, qui, chacun à leur manière et suivant leurs sentiments intimes, ont contribué à faire de moi un chrétien, m'ont inspiré le culte du devoir et cet amour du travail, du travail, avec la piété, sauvegarde de ma jeunesse et de ma vie.

Ma famille est ici représentée par mon frère, par mon beau-frère, par mes neveux qui, je l'espère, continueront nos traditions. O vous qui avez encore une longue vie devant vous, je vous supplie de ne jamais rien faire qui puisse ternir l'honneur du nom que vous portez !

Après mes parents, mes éducateurs qui furent eux aussi les pères de mon âme ; l'École Bossuet d'abord qui m'a pris tout enfant, et dans cette école,

l'abbé Thenon, ce grand formateur d'âmes, ce prêtre au cœur ardent qui aimait si profondément l'Eglise et savait la faire aimer; avec lui, ses collaborateurs dont plusieurs me sont restés si chers. J'ai eu ce bonheur, que je tiens à proclamer aujourd'hui, de ne voir autour de moi que de bons prêtres; la mémoire de tous m'apparaît comme digne de respect et de vénération. Je vois ici les dignes successeurs de mes directeurs de l'Ecole Bossuet, et auprès d'eux plusieurs de mes anciens camarades dont l'amitié n'a jamais cessé de m'accompagner dans la vie. A vous tous, affection et gratitude !

Après l'Ecole Bossuet, ce fut l'Ecole normale et l'Université. Là encore, j'ai maintes raisons de me souvenir avec reconnaissance. Combien de professeurs, non seulement m'ont donné l'exemple de la conscience professionnelle et de l'amour du devoir, mais de la pratique de hautes vertus ! Plusieurs m'ont témoigné un particulier dévouement, une paternelle affection et parmi eux quelques grands chrétiens, tel notre cher Ollé-Laprune.

Le lycée de Laval, le lycée de Caen furent mes premières étapes; puis vint le Collège Stanislas où je passai quelques-unes des meilleures années de ma vie, années dont le directeur actuel et le conseil d'administration ont bien voulu se souvenir d'une façon charmante pour moi.

En même temps qu'au Collège Stanislas, j'entrais comme maître de conférences à l'Institut catholique, il y a tout juste 38 ans; j'y trouvais le grand Recteur qui en fut le principal fondateur, Mgr d'Hulst; l'abbé Thenon était mort; Mgr d'Hulst devint mon père spirituel, présida au développement de ma vocation et me conduisit à l'Oratoire; quatre ans plus tard, il m'assistait à ma première messe dans cette chapelle des Carmes où je venais d'être ordonné prêtre, où j'aurais aimé être sacré. Que de choses me sont venues que Mgr d'Hulst, plus que moi, eût mérité d'atteindre ! Il m'a assez aimé pour se réjouir de voir couronner en ma personne quelques-unes de ses œuvres.

Mes engagements accomplis dans l'Université, déjà arrivé à la maturité, j'entrais à l'Oratoire qui fut pour moi la source de nouveaux bienfaits, puisque c'est là que sous la conduite de prêtres éclairés et pieux j'ai été initié à la vie mystique qui achève la formation d'une âme. L'Oratoire : avec toutes les maisons où a continué de demeurer une partie de mon cœur, le noviciat et le scolasticat, l'Ecole Massillon, la maison d'études, le collège de Saint-Lô auquel je n'ai point appartenu, mais à qui je dois bien une mention puisque son vénéré supérieur n'a pas craint, lui non plus, de traverser une partie de la France pour se trouver aujourd'hui aux côtés de son ancien confrère !

Ainsi, tous les corps auxquels j'ai appartenu ou auxquels j'appartiens sont représentés en ce lieu; tous ont voulu me donner, non seulement le témoignage de leur présence et celui de leurs prières, mais en outre celui de leur générosité par le don des objets sacrés, nécessaires à mes nouvelles fonctions.

Tous et de tout, je vous remercie du fond du cœur. J'espère que ma reconnaissance n'a oublié personne; si je l'ai fait, je m'en excuse, promettant à ceux que j'aurais omis que mon cœur ne tardera pas à retrouver leur nom et à leur exprimer tout bas les sentiments qu'il aurait voulu proclamer tout haut.

Les uns et les autres, je vous assure de mon affection et de mon dévouement dans l'avenir comme dans le passé, puisqu'il a plu au chef de l'Eglise de me laisser parmi vous.

Priez Dieu qu'Il me donne la force de le mieux servir pour répondre à tant de sympathie et de confiance.

Beaucoup aujourd'hui m'ont adressé le souhait traditionnel : *Ad multos an-*

nos. Je ne sais si ces années seront très nombreuses et je ne le demande pas. Ce que je demande, c'est de pouvoir défendre avec vous jusqu'au bout, tout le temps qu'il plaira à Dieu de me laisser sur cette terre, les deux grandes causes auxquelles, les uns et les autres, nous avons donné le meilleur de notre cœur : celle de la France, notre patrie et par-dessus tout celle de l'Eglise catholique notre mère !

\*  
\*  
\*

La journée s'acheva, comme il convenait, aux pieds de Notre Seigneur, dans la pieuse intimité de la Chapelle de l'Institut catholique, où le nouveau Pontife donna, à 6 heures, un Salut solennel du Saint-Sacrement.

---

## CONFÉRENCES ET COURS PUBLICS

DU MOIS DE DÉCEMBRE 1921

---

**Le Lundi, à 5 h. 1/4.**

**COURS D'APOLOGÉTIQUE.**

*La conscience chrétienne et le sens social,*  
par le R. P. GILLET, O. P.

5 décembre. — Justice sociale et fraternité divine.

12 décembre. — Droits et devoirs de l'individu dans la société.

**Le Mardi, à 5 h. 1/4.**

**COURS DE L'HISTOIRE DE L'EGLISE**

*L'Achèvement du Concile de Trente sous Pie IV (1560-1563),* par M. l'abbé CONSTANT.

6 décembre. — Le Concile et la France.

13 décembre. — L'œuvre dogmatique et réformatrice du Concile sous Pie IV.

20 décembre. — Le cardinal de Lorraine au Concile de Trente.

**Le Mercredi, à 5 h. 1/4.**

**CONFÉRENCES  
DE LA REVUE DE PHILOSOPHIE  
SOCIOLOGIE**

*L'homme est-il bon ? est-il méchant ?  
Essai sur la nature humaine,*  
par M. Maxime DE MONTMORAND.

7 décembre. — Les essais d'application de la doctrine communiste (suite). — Conclusion.

*La collaboration de l'artiste  
et du théologien,*

Par le R. P. DE LA BARRE.

14 décembre. — Les « images symboliques » au service de la Révélation.

21 décembre. — Les images ou symboles familiers à l'art chrétien primitif.

**Le Jeudi, à 3 h. 3/4.**

**COURS D'HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION  
FRANÇAISE**

*Le Maréchal de Bourmont (1773-1846),*  
par M. Gustave GAUTHEROT, docteur ès lettres.

1<sup>er</sup> décembre. — La Chouannerie : Bourmont diplomate et major-général (1795-1799).

8 décembre. — La Chouannerie (suite) : Bourmont commandant en chef des insurgés (1799-1800).

15 décembre. — Bourmont, Bonaparte et Fouché : La pacification de l'Ouest ; Bourmont en face du Premier Consul ; la prison du Temple ; la citation de Besançon ; le mariage du prisonnier d'Etat (Juliette de Becdelièvre) ; « Cita » de Bourmont (1800-1805).

22 décembre. — Bourmont dans les armées impériales. Portugal : Bourmont et Junot ; Italie ; Russie ; Allemagne (1805-1814).

**Le Jeudi, à 5 h. 1/4.**

**COURS D'HISTOIRE  
DES ORIGINES CHRÉTIENNES**

*La Vie de Jésus-Christ Notre-Seigneur*  
(suite), par M. LEBRETON.

« La Passion et la Résurrection » (suite) :

1<sup>er</sup> décembre. — Gethsémani (suite); la prière du Christ; les apôtres au Jardin.

8 décembre. — L'arrestation du Christ; la trahison et le désespoir de Judas.

15 décembre. — Le procès juif; le sanhédrin; Anne; le reniement de saint Pierre.

22 décembre. — Le procès juif (suite); Calphe; interrogatoire et condamnation.

**Le Vendredi, à 5 h. 1/4.**

**COURS D'HISTOIRE DES RELIGIONS**

*Les Religions de la Préhistoire* (seconde partie) : *Du Néolithique à l'apparition*

*des religions historiques*, par M. Th. MAINAGE, professeur adjoint.

Premier trimestre (du 11 novembre au 23 décembre 1921). — *L'Age néolithique* (Caractères généraux et extension de la civilisation néolithique. — Monuments mégalithiques, sépultures, idoles; rites religieux.

**Le Samedi, à 5 h. 1/4.**

**COURS SUPÉRIEUR DE RELIGION.**

*Les Mystères de la Foi*,  
par M. le chanoine PRUNEL.

3 décembre. — I. La Trinité. — Les trois personnes divines : Unité et Trinité.

10 décembre. — La vie intérieure de la Trinité : Les relations divines.

17 décembre. — La vie extérieure de la Trinité. — Les missions divines. — Le Saint-Esprit.

---

**COURS SUPÉRIEURS DE JEUNES FILLES**

---

**Le Mercredi, à 2 h. 1/4**

*La littérature grecque*, par M. l'abbé CALVET.

7 décembre. — Minerve : l'âme grecque dans la littérature.

14 décembre. — L'esprit de la Grèce primitive : Homère.

21 décembre. — Le lyrisme de la passion et de la patrie.

**Le Mercredi, à 3 h. 3/4.**

**PHILOSOPHIE**

*Les Pensées de Pascal*, par M. Clément BESSE.

Première série : A. Doctrine de la nature humaine.

7 décembre. — a) Où Montaigne s'amuse. Pascal philosophe.

14 décembre. — b) Le scepticisme comme voie d'accès à la Foi. Le pari.

21 décembre. — c) Le droit et la morale. Socialisme de Pascal.

**Le Vendredi, à 2 h. 1/4.**

**LITTÉRATURE FRANÇAISE**

*L'époque contemporaine : Le Symbolisme*,  
par M. l'abbé CALVET.

9 décembre. — La renaissance de l'idéalisme.

16 décembre. — Le symbolisme.

23 décembre. — Villiers de l'Isle-Adam.

**Le Vendredi, à 3 h. 3/4.**

**HISTOIRE CONTEMPORAINE**

*La Grande Guerre 1914-1918*,  
par M. Henri BIDOU.

9 décembre. — Quarante-quatre ans de politique allemande.

16 décembre. — La campagne de 1914 sur le front occidental : Charleroi et la Marne.

23 décembre. — La campagne de 1914 sur le front occidental : L'Yser et Ypres. La stabilisation.

## SOUSCRIPTIONS ET DON

|                                              |         |                                        |         |
|----------------------------------------------|---------|----------------------------------------|---------|
| Par M. l'abbé Soulangé-<br>Bodin :           |         | Anonyme en souvenir de<br>sa mère..... | 100 »   |
| M <sup>me</sup> Rossollin.....               | 500 »   | M. le chanoine Avoine .                | 70 »    |
| M. l'abbé Calestrémé ...                     | 100 »   | Anonyme.....                           | 10 »    |
| M. Lemarchand .....                          | 500 »   | M <sup>me</sup> Béjot .....            | 50 »    |
| M. le comte Pierre de<br>Cossé-Brissac ..... | 300 »   | M <sup>me</sup> Bizard.....            | 25 »    |
| Par M. l'abbé Paquier..                      | 3.400 » | M. Camier .....                        | 200 »   |
| M. Perrin .....                              | 100 »   | Par M. l'abbé Bouvelot .               | 125 »   |
| M. le Dr Gils .....                          | 50 »    | M <sup>lle</sup> Briandet .....        | 4.000 » |
|                                              |         | M. Rhoné .....                         | 100 »   |
|                                              |         | M. et M <sup>me</sup> C. F.....        | 10 »    |

### Souscriptions recueillies pour l'Association des Amis

|                                                                                                                                                                        |         |                                                                                                        |       |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| 1 <sup>o</sup> Par M. le chanoine<br>Chapeau, à Blois, à la<br>suite de la conférence<br>faite au château de Blois<br>par Mgr Baudrillart, le<br>13 octobre 1921 ..... | 2.251 » | 2 <sup>o</sup> Par M. l'abbé Delvigne,<br>curé de Coye (Oise) :<br>Son offrande person-<br>nelle ..... | 150 » |
|                                                                                                                                                                        |         | M. G. Foëx .....                                                                                       | 150 » |
|                                                                                                                                                                        |         | M. l'abbé Foëx .....                                                                                   | 150 » |

### Pour le Laboratoire de M. Branly

M<sup>me</sup> Pajot..... 500 »

### Pour la gravure des noms de nos héros dans la Crypte des Carmes

M. l'abbé Roland-Gosselin. 20 » M. et M<sup>me</sup> Courtin..... 20 »

## CHRONIQUE DE L'INSTITUT CATHOLIQUE

**Distinction académique.** — S. Gr. Mgr BAUDRILLART a été élu, le 20 octobre, membre de l'Académie de Metz. Cette docte Compagnie a voulu par là témoigner sa reconnaissance au Recteur de l'Institut catholique pour sa participation aux fêtes de Bossuet à Metz.

**M. l'abbé Nau, chanoine honoraire de Paris.** — A l'occasion du sacre de S. G. Mgr Baudrillart, S. Eminence le Cardinal Dubois, archevêque de Paris, a voulu donner à l'Institut catholique un nouveau témoignage de sa bienveillance, en nommant chanoine honoraire de Paris M. l'abbé NAU, professeur de mathématiques à l'Institut catholique.

**Facultés canoniques (examens d'octobre 1921).** — DROIT CANONIQUE. — *Lectorat* : MM. les abbés ARTHUR BIERs et ANDRÉ CALLON.

PHILOSOPHIE. — *Lectorat* : Abbé J. LAPEYRE, reçu à l'oral seulement.

*Auditorat* : Abbé H. IRGENs, reçu à l'oral, complétant l'écrit de juin.

M. Harry FRANK, laïque.

**Ecole des Sciences.** — *Mathématiques générales.* — M. DE DURAT (*assez bien*).  
*Chimie générale.* — M<sup>lle</sup> QUINET (*assez bien*).  
*Chimie biologique.* — M<sup>lle</sup> Yvette DELAGE.  
*Mécanique rationnelle.* — MM. FROMENT (*assez bien*), HEYBERGER, LEJAY (*assez bien*), VAURY, M<sup>lle</sup> BEAU.

**Faculté des Lettres.** — Ont été définitivement reçus licenciés :  
*Lettres classiques.* — M. l'abbé MATHON, M<sup>lle</sup> Odette QUESNEL.  
*Lettres-philosophie.* — M. Jean MONJAUZE.  
*Lettres-histoire.* — M. BOUVARD (*assez bien*), MM. BOYER, René DUVIVIER, GARNIER, LECŒUR.  
*Lettres-anglais.* — M. Raphaël OLIVIER.

**Association des Anciens Elèves.** — Deux anciens étudiants de l'Institut catholique viennent d'entrer au séminaire d'Issy : M. Robert COSSERAT, d'Amiens, ancien élève de la Faculté de droit, et M. BACHELET, de Paris, élève de la Faculté des Lettres.

M. Maurice FROIDEVAUX est sorti lauréat de l'Ecole des Sciences Politiques, qui lui a décerné la mention *très bien* avec le second prix du groupe des Sciences Economiques et Financières.

M. Maurice BARNICAUD, chevalier de la Légion d'honneur pour faits de guerre, avocat, vient d'être choisi comme bâtonnier du barreau de Montauban.

Nous apprenons que le Souverain Pontife vient de le décorer de la croix de chevalier de Saint-Grégoire-le-Grand.

M. le chanoine MEUNIER, ancien supérieur du Petit Séminaire de Corbigny (Nièvre), a été nommé, le 28 octobre, officier de l'Instruction publique.

**Nécrologie.** — M. Albert DE PRÉAUDEAU, grand-officier de la Légion d'honneur, membre de l'Association des Amis depuis 1916, décédé le 27 octobre 1921.

M. le chanoine Auguste BEUGNET, curé de Saint-Nicolas de Nancy, ancien élève de théologie et droit canonique, décédé le 18 octobre, à l'âge de 60 ans.

**Mariage.** — M. Francis SAUVAGE, avocat à la Cour d'appel de Paris, professeur à notre Faculté de Droit, fait part de son mariage avec M<sup>lle</sup> Marcelle DEMEURAN.

La bénédiction nuptiale a été donnée aux nouveaux époux le 23 novembre, en l'église Saint-Ferdinand des Ternes.

**La Mutuelle des Veuves de la Guerre à l'Institut catholique.** — Le dimanche 13 novembre, consacré à fêter l'anniversaire de l'armistice et à honorer d'un pieux souvenir les héros tombés au champ d'honneur, avait été choisi par M. Frédéric Masson, secrétaire perpétuel de l'Académie française, pour la séance annuelle de l'Amicale des Veuves de la Guerre.

Comme les années précédentes, c'est à la chapelle de l'Institut catholique décorée de drapeaux tricolores que se réunirent d'abord les membres de la Mutuelle et leurs enfants. Ces veuves fidèles à leurs grands morts entendirent la messe que célébra M. le chanoine Prunel, vice-recteur, pour toutes ces familles dont les membres furent tragiquement séparés. La schola du séminaire

des Carmes chanta pieusement les mélodies grégoriennes de la messe des Défunts.

M. Frédéric Masson et son nouveau confrère, M. Bédier, reçu le 3 novembre sous la Coupole, étaient au premier rang de l'assistance.

A l'Evangile, S. Gr. Mgr Baudrillart, évêque d'Himéria, monta en chaire et pensant aux inquiétudes et aux angoisses de ces pauvres veuves pour leur avenir et celui de leurs enfants, commenta le texte de l'Evangile où Notre Seigneur recommande à ses auditeurs de ne pas se troubler, car, dit-il, « Votre Père céleste sait que vous avez besoin de ces choses... A chaque jour suffit sa peine. » (*Matth. VI, 32-34*).

Ce texte lui fournit sa division : 1<sup>o</sup> *Votre Père céleste* et 2<sup>o</sup> *Chaque jour*. Et les plus beaux développements vinrent illustrer ces deux parties, et exciter la confiance de ses auditrices en la bonté de Dieu, et aussi, stimuler leur courage pour reprendre *chaque jour* la tâche que Dieu impose. Tel l'ouvrier qui s'effraierait devant une grande maison à construire, et pourtant y arrive en travaillant chaque jour, dans l'ordre voulu par l'architecte et selon le plan de celui-ci, ainsi nous-mêmes, travaillant chaque jour, comme Dieu le veut, à notre tâche et à notre salut, nous arriverons heureusement au terme, à la gloire du Ciel. Et nous serons unis à nos morts glorieux qui ont fait chaque jour, minute par minute, ce que leurs chefs exigeaient d'eux et par là nous ont procuré la victoire.

Après la messe, eut lieu la lecture du rapport de M. Frédéric Masson dans la grande salle. Il eut pour Mgr Baudrillart et sa promotion à l'épiscopat des paroles délicates, et son rapport sur les progrès de l'œuvre et le bien qu'elle a pu réaliser fut, comme toujours, empreint de paternelle bonhomie et de grande bonté.

M. Bédier, qui présidait, fit ensuite une exquise et touchante allocution. Il dit son émotion et son admiration en présence d'une telle œuvre, qui assure la dignité, le réconfort, le soutien aux femmes et aux enfants des « martyrs ». Dans un langage très littéraire, et en même temps très ému, il remue les plus hautes pensées et finalement s'élève jusqu'à la note chrétienne en paraphrasant la parole du *Livre* : *Qui seminant in lacrymis, in exultatione metent*. « Ceux qui sèment dans les larmes, récolteront dans la joie et l'allégresse ».

Séance réconfortante, qui fait grand honneur à tous ceux et à toutes celles qui s'occupent activement de cette œuvre admirable.

**L'identification des morts de l'Artois.** — L'Association du Monument de Notre-Dame-de-Lorette a pris une initiative qui mérite d'être signalée.

Elle a fait dresser la liste des morts récemment identifiés dans la région de Lorette, avec l'indication précise de l'endroit où les corps avaient été inhumés, et celle des pièces et des objets qui ont permis d'en faire l'identification, ainsi que la liste des morts exhumés dont l'identification n'a pu encore être faite, mais pourrait l'être à l'aide, soit des renseignements recueillis touchant le point d'inhumation, soit des pièces trouvées sur le corps.

On peut, pour tous renseignements, s'adresser au Secrétariat du Comité de Lorette, 4, rue des Fours, à Arras.

---

Le Gérant : CH. BAULÈS.

---

SEMUR. — IMPRIMERIE GÉNÉRALE.



# INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS

## ÉCOLE SUPÉRIEURE

DES SCIENCES ÉCONOMIQUES ET COMMERCIALES

74, rue de Vaugirard (6<sup>e</sup>)

A deux années d'études : Soutenance d'une thèse. Délivrance d'un diplôme.

**COURS** : Législation civile, commerciale, industrielle, fiscale; économie politique et sociale; opérations de banque et de bourse; assurances. Sociétés: organisation et lecture des bilans. Publicité; mathématiques financières, comptabilité; langues étrangères; études des matières premières; géographie économique. Histoire économique.

S'adresser pour tous renseignements à M. le Directeur de l'Ecole supérieure des Sciences économiques et commerciales.

---

### CHEMIN DE FER DE PARIS A ORLÉANS

#### ALGER ou ORAN par Port-Vendres

*La traversée la plus courte  
de France en Algérie*

Le trajet le plus rapide de Paris à Port-Vendres, par Limoges,  
Toulouse, Narbonne,  
ou par Bordeaux, Toulouse, Narbonne.

D'accord avec la Compagnie de Navigation Mixte, les Compagnies d'Orléans et du Midi viennent de rétablir les facilités existant avant la guerre, pour les voyages en Algérie, par la voie de Port-Vendres, voie qui assure la traversée la plus courte entre Alger ou Oran et la France.

Sur présentation de la lettre de la Compagnie de Navigation Mixte, les informant que leur place est retenue à bord, les voyageurs peuvent, dans les principales gares de l'Orléans et du Midi, obtenir d'avance leur billet de chemin de fer pour Port-Vendres, et faire enregistrer leurs bagages directement pour Alger ou Oran.

De même, au départ d'Alger ou d'Oran, les agences de la Compagnie de Navigation Mixte délivrent immédiatement les billets de chemin de fer pour le voyage de Port-Vendres aux mêmes gares principales de l'Orléans et du Midi, et enregistrent les bagages directement pour ces gares.

*Intéressante innovation* : Création d'un service d'enregistrement des bagages à domicile dans Paris. — La Compagnie d'Orléans, d'accord avec la Société des Voyages Duchemin, rue de Grammont, 20, à Paris, qui effectue déjà la délivrance des billets, l'enlèvement et la livraison des bagages au domicile des voyageurs, vient de compléter heureusement ces facilités par la création d'un service d'enregistrement des bagages à domicile.

S'adresser à la Société des Voyages Duchemin, rue de Grammont, 20, et à ses succursales, place Vendôme, 26, et place Victor-Hugo, 3, à Paris.

## **Livret-Guide officiel de la Compagnie d'Orléans**

(Service d'Hiver 1921-1922)

La Compagnie du Chemin de fer de Paris à Orléans a l'honneur de porter à la connaissance du public que son « LIVRET-GUIDE officiel » pour le Service d'Hiver 1921-1922 vient de paraître.

Rappelons que ce document, indispensable à l'homme d'affaires comme au touriste, est mis en vente, au prix de 2 fr. l'exemplaire, dans les principales gares, agences et bureaux de ville de cette Compagnie.

## **CHÉMIN DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE**

### **L'Agenda P.-L.-M. 1922**

Où ? Quand ? Comment voyager ? *Agenda P.-L.-M. 1922*, qui vient de paraître, l'enseigne de façon pratique et amusante. Textes de : Henry Lapauze, François Carnot, Miguel Zamacoïs, Henri Ferrand, Georges Rozet, Adrien Frissant, Gabriel Faure, Jules Veran, Raoul Vèze, Béchir, Emile Solari, Dr Bounhiol, Palymède. Illustrations de Julien Lacaze, P. Vignal, Charavel, Roger Broders, Lucien Péri, René Péan, Charoussat, J. Touchet, R. Allègre, Dric, Eugène Cartier, Luc Lanel.

Une pochette de 12 cartes postales illustrées est offerte à tout acheteur.

Prix : 3 francs. En vente : Grands Magasins, Agences de voyage, gares P.-L.-M., et rue Saint-Lazare, 88, Paris.

### **Enlèvement à domicile des Marchandises de Petite Vitesse**

Le public est prévenu que la Compagnie P.L.M. a repris son service d'enlèvement à domicile des marchandises de petite vitesse. Ce service, qui constitue pour le commerce une facilité très appréciable, fonctionne dans les conditions indiquées ci-après :

Les ordres écrits d'enlèvement à domicile doivent indiquer la nature et le poids approximatif des marchandises et être adressés ou remis à la gare de Paris-Bercy. Ils sont également acceptés dans les bureaux de ville de la Compagnie situés : Rue Dieu, 5 et 7. — Rue de Longchamp, 20. — Rue des Petites-Ecuries, 11. — Rue de Rambuteau, 6. — Rue de Rennes, 45. — Rue Sainte-Anne, 6. — Rue Bernoulli, 3. — Rue Tiquetonne, 64.

### **Train de Luxe « Calais-Méditerranée »**

La mise en marche du train de luxe « Calais-Méditerranée », annoncée comme devant avoir lieu à partir du 25 novembre 1921, a été avancée au 19 novembre au départ de Calais et de Paris, et au 21 novembre (au lieu du 27) au départ de Menton.

Ce train, composé exclusivement de wagons-lits et d'un wagon-restaurant, suivra l'horaire ci-après :

A l'aller : Calais (départ), 13 h. 35. — Paris (départ), 17 h. 45. — Nice (arrivée), 11 h. — Menton (arrivée), 12 h. 06.

Au retour : Menton (départ), 12 h. 20. — Nice (départ), 13 h. 30. — Paris (arrivée), 8 h. 45. — Calais (arrivée), 15 h. 28.

## ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR LIBRE

(Loi du 12 juillet 1875)

---

BULLETIN  
DE  
L'INSTITUT CATHOLIQUE

DE PARIS

Paraissant tous les mois

---

## SOMMAIRE

|                                                                                                            |     |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| I. — Messe du Saint-Esprit :                                                                               |     |
| Discours du Recteur .....                                                                                  | 249 |
| II. — Assemblée générale annuelle :                                                                        |     |
| 1. Rapport de M. Magnin, sur les Facultés cano-<br>niques .....                                            | 257 |
| 2. Rapport de M. Duval-Arnould, sur la Faculté<br>de Droit .....                                           | 261 |
| 3. Rapport de M. Froidevaux, sur la Faculté des<br>Lettres .....                                           | 271 |
| 4. Rapport de M. Briot, sur l'Ecole des Sciences.                                                          | 276 |
| 5. Discours du Recteur .....                                                                               | 280 |
| 6. Discours de S. G. Mgr Lecœur, évêque de Saint-<br>Flour .....                                           | 292 |
| III. — Facultés canoniques : Rapport sur le concours pour<br>le Prix Hugues. — Résultats des examens ..... | 299 |
| IV. — Publications des professeurs .....                                                                   | 307 |

---

PARIS

SECRÉTARIAT DE L'INSTITUT CATHOLIQUE

74, RUE DE VAUGIRARD, 74

— — —  
ANCIENNE LIBRAIRIE POUSSIELGUEJ. DE GIGORD, ÉDITEUR  
RUE CASSETTE, 15







BOUND

JAN 7 1935

UNIV. OF MICH.  
LIBRARY

